REVUE

MÉDICALE

HOMOEOPATHIQUE.

REVUE

MÉDICALE

HOMOEOPATHIQUE

PUBLIÉE A AVIGNON,

par un Comité de Praticiens Homœopathes

SOUS LA PRÉSIDENCE

DU DOCTEUR J.-J. BÉCHET.

Similia similibus curantur.
(HAHNEMANN).

TOME PREMIER.

AVIGNON,

Typ. et Lith. de BONNET fils, rue Bouquerie, 7.

1854.

REVUE

MÉDICALE

HOMOEOPATHIQUE.

> La philosophie naturelle a pour objet la recherche des causes des phénomènes de la nature ; mais en tant seulement quelles peuvent être connues par l'expérience.
> (BARTHEZ, de la science de l'homme).

La nécessité de l'art médical n'a jamais été contestée par personne, mais son utilité réelle pour l'espèce humaine a souvent rencontré des esprits sceptiques, même parmi les plus éminents. Cette vérité, du domaine commun, n'a pas besoin de démonstration. Les rares exceptions où l'art de guérir arrache l'homme à une destruction certaine sont loin de racheter ses erreurs et son impuissance, évidentes dans une foule de cas, surtout en présence des affections épidémiques qui, à elles seules, fournissent à la tombe au-delà de la moitié de sa pâture.

Et cependant l'origine de la Médecine remonte jusqu'à l'enfance de l'espèce humaine !! et s'il est permis de nos jours de la glorifier, comme science, des progrès qu'elle a faits, n'y a-t-il pas à déplorer qu'elle en ait fait si peu comme art pratique ?

De tels résultats démontrent jusqu'à l'évidence que cette

science n'en est point une dans l'acception rigoureuse de ce mot ; que les conquêtes dont elles s'énorgueillit ne sont point fertilisées par le souffle de la vérité ; que les milliers de faits péniblement et savemment recueillis par elle, ne sont point vivifiés par un principe qui relève rigoureusement des lois de la nature vivante. Ce déplorable résultat enfin, si peu en harmonie avec les progrès obtenus par l'homme en toutes choses, frappe l'esprit et lui prouve que la médecine est encore esclave de l'erreur.

Certes, loin de nous la pensée de faire un crime au corps médical d'un tel état de choses : dans tous les siècles, les esprits les plus élevés, des génies même, sont morts à la peine ; et si l'art de guérir, qui est l'aîné de tous les autres, est resté si fort en arrière, c'est l'objet de cet art difficile qu'il faut accuser et non les savants qui ont pris soin de ses progrès.

En effet, l'homme est l'abrégé de toute la création ; c'est un petit monde, une Microcosme, comme l'ont appelé les anciens : avant de se connaître lui-même, si non essentiellement ce qui est impossible, car il serait plus que lui-même, ce qui est absurde ; avant de se connaître, dis-je, par les lois fixes et rigoureuses qui règlent ses rapports avec ce qui n'est pas lui, l'homme a pu sonder et connaître tout ce qui était moins compliqué que lui-même : il ne faut donc pas s'étonner que, malgré son importance, l'art de guérir ait été si lent à sortir de ses langes.

Mais l'indulgence et l'admiration que nous inspirent les médecins des siècles passés, nous abandonnent complètement si nous nous adressons à nos contemporains.

La mobilité de leurs systèmes, la vanité de leurs doctri-

nes, leurs propres aveux qui se multiplient dans leurs écrits, dans leurs paroles et se traduisent dans leurs pratiques, expriment assez haut le malaise indicible de leur conscience médicale: et cependant leurs aspirations s'élèvent envain vers la perfection de leur art, si justement et si laconiquement définie par ces trois mots *citò, tutò et jucundè*; ils pratiquent cet art conjectural; ils sacrifient à des conceptions systématiques le bien le plus précieux ici bas, la santé de leurs semblables !! et ils dédaignent les préceptes de l'immortel Hahnemann qui détermine d'une manière si rigoureuse le rôle du vrai médecin : «Sa mission, dit cet » illustre réformateur, n'est pas de forger des systèmes en » combinant ensemble des idées creuses et des hypothèses » sur l'essence intime de la vie et la production des maladies » dans l'intérieur invisible du corps, ou de chercher in- » cessamment à expliquer les phénomènes malades et leur » cause prochaine qui nous restera toujours cachée.» Et plus loin : « Je ne comprends pas comment il a pu se faire » qu'au lit du malade, sans observer avec soin les symptô- » mes et diriger le traitement en conséquence, on ait ima- » giné qu'il ne fallait chercher et qu'on ne saurait trouver » ce qu'une maladie offre à guérir que dans l'intérieur de » l'organisme, qui est inacessible à nos regards. » (1)

Cela posé, ayant développé avec une rare précision les conséquences nécessaires de la plus fructueuse séméiotique, et sans se perdre dans de vaines spéculations sur l'essence de la force vitale, Hahnemann rétablit le principe de la pathologie interne sur l'antique vitalisme d'Hippocrate.

(1) Exposition de la doctrine homœopathique.

« Quand l'homme tombe malade, dit-il, la force vitale, » active par elle-même et partout présente dans le corps, » est au premier abord la seule qui ressente l'influence dy- » namique de l'agent hostile à la vie. Elle seule, après » avoir été désaccordée par cette perception, peut procurer » à l'organisme les sensations désagréables qu'il éprouve et » le pousser aux actions insolites que nous appelons mala- » die. Etant invisible par elle-même, et reconnaissable » seulement par les effets qu'elle produit dans le corps, cette » force n'exprime et ne peut exprimer son désaccord que » par une manifestation anormale *dans la manière de* SENTIR » ET D'AGIR de la portion de l'organisme ACCESSIBLE AUX SENS » DE L'OBSERVATEUR. »

Mais la maladie à guérir ne constitue qu'une seule des inconnues du problème posé au médecin praticien : la notion du médicament en est la plus importante peut-être. C'est sur cette haute question, laissée intacte par tous les siècles passés, que le génie du fondateur de l'Homœopathie jette le plus grand jour. « Il est imposi- » ble, dit-il, de reconnaître en elle-même, par les seuls » efforts de l'intelligence, cette faculté cachée dans l'es- » sence intime des médicaments, cette aptitude virtuelle à » modifier l'état du corps humain et par cela même à gué- » rir les maladies. Ce n'est que par l'expérience, par l'ob- » servation des effets qu'elle produit en influant sur l'état » général de l'économie, qu'on parvient à la connaître et » à s'en faire une idée claire. »

Et il dote l'humanité de la plus fructueuse découverte qui ait jamais été faite, *l'expérimentation des médicaments ur l'homme en santé*; et il enrichit le monde médical des

trésors de trente ans d'expérience, faites sur lui-même et ses premiers disciples.

Cependant la tâche de ce sublime bienfaiteur n'est point accomplie :

La maladie étant connue, la puissance du médicament l'étant aussi, qu'elle sera la loi qui guidera le Praticien pour employer fructueusement celle-ci à l'anéantissement de celle-là ? Le génie de l'immortel Hahnemann a deviné en quelque sorte la loi de similitude, *similia similibus curantur*; sa vaste science l'a étaignée de preuves irréfragables, et plus d'un demi-siècle d'expériences en ont consacré la vérité.

C'est au milieu des flots de lumière, qui jaillissent de cet enseignement, que le corps médical s'obstine à marcher dans les ténèbres.

Cependant plus heureux que tous les réformateurs qui l'ont précédé, Hahnemann ne s'est point borné à signaler les causes de votre faiblesse scientifique, puissants Académiciens ; il vous enseigne quels sont les moyens qui porteront l'art précieux que vous personnifiez à la fructueuse maturité que tous vos efforts n'ont pu jusqu'à ce jour lui faire atteindre.

Obscurs mais ardents disciples de notre illustre MAITRE, nous venons vous dire que plus humbles que vous, nous avons éprouvé ses préceptes dans le creuset de l'expérience clinique, sans nous préoccuper de leur étrangeté et malgré l'opposition qu'ils ont rencontrée de votre part. Faible écho de la voix du vieillard de Cœthen, notre voix vous répétera sa puissante parole que vous avez dédaignée sans examen. Serons-nous assez heureux pour nous faire enten-

dre dans vos aréopages ? Si nous ne consultons que notre propre force, nous n'osons l'espérer ; mais la vérité médicale dont ce journal sera un organe est le puissant levier dont sa faiblesse saura se servir pour vaincre les résistances les plus obstinées.

D'ailleurs, le moment nous paraît très-opportun pour parler des doctrines vitalistes homœopathiques au corps médical et à tous les hommes d'intelligence.

Dans les régions philosophiques, le matérialisme ne paraît plus briller du même éclat, le panthéisme et l'athéisme, dont il est la conséquence nécessaire, voyant chaque jour diminuer le nombre de leurs adeptes.

L'esprit humain semble vouloir au contraire racheter ses égarements matérialistes par de plus pures et plus salutaires aspirations vers le spiritualisme.

Dans tous les siècles, l'art médical est resté le fidèle satellite de la philosophie ; lorsque celle-ci a égaré l'intelligence humaine dans les pernicieuses doctrines du sensualisme, les sciences médicales se sont élancées dans les erreurs de l'organicisme. Or, comment supposer que la pharmacodynamique-homœopathique pût trouver grâce dans ces derniers temps devant nos Facultés, n'admettant que ce que leur démontre le SCALPEL et ce que les SENS apprécient; de même que la philosophie détermine ses limites par la RAISON et les SENSATIONS ?

Dans un autre ordre d'idées, les voies ne paraissent pas moins préparées pour l'Homœopathie : qui de nous s'étonne aujourd'hui de voir quelques gouttes d'eau réduites en vapeur, suppléer avec avantage la robuste muscularité du cheval ? Mais voici le chloroforme qui lui-même circons-

crit davantage encore le rôle de la matière combustible. Ici c'est la lumière du soleil qui se charge en quelques secondes de la reproduction des images : là, c'est le galvanisme qui a en quelque sorte trouvé la pierre philosophale, en donnant en un clin d'œil aux plus vils métaux un vêtement d'or ou d'argent. Enfin la télégraphie électrique, qui efface toutes les distances !! Nous voilà bien assurément arrivés au siècle de la spiritualité de la matière, s'il nous est permis d'associer ces deux mots.

L'art médical lui-même n'est point étranger à ce mouvement qui chaque jour enfante de nouvelles merveilles dans les arts industriels. Depuis longtemps déjà les laboratoires de chimie enlèvent aux médicaments la matière qui emprisonne leurs principes actifs : on s'ingénie de tous côtés pour rechercher des moyens qui rendent les médications plus commodes ou moins désagréables. Des mélanges et des mixtures nauséabonds on est arrivé aux granules insapides et inodores.

Nous ne signalons point toutes ces innovations comme des progrès sérieux et pouvant intégralement réformer l'art de guérir : mais elles sont l'expression d'un besoin que nous aimons à constater et que l'Homœopathie est appelée à satisfaire au point de vue des moyens que la pratique médicale adoptera désormais.

Mais l'art médical se modifie d'une manière plus remarquable encore dans ses doctrines : certes, disait Broussais, il y a environ vingt-cinq ans, la doctrine physiologique a vaincu. Tout le monde sait aujourd'hui ce qui reste de cette victoire ; tout le monde sait aussi que la doctrine physiologique n'était que l'introduction dans la pratique de

l'art de guérir du Rationélisme philosophique le plus orgueilleux. Tout ce que la RAISON du professeur du Val-de-Grâce ne pouvait comprendre, était rejeté dans le néant : la nature ne pouvait avoir des secrets pour cette hautaine intelligence.

Mais l'éclat de ce météore n'éblouit plus personne : le monde médical a sagement réduit dans la symptomatologie la valeur de l'organicisme Broussaissien et plus sagement encore il revient aux doctrines vitalistes sous des noms plus au moins nouveau. La Matière Médicale n'est plus relèguée dans larrière officine du pharmacien : on s'occupe des propriétés des médicaments ; quelques-uns même se pavanent de larcins, plus ou moins bien déguisés, faits à l'Ecole Homœopathique. Comment ne point espérer que le moment approche où un sérieux examen de ses doctrines doit en assurer le triomphe ?

D'ailleurs *la loi des semblables* est admise, au moins comme exception ; *l'expérimentation pure* est presque proclamée partout ; les infinitésimalités seules divisent le corps médical. Ainsi que je l'ai dit, en toutes choses, la matière est détrônée ; la raison de l'homme s'humilie devant l'intervention des FORCES nouvelles, ou du moins admet aujourd'hui ce que hier elle proclamait impossible : espérons que son orgueil ne résistera pas longtemps, et que la raison médicale s'humiliera aussi devant l'inexplicable action des doses infinitisimales. (1)

(1) Pour beaucoup de monde, même des médecins, l'homœopathie est exclusivement dans de petites doses de médicaments ; c'est une erreur grossière contre laquelle nous protestons et que nous aurons souvent occasion de mettre en évidence.

L'homœopathie, par ses succès auprès des malades, s'est créé dans la société des appuis assez nombreux et assez puissants; elle compte dans le corps médical assez d'apôtres pour qu'elle ose élever la voix aujourd'hui. Ses praticiens sont assez convenablement posés dans l'opinion publique pour qu'ils ne craignent plus que leurs actions soient malignement interprétées par leurs aveugles détracteurs.

Favorisés par la providence qui a daigné permettre qu'ils soient les premiers dépositaires de la vérité médicale, les Médecins homœopathes ne peuvent mieux reconnaître cet éminent bienfait, qu'en se dévouant entièrement à la propagation de cette vérité.

Depuis longtemps l'homœopathie possède à Paris un organe de publicité ; la province a plus d'une fois essayé d'unir sa voix à celle de la capitale; mais ses publications ont succombé à cause du petit nombre des collaborateurs et du peu de temps que la clientelle laissait à ceux-ci pour se livrer à des travaux littéraires. Depuis environ deux ou trois ans, le nombre des Praticiens Homœopathes s'est considérablement accru dans toute la France et surtout dans le Midi. Tout nous porte donc à espérer que la REVUE MÉDICALE HOMOEOPATHIQUE que nous publions sera régulièrement alimentée et saura se rendre digne des partisans des doctrines médicales qu'elle se propose de propager et de défendre. Nous en avons pour garant l'enthousiasme unanime avec lequel sa création a été votée, le 11 avril dernier, dans une réunion où siégeaient vingt-six Praticiens homœopathes.

La Revue médicale Homœopathique accueillera tous les

écrits théoriques et pratiques qui auront pour but l'enseignement, les progrès et la défense de l'application de la Loi des semblables ; elle publiera également, mais en se réservant le droit d'y répondre, tels écrits critiques de notre doctrine médicale qu'il plairait à nos adversaires scientifiques de nous adresser.

L'opinion singulièrement fausse que les détracteurs de l'Homœopathie ont répandue sur cette grande découverte des temps modernes, nous obligera à en faire connaître à nos lecteurs les véritables principes : les difficultés dont sa pratique est hérissée, nous commandent d'un autre côté à démontrer à ceux qui nous suivront dans cette tâche difficile par quelles voies nous sommes parvenus nous-mêmes à vaincre les obstacles que nous avons rencontrés : très-souvent l'Allopathie est avec nous à son insu ; signaler ces contacts, ce sera combler en partie les distances qui nous séparent. Quelquefois des paroles hostiles nous sont adressées par ses publications, relever ces attaques sera la plus facile de nos tâches. Enfin, l'homme de génie a passé; son œuvre colossale n'est point parfaite, et elle attend l'action persévérante du talent pour subir les modifications de détails dont elle est susceptible.

Tel est en peu de mots le programme de la publication que nous commençons. Si le talent lui fait défaut, l'amour du progrès, le désir d'être utiles à nos semblables, et la bonne foi enfin ne nous failliront jamais.

Les partisans de l'Homœopathie, quoique étrangers à l'art de guérir, connaissant quels bienfaits l'humanité doit recevoir de l'application générale des découvertes de Hahnemann, comprendront aisément, nous y comptons, que

favoriser sa propagation est peut-être l'œuvre charitable la plus méritante qu'ils puissent accomplir. Notre reconnaissance, qui d'avance, leur est acquise, n'est rien auprès des témoignages de leur conscience, s'ils contribuent à sauver seulement un malade. Et si par leurs soins à répandre notre publication, ils parviennent à vaincre la résistance de tel médecin qu'ils comptent dans leurs relations, ils sont assurés d'être les auteurs de très-grands bienfaits envers leurs semblables.

Avignon, 25 mai 1853.

Le Dr. Béchet, Président du Comité de rédaction.

COMPTE RENDU

de la Fête anniversaire de la naissance

DE

S. HAHNEMANN,

célébrée à Avignon, les 10 *et* 11 *avril* 1853.

Le 15 mars dernier, les praticiens homœopathes de la ville d'Avignon, adressaient à leurs coreligionnaires scientifiques des environs, la lettre circulaire suivante :

Avignon, le 24 mars 1853

MONSIEUR ET HONORÉ CONFRÈRE,

« Dans la pensée de célébrer l'anniversaire de la naissance de l'immortel HAHNEMANN, nous avons formé le » projet de réunir à Avignon, le 10 avril prochain, tous les » partisans de la doctrine homœopathique, qui sont déjà » très-nombreux dans nos contrées.

» Nous vous prions de vouloir bien honorer au plus tôt » les adhésions que nous avons déjà, de votre nom et de » celui de vos clients que vous penseriez devoir inviter à » cette solennité.

» Après avoir payé à notre illustre Maître notre tribut de » reconnaissance, afin de donner à cette réunion le plus

» haut degré d'utilité, nous en convoquerons tous les mem-
» bres, dans la matinée du 11, en séance scientifique. Toutes
» les propositions écrites ou verbales, qui auront pour but
» les progrès et la propagation de notre doctrine, seront
» accueillies, discutées et adoptées à la majorité des voix.

» Nous avons, etc.

» Béchet, d. m.; Payen, d. m.; Denis, m. »

La Présidence du banquet, offerte à M. Verdet, Receveur général du département de Vaucluse, et acceptée par lui avec de vifs témoignages de sympathie et de reconnaissance, a été donnée à l'honorable général Raindre, en remplacement de M. Verdet.

Ce haut fonctionnaire, s'est excusé de son absence forcée en termes tellement flatteurs pour notre cause que nous rapportons textuellement sa lettre :

Avignon, le 6 avril 1853.

Mon cher Docteur,

« Obligé de m'absenter samedi, je serai privé de l'hon-
» neur de présider le banquet homœopathique du 10 cou-
» rant. Il m'en coûte plus que je ne saurais vous l'expri-
» mer..... Vous le savez, mon cher docteur, je suis un des
» plus vieux partisans, j'allais dire sectateur, de la doc-
» trine que vous soutenez avec tant de succès dans nos belles
» contrées; j'aurais eu un véritable bonheur à recueillir de
» la bouche des hommes distingués qui vont composer cette
» réunion, des détails intéressants sur la marche d'une
» science dont le développement et le progrès sont, à mon

» avis, intimement liés au bien-être de l'humanité en général, et des classes pauvres en particulier.

» Veuillez, etc.

» Fréd. Verdet. »

A M. le Dr Béchet.

La Vice-présidence a été offerte à M. le vicomte de Causans, et acceptée en ces termes :

Causans, 30 mars 1853.

Monsieur et honorable ami,

« J'accepte avec reconnaissance l'honneur de la Vice-présidence du banquet du 10 du mois prochain. Je paierai très volontiers avec vos honorables amis un tribut d'hommage à l'illustre Hahnemann qui a ouvert un champ immense à la science médicale, et augmenté le trésor que l'Allopathie avait si péniblement et si patiemment amassé.

» Mais je dois vous le dire, Monsieur, partisan déclaré de l'Homœopathie, je ne suis pas exclusif, et je partage en cela l'opinion de feu mon admirable et si regrettable ami le docteur Dessaix. Profiter de la longue et savante expérience des allopathes; enrichir le recueil des remèdes héroïques que le temps et l'observation leur ont fait rencontrer : leur tendre la main en respectant leur science : arriver à une conciliation et encore mieux à une réconciliation ; voilà, Monsieur, le désir le plus ardent de mon cœur et pour l'honneur de la médecine, et pour l'intérêt de l'humanité toute entière.

» Agréez, etc.

» Le Vicomte de Causans. »

A M. le Dr Béchet.

Une indisposition grave de Mme la vicomtesse de Causans, nous a privés de la présence de notre honorable Vice-président que M. Ed. Perrot, avocat, et Adjoint à la Mairie d'Avignon, a bien voulu remplacer.

A sept heures du soir, les convives, au nombre de quarante, se sont rendus dans l'une des magnifiques salles de l'Hôtel d'Europe où un somptueux banquet leur a été servi.

Au dessert, l'honorable général Raindre s'est levé, et d'une voix ferme et en termes on ne peut plus heureux, il a exprimé à ses convives combien il était flatté de présider une aussi imposante réunion, et combien il regrettait de n'avoir pu se préparer à remplir plus dignement le rang distingué qui lui avait été assigné et qu'il n'avait accepté que par dévouement à la cause de la réforme médicale. Au reste son improvisation qui s'est terminée par un toast à Hahnemann, ne s'est nullement ressentie du dépourvu dans lequel notre Président nous a dit avoir été pris, et sa parole a été couverte d'unanimes applaudissements (1).

Ont ensuite successivement et à des intervalles convenables pris la parole MM. les docteurs Béchet, Augier, de Vaumalle, Denis, Commandré et Payen.

(1) Étant colonel d'artillerie et pendant un long séjour qu'il fit à Strasbourg, le général Raindre s'est adonné d'une manière toute particulière à l'étude des sciences médicales ; suivant exactement tous les cours de la faculté pendant plusieurs années, il est réellement devenu médecin, moins le titre de Docteur. Plus tard, une affection grave dont le regrettable docteur Dessaix le guérit, le convertit à l'homœopathie dont il est devenu un apôtre aussi ardent que distingué.

Le docteur Béchet s'est exprimé en ces termes :

A. Samuel HAHNEMANN.

Messieurs,

« Un des traits caractéristiques des grands hommes, en » dehors de leur supériorité, c'est d'être en quelque sorte » méconnus, presque toujours méprisés et quelquefois per» sécutés : l'éclat des vérités qui forment leur auréole » éblouit, blesse le regard de leurs contemporains, et de» vient ordinairement la mesure de l'isolement, du mépris et » des persécutions dont les grands novateurs sont l'objet.

» Mais lorsque la tombe a dépouillé l'homme de génie de » l'enveloppe grossière qui le fixait ici bas, lorsque le nom » qu'il portait parmi nous scintille au firmament des grands » bienfaiteurs de l'humanité ; oh ! alors commence un grand » acte de justice réparatrice.

» Familiarisés avec les faits étranges qu'il a révélés, » quelques hommes se sont constitués les humbles, mais » ardents disciples de l'homme de génie : la vérité nou» velle à fructifié : son éclat ne s'est pas affaibli, mais il » se tempère par l'habitude que nous avons prise de la con» templer ; un plus grand nombre en deviennent les admi» rateurs : bientôt la reconnaissance en a grossi les rangs... » et l'homme de génie, qui n'est plus, reçoit de la part des » hommes le tardif mais juste tribut de leur gratitude et » de leur admiration.

» Tel est, Messieurs, le noble but de notre réunion : et » je le proclame avec l'accent d'une conviction profonde, » jamais un nom d'homme, inscrit dans les fastes scientifi-

» ques, n'a plus mérité d'être fêté et honoré que celui de
» Samuel Hahnemann.

» En effet, Messieurs, aussitôt après sa chute, l'homme,
» condamné au travail et devenu tributaire de la mort, eut
» à peine trouvé dans la création un aliment propre à ré-
» parer ses forces qu'il dut lui demander des remèdes con-
» tre les maux qui l'assiégeaient déjà. L'art médical est
» donc presque contemporain de l'humanité : et cependant
» cet art, le plus indispensable à l'homme, cet art au per-
» fectionnement duquel tant d'éminentes facultés se sont
» dévouées dans tous les siècles, cet art qui reçoit l'homme
» au berceau et ne le quitte qu'à la tombe, était arrivé jus-
» qu'à nos pères, n'offrant que des moyens le plus sou-
» vent stériles à guérir nos maux, presque toujours cruels
» dans leurs bienfaits et constamment incertains dans leur
» application.

» Mais le génie d'Hahnemann a sondé le passé : les im-
» menses et précieux matériaux que nous avaient légués
» les grands observateurs, ont été savemment interrogés
» par lui, et Hahnemann, dont le regard hardi s'est éclairé
» au foyer de toute vérité, proclame *la loi des semblables*.
» Sa tâche n'est point accomplie : de ce principe il en déduit
» un autre, et *l'expérimentation pure* est formulée dans ses
» causes et ses conséquences : là ne s'arrête point l'œuvre
» de notre *maître* ; l'art médical n'aura subi sa régénération
» vraiment scientifique qu'après la découverte du *dyna-*
» *misme pharmacique*.

» Tel est, Messieurs, le triple et vivifiant principe que
» le génie d'Hahnemann a légué à l'art de guérir dont tous
» les trésors, pour la plupart stériles jusqu'à ce jour, seront

» désormais efficacement employés à diminuer la somme de » nos maux. Telle est l'indestructible base, cimentée déjà » par plus d'un demi-siècle de travaux, de luttes et de » triomphes, sur laquelle Hahnemann a élevé le majestueux » édifice de la science médicale.

» Aussi, Messieurs, c'est au nom de ce MAITRE illustre et » bien aimé, c'est à la mémoire de ce grand bienfaiteur » de l'humanité que j'ai l'honneur de vous proposer ce toast.

» 10 avril 1853.

La parole a été donnée ensuite à M. le Dr. Augier, qui s'est exprimé ainsi :

MESSIEURS,

« Nous venons de boire à l'Homœopathie et à ses triom- » phes, je vous convie à boire à ses amis.

» La médecine, Messieurs, n'est pas une science qui » puisse comme tant d'autres vivre à l'écart du monde réel.

» Quelques larges que soient ses horisons et à quelque » hauteur qu'elle élève ses regards, il faut toujours que ses » pieds touchent le sol et s'y appuient, sans quoi elle risque- » rait d'aller se perdre dans les régions vaporeuses des chi- » mères et de passer inutile sur le monde.

» Aussi, dans le vaste domaine de ses explorations, tou- » tes les fois qu'une idée nouvelle se produit, il faut qu'elle » vienne demander sa consécration à l'expérience et son » droit de cité aux hommes, sous peine de s'éteindre mau- » dite ou persiflée selon l'humeur de l'époque. Lorsque du » puissant cerveau d'Hanemann sortit l'idée homœopathi- » que, il fallut qu'elle vint comme les autres se frotter à la

» pierre de touche de l'expérience et se soumettre au juge-
» ment de l'opinion.

» A l'origine l'expérience fut circonscrite et lente, en-
» travée qu'elle était par les éternelles oppositions de la
» tradition. Cette épreuve fut rude, laborieuse et tourmen-
» tée, mais pourtant il en jaillit une vérité ... Que dis-je ?
» il en jaillit la vérité médicale.

» Restait l'épreuve de l'opinion. Ici, il y eut et il y a
» encore un grand scandale, le scandale de l'humanité qui
» veut que tout inventeur porte comme un coupable, la
» peine d'être venu donner au monde une vérité nouvelle et
» d'avoir immortalisé un siècle.

» Il fallut donc que la vérité médicale vînt, comme une
» mendiante, tendre la main devant l'opinion et demander
» humblement sa place au soleil de l'histoire.

» Elle fut repoussée d'un grand nombre et seulement
» accueillie par ces cœurs droits et ces esprit élevés qui,
» avant de jeter l'anathème ou le ridicule à une idée, veu-
» lent savoir ce qu'elle vaut et ce qu'elle porte.. ....

» Vous, Messieurs, que votre sympathie éclairée pour
» l'Homœopathie a appelés à ce banquet, vous que votre
» justice et sans doute aussi votre reconnaissance ont con-
» viés à cette agape intellectuelle, vous êtes de ce nom-
» bre là.

» Messieurs, lorsque tourmentés du scepticisme que nous
» avaient laissés nos premières études médicales, et désan-
» chantés de leurs promesses, nous sommes venus à notre
» tour, chercher secours et lumière dans le temple de la
» médecine nouvelle, et que nous sommes sortis de là
» appuyés sur la certitude, il nous a fallu aussi subir

» l'épreuve de l'opinion ; hé bien, dans cette épreuve où
» notre jeune foi pouvait périr, c'est vous qui nous avez
» engouragés et soutenus, c'est vous qui par vos sympathies
» bienveillantes et tutélaires nous soutenez encore.

» Et c'est ainsi, qu'ensemble, dans un synergique con-
» cours d'idées et de sentiments nous affirmons l'Homœopa-
» thie devant le siècle et nous la menons, chacun selon la
» mesure de nos forces, vers l'accomplissement de ses glo-
» rieuses destinées.

» Je bois aux amis de l'Homœopathie.

M. de Vaumalle, peu d'instants après a prononcé le discours suivant :

« Messieurs,

» Dans tout ce que vous avez rappelé ici de science et
» de dévouement, vous avez, en confondant les indivi-
» dualités, fait ce me semble une lacune, je vais essayer
» de la combler.

» Je bois aux organisateurs de cette réunion......

» Messieurs !

» Lorsque dans une société disposée à se passionner
» pour tout ce qui est mal et à repousser tout ce qui est
» bien, des hommes comme ceux à qui je m'honore de
» rendre hommage en ce moment, sans respect pour les
» faux Dieux du préjugé, bravant les idoles poudreuses et
» décrépites des temps passés, brisent avec le vieux monde
» scientifique, et ont le courage, souvent au mépris de
» leurs intérêts, de se constituer les premiers apôtres d'une

» vérité nouvelle, et de consacrer à cette vérité tout ce
» qu'ils portent d'intelligence, d'énergie et d'avenir.

» Il est juste que du sein de la société à laquelle ils se
» dévouent, une voix s'élève pour leur crier... Merci !!!

» Il est juste aussi que ces preux de l'initiative sachent
» que leur dévouement est apprécié, et que la reconnais-
» sance publique enregistre leurs généreux efforts.

» Qu'il me soit donc permis d'être dans cette circonstance
» l'interprête des sentiments qu'ils doivent inspirer à tous
» ceux pour qui le véritable progrès est le plus puissant
» levier dans l'ordre scientifique.

» Merci Messieurs !!! Merci !!! au nom de l'humanité
» toute entière, car lorsque vous avez vu briller au loin le
» phare de la science nouvelle, vous n'avez point hésité à
» déployer la voile, et, nautonniers intrépides, vous avez
» courageusement affronté pour elle les dangers et les
» écueils d'une mer inconnue.

» Mais si vous avez été des premiers à courir le bien,
» vous avez subi la loi fatale et commune aux destinées ré-
» génératrices, et la calomnie est venue prendre place à
» côté de vous. Pourtant, l'injure n'a fait que redoubler
» votre dévouement et rechauffer votre zèle : c'est que
» sans doute vous vous êtes rappelé, Messieurs, que c'était
» au soleil de la persécution qu'avaient mûri toutes les
» grandes idées.

» Le Christ mourant sur la croix est le plus sublime et
» le plus imposant exemple de ce qui attend ici bas ceux
» qui propagent et enseignent le culte du bien et de la
» vérité.

» Mais, il est derrière vous, derrière nous tous, Mes-

» sieurs! deux vengeurs impitoyables qui, eux, ne savent » rien oublier, qui ne pardonnent pas, et que rien ne sau- » râit fléchir....

» C'est le temps; creuset lent, mais fidèle dans lequel » vient s'élaborer toute l'idéologie humaine et d'où sortent » triomphantes toutes les pensées nettement morales et pro- » gressives.

» C'est l'expérience qui, sévère et inflexible comme un » chiffre, se charge de réhabiliter et de poser par de ma- » thématiques observations tout ce que paraissaient avoir » d'incertain et de nuageux l'innovation et la découverte.

» Et, Messieurs !! disons le hautement, sans orgueil » comme sans fausse modestie, ces amis réparateurs ont » déjà presque entièrement fait raison des égoïstes résistan- » ces, et *la loi des semblables* triomphe chaque jour des » protestations de l'erreur.

» Le pygmée ridicule et persiflé de l'Homœopathie » a grandi, il est devenu géant, et les foudres académiques » n'ont pu l'empécher de prendre sa place dans l'Olympe de » la science.

» L'impérial accueil fait aux fils d'Hanneman vient une » fois de plus encore de venger la mémoire des Fulton.

» Le vieux temple hypocratique, vainement rajeuni par » les récrépissages et lesbadigeons de ses Pontifes, n'est déjà » plus aujourd'hui qu'un monument prêt à s'écrouler, et il » n'inspirera bientôt que le froid respect et l'admiration » traditionnelle que l'on a pour les ruines.

» Appelons, Messieurs, de nos vœux les plus ardents cette » heure d'entière réparation et de justice; non point en vue » d'un triomphe jaloux, ou d'une satisfaction mesquine,

» jetée à une coupable vanité, mais parce que ce moment » sera le signal d'une réforme universelle dont la réalisa- » tion sera un bienfait de plus pour l'humanité.

Dr. C. R. DE VAUMALLE.

Répondant à ces éloquentes paroles, M. Denis s'est exprimé ainsi :

« MESSIEURS,

» Un des caractères de la doctrine homœopathique, est de » porter en soi, le germe de l'union la plus parfaite, entre » les hommes qui l'ont adoptée et qui s'en font les défen- » seurs.

» C'est cette union qui dans tous les temps n'a jamais » fait défaut aux adeptes d'une grande pensée venue dans le » monde, et qui en a assuré le succès.

» Il faut donc que la voix de la vérité soit bien puissante ; » il faut surtout que l'amour que quelques hommes » éprouvent pour elle soit bien grand, pour avoir déter- » miné nos honorables confrères, à faire le sacrifice de leur » temps, si précieux à tous égard, afin de venir nous hono- » rer de leur présence et de s'assoir à ce banquet.

» Nous nous devons de répondre à tant d'abnégation et » de franche cordialité. Aussi, Messieurs, je vous propose » de porter une toast aux médecins et aux pharmaciens » étrangers. »

D'une voix visiblement émue, le docteur Commandré répond au toast qui précède à peu près en ces termes :

« Messieurs,

» Je me permettrai d'être l'interprète des personnes » étrangères à cette ville dans leurs témoignages de grati- » dude envers MM. les Avignonais.

» C'est une noble et heureuse idée qui vous a portés, » Messieurs les initiateurs de cette splendide réunion, à » nous appeler auprès de vous pour fêter la naissance du » grand Hahnemann. Cette belle pensée porte en elle un » caractère généreux et utile à la fois

» La reconnaissance est une des plus belles vertus de » l'ame; qui mieux qu'Hahnemann aurait droit à la nôtre ?

» Ces réunions manquent rarement leur but. Les hommes » de même science et de même art s'y mettent en rapport, » et delà naissent estime et affections réciproques, senti- » ments auxquels nous avons tout à gagner et nos clients, » rien à perdre.

» Membres épars d'une même famille, notre union doit » faire notre force. Dépositaires de ce rayon de génie qui » sillonna un jour le cerveau d'Hahnemann, c'est à nous » qu'il incombe de faire profiter le genre humain des bien- » faits en médecine de la loi de répulsion des semblables. » Vos efforts incessants, les tracasseries dont nous sommes » souvent l'objet, nous disent chaque jour la rudesse de la » tâche. N'importe ! nous ne reculerons pas, mais nous » reconnaitrons que de nos jours comme autrefois les gran- » des idées ont eu besoin d'être soutenus dans leur enfance.

» Nos réunions sont le plus sûr moyen d'arriver à l'ac-

» complissement de ces devoirs. C'est ce que vous avez
» compris, Messieurs. Honneur donc à vous, qui nous
» avez conviés à cette belle fête où préside le grand esprit
» d'Hahnemann qui éclaire nos intelligences, et où votre
» gracieux accueil fait bondir notre cœur.

» Je bois à vous tous MM. les Avignonnais! »

Notre confrère le docteur Payen, a pris la parole : ils nous a lu les gracieuses strophes qui suivent et qui ont obtenu les honneurs du *bis*.

A LA MÉMOIRE DE SAMUEL HAHNEMANN,

Fondateur de l'Homœopathie,

pour l'anniversaire de sa naissance en 1853.

L'art médical dans les ténèbres,
Errait sans guide et sans flambeau,
La mort, sous des cyprès funèbres,
Cachait l'erreur dans le tombeau,
Lorsque Hahnemann, ce grand génie,
Du puits tira la vérité,
Et fit de l'Homœopathie
Au grand jour briller la clarté.

Une aveugle et vieille routine
Dont le hasard guidait les pas
Dans le cahos en médecine
Se heurtait contre le trépas,
Lorsque Hahnemann, ce fort génie,
Offrit à son infirmité

Pour mentor l'Homœopathie,
Et pour soutien la vérité.

L'orgueilleux et vain empirisme,
Sous le masque rationel,
Par l'effet trompeur de son prisme,
Prenait le faux pour le réel,
Lorsque Hahnemann ce clair génie
Fit aux yeux de la vanité
Eclater l'Homœopathie,
Ce miroir de la vérité.

Le charlatanisme en fourrure
Eblouissait par son clinquant,
Son verbiage et son allure
En imposait à tout venant:
Mais Hahnemann, ce franc génie,
En dépit de l'absurdité,
Proclama l'Homœopathie
Par la voix de la vérité.

Le présomptueux éclectisme
Prétendait pouvoir de sa main
Glaner au champ du dogmatisme
Parmi l'ivraie et le bon grain,
Lorsque Hahnemann, ce vrai génie,
Détrompant sa fatuité,
Prouva que l'Homœopathie
Est le fruit de la vérité.

De la mort, la faulx meurtrière
Frappait toujours un coup certain,

L'erreur trop souvent sur la pierre
Passait son tranchant inhumain,
Mais Hahnemannn, ce beau génie,
Amortit son ancuité
Au feu de l'homœopathie,
Au foyer de la vérité.

Du haut de leur trône olympique,
Nos grands D'octeurs, fiers et jaloux,
Lancent la foudre académique
Et les éclats de leur courroux.
En vain sur l'homœopathie
Tonne en fureur la Faculté,
D'Hanemann le puissant génie
Se rit de leur inanité.

En vain du mépris, de l'outrage,
Le souffle obscurcit l'horizon,
A travers leur épais nuage
Du vrai talent perce un rayon;
En vain de l'homœopathie
L'envie assombrit la clarté
D'Hanemann, l'éclatant génie
Dissipe toute obscurité.

Déjà du couchant à l'aurore
Les grands, les peuples et les rois
Ont, en l'oracle d'Epidaure,
Adopté les nouvelles lois.
Déjà de l'homœopathie
En tous lieux brille la clarté,
De Samuel le beau génie
Est un soleil de vérité.

Du ciel la bonté souveraine,
Comme un bienfait de son amour,
Pour le bien de l'espèce humaine,
A Samuel donna le jour.
Au foyer de cè pur génie
De l'esprit brilla la clarté,
L'éclair de l'Homœopathie,
Le flambeau de la vérité.

De cette époque salutaire,
Où naquit l'oracle divin,
Fêtons l'heureux anniversaire,
Dans le cristal versons le vin.
Au souvenir du grand génie,
En faveur de la vérité,
Buvons à l'Homœopathie,
Buvons à sa prospérité.

Ces divers toasts, prononcés avec l'accent de la plus profonde conviction, et accueillis par de chaleureux applaudissements, ont excité le plus vif enthousiasme qui ne s'est point affaibli pendant les entretiens intimes qui se sont prolongés fort avant dans la nuit. Chacun voulait connaître ses nouveaux coréligionnaires dans la science, et tous étaient avides de recueillir leur butin scientifique dans ces conversations dont la pratique de l'art Homœopathique faisait tous les frais. Un cercle, sans cesse renouvelé, s'est formé pendant toute la soirée au tour du général Raindre, dont la parole savante et médicale tout à la fois était rehaussée aux yeux de tous par son passé de gloire militaire. Il en a été de même de M. le curé Marquet, (de

l'Ardèche), Chevalier de la Légion-d'honneur, dont le zèle surabondant pour le bien de ses semblables n'est pas entièrement absorbé par l'apostolat évangélique, et qui en consacre l'excédent à l'apostolat médical Homœopathique.

Séance du 11 *Avril.*

A huit heures et demie du matin, trente-deux membres de la réunion d'hier se constituaient en assemblée délibérante sur tout ce qui pouvait avoir pour but les progrès et la propagation de la doctrine homœopathique. Tous les membres appartenaient au corps médical, à l'exception de six, parmi lesquels il convient de citer M. le général Raindre et M. le curé Marquet.

Après avoir remercié, au nom de la Commission d'initiative, tous les membres présents de leur zèle et de leur empressement, le docteur Béchet a invité l'assemblée à former son bureau.

M. le général Raindre n'a pas cru devoir accepter les honneurs de la Présidence qui lui a été unanimement offerte.

Les docteurs Béchet et Augier ont été ensuite nommés à l'unanimité Président et Secrétaire.

M. le Président, ayant déclaré la séance ouverte, a d'abord consulté l'assemblée sur l'opportunité qu'il pourrait y avoir à donner de la publicité au compte-rendu de la fête Homœopathique, célébrée pour la première fois à Avignon ; la rédaction et l'impression du compte rendu, y comprises les honorables lettres de MM. Verdet et de Causans, sont votées à l'unanimité après une courte discussion.

M. le Président consulte immédiatement l'assemblée sur l'opportunité qu'il pourrait y avoir également à créer une publication périodique homœopathique. Il expose que les succès de la médication Hahnemannienne dans tous les rangs de la société, permettent de compter sur son prochain triomphe; qu'il convient, qu'il est même du devoir des représentants actuels de cette bienfaisante réforme médicale de provoquer l'attention du pouvoir par tous leurs efforts : d'ailleurs l'obligation d'alimenter un journal périodique forcera bien des Praticiens à recueillir et publier une foule de faits qui resteraient oubliés dans leurs cartons et qui sont d'un haut intérêt pour les progrès de la science et l'instruction de ceux qui reconnaîtront après nous la supériorité de l'homœopathie.

Cette proposition est spontanément adoptée à l'unanimité : ce vote est suivi d'une longue discussion sur les voies et moyens à choisir pour conduire cette œuvre au but pour lequel elle est instituée. Le Comité de rédaction est composé ainsi qu'il suit :

MM. les docteurs BÉCHET, Président,
PAYEN,
DENIS,
AUGIER,
COMMANDRÉ,
DE VAUMALLE.

M. le Président expose ensuite que bien qu'il sache que le cabinet de ses honorables confrères est toujours ouvert aux pauvres, il serait à désirer qu'il fût organisé un dispensaire homœopathique dans Avignon, où les pauvres recevraient gratuitement et consultations et médicaments. Que

déjà souvent ils avaient été sur le point, avec le concours de MM. Carre et Brun, pharmaciens homœopathes, de réaliser ce charitable projet; et qu'ils en avaient été empêchés à cause du caractère d'intérêt individuel que certains esprits auraient cru pouvoir donner à cette institution. Mais aujourd'hui, ajoute-t-il, où cette solennité nous permet de compter sur de très-honorables initiatives prises en dehors de nous, médecins, je vous fais cette proposition avec toute confiance; la bienfaisante charité et l'amour du progrès de tous les Avignonais qui ont assisté à notre banquet, me sont connus, et je ne puis douter que ma proposition ne fructifie si elle est confiée à leurs soins. Je ne terminerai pas sans vous dire combien cette institution, en dehors des bienfaits qu'elle est destinée à procurer à la classe pauvre, peut avoir de l'utilité pour faciliter les progrès des médecins débutants dans la pratique homœopathique et contribuer à la conversion des confrères Allopathes qui voudront nous juger sur les faits. Les pauvres étrangers seront admis à jouir des mêmes avantages que ceux de la ville d'Avignon.

Par un vote unanime, sont priés de faire partie de la Commission organisatrice du dispensaire homœopathique, quoiqu'ils ne sont point tous présents :

MM. F. Verdet, receveur général, Président;
Ed. Perrot, avocat, adjoint à la Mairie d'Avignon;
De Geslin, directeur des contributions directes;
L'Abbé Ferréol;
W. King, Négociant;
Faure, id.

MM. les médecins homœopathes d'Avignon leur sont adjoints, par la nature même de leur foi scientifique.

La parole est ensuite donnée à M. Denis pour développer une proposition sur *l'expérimentation pure* des médicaments.

Il s'exprime en ces termes :

« MESSIEURS,

» Permettez-moi de vous exprimer, en quelque mots, » ma pensée sur une des questions fondamentale de l'Ho- » mœopathie, et sans laquelle, la loi des semblables n'au- » rait jamais fécondé le génie du grand et immortel Hahne- » mann.

» Je veux parler de *l'expérimentation des substances mé- » dicinales sur l'homme en santé.*

» En effet, Messieurs, n'est-ce pas dans un de ces mo- » ments de méditations sublimes où, ne pouvant plus s'ac- » commoder des théories subtiles à l'aide desquelles on ex- » plique l'action des médicaments, notre MAITRE s'écria ? je » trancherai le nœud, et j'interrogerai le laboratoire vi- » vant, sensible et intelligent de l'homme en l'état de » santé.

» L'expérience répondit à son attente, et dès ce moment » l'art de guérir put compter sur les propriétés non hypo- » thétiques des médicaments.

» La tâche de notre maître a été dignement et longuement » remplie ; mais le monument dont il a jeté les fondements » pendant sa longue carrière est resté inachevé.

» Un des devoirs que nous nous sommes imposés, » Messieurs, en acceptant les principes Homœopathiques,

» c'est de continuer son œuvre, et de nous soumettre comme
» lui à l'expérimentation des substances médicinales. Ce far-
» deau peut nous paraître un peu lourd, mais rassurons-
» nous, nous sommes déjà nombreux pour le porter, tandis
» que notre maître fut longtemps à peu près seul, et cepen-
» dant il ne perdit point courage.

» Que ceux qui craignent qu'il y ait danger de se livrer
» aux expériences pathogénétiques, se rappellent ces paroles
» de Hahnemann:

» Qu'on ne croie pas dit-il, que les petites incommodi-
» tées que l'on contracte en essayant des médicaments soient
» préjudiciables à la santé. L'expérience prouve, au con-
» traire, qu'elles ne font que rendre l'organisme plus apte à
» repousser toutes les causes morbides, naturelles ou artifi-
» cielles, et qu'elles endurcissent contre leur influence; la
» santé en devient plus solide et le corps plus robuste.

» Je n'ai pas besoin de parler de la nécessité où nous nous
» trouvons de réviser et de compléter surtout la pathogé-
» nésie d'un assez grand nombre de substances dont quel-
» ques unes ne nous sont connues que par quelques symptô-
» mes cliniques seulement.

» Que de trésors nous sont encore cachés, et à la recher-
» che desquels nous pouvons nous livrer sans perte de temps
» et sans rien changer à nos habitudes! mais me dira-t-on,
» le régime sévère que prescrit Hahnemann, et sans le-
» quel les expériences seraient incomplètes; l'état de
» santé dont on doit jouir, peut ne pas se rencontrer assez
» parfait et entacher ces mêmes expériences de nullité.

» Que d'obstacles semblent se présenter d'abord pour se
» faire sujet d'expérimentation!

» Il serait trop long d'entrer dans les détails de tous les » faits qui prouvent jusqu'à la dernière évidence, qu'à quel- » ques exceptions près, nous sommes tous dans les condi- » tions voulues pour nous livrer avec fruit aux expériences » pathogénétiques.

» Quant au régime, est-ce que Hahnemann ne signale pas » les modifications que produisent certaines substances, dans » la saveur et l'odeur du tabac, dans celles du vin, du café, » de la bière, etc.? les expérimentateurs ne se sont donc pas » privés de l'usage de ces substances.

» Je dirai même, que nos habitudes sociales et privées, » nous imposent la nécessité de ne rien changer à ces habi- » tudes pendant nos expérimentations, afin de pouvoir trou- » ver les remèdes aux maux dont sont atteints ceux qui ont » les mêmes habitudes hygiéniques que nous.

» Il serait à désirer qu'on pût trouver des expérimenta- » teurs parmi les hommes qui exercent les professions les » plus nuisibles au libre exercice des fonctions.

» Quant à la santé, tout individu qui n'est pas atteint de » maladie aiguë, ou de souffrances chroniques à peu près » permanentes, peut expérimenter sur lui. Dans tous les » cas, il doit, en tête du procès-verbal de ses expérimenta- » tions, noter avec soin son tempérament, ses prédispo- » sitions morbides et les symptômes qui caractérisent ses » indispositions les plus ordinaires.

» Je ne doute pas, Messieurs, que cet appel à votre dé- » vouement pour la cause de l'Homœopathie ne soit enten- » du. Vous savez tous mieux que moi les avantages que » nous pouvons retirer de nos expériences.

» Nous n'augmenterons pas, si vous le voulez, notre

» matière médicale, nous complèterons seulement la patho-
» génésie de quelques médicaments nouvellement étudiés et
» qui semblent nous promettre de nouvelles richesses thé-
» rapeutiques.

» S'il fallait encore un argument en faveur de ma pro-
» position, je vous dirai, jusqu'à aujourd'hui, toutes les
» expériences ont été faites dans des climats bien différents
» du nôtre et par des hommes qui ont constamment vécu
» dans les contrées du Nord ; et si l'on tient compte des in-
» fluences individuelles sur le mode d'agir d'un médicament,
» on ne doit pas, non plus, négliger celles des climats.

» Par ce moyen, nous pourrons découvrir une analogie
» pathogénétique plus complète avec les affections des ha-
» bitants du Midi.

» En conséquence, Messieurs, j'ai l'honneur de vous
» proposer de faire le choix et de fixer le nombre des mé-
» dicaments qui seront soumis à l'expérimentation pendant
» le courant de l'année, pour que nous puissions, à notre
» réunion de l'année prochaine, nous communiquer mu-
» tuellement le résultat de nos expériences. »

Cette lecture, écoutée avec le plus vif intérêt, donne lieu à une discussion à laquelle prennent part un très-grand nombre de membres.

M. le docteur Rainpal, de Marseille, l'adopte et fait une proposition additionnelle : il désirerait que par des cotisations assez fortes, entre tous les partisans de l'Homœopathie qui désirent ses progrès les plus sérieux, il fût fondé des prix pour les expérimentateurs les plus zélés.

M. le Président, après bien des débats, résume la question à peu près en ces termes : Répondant, dit-il, aux ho-

norables membres qui paraissent craindre pour leur santé les résultats des *expérimentations pures*, je ne puis mieux faire que de vous citer notre illustre Mahre qui s'est littérallement empoisonné pendant trente ans de sa vie, et il est mort à 87 ans !!! Je sais, il est vrai, que deux de ses disciples, égarés par l'amour de la science, ont succombé à une mort prématurée, causée évidemment par leurs expérimentations médicinales. Ce ne sont pas de tels guides que vous propose mon ami et confrère M. Denis; c'est Hahnemann lui-même et quelques autres sages expérimentateurs qui, au prix de quelques infirmités passagères, peuvent être classés aujourd'hui parmi les plus grands bienfaiteurs de l'humanité; car chacun a doté l'art de guérir de précieux agents pour détruire sûrement telle ou telle maladie. Un tel résultat me paraît bien propre à vaincre certaines craintes exagérées que l'on peut avoir sur les dangers de l'*expérimentation pure*.

D'ailleurs un médicament, introduit dans l'organisme vivant, y manifeste les signes de son individualité médicamenteuse par des phénomènes pathogénésiques de trois ordres : ceux du premier ordre pervertissent la sensibilité; ceux du deuxième troublent la fonctionnalité, et ce n'est que par la continuité de l'expérience et l'augmentation des doses du médicament que les phénomènes du troisième ordre, altération des tissus, peuvent être obtenus.

Il serait bien à désirer sans doute qu'il n'y eût aucun danger à pousser l'expérimentation aussi loin, car il nous serait permis de compter sur la découverte de spécifiques pour la curation d'affections organiques incurables. Mais

quelque soit l'amour de la science et le zèle pour retrécir le cercle des maux dans lequel l'humanité gémit, il n'est pas possible d'admettre une telle ferveur, que d'ailleurs nous n'avons jamais eue, nous qui avons expérimenté des médicaments, non pour enrichir ou contrôler notre matière médicale, mais pour notre instruction et nos convictions médicales. Je ne saurais trop, Messieurs, vous surtout qui en êtes encore à vos débuts en Homœopathie, vous engager à accepter la proposition dont il s'agit dans les sages limites que vous assignera mon honorable ami M. Denis.

Quant à la proposition additionnelle de M. le docteur Rainpal, je la crois inopportune et inefficace, et j'accepte les diverses considérations qui ont été présentées pour la combattre, que je puis résumer ainsi : jusqu'à ce que l'Homœopathie ait été reconnue officiellement, les prix ou récompenses qu'elle peut donner ne seront recherchés que par ses partisans : ceux-ci, n'ont besoin d'aucun stimulant nouveau pour travailler à son perfectionnement, et si, contre toute prévision, il était permis de penser qu'il s'en trouvât qui voulussent expérimenter en vue des prix qu'ils pourraient obtenir, ne serait-il pas légitime de craindre, qu'ils ne nous donnassent que des romans pathogénétiques au lieu de véritables pathogénésies ?

Il est voté immédiatement après que la proposition de M. Denis est prise en considération : son auteur est nommé Président d'une Commission dont il choisira les membres et dont il dirigera les travaux.

La parole est donnée à M. le docteur Commandré, d'A-

lais, pour une communication écrite : cet honorable confrère s'exprime en ces termes :

Messieurs,

Un philosophe, un homme dont je suis heureux de pouvoir ici prononcer le nom, parce qu'il a laissé dans ce pays des souvenirs chers à beaucoup d'Avignonnais, mon ancien maître, le professeur Llabour, me proposait un jour d'écrire en commun une anthropologie complète. La partie psychologique sera mon affaire, me disait-il, et vous médecin, prendrez le scalpel et tacherez de formuler les lois de cette dynamique qui produit la vie sans l'intervention de l'âme. Je me récriai. L'œuvre sera bonne, ajoutait-il, parcequ'elle sera consciencieuse..... L'excellent homme ne consultait que son bon cœur, sûr qu'il était que son intellect serait à la hauteur du travail consenti. De mon côté, il ne m'en eût pas coûté de mettre le premier en accord ; élever le second n'était pas aussi facile, je remerciai.

Toutefois nous restons convaincu qu'une œuvre consciencieuse est toujours bonne en elle-même, et c'est en nous étayant sur ce principe que nous osons aujourd'hui vous soumettre un rapide historique de nos premiers pas faits dans l'application d'une doctrine qui me procure l'honneur de paraître au milieu de vous.

Au mois d'avril 1850, je fus consulté par une dame de 50 ans environ, qui depuis plus de 10 ans était sujette à des métrorrhagies très-abondantes, et en outre, à des pertes puo-sanguinolentes fétides. Cet état se compliquait d'obésité et de tumeurs d'un caractère érysipélateux qui se

montraient sur plusieurs parties du corps à intervalles divers. Les traitements allopathiques les plus variés, employés depuis 10 ans n'avaient rien changé. Il fut convenu que l'on consulterait un médecin Homœopathe. J'écrivis à M. de Verneuil, à Montélimart. Voici sa précieuse réponse qui, en me faisant obtenir une belle cure, décida ma pratique homœopathique.

« . ... La seule, la vraie médecine rationnelle est » l'Homœopathie, les succès que bientôt vous obtiendrez, » vous convaincront de cette grande vérité.

» J'ai lu avec infiniment d'intérêt l'observation qui fait » l'objet de votre lettre. Après avoir mûrement réfléchi, je » suis porté à croire qu'il y a affection plus ou moins pro- » fonde de l'utérus et ce qui viendrait appuyer mon opi- » nion, ce sont des douleurs de reins et dans les cuisses que » la malade doit éprouver surtout après une impression » vive, une fatigue, ou une affection morale. Elle ne doit » pas non plus pouvoir rester droite ou à genoux sans » souffrir. Il faut interroger la malade à ce sujet.

» Agissant avec cette pensée, voilà ce que je conseille ; » il faudra donner en une seule dose trois globules le matin, » tous les quatre jours seulement, une fois *sepia*, une fois » *platina*, c'est-à-dire alternativement tous les quatre jours. » Dans l'intervalle s'il se manifeste des symptômes inflam- » matoires, avec douleur et chaleur à l'épigastre ou au bas- » ventre, il conviendra de suspendre les deux remèdes ci- » dessus et administrer *aconitum*, à la dose de trois globu- » les dans six cuillerées à café d'eau à prendre par cuille- » rées dans le courant des 24 heures, en ayant soin de » laisser un intervalle d'une heure avant ou deux heures

» après le repas. Si cet état se complique de toux ou d'em-
» barras abdominaux comme si le ventre était glonflé, il
» faudra alors faire alterner *bryonia* avec *aconitum*, un jour
» l'un, un jour l'autre et à la même dose Les symptô-
» mes cessant, on reprendra le premier traitement.

» S'il se manifeste une grande sensibilité nerveuse, ce
» qui doit arriver souvent, avec lassitude extrême, brisure
» des membres, envies de pleurer, etc...., il faudra faire
» usage, surtout si cet état se complique de grandes dou-
» leurs de reins, de *belladonna*, un globule dans un peu
» d'eau. Si cette dose ne parvient pas à calmer au bout de
» deux heures, on pourra administrer un deuxième glo-
» bule; si au contraire le premier calme, il sera bien lors-
» qu'on aura besoin du même médicament, de faire fon-
» dre un globule dans deux cuillerées à café d'eau, n'en
» absorber qu'une seule à la fois.

» Quant aux tumeurs dont vous me parlez, je crois
» qu'elles ne sont dues qu'à l'état constitutionnel. Peut-être
» y aurait-il dans tout cela une affection psorique cachée.
» Un peu plus tard, nous nous en occuperons. Il faut d'abord
» traiter la leucorrhée qui ne me parait pas de bonne na-
» ture. Croyez-moi, le mal est là et cause tous les désordres
» que vous observez.

» Faites suivre le traitement pendant deux mois avec
» observance du régime Homœopathique, et si par hasard
» il se manifeste une aggravation dans les symptômes, ou
» une amélioration, il faut (c'est une règle invariable en
» Homœopathie) diminuer, éloigner ou même suspendre
» les doses. L'aggravation étant due à l'emploi d'un re-
» mède dure peu, un mieux succède promptement. Dans

» ce cas, comme dans celui d'une amélioration sans aggra-
» vation, il faut attendre une nouvelle aggravation des
» symptômes pour administrer une nouvelle dose de remè-
» de, et encore faut-il la diminuer.

« Recevez, etc. »

Sepia, platina furent les seuls remèdes employés. Les détails de ce qui survint seraient oiseux. Je les garde de vers moi, mais je ne puis taire combien je partageais la surprise de ma malade, lorsqu'elle me racontait que quelques heures après la prise du remède, elle avait été obligée de céder pendant une heure à un sommeil irrésistible ; tantôt, s'éveillant au milieu de la nuit, de verser des pleurs que sa raison se refusait à répandre, etc.....

Ces phénomènes prévus par M. de Verneuil, dans sa consultation, excitaient ma surprise et me portaient à réfléchir. Que devait-on en penser ?

Etait-ce d'un bon augure pour la guérison ? Quels rapports de cause à effet l'esprit le plus réfléchi pouvait-il entrevoir entre ces phénomènes et la cause présumée, c'est-à-dire, la substance médicatrice ? Volontiers j'eus considéré le fait comme résultat d'une simple coïncidence ; mais la malade affirmait n'avoir rien ressenti de pareil avant la médication employée, et d'ailleurs j'avais sous la main la lettre de mon honorable confrère prévoyant le cas. J'étais étonné, mais à mon étonnement ne tarda pas à se joindre une douce satisfaction. Deux mois après le commencement de ce traitement, la malade, qui m'avait depuis trois semaines annoncé la diminution de ses souffrances, me fit part de sa guérison.

Sans être bien ancien dans la pratique médicale où j'a-

vais débuté en 1841, je n'eus pas de peine à me soustraire à l'enthousiasme que devait nécessairement faire naitre en moi une doctrine à la quelle je devais un si beau succès. Un fait étonnant, mon inexpérience de la méthode tendaient à m'y porter, je ne voulus point trop espérer avant de mieux connaître, et cette disposition d'esprit qui approchait du doute me sauva.

Qui de nous, Messieurs, n'a pas éprouvé les déceptions si dures qui suivent les premiers succès dans l'application de l'art? J'avais présente à l'esprit l'inutilité de la saignée dans certaines pneumonies, alors que de premiers succès m'avaient fait considérer ce traitement comme héroïque. L'émétique était resté en défaut dans des embarras gastriques et il n'y avait pas même jusqu'au quinquina qui, dans maintes circonstances, n'eût pas répondu à mes désirs. De quel droit prétendre et comment oser espérer qu'une méthode que je connaissais peu, pût devenir dans mes mains une panacée universelle ? J'eus garde de m'en flatter. Je dus encore rester observateur attentif.

D'autre part, il n'est pas facile de répudier, comme erreur absolue, les principes d'Hippocrate fécondés par les Bordeu, les Sydenham, Huxam, Stoll, Rœderer et Wœgler et tant d'autres qui resteront de grands bienfaiteurs de l'humanité, quelles que puissent être les découvertes qui les ont suivis ou pourront nous suivre. J'étais convaincu, et le suis encore, d'avoir fait beaucoup de bien en me dirigeant d'après les idées de ces grands Maitres. Il y aurait eu ingratitude à les abandonner sans être assuré si mes nouveaux chefs me feraient obtenir de plus beaux succès. Aussi je n'en fis rien; mais, muni de quelques remèdes aux

basses dynamisations, et m'aidant du Manuel d'Iahr et me dirigeant sur la pathogénésie des médicaments, je soumis quelques malades au traitement Homœopathique.

Je m'attendais à des déceptions, elles ne me firent pas défaut; mais aussi j'obtins des succès étonnants dans d'autres cas. Je n'hésitai pas à attribuer les premiers à mon peu d'habileté dans le choix des substances; quant aux succès, ils me servaient de garantie pour la valeur de la méthode.

En novembre 1850, une jeune enfant de 5 ans environ, qui avait des croutes de *favus* à la tête et à qui les sœurs de l'hôpital voulaient appliquer la calotte, prit *hépar-sulfur* 3 glob., huit jours après *rhus toxic* ;, le 4 décembre *lycopodium*, le 9 janvier suivant *lycop*. encore, et elle fut guérie. Après *rhus* , les croutes tombèrent, la peau de dessous perdit sa couleur rosée, et depuis, plus rien n'est revenu.

Dans ce même moment *hépar sulf*; , *spongia*, *jodium*, ne produisirent rien sur un homme de 40 ans qui avait eu un an auparavant un épanchement pleurétique du côté droit, et chez qui il était resté une sensation de sécheresse et de raclement dans le gosier, avec extinction de la voix. La pathogénésie que M. Rapou de Lyon donne d'*iodium* dans son histoire de la doctrine Homœopathique, semble être le résumé exact des symptômes offerts par ce malheureux qui succomba quelques mois après à sa pthysie laryngée.

Drosera précédé par *belladonna*, qui n'avait rien produit, améliora considérablement l'état d'une femme à peu près du même âge, très-maigre, pâle, paraissant tuberculeuse et qui offrait des symptômes semblables à ceux du

cas précédent du côté du larynx, mais moins intenses. Celle-ci a obtenu sa guérison complète depuis.

Je suis amené à dire au sujet des souffrances de l'arrière bouche que je n'ai eu le plus souvent qu'à me louer de la *belladonne*. J'en ai ressenti moi-même les bons effets dernièrement pour une cuisson très-forte au gosier, suite d'un refroidissement.

J'ai été sujet d'autres fois à cette maladie qui parcourait toujours sa marche, c'est-à-dire que la cuisson s'étendait, le lendemain et les jours suivants, dans la trachée, les bronches, rendait la poitrine douloureuse; alors survenait de l'accélération dans le pouls, de la céphalalgie, frissons et avec le concours de la chaleur du lit, de quelques boissons chaudes, se faisait une vraie coction, une crise. Le lendemain quelques crachats épais sortaient de la poitrine et tout était terminé. Cette fois, 4 glob. de *belladonne* 6[e], pris le soir ont suffi pour faire diminuer la cuisson deux heures après, et le lendemain matin, j'ai senti un crachat se détacher du gosier, et la petite maladie a été terminée sans s'étendre dans la poitrine.

Je me plais à parler de ce petit fait en détail parce que je ne me suis point fait illusion, et je m'étais promis en prenant *bell*, d'être très-sévère sur ce que j'aurais à en dire dans cette circonstance.

Pour être juste envers cette substance, je dois dire qu'à la suite d'un refroidissement, une dame avait la voix voilée complètement. A trois heures du soir, elle prit *bell* 6[e], dans 100 grammes d'eau. A neuf heures, la voix lui revient subitement en répondant à une personne qui l'avait interrogée.

Mais comme bien plus précieux que ce fait, je dois rapporter celui de M. H......., lieutenant au 5e de ligne. Ce militaire avait depuis quelques jours éprouvé un brisement des membres, mal à la gorge, céphalalgie. Puis survint une toux quinteuse et rauque d'une intensité extrême. Quand je fus appelé à le voir, il avait passé la nuit sans fermer l'œil, assis sur son lit, et soulevé à tout instant par des quintes de toux dont le retentissement avait éveillé la sollicitude des personnes chez qui il était logé. Le malade était suant, la face injectée, se plaignant d'une surexcitation cérébrale qui lui faisait craindre, disait-il, de tomber dans le délire,.... etc.

Tous ces symptômes appartenaient à la *bel'adonne*. Vainement le malade avait eu recours dans la nuit aux tisannes, à l'eau fraîche, etc.... six glob. *belladonna* 6. furent fondus dans quelques cuillerées d'eau pure et pris à intervalles. Eau sucrée pour boisson. Quelques heures après, il y avait du mieux; la nuit fut bonne, et le lendemain matin les habitants de la maison ne pouvaient croire à l'action aussi puissante d'un remède si petit.

Ce fait eut une grande importance pour moi, car il m'enhardit à user de l'Homœopathie dans le service médical dont j'étais chargé auprès de la garnison d'Alais. J'aurais voulu vous dire ce que j'observai dans ce service qui offrait à mon examen et livrait à mes soins des cas de maladie bien intéressants, mais je n'ai pas cru, Messieurs, devoir fatiguer votre attention par un long récit de faits dont chacun de vous est assurément plus riche que moi.

Malgré toute la valeur du fait en lui même, toutes les fois qu'il se présente sous forme de récit à l'appui d'une

idée ou d'un principe pour la défense desquels le narrateur l'invoque, il emporte nécessairement avec lui quelque suspicion en sincérité qui m'a toujours inspiré de la répugnance.

Cependant, Messieurs, ce sont des faits que l'on réclame dans ces temps de positivisme matériel.

Et je comprends très-bien que de telles exigeances soient fondées; mais il m'appartient peu, jeune encore dans la pratique Homœopathique, de vouloir tirer valeur de mes observations. Il en est tant d'autres dont les assertions auront plus de poids, que mon faible tribut ferait peu pencher la balance.

Si après vous avoir dit quels ont été mes premiers pas dans la pratique Homœopathique, je vous fais sentir qu'elle est, à mon avis, la manière de philosopher dans l'étude des sciences naturelles, mon récit aura atteint son but.

Toujours en suspicion, l'Homœopathie est généralement appelée à fournir des cures chez des sujets sur lesquels l'Allopathie a épuisé ses moyens, et c'est avec le fruit de ce sol ingrat qu'elle est condamnée à fonder sa fortune. Les faits qu'on lui demande ne sont pas des faits, ce sont des *miracles* (le mot n'est point trop fort), et quand ces miracles se produisent, c'est l'effet du hasard pour les athées, c'est la providence pour ceux qui ont foi en Dieu.

J'aime à croire, Messieurs, qu'il n'est aucun de nous qui n'ait foi en cette providence à la quelle l'on rapporte tous nos succès. Et nous aussi nous avons pour elle toute la religion qui lui est due, mais nous avons appris à la considérer sous deux aspects.

Pour nous tous les faits de ce monde sont providentiels.

Le soleil qui paraît tous les matins à l'Orient et disparaît à l'Occcident ; le corps grave qui se dirige vers le centre de la terre, sont des faits aussi providentiels que la guérison inattendue d'une maladie réputée incurable. Les uns et les autres phénomènes s'accomplissent d'après des lois fixées *à priori*, par le Créateur. La seule différence pour nous, c'est que ces lois sont déjà formulées pour les premiers, tandis que les seconds attendent encore le génie du savant pour en préciser les lois de génération.

Or lorsqu'un certain nombre de faits de la seconde espèce viendront se coordonner sous une formule, de manière à former un contingent pareil à celui auquel les sciences naturelles ont coutume de prétendre, cette formule serait-elle conçue *à priori*, que je croirais sage de l'utiliser à produire des phénomènes pareils; et il n'y aurait pas à mes yeux impiété à la considérer comme la loi d'après laquelle le fait providentiel, si l'on veut, a dû et devra de rechef se produire.

Cette manière de philosopher qui n'a point été refusée à Newton, lorsqu'il formula sa loi *d'attraction* ; que personne ne s'avise d'interdire à l'ignorant laboureur qui sème son champ et qui est considéré, à juste titre, comme sage dans son œuvre, on la refuse aux Homœopathes. Plutôt que d'attribuer leurs succès à la loi de répulsion des semblables qui est leur boussole, on nie les faits d'abord, mais quand ceux-ci parlent trop haut et deviennent incontestables, ce sont des hasards, ce sont des causes occultes qui doivent en rendre raison, c'est tout ce que l'on voudra.... pourvu que ce ne soit point la loi de similitude.

Que pourrait répondre Newton à celui qui se plairait à

soutenir que les phénomènes qu'il a attribués à la loi d'attraction sont le produit d'une force électrique, magnétique ou tout autre ?

Qu'aurait à dire l'agriculteur à celui qui voudrait que son grain ne germe point en terre par le secours de l'eau, de l'air et de la lumière ?

Formulez-nous votre principe reconnu ou conçu *à priori*, nous le substituerons aux lois qui nous dirigent et nous nous comporterons en conséquence ; mais en attendant cette œuvre du contradicteur, il me paraîtrait rationnel que l'astronome continuât ses calculs, et prudent que l'homme des champs semât sa future récolte.

Des médecins contemporains d'Hippocrate conçurent l'idée de faire des *vivisections* dans l'espoir de surprendre le principe de la vie sur le fait, et d'en connaître l'essence. Très-bien ! leur dit l'illustre vieillard, je vous souhaite bonne chance, mais si vous êtes gens de conscience, vous ne devez vous permettre de donner conseil à un malade avant d'avoir atteint le but de vos désirs....... Il sut se tenir à l'écart, formuler des aphorismes sur des observations cliniques et philosopher en médecine de manière à résister à six mille ans de critique.

La conduite des Homœopathes me parait toute tracée. Hahnemann leur a formulé la loi de *similitude* qui est pour eux ce que l'attraction est pour les successeurs de Newton, ce qu'est pour le cultivateur la loi de germination, ce que sont pour les Allopathes les *aphorismes* d'Hippocrate.

Qu'il soit prouvé que ces aphorismes anciens ou tout autre formule ultérieure rendent mieux raison des phénomènes curatifs et procurent de plus belles guérisons, à moins

de frais sous tous les rapports, que le principe *similia similibus* et Hahnemann cédera la place ; mais jusque-là, à tous dissidants et contradicteurs quand même, ils ne doivent que la réponse que fit l'homme naïf à l'ergoteur niant la locomotion : en avant.

Cette lecture, écoutée avec la plus grande attention et le plus vif intérêt, a été suivie de celle d'observations de médecine vétérinaire, par M. d'Estremx, de St-Christol, à qui la parole est accordée pour cette communication. (1)

L'attention soutenue que n'ont cessé d'alimenter les deux lectures précédentes et les conversations particulières qui s'engageaient sur leur valeur, sont suspendues par la voix du Président qui rappelle que l'heure est déjà très-avancée et qu'il faut, avant de se séparer, déterminer par un vote les questions suivantes :

La fête anniversaire de S. Hahnemann sera-t-elle régulièrement annuelle ? En fixer l'époque et le lieu ?

Un vote unanime décide que cette fête sera régulièrement annuelle : Avignon est désigné pour la célébration de la fête de 1854 ; après une courte discussion, ayant pour but de choisir l'époque la plus opportune pour rendre la réunion le plus nombreuse possible, il est décidé que la fête sera célébrée le troisième mardi du mois de mai.

La séance est levée à onze heures et demie.

Le Secrétaire,
Dr. AUGIER.

(1) L'abondance des matières nous force de renvoyer au prochain numéro le Mémoire de M. d'Extremx, de St-Christol.

A midi, le déjeûner d'adieu réunissait de nouveau tous les membres de cette brillante fête : les causeries les plus animées et toutes empreintes du caractère de la plus franche confraternité n'ont cessé que fort avant dans l'après-midi, lorsque les départs des voitures et du chemin de fer ont séparé tous ces hommes, qui hier étaient pour la plupart étrangers les uns aux autres, et qui aujourd'hui, sous la puissance d'une même foi scientifique, se jurent une mutuelle et durable affection.

Le Dr. BÉCHET.

VARIÉTÉS.

Éloge de l'Homœopathie par un Journal Allopathe.

Dans son numéro de février, *le Journal de Médecine et de Chirurgie pratiques* (1) raconte en ces termes le fait suivant :

— « Un de nos honorables confrères, qui est en même temps un de nos amis les plus intimes, nous rapportait dernièrement qu'appelé près d'une dame atteinte d'une pneumonie, *il avait vainement tenté, conjointement avec* UN PROFESSEUR *de la Faculté, de conjurer le mal par tous les moyens généralement mis en usage; la fièvre persistait, les accidents allaient en s'aggravant*, *et la pneumonie menaçait d'avoir une terminaison fatale*, lorsque la famille, ébranlée dans sa confiance, implora le secours d'un homœopathe. Notre confrère dût se retirer devant ce nouveau consultant, qui, resté maître de la place, blâma tout ce qui avait été fait avant son arrivée, administra ses poudres impalpables, et, IL FAUT BIEN LE DIRE, GUÉRIT PARFAITEMENT SA MALADE.

En nous racontant sa surprise et sa déconvenue, notre ami ne manifestait pas l'intention de se convertir à l'Homœopathie ; mais il se demandait sérieusement si les doses

(1) Ce Journal des doctrines allopathiques est des plus répandus : il est à sa 24e année de publication : cette longévité, par le temps qui court, donne une idée de sa valeur et de ses succès.

infinitésimales avaient parfois plus d'action sur notre économie, que celles auxquelles nous avons coutume de nous fixer dans l'administration des médicaments.

A cette question, on peut répondre par les faits suivants :

Un médecin autrichien, attaché à un grand hôpital de Vienne, le docteur Dielt, qui n'est point médecin homœopathe, a reçu dans son service 280 individus atteints de pneumonie. Il a traité 160 de ses malades par le tartre stibié, 85 par la saignée et 189 par l'expectation, c'est-à-dire en ne faisant rien autre chose que d'éloigner des malades les causes d'irritation. Or voici dans quelle proportion la pneumonie a été fatale : il a perdu 20,4 pour 100 des malades traités par la saignée, 20,7 pour 100 des malades traités par le tartre stibié et 7,4 pour 100 seulement des malades traités par l'expectation.

Supposez qu'au lieu de tisanne de guimauve, on eût fait une prescription homœopathique quelconque, n'eût-ce pas été un éclatant triomphe pour la médecine des infiniment petits; car, il faut bien en convenir, le résultat eût été exactement le même, et l'allopathie eût dû s'incliner devant sa rivale.

Ces résultats, dont nous avons déjà dit ailleurs quelques mots, ont été rappelés dans une des séances de la Société médicale des hôpitaux de Paris, à l'occasion d'un Mémoire sur les bons effets de l'expectation dans la pneumonie, et il nous serait facile de réunir des faits assez nombreux qui s'ajouteraient à ceux que l'on vient de voir.

En général les médecins sont beaucoup trop disposés à faire honneur aux médicaments qu'ils emploient, des guérisons obtenues souvent par les seuls efforts de la nature. Loin

de nous la pensée de refuser à la saignée et même au tartre stibié toute action favorable dans la pneumonie; nous savons dans quelles étranges erreurs les statistiques nous entraînent quelquefois quand il s'agit d'apprécier la valeur d'un médicament. Si les observations de M. Dielt étaient isolées, nous n'y attacherions peut-être pas beaucoup d'importance; mais ce médecin a seulement constaté par des chiffres ce que nous remarquons tous les jours autour de nous, des guérisons spontanées et inattendues que l'on attribue dans le monde aux médicaments les plus inertes, à des pratiques absurdes, à l'homœopathie, etc.. *Cette dernière ne doit évidemment ses succès qu'à cette force médicatrice que les médecins méconnaissaient trop souvent, et dont tous les charlatans ont toujours su tirer un si bon parti.* N'est-il pas étrange, par exemple, que les hommes de l'art se disputent entre eux sur le meilleur traitement de la fièvre typhoïde, que celui-ci préconise la saignée, celui-là les purgatifs, cet autre le sulfate de quinine et *les plus sages* peut-être l'expectation, c'est-à-dire l'absence de tout remède actif ? Mais parmi ces derniers, IL FAUT RANGER LES HOMOEOPATHES qui, en agissant sur le moral de leurs malades, ont bien soin de favoriser les effort de la nature et obtiennent ainsi des guérisons que le public ne manque pas d'attribuer à la vertu magique de leurs poudres.

Notre ami, qui s'était vu forcé de céder la place à un Homœopathe, *nous demandait gravement si un dix-millionième de grain de poudre de digitale ou de pulsatille pouvait résoudre un engorgement pulmonaire vainement attaqué par la saignée et l'émétique*, et si la thérapeutique tirerait un jour parti de ces observations. La réponse nous semble en-

core facile : le véritable médecin met à profit tous lès enseignements de quelque part qu'ils lui viennent. *Éclairé par les succès des homœopathes dans certains cas*, il n'adoptera pas leur doctrine, *mais il sera quelque peu ébranlé dans sa confiance en certaines médications actives qu'on a évidemment exaltées outre mesure*, et il se dira que puisque tant de guérisons sont journellement obtenues à l'aide de moyens insignifiants, c'est que la nature a des ressources dont le praticien doit grandement tenir compte quand il veut apprécier la part du remède dans le rétablissement de son malade ».

J'ai rapporté très-fidèlement les paroles du narrateur, je me suis permis seulement d'en souligner quelques passages afin de les signaler à l'attention de nos lecteurs.

Ainsi donc le fait est patent, il est impossible de nier *qu'un honorable confrère de M. le rédacteur du Journal de Médecine et de Chirurgie pratiques, conjointement avec* UN PROFESSEUR *de la Faculté*, n'ont pu, *par tous les moyens généralement mis en usage*, guérir une dame atteinte de pneumonie *qu'un médecin homœopathe a guérie parfaitement avec ses poudres impalpables*. Ce fait n'offre rien d'étonnant pour nous et pour tous ceux qui connaissent et l'Allopathie et l'Homœopathie : ce n'est donc point à cause de lui-même que nous y revenons, mais seulement à cause de l'aveu qui nous en est fait par nos adversaires eux-mêmes.

Cependant cet aveu, que nous prisons si fort, n'est d'aucune importance aux yeux de l'honorable docteur Lucas-Championnière : la guérison dont il s'agit ne prouve nullement l'action des agents homœopathiques : en effet,

le docteur Dielt, attaché à un grand hôpital de Vienne (Autriche), prouve, comme on l'a vu déjà, que par L'EXPECTATION il a perdu environ un seul tiers des pneumoniques qu'il a perdus en les traitant (selon les règles de l'art bien entendu), par les saignées, l'émétique et autres moyens orthodoxes.

La guérison dont l'homœopathie pourrait se prévaloir ne prouve donc nullement l'efficacité de sa thérapeutique, mais elle vient naturellement grossir le faisceau des preuves en faveur de la médecine expectante.

Soit ; nous acceptons pour le moment le rang honorable qui nous est assigné par les expériences du docteur Dielt, et l'opinion du docteur L. Championnière, et il demeure acquis au débat que l'Homœopathie n'est que l'expectation déguisée, et nous ajoutons, toujours d'après nos très-éminents docteurs allopathes, que dans la pneumonie, l'Homœopathie perd environ un seul malade, lorsque les médications rationnelles en perdent trois.

Et, chers lecteurs, n'oubliez pas que le docteur L. Championnière assure *qu'il lui serait facile de réunir des faits assez nombreux qui s'ajouteraient à ceux que l'on vient de voir*. Il y a donc surabondance de preuves en faveur de l'Homœopathie, traitant les pneumonies. Mais cet excellent adversaire déplore, plus loin, les débats auxquels se livrent les hommes de l'art sur le traitement de la fièvre typhoïde ; l'un préconise la saignée, celui-là le sulfate de quinine, cet autre les purgatifs et *les plus sages peut-être l'expectation*. Ces derniers sont évidemment les plus heureux, et parmi eux, il faut ranger les *Homœopathes !!*

Il faut être bien peu versé dans la pathologie humaine

pour ne point savoir que la pneumonie et la fièvre typhoïde sont les affections qui donnent aux chiffres de la mortalité le contingent le plus élevé. De quel bienfait ne serait donc pas l'adoption universelle de l'Homœopathie, déguisant l'expectation à la faveur de ses poudres magiques !!

Mais n'anticipons pas, suivons notre interlocuteur : et d'abord constatons qu'il avoue, ce que volontiers nous avouons avec lui, *qu'en général, les médecins sont beaucoup trop disposés à faire honneur aux médicaments qu'ils emploient, des guérisons obtenues* SOUVENT *par les seuls efforts de la nature.* Cette proposition, que nous croyons très-fondée, inflige très-implicitement un blâme mérité à la thérapeutique allopathique, prise dans le sens le plus large, et non envisagée dans son application contre tel ou tel cadre nosologique.

Cette fatuité médicale, car c'est ainsi qu'il faut appeler ce travers, repose sur un fait aussi vieux que le monde. L'homme, si souvent porté à nier son créateur, veut à tout prix, quand il peut en saisir l'occasion, jouer lui-même le rôle de créateur ; son orgueil se pavane, et son esprit s'extasie complaisamment devant tel ou tel fait qu'il attribue, souvent à tort, à sa puissante intervention.

Certes, nous n'avons pas la prétention de réformer la pauvre nature humaine, et force nous est de l'accepter telle qu'elle est. Voyons néanmoins quelles conclusions il est possible de tirer de ce fait *qu'en général les médecins* SONT BEAUCOUP TROP DISPOSÉS *à faire honneur aux médicaments qu'ils emploient, des guérisons obtenues* SOUVENT *par les seuls efforts de la nature.*

Les médecins Allopathes, et le docteur L. Champion-

nière ne parle que de ceux-là, n'emploient que des poisons violents, tels que le mercure, l'émétique, l'arsenic, la noix vomique, la belladonne, le quinquina, le tiglium, l'opium, la morphine, l'iode et autres, qu'ils administrent à de fortes doses ; ou bien leurs médications sont émaillées de moyens *très doux* tels que saignées, sangsues, vésicatoires, cautères, moxas, setons, etc. : comme ils sont *beaucoup trop disposés à faire honneur* à ces médications *de guérisons qui ne sont souvent obtenues que par les efforts de la nature*, il en résulte nécessairement que SOUVENT ils imposent ces *doux* moyens ou qu'ils prescrivent ces *innocentes* substances, et à des doses malfaisantes, à des malades qui auraient parfaitement pu s'en passer puisque *les seuls efforts de la nature les guérissent.*

Mais s'il nous était permis de nous lancer dans le champ des suppositions, que n'aurions-nous pas à dire sur les cas nombreux où *les seuls efforts de la nature* auraient pu triompher de la maladie, mais où ces efforts ont succombé sous les coups réitérés d'une médication intempestivement énervante ou perturbatrice, ou déplétive, ou révulsive ?..... La générosité nous impose de nous arrêter et de nous borner à constater qu'il n'y a aucun danger à ce que *les médecins Homœopathes*, avec leurs infiniments petits, SOIENT BEAUCOUP TROP PORTÉS *à faire honneur aux médicaments qu'ils emploient, des guérisons obtenues* SOUVENT *par les seuls efforts de la nature.*

Le Journal de Médecine et de Chirurgie pratiques nous a donné si beau jeu que nous avons presque honte de continuer la partie : cependant serait-il convenable de laisser passer sous silence le passage suivant : *cette dernière* (l'Homœopa-

thie) *ne doit évidemment ses succès qu'à cette force médicatrice que les médecins méconnaissent* TROP SOUVENT, *et dont tous les* CHARLATANS *ont toujours su tirer un si bon parti* ? Nouvelle constatation, soit dit en passant, du *trop fréquent mépris de la force médicatrice* de la part des médecins; et dans la pensée du docteur L. Championnière, ce titre honorable de médecin ne peut être donné aux Homœopathes qu'il classe généreusement parmi les CHARLATANS.

Quant à ce dernier trait, nous ne le ramasserons pas ; tant et si souvent il a été lancé contre nous par nos adversaires scientifiques que...... nous allions dire, qu'impuissant, il retournait toujours sur la main qui nous le lançait; mais nous refoulons notre pensée et arrêtons notre plume en présence des lignes suivantes qu'a tracées celle du docteur L. Championnière : *n'est-il pas étrange que les hommes de l'art se disputent entre eux sur le meilleur traitement de la fièvre typhoïde, que celui-ci préconise la saignée, celui-là les purgatifs, cet autre, le sulfate de quinine et* LES PLUS SAGES *peut être l'expectation, c'est-à-dire, l'absence de tout remède actif? Mais parmi ces derniers, il faut ranger* LES HOMOEOPATHES. Nous voilà désarmé.

Décidément la flaterie est d'une puissance à laquelle rien ne résiste, nous sommes classés *parmi les plus sages médecins*, nous Homœopathes, et ce rang nous est donné par un adversaire !!! Heureux de la place quil nous donne, nous n'avons plus qu'à lui exprimer notre reconnaissance : à cette fin, nous nous permettrons très-humblement de lui apprendre, ce qu'il ne sait pas sans doute, que l'Homœopathie vaut mieux que l'expectation, ce dont il pourra se convaincre en consultant la statistique des pneumoniques

traités par notre honorable et savant confrère le docteur Teisseir, dans l'hôpital Ste-Marguerite, à Paris; et celle du docteur Reiss, médecin de l'hôpital Homœopathique de Ling, qui, sur 99 pneumoniques ne perdit qu'un seul malade et en consultant enfin la statistique du docteur Fleischmann, médecin à l'hôpital Homœopathique de Gumpendorf, à Vienne, qui sur 284 pneumonique n'a eu que dix décès.

CROUP. — Les abondantes pluies qui n'ont cessé de tomber pendant tout le mois de mai, et la température anormale de notre très-douteux printemps, n'ont déterminé aucune modification fâcheuse dans la constitution médicale d'Avignon et de ses environs. Malgré toutes nos recherches sur ce sujet, nous n'avons eu heureusement qu'à constater partout un état hygiénique excellent : dans ce moment surtout il y a très peu de malades.

Cependant, le croup s'est présenté çà et là, peut-être moins rare que nous ne l'avons habituellement; nous en avons connu quatre cas dans Avignon pendant le mois de mai. Deux cas que nous avons traités, dont un très intense, ont parfaitement guéri par *aconit* et *spongia tosta* alternés et administrés à de courts intervalles. Un troisième, traité par M. Denis, a également guéri par les même médicaments.

Le dernier cas dont nous avons eu connaissance a été traité par l'Allopathie; malgré les moyens les plus *héroïques*, et assurément malgré la science et l'expérience de notre confrère Allopathe qui a prodigué ses soins à la jeune malade, âgée de sept ans et demi, la trachéotomie a été jugée indispensable : mais hélas, la jeune fille a succombé.

Notre confrère le docteur Augier, à Carpentras, s'est vu dans la nécessité, à cause du dépourvu de médicaments où il s'est trouvé par rapport au croup, d'en traiter deux cas par les moyens Allopathiques. Ses deux jeunes malades ont péri : une troisième atteinte de cette maladie grave est d'abord combattue par *aconit* et pendant l'action de cette substance, un exprès vient en toute hâte à Avignon prendre *spongia tosta* et *hepar sulfuris*, et le jeune fils de Giry, guérit rapidement de la redoutable affection dont il était atteint.

M. de Renouard, domicilié à St-Paul-Trois-Châteaux, qui connaissait le *croup* (il avait eu la douleur de l'étudier) nous avait prié de le munir de médicaments et d'instructions pour combattre cette grave maladie. Voici ce qu'il nous écrit à la date du 1er juin : « J'ai été tellement satis-
» fait de l'emploi que j'ai fait des remèdes Homœopathiques
» pour une atteinte *bien caractérisée de croup* qui s'est mani-
» festée sur ma plus jeune petite fille, que...... etc. »

Sans doute nos adversaires prétendront qu'il ne s'agissait que d'un faux *croup* dans toutes ces guérisons que nous citons. Telle est leur logique habituelle à l'égard des succès de l'Homœopathie. Pour éclairer leur conviction, nous ajouterons que l'un de nos jeunes malades est le fils de Martin, forgeron, à la Belle-Croix, dans la Carréterie; qu'il y a trois ans, une petite fille de ce même ouvrier, fut atteinte du *croup*, dont elle fut d'abord guérie par le traitement Homœopathique : une croisée intempestivement ouverte au début de sa convalescence, la fit rechuter, et la jeune Martin périt. Tout le monde sait qu'il suffit d'un seul cas de *croup* pour compléter l'instruction des esprits,

même les moins cultivés, sur cette funeste maladie. Or la préoccupation des époux Martin, si l'assurance que nous en donnons ne suffisait pas, eût assez attesté que leur enfant était réellement frappé comme le fut sa jeune sœur. D'ailleurs c'est non loin de l'habitation où avait succombé, il y avait peu de jours, la jeune trachéotomisée dont il a été question plus haut, que l'enfant Martin était visité par plusieurs personnes qui n'ont pas eu grand peine à constater l'identité des affections et qui ont constaté avec bonheur la différence des résultats.

VARIOLE ÉPIDÉMIQUE. — Depuis environ quatre mois, une épidémie de variole règne à Boulbon, village de douze cents habitants, situé à environ 18 kilomètres au sud d'Avignon, à six au nord de Tarascon et peu distant de la rive gauche du Rhône. L'exanthème cutané a présenté pendant tout le cours de cette épidémie des singularités assez remarquables au point de vue pathologique; nous manquons dans ce moment de documents suffisants pour les signaler, nous nous bornerons à constater que cette épidémie a fourni une éclatante preuve de la supériorité de la thérapeutique Homœopathique. Deux médecins desservent la population Boulbonnaise : l'un deux, M. Arnaud, avec lequel j'ai de très-bonnes relations a, sur mes instances, traité ses malades par la médication Hahnemanienne, l'autre a traité les siens par *les moyens rationnels de l'École officielle*. Combien les résultats ont été différents !! M. Arnaud n'a perdu qu'une seule malade et mes pauvres compatriotes portent le deuil de dix d'entr'eux qui ne sont plus et qui ont succombé à l'affection épidémique !!!

Ce déplorable résultat l'est infiniment moins qu'il ne l'aurait été sans l'influence indirecte de l'Homœopathie. Les débuts de cette épidémie ont été signalés par le contraste des effets des deux thérapeutiques ; la population l'a très-bien apprécié : de telle sorte que le Praticien Allopathe a été presque forcé de s'en tenir à l'expectance, afin d'imiter le plus possible son heureux concurrent. Plusieurs malades ont obstinément refusé d'être saignés ou d'avoir des applications de sangsues. Nous avons hâte de dire que la clientelle est au moins partagée entre les deux médecins Boulbonnais.

Nous reviendrons au reste dans notre prochain numéro sur cet intéressant sujet, dont nous publierons l'historique le plus complet possible.

L'HOMOEOPATHIE devant LE POUVOIR. — Le journal *le Siècle* du 5 juin contient les lignes suivantes : « On » a beaucoup parlé dans ces derniers temps, de la création » d'une Chaire d'Homœopathie à la Faculté de médecine de » Paris ; il parait néanmoins que les choses sont loin d'ê- » tre aussi avancées qu'aimaient à le laisser croire les par- » tisans d'Hahnemann.

» D'un autre côté, nous croyons savoir que l'Empereur » se montre assez favorable à l'établissement d'une Chaire » d'Homœopathie à la Faculté de Paris. »

Lorsque la *Revue Médicale Homœopathique* a été fondée, le 11 avril dernier, nous étions loin de penser que sa création dût être d'une si haute nécessité. La guérison du Maréchal St-Arnaud, par notre honorable confrère le docteur Chargé, de Marseille, n'était qu'un simple bruit, assuré par les uns et contesté par d'autres : Mais depuis, l'écla-

tante guérison de M. le Ministre de la guerre et toutes les circonstances qui se rattachent à ce magnifique fait de clinique interne, sont connues de la France entière : s'il n'était obligé par la reconnaissance envers l'Homœopathie, le POUVOIR le serait aujourd'hui par son devoir même. Nous sommes assuré d'avance que notre cause médicale et notre confrère qui l'a si glorieusement posée, n'auront qu'à se louer de l'un et l'autre de ces sentiments qui distinguent le Chef de l'État.

Quelles que soient les dispositions immédiates du Gouvernement, le langage du journal *le Siècle* témoigne des obstacles sans nombre qu'il y a à vaincre pour l'introduction de l'enseignement Homœopathique. Ce journal croit savoir *que l'Empereur est favorable à l'établissement d'une Chaire*, *et il vient de dire que les choses sont moins avancées que* N'AIMAIENT A LE LAISSER CROIRE LES PARTISANS D'HAHNEMANN. Ceci indique suffisamment que la volonté de l'Empereur éprouve de la part de l'Allopathie une opposition violente, une résistance désespérée. Pour notre compte, nous n'avons nul souci de ce que peut faire l'agonisante rivale de l'Homœopathie ; avant d'expirer, comme école, elle peut bien avoir quelques mouvements convulsifs, quelque semblant de retour à la vie, mais *hœret lateri lœtalis arundo.*

Ce trait mortel, c'est la main puissante d'Hahnemann qui la lancé : d'autres mains plus ou moins vigoureuses l'ont enfoncé depuis, et notre confrère Marseillais vient de le pousser de part en part, en rendant la santé au maréchal St-Arnaud que n'avait pu guérir toute la Faculté avec ses professeurs en hermine.

Attirer l'attention du Gouvernement sur la vraie science médicale, voilà l'immense bienfait qu'aura rendu à notre honorable confrère le docteur Chargé. Immédiat ou non, le triomphe officiel de l'Homœopathie ne peut se faire attendre longtemps : il était fatalement nécessaire pour tous ceux qui connaissaient sa valeur, il devient prochainement certain pour les esprits les moins prévenus.

Mais souvent l'heure du triomphe est celle des épreuves, j'allais dire celle des échecs : un grand devoir incombe aux représentants actuels de la doctrine d'Hahnemann, dès l'instant qu'elle est sortie de sa phase militante. Combien d'hommes en effet qui étaient hier les adversaires d'une cause méconnue qui s'en improvisent aujourd'hui les ardents défenseurs si elle est victorieuse ? En médecine, et en Homœopathie surtout, il ne suffit point de crier par dessus les toits : je suis Homœopathe, je le suis depuis longtemps, pour l'être en vérité. Il n'est donc pas douteux pour nous, que le moment approche où nous aurons à combattre les fausses ardeurs qui de tous côtés s'enflammeront pour l'Homœopathie. Nous avons été mille fois heureux d'être initiés les premiers aux révélations médicales du génie d'Hahnemann, soyons dignes de ce bienfait, en les conservant intactes et les protégeant contre les enthousiasmes intéressés et perfides.

Dans cette situation, notre école ne saurait trop multiplier ses organes de publicité. Tous ses membres devraient même se constituer en société : nous nous proposons dans un prochain numéro de faire ressortir la nécessité où nous sommes de ne former qu'une même famille de tous les représentants de la grande réforme médicale.

Le Dr BÉCHET.

CE QUE C'EST QUE L'HOMŒOPATHIE.

Nous avons dit dans notre introduction que l'Homœopathie était généralement mal connue, que tous ceux qui en étaient les adversaires ignoraient ce qu'était en réalité cette grande réforme médicale : nous nous hàtons de le leur apprendre.

Nous allons donc exposer sommairement et en termes aussi concis que possible en quoi consiste la science Hahnemannienne. Nous nous abstiendrons de toute vaine dissertation : l'érudition serait hors de propos dans un exposé aussi succinct que celui que nous allons faire : les Homœopathes consommés n'auront rien à apprendre en lisant ces lignes; mais ce n'est point pour eux que nous les écrivons.

Nous avons dit aussi que le problème médical posé au médecin praticien présentait deux inconnues; notion des maladies et notion des propriétés des médicaments : et nous avons ajouté que la valeur de ces deux inconnues étant obtenue, il restait au Praticien de savoir quels rapports il y avait entre le médicament et la maladie, ou plutôt quelle loi devait régir l'application du médicament à la destruction de la maladie. Dans ce simple énoncé se trouve la division de ce travail.

§ De la notion de la maladie.

En toutes choses, le premier soin de l'homme est de donner un nom aux objets sur lesquels s'exerce son intelligence : la dénomination des maladies a toujours été en conséquence un sujet de sérieuses préoccupations pour les médecins. Les nécessités du langage leur ont rendu ce travail indispensable.

Dans toutes les sciences dont le sujet est excessivement étendu, la classification est devenue obligatoire pour l'esprit humain qui ne peut être assez compréhensif ni assez exact pour embrasser ce sujet en entier ou en posséder tous les détails, s'il ne pose dans ce vaste champ des jalons qui le fixent et le soutiennent. Dans l'étude des sciences naturelles surtout, le savant ne peut embrasser les nombreux individus qui composent la création qu'en les groupant en grandes classes, qu'il subdivise ensuite en diverses catégories.

L'introduction de cette méthode dans les sciences médicales, si propre à en faciliter l'étude, si commode pour la mémoire, a été le rêve constant des médecins de tous les siècles. Chacun, selon ses préoccupations doctrinales ou systématiques, a voulu modifier la classification des maladies.

Après avoir dénommé et classé les divers objets de ses études, le savant a porté son attention la plus soutenue vers la connaissance de leur origine : l'homme est instinctivement poussé en effet à remonter toujours des effets à leur cause. Ces recherches, dans les sciences spéculatives, ont eu l'heureux résultat de lui donner la notion indirecte de

l'être infini duquel tout émane, ou de lui faire découvrir les lois que cet être infini a imposées à l'existence des êtres ou à la production des phénomènes qui constituent l'existence de ces mêmes êtres. Dans les sciences qui, sortant des régions purement spéculatives, se traduisent en arts pratiques, la connaissance des causes a souvent élevé l'homme au point de le rendre maître de reproduire tels effets qui lui paraissent bons ou de détruire ou de corriger tels autres qui lui paraissent mauvais. Mais soit à cause de son imperfection, soit à cause surtout de la fausse voie dans laquelle se consomment ses facultés, l'homme n'a point encore posé les dernières limites de ses conquêtes sur la création ; la pratique de l'art de guérir est une confirmation évidente de cette dernière proposition.

Le fondateur de l'Homœopathie s'est vivement élevé, non contre l'usage, mais contre l'abus des dénominations des maladies, de leur classification et de leur étiologie. Le nom d'une chose est d'autant plus heureux qu'il désigne mieux à l'esprit la chose dénommée : à ce point de vue, Hahnemann laisse tous les médecins parfaitement libres d'adopter tel langage médical qui leur paraîtra meilleur. Mais la maladie, même la plus simple, étant un phénomène très complexe, il est impossible de la définir par un seul mot : l'âge, le sexe, la condition, la profession, le climat, l'alimentation, l'habitation, telle passion ou telle autre circonstance peuvent modifier la maladie. Il est donc inadmisible qu'un même nom puisse instantanément présenter à l'esprit l'idée exacte des caractères variés à l'infini que peut revêtir une affection. L'Allopathie adopte donc une méthode fort commode pour la mémoire des Pra-

ticiens, mais très pernicieuse aux malades, en donnant aux maladies des noms qui les classent et préjugent leur traitement.

Ainsi, le mot *gastrite* est sans doute excellent s'il ne s'agit de l'accepter que pour désigner à notre esprit certain mode de souffrance de l'estomac : mais ce nom, au point de vue de l'Allopathie, classe l'affection dont il s'agit dans les *inflammations* ; il lui assigne pour cause organique un certain état de turgescence sanguine de la muqueuse stomacale, et il renferme implicitement l'idée d'un traitement arrêté déjà. Cet exemple suffira seul, je pense, pour faire comprendre notre pensée et combien est mérité le blâme que l'Homœopathie adresse à l'Allopathie à l'endroit de ses méthodes généralisatrices. L'individualisation de chaque cas morbide, telle est le but des études pathologiques du Praticien Homœopathe ; l'Allopathe au contraire généralise toujours. La médecine ayant pour objet la nature vivante qui est dans son essence la syntèse la plus magnifique, mais devient l'analyse la plus subtile, dans les nombreux individus qui la composent ; la médecine, disons-nous, peut très-bien être synthétique ou généralisatrice dans les hautes régions de la science, mais si elle veut devenir un art logique et conséquemment utile, elle doit être synthétique ou individualisante.

L'état de santé, qui est l'état normal de l'homme, a tellement préoccupé les physiologistes au point de vue de son essence, qu'il existe plusieurs centaines de définitions de la vie ; la maladie qui n'est qu'un fait accidentel de la vie, a également préoccupé les pathologistes, au point de vue de ses causes essentielles : les uns et les autres ont tenté

l'impossible. Ce ne peut être que dans quelque accès d'inqualifiable orgueil que le savant a pu concevoir l'espérance de connaître son semblable de même que le mécanicien connait la machine qu'il a créée. Depuis le fameux *connais-toi toi-même* des anciens jusques à nos jours, malgré tous ses efforts, l'homme n'a pu connaître de lui-même que les phénomènes qui constituent sa vie corporelle et psychique, soit en santé, soit en maladie.

L'Hahnemannisme, plus sage qu'on ne le fut jamais avant lui, a compris cette impossibilité étiologique, et il ne s'occupe des causes des maladies que dans les limites de ce qu'elles offrent d'accessible à la plus rigoureuse observation. Les théories séduisantes ou hasardées sont absolument rejetées par l'Homœopathie, qui ne préjugeant jamais ce que les sens et l'intelligence ne peuvent atteindre, se borne humblement à recueillir au lit du malade toutes les manifestations qui constituent son état pathologique.

Cette réforme capitale dans le mode d'envisager les altérations de la santé de l'homme a été, nous le savons, le sujet des plus vives attaques qu'ait eu à subir l'Homœopathie; elles peuvent toutes se résumer dans la proposition suivante : Si l'œuvre du médecin n'a d'autre but que l'enregistrement des symptômes des maladies, une garde malade intelligente pourra toujours suffire aux besoins du malade; toutes les études naturelles dont s'énorgueillissait le corps médical sont désormais inutiles, sinon nuisibles; l'Homœopathie, c'est la négation de la science médicale.

Une telle conclusion prouve essentiellement que l'Homœopathie n'a pas été comprise par tous ceux qui la formulent.

Lorsqu'Hahnemann proclama que *le médecin n'a qu'à enlever la somme des symptômes pour faire disparaître la maladie ;* et que dans cette opération, *il faut surtout et presque exclusivement s'attacher aux symptômes frappants, singuliers, extraordinaires et* CARACTÉRISTIQUES, n'a-t-il pas proclamé en même temps la nécessité absolue pour le médecin d'être versé dans la connaissance de l'organisme humain ? Qui oserait espérer de pouvoir rigoureusement apprécier dans un groupe de symptômes lequel d'entr'eux sera le plus *frappant*, le plus *singulier*, le plus *extraordinaire* et le plus CARACTÉRISTIQUE, s'il n'est anatomiste exact, physiologiste profond et pathologiste consommé ? Pour cette importante opération est-il un seul moyen d'investigation qui ne soit indispensable au véritable médecin Homœopathe ?

Mais l'Homœopathie qui a paru à nos adversaires abaisser l'observation scientifique du médecin, la relève et la complète au contraire. En effet, ayant déterminé le siége et la nature de la maladie, (sauf erreur,) l'Allopathie a accompli sa tâche ; tandis que l'Homœopathie par une rigoureuse analyse, recueille toutes les altérations survenues dans chacune des fonctions de l'homme. Les lésions de tissus sont presque exclusivement étudiées par l'École officielle, et l'Homœopathie étudie avec non moins de scrupules les lésions de la sensibilité, les lésions des fonctions et enfin les lésions des tissus. Il n'est pas jusqu'à l'état du moral qui ne soit le sujet de ses recherches les plus soutenues.

Mais là ne s'arrête point encore l'œuvre du Praticién Homœopathe : Les causes déterminantes des maladies, les

circonstances qui précèdent, accompagnent, aggravent ou améliorent telle ou telle de leurs manifestations, deviennent également l'occasion d'un sérieux examen de sa part. L'Allopathie a concentré toute son activité et ses espérances sur les lésions des tissus dont elle a, il faut l'avouer, porté la connaissance jusqu'à un degré voisin de la perfection ; mais elle a absolument négligé la connaissance des modes de souffrances, variés à l'infini, que la sensibilité peut présenter dans les maladies. Qui ne sait qu'en dehors du cadre chirurgical, toute maladie est primitivement vitale ou nerveuse, et que les phénomènes qui suivent ce premier trouble, se manifestent dans l'accomplissement des fonctions, et en dernier lieu altèrent l'intégrité des tissus ? Est-il donc logique de n'apprécier que les derniers effets de la maladie ? L'atteinte profonde qu'une joie excessive, un chagrin violent, ou une vive frayeur peuvent porter à l'organisme humain est en définitive identique dans ces trois circonstances, si on n'en étudie que les manifestations organiques. L'Allopathie, dans ces trois cas, ne verra aucune différence ; l'Homœopathie au contraire les distinguera pratiquement les uns des autres.

C'est en se conduisant ainsi dans tous les cas, que la science médicale Homœopathique arrive par l'individualisation la plus scrupuleuse à se prononcer sur la valeur respective des symptômes et à embrasser dans son examen l'expression la plus complète possible des souffrances de l'homme.

Cette conduite est non seulement logique et scientifique, mais elle est essentiellement religieuse. « Que devrions-» nous penser, dit Hahnemann, de la sagesse et de la bonté

» du souverain conservateur des hommes, si comme le pré-
» tend l'École dominante qui affecte de plonger un regard
» devinatoire dans l'essence intime des choses, ce qu'il est
» nécessaire de guérir dans les maladies se trouvant enve-
» loppé d'une obscurité mystique, et renfermé dans l'inté-
» rieur caché de l'organisme, l'homme était par cela
» même réduit à l'impossibilité de reconnaître le mal, et par
» conséquent à celle aussi de le guérir ? »

Nous avons dit que l'Allopathie ne se préoccupe en quelque sorte que des altérations de tissus ; celles des fonctions et surtout celle de la sensibilité et du moral lui paraissant oiseuses le plus souvent au point de vue pratique : cette omission grave est due à ce que le vitalisme, qui est la base de toute bonne philosophie médicale, ne peut être réellement introduit dans l'art de guérir que par l'Homœopathie. Depuis Hippocrate jusqu'à nous, sa sublime doctrine du vitalisme n'a été qu'un trésor négativement ou indirectement utilisé par quelques uns, et un sujet de luxe dogmatique pour le plus grand nombre.

2° *De la notion des propriétés des médicaments.*

Logique avec elle-même, l'École officielle qui dans l'étude des maladies, n'apprécie à peu de choses près que les phénomènes matériels dont elle peut *sensiblement* constater l'existence ; cette École, disons-nous, apporte une méthode également erronée dans l'étude des propriétés des médicaments. Les lésions vitales et les diverses modifications de ces lésions n'étant que des futilités dont elle dédaigne de s'occuper, les propriétés que peuvent avoir les médicaments de modifier l'organisme humain dans ce qu'il

a d'immatériel, ne seraient-elle pas pour l'Allopathie des richesses embarrassantes ? La maladie n'étant pour cette École, dont l'âge n'a nullement fortifié la raison, qu'un ensemble de produits matériels, le médicament n'a pu être pour elle qu'un agent physico-chimique dont elle se sert pour détruire ou corriger les désordres organiques dont l'humanité est tributaire, et sur lesquels se concentre exclusivement son attention.

Cà et là cependant, quelques rares exceptions, flambeaux lumineux qui éclairent l'avenir sublime de l'art de guérir, illuminent l'École officielle dans la voie de l'erreur, et de *véritables guérisons* sont opérées par elle, en dehors de ses vues systématiques et le plus souvent contrairement à ces vues. Dans tous ces cas heureux, que cette école est impuissante à multiplier, elle tombe dans l'empirisme.

Comme science d'observation, l'Allopathie a rendu de très-éminents services, avons-nous dit, par les progrès qu'elle a faits dans l'étude matérielle et organique des maladies ; mais par cela même qu'elle n'a élucidé dans le problème pathologique que l'inconnue cadavérique, négligeant l'inconnue vitale, de même dans la matière médicale, elle n'a utilisé des substances simples que leurs propriétés physico-chimiques. Le système généralisateur qui avait groupé les maladies, groupera donc les médicaments, et ceux-ci seront classés en évacuants, en sudorifiques, toniques, laxatifs, etc., etc.

Afin d'arrêter là l'exposé désastreux des misères Allopathiques en matière médicale, citons, pour mettre le lecteur à même de savoir ce que l'Ecole officielle peut enseigner sur les propriétés des médicaments, citons, non Hahne-

mann, l'inventeur de la véritable matière médicale, mais le grand Bichat, dont l'autorité ne sera suspecte pour personne. « Il n'y a point eu, dit-il, en matière médicale, de » systèmes généraux : mais cette science a été tour-à-tour » influencée par ceux qui ont dominé en médecine; chacun » a reflué sur elle, si je puis m'exprimer ainsi : de là le va» gue, l'incertitude qu'elle nous présente aujourd'hui. In» cohèrent assemblage d'opinions elles-mêmes incohéren» tes, elle est peut-être de toutes les sciences physiologi» ques, celle où se peignent le mieux le travers de l'esprit » humain : que dis-je ? ce n'est point une science pour un » esprit méthodique, c'est un ensemble informe d'idées » inexactes, d'observations souvent puériles, de moyens illu» soires, de formules aussi bizarrement conçues que fasti» dieusement assemblées. On dit que la pratique de la mé» decine est rebutante; je dis plus, elle n'est pas, sous » certains rapports, celle d'un homme raisonnable, quand » on en puise les principes dans la plupart de nos matières » médicales. »

Il serait puéril, après cette citation, d'insister sur l'inanité presqu'absolue des ressources que l'Allopathie retire des vastes trésors que la bonté infinie a répandus autour de nous pour soulager les maux dont la justice éternelle a permis que nous soyons atteints. Hâtons-nous de signaler quelles sont les causes de cette pauvreté désespérante et arrivons aussitôt à l'exposé des grands préceptes du fondateur de l'Homœopathie, sur la seule méthode scientifique de découvrir les propriétés réelles des médicaments.

L'usage qu'elle en fait contre les maladies, le hasard, l'analyse chimique, leurs caractères extérieurs et leur ma-

nière d'affecter quelques uns de nos sens, telles sont en résumé les sources auxquelles l'Allopathie s'adresse pour connaître les propriétés des médicaments.

Avons-nous besoin de discuter une à une la valeur trompeuse de ces moyens, lorsque nous avons signalé plus haut les désastreux résultats qu'ils ont donnés à l'Allopathie ? La concentration dans laquelle nous sommes forcé de réduire ce travail, ne nous le permettrait pas. D'ailleurs quel est le lecteur qui ne pourra lui-même suppléer à l'absence de cette dissertation ? Qui ne sait quel est l'imperfection de *l'ab usu in morbis*, quel est l'aveuglement du hasard, pour découvrir les propriétés des médicaments ? Est-il quelqu'un qui ignore que le creuset du chimiste, très propre à faire connaître la composition d'une substance, n'a jamais découvert une seule de ses vertus curatives sur l'organisme vivant ? Quant aux caractères extérieurs des médicaments et leur manière d'impressionner nos sens, n'est-il pas évident qu'ils ne peuvent être que des auxiliaires très-secondaires pour conduire le médecin à la connaissance de leur propriétés sur nos forces vitales.

Pour connaître la puissance d'action des médicaments sur l'homme malade, il est évident que nul moyen ne peut répondre avec plus de précision à notre attente que l'essai des médicaments sur l'homme en santé; l'expérimentation pure est donc la seule base sur laquelle l'Homœopathie fonde sa matière médicale. « Il n'y a »pas, dit Hahnemann, de moyen plus sûr et plus »naturel, pour trouver infailliblement les effets pro»pres des médicaments sur l'homme, que de les essayer »séparément les uns des autres, et à des doses modérées,

» sur des personnes saines, et de noter les changements qui » résultent de là dans l'état physique et moral, c'est-à-dire, » les éléments de maladie que ces substances sont capables » de produire; car toute la vertu curative des médica- » ments est fondée uniquement sur le pouvoir qu'ils ont de » modifier l'état de l'homme, et ressort de l'observation » des effets qui résultent de l'exercice de cette faculté ». Et plus loin : « chaque médicament produit des effets par- » ticuliers dans le corps de l'homme, et nulle autre subs- » tance médicinale ne peut en faire naître qui seront exac- » tement semblables ».

Cette idée sublime, qui traversa le cerveau du savant Haller, et que l'immortel Hahnemann a mise en pratique, a ouvert une nouvelle ère à l'art de guérir. Par cette méthode, les trésors les plus cachés dans la structure la plus intime des substances, sont à la disposition de l'homme que l'amour de la science et le dévoûement à ses semblables porteront à faire des expérimentations médicinales. Cette admirable innovation, introduite dans la matière médicale, clot pour jamais la série des essais hasardés, périlleux et trompeurs pendant le cours orageux des maladies : le barbare *Faciamus experimentum* ne sera plus redoutable désormais, et le patient que la maladie a frappé n'aura plus à craindre les tendances aventureuses du médecin praticien. L'homme, dans la plénitude de sa santé, sera le creuset vivant dans lequel se révéleront sans danger les propriétés des moyens que la bonté providentielle a répandus autour de nous. Les accidents toxiques, les tentatives criminelles de l'impie qui attente à sa vie par le poison, ne seront plus des calamités sociales sans compen-

sation; les notions empiriques, répandues en dehors des sciences médicales et dont l'origine est le plus souvent due au hasard, seront rigoureusement acceptées ou rejetées, selon leur valeur. Mais, que disons-nous, la féconde initiative d'Hahnemann a déjà depuis longtemps réalisé toutes ces magnifiques promesses, et des millers de malades, sur toute la surface du globe, lui doivent le rétablissement de leur santé. L'École officielle que ses tendances ont posée comme une barrière d'airain en présence du progrès Homœopathique, a déjà depuis longtemps, sinon ploclamé, mais reconnu l'immense supériorité de l'expérimentation des médicaments chez l'homme en santé, sur toutes les méthodes admises par elle jusqu'à ce jour dans la recherche des propriétés des médicaments. Nouveau Cristophe Colomb, Hahnemann nous a conquis un monde thérapeutique nouveau, et déjà nous avons pu apprécier par les richesses recueillies dans ces régions inexplorées, quelles sont celles que le temps, fertilisé par l'amour de la science, nous permettra d'y recueillir encore.

Ayant simplement énoncé *l'expérimentation pure*, avons-nous besoin d'insister pour prouver combien l'Homœopathie excelle sur les doctrines médicales qui l'ont précédée, dans la recherche de la deuxième inconnue du problême médical, *la notion des propriétés des médicaments?* Ne serait-il point oiseux dans un travail de la nature de celui-ci, d'analyser les avantages incontestables que la branche la plus importante des sciences médicales, la thérapeutique, doit trouver dans les préceptes d'Hahnemann? Bornons-nous à dire que toujours fidèle à l'enseignement de la nature vivante, l'Homœopathie qui a individualisé chaque

cas morbide, individualise par la rigueur de son observation, la puissance pathogénésique de chaque médicament. Puisque la sagesse des temps a reconnu qu'il est impossible de trouver dans une classe d'êtres deux individus qui se ressemblent exactement, il est évident qu'il doit en être de même dans les maladies et les médicaments ; que deviennent en présence de ce fait d'observation constante, les vues généralisatrices de l'ancienne école, soit en pathologie, soit en matière médicale ?

Terminons ces deux paragraphes par une citation qui honore la mémoire de notre MAITRE autant qu'elle fait connaître l'esprit de sage observation qui dirige l'Homœopathie dans l'étude des maladies et celle des propriétés des médicaments.

Ayant sévèrement et justement apprécié la valeur des divers systèmes médicaux, tous basés sur des hypothèses, soit en pathologie, soit en matière médicale, Hahnemann continue en ces termes :

« Cependant peut être est-il dans la nature de la médecine, comme l'ont dit plusieurs grands hommes, de ne » pouvoir s'élever à un plus haut degré de certitude.

» Blasphème, idée honteuse, m'écriai-je, en me frappant le front ! quoi la sagesse infinie de l'esprit qui anime l'univers n'aurait pas pu produire des moyens d'apaiser les souffrances causées par les maladies, auxquelles » elle a cependant permis de venir affliger les hommes !

» La souveraine bonté paternelle de celui qui pourvoit » largement aux besoins même des animalcules invisibles » pour nous, qui répand avec profusion la vie et le bien-être dans toute la création, serait capable d'un acte ty-

» rannique, et n'aurait pas voulu que l'homme fait à son » image pût, avec le souffle divin qui le pénètre et l'anime, » trouver dans l'immensité des choses créées des moyens » propres à débarrasser ses frères de souffrances souvent pi- » res que la mort elle-même ! Lui, le père de tout ce qui » existe, verrait de sang froid le martyre auquel les mala- » dies condamnent la plus chérie de ses créatures, et il » n'aurait pas permis au génie de l'homme de trouver une » manière facile et sûre d'envisager les maladies sous leur » véritable point de vue, et d'interroger les médicaments » pour arriver à savoir dans quel cas chacun d'eux peut » être utile, peut fournir un secours réel et assuré !

» J'aurais renoncé à tous les systèmes du monde plutôt » que d'admettre un tel blasphème.

» Non ! il y a un Dieu, un Dieu bon, qui est la bonté et » la sagesse même ! il doit donc y avoir aussi un moyen, » créé par lui, d'envisager les maladies sous leur véritable » point de vue et de les guérir avec certitude, un moyen » qui ne soit pas caché dans des abstractions sans fin et dans » des hypothèses dont l'imagination seule fait les frais ».

2. De la loi qui régit les rapports existant entre le médicament et la maladie, au point de vue thérapeutique.

Il était sans doute d'un bien haut intérêt, dans l'état d'indicible incohérence d'opinions de l'Allopathie, sur la manière d'étudier les maladies et les propriétés des médicaments, qu'un génie comme celui d'Hahnemann, vint apprendre au monde médical que l'observation ne devait pas être à peu près exclusivement absorbée par les phénomènes organiques qui constituent celles-là et caractérisent l'ac-

tion de ceux-ci : Le fondateur de l'Homœopathie a sans doute ramené l'observation médicale dans les sages et logiques limites qu'elles n'aurait jamais du franchir, en imposant au Praticien de s'occuper d'abord des divers modes de souffrances des forces vitales et de l'action sur ces forces de la puissance pathogénétique des médicaments, dans toute l'acception rigoureuse du vieil adage médical, *medicina tota in observationibus;* mais tous ces bienfaits resteraient stériles, si un grand principe, si une loi dérobée à la nature vivante elle-même, n'avait été formulée pour guider sûrement le médecin praticien dans l'acte important qui lui est confié. Cette loi, comme toutes les grandes vérités, avait été entrevue dès l'origine des sciences médicales; dans la suite des siècles, çà et là, elle a projeté de lumineux et rapides éclairs, mais il était réservé à l'immortel Hahnemann de la proclamer, et de constituer la science médicale, d'une manière absolument positive, sur cette base, aussi vieille que l'humanité. La loi des semblables, *similia similibus curantur,* n'était qu'une exception qui étonnait, c'est aujourd'hui la règle qui dirige et éclaire l'art de guérir.

Une vérité purement expérimentale, de la nature de celle sur laquelle repose l'Homœopathie, ne se discute pas : il faut en appeler à l'expérience et à l'observation pour la combattre ou la défendre. l'analyse sévère que la vaste érudition d'Hahnemann lui a permis de faire des travaux de tous ses devanciers, a prouvé d'une manière irrécusable que toutes les fois qu'une guérison, dans le sens rigoureux de ce mot, a été obtenue par l'action d'un médicament, elle était due à la propriété qu'avait ce médicament de

produire sur l'homme en santé une affection analogue à celle qu'il avait guérie chez le malade. Depuis plus d'un demi-siècle que l'Homœopathie est pratiquée dans des proportions de plus en plus croissantes, l'expérience n'a pas infirmé une seule fois *la loi des semblables*. Chaque jour, nos adversaires scientifiques en font l'application, sciemment ou empiriquement, et chaque jour il y a lieu de constater par les résultats qu'ils obtiennent que *la loi des semblables* est véritablement la loi générale de la thérapeutique.

Et pourrait-il en être autrement, s'il est vrai, comme nous l'avons démontré, que la maladie ne doit être appréciée que par les phénomènes vitaux, fonctionnels et matériels anormaux qui la caractérisent; s'il est vrai que les propriétés des médicaments ne peuvent être révélées à notre intelligence que par les désordres qu'ils provoquent dans l'harmonie de nos forces vitales et conséquemment dans nos fonctions et la contexture de nos tissus; si, disons-nous, ces propositions sont vraies, elles seraient absolument infertiles si *la loi des semblables* n'était qu'une erreur? L'esprit humain en effet peut toujours saisir la ressemblance ou du moins l'analogie qu'il peut y avoir entre des phénomènes pathologiques et des phénomènes pathogénétiques: mais lui serait-il possible d'apprécier ce qui sera le contraire d'une *sciatique*, d'un *rhumatisme*, *d'une fluxion de poitrine*, ou *d'une fièvre typhoïde*? Cette considération suffirait à elle seule, si l'expérience clinique n'avait rien dit encore, pour faire soupçonner la vérité de *la loi des semblables*, comme la base de la vraie science médicale : car elle seule peut

donner satisfaction aux mémorables paroles du fondateur de l'Homœopathie, par lesquelles nous avons terminé le paragraphe précédent ; paroles sublimes empreintes d'une foi vive en la bonté infinie du créateur !!

Nous avons dit que toutes les guérisons véritables, obtenues dans tous les temps, l'ont été en vertu de *la loi des semblables* ; mais nous nous hâtons d'ajouter que le mot guérison comporte plusieurs degrés : L'espace nous manque pour entrer dans l'examen des méthodes qui peuvent procurer des guérisons plus ou moins parfaites, et nous nous arrêtons en reconnaissant que diverses voies chez la nature vivante, comme dans le monde physique, conduisent au même but ; mais que la voie la plus sûre, la plus douce et la plus rapide pour arriver à guérir un malade est la voie que nous trace *la loi des semblables.*

Nous avons à dessein gardé jusqu'ici le silence au sujet des doses infinitésimales qui pour nos détracteurs constituent à elles seules toute l'Homœopathie. La posologie Homœopathique est loin d'être son principe fondamental ; elle n'est qu'une conséquence rigoureuse des grands principes que nous venons d'énoncer sommairement. Il n'est donc pas étonnant que les globules Hahnemanniens aient été l'objet du dédain, même du mépris de la partie du corps médical qui les a jugés au point de vue des doctrines de l'ancienne école ; les divers essais pratiques qui en ont été faits doivent leurs insuccès à cet oubli de toute logique, à cette absence du sens commun. Tous ces grands contempteurs de l'œuvre immense de notre MAITRE ressemblent assez bien à des Architectes qui voudraient commencer un édifice sacré par la pierre qui doit terminer la flèche aërienne du clocher.

Nous aurons d'ailleurs souvent occasion de revenir sur cette question des infinitésimalités; il n'entre pas dans le cadre de ce travail de la traiter ici. Au reste, les meilleurs raisonnements dans une question pratique ne valent pas un fait clinique; c'est surtout par la voie de la clinique que nous prouverons que les globules sont capables de guérir. S'il nous était possible de croire que nous sommes dans l'erreur sur ce point, nous serions heureux de le constater avec nos adversaires, et l'Homœopathie n'en aurait pas moins rendu un immense service à l'humanité en la sauvant des tortures que l'Allopathie lui impose. Qu'on nous prouve en effet que la médication Homœopathique n'est que le déguisement de *l'expectation*, et aussitôt nos adversaires seront forcés de proclamer l'inutilité de leurs médications violentes et de se repentir des souffrances qu'ils imposent chaque jour à leurs malades; car nous leur portons le défi formel de prouver que nous ne guérissons pas au moins aussi bien et aussi souvent qu'eux.

Mais nous n'avons nulle crainte que l'Homœopathie soit dépossédée du rang que lui assurent ses principes positifs et ses nombreux succès; les terreurs de l'École officielle disent assez hautement quelle est la valeur et quelles sont les destinées de la grande réforme médicale moderne. Comme science, elle a acquis le plus haut degré de précision qu'ait même jamais laissé soupçonner aucune doctrine médicale, et dans ses applications pratiques, elle a conquis l'opinion publique, partout où elle a été convenablement représentée.

? *Conclusion.*

La science fondée par Hahnemann est, comme on vient

de le voir, la science médicale constituée sur des bases positives : l'art de guérir est à jamais affranchi par elle des conjectures, qui jusqu'à ce jour l'ont conduit péniblement à travers les siècles Nous n'avons pas eu la prétention d'exposer dans ces rapides lignes tous les développements scientifiques dont sont susceptibles les grands principes que nous avons seulement indiqués, en les mettant en parallèle avec les prétendus principes de l'école Allopathique.

Nous n'avons pas même laissé entrevoir quelle est la portée philosophique de l'Homœopathie : les principes vitalistes qu'elle proclame comme science et dont elle est la consécration pratique, élèvent l'art de guérir à une alliance indissoluble avec les saines idées qui sont la sauvegarde de l'état social auquel l'homme est nécessairement porté. Le scalpel et le microscope n'étant plus les juges en dernier ressort de l'organisme humain, la balance et le creuset du chimiste n'étant plus les dispensateurs des forces médicinales, la maladie elle-même n'étant plus seulement un ensemble de phénomènes matériels tombant sous la puissance des sens, la Médecine planera à jamais au-dessus de ces basses régions où la retenait le souffle lourd et dissolvant du matérialisme. Qui ne connait les auxiliaires puissants que l'art de guérir a fournis dans tous les temps aux doctrines anti-sociales, surtout à cause de la manière de philosopher de l'Allopathie? Eh quoi, les sens seraient seuls capables d'éclairer l'intelligence du médecin sur les désordres de la santé de l'homme; les sens seuls délimiteraient la puissance curative des médicaments; les abstractions hypothétiques ne seraient permises en médecine qu'à la condition de représenter à l'esprit un état des organes que les sens jugeraient; il n'y aurait dans toutes nos maladies que des

vaisseaux sanguins à désemplir, des voies digestives à nettoyer, du sang à enrichir chimiquement avec du fer, des humeurs à soutirer par des ouvertures pratiquées à notre corps, de l'irritation à déplacer ou calmer, de l'inflammation à éteindre, etc., etc., et on s'étonnerait ensuite que l'intelligence des médecins et des malades: (Qui n'a été quelquefois malade et qui ne se croit plus ou moins médecin ?) on s'étonnerait, disons-nous, que notre intelligence souillée dans ce contact impur avec des vues purement matérielles, se livre toute entière au sensualisme et ses funestes conséquences !! L'habitude des idées concrètes nous rend impuissants à nous élever vers les pures abstractions; il y a de la gradation en toutes choses; l'abstraction des forces vitales nous prépare à l'idée abstraite de l'ame, et cette seconde abstraction à celle de l'être infini.

Mais revenons aux conséquences purement médicales de l'Homœopathie. Ainsi qu'on peut en juger à présent, elle n'est point la négation de tout ce qui a été fait en médecine jusques à son avènement; mais elle vient au contraire merveilleusement utiliser tout ce qu'il y avait d'important dans le vaste champ d'une science à laquelle elle impose des principes que confirme la plus sévère observation et que proclame la plus saine logique. L'excellence de ses résultats pratiques sont et seront en rapport de sa supériorité dogmatique. La certitude qui par elle guidera le Praticien dans la dispensation des secours multipliés à l'infini autour de nous, pour combattre et anéantir les maladies nombreuses qui assaillissent l'humanité, nous permet de prédire une véritable régénération physique de l'homme. Ces maladies chroniques dont l'Allopathie pallie seulement

quelquefois les effets, ces maladies qui se perpétuent sous diverses formes dans des familles qu'elles finissent par éteindre, seront désormais victorieusement combattues dans leur cours protéiforme. Quels ne seraient pas déjà les fruits que la société aurait pu cueillir sur cet arbre vigoureux planté par la main d'Hahnemann, si le temps perdu jusques à ce jour pour en dessécher les racines, avait été consacré au contraire à en activer la sève bienfaisante!!

L'Homœopathie ne brise point la chaine qui, en toutes choses concernant l'humanité, rallie le passé au présent et à l'avenir ; Hahnemann ne fait point descendre de son piédestal la grande figure d'Hippocrate que les siècles se sont habitués à appeler le divin vieillard. L'oracle de Cos, par sa philosophique observation, avait proclamé la doctrine du vitalisme physiologique et pathologique, toujours admirée depuis, mais souvent délaissée, parce qu'elle n'a jamais brillé que dans les régions spéculatives de la science et que l'art de guérir n'a jamais été véritablement fécondé par elle; l'oracle de Cœthen a posé le couronnement à l'édifice dont Hippocrate a jeté les premiers fondements. Enfin, s'il nous est permis en cette matière de choisir des termes de comparaison dans l'histoire sacrée, nous dirons qu'Hippocrate fût à la vérité médicale ce que Moïse fut à la vérité révélée, et que..... Mais nous nous arrêtons; quelque soit le mérite du rédempteur de notre corps périssable, il serait sacrilége de le comparer au divin Rédempteur de notre âme immortelle.

Dr Béchet.

CLINIQUE.

L'usage fréquent des préparations mercurielles dans la pratique Allopathique, et l'excès des doses qui en sont prescrites, ont permis à tout le monde à peu près, médecins ou non, de connaître quels sont les effets pathogénétiques de cette énergique substance sur la cavité buccale et les glandes salivaires. Combien ne rencontre-t-on pas de malades qui refusent obstinément d'accueillir les prescriptions médicales que constitue une préparation hydrargirique ! mais dans la pratique Homœopathique, les bons effets de *mercurius*, dans les maladies qui offrent leurs symptômes principaux du côté de la bouche, ne sont ignorés de personne et la pathogénésie de cette substance semble résumer en elle toutes les affections dont cette cavité peut devenir le siége.

Gonflements inflammatoires, *aphtes*, *ulcères fétides*, *mucosités tenaces*, *salivation de mauvaise odeur*, *ulcérations*, *vésicules*, *ampoules*, sont autant de caractères que les souffrances de l'origine des premières voies peuvent déterminer dans cette dernière, et c'est là presque sa pathologie toute entière

Mercurius peut donc se substituer (1) avec avantage aux

(1) *Substituer !* Nos lecteurs trouveront peut être hasardé d'user d'un langage que rien ne nous autorise absolument à employer.

causes qui déterminent les maladies de cette cavité. Les trois faits qui suivent semblent l'établir.

Le premier est celui d'un jeune homme de 18 ans, atteint d'un ulcère pultacé horriblement fétide qui occupait la partie gauche de la bouche depuis la branche montante du maxillaire inférieur jusqu'au milieu de la partie qui sépare cette région de la commissure des lèvres. Langue blanche, inappetence et fétidité excessive de la bouche, grande salivation.

La maladie datait de huit jours et était survenue après un temps humide et froid et l'usage d'alimens succulents.

Mercurius solubilis 6e dilution, une goutte dans 120 grammes d'eau, fut pris par cuillerée de deux en deux heures: 36 heures après il y eut du mieux. La salivation avait diminué; mais le malade redoutant, disait-il, le remède dont il avait vu le nom sur l'étiquette du flacon, se refusa à en continuer l'usage. Plus rien ne fut prescrit et l'amélioration continua, toute fois d'une manière lente et ne fut radicale que dix jours après.

En disant que la force dynamique de *mercurius* se substitue à la cause naturelle qui a engendré les phénomènes buccaux, nous paraissons tenir pour établie une manière d'agir du remède qui n'est rien moins que prouvée. Nous faisons toute réserve sur ce point de thérapeutique transcendentale sur lequel nous pourrons avoir à revenir, mais sur lequel nous ne voulons rien préjuger. Il nous suffira de dire que ce n'est ici qu'une forme de langage déjà acceptée par l'École Allopathique qui dit chaque jour médication *substitutive* ou *Homœopathique*, confondant ces deux mots.

N. D. L.

— Le second fait concerne un autre jeune homme de 25 ans environ qui, à la suite d'une influence atmosphérique analogue à celle du cas précédent, a été atteint d'un glonflement de la muqueuse qui tapisse le côté gauche de la bouche, avec raideur de la machoire et gonflement léger des glandes sous-maxillaires. Pouls un peu plein, peau halitueuse; un peu de céphalalgie.

Presc : *aconit* 6ᵉ 8 glob. — Le lendemain matin, un peu de transpiration au lit avait jugé l'état fébrile; mais la muqueuse de la bouche était dans le même état, la raideur de la machoire, le gonflement glandulaire étaient les mêmes.

Presc. *merc. sol.* 6ᵉ — 6 glob. dans 125 grammes d'eau à prendre par cuillerée toutes les deux heures. Amélioration le lendemain et guérison le 4ᵉ jour.

Enfin il est question en troisième lieu d'une dame de 26 ans, enceinte de six mois, et souffrant depuis trois jours de maux de tête qui avaient été en s'aggravant. En même temps une forte douleur occupait la joue droite et avait son point d'irradiation dans une petite tumeur rosée, molle, de la grosseur d'un œuf de canaris, située à la partie antérieure droite du palais derrière la dent canine. Une sensation de brûlure était accusée sur la muqueuse qui la tapissait.

Une goutte 5ᵉ dilution de *mercurius sol.* fut prescrite à 10 heures du soir dans 125 grammes d'eau distillée et une cuillerée à bouche prise toutes les heures.

Le lendemain la malade raconta qu'à la quatrième cuillerée, elle avait senti le mal diminuer, mais qu'il était sur-

venu des coliques qui avaient duré plusieurs heures d'une manière assez intense et avaient été suivies de selles.

L'action du remède m'ayant paru suffisante, la malade discontinua son emploi dès le lendemain. Les souffrances cessèrent, la petite tumeur s'affaissa et disparut peu à peu.

Ce fait me parait intéressant, lésion de la sensibilité très-forte, caractérisée par de vives douleurs; lésion des fonctions, dégoût, inappétence: enfin modification du tissu, la tumeur palatine; tout s'y trouvait réuni.

Voilà trois cas de maladie qui ont bien quelque analogie, mais offrant des nuances bien tranchées, et guéris par la même substance. Sur quel point a porté la spécificité du remède ? Est-ce par sa nature, son siége, son symptôme, que la maladie a ressenti les effets du mercure?

Il importe de remarquer que tandis que la substance médicatrice a produit en quelque sorte le bien en secret dans les deux premiers cas, c'est-à-dire sans développer chez le malade des phénomènes apparents et s'est comportée en vrai spécifique qui guérit sans dire pourquoi et trompe ainsi notre raison dans sa curiosité la plus légitime, dans le troisième il y a eu une action immédiate. Les coliques et les selles qui ont suivi l'administration du remède, n'ont-elles pas tous les caractères d'une action révulsive ?

Faut-il dire que le médicament dans ce cas s'est comporté en révulsif intestinal et rester ainsi dans l'interprétation habituelle de la doctrine Allopathique ?

Faut-il reconnaître au contraire que le spécifique ayant rétabli dans son accord la force vitale, celle-ci s'est simplement empressée d'accomplir une fonction dont le retard n'était dû qu'au trouble momentanée de *l'archée* ?

Reste encore à se demander si la colique ressentie était un état morbide ; ce qui serait rationnel dans le cas où la première explication serait admise ; tandis que cette souffrance d'après la seconde idée ne pourrait prétendre qu'au titre d'intensité de fonction.

L'examen de ces questions que nous ne pouvons discuter aujourd'hui, nous paraît plein d'intérêt. Nous aurons à y revenir. En attendant nous les soumettons au jugement et à la pénétration de nos confrères

Nous n'avons pas eu la prétention, comme on le pense bien, d'offrir à nos lecteurs des observations complètes, ayant pour objet des affections rares et difficiles à traiter ; il est inutile d'insister pour démontrer que tel n'a pas été notre but. En publiant ces lignes que nous aurions pu grossir du récit de guérisons d'affections plus graves de la bouche et ses annexes, nous avons eu surtout en vue d'offrir à nos adversaires des exemples de pathologie faciles à traiter, dans lesquels il ne peut survenir aucun danger sérieux, lors même que la dose infinitésimale de mercure qu'ils prescriraient resterait sans action. Nous avons choisi avec préférence ce genre d'affections de la bouche, afin qu'ils puissent mieux se convaincre de la vérité de la *loi des semblables*, car chaque jour, ainsi que nous l'avons dit au début de cet article, l'Allopathie cause par l'abus du mercure des phénomènes morbides analogues à ceux que cette substance guérit à petites doses chez les malades qui en sont spontanément atteints.

Dr. COMANDRÉ.

ENCORE UNE PREUVE.

Oculos habent et non videbunt.

Il est un fait incontestable et bien évident, c'est que nos premières impressions comme nos premiers jugements, qu'ils soient instinctifs, volontaires, spontanés; actifs en un mot: ou bien, inspirés, imposés par des influences primitives et étrangères; passifs en d'autres termes, sont dans l'un et l'autre cas, très difficiles à détruire, et déterminent presque toujours fatalement le mode de nos appréciations futures et la sphère autour de laquelle devra graviter notre application scientifique ou libérale dans l'ordre que nous lui aurons assigné.

Cette loi générale, protectrice stupide des erreurs du passé quelle immobilise et traine à sa remorque; avant tout, hostile à l'émancipation de la pensée, est peut-être l'obstacle le moins apparent et le plus sérieux à la fois que la doctrine Hahnemannienne ait à combattre dans sa marche ascendante que les adorateurs des faux-Dieux du connu ont la folle prétention d'entraver.

En effet; indépendamment des raisons pour résister que chaque intéressé trouve dans son indifférence, son égoïsme et sa paresse, il est au-dessus de ces tristes motifs, une cause encore plus puissante qui domine et perpétue

cette situation d'inertie ; c'est le fanatisme de la routine et du fait accompli, conséquence malheureuse du fatal empire de ces impressions premières que je viens de signaler plus haut.

C'est donc à cela aussi qu'il faut en grande partie attribuer cette répugnance, exagérée du reste, qu'affectent certains doctes personnages à l'endroit de la loi de similitude.

Vous conviendrez en effet que lorsqu'on a été bercé avec les doux refrains de l'Allopathie et que l'on a sucé avec le lait de sa nourrice les délicieuses inspirations du *contraria contrariis*, il est assez difficile d'essayer d'ingérer *à priori* le *similia similibus curantur.* — La pilule est par trop forte, et de peur d'indigestion, on y réfléchit à deux fois, et on se garde d'y goûter.

En tout et partout l'exemple d'un pareil fait est aussi vieux que le massier de la faculté de Montpellier, et puisque je suis en train de matérialiser mes comparaisons, j'en présenterai une dernière qui, bien qu'elle en ait toutes les apparences, n'est pas aussi futile qu'on pourrait le croire, et dont on voudra bien me pardonner la forme en faveur de l'intention.

Tout le monde a pu remarquer avec moi que selon sa physionomie et sa tournure, souvent les enfants, et quelque fois les grandes personnes, refusaient de toucher à un plat nouveau pour eux, par la raison seule qu'il leur était servi pour la première fois : et que si, sollicités, ils se décidaient à y goûter, ce plat, objet de leurs préventions, était souvent préféré à beaucoup d'autres : — ils en mangeaient alors, le trouvaient bon, et conseillaient à leurs voisins d'en faire autant.

Cette méfiance instinctive qui s'escrime contre toutes choses inconnues même dans les plus vulgaires applications, et qui s'évanouit au contact de la réalité est à peu près l'histoire de tous ceux qui ont porté quelque attention à l'étude de la loi de similitude. Ils ont nié d'abord, puis ils ont lu et vu, et persuadés ensuite, ils disent aux autres : « Essayez et il vous en arrivera tout autant ». — Seulement comme il est beaucoup plus facile de digérer des charlottes russes et des filets mignons que des in-folios et des manuels, leur invitation est plus rarement acceptée, et la pâture scientifique attend un convive plus hardi et d'appetit plus aventureux.

Ceci une fois dit, laissons là la cuisine et remontons au cabinet.

Nous disions que pour la plupart de ceux qui s'étaient nourris du *contraria contrariis*, la formule Homœopathique était un affreux épouvantail, spectre horrible avec lequel il leur était difficile de se familiariser, si ce n'est en le visitant de plus près, ainsi que font les oiseaux lorsqu'ils viennent insolemment gazouiller sur le bâton crucial, traditionnel et fantastiquement vêtu, qui est chargé de protéger, depuis le commencement des siècles, les graines de radis et de laitue dont ils s'accomodent très-bien malgré le croquemitaine empaillé.

En l'absence de tout bon vouloir, il ne faudrait pourtant pour cela faire, qu'un tout petit brin de curiosité, et si même cette curiosité faisait défaut, pour peu qu'on ne fit pas trop la sourde oreille aux révélations de circonstance et de hasard, on arriverait, tard peut être, mais à coup sûr

à ne pas être aussi horripilé par cette admirable et régénératrice formule.

La loi de spécificité cependant est toute entière consacrée, non pas au point de vue absolu et dogmatique, mais relativement et implicitement par les aveux de l'Allopathie elle-même. MM. Trousseaux et Pidoux et bien d'autres avec eux admettent l'influence pathogénésique de tel ou tel médicament, seulement cette pathogénésie est aussi restreinte que le cadre de leurs spécifiques, et satisfaits à bon marché, peu soucieux de l'expérimentation pure, ils n'ont pas poussé plus loin leurs investigations et n'ont pas cherché la solution du problême qu'ils avaient entrevu.

Cette insouciance de leur part est d'autant plus coupable qu'il est hors de doute que des milliers de faits cliniques ne soient venus se grouper autour de ces éminents thérapeutes, pour détacher le bandeau qui ne voilait leurs yeux qu'à demi.

Pour nous, beaucoup plus instruits quoique moins savants, les effets pathogénésiques des médicaments sont incontestables : je n'ai donc pas la vanité de démontrer dans ce qui va suivre, par la narration d'un fait isolé, leurs lois déjà connues, savemment et fructueusement exploitées : je prétends seulement à signaler un fait d'observation qui, s'il n'est utile à nos frères égarés, pourra du moins être pris en considération par ceux qui ne le sont pas.

Il y a environ six mois je faisais construire deux moulins à farine sur un cours d'eau qui traverse une de mes propriétés. Les travaux étaient terminés à l'exception d'une dernière opération aussi importante que délicate et qui consiste à *mettre les meules en farine*.

Cette manœuvre se pratique de la façon suivante : Les deux meules une fois posées, nivelées et équilibrées, le moulin est mis en mouvement à vide et sans grain. La meule supérieure tourne donc sans intermédiaire et à grande vitesse sur la meule inférieure, et par ce contact immédiat les aspérités microscopiques que la règle et le marteau du rhabilleur n'ont pu atteindre, se trouvent entièrement effacées : d'où résulte pour chaque pierre un poli indispensable à toute bonne fabrication.

Pour ce motif et bien d'autres de la dernière importance, je dus donc me trouver sur les lieux au moment où se pratiquait cette opération, afin d'en diriger et d'en surveiller en personne l'exécution.

Les meules furent donc mises en mouvement et tourbillonnèrent bientôt en décrivant 120 tour à la minute ; elles répandaient une odeur siliceuse, sèche, âcre et pénétrante, qui crispait la gorge et excitait la toux.

De temps à autre et par intervalles irréguliers, des étincelles de feu, semblables à celles que l'on obtient en frappant deux cailloux l'un contre l'autre, jaillissaient par divers points de contact.

Il est à propos de rappeler ici que les pierres meulières les plus avantageusement connues, sont des silicates extraits des carrières de la Ferté-Sous-Jouarre (Seine-et-Marne), de Lesigny (Haute-Marne), et d'Eygalières (Bouches-du-Rhône) : celles dont il est question provenaient de ces diverses localités.

Une vingtaine de personnes, oisives et curieuses, assistaient à la mise en farine des moulins ; une tussiculation générale était passée à l'ordre du jour ; c'était un concert bronchophonique à nul autre pareil, et j'en étais à coup

sûr le chef d'orchestre, si j'en juge par la façon zélée avec laquelle j'exécutais ma partie. Tant il en fut ma foi que peu d'instans après, obligé je fus de quitter le théâtre de mes exploits, et d'aller dans un coin de mon appartement exécuter un solo, qui à lui seul valait un *tutti* des mieux nourris.

Deux heures après j'étais étendu dans mon lit en proie à une attaque d'Asthme bien caractérisé sur la forme duquel j'aurai à revenir.

Sans être profond didacticien, et sans avoir des prétentions trop ambitieuses à l'observation, je dus faire une réflexion bien naturelle, bien amenée, bien opportune ; c'est que, d'après les précédents, le frottement des pierres pouvait bien ne pas être tout-à-fait étranger au phénomène morbide qui venait de me frapper aussi subitement, et que les atomes invisibles et impalpables de *silex* détachés et suspendus dans l'atmosphère que je respirais, pouvaient bien être la cause inexpliquée de cette foudroyante atteinte. Un modeste vicaire de l'Allopathie en eut pensé tout autant.

Toutefois, je poussais plus loin mes suppositions, et me dis, que le *silex* devait tout bonnement produire sur moi une action pathogénésique, en dehors de son effet physique, à l'influence de laquelle je devais cette grâcieuse et charmante petite suffocation. Je continuai donc à tousser et à réfléchir tout à mon aise; me promis de vérifier à nouveau le fait, et de tirer au clair mes pathogénésiques suppositions. J'oubliai seulement une chose et j'aurais dû y songer: c'était de prendre un antidote de *silicea* (1).

(1) On se demandera peut-être comment il se fait que j'aie été

Deux jours écoulés, j'étais à peu près rétabli, un troisième suffit pour me remettre entièrement; libre alors de toute influence morbide, je recommençai la suffocatoire expérience avec une résignation digne d'un meilleur sort.

Oh! cette fois, je n'eus pas longtemps à attendre, et les meules tourbillonnaient à peine depuis un quart d'heure, que par degrés et seriairement je sentis se développer chez moi les phénomènes que j'ai déjà signalés, et que je fus obligé de sortir au plus tôt alors que ma position commençait à devenir insoutenable.

Le soir, j'étais de rechef dans mon lit étouffant et toussant à ravir, et commençant à être persuadé que décidément le *silex* était un compère avec lequel il ne faisait pas trop bon de se frotter.

Je résolus cependant de tenter une troisième expérience: huit jours après j'étais de nouveau en face de mes complaisantes empoisonneuses, et j'acquérais pour la troisième et dernière fois la conviction de leur dyspnéique puissance.

Le fait était donc à peu près démontré, il était patent, et ne pouvait être nié que par le systématique fanatisme d'un Allopathe mulsuman.

Pour tous autres comme pour moi, il était clair que les pierres meulières à base silicique (*silicea*) produisaient pathogénésiquement la toux, la suffocation, l'expectora-

le seul à subir d'une façon aussi violente l'action pathogénésique du *silex*. J'ai dû ce triste privilège à une affection chronique des voix aëriennes que j'ai considérablement diminuée par l'effet d'un traitement Homœopathique et dont l'amélioration remarquable, n'a pas été un des moindres motifs qui ont déterminé ma conversion à la *loi des semblables*.

tion, etc., et tous autres symptômes caractérisant des phénomènes particuliers à l'affection asthmatique.

Bien que suffisantes, et au-delà, pour éclairer ma conscience médicale, ces preuves ne me parurent point assez concluantes encore, et je résolus d'appuyer plus carrément, si faire se pouvait, la valeur de mes remarques.

J'y suis parvenu, je crois, et voici comment :

Je me dis que si le *silex*, la pierre meulière, produisait réellement les effets que j'ai mentionnés plus haut, les hommes attachés à l'industrie meunière devaient être généralement dans des conditions pathologiques particulières, et offrir à l'observation des phénomènes pathogénésiques et des désordres de nature à ne laisser aucun doute à cet égard.

J'interrogeai donc onze meuniers.

Sur les onze, 5 sont complètement asthmatiques ;
4 plus jeunes sont en voie de le devenir, s'ils ne le sont déjà ;
1 seul ne l'est pas, c'est le sieur Sourdet.

Je me transportai a différentes reprises chez ce dernier, et acquis la conviction qu'il n'était nullement atteint de cette affection et qu'il n'en était pas même menacé.

Bien que toute exception soit possible, et que des dispositions organiques particulières puissent suffisamment expliquer des effets variés et souvent contraires, précisément parce que cet homme était le seul qui donnât un démenti à mes observations, je poussai fort loin avec lui mes recherches et finis par découvrir que ce meunier, dont l'usine était très-défectueuse, faisait encore usage de pierres anciennes appelées *Bordelaises*, bien rarement employées

de nos jours, et qui ne sont autres que de très-durs calcaires d'une agrégation particulière.

Tout était dit par conséquent, et ce qui paraissait de nature à me dérouter un peu, devenait la démonstration la plus significative, un argument *ad hominem*, une affirmation indiscutable : Mon observation se produisait sous la forme d'une règle de mathématiques dont je venais de découvrir la preuve.

Ainsi sur onze meuniers interrogés : dix sont plus ou moins atteints d'asthme chronique, *et ces dix font usage des silicates.* Un seul n'a rien, mais son moulin est pourvu de pierres *Bordelaises*.

Quelles objections peut-on élever contre de pareils faits? Quel est le bélier, le catapulte qui peut battre en brèche de pareilles preuves ? démolir ce rempart d'évidences ?

Que peut-on dire ?

Que la coïncidence de cette affection et son analogie avec les phénomènes que j'ai éprouvés moi même, ne sont que le résultat d'un simple hasard ?

Mais alors il faut prendre le Dictionnaire de l'Académie, rayer la définition qu'il accorde à ce mot et en changer la signification et la valeur ; car franchement, le hasard n'est point cela.

Que l'humidité ordinaire des moulins détermine l'affection pulmonaire des meuniers ?

Mais l'humidité, que je sache, n'a jamais été une des causes provoquant nécessairement l'affection asthmatique. Elle peut favoriser le développement de certaines dispositions constitutionnelles à des maladies graves ; l'asthme lui-même peut trouver dans son influence une cause déterminante, mais là se borne la puissance de cette cause gé-

nérale de maladies. Evidemment le caractère spécial de l'asthme ne peut avoir de cause efficiente que dans les dispositions particulières de l'individu qui en est atteint ou dans l'action spéciale de l'agent qui en provoque l'existence. Il serait absurde de supposer que tous les meuniers que j'ai interrogés étaient spécialement prédisposés aux souffrances asthmatiques, il est donc de rigoureuse logique d'admettre que ces souffrances sont causées chez eux par l'action spécifique de la même substance pathogénétique.

Invoquera-t-on le fait du dégagement et de l'absorption de la farine impalpable, dite farine folle, qui pour les meuniers nécessairement étrangers aux phénomènes pathogénésiques, est la seule cause de leur affection ?

Cette supposition étiologique ne nous paraît pas fondée.

La farine en effet est une matière tout-à-fait neutre qui ne peut produire que des effets mécaniques et non médicamenteux; provoquer des désordres de courte durée, désordres qui devront cesser dès que cette substance aura été expulsée par la toux et les crachats.

D'un autre côté, les boulangers qui blutent sans cesse, les préposés aux farinières des minoteries, les fabricants de fécules, vermicelles, pâtes d'Italie, offriraient des phénomènes analogues à ceux qu'éprouvent les meuniers et aucun d'eux ne les a jamais accusés.

Contrairement, nous voyons ceux que leur profession oblige à travailler le *silex* et certains calcaires, atteints d'affections particulières, se rattachant plus ou moins, quant à la forme, à celle dont s'agit.

Entr'autres... la phthisie des sculpteurs.

Celle des tailleurs de pierres.

Et enfin, la cruelle maladie, qui entraine au tombeau la plus grande partie des ouvriers qui travaillent à la confection des pierres meulières, tant à Ferté-sous-Jouarre, qu'à Lésigny.

Il y a donc surabondance de preuves, ce me semble: Arrivons aux plus concluantes, aux preuves cliniques. Je n'ai traité encore qu'un asthmatique par *silicea*, mais l'action thérapeutique de cette substance a été si admirable que je n'hésite pas à admettre que le fait que je vais rapporter ne puisse se reproduire toutes les fois que la pathologie des asthmatiques correspondra exactement aux phénomènes pathogénésiques que j'ai éprouvés.

Par tout ce qui précède, et en vertu de la loi de similitude, il dut nécessairement venir à ma pensée que le *silex* devait être le spécifique de certaines affections asthmatiques, et me promis de l'expérimenter dès qu'une occasion favorable se présenterait.

Elle ne tarda pas.

Gonet, journalier, âgé de 45 ans, d'un tempéramment bilioso-sanguin, vint me consulter en fin avril dernier. Il y a environ quatre ans, à la suite d'un refroidissement et de la répercussion d'une sueur générale, il fut pris d'un rhume violent; cette indisposition fut peu soignée d'abord et puis, à cause de sa longue durée et de l'intensité de ses souffrances, Gonet consulta son médecin : l'affection devenant plus grave malgré les moyens employés, il recourut à d'autres Praticiens, et se livra même aux moyens empiriques en usage en pareil cas, le tout sans succès aucun. Son rhume primitif devint un catarrhe suffocant et il est depuis longtemps à l'état d'asthme permanent et parfaitement caractérisé. Gonet passa son premier été de mala

die se berçant de l'espoir d'une prochaine guérison ; il pût se permettre quelques occupations ; mais l'hiver lui ramena toutes ses souffrances avec un surcroît d'intensité : il en a été de même chaque année, les attributions de sa santé diminuant et celles de sa maladie au contraire s'augmentant au point, que, depuis deux ou trois ans, Gonet a été forcé de cesser complétement tout travail.

Le moindre mouvement corporel l'oppresse extrêmement, il ne peut monter cinq ou six marches d'escalier sans s'arrêter ; par moment, la nuit surtout, et s'il se couche la tête basse, la respiration est pénible, rapide, très-incomplète et excessivement sifflante : dans le repos vertical ces symptômes perdent un peu de leur intensité. Une toux humide, très-fréquente la nuit, est suivie, le matin, d'une considérable expectoration de crachats muqueux et filants : Le canal nasal suinte quelquefois d'abondantes mucosités après de violents éternuments. l'appétit est moindre que dans l'état de santé : les aliments excitants et les crudités exaspèrent ses souffrances ; constipation opiniâtre. Le malade n'a pas notablement dépéri malgré la privation relative du sommeil et de l'exercice corporel.

Je lui prescris de cesser complètement toutes pratiques Allopathiques et je lui ordonne à prendre, sous trois jours, dans 65 grammes d'eau distillée cinq globules *silicea* de la trentième dilution. Je repéte une nouvelle dose huit jours après, seulement je donne la 24e.

Bientôt Gonet peut marcher un peu plus vite ; il a pu se coucher, il a toussé moins et moins craché ; la respiration a repris peu à peu son rythme normal, l'appétit est devenu meilleur, les selles plus faciles, et le malade a pu reprendre ses occupations en fin mai, un mois après l'admi-

nistration de *silicea*. Nous ferons observer que notre printemps pluvieux et froid ne permettait guère de compter sur un tel résultat.

De tout ceci je conclus, que :

1° Si les effets pathogénésiques des médicaments n'étaient chose aussi claire que le soleil pour ceux qui ne sont point jaloux d'habiter les souterrains de l'ignorance, ce qui précède serait de nature à en laisser entrevoir les lois;

2° Qu'une fois de plus encore, la guérison du sieur Gonet confirme le divin précepte de notre Maitre, *similia similibus curantur* ;

3° Que *silicea* est un médicament qu'il faut consulter dans certaines affections asthmatiques ;

4° Que l'asthme *silicique* des meuniers, doit être traité par les antidotes de la substance qui a déterminé l'affection (1);

5° Et enfin : que Messieurs les Allopathes, ne serait-ce que par curiosité envers ce fait et tant d'autres qui leur sont journellement signalés, devraient bien un instant abandonner les coussins poudreux de leurs séculaires chaises curules, pour descendre jusqu'à l'estrapontain de la voiture de ces pauvres *bilboquets* d'Homœopathes, afin de passer au laminoir de leur coutumière et savante observation, les affirmations charlatanesques de ces audacieux *Chiarinis*.

Mais l'Allopathie est une noble vieille, et riche douairière, pas mal quinteuse et trop rhumastimale, qu'on déplace très-difficilement, et qui a des vapeurs toutes les fois qu'elle se met en route sur les chemins de la vérité.

Pauvre chère vieille, va !!......

D^r^. C. R. de Vaumalle.

(1) (*Camphora*, *hépar sulf*)

RÉSULTAT DES EXPÉRIENCES

FAITES A SAINT-CHRISTOL,

Sur la Maladie épidémique des Bêtes à cornes, nommée Surlangue, *en Suisse, et* Cocotte, *en France,* (fièvre aphteuse),

PAR M. LÉONCE DESTREMX.

Cette maladie est une nouvelle preuve de l'impuissance de la médecine pour prévenir ou guérir une foule de maux qui attaquent les hommes et les animaux.

(VILLEROY).

Une maladie épidémique, non contagieuse, vient de se déclarer dans la vacherie de Saint-Christol.

Cette maladie, bien connue en Suisse sous le nom de *Surlangue*, a déjà fait, il y a quelques années, de grands ravages dans les environs de Paris, où elle a reçu le nom de *Cocotte*.

Non seulement les remèdes employés pour combattre cette épidémie n'ont amené aucun bon résultat, mais on a remarqué que les sujets abandonnés à eux-mêmes, guérissaient plus vite que ceux qui étaient soumis à un traitement; il a donc fallu, devant cette impuissance de la médecine, laisser la maladie suivre son cours qui, du reste, est assez régulier et d'une durée de 12 à 18 jours, sans jamais, à moins de complication, entraîner la mort de l'animal.

Nos vachers, tous Suisses, ont déjà vu cette épidémie régner chez eux, et presque tous les animaux de la localité, bœufs ou vaches étaient atteints; là non plus,

comme en France et en Allemagne, aucun remède n'était employé. Il serait pourtant d'une grande importance, pour les éleveurs et nourrisseurs de bètes à cornes, de pouvoir prévenir ou tout au moins abréger cette maladie, qui prive le cultivateur du travail de ses bêtes, du lait de ses vaches et de l'engraissement de ses bœufs.

Pénétré de cette importance et effrayé des progrès de l'épidémie, je me décidai à l'étudier et à faire l'essai du traitement que j'ai employé et qui a réussi bien au-delà de mes espérances.

Si de nouvelles expériences n'étaient pas conformes aux miennes par leur résultat, il faudrait donc attribuer la réussite que je viens de signaler, soit au hasard, soit à des causes inconnues, et que j'ai recherchées en vain.

Symptômes de la maladie.

L'animal refuse toute nourriture, une cloche se forme à la partie supérieure du palais, d'autres paraissent sur la langue ; ces cloches crèvent, une eau puante s'en échappe, la langue se pèle, une écume glaireuse remplit la bouche ; entre les cornes des pieds s'ouvre une plaie qui laisse couler un liquide infect ; l'animal ne peut marcher, il se couche et éprouve une grande difficulté à se lever, la sensibilité des pieds est extrême, souvent même cette plaie s'étend comme un chancre jusqu'à la corne, qui se détache si l'on n'arrête pas le mal. Sur le pis de la vache, on voit aussi des cloches se former, puis crever et laisser un bouton ; l'extrémité du pis est fermée par une croûte qu'il faut enlever pour traire le lait. Les poils de la queue

tombent, l'animal maigrit considérablement, son lait tarit; il ne commence à manger un peu que lorsque la plaie de la langue est moins vive, le 6e ou 8e jour, selon que la maladie est plus ou moins forte; les pieds suintent encore quelques jours après la guérison, qui vient ordinairement du 12e au 15e jour.

Invasion et marche de l'épidémie.

Le 25 novembre, l'épidémie se déclara dans la vacherie de Saint-Christol, qui renferme dans la même étable une trentaine de vaches ou génisses, toutes de race Suisse, plus six bœufs de labour (1); elle fut en croissant jusqu'au 3 décembre, comme on le verra dans le tableau qui va suivre.

Le 2, je commençai le traitement, m'attachant surtout à combattre l'affection du palais, les symtômes secondaires devant céder aux mêmes remèdes.

Je divisais les vaches en trois séries :

1re *Série.* — Les vaches malades qu'il fallait laisser sans traitement, pour servir de point de comparaison.

2e *Série.* — Les vaches non malades qu'il fallait préserver de l'épidémie..

3e *Série.* — Les vaches malades qu'il fallait guérir.

J'appellerai, pour plus de facilité et de clarté, les vaches par leurs noms et les rangerai dans les séries que je viens de désigner.

(1) L'écurie de Saint-Christol regarde le levant; elle est saine et bien aérée; elle contient 50 places, 4 chevaux ou mules, 6 bœufs et un nombre de vaches qui n'est jamais fixe.

PREMIÈRE SÉRIE.

TABLEAU de la 1re Série. — *Marche de la maladie*

Le 25 novembre.	Margot a pris la maladie.	rétablie le 8 décembre.	a duré 13 j.
Le 26 id.	Rosalie. id.	Id. le 10 id.	Id. 14
	Modeste. id.	Id. le 10 id.	Id. 14.
Le 27 id.	Porthos (taureau). id.	Id. le 12 id.	Id. 15.
	Maîtresse. id.	Id. le 8 id.	Id. 11.
Le 28 id.	Bergère. id.	mise à part, il en sera question plus loin.	»
Le 29 id.	Républicain (taur.) id.	rétabli le 12 décembre.	Id. 13.
Le 30 id.	Mérina. id.	Id. le 11 id.	Id. 11.
Le 1er décembre.	Brunette. id.	Id. le 13 id.	Id. 12.
Du 28 novembre au 1er décembre.	*Deux veaux* et *six bœufs* — que je laisse de côté, n'ayant la date précise de l'invasion et de la guérison ; la maladie chez eux a eu à peu près la même durée que chez les autres, et la moyenne ne serait pas changée d'une manière sensible.		12 7/8 durée moyenne.

L'épidémie suivait donc une marche ascendante, le 2, quatre vaches étaient atteintes, rien n'annonçait la fin de l'épidémie, d'autant plus que les vachers n'avaient pas vu, en Suisse, une seule bête de la même écurie y échapper.

DEUXIÈME SÉRIE.

Résultat du traitement préservatif.

Le 2 décembre et jours suivants, onze vaches non malades ont été traitées par les préservatifs ; trois seulement ont eu la maladie ; deux le lendemain, une le surlendemain ; il est donc probable qu'elles avaient déjà le germe de l'épidémie lorsqu'elles ont pris le premier remède ; au reste, la maladie chez elles a été presque insignifiante ; elles ont toujours mangé et le lait n'a presque pas diminué, leur moyenne n'est que de cinq jours et un tiers de durée.

Les huit autres vaches n'ont pas eu le moindre mal, cependant il est bon de remarquer que deux d'entre elles ont mangé un peu moins, un seul jour, mais n'ont pas été malades.

TABLEAU DE LA 2e SÉRIE.

			Durée de la maladie.	Durée moyenne de la maladie.
Le 2 déc. Le 4 .... Le 9	Prévaille. Id ... Id ...	non malade. malade faib. guérie.	— 5 jours.	
Le 2 déc. Le 3 .... Le 8	Comtesse Id ... Id ...	non malade. malade faib. guérie.	5 jours.	5 j. 1/3.
Le 2 déc. Le 3 .... Le 9	Triolet. Id ... Id ...	non malade malade faib. guérie.	6 jours.	
8 vaches.	Dragonne, Rondelette, Tulipe, Schwitz, Valise, Colombette, Gochon, Gavote-Blanche,		n'ont pas été malades.	

TROISIEME SERIE.

Résultat du traitement curatif.

Sept vaches malades ont été traitées, six ont pris les médicaments au début de la maladie, une au milieu (Bergère), déjà mise à part et dont nous parlerons plus bas.

TABLEAU DE LA 3me SÉRIE.

Le 2 dec. Le 9.....	Tuba........ Id	malade. guérie.	Durée de la maladie — 7 jours.	Durée moyenne de la maladie.
Le 2 déc. Le 10....	Pigeonne .... Id	Malade guérie.	8 jours.	
Le 2 dec. Le 10....	La Perle .... Id...... ..	Malade. guérie.	8 jours.	
Le 2 déc. Le 9.....	Nestor ...... Id.........	Malade. guérie.	7 jours.	7 j. 1/3.
Le 4 déc. Le 11....	Marianne .... Id.........	Malade. guérie.	7 jours.	
Le 4 déc. Le 11....	Gavote-Rouge Id	Malade. guérie.	7 jours.	

Bergère, malade depuis le 28 novembre, traitée au plus fort de la maladie, a été guérie le 8 décembre. Durée de la maladie, 10 jours; le mal a donc été abrégé, puisque

la moyenne de la 1re série est de 12 jours 7/8, et que la vache la moins malade de cette série l'a été pendant 11 jours.

Je vois donc en résumé, et en comparant les trois séries :

1re *série.* — Vaches non traitées, moyenne, 12 j. 7/8.

2e *série.* — Vaches traitées avant la maladie, trois vaches malades, moyenne de la durée 5 j. 1/3 }

3e *série.* — Vaches traitées au début de la maladie, moyenne . . . . . 7 j. 1/3 } 6 j. 1/3.

Ces chiffres parlent assez haut et sont une conclusion suffisante.

J'espère donc que, si d'autres cas d'épidémie se présentaient, on obtiendrait un résultat aussi complet, mais si mes prévisions ne se réalisent pas, j'aurais du moins ouvert la route, et d'autres expérimentateurs plus habiles que moi complèteraient ce que je n'aurais fait qu'indiquer. J'ai cru cependant utile de porter à la connaissance des agriculteurs ces expériences qui, incomplètes peut-être, ont été faites avec la plus rigoureuse exactitude et en toute conscience.

Traitement de la maladie.

Les remèdes qui m'ont paru le mieux convenir à cette maladie et que j'ai employés, sont : *Mercurius*, *Lachésis*, *Sulphur*, *Arsénic*, *Aurum foliatum*, *Thuia*, *Cantharis*, *Calcarea carbonica*, *Phosphorus*, préparés homœopathique-

ment, à diverses dilutions, administrés à la dose de 10 à 15 globules.

Il est impossible de donner ici tous les détails nécessaires pour fixer un choix parmi les remèdes indiqués, les symptômes de la maladie pouvant varier et entraîner un changement de remède; un vétérinaire un peu exercé en Homœopathie, choisira le médicament approprié au cas, d'une manière presque infaillible.

Cependant, voici ce que je puis conseiller et qui réussira si la maladie n'est pas compliquée; on donnera à l'animal qu'on voudra préserver de l'épidémie, 10 à 12 globules (7 à 8 s'il est jeune), troisième dilution de *sulphur*, tous les jours; on peut aussi employer *mercurius*, ou mieux encore, alterner ces deux remèdes, un jour l'un, un jour l'autre, mais jamais ensemble.

Lorsque l'affection s'est déclarée, *mercurius* conviendra et suffira presque toujours; il faudra continuer à l'administrer tous les jours tant qu'il y aura une amélioration, qu'on pourra activer par l'emploi de *lachésis* (qui remplacera alors *mercurius*). Cependant, il est des cas que je ne puis préciser dans un espace si limité, où on devra faire choix d'un des autres remèdes que j'ai indiqués; l'aide d'un homme de l'art sera alors d'un grand secours.

Si au bout du troisième ou quatrième jour de l'emploi de *mercurius* complété par *lachésis*, il n'y a aucune amélioration, il faudra remplacer *mercurius* par *aurum*, *sulphur*, *thuya* ou un autre, selon les circonstances; l'emploi d'aucun de ces remèdes à la dose indiquée ne peut être dangereux pour l'animal.

L'affection des pieds étant revêche, il faudra continuer

le remède employé, après la disparition des autres symptômes, le même qui aura guéri le mal du palais, devra agir sur le mal des pieds, car ces deux affections sont des symptômes d'une même maladie.

On fera prendre les globules dans une petite boule de farine, ou délayés dans un quart de verre d'eau. On peut aussi les déposer sur la langue de l'animal, c'est ainsi que j'ai opéré. Cependant je préférerais les donner en liquide, on serait plus sûr qu'ils n'ont pas été rejetés.

CONGRÈS HOMŒOPATHIQUE DE PARIS.[1]

Circulaire de Convocation.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

Le Congrès Homœopathique n'ayant pu se réunir à Marseille l'année dernière, et aucune demande n'étant parvenue à la Société gallicane de la part d'aucune autre localité, la Société pour ne pas laisser trop longtemps interrompue la suite de ces réunions, a décidé qu'une nouvelle session s'ouvrirait à Paris, le 5 septembre prochain.

La Société gallicane convoque donc, pour le jour indiqué, tous les médecins français et étrangers qui s'intéressent à la propagation et au triomphe de l'Homœopathie. Elle les invite à venir prendre part aux discussions qui s'ouvriront sur les questions proposées et contenues dans le

(1) Nous avons hésité, en reproduisant cette circulaire, à lui conserver son titre; nous avons pensé en effet que ce ne pouvait être que par une erreur typographique que nous lisions : CONGRÈS HOMOEOPATHIQUE DE PARIS. Ce Congrès tiendra sa session de 1853 dans la Capitale, mais il ne peut-être appelé à cause de cette circonstance, *Congrès de Paris*, de même que l'année dernière, il n'a pas été appelé, *Congrès de Marseille*. Nous aurions très-probablement relevé un *lapsus plumœ* de nos confrères Parisiens, en disant CONGRÉS HOMOEOPATHIQUE DE FRANCE.

programme joint à la présente circulaire, ainsi qu'aux propositions qui pourront être faites dans l'intérêt de la propagation de la doctrine.

A l'exception du Congrès solennel tenu, en 1835, sous la présidence de Samuel Hahnemann, les autres assemblées de ce genre furent de simples réunions de famille où les Homœopathes se communiquèrent le fruit de leurs études et de leurs observations. Des discussions qui s'élevèrent jaillirent sans doute de vives et d'abondantes lumières, dont chacun fit son profit ; mais, aujourd'hui que l'Homœopathie a, de plus en plus, justifié ses prétentions ; que, par les travaux de ceux qui la cultivent, elle s'est élevée à une telle hauteur que ses ennemis eux-mêmes commencent à compter avec elle, le moment est venu de donner plus d'éclat et plus de fécondité aux travaux de la prochaine session.

La Société gallicane pense donc que les séances du prochain congrès devront être solennelles et publiques; que tous les membres du corps médical résidant à Paris devront être invités à assiter aux séances et à s'éclairer sur ce qu'est et ce que n'est pas l'Homœopathie, cette doctrine que la majeure partie d'entre eux jugent sans la connaître et condamnent sans l'avoir étudiée.

Le Congrès s'ouvrira le lundi 5 septembre prochain, à quatre heures du soir. Une commission de cinq membres, composée de MM. Pétroz, Léon Simon père, Teissier, Arnaud et Gabalda, est chargée d'organiser les travaux de la session. De nouvelles communications feront connaître l'ordre des travaux et le règlement qui sera la loi du Congrès.

La commission préparatoire invite, dès aujourd'hui, ceux des médecins Homœopathes, français et étrangers, qui se proposent d'assister au Congrès et d'y lire des travaux, à envoyer leur adhésion dans le plus bref délai, et à faire connaître celles des questions du programme sur lesquelles ils se proposent de présenter des Mémoires.

Dans la séance d'ouverture aura lieu la distribution des prix sur les deux questions depuis longtemps mises au concours.

La commission préparatoire rappelle à ceux qui désirent concourir le texte de ces deux questions :

PRIX DES GUIDI.

De la syphilis et de son traitement au point de vue Homœopathique.

Le prix consiste en une médaille d'or de la valeur de trois cents francs.

PRIX DANSI.

A quel degré de dynamisation les médicaments Homœopathiques jouissent-ils de leur plus grande efficacité dans le traitement des maladies aiguës ou chroniques ? Fixer les caractères des états morbides indiquant l'emploi d'un degré de dynamisation de préférence à tout autre degré. Que faut-il penser de la répétition des doses Homœopathiques ?

Le prix consiste en une médaille d'or de la valeur de cinq cents francs.

Les Mémoires écrits en langue française, latine, allemande, anglaise ou italienne, devront être adressés, dans les formes académiques, avant le 1er août 1853, au se-

crétariat général de la Société gallicane. Ce terme est de rigueur.

Il a été décidé par le précédent Congrès que tous les médecins Homœopathes sont appelés à prendre part au concours, à l'exception des membres de la commission préparatoire.

Agréez, Monsieur et honoré confrère, l'expression de nos sentiments affectueux.

Les Membres de la Commission préparatoire,

PÉTROZ, LÉON SIMON père, ARNAUD,
TESSIER, GABALDA.

Paris, le 15 avril 1853.

CONGRÈS HOMŒOPATHIQUE DE PARIS.

SESSION DE 1853.

Programme des Questions.

§ I. — QUESTIONS DE PHYSIOLOGIE.

No 1.

Quelles conséquences peut-on tirer d'une théorie de la force vitale par rapport à la pathologie, à la matière médicale, à la thérapeutique ?

No 2.

Des rapports de la physiologie et de la pathologie.

§ II. — PATHOLOGIE GÉNÉRALE.

No 3.

Des syndromes généraux, tels que la fièvre, la malignité, l'état cachectique, dans les maladies.

§ III. — Pathologie spéciale.

N° 4.

Quelle différence y a-t-il entre l'asthme des anciens et l'emphysème des modernes ?

§ IV. — Matière médicale.

N° 5.

De l'ordre à suivre dans l'exposition des effets des médicaments.

§ V. — Thérapeutique.

N° 6.

Des moyens de rendre facile et rigoureuse l'application des médicaments au traitement des maladies.

N° 7.

Que peut-on affirmer avec certitude sur l'action différente des dilutions de tous les degrés usités en Homœopathie, sur leur durée d'action, sur les doses ?

N° 8.

Que faut-il penser relativement à la répétition des doses, à l'alternance des médicaments et à leur association ?

N° 9.

Dans un traitement Homœopathique bien dirigé, est-il des maladies où les émissions sanguines puissent être rationnellement ou utilement employées ?

N° 10.

Est-il, en Homœopathie, des moyens auxiliaires dont l'emploi puisse être conseillé pour soulager un malade, sans nuire à la médication employée ? — Quels sont ces moyens ? — Dans quels cas peut-on en faire usage ?

VARIÉTÉS.

Maladies régnantes.

Les chaleurs de l'été nous ont ramené déjà les affections gastro-intestinales qui, chaque année, sévissent plus particulièrement sur les enfants, dans nos contrées méridionales. Les ressources très-circonscrites de l'Allopathie contres ces désordres fonctionnels graves qui déciment en quelque sorte la première enfance, l'efficacité et la douceur des moyens que l'Homœopathie oppose à toutes ces indispositions des voies digestives des jeunes enfants, nous imposent le devoir de dire quelques mots sur cet intéressant sujet.

Nous ne nous dissimulons pas que nous n'avons rien à apprendre aux Homœopathes vieillis dans la pratique de la médication Hahnemannienne ; mais ceux qui débutent, au contraire, trouveront dans les lignes qui vont suivre un exposé succinct de tout ce qui a été publié sur cette matière, et nos confrères qui renient la vérité Homœopathique seront peut-être tentés de la mettre à l'épreuve contre des affections qu'ils traitent le plus souvent par *l'expectation*, ou par des moyens dont ils ne se dissimulent nullement l'inefficacité.

La dyarrhée et les vomissements des jeunes enfants dans la saison de l'été, sont presque toujours causés par l'influence

atmosphérique, ou par l'alimentation des nourrices, ou celle de ces jeunes êtres lorsqu'ils sont sevrés du sein maternel.

La notion étiologique de l'influence atmosphérique ne peut conduire à d'autres conclusions pratiques efficaces, qu'à modifier, autant qu'il est dans les ressources très-restreintes de l'homme, le milieu dans lequel vivent ces frêles et délicates créatures, confiées le plus souvent à des soins inintelligents.

Nous ne sommes pas heureusement dans la même impuissance relativement aux effets de l'alimentation : l'intervention du médecin dans cette circonstance ne se borne pas à modifier, pour l'avenir, le choix des aliments; mais elle doit aller jusqu'à choisir dans la matière médicale tel agent qui convient spécifiquement contre les effets de la cause reconnue. Nous avons eu souvent occasion de constater la prompte efficacité de la *pulsatilla* contre les désordres gastro-intestinaux des nourrissons, consécutifs à une ingestion trop copieuse de fruits de la part de la nourrice. Nous citerons surtout le cas d'une petite fille de huit mois, dont l'affection s'aggravait d'une manière très-alarmante, malgré l'emploi de *ipecacuanha*, *chamomilla* et *metallum alb* : la mère niait absolument avoir transgressé les prescriptions alimentaires que nous lui avions données à cause de la susceptibilité excessive de son enfant, à l'endroit des aliments dont elle se nourrissait. Enfin nous rendant difficilement compte de l'insuccès de la médication que nous avions prescrite, et la petite enfant étant *in-extremis*, sur nos instances réitérées, la mère nous avoua secrètement qu'elle avait mangé des fruits en ca-

chette. *Pulsatilla* 30e fut immédiatement administrée, avec peine à cause de l'état grave de l'enfant; deux heures après, le pouls reparaissait, la chaleur revenait et le lendemain, l'enfant était sauvée.

Les conséquences funestes de l'usage intempestif des glaces et des boissons trop froides, des pâtisseries ou des aliments trop gras, réclament également l'action de *pulsatilla*.

Dans d'autres circonstances, beaucoup plus rares, la maladie de l'enfant est consécutive à un refroidissement éprouvé par sa nourrice, soit en se mettant à l'eau, soit en s'allégeant trop brusquement de ses vêtements, le corps étant en transpiration; dans le premier cas, une dose *dulcamara* est d'abord indispensable, et dans le second, une dose de *bryonia*.

Il serait superflu d'ajouter que la même indication existe dans tous ces cas, si l'enfant a été lui-même immédiatement soumis à l'action de ces diverses causes de maladie.

La dyarrhée d'été des enfants est le plus souvent guérie par *ipecacuanha*, qu'il y ait ou non des vomissements; si les phénomènes présentent de l'intensité et surtout si, avec une soif inextinguible, la physionomie a de la tendance à s'hippocratiser, *metallum alb.* devient indispensable; si l'influence de la dentition prédomine, si les déjections sont verdâtres, il faut recourir à *chamomilla*; si les selles ne sont point élaborées, si le travail de la digestion est évidemment imparfait, il faut administrer *china :* si la dyarrhée devient muqueuse et blanche, avec soif très-vive et refroidissement tégumentaire, *vératrum alb.* est absolument indiqué. Enfin si la forme dyssentérique se présente avec

tenesme et selles sanguinolentes, *mercurius cor.* sera l'agent curateur.

Il n'est pas douteux que dans tous ces cas nous supposons que l'affection des voies digestives se montre sans complications ; la plus fréquente est l'existence, au début, de phénomènes dits inflammatoires : la face est rouge par moments, la peau est chaude ; le pouls accéléré et plein, le ventre est relevé et douloureux à la pression ; il faut alors administrer *aconit* ; et si les vomissements et la dyarrhée présentent en même temps de l'intensité, *aconit* sera alterné avec *ipecacuanha*. C'est sous cette forme que nous avons rencontré déjà plusieurs fois cette année, la maladie régnante des enfants. Il est remarquable de la voir céder comme par enchantement, malgré des débuts alarmants, à *aconit* et *ipecacuanha* alternés, d'heure en heure d'abord, et de deux en deux heures ensuite.

La complication que nous avons eu souvent occasion d'observer, c'est celle de phénomènes dits vermineux. *Cina*, en d'autres termes, le *semen-contra* en est le spécifique.

Une complication plus grave que les précédentes existe lorsque le cerveau parait souffrir au moins autant que les voies digestives.

Dans cette circonstance fâcheuse, *aconit*, *belladona*, *opium*, *hyosciamus* sont indispensables : bien que l'espace nous manque pour dire avec précision qu'elle doit être la conduite du Praticien dans ce traitement difficile, cependant nous signalerons que l'enfant qui s'agite, pousse des cris perçants, qui mord quelquefois le sein de sa nourrice, qui a la face vultueuse, les pupiles dilatées, doit recevoir *belladona* : si au contraire, il s'assoupit facilement, les

yeux entrouverts et convulsés, *opium* est indiqué, mais si la tète surtout paraît ne pouvoir rester en repos, si l'enfant lui imprime presque constamment un mouvement de va et vient latéral, avec tendance à l'extension outrée sur la nuque, *hyosciamus* doit être préféré.

Nous ne saurions trop insister sur ce fait capital que les indications changent souvent dans des cas aussi graves que ceux que nous venons de passer en revue. Le Praticien doit donc rester dans la vigilance la plus active pour éviter d'être débordé par l'intensité des phénomènes morbides. C'est dans ces circonstances périlleuses que nous avons eu souvent occasion de constater la supériorité de l'alternance des médicaments.

La dose qu'il convient d'administrer de chacun des médicaments ne sera jamais trop minime; elle devra être répétée d'autant plus souvent que la marche de l'affection sera plus grave et plus rapide, et *vice-versâ*.

On comprendra aisément que dans un article comme celui-ci, nous ne pouvions traiter longuement et en détail un sujet aussi complexe. Ce que nous avons dit pourrait devenir très salutaire à leurs jeunes malades, si quelques Allopathes veulent bien remplacer par des globules des substances indiquées plus haut, les lavements et cataplasmes qu'ils prescrivent chaque jour, et surtout leurs préparations opiacées, qui prédisposent d'une manière si fâcheuse leurs jeunes clients à des phénomènes cérébraux mortels.

L'Homœopathie au Congrès scientifique de France, 19e session, tenue à Toulouse, en septembre 1852.

Nous reçûmes, dans le courant de l'année dernière, le

programme des questions qui devaient être l'objet des travaux du Congrès scientifique de France dans la session prochaine, réunie à Toulouse : ce n'est pas sans une vive surprise et une grande satisfaction que nous lûmes dans les questions de la section de médecine les propositions interrogatives suivantes :

« 1o L'organisme matériel supposé sans force vitale, ne » peut ni sentir, ni agir, ni rien faire pour sa propre con» servation ; c'est à l'être immatériel seul qui l'animera dans » l'état de santé et de maladie qu'il doit le sentiment et l'ac» complissement de ses fonctions vitales ;

» Quelles conséquences peut-on tirer de la théorie de la » force vitale par rapport à la pathologie, à la matière » médicale, à la thérapeutique ? »

« 2° Est-ce matériellement ou dynamiquement qu'agit » un médicament sur l'organisme ? »

Nous avons cru que l'Homœopathie allait être enfin sérieusement discutée et que les rédacteurs du programme n'avaient eu d'autres intentions en y insérant les questions que nous venons de rapporter et d'autres analogues. Il n'a fallu rien moins que de très-graves raisons pour nous priver de nous rendre dans ce champ clos et d'y porter haut le drapeau de l'Homœopathie. Quelle n'a pas été notre surprise, en recevant le premier volume des travaux du Congrès, d'y apprendre dans quelles mesquines proportions s'est traînée la discussion médicale des hautes questions que nous venons de rapporter.

Cependant les sciences médicales étaient richement représentées au Congrès : le docteur Bally, ancien Président de l'Académie impériale de médecine de Paris, présidait la

section de médecine : à ses côtés siégeait le docteur Bessières, professeur à l'École de médecine, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu, à Toulouse.

Nous avons eu d'abord la pensée de suspecter la sincérité des procès-verbaux que nous lisions; cependant en présence de l'inadmissibilité de cette supposition, voyons comment on a traité les importantes questions dont il s'agit.

Le docteur Ripoll, parle sur la première et arrive à cette double conclusion : « 1o Il y a dans l'homme un être im- » matériel (le moi, l'intelligence, etc.), qui n'a rien à faire » avec l'accomplissement des fonctions organiques; 2° une » force vitale à laquelle l'organisme matériel doit l'accom- » plissement de ses fonctions. Cette force vitale est dans les » propriétés elles-mêmes de la matière : la cohésion et l'af- » finité ». *Sic.*

Nous pardonnons volontiers au docteur Ripoll cette étrange manière d'envisager la force vitale et les divers développements qu'il donne à sa proposition : la théorie en médecine nous touche peu. Voyons ses conclusions pratiques : « Il est évident, dit-il, que l'organisme est régi par » une force, il y a deux choses à considérer chez un mala- » de : la lésion matérielle, vers laquelle devra être dirigée » une partie de la thérapeutique; mais aussi et surtout la » force vitale, qu'il faut se garder autant que possible de » troubler par une médication intempestive dans les efforts » de réparation et qui, dans bien des cas, pourra se suffire » à elle-même pour rétablir l'équilibre des fonctions ». Et plus loin : « Il faut pour juger de l'action des médicaments, » ne pas les expérimenter sur l'homme malade, mais sur l'homme sain ».

La théorie parfumée d'émanations matérialistes du docteur Ripoll ne pouvait nous préparer à d'aussi sages conclusions pratiques : la réflexion et de nouvelles études l'amèneront dans l'École Homœpathique.

Notre confrère le docteur Gachassin, vieux disciple d'Hahnemann, expose son opinion et pense comme nous, que le Congrès a eu l'intention manifeste de mettre en discussion la valeur de l'École Homœopathique

Le docteur Gaussail, Professeur à l'École de médecine, Directeur de l'Académie des sciences, à Toulouse, prend la parole et reproche au docteur Ripoll ses tendances matérialistes : arrivant à Hahnemann. « Il l'accuse d'avoir » confondu le sens intime avec la force vitale. Sa doctrine » est loin d'avoir des principes fixes ; est éminemment faux » son premier principe qui dit qu'un agent thérapeutique » est d'autant plus puissant sur l'organisme malade qu'il » produit dans l'état de santé des phénomènes plus sembla- » bles à ceux de la maladie qu'il est appelé à guérir ». Il rappelle à ce sujet les *nombreuses* expériences de M. Andral, dont le résultat fut complètement négatif. l'orateur s'égaie enfin avec une grande verve au sujet des infiniments petits Hahnemanniens, et il repousse les vœux formulés par M. Gachassin

Pour toute réponse à M. le Directeur de l'Académie des sciences de Toulouse, nous lui dirons que sa science en Homœopathie, dont s'est tant défrayée *sa grande verve*, nous paraît aussi *solide* en pareille matière, que celle du docteur Andral, et que si lui, M. Gaussail, faisait *de nombreuses expériences* Homœopathiques, il serait au moins en ce point l'émule du docte Professeur de Paris. Nous le prierons en-

suite de vouloir bien nous démontrer que réellement *l'Homœopathie n'a pas de principes fixes ;* et comme pendant à cette gràcieusité, il voudra bien, nous l'espérons du moins, nous démontrer que l'Allopathie au contraire *a des principes fixes et très-fixes.*

Le docteur Gachassin neveu demande la parole, et sans s'arrêter aux railleries du précédent orateur, expose les saines doctrines médicales d'Hahnemann ; mais voici les docteurs Combes et Delaye ; le premier reconnaît la justesse de la médecine des spécifiques, mais Hahnemann a exagéré ce principe. Le second blâme l'Homœopathie d'avoir la prétention d'être arrivée à la perfection ; il ajoute qu'il a fait des expériences sur lui-même, qui n'ont produit aucun résultat. Enfin le docteur Ripoll, voulant sans doute se faire pardonner *l'expérimentation pure* qu'il a proclamée, déplore que la question du programme ait dégénéré en une question de doctrine particulière, et il demande que la discussion soit close sur un tel sujet et ne puisse se rouvrir à l'avenir, et la séance est levée.

Si nous cherchons à puiser quelque enseignement dans ces stériles débats auxquels a donné lieu la plus capitale question médicale qui puisse être présentée aux méditations des savants qui s'occupent de l'art de guérir ; dans ces débats, disons-nous, auxquels ont pris part des hommes haut placés dans la science, nous sommes profondément attristé sur l'inanité de notre profession, circonscrite dans les limites pratiques que lui assignent les écoles officielles. Eh quoi ! vous, Maîtres de la jeune génération médicale, vous n'avez rien à dire sur une proposition qui renferme la science médicale toute entière, de même que l'œuf humain

fécondé, contient l'organisation rudimentaire de l'homme fait ! Semblables à ces vastes et somptueuses demeures de l'Orient, dans lesquelles les puissants renferment les objets de leur orgueilleuse volupté, vos Écoles ne seraient-elles que des créations de luxe de l'État, où il vous confierait les doctrines médicales, ces filles intactes des temps antiques, aux mêmes titres que les belles Circassiennes sont confiées aux gardes du sérail ?

Mais non, vos débats permettent d'espérer que la fertilisation de l'art précieux que vous enseignez s'opèrera par vos soins. Vous repoussez l'Homœopathie; vous la combattez par des assertions de la force de celle-ci : « L'Homœopathie n'a pas de principes fixes ; Hahnemann a confondu le sens intime avec l'âme ; l'Homœopathie a la prétention d'être arrivée à la perfection ». Et ayant ainsi renvoyé cette pauvre Homœopathie, vous admettez *l'expérimentation des médicaments sur l'homme en santé* !!

Voilà un principe fécondant; nous nous garderons bien d'être impoli au point de vous dire qu'il appartient à l'Homœopathie, vous le repousseriez aussitôt : nous sommes trop désireux de vos progrès pour vous en dégoûter. Ce principe qui vous dévoilera d'une manière certaine les propriétés des substances médicinales, vous conduira nécessairement à connaître la féconde loi des semblables.

La discussion sur la deuxième question énoncée plus haut et ainsi conçue : « Est-ce matériellement ou dynamiquement qu'agit un médicament sur l'organisme », a été moins orageuse que celle dont nous venons de nous occuper. Le docteur Delaye, Vice-président, pense que les médicaments ont une action physico-dynamique, et son opinion a prévalu.

La conclusion générale est donc celle-ci : la section médicale du Congrès admet *l'expérimentation sur l'homme en santé*, puisque personne ne l'a repoussée; *le dynamisme pathologique et médicamenteux* est également admis. L'Allopathie n'a que faire de ces deux grandes vérités fondamentales ; la logique conduira donc nécessairement nos honorables confrères Toulousains à l'adoption du vivifiant principe *similia similibus curantur*, qui seul peut utiliser les résultats de l'expérimentation sur l'homme en santé et la notion des propriétés physico-dynamiques des médicaments.

Journaux Allopathiques.

La Revue Medico-chirurgicale de Paris, de ce mois, sous la direction du Professeur Malgaigne, publie un article du docteur Larivotte, sur *l'efficacité de l'arsenic dans le traitement des accès périodiques, qui viennent compliquer les maladies aiguës.*

Depuis environ douze ans que le docteur Boudin, médecin militaire, a réintégré l'*arsenic* dans la thérapeutique, les publications se multiplient chaque jour, proclamant les succès obtenus par cette énergique substance. Chacun veut attacher son nom à celui de l'*arsenic* dont les propriétés thérapeutiques constituent une véritable bonne fortune pour l'Allopathie. Mais il est curieux de constater, ce que nous avons déjà fait ailleurs, qu'aucun écrivain en cette matière ne cite l'École Homœopathique, au chef de laquelle revient certainement l'honneur d'avoir mis en évidence *par l'expérimentation pure*, les nombreuses et puissantes propriétés de l'*arsenic*. Cependant le docteur Boudin affectionne plus particulièrement une préparation qui ressemble

si fort à la préparation des anti-psoniques Homœopathiques qu'il y a lieu de soupçonner au-moins que sa découverte ne lui a coûté d'autres soins que celui d'ouvrir la matière médicale d'Hahnemann. En effet, prenez, dit-il.

Acide arsénieux, un centigramme.

Ajoutez successivement et par petites portions

Sucre de lait pulvérisé, un gramme.

Triturez dans un mortier de verre assez longtemps, au moins dix minutes, pour que le mélange soit intime et divisez en vingt paquets.

Quoiqu'il en soit du plus ou moins haut degré d'évidence du plagiat de nos adversaires, constatons avec MM. Trousseau et Pidoux que l'*arsenic* s'est fait un nombre prodigieux de prosélytes; que cette substance qui guérit beaucoup de malades confiées à l'Allopathie est administrée par elle au moins à la dose de *un centième de grain, répétée plusieurs fois par jour !!!* et nos adversaires nous accusent de n'employer en Homœopathie que des poisons subtils, nous qui ordonnons un dix-millionnième d'*arsenic*, et très-souvent beaucoup moins.

Ce qui est surtout fort intéressant pour nous, c'est l'allure de ces nouveaux Argonautes allant à la conquête... des propriétés de l'arsenic : le docteur Larivotte cite deux observations où l'*arsenic* n'a point été utile : (n'a-t-il pas été nuisible ; car une telle substance ne peut être inactive ?) mais il s'en console en disant, aucun remède ne réussit toujours. Il s'élance ensuite dans le champ des hypothèses pour expliquer l'action de l'*arsenic* contre la périodicité, et ne pouvant en trouver l'explication physiologique, il

avoue que *force lui est de reconnaître à l'arsenic, comme au quinquina, une action spécifique, inexplicable contre la périodicité, et qu'il reste à établir les indications de ces deux substances, ce que l'état actuel de nos connaissances*, dit-il, *ne permet pas encore de faire d'une manière satisfaisante.* Et c'est sous la direction du professeur Malgaigne qu'il se fait de la science médicale de cette portée !!! et jusques à meilleure information, les malades prendront de l'*arsenic* et du *quinquina*, sans aucune indication précise !!! pauvre humanité.

La Presse médicale publie un article fort élogieux des succès obtenus par le docteur Beau, médecin des hôpitaux de Paris, dans le traitement de la fièvre typhoïde par les évacuants. Les résultats pratiques du docteur Beau sont certainement très-remarquables; il n'a perdu environ qu'un malade sur douze : on n'a jamais fait mieux en Allopathie. Mais avant de passer à quelques observations que nous avons à formuler sur le traitement du docteur Beau, nous ne pouvons ne pas en faire une qui nous paraît capitale et qui ternit singulièrement à nos yeux l'éclat de ses succès cliniques. « *On peut malgré le traitement du docteur Beau*, et on verra tout à l'heure de quel traitement il s'agit, *on peut chez les femmes enceintes permettre quelques potages, quand l'appétit est conservé* ». Quand l'appétit est conservé !!! Nous avons pâli sur cette phrase, tellement nous étions convaincu que notre intelligence ne la comprenait pas. Quand l'appétit est conservé dans une fièvre typhoïde !!! Une fièvre typhoïde, dans laquelle l'appétit est conservé, au point de permettre des potages,

même pendant le traitement du docteur Beau, se manifesterait-elle sur cent femmes dont la parturition devrait donner trois cents Parisiens à la capitale, cette fièvre typhoïde doit toujours guérir, et surtout sans le traitement du docteur Beau. Les succès de cet éminent Praticien qui nous ont paru fort beaux, nous paraissent à présent au moins très-faciles.

Mais voyons en quoi consiste la méthode évacuante du docteur Beau. A l'entrée du malade, M. Beau ordonne, à prendre en trois fois, potion ainsi composée :

Tartre stibié. . . .	10	centigrammes.
Ipecacuanha. . . .	1	gramme.
Eau.		quantité suffisante.

« *On unit ainsi toujours ces deux médicaments, parce* » *que si l'un des deux manque son effet, l'autre le produit* ». Assurément, voilà qui est commode, pour le médecin bien entendu : mais nous nous permettrons de faire observer à M. Beau qu'il pourrait se faire que les deux médicaments manquassent leur effet, et qu'il serait bon, pour plus grande certitude, d'ajouter à sa formule au moins cinq centigrammes de *vératrine*, car cette substance est également vomitive. Nous nous ravisons, car il pourrait se faire aussi que la *vératrine* manquât son effet, et ne serait-il pas bon alors, pour prévenir un tel désastre, d'ajouter quelques centièmes de grains d'*arsenic*? L'arsenic est très-évacuant : et ainsi de suite jusqu'à épuisement entier de la classe des substances évacuantes.

Toutes réflexions faites, il faut reconnaître cependant que la modération du docteur Beau est de rigueur, car s'il

faisait ingurgiter à ses malades autant de substances que ce que nous allions lui en indiquer, il n'y aurait plus de place dans leur estomac, malgré toutes les vomituritions possibles, pour *les potages* que le docteur Beau *permet gracieusement* à quelques-unes de ses typhoïques.

Mais continuons l'exposition de la méthode évacuante du docteur Beau. « Le lendemain, Eau de Sedlitz, une bou-
» teille ou 30 grammes; huile de ricin. On revient tous les
» quatre jours environ à l'émétique, et tous les jours le ma-
» lade prend un purgatif, et l'on insiste sur ce traitement
» jusqu'à ce que les évacuations convenables et abondantes
» aient amené une amélioration sensible. » Et plus loin: « Si
» le sujet est difficile à évacuer, il faut employer les
» grands moyens, c'est-à-dire, *l'huile de Croton tiglium*,
» car *avant tout il faut purger.* » O ombre de Molière! où est-tu ?

« Il y a un point très-difficile et qui réclame toute l'at-
» tention des Praticiens : c'est de savoir quand il faut cesser
» les évacuants et faire commencer la convalescence ». *Faire commencer la convalescence :* cette phrase ne peut avoir de la valeur que pour les disciples du docteur Beau, s'il en a ; car pour tous les médecins, la convalescence arrive d'elle-même, à l'extinction de la maladie, et il ne peut être important de savoir quand il faut *faire commencer la convalescence* que pour le docteur Beau et ses imitateurs, dont l'ardeur évacuante peut parfaitement survivre à la maladie de leurs clients : ceux-ci du reste peuvent prendre patience, puisqu'on *leur permet des potages, quand leur appétit est conservé.*

S'il ne s'agissait de la santé de nos semblables, si une telle

conduite n'était profondément attristante, il serait fort amusant de contempler les dignes descendants du docteur Purgon, changés en modernes Danaïdes, et les malades en véritables tonneaux sans fond.

Le docteur Beau pense qu'il y a unité dans l'anatomie pathologique de la fièvre typhoïde, et que de même il doit y avoir unité de traitement.

C'est bien la peine assurément de faire pâlir les étudiants sur les livres, pour en arriver à leur enseigner que dans tous les cas de fièvre typhoïde, le même traitement convient : Quel est le garde malade qui ne saura prescrire tous les jours un vomitif, et tous les quatre jours un purgatif et qui ne saura reconnaître une fièvre typhoïde puisque « les symptômes auxquels certains cliniciens s'ar- » rêtent si volontiers ne méritent qu'une importance tout- » à-fait secondaire » ? Ce rôle du garde-malade sera au reste d'autant plus facile qu'il pourra décréter de fièvre typhoïde même ceux *qui conservent assez d'appétit pour absorber quelques potages*.

Le Journal *des Connaissances médicales pratiques et de pharmacologie*, dans son numéro du 20 juin dernier, publie l'article suivant : « Le bruit avait couru qu'une Chaire » d'Homœopathie serait créée à la Faculté de Paris, et » voici comment ce bruit a été reçu. Quelques professeurs » on dit : il est fâcheux de n'être pas assez riche pour pou- » voir donner sa démission ; d'autres au contraire ont bien » accueilli ce projet, en pensant que c'était le meilleur » moyen d'anéantir par la publicité d'un cours la pseudo- » science des Homœopathes. Déjà une clinique existe de-

» puis plusieurs années par un médecin Homœopathe de » Paris. Elle est sans succès ».

Nous admettons pour un moment que l'auteur de cet article, M. le docteur Caffe, ancien chef de clinique à l'Hôtel-Dieu de Paris, a été exactement informé sur tout ce qui s'est passé à l'occasion de ce qu'il appelle un *bruit*. MM. les professeurs de la docte Faculté sont rangés par lui en deux catégories distinctes, par la manière dont ils ont accueilli ce *bruit*. Ceux de la première, auraient voulu donner leur démission, mais ils ne sont pas assez riches; ceux de la seconde pensent que c'est là le meilleur moyen d'anéantir la pseudo-science des Homœopathes et sont favorables à la réalisation de ce projet. Non, non, il nous répugne d'insulter à ce point les professeurs de l'illustre Faculté. Eh quoi, il s'en trouverait parmi eux, parmi ces hommes éminents auxquels est confié le ministère auguste d'apprendre l'art de guérir leurs semblables, il s'en trouverait qui feraient d'une question d'honneur, une question de *pot-au-feu; proh pudor !!* et la *question du pot-au-feu* l'aurait emporté sur celle de l'honneur !!! Nous ne pouvons y croire, et cependant c'est ce qui résulte des lignes que nous avons citées. La création d'une Chaire Homœopathique serait à leur avis une telle honte pour le professorat médical qu'ils pensent à leur démission; mais ils ne se trouvent pas assez riches pour se soustraire à cette honte !!!

Le reste de ces hauts personnages en hermine pense que la création d'une Chaire Homœopathique serait le *meilleur moyen* d'anéantir par la publicité d'un cours la pseudo-science des Homœopathes; et tous ces hauts personnages restent oisifs, ils n'engagent pas le Pouvoir à créer cette

Chaire, que disons-nous, ils ne prient point, ils ne supplient pas le Pouvoir de créer cette Chaire qui doit enfin faire rentrer dans le néant dont ils n'auraient jamais du sortir, ces pseudo-savants, ces Homœopathes dont rien encore n'a pu arrêter les progrès !!!

Les réflexions qui précèdent rendent fort improblable la véracité de l'article que nous avons cité : avions-nous besoin de cette preuve par la logique, pour convaincre d'erreur celui qui l'a écrit, lorsque nous le voyons avec assurance prétendre que la clinique de notre honorable confrère le docteur Teissier, à Paris, est restée sans succès? Nous le sommons de prouver cette assertion, que par convenance nous qualifierons seulement d'erreur formelle.

Mais revenons sur ce que l'on appelle *un bruit*; évidemment ce mot n'est pas suffisant pour exprimer tout ce qui a eu lieu à l'occasion d'un projet de créer un enseignement Homœopathique; des professeurs ne peuvent penser à donner leur démission sur un simple *bruit*. Il y a eu donc véritablement quelqu'acte d'initiative de la part du Gouvernement, touchant cette importante innovation. Quelles causes l'ont empêché de la réaliser? Nous ne pourrions que rapporter des *bruits* en réponse; nous préferons garder le silence et nous confier à l'avenir, qui convertit toujours *en faits positifs* tous les projets qui ont un objet sérieusement utile.

Dr Béchet.

COUP-D'ŒIL SUR LES DESTINÉES ET SUR LA POSITION DE L'HOMŒOPATHIE.

AVANT-PROPOS.

Avant de procéder à l'exposition théorique et pratique de la doctrine Homœopathique, il n'est pas hors de propos de faire connaître sa destinée et sa position. C'est ce que nous allons tâcher de faire par un court aperçu.

C'est un fait bien avéré, bien constaté, bien reconnu, que toute vérité nouvelle, dès son apparition, rencontre des incrédules, des contradicteurs, voire même des détracteurs. Et c'est surtout, lorsqu'elle éveille la susceptibilité, qu'elle froisse l'amour propre et qu'elle compromet l'intérêt privé, ces grands et puissants mobiles de la conduite des hommes.

Or, remontrer l'incrédulité, résister à la contradiction, subir la détraction, repousser le poison du ridicule, braver le fouet du sarcasme, tel est le sort que l'Homœopathie partage avec les plus belles et les plus utiles découvertes.

Nous ne prétendons pas tirer de cette similitude de des-

tinée de l'Homœopathie avec la vérité, une conclusion forcée; l'Homœopathie contient assez de preuves, elle est riche de trop de faits, pour avoir besoin d'exploiter en sa faveur cette proposition. Les lumières qu'elle fournit à la science médicale, les bienfaits qu'elle apporte à l'humanité souffrante, sont des moyens suffisant à prouver son importance scientifique, sa supériorité théorique et pratique et son utilité sociale.

Fondée sur les bases de l'Hyppocratisme, sanctionnée par toutes les grandes vérités médicales, révélées et proclamées dans tous les siècles, la doctrine Homœopathique s'est éclairée au flambeau de la vérité, elle s'est trempée à la source du vitalisme, elle s'est épurée au foyer du spiritualisme et sanctifiée dans le sanctuaire de l'animisme. Cette admirable harmonie de l'Homœopathie avec ce qu'il y a de plus vrai, de plus vital, de plus pur et de plus saint, fait sa certitude, sa puissance, sa pureté et son triomphe.

Parmi les incrédules que rencontre la doctrine Homœopathique, on trouve des incrédules de bonne foi, et des incrédules quand même. Nous respectons la bonne foi des premiers et nous déplorons l'aveuglement obstiné des seconds.

Le doute en fait de découverte ou de système est permis; mais tout homme doué d'intelligence, et qui a les moyens d'investigation, propres à vérifier un fait, une doctrine, ne doit pas adopter les croyances d'autrui sans se convaincre par lui-même, ni dormir nonchalamment sur le chevet des opinions reçues, ou accréditées.

Cette nonchalante apathie et cette froide indifférence

en matière de croyance scientifique, ne sont pas excusables, quand bien même elles auraient pour motif la perte d'un temps consacré à l'étude d'une prétendue erreur, parce que la connaissance de l'erreur mène à la vérité; il est d'ailleurs si logique d'étudier d'abord, et d'expérimenter ensuite, avant de se prononcer, qu'une conviction intime et raisonnable serait la conséquence légitime de l'étude et de l'expérimentation. Thomas aussi était incrédule, mais il mit le doit dans les plaies du Seigneur, son incrédulité se dissipa, et la foi prit sa place.

La négation *à priori* d'une vérité, d'une doctrine ou d'un fait, quelques incroyables qu'ils paraissent au premier aperçu, sans examen ni étude préalables, est vraiment indigne de tout homme qui se respecte. Rien de plus dégradant en effet pour son caractère que de porter un jugement sur une chose qui lui est inconnue. Que dirait-on d'un Magistrat, qui prononcerait un arrêt sur une cause qu'il n'aurait pas entendue. Or, nous pouvons affirmer avec certitude et prouver avec raison, que les adversaires de l'Homœopathie, ne l'ont ni sérieusement étudiée, ni suffisamment expérimentée pour la connaître et la juger.

Les gros bonnets de la science et les prétendus esprits forts sont dans l'habitude de revoquer en doute, toute vérité nouvelle. Ils s'imaginent qu'ils ont seuls la cléf des découvertes, ils se persuadent que ce qu'ils n'ont pas trouvé, ne s'aurait être découvert par d'autres. A peine adoptent-ils les vérités les plus évidentes, tandis qu'ils respectent les vielles erreurs accrédités par l'ignorance et consacrées par le temps. Le rang honorifique qu'ils occupent dans l'aristocratie scientifique enfle leur orgueil ; la hauteur de leur

piédestal leur procure le vertige ; et pour éviter une chute, d'autant plus lourde qu'ils sont plus élevés, ils se cramponent au scepticisme.

Ils ne voient plus qu'à travers le prisme trompeur de la prévention ; leur illusion est telle, que les bornes de leur esprit sont pour eux les colonnes d'Hercule de l'intelligence, et que le *statu quo* de la science est, suivant eux, le *nec* plus *ultrà* des connaissances humaines.

Les incrédules quand même, ceux dont l'aveuglement est volontaire et qui osent dire sans rougir, cela me serait démontré que je ne voudrais pas le croire, ne valent pas la peine qu'on se préoccupe d'eux ; nous n'avons pas la prétention de convaincre ceux qui ne veulent pas être convaincus. Aussi ce n'est pas pour eux que nous écrivons, car ce serait prêcher à des sourds (et il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre) ; ce serait montrer les couleurs à des aveugles.

Les contradicteurs se divisent aussi en deux cathégories, les contradicteurs systématiques et les contradicteurs consciencieux ; les uns cherchent la réfutation par tous les moyens possibles ; le paradoxe et le sophisme, sont leurs armes familières et habituelles; les autres s'efforcent d'élucider la question, l'argumentation et les preuves sont les moyens qu'ils emploient.

Ce n'est pas nous qui repousserons la contradiction ; parce que nous savons que c'est du choc des opinions que jaillit la lumière scientifique. Nous avouons toutes fois que l'opposition systématique n'est guères de notre goût. Nous préférons la contradiction consciencieuse et nous l'appelons de tout nos vœux ; nous l'acceptons parce qu'elle sera franche, sincère, et loyale, qu'elle se soustraira à

l'influence de la préventionet de la passion, qu'elle suivra la voix de l'argumentation, qu'elle restera dans les bornes de la polémique, qu'elle n'empruntera que le langage de la décence, qu'elle exclura tous les termes injurieux, qui sont toujours la preuve d'une mauvaise cause, et qui rendent toute discussion scientifique impossible.

Les détracteurs sont bien la pire engeance des malveillants; ils sont le fléau de la société et la honte de l'espèce humaine. Leurs armes sont trempées dans le fiel du ridicule, dans le venin de la médisance et dans le poison de la calomnie; ils ne méritent pas la moindre indulgence, non que nous nous proposions de leur déclarer une guerre ouverte, et de les combattre à outrance en nous servant de leurs propres armes, ce serait nous dégrader et nous avilir; nous ne riposterons pas à des invectives par des invectives, nous ne rendrons pas injures pour injures, nous connaissons trop bien le devoir que nous impose la pureté et la grandeur de la cause que nous défendons, nous savons trop bien le respect que nous nous devons à nous mêmes et que nous professons pour nos lecteurs impartiaux. Nous nous bornerons à signaler leur tactique et leur manœuvre, nous traduirons leur langage ou plutôt nous les laisserons parler eux mêmes. Ainsi nous les dénoncerons à la vindicte du sens commun, nous les citerons au tribunal de la raison qui prononcera en dernier ressort, et l'opinion publique en fera justice en les traînant aux gémonies de la honte et en les attachant au pilori du mépris.

Voici toutefois, le langage peu académique des détracteurs de l'Homœopathie. La doctrine Homœopathie disent-il, **n'est** qu'une absurdité, un rêve, une chimère, une utopie, elle prétend guérir une blessure par un coup de

sabre, une brûlure par l'application du feu, une contusion par une chute, les fièvres par la fièvre.

L'Homœopathie, protégée par l'égide de la vérité, est invulnérable ; elle brave les traits envenimés de ses ennemis, elle les voit paisiblement s'émousser contre la trempe à toute épreuve qui la défend, et retomber inertes à ses pieds, ou ricocher et blesser ceux qui les ont lancés.

Les Homœopathes, sont des galopins, des misérables charlatans, des empoisonneurs, que leurs titres ne devraient pas mettre à l'abri des poursuites du pouvoir, et tant d'autres aménités de ce genre.

Quand aux petites doses, ils ne sont pas si bien d'accord dans leur chorus. Tandis que les uns, moins insidieux, proclament qu'elles ne sont rien, les autres plus perfides insinuent quelles sont des poisons lents, mais qui tuent avec le temps.

Ceux-ci prétendent que l'Homœopathie est défunte, parcequ'ils lui ont fait un cercueil de leur silence, moyen ingénieux pour faire croire à sa mort, ou parce qu'ils ont fait son oraison funèbre en termes plus ou moins injurieux et avec une éloquence plus ou moins burlesque. Ceux-là mieux renseignés et plus sincères poussent le cri d'alarme, et crient avec M. Amédée Latour : l'Homœopathie gagne du terrain, le flot monte, monte à vue d'œil, la voilà avec la jeune et belle impératrice entrée dans le palais de César. Entendez-vous, au moins, MM. les détracteurs, et ne soyez pas en contradiction manifeste sur ce même sujet. Vous voyez bien que votre divergence d'opinion sur l'Homœopathie prouve votre ignorance sur son fait et votre malveillance en son endroit.

L'Homœopathie est proscrite, elle est morte, dites

vous. Sa proscription n'est qu'un désir, et sa mort une erreur ; détrompez-vous, non l'Homœopathie n'a jamais été proscrite que par vous et de votre autorité privée ; elle n'est point morte, car elle vit en dépit des incrédules, des contradicteurs et détracteurs; elle prospére, elle répand ses bienfaits non-seulement en Europe, mais dans les quatre parties du monde ; elle a accès et bon accueil dans le palais des rois, comme sous la cabane des pauvres. Partout où elle est appelée à rendre ses éminents service, elle a prouvé son efficacité, sa puissance, sa supériorité et ses avantages. Partout où elle a fait ses preuves, où elle est connue, elle est bénie et venérée, car c'est surtout contre les maladies les plus rebelles, les plus graves et les plus promptement mortelles, telles que les fièvres intermittentes et opiniâtres, les ancephalites, le croup et le cholera, qu'elle marque ses succès et son triomphe de la manière la plus éclatante et la plus incontestable. Elle compte parmi ses adeptes les hommes les plus recommandables par leurs talents, par leurs titres et leur position. Nous pouvons citer avec gloire, Horatius, médecin du roi de Naples ; Romani, celui de la princesse douairière de ce royaume ; Quin, celui du roi des Belges; Boningausen, conseiller et médecin du roi de Prusse; Bigel, celui du grand duc Contantin; Nunez, doyen de la faculté de médecine de Madrid, et médecin de la reine Isabelle; Hering, président du collége médical de New-york, etc., etc.

A Paris, Croserion, médecin de l'ambassade de Sardaigne, les Petroz, les Léon-Simon, les Desguidi, les Rapori, etc., etc.

Nous bornons cette énumération car un volume ne suf-

firait pas à contenir tous les noms honorables et haut placés des Praticiens Homœopathes.

L'Homœopathie est venu mettre le complément à la science médicale et accomplir ce que trente siècle n'ont pu faire. Elle a allumé le flambeau qui doit éclairer les routes ténébreuses de la thérapeutique, elle a apporté la pierre de touche qui fait reconnaitre la vertu des médicaments, elle a découvert la boussole qui doit guider le Praticien dans les traitements des maladies et élevé le phare qui signale les nombreux écueils contre lesquels leur médication allopathique échoue si souvent et d'une manière si funeste. Elle leur fournit le fil conducteur qui peut les sortir du dédale inextricable de leurs erreurs fatales, en un mot, elle est le *critérium* de la vraie médecine. C'est ainsi qu'elle a aiguillonné la susceptibilité, froissé l'amour propre et compromis l'intérêt privé; qu'elle fait naitre la jalousie et la rivalité, et qu'elle a suscité contre elle, tant d'opposition, tant d'attaques, tant de sarcasmes; et cependant ses adversaires ont-ils jamais lancé contre elle un argument valable, sérieux, raisonné et sincère ? Ils n'ont jamais rien dit ou écrit que des bouffonneries; ils ne l'ont jamais attaqué qu'avec l'arme du ridicule, parce qu'ils savent que le ridicule tue et que leur but était de tuer leur rivale, dont le plus grand crime est à leurs yeux d'avoir sapé les bases de leurs théories erronnées, d'avoir fait table rase de leurs systèmes fallacieux et éphémères, d'avoir balayé leur polipharmacie dégoutante et funeste, en un mot, d'avoir porté le marteau démolisseur sur cette Babel médicale, dont Broussais a miné les fondements, avec cette différence qu'Hahnemann le fondateur de l'Homœopathie, a élevé un édifice solide et

durable sur la place où Broussais n'a laissé que des débris et des ruines. Mais ils ignoraient sans doute que le ridicule tue aussi ceux qui le déversent d'une manière injuste et et perfide.

La réforme opérée par l'Homœopathie est radicale en théorie comme en pratique, sa doctrine est basée sur le vitalisme, sa thérapeutique est calquée sur la loi de similitude et d'affinité, sa nature médicale est la connaissance de la vertu spécifique des substances médicamenteuses d'après leur expérimentation pure sur l'homme sain.

Sa destinée est grande et belle : sa mission est de consolider la santé, de la défendre contre l'action désorganisatrice de cette multitude innombrable d'agents hétérogènes et morbifiques, qui assiègent et pénètrent l'organisme, de régénérer l'espèce humaine, qui va toujours en se détériorant, de prolonger la durée de son existence, si abrégée en moyenne de nos jours, en neutralisant les virus et les miasmes aigus, et ces vices héréditaires, dont tant de familles sont infectées, et qui se propagent de génération en génération, de race en race. Avec la santé, ce bien si précieux sans lequel les autres ne sont rien, et sans lequel il n'est pas de bonheur, la vie est agréable et heureuse, le corps est robuste et l'esprit lucide, *mens sana in corpore sano;* sa tâche est de guérir promptement, sûrement et agréablement, et elle l'accomplit avec précision et avec connaissance de cause. Quelque grande et difficile qu'elle soit, elle a les moyens de l'accomplir, car elle peut dire avec le poète, latin *et quoniam variant morbi variabimus artes*; *mille mali species mille satulis erunt.*

Enfin l'Homœopathie a ses procédés à elle, et qu'elle n'em-

prunte à aucune autre méthode médicale ; bien plus, elle offre, en opposition avec la vieille médecine, au milieu de la multiplicité de systèmes, l'unité de doctrine ; au lieu de divergence d'opinion dans les consultations, l'accord de la médication dans les conseils ; au lieu de l'empirisme et de la routine dans l'administration des médicaments, l'expérimentation pure et la similitude de leurs effets ; au lieu de leur mélange étrange et de leur combinaison absurde, leur simplicité naturelle et leur pureté native ; au lieu de leur dégoût repoussant, une saveur agréable ; au lieu de masses énormes de médicaments, le plus souvent désastreuses, des doses infinitésimales toujours bienfaisantes ; au lieu de la torture des synapismes, des vésicatoires, des cautères, des sétons, des moxas et des ventouses ésurifiées, le soulagement par des frictions douces et légères ; au lieu de l'effusion du sang, la conservation de ce précieux fluide ; au lieu d'une diète sévère et épuisante, un régime doux et restaurant ; au lieu de la longueur des maladies et de la lenteur des convalescences, la rapidité de la guérison et la promptitude du rétablissement ; au lieu de grand frais une modique dépense ; au lieu de l'incurabilité désespérante, la cure consolatrice. Telles sont les bienfaits de l'Homœopathie déjà sanctionnés pendant plus d'un demi siècle par l'expérience.

Cet article n'étant qu'un sommaire, nous reprendrons une à une toutes les propositions que nous venons d'émettre. Nous leur donnerons tout le développement convenable, autant que le comporte l'étendue restreinte d'un journal, et nous démontrerons leur force et leur vérité.

Dr PAYEN.

DE LA MÉTHODE PROPHYLACTIQUE [1]

OU

PRÉSERVATRICE,

D'APRÈS

LE Dr. GASTIER.

Guérir les maladies est fort beau ; c'est une occupation vraiment digne d'un homme. Mais il vaut encore mieux

(1) Prophylaxie, du grec προ, devant, et φυλάσσω, je garde ; usage de substances médicamenteuses qui préservent de maladies, qui gardent la santé.

N. D. L.

Nous avions déjà donné au compositeur notre manuscrit d'un mémoire sur le traitement de la maladie vénérienne ; la première partie devait paraître dans ce numéro. Nous avons été heureux de céder la place que nous devions occuper, à notre honorable confrère Alexis Espanet, dont le Comité de rédaction de la *Revue Homœopathique* accueillera toujours les précieux travaux, avec autant d'empressement que de satisfaction. La savante parole de cet austère religieux sera certainement plus fructifiante que la nôtre pour nos lecteurs, que nous nous efforcerons toujours de choisir parmi les médecins qui ne connaissent point encore l'Homœopathie.

Dr. BÉCHET.

les prévenir. L'on a fait jusqu'à présent une très belle part à l'hygiène, parcequ'elle apprend aux hommes à éviter les maladies par le choix des aliments, des boissons, des vêtements; par la recherche des circonstances favorables d'air, de lieu, de temps; par l'usage modéré des choses, par l'exercice convenable des facultés corporelles et intellectuelles. Cependant, à proprement parler, l'hygiène individuelle est restreinte; elle est même tout-à-fait impuissante, si le moral n'est pas dans les conditions de sagesse et de discrétion qui sont l'âme de l'hygiène. L'hygiène c'est la sagesse règlant la satisfaction des besoins du corps et l'exercice des facultés de l'âme. Je vais plus loin, et je dis : l'hygiène individuelle est toute dans cette fameuse maxime de l'antiquité : *sustine et abstine.* Il serait facile de le prouver à une génération sensualiste qui ne veut guère de cette hygiène-là, mais en le lui prouvant on l'humilierait. Il y a quelque chose de plus agréable et de non moins utile à dire.

On peut définir la Prophylaxie, cette partie de l'hygiène qui consiste à faire usage de médicaments convenables pour préserver d'une maladie. Elle est appelée, si je ne me fais illusion, à constituer toute une science, dont M. le docteur Gastier sera le fondateur sous l'inspiration d'Hahnemann, de Bordeu, d'Hufelaud, etc...

L'ouvrage — *De la Prophylaxie en général.* — Où M. Gastier pose les bases de cette science est aussi profondément pensé que sévèrement écrit, trop sévèrement peut-être, car il mériterait d'être mis à la portée de tout le monde, des médecins, comme des mères de famille; et il est

fort à désirer que ce petit livre prenne, dans une autre édition, un langage plus simple.

Lorsqu'il parut il y a dix ans, il fut accueilli avec froideur. Bien que l'édition de l'année dernière ait reçu un accueil plus favorable, il ne paraît pas qu'on l'ait reçue avec la distinction qui doit s'attacher à de pareilles œuvres. Je me demande donc pourquoi nous, hommes de progrès, ne nous préoccupons pas d'un sujet si plein d'intérêt; pourquoi nous mettons si peu de zèle à cultiver et à propager des idées si fécondes? Peut-être cela répugne-t-il aux nombreux amis de M. Gastier qui ne veulent pas passer pour des faiseurs de réclame. Quant à moi, ne le connaissant en aucune manière, goûtant ses idées pour elles-mêmes, après les avoir soumises à l'expérience, afin d'édifier mes convictions sur la Prophylaxie, je lui consacre ces quelques pages dans le but d'en rappeler le souvenir. Et puis, à vrai dire, je crains de voir une aussi excellente chose devenir la proie des afficheurs et des empiriques.

La Prophylaxie s'applique aux maladies héréditaires et aux maladies épidémiques et même endémiques et sporadiques. Ses agents spéciaux sont les médicaments dynamisés.

Le dynamisme animal se développe graduellement à mesure qu'il surmonte des résistances et qu'il se met successivement en rapport avec tous les stimulants vitaux; il n'acquiert la plénitude de sa puissance qu'à la condition de surmonter tous les obstacles opposés à son action par les agents extérieurs. Le dynamisme se développe par l'exercice, comme la force musculaire.

La gymnastique, les influences extérieures du froid,

du chaud,.... fortifient le corps, le rendent plus apte à résister aux causes morbides provenant de ces influences. Là seulement est la raison de cette force générale de résistance de l'économie animale. En cela consiste le dynamisme, et non dans la jeunesse, dans le tempéramment, dans la puissance musculaire ou digestive

Trouvez un homme habitué à la fatigue, à certains écarts de régime, à l'exercice proportionnel et harmonisateur de tous les sens, à l'action du mauvais temps, de l'eau, du froid, du chaud... ; que cet homme use habituellement d'une nourriture assez restaurante, mais qu'il sache supporter toutes les espèces de privations quand l'occasion s'en présentera, qu'il y joigne du courage, de l'énergie morale, cet homme sera dans les meilleures conditions hygiéniques générales pour résister aux maladies. Qu'à cela il ajoute les soins prophylactiques spéciaux, l'hygiène se complétera pour lui, il sera véritablement prémuni contre les atteintes de toutes les causes d'épidémies.

C'est par la fatigue répétée qu'on parvient à faire supporter à un homme des exercices qui en tueraient d'autres ; c'est en s'habituant à toute espèce d'aliments et de boissons, à des privations et à des variations de régime qu'on fortifie l'estomac et qu'on le met à l'abri d'une foule d'indigestions et d'irritations ; c'est en respirant l'air à toutes les températures libres, en s'habillant sans excès..., qu'on s'exempte plus facilement des rhumes.....

Il en est de même pour l'enfant dès sa naisance. Ne l'habituez à aucuns soins extraordinaires, exposez-le peu-à-peu à toutes les causes communes de maladies, vous

augmenterez sa puissance de résistance vitale. Sa santé de plus en plus robuste ne craindra ni l'eau froide, ni l'eau chaude, ni les mets grossiers, ni les viandes fines, ni la course, ni le travail, ni l'hiver, ni l'été, ni la sueur, ni les courants d'air si redoutables aujourd'hui à des populations dégénérées, abâtardies.

L'enfant adulé et choyé d'une dame riche, condamné à un repos contre nature et entravé dans le libre développement de son dynamisme, trouve une infinité de maladies et trop souvent la mort sous l'influence de causes au milieu desquelles l'enfant, rudement élevé suivant les prescriptions simples de la nature, puise le plaisir et la santé, par une expansion vitale où le dynamisme organique est en parfaite harmonie avec les agents extérieurs. Ainsi la tendresse inintelligente de la plupart des mères amène le malheur et la perte des êtres, dont elles voudraient procurer la félicité au prix de leur vie même.

Hélas ! combien l'hygiène générale est méconnue ! Et pourtant chacun le sait, et nous ne craignons pas de le trop redire ; les enfants privés des soins absurdes et malheureux d'une civilisation trop avancée *viennent* à merveille et donnent à peine quelque sollicitude à leurs parents. Ils ne font jamais entendre ces cris navrants dont la cause échappe ; et le gracieux sourire qui embellit toujours leurs lèvres, rappèle ce vers délicieux du poëte :

Incipe, parve puer, risu cagnoscere matrem.

Combien de jeunes garçons, de jeunes filles, souffreteux et maladifs dans leur famille, acquièrent dans les colléges et les pensions un teint plus frais, de l'embonpoint et des for-

ces ! Nous avons tous vu d'ailleurs ces petits paysans à peine vêtus, à peine nourris, éclipser sous leurs haillons, par les couleurs fraîches de leurs joues, par la vivacité de leurs regards, ces malheureux enfants pâles, fânés, étiolés dans l'atmosphère des salons et courbés sous le joug cruel d'attentions et de soins homicides. Qu'on le sache bien, une telle éducation affaiblit la tête, ralentit le cœur, dégrade les individus; elle est plus fatale à nos races européennes que le servage des peuples agriculteurs les plus arriérés. Notre civilisation nous endort au sein de l'inaction. Pensez-vous qu'un jour, à l'exemple des Romains énervés, nous ne nous reveillerons pas dans les bras des barbares du nord, envoyés de loin en loin par le Tout-puissant pour rajeunir le sang vieilli ?

Quant à la prophylaxie, cette hygiène spéciale qui préserve des maladies héréditaires et épidémiques par le moyen d'agents médicamenteux, elle n'a pas un résultat moins important. Et c'est un point sur lequel tous les médecins, à quelque école qu'ils appartiennent, devraient s'accorder. Pourquoi le Gouvernement ne porterait-il pas aussi, sur des questions d'une telle importance, une partie de sa sollicitude pour le bien-être de ses sujets !

De même que le dynamisme trouve dans sa résistance à l'action des agents extérieurs un aliment à son activité, une augmentation de sa puissance et une fixité harmonique qui assure de plus en plus l'unité et l'énergie vitale, de même il trouve dans les causes accidentelles de trouble suscitées par des agents médicamenteux une force nouvelle de résistance, qui le met à l'abri des causes morbides dont les effets ont le plus de similitude avec ceux des médica-

ments employés prophylactiquement. Le docteur Gastier a trop bien développé cette thèse pour que je me croie obligé de l'appuyer de longs raisonnements.

§ 1. *Prophylaxie des maladies héréditaires.*

La transmission par voie de génération des affections arthritiques, syphilitiques, cancéreuses, etc.... n'admet aucun doute et se prouve surabondamment par les faits journellement constatés. Pourquoi tel enfant naît-il scrofuleux, rachitique, dartreux, calculeux.. ? La grande voix de l'expérience répond unanimement que cet enfant naît ainsi affecté, parceque son père et sa mère l'étaient eux-mêmes, soit d'une manière latente, soit estensiblement.

Que ces vices héréditaires découlent d'une seule et même source, comme de la boîte de Pandore, ou qu'ils aient plusieurs racines et qu'ils soient distincts l'un de l'autre, toujours est-il que, dans l'état actuel de la science, il est peu probable qu'il en existe plus de trois : psore, sycose, syphilis, et que, d'un autre côté, on peut absolument les confondre tous sous une même dénomination.

Ainsi la syphilis récente et acquise est, à la vérité, manifestement une affection spéciale distincte de toute autre ; mais si nous suivons ses développements dans tous les systèmes organiques, nous arrivons jusqu'aux caries, aux adénites, aux ulcérations, aux syphilides, aux condylômes et jusqu'aux produits qui signalent la scrofule : carie et ramollissement des os, altération des vaissaux et des glanglions lymphatiques, squirres, ulcères, tâches, éruptions à la peau, végétations variées....., pourquoi, dès-

lors, n'arriverions-nous pas aux tubercules, aux ramollissements, aux hypertrophies, aux altérations plastiques, aux cancers, aux fics? Et qui pourra démêler en tout ceci la syphilis, la sycose et la psore?

Toutefois, se sujet étant encore en litige, chacun en jugera suivant ses lumières et son expérience. Contentons-nous d'enregistrer le dogme universel des maladies héréditaires, et ne faisons pas à la Providence divine l'injure de croire qu'elle nous laissera sans remèdes contre elles, en ces temps où cette hydre pathologique lève sur l'espèce humaine le plus affreux tribut de douleurs, d'infirmités et de destruction. Qu'il me soit donc permis, en traitant cette question au point de vue de la prophylaxie, de faire abstraction de la pluralité des vices et de les résoudre tous en un seul que je nommerai psore.

La psora, par l'ancienneté d'infection et la multiplicité des transmissions héréditaires, par les additions d'infections de chaque individu, par la diversité des systèmes organiques plus spécialement frappés et, enfin, par les dispositions, le genre de vie, l'âge des sujets, nous offre le plus monstrueux assemblage d'infirmités, varié quant à la forme, depuis les ulcères et les adénites, jusqu'à ce tableau si terriblement vrai que nous a tracé Hahnemann dans son traité des maladies chroniques.

A côté des maux enfantés par la psore, l'expérimentation des médicaments sur l'homme sain et l'étude de leurs effets dans les empoisonnements, ou les intoxications lentes, ont révélé au vieillard de Cœthen des tableaux pathogénétiques non moins terribles et variés que ceux de la psore.

Or, d'après le principe qui, désormais, constitue l'art de guérir sur une base indestructible, d'après la loi de similitude nous avons les moyens d'opposer à la force morbifique, à la cause morbide, une force médicamenteuse similaire et, partant, de la détruire d'une façon quelconque.

La cause des maladies héréditaires, la psore, puisqu'il faut l'appeler par son nom, ne peut-elle être attaquée qu'après qu'elle a donné naissance aux symptômes qui la manifestent à l'extérieur ? En d'autres termes, faut-il attendre qu'elle ait produit ses ravages, pour commencer à la combattre ? Qui oserait le soutenir ? Qui l'oserait, surtout, s'il considère que l'organisme est d'autant plus difficile à modifier qu'il est plus développé et qu'il a vieilli davantage, en s'identifiant avec le principe psorique ? S'il considère donc aussi, que le corps de l'enfant est d'autant plus facilement modifié par ce principe et par les forces médicamenteuses, qu'il est plus rapproché de l'instant de sa naissance. A cette époque de la vie l'organisme n'est point encore habitué à l'impression de forces morbides ou médicamenteuses, ni à l'action des agents extérieurs ; la fibre n'est point encore pliée au gré de leurs influences, le dynamisme n'a point encore obtenu, par une série d'actes de résistance, une fixité d'état, ni la moindre altération durable dans les fonctions ou dans les tissus.

La psore n'en existe pas moins chez l'enfant né de parents infectés. Eh ! quels parents n'ont pas quelque vice héréditaire, sous une forme ou sous une autre ? Les familles qui jouissent d'une telle immunité sont rares ; et cela se conçoit à la vue des croisements de races, depuis les

croisades seulement, jusqu'aux colons d'Amérique ; depuis la lèpre, jusqu'à la syphilis, à travers toutes les dégénérescences de ces vices unis à ceux de l'ancienne civilisation et de la moderne.

Cet enfant psorique qui naît souvent frais et sain, en apparence, cet enfant qui parvient même à l'âge adulte, sans avoir offert des symptômes évidents de la psore, en a pourtant le germe ; elle existe en lui en puissance ; et il est prouvé que ce germe peut être tué avant son *éclosion*. Il est prouvé qu'on peut s'opposer aux efflorescences et aux lésions internes, effets de cette cause qui, tôt ou tard, doit s'épanouir en affections formidables.

Aux faits rapportés par M. le docteur Gastier, il n'est pas, aujourd'hui, d'Homœopathe éclairé et sérieux qui ne puisse en ajouter d'autres ; j'en ai observé plusieurs moi-même avec un grand intérêt et une vive satisfaction. Ce n'est pourtant pas à des faits que je veux m'arrêter, dans ce court aperçu ; il sera loisible à tous les médecins et même aux mères de famille de les produire, pour ainsi dire, à volonté. Je me borne à considérer la raison d'être de ces faits. La manière de procéder dans l'application des agents médicamenteux prophylactiques fixera seule notre attention.

L'efficacité de ces agents paraît tenir à l'excitation dynamique qu'ils provoquent dans le sens des tendances du vice psorique, par une action Homœopathique. Cette excitation dynamique, soit quelle fortifie la vitalité, qu'elle augmente les forces de résistance de l'économie en élevant celle des parties faibles au diapason normal, qu'elle change le mode de tension de la fibre, qu'elle modifie les fonc-

tions, l'innervation..... peut rendre impossible la manifestation de la psore, en la tuant dans son germe, en la détruisant, l'éliminant, la neutralisant, comme l'on voudra.

Quelquefois, dès la naissance, les enfants psoriques sont tourmentés d'éruptions diverses; bientôt arrivent des engorgements glandulaires, le carreau, le ramollissement des os. Quelquefois aussi le vice psorique se borne aux organes intérieurs pour donner lieu à des névralgies, à des convulsions, à des lésions organiques.... la puberté, par la prédominance de l'action sanguine, et par la suractivité vitale dont les organes génitaux sont le théâtre, guérit de quelques maladies de l'enfance, en les palliant; d'autres fois elle les aggrave ou devient le signal de l'éveil de la psore. L'adolescence est affligée de diverses hémorrhagies, de tubercules et quelquefois d'une première manifestation du vice héréditaire scrofuleux.... Généralement la goutte se produit dans un âge plus avancé, à moins que la peau ne demeure le siége d'un travail qui, souvent, est considéré comme dépuratif, éliminateur. On a vu des squirres de l'estomac, des boutons sycosiques ou cancereux...., se développer d'une manière plus ou moins latente, et ne sévir cruellement chez les sujets infectés que lorsqu'ils sont parvenus à l'âge correspondant à celui qu'avaient leurs parents quand ils en furent les victimes.

Toutes ces maladies héréditaires, latentes chez l'enfant, peuvent être appréciées dans les auteurs de leurs jours, dans leur constitution,.... et, par conséquent, prévenues à l'aide de médicaments similaires.

Ces médicaments forment une classe à part; ce sont les antipsoriques.

Leur sphère d'action s'étend à tout l'organisme. Ils ont cela de particulier, que tous sont susceptibles de provoquer des lésions organiques, des diathèses profondes, et une alternative très-remarquable de désordres internes et d'efflorescences à la peau.

Le docteur Gastier a adopté les 13 médicaments suivants, que je donne dans l'ordre numérique de leur emploi successif :

1. *sulphur*, 2. *sepia*, 3. *carbo-vegetabilis*, 4. *arsenicum*, 5. *belladona*, 6. *lachesis*, 7. *nitri-acidum*, 8. *silicea*, 9. *thuya*, 10. *lycopodium*, 11. *graphites*, 12. *calcarea-carb.*, 13. *phophorus.*

Il y a joint deux antidotes : *camphora* et *spiritus-nitri*. Il veut que l'on administre ces médicaments l'un après l'autre, par olfaction, ou par ingestion, en une seule dose et à intervalle de cinq jours; en laissant s'écouler un temps nécessaire, même plusieurs semaines et un mois, pour le médicament, qui, durant les cinq jours, aura produit de ses symptômes propres, et surtout quelque phénomène particulier à la peau. Les antidotes, le *camphre* de préférence, s'administrent dans les cas où l'action de l'agent prophylactique devient trop vive et fait redouter des accidents, ce qui est fort rare. Au contraire, il n'est pas rare de n'observer aucun effet saillant ; on doit, alors, épuiser la série. Dans tous les cas, l'effet prophylactique est également assuré, si les médicaments sont bons. Cependant, afin de détruire plus sûrement la psore on doit toujours répéter ce traitement chaque année, et plus ou moins de fois suivant l'âge et la disposition des enfants.

L'effet de ces traitements prophylactiques est de sauver des enfants dévoués à une mort presque certaine, tant l'infection est souvent profonde, tant certaines familles sont malheureuses sous ce rapport! L'exemple des enfants du même lit qui les ont précédés, et qui ont succombé, autorise, dans la plupart des cas, ces suppositions et les tourne même en certitude. Un autre effet de ces traitements, c'est de fortifier la constitution des enfants infectés ou non et d'augmenter leur force de résistance aux causes morbifiques, à ce point qu'ils sont à peine incommodés par les maladies ordinaires de cet âge.

Je me permettrai ici quelques observations sur le beau travail de M. le docteur Gastier. Elles viennent d'un cœur qui s'associe au sien dans son noble désir de renouveler, pour parler ainsi, la famille et la société, en améliorant la santé des individus. Eh! tous, ne voudrions-nous pas voir partout appliquée cette méthode si digne de la considération des médecins et de tous ceux qui, préposés au bien public, sentent battre leur cœur dans une poitrine dilatée par l'immensité de leur amour.

Quant aux conditions du traitement, il semble qu'il vaudrait mieux s'en tenir à l'ingestion de 2 ou 3 globules dans une cuillerée d'eau pure. Je pense, comme l'auteur de la méthode, que la nourrice ne doit pas recevoir les médicaments destinés à l'enfant. On pourrait peut-être élever des difficultés sur l'action dynamique d'un médicament qui se transmettrait d'un individu à un autre par l'intermédiaire de son lait. Quoiqu'il en soit, le nourisson sera toujours plus apte à recevoir l'agent antipsorique, à cause de la simplicité de son régime. Pourquoi, dès-lors,

exposer cet agent à être annulé par la nourrice, dont le régime peut facilement être défectueux et l'organisme médiocrement en rapport avec les médicaments prophylactiques?

De plus, on pourrait, au lieu d'une intervalle de cinq jours entre les doses, admettre un jour de plus, par année d'âge, de manière à ce que cinq jours fussent de règle pour les nouveaux-nés, six jours pour les enfants d'un an, sept jours pour ceux de deux ans, etc.... Il n'y aurait-là rien que de très-conforme aux lois de la physiologie.

Le *soufre* est véritablement le plus connu et le principal des médicaments antipsoriques; c'est aussi le premier à employer.

A la place de *sepia*, je préférerais le *mercure-vif* ou *soluble*, parceque ce médicament, en même temps qu'il correspond mieux à certaines spécialités héréditaires, offre un ensemble de symptômes correspondant à ceux de *sepia* et dénote, par la généralité de ses effets, une action plus profonde sur le système lymphatique et la force plastique, tandis qu'il n'agit pas moins spécialement sur la peau.

Le *charbon végétal*, puis l'*arsenic*, sont d'autant mieux choisis, qu'à eux deux ils jouissent d'une sphère d'action et de spécialités qu'on ne trouve pas dans la plupart des autres antipsoriques. Le premier embrasse la plupart des gastropathies et des névropathies; son action sur l'innervation, par les centres, est immédiate, et elle n'en réjallit pas moins sur le système cutané. *L'arsenic* est tout aussi remarquable que le *soufre* par ses effets sur les muqueuses et sur la peau, effets qui se montrent dans une corrélation à peu près constante. Il est de tout point plus puissant que le charbon végétal et offre plus de lésions organiques.

La *belladone* est-elle un antipsorique? je ne le pense pas. La *stephysaigre* offrirait, ce me semble des ressources plus réelles sous ce rapport. Malgré cela je préférerais retrancher l'un et l'autre médicament de cette série. L'action de la *belladone* sur la peau est aigüe : des tàches, plus ou moins phlegmasiques, des furoncles, des vésicules, quelques efflorescences éphémères ne suffisent pas pour conclure à une action telle que nous la recherchons ici, quoique la clinique nous montre cette solanée utile dans quelques affections cutanées ou organiques internes et externes. Ce n'est que dans des cas d'exacerbation, de mouvements phlegmasiques qu'elle a été utile, tout comme dans certains accidents de l'arthrite, des désorganisations,..... De même que les fièvres exanthématiques ne constituent pas la psore, ainsi l'action de la *belladone* ne lui correspond point : au surplus les lésions organiques ne sont pas de son fait, quelque étendue que soit sa sphère d'action, quelque précieux que soit d'ailleurs ce médicament. Serait-ce à cause de sa puissance d'expansion vers la périphérie, que le docteur Gastier l'aurait choisi? Serait-ce à cause de son adaption aux maladies de l'enfance? Mais, *calcarea* ne lui est pas inférieur ; et dans ces cas d'infection psorique latente, il a de plus que lui une action spéciale sur la force plastique et la trame organique. Je conseillerai donc de retrancher la *belladone*, d'autant plus que le *lachésis* en représente les symptômes de la manière la plus chronique, la plus opiniâtre.

Le *lachésis*, ce monstre pathogénétique dont les milliers de symptômes restent lettre close, pour le grand nombre, faute d'une coordination et d'une indication synthéti-

que, fait néanmoins, avec raison, partie d'un traitement prophylactique; il en est peut-être le principal agent.

L'acide nitrique n'est pas le moins apte à détruire la disposition héréditaire aux affections des os, aux altérations de la fibre, aux lésions cutanées ou internes de toute espèce.

La *silice* est un médicament dont, en général, il faut dire la même chose, et qui avec *l'acide nitrique*, le *thuya* et le *calcarea* représente toutes les phases du vice sycosique, soit à l'état latent, soit à à l'état d'instante actualité.

Le *thuya* n'est pas seulement ici comme antisycosique, mais comme ayant une action spéciale sur le derme, et même un excellent effet dans la variole.

Le *lycopode* utilement remplacé, par les médicaments mentionnés à propos de la *silice*, à l'égard des affections qu'il revendique aussi, le cède également au *natrum muriaticum* pour ces affections elles-mêmes les plus graves et pour d'autres altérations du système cutané dont le foyer est plus particulièrement dans l'appareil digestif.

Le *natrum muriaticum* pourrait donc être substitué au *lhycopode*.

Le *graphites* serait peut-être retranché de cette liste à cause de ses analogies marquées avec la *silice* et le *soufre*, s'il n'était pas aussi bien adapté à la disposition héréditaire, aux éruptions herpétiques invéterées et aux affections provenant de lésions vitales ou organiques du système de la veine porte.

Le *calcarea*, déjà intercurremment nommé, est le médicament de l'enfance, de l'organisme en voie de formation.

Le *phosphore*, qui termine la série, est un médicament principal par son action sur la trame organique et sur les systèmes fondamentaux de l'économie ; en cela il se rapproche de *calcarea*, mais il semble avoir une action plus profonde et plus tenace sur le système nerveux et vasculaire.

D'après ces courtes observations, je propose une modification à la série des antipsoriques prophylactiques du docteur Gastier, renvoyant, du reste, à son excellent ouvrage pour les explications et les dévelpppements nécessaires.

1° *Sulphur*, 2° *mercurius vivus*, 3° *carbo-vegetabilis*, 4° *arsenicum*, 5° *lachésis*, 6° *nitri-acidum*, 7° *silicea*, 8° *thuya*, 9° *natrum-muriaticum*, 10° *graphites*, 11° *calcarea carbonica*, 12° *phophorus*.

Je ne voudrais pas que la méthode du docteur Gastier telle quelle, ou ainsi modifiée, devint le sujet d'une spéculation honteuse de la part des pharmaciens les moins capables, et que l'appât du gain,

auri sacra fames....

tient toujours prêts à nous prodiguer les annonces de leurs boîtes et de leurs médicaments dont je soupçonnerai toujours la bonté tant que leur titre officinal : *pharmacie Homœopathique spéciale* ou non, ne désignera qu'une pharmacie mixte, c'est-à-dire à deux *faces*. (1)

(1) Nous partageons entièrement l'opinion du R. P. Muce sur l'opportunité *des pharmacies spéciales Homœopathiques ;* mais nous

§ II. *Prophylaxie des maladies épidémiques et autres.*

Les actes répétés du dynamisme, que l'on provoque par les stimulants hygièniques, c'est-à-dire, l'exercice de sa puissance, lui faisant acquérir, comme nous l'avons vu, une faculté de résistance plus énergique qu'en aucun autre état, et surtout que dans l'inaction, il est indubitable qu'une activité réglée des forces du corps, aussi bien que des forces morales, est la première condition d'immunité des maladies épidémiques.

Mais, comme chaque épidémie offre une spécialité d'action sur l'organisme, la force morbifique agissant tantôt sur cet appareil, tantôt sur celui-là, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, il s'en suit que des médicaments qui

ne pouvons nous empêcher de protester, en présence de la méfiance qu'il manifeste contre les *pharmacies mixtes*, en faveur de plusieurs établissements de cet ordre que nous connaissons et dont les médicaments sont aussi consciencieusement, aussi fidèlement préparés et dispensés que dans *les pharmacies spéciales*. La probité de leur chef et les guérisons obtenues chaque jour par les prescriptions qui y sont exécutées, nous paraissent des motifs assez puissants pour nous porter à défendre ces pharmacies, indispensables dans une foule de localités, soit à cause de notre législation sur la matière, soit à cause de la position de l'Homœopathie qui ne peut aspirer encore à posséder *des pharmacies spéciales* partout où elle est pratiquée.

Le voisinage d'une pharmacie Allopatique peut sans doute offrir des inconvénients ; mais ils sont toujours susceptibles d'être annihilés par la disposition des lieux, et le zèle éclairé du préparateur.

Note de la rédaction.

agiraient dans le sens du principe, ou miasme producteur de l'épidémie, et qui seraient administrés préventivement à doses dynamisées, auraient pour effet de corroborer la force vitale dans ce qu'elle a de plus spécialement affecté par le miasme épidémique, et de rendre l'organisme inaccessible à son action délétère.

C'est ce que prouve l'expérience.

Les admirables travaux d'Hahnemann sur les médicaments, en lui faisant connaître leurs effets purs, le mirent aussi sur la voie pour savoir à quelles maladies on devait les opposer avec le plus d'avantages. En cela il était guidé par *la loi des semblables*, ce phare lumineux de la médecine primitive, dont l'ignorance et le rationalisme avaient trop longtemps voilé les feux.

Aussi, dès la première invasion du choléra indien en Europe, désigna-t-il de prime abord les principaux médicaments qui le guérissent, quand il est guérissable: marchant dans la même voie, jouissant des mêmes lumières, ses disciples découvrirent que deux de ces médicaments, le *cuprum* et le *veratrum* étaient prophylactiques du choléra. Des faits nombreux et incontestables sont venus sanctionner cette découverte. Tandis que des doses dynamisées de ces médicaments, données d'une manière préventive, en les alternant, exemptaient du choléra ceux qui en usaient convenablement, le docteur Burq constatait que les personnes habituellement exposées aux émanations du cuivre, étaient préservées de la terrible épidémie : il soumettait sa découverte à l'Académie et les docteurs Perry et Escallier, nos honorables collègues, ramenaient cette découverte à la grande loi thérapeutique en la rapportant à Hahnemann et en la confirmant par de nouveaux faits.

Hahnemann a trouvé, dans la *belladone*, le préservatif de la scarlatine. Depuis lui, non-seulement les Homœopathes ont confirmé le dire de leur Maître, par des expériences décisives, mais des médecins, adversaires de l'Homœopathie, entraînés par l'évidence, se sont également convaincus de cette précieuse vertu de la *belladone*, en France, en Belgique et surtout en Allemagne, tout en dissimulant, ô profondeur des petitesses humaines ! le véritable auteur de cette découverte.

Quoique nous ne connaissions rien encore de très-positif sur la prophylaxie d'autres maladies, il est cependant impossible de croire, d'après ce que nous savons déjà, que le temps et l'expérience ne viennent pas augmenter le nombre de nos agents prophylactiques dans d'autres cas.

J'ai quelque raison de croire que l'*arsenic* et le *phosphore*, à doses très-faibles et alternés, seront préservatifs des affections typhoïdes : le *rhus* mériterait, ce semble, d'être substitué au *phosphore* dans la forme purement céphalique.

L'ipéca et *l'acide phosphorique* doivent être pris en considération dans la prophylaxie de la dyssenterie, en général, en observant que *l'arsenic* conviendrait mieux que l'*ipeca* dans les épidémies de dyssenterie putride et le *mercure* alterné avec *china*, dans les dyssenteries paludéennes.

Le *soufre* alternativement donné avec le *mercure*, préserve, très-probablement, des maladies que les Homœopathes désigneront, par la seule connaissance qu'ils ont des effets purs de ces médicaments.

La *bryone* ne serait-elle pas un excellent préservatif du croup, si elle en est le spécifique, d'après les remarqua

bles observations du docteur Teste? (1) Quoi de plus utile, dans plusieurs localités et en certains cas d'épidémie, que la connaissance d'un médicament prophylactique du croup ! Il semble qu'il ne faudrait pas pour cela des essais très-difficiles.

Les fièvres exanthématiques qui désolent particulièrement l'enfance, trouvent des préservatifs : l'*aconit* pour la rougeole et la miliaire pourprée, quelque fois la *pulsatille*, etc. Pourquoi n'arriverait-on pas un jour à déterminer les agents prophylactiques de chacune de ses maladies ?

La *belladone* qui avec la *cantharide* paraît préserver de l'hydrophobie, ne ferait-elle pas la même chose à l'égard de la coqueluche, à moins que la *drosère* et l'*ipeca* possèdent cette vertu ? Quant à l'hydrophobie, le *mercurius* et la *jusquiasme* méritent attention.

D'après les travaux de Bœninghausen, le *thuya* serait le préservatif de la petite vérole et de la varioloïde.

Il est une classe de médicaments, auxquels pourrait bien être réservé un grand avenir comme prophylactiques. Je veux parler du *psorin*, presque seul employé, de l'*anthracin*, etc... c'est-à-dire, du produit animal de certaines maladies aigües, avec lésion et suppuration. Quelques médecins pensent déjà que ces produits s'opposent au développement de la maladie dont ils proviennent : tels sont le

(1) Le croup caractérisé nous a toujours paru réclamer *aconit*, *spongia* et *hepar* ; la bryonia ne nous a été utile que dans quelques formes de bronchite croupale.

Dr Béchet.

pus du charbon, ou anthrax; celui du bubon de la peste, du chancre syphylitique, de la blennorrhagie, etc.... Leur analogie avec le vaccin peut faire supposer leur vertu prophylactique, et donner l'espérance à des expérimentateurs prudents et éclairés d'arriver à de précieux résultats.

Parmi les affections endémiques, la fièvre intermittente se prévient facilement par une très-faible dose de *china*. On en évite les récidives, qui dans les lieux marécageux reviennent tous les sept ou huit jours, et encore toutes les deux semaines, au moyen du médicament qui a guéri une première atteinte, si toutefois la saison et des symptômes nouveaux n'exigent l'*ipeca*, la *noix vomique*, l'*arsenic* ou la *pulsatille*. Quoiqu'il en soit, on donne une dose de l'un de ces médicaments tous les sept jours. On peut aussi en donner trois, du sixième au huitième jour inclusivement, en les faisant se succèder chaque jour.

Les angines, si communes à certaines époques de l'année, dans plusieurs localités, sont facilement prévenues par la *belladone* et le *mercure* données alternativement. J'ai cru remarquer aussi que le *camphre*, pouvait exempter, dans beaucoup de circonstances, des rhumes si communs dans les saisons froides et humides. Mais il n'en faut que de très-faibles doses.

A propos du *camphre*, il est nécessaire de dire un mot du traitement abortif. Le *camphre* est un médicament dont les symptômes versatiles et nerveux semblent borner ses indications à la période prodrômique, principalement des maladies graves. Il n'en est aucun que Raspail ait exploité avec un bonheur plus insolent, mais il n'a pas embouché

la trompette pour dire où il avait puisé ce qu'il en savait. Il n'y a pas jusqu'au docteur Lallemant, de Montpellier, dont le travail sur le *camphre* ne porte des traces de notre matière médicale.

Il est de fait que ce médicament est abortif des érysipèles encore mal déterminés, des fièvres nerveuses graves, des maladies dont les prodrômes sont longs et caractérisés par un état ataxique, où entrent comme éléments principaux des alternatives de froid violent et de grande chaleur, de mouvements fluxionnaires sans consistance et des spasmes. Mais, surtout, il est abortif du choléra, et sans doute, aussi des fièvres pernicieuses cholériques.

Quand le choléra survient, que le sujet frappé par le fléau est saisi de terreur et d'un malaise immense, qu'il est glacé, qu'il éprouve des crampes, des nausées et même de la diarrhée et des coliques avec selles accablantes, on donne une goutte de teinture de *camphre* sur un petit morceau de sucre, et l'on répète cette dose toutes les 3, 4 ou 5 minutes. Le malade s'endort ordinairement après la quatrième ou cinquième dose, la chaleur survient avec une moiteur générale, et il se lève guéri. J'ai parlé plus longuement, dans ma *clinique*, sur ce sujet et sur le traitement abortif des fièvres. Je viens d'apprendre que mon successeur à Staouëli, avait réussi fréquemment à faire avorter, à empêcher le développement d'un accès commencé, à l'aide de la *pulsatille*, de l'*ipeca*, du *vératrum* et de l'*aconit*, suivant les symptômes existants.

Que de fièvres traumatiques et d'accidents graves n'a pas conjuré l'*arnica*, dans les lésions mécaniques ! Il en est

de même de l'*aconit*, de l'*opium*, dans les frayeurs, etc...! Ces bienfaits de l'Homœopathie sont connus, et je m'arrête.

Cet aperçu, tout incomplet qu'il est, suffira, je l'espère, pour ramener l'attention sur les moyens de prévenir les maladies ; et contribuera à disséminer les bons principes d'hygiène et de prophylaxie.

Principiis obsta, sero medicina paratur,
Cùm mala per longas invaluère moras. (1)

ALEXIS ESPANET.

(1) Nous nous permettrons quelques observations au sujet du remarquable travail qu'on vient de lire : 1° nous ne pensons pas que dans certains cas spéciaux de maladies héréditaires connues, il faille s'en tenir à l'emploi des médicaments anti-psoriques cités : ainsi dans une famille où la gravelle ou les calculs ont été observés plusieurs fois, l'action de *lycopodium* et *sassaparilla* sera indispensable ; dans telle autre famille où la goutte, avec rétraction tendineuses, s'est produite, l'usage de *causticum* nous parait nécessaire : enfin lorsqu'il s'agira de prophylaxier une jeune enfant, dans une famille où le vice cancéreux se sera manifesté, soit sur les seins, soit sur l'utérus, ne serait-il pas convenable d'insister sur l'emploi d'*Arsenicum*, de *kreosotum* et de *carbo animalis* ? Nous croyons donc que le traitement prophylactique ne doit pas être circonscrit dans l'usage des médicaments indiqués par notre honorable collaborateur ou par le modeste et savant docteur Gastier, et que les antécédents de famille doivent le modifier le plus souvent. 2° nous pensons que la saison du printemps est la plus favorable pour l'usage des médicaments prophylactiques : l'hyver et l'été nous paraissent bien inopportuns. 3° ne convient-il pas de répéter le traitement après la cessation de l'allaitement, si l'enfant a été nourri par une nourrice étrangère, et en ce cas, ne faudrait-il pas s'éclairer de la santé de la famille de celle-ci ? 4° Enfin il nous paraît que les médicaments doivent être administrés à plus longues distances, douze ou quinze jours sont nécessaires pour apprécier si le médicament a produit des effets sensibles. Au reste ce point de pratique est subordonné aux individualités et ne peut, ce nous semble, être fixé d'une manière invariable.

Dr. BÉCHET.

CLINIQUE.

Maladies des enfants.

Par suite de l'aveu d'une Bonne, il fut établi qu'une petite enfant de sept mois avait grignoté des fruits verts. Deux ou trois heures après, elle éprouva les symptômes suivants :

Pâleur subite de la face, traits décomposés, renversement des paupières, défaillance complète, une ou deux nausées suivies de gémissements plaintifs et tiraillements des membres. Ces symptômes, plus faciles à saisir qu'à décrire, dévoilaient une souffrance gastro-intestinale, ce qui ne fut un doute pour personne. Une autre syncope suivie d'un petit vomissement aqueux, eut lieu six heures après. Il survint quelques petites selles également aqueuses et inodores. L'état de l'enfant resta tel.

Un docteur dont nous nous plaisons à constater le profond savoir, fut appelé et prescrivit de petits lavements amidonnés, dont un additionné d'une goutte de *laudanum* ; eau d'orge ou de riz pour boisson, cataplasmes opiacés sur le ventre. Tel fut à peu près le traitement suivi pendant trois jours.

Le quatrième jour, à onze heures de la nuit, la petite enfant fut plus agitée, les selles devinrent plus fréquentes et il y eut deux ou trois vomissements.

Appelé à six heures du matin pour suppléer notre honorable confrère absent, nous pûmes constater que la jeune malade n'avait pas le pouls fébrile, mais les genoux étaient froids et la peau du ventre laissait une impression de chaleur sèche à la main qui la palpait. Par momens, borborygmes intestinaux suivis de selles aqueuses, inodores, avec une tâche jaune au milieu du linge mouillé par elles. Ces selles étaient évidemment rendues sans que l'enfant en eut conscience.

La petite malade confiée à nos soins était celle d'un confrère qui méritait tous égards de nous : la famille ne nous parlait pas d'Homœopathie; nous crûmes devoir continuer la médication dite rationnelle, ne pensant pas que nous dussions suppléer notre confrère, pendant plus de deux ou trois visites. En conséquence, nous prescrivîmes un bain entier amidonné, et pour boisson, une *décoction blanche* sans *laudanum*, alternée avec la tisanne de riz, édulcorée avec le sirop de coing; lavemens amidonnés.

Notre but était évident : favoriser les fonctions de transpiration de la peau et modérer la sécrétion ou plutôt l'exsudation intestinale. Nous revîmes la petite malade l'après-midi, rien n'était changé, les selles étaient aussi fréquentes, point d'urines, nulle transpiration à la peau. Un cataplasme laudanisé et additionné de persil trempé dans l'huile d'olives, fut appliqué chaud sur l'abdomen; l'enfant, enveloppé de flanelle sur la peau, fut mis dans son lit; continuation des mêmes prescriptions, moins le bain.

Trois heures après, il parut y avoir un peu de mieux : la figure de l'enfant devient un peu plus vive, elle sou-

riait ; mais la nuit fut très-mauvaise. Quatorze selles involontaires eurent lieu avec insommie et agitation. Le matin, chaleur sèche et mordicante sur tout le corps : urines supprimées.

L'absence prolongée de mon confrère, premier médecin en date, l'inutilité des moyens Allopathiques paraissant les plus rationnels, l'aggravation de l'état de l'enfant, m'engagent à proposer la médication Homœopathique qui est acceptée. Je prescrits *pulsatilla* 30e, deux glob. dissous dans trente grammes d'eau édulcorée, à prendre de trois en trois heures par cuillerée à café.

La mère de l'enfant crut devoir se permettre de retarder l'administration de la 2e dose, pour ne pas troubler son enfant dans le doux repos qui en avait suivi l'administration. Depuis six heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi, deux selles seulement ont eu lieu, plus liées que les précédentes et avec plaintes en les rendant, (indice du retour de la sensibilité volontaire dans le sphincter-anal) : la chaleur de la peau avait cessé, son contact était doux.

Le soir l'enfant fut assez bien, mais à 11 heures de la nuit, il devint plus inquiet, le hoquet qui avait déjà paru deux fois dans la soirée, revint et fut suivi d'un vomissement qui se répéta à quatre heures du matin. La diarrhée toutefois avait diminué, deux ou trois selles eurent lieu, mais plus liées et semblables à des œufs brouillés, offrant quelque consistance.

A six heures, nous revîmes l'enfant : la face était pâle, tirée, les yeux enfoncés et entr'ouverts, un cercle bleu mar-

quait le pli extérieur des paupières qui dessine le globe de l'œil : les genoux étaient froids.

Je crus toucher à cette période de ces cruelles affections de l'enfance, si communes dans ce pays, où lorsque l'on est parvenu par des moyens quelconques à arrêter une diarrhée violente, l'on voit le hoquet et les vomissements survenir et le petit malade s'éteindre avec un ventre dur et des symptômes cérébraux plus ou moins intenses.

Toutefois notre espoir était soutenu par les selles plus consistantes, plus rares et d'un meilleur aspect. Le ventre était resté souple, mais les vomissements nous navraient.

Deux symptômes actuellement devaient fixer notre attention. Le vomissement d'abord que nous n'hésitâmes pas à confier à *ipecacuanha*, et l'on nous racontait que pour la quatrième fois, l'enfant était plus malade à onze heures du soir. Ce symptôme de périodicité, quoique peu tranché, joint à un travail digestif évidemment imparfait, durent nous faire adjoindre *china* à *ipecacuanha*. En conséquence, quatre globules 30e dilution de l'une et l'autre substance, dissoutes séparement dans quelques cuillerées d'eau distillée, furent donnés par cuillerées à café, alternativement de deux en deux heures.

Après la première prise d'*ipéc*, qui fut le premier administré, l'enfant cessa d'avoir des nausées et s'endormit pendant quatre heures d'un doux sommeil, pendant lequel le *facies* avait bon aspect et la peau était le siége d'une douce moiteur. A son réveil, elle prit *china* et puis l'on revint à *ipéc*.

Le soir après avoir pris le sein, l'enfant eut deux nausées, mais le vomissement ne vint pas, deux selles seule-

ment avaient eu lieu, et consistantes comme celles du matin. Néanmoins, le *facies* était moins bon que dans l'après-midi, elle fut mise dans son berceau et deux prises de *china* furent données jusqu'à onze heures. Alors survint un peu d'inquiétude comme dans les nuits précédentes, mais le tout eut bien moins d'intensité.

Le lendemain matin, la petite malade paraissait bien, deux selles liées, mais un peu vertes, avaient eu lieu. Cessation de toute médication, à l'exception d'une cuillerée de la solution de *china* à prendre à sept heures du soir.

La nuit fut bonne, l'enfant ne dormit pas beaucoup, mais fut tranquille dans son berceau. Une seule selle de bonne nature eut lieu à cinq heures du matin, les urines ont coulé bien et souvent. A dater de ce moment, la petite fille est considérée comme guérie et cette guérison ne ne s'est point démentie.

L'empressement que nous mettons à publier ce fait trouve un double motif : dans l'opportunité, à cause du grand nombre de jeunes enfants qui sont frappés de cette opiniâtre maladie, et dans l'impuissance des moyens Allopathiques pour la combattre ; d'un autre coté, nous étions désireux de prouver, par l'exemple au moins d'un traitement, l'excellence des conseils, brièvement donnés dans notre dernier numéro par notre confrère et collaborateur, le docteur Béchet, sur cette importante matière. Depuis quarante huit heures, nous faisions appel aux moyens dits rationnels, sans rien obtenir et peu d'espoir nous restait, surtout en pensant que les soins éclairés d'un confrère bien plus ancien que nous dans la pratique, avaient été sans succès aucun. Les indications étaient précises : malgré le

traitement Allopathique le mieux combiné et le plus logique en apparence, le mal empirait depuis six jours; nous obéimes à notre conscience en proposant un traitement Homœopathique. Il fut accepté, nous avons dit quels en ont été les résultats.

La ville d'Alais et ses environs sont, chaque année aux mois de juillet et d'août, le théâtre d'une véritable épidémie d'affections gastro-intestinales chez les enfants. Sans être absolument uniformes, elles présentent des caractères généraux qui trahissent leur commune origine. Si dans leur étude, une sévère analyse en distingue les complications, on arrive facilement au type originel. Cet élément synthétique, qui le plus souvent fait la fortune de l'Allopathie, n'est nullement, quoiqu'on en dise, repoussé par l'Homœopathie et ne saurait l'être. En effet, les épidémies qui déciment les populations et s'obstinent le plus souvent à ne céder qu'aux remèdes qui paraissent les moins rationnels au point de vue Allopathique, ne sont-elles pas les plus fortes preuves de l'utilité des conceptions synthétiques et ne disent-elles pas aussi l'importance des spécifiques?

Nous aurons toute la vie souvenir du caractère que revêtirent les pneumonies qui frappèrent les habitants d'Alais dans l'hyver de 1848 à 49. Avec un pouls plein, une expectoration sanglante, des points pleurétiques très vifs, avec tous les caractères enfin d'un état phlogistique des plus complets; la saignée, l'émétique à haute dose, le kermés, les vésicatoires ne jugeaient rien. Malgré notre répugnance à administrer le quinquina, à cause des indications en apparence contradictoires, l'affection cédait à

l'action de la moindre de ses doses. Nos confrères de cette ville peuvent avoir gardé souvenir du fait.

Dans des circonstances pareilles, l'Homœopathie ne repoussera point la synthèse, mais cette synthèse sera le fruit précieux d'une analyse rigoureuse et, en procédant de la sorte, ellle n'aura pas à gémir des résultats déplorables que nous ont offerts les systèmes dits physiologiques, dans les cas de choléra et de meningite encephalo rachidienne prétendue de nature inflammatoire, parceque l'autopsie laissait voir des tissus rouges et des exsudations purulentes. Par sa précieuse loi de similitude, elle arrivera vite dans ces désastres du genre humain, à connaître le remède apte à combattre le génie du mal régnant, et c'est alors que synthétique à bon droit, elle proclamera une méthode de traitement qui ne sera pas la conséquence d'une conception *à priori*.

Mais c'est par l'analyse principalement qu'elle sépare les symptômes presque toujours multiples que l'on observe sur un malade: ainsi dans le cas que nous rapportons, lorsque nous vîmes que les aperçus synthétiques les mieux fondés qui nous faisaient considérer l'affection, objet de notre sollicitude, comme due à une suppression de la transpiration cutanée répercutée sur l'intestin, ne nous conduisaient point à une amélioration, quoique les médicaments employés fussent une conséquence forcée de cette manière de voir; nous n'hésitâmes pas à chercher dans l'analyse l'utilité d'action que la synthèse nous refusait. L'enterorrhée aqueuse était assurément le symptôme le plus saillant. La pathogénésie expérimentale de la *pulsatille* renfermait ce symptôme; l'étiologie nous signalait cette substance dont

l'efficacité fut immediate. Le lendemain le vomissement et le redoublement fébrile de la nuit, semblaient se disputer le premier rang par leur importance. *Ipec* et *china* furent alternés, on sait ce qui advint.

C'est ainsi que par des luttes partielles, l'Homœopathie vient à bout de son ennemi. Son génie en apparence moins grandiose, n'en est pas moins précieux en résultats. L'expérience de tous les jours le dit assez. Or *guérir* devant être le but de toute pratique médicale, l'Homœopathie se contentera toujours de chercher sa gloire dans ses succès.

Par suite des orages qui éclatent souvent sur les montagnes des Cevennes qui limitent le pays d'Alais à l'Ouest, des chaleurs intenses, alternant souvent avec des nuits fraiches, occasionnent, dans ce climat, des suppressions brusques de transpiration abondante; surviennent ensuite et ces diarrhées aqueuses, inodores au début, véritables exsudations dans le tube intestinal : en même temps, la peau devient froide, ou présente des intervalles de chaleur âcre ressemblant fort à des paroxymes rémittents.

L'abus, ou même le simple usage des fruits verts fait par les nourrices ou les enfants; le manque de soins ou des soins inintelligents de la part des mères ou des bonnes qui font assoir ces petits êtres sur des dalles froides ou les laissent se gorger d'eau, sont encore des causes qui déterminent ces diarrhées abondantes, qui le plus souvent se compliquent de vomissements. Les bains, les cataplasmes laudanisés, les lavements amidonnés et opiacés, les potions, la décoction blanche, le sirop de coing, le riz, etc., etc....., restent sans effet. L'enfant ne tarde pas à maigrir, les forces diminuent, les traits s'altèrent, la face s'hippo-

cratise, la tête tombe sur les épaules; et malgré les frictions à la peau, la flanelle et les moyens les plus rationnels en apparence, la diarrhée continue. Alors en désespoir de cause et vu l'urgence, les lavements les plus astringents suppriment la diarrhée. Mais aussitôt le ventre se ballonne et la tête se prend, les vomissements deviennent aussi fréquents que l'étaient les selles, les yeux sont caves, la pupille se dilate et des convulsions dans les membres ne permettent plus de douter d'un épanchement arachnoïdien qui met vite fin aux jours du malade.

Voilà ce que depuis huit ans que nous habitons ce pays, nous avons occasion d'observer à l'époque dite de la canicule : nous n'avons eu que trop souvent l'occasion d'essayer les moyens les plus variées, les plus préconisés, sans en trouver de réellement efficaces. Pour être juste néanmoins, nous devons signaler le *sous-nitrate de bismuth* comme étant une substance dont nous avons eu à nous louer quelques fois, à la dose d'un milligramme, trois fois par jour.

L'Homœopathie disposerait-elle de moyens efficaces que l'Allopathie est impuissante à fournir dans ces cas? Le fait qui précède, consciencieusement observé et narré, suffirait à nous le faire croire, si nous n'avions vu déjà, soit dans nos études Homœopathiques, soit dans notre pratique, se multiplier les preuves des précieuses ressources que la réforme Hahnemanienne met à la disposition des médecins, surtout pour combattre les maladies des enfants.

En dehors de sa supériorité intrinsèque, l'Homœopathie est encore un grand bienfait pour les enfants, à cause de la forme de sa médication, si commode à administrer.

Tout le monde connait combien l'Allopathie laisse à désirer aussi sous ce dernier rapport.

Les hommes qui font de la science en comptant et non en appréciant les faits, trouveront sans doute que cet article est bien peu probant, parcequ'il ne contient qu'une seule observation ; mais nous, qui avons peu de goût pour la littérature de procès-verbaux, et qui savons que l'espace est souvent insuffisant dans notre publication, nous avons cru devoir borner à un seul exemple, l'exposé détaillé du traitement à opposer aux affections gastro-intestinales des enfants, qui se manifestent pendant les chaleurs de l'été.

Ce fait a d'autant plus de droits d'ètre présenté isolément, qu'il donne lieu à un double parallèle fesant ressortir la supériorité de l'Homœopathie : deux médications sont opposées à la gravité des symptômes qui menaçaient l'existence de cette jeune enjant. La médication Allopathique reste évidemment impuissante ; la médication Homœopathique au contraire atténue immédiatement le symptôme le plus alarmant et guérit la malade à bref délai. Deux Praticiens se succèdent auprès d'elle ; le premier a depuis longtemps déjà conquis un nom dans la science ; il ne fallait rien moins que la vérité de l'Homœopathie pour rendre le second plus heureux que son confrère.

Au reste nos adversaires, à qui nous nous adressons surtout, oseront-ils dire que l'imagination seule a fait les frais de cette guérison ?

Dr. Comandré.

CORRESPONDANCE.

A M. LE D^r. BÉCHET,

Président du Comité de rédaction de la *Revue Médicale Homœopathique*.

TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

C'est une bonne, une généreuse pensée que celle qui a présidé à la fondation de la *Revue Médicale Homœopathique*.

Les Praticiens Homœopathes présents au banquet qui a eu lieu à Avignon, le 10 avril dernier, ne pouvaient pas fêter plus dignement le 98e anniversaire de la naissance de notre MAITRE, l'immortel *Hahnemann*, qu'en dotant la province d'un nouvel organe de publicité, à qui tout semble promettre un long, un heureux avenir.

Pour un travail de ce genre, l'association était une condition essentielle de succès.

Fidèle à son origine, la *Revue* n'oubliera jamais que, votée avec enthousiasme par une réunion imposante de médecins, elle doit être l'expression de la pensée de tous et non l'œuvre de quelques-uns.

On l'a dit avec raison : l'isolement flétrit et tue; l'association, au contraire, féconde et vivifie.

Le succès ne saurait donc être douteux.

Voyez ce qui se passe autour de nous depuis bientôt vingt ans :

En France, Paris seul, parmi tous les grands centres de population, n'a pas cessé d'avoir une ou plusieurs publications Homœopathiques périodiques, qui se sont succédées jusqu'ici sous différentes dénominations : cette position exceptionnelle, Paris la doit sans doute en partie à son nombreux personnel médical, mais aussi et plus particulièrement à la fondation successive des *Sociétés Homœopathique* et *Hahnemannienne*, réunies aujourd'hui sous le titre de *Société gallicane*, ce qui lui a valu la collaboration de plusieurs médecins des départements ; tandis que les villes qui ont tour-à-tour voulu imiter l'exemple de la capitale, telles que Dijon, Nantes, Marseille, Bordeaux, etc., n'ont produit que des publications qui étaient frappées par avance d'impuissance, attendu que, ne comptant chacune qu'un petit nombre de rédacteurs, pour la plupart absorbés par les soucis de la clientelle et réduits à leur seule force, elles manquaient de cet élément essentiel de vie et de durée, que peut seule donner l'association organisée sur une large échelle.

Sans doute c'est beaucoup, pour la propagation de l'Homœopathie, que d'avoir assuré l'existence d'un journal à qui incombera la triple mission de répandre les saines doctrines, par une exposition méthodique de la loi générale *similia similibus* et des principes secondaires qui en découlent ; de défendre cette loi et ces principes contre les attaques toujours injustes, trop souvent déloyales, des partisans de vieille École ; d'enregistrer enfin une foule

de faits pratiques qui, sans cela, seraient totalement perdus pour la science : mais là ne doivent pas se borner les bienfaits de l'association.

Après vingt années de luttes acharnées, qui ont soulevé bien de mauvaises passions, la doctrine des semblables a enfin conquis, bon gré, malgré, sa place au soleil; ses succès journaliers l'ont suffisamment grandie dans l'opinion publique pour que, aujourd'hui, tous les esprits sérieux et de quelque valeur, tous les hommes de science et de conscience se préoccupent vivement de l'avenir qui lui est réservé.

C'est à nous, disciples de l'illustre réformateur, nous, dépositaires par choix et par conviction de ses immortelles doctrines, de nous tenir préparés à toutes les éventualités.

Il est généralement reconnu que le défaut d'ensemble, le manque d'unité, qui tend à amoindrir nos forces, en les disséminant, a été jusqu'ici l'obstacle le plus grand à la propagation de l'Homœopathie.

Pour mettre enfin un terme à cet état de choses déplorable, il suffirait, je crois, de nous organiser fortement, de telle manière que chacun de nous se considérant désormais, non plus comme une individualité à part, ayant un intérêt particulier distinct de l'intérêt général, mais comme une partie active et intelligente d'un tout compacte, tous les efforts individuels viennent, en se combinant, converger et aboutir vers un centre commun.

Rien de plus simple, ce me semble, pour atteindre ce but, que de nous constituer en une vaste association qui, s'étendant sur tous les points du sol de notre belle France, et l'enveloppant comme d'un réseau, aurait l'immense

avantage de multiplier considérablement nos forces en multipliant nos moyens d'action.

Je m'explique :

Si nous divisons la France en plusieurs grandes zônes ou régions (centre, est, nord, ouest, midi), nous rencontrerons dans chacune de ces régions, une foule de Praticiens Homœopathes recommandables à plus d'un titre qui, entièrement voués aux soins de la clientelle, vivent à peu près inconnus les uns aux autres, et dont les utiles travaux, ensevelis dans l'ombre et le silence, sont frappés de stérilité au point de vue des progrès de la science et de la propagation. Ces hommes, que leur isolément condamne à un rôle tout-à-fait secondaire, peu en rapport avec leur intelligence, fournissez-leur l'occasion de se produire au grand jour de la publicité, et bientôt vous les verrez vivre d'une nouvelle vie, se hâter d'apporter leur modeste grain de sable à l'édifice scientifique.

Pour amener cette transformation qui, dans ma pensée, doit exercer une influence puissante sur l'avènement prochain de notre belle doctrine, il faudrait :

1° Que dans toutes les villes qui possèdent un personnel suffisant de Praticiens Homœopathes, ces médecins se constituassent en société ; en appelant à eux leurs confrères des villes environnantes moins bien favorisées : ces sociétés auraient des séances hebdomadaires, bi-mensuelles ou mensuelles, suivant les besoins de la localité ;

2° Que les sociétés locales de chacune des grandes régions précitées se réunissent pour former une société-mère, que nous appelerons, si l'on veut, société régionale, avec

laquelle elles entretiendraient une active correspondance, qui alimenterait un journal commun, en l'enrichissant de nombreux faits pratiques et de travaux originaux ; chaque société-mère aurait son bureau particulier et un comité de rédaction ; ses séances seraient trimestrielles et se tiendraient alternativement au siége de chacune des sociétés locales ;

3° Que, chaque année, il fut fait un appel aux Médecins Homœopathes de la France et de l'étranger, pour la tenue d'un congrès dans un lieu qui serait précédemment désigné ; chaque société régionale aurait à se faire représenter au congrès par des déléguées nommés en nombre égal par les sociétés locales.

Pour rendre ce projet d'association plus intelligible, faisons-en l'application au midi de la France.

Dans nos contrées méridionales : Marseille, Avignon, Montpellier, Toulouse, par exemple, possèdent les éléments nécessaires pour former des sociétés locales ; Marseille appélerait à elle les Praticiens de la Basse-Provence, de la Corse, de l'Algérie : Avignon, ceux du Comtat, de la Haute-provence, du Dauphiné ; Montpellier et Toulouse se partageraient ceux du Languedoc. Ces sociétés réunies constitueraient une société Homœopathique du midi, dont la *Revue* actuellement en cours de publication, serait l'organe avoué ; elle siégerait tour-à-tour à Marseille, à Avignon, à Montpellier, à Toulouse, et aurait à se faire représenter par des délégués au congrès Homœopathique qui, cette année, doit se réunir à Paris.

Il en serait à peu près de même pour les autres régions du centre, de l'est, du nord et de l'ouest.

Je n'insisterai pas plus long-temps sur les avantages que l'Homœopathie doit retirer de l'organisation projetée ; il est pourtant une autre considération d'une certaine portée, que je ne dois pas passer sous silence, ne fut-ce que comme complément de preuves à l'appui de ma proposition.

Supposons un moment que la doctrine des semblables a enfin obtenu ce qu'on ne peut encore bien longtemps lui refuser : une expérimentation clinique et son introduction officielle dans l'enseignement ; soyons certains que dès que nous en serons arrivés là, beaucoup parmi nos adversaires chercheront à s'abriter sous le manteau de l'Homœopathie, pour s'associer à son triomphe ; ils s'attacheront à imiter tant bien que mal notre pratique, en distribuant au hasard d'inintelligens globules, et discréditeront ainsi une médecine, qu'ils ont si longtemps conspuée sans la connaître, en mettant effrontement sur son compte les insuccès inévitables qui suivront des traitements aussi savamment improvisés.

Si quelque chose, le cas échéant, peut nous sauver de ce débordement de l'Allopathie, qui finirait peut-être par nous submerger, c'est l'établissement des sociétés ; attentives à ne recevoir dans leur sein que de vrais disciples de *Hahnemann*, et portant la parole au nom de tous, seules, elles auraient mission et puissance de démasquer publiquement ces hypocrites d'un nouveau genre qui, semblables aux hommes du lendemain, voudraient moissonner à leur profit le champ qu'ils n'ont pas cultivé à la sueur de leur front.

L'utilité des sociétés étant surabondamment démontrée, comment procédera-t-on à leur organisation ? Evidemment,

dans l'état actuel des choses, toutes les tentatives individuelles n'aboutiraient à rien, et viendraient se briser contre la force d'inertie qu'elles rencontreraient de toutes parts, telle est du moins ma conviction : je voudrais donc que le comité de rédaction de la *Revue* (si toutefois le comité approuve le plan que je soumets à son appréciation), je voudrais, dis-je, que le comité prît hardiment l'initiative en invitant, par une circulaire, tous les Homœopathes de France à prêter leur concours empressé à cette importante organisation.

Veuillez, je vous prie, agréer, etc.

Le Dr Sollier, père.

Marseille, le 22 juillet 1853.

Le Comité de rédaction de la *Revue Médicale Homœopathique* approuve en tous points, le plan proposé par l'honorable docteur Sollier, dont l'heureuse initiative vient de traiter une question que notre premier numéro faisait pressentir comme devant être bientôt abordée par nous.

Les considérations majeures que notre confrère a developpées à l'appui de sa proposition, nous dispensent d'en ajouter d'autres pour faire ressortir combien l'intérêt de notre belle cause exige l'accomplissement des projets de l'honorable docteur Sollier.

Dans cette conviction, le Comité de rédaction de la *Revue*, INVITE ET PRIE AU BESOIN, tous nos confrères à qui

l'expérience a démontré la haute valeur de la grande réforme médicale moderne et qui ont à cœur de coopérer à son triomphe, de vouloir bien nous faire connaître leur adhésion au projet de constitution de société, exposé par M. le docteur Sollier. Le Comité désire surtout que chacun des membres de l'École d'Hahnemann, qui se propose de répondre à notre appel, répande dans le cercle de ses relations confraternelles, cette note circulaire, afin que notre voix invite ceux-là même qui nous sont inconnus, à se réunir à nous et à confondre leurs efforts avec les nôtres.

Le Comité publiera plus tard le projet de règlement de la future société; tout adhèrent aura le droit de proposer les modifications qui lui paraîtront utiles et enfin, une réunion aura lieu, si elle est demandée, pour discuter et adopter définitivement le règlement que la société croira devoir se donner.

Pour le Comité de rédaction,

Le Dr. Béchet, Président.

BIBLIOGRAPHIE.

DES BESOINS MORBIDES DU SYSTÈME VIVANT,

PAR LE Dr. H. BARRET.

Tel est le titre sous lequel nous arrive un travail fort remarquable de notre confrère le docteur Barret, l'une des personnifications les plus saillantes de l'Allopathie Vauclusienne. Avec cet esprit de sagace observation qui caractérise le praticien versé dans les difficultés de l'art de guérir, avec cette élévation de vues qui est familière aux médecins qui ont compris toute la portée des doctrines vitalistes et les ont méditées, le docteur Barret a traité la question la plus ardue, la plus capitale que puisse se poser le médecin praticien : étudier les voies secrètes par lesquelles la force vitale médicatrice manifeste sa puissance pour résister aux forces morbides qui l'oppriment, telle est la tâche que s'est imposée notre confrère et qu'il a très heureusement remplie. Son écrit, qu'il faut bien se garder d'apprécier sur le nombre de ses pages, nous est parvenu comme un écho non affaibli de la parole éloquente des Barthez ou des Lordat : l'œuvre est dédiée à ce dernier, et elle nous a paru en tous points non indigne de cet illus-

tre professeur, que nous sommes fier aussi de compter parmi nos maîtres. Nous plaçant au point de vue de l'auteur, nous n'aurions que des éloges à lui décerner, car les observations critiques que nous pourrions faire, ne seraient point susceptibles d'affaiblir l'estime que nous inspire la lecture de son livre.

Nous avons eu souvent occasion de dire notre pensée sur la valeur des doctrines vitalistes qui ont été, pendant le cours de tant de siècles, l'éclat et la gloire de la Faculté de Montpellier : nous avons dit aussi quels sont les rapports intimes qui lient ces doctrines avec l'Homœopathie. A ce seul titre, nous aurions du porter l'attention de nos lecteurs sur la publication du docteur Barret : un autre motif nous impose d'en faire un examen critique.

Après avoir exposé quels sont les principaux besoins morbides du système vivant et leur enseignement en thérapeutique, ayant énuméré les moyens d'orientation qui servent à les dévoiler et en provoquer la satisfaction, l'auteur continue en ces termes : (1) « N'est-ce pas une chose digne de remarque que la » plupart des médications héroïques aient des effets im» médiats semblables aux spontanéités curatives les plus » ordinaires? Les hémorrhagies sont représentées par la » saignée; les bénéfices de nature par les purgatifs et les » émétiques ; les sueurs critiques par les diaphorétiques ; » les flux humoraux et les éruptions cutanées par les épis» pastiques et les cautères. »

« Ce rapprochement fait justice des accusations dont la

(1) page 35.

» Médecine est l'objet de la part des hérétiques du moment.
» Des novateurs qui réduisent la connaissance de la maladie
» à la daguerréotypie de ses symptômes et son traitement
» à la prétendue loi des semblables, ont peu de soucis des
» procédés de la nature et de leur imitation. ».

Le regard le moins perspicace voit assurément à travers la transparence de ce dernier paragraphe que *les hérétiques du moment* et *les novateurs qui n'ont aucun souci des procédés de la nature et de leur imitation*, ne sont autres que les Homœopathes.

Notre plume se pique certes de trop de courtoisie pour qu'elle se permette de poursuivre à outrance la laconique et trop naïve critique que s'est permise en passant M. le docteur Barret, à l'endroit de l'Homœopathie. Mais avant d'opposer au docteur Barret ses propres paroles, arrêtons nous un instant sur le mot *hérétique*.

En matière de foi chrétienne, *les véritables hérétiques sont ceux qui se sont le plus écartés de la primitive église, de l'évangile, ce code de l'humanité*: en matière de science médicale, pour qu'il put exister des *hérétiques*, il faudrait prouver d'abord qu'il existe *une science médicale*, *un évangile médical*, *un code*, en un mot, *de l'art de guérir*.

Nous n'ignorons pas que la tradition de Cos constitue *la primitive science médicale*, quant à l'observation des maladies, science qui a résisté à deux mille siècles de luttes, parce qu'elle repose sur la vérité expérimentale. Les progrès qui ont été faits jusques à nos jours, dans cette branche de l'art de guérir, l'ont portée presque à la perfection. Mais en elle seulement, nous ne pouvons admirer *un évangile médical* qui nous enseigne à bien observer les maladies,

à découvrir les propriétés des médicaments, et à connaître la loi qui régit leur administration aux malades. Nous avons vainement cherché *ce code présumé* dont le docteur Barret accuse les Homœopathes de s'être écartés. Sur l'autorité de sa parole, nous fouillerions encore peut-être dans le passé de la science, pour découvrir ce trésor ignoré de nous. Mais M. le docteur Barret s'est chargé lui-même de mettre fin à nos perplexités et de nous prouver que nous ne pouvions être des *hérétiques*. En effet, (1) « la Médeci» ne, dit-il, un peu sceptique du moment, a les qualités » de ses défauts : elle n'affirme ni ne nie plus rien avec pas» sion, et prend volontiers son bien partout où il s'offre à » elle ; de la foi étroite des sectaires du physiologisme et de » l'anatomisme, elle est arrivée au travers du *que sait-je ?* » de Montaigne, au *ce pourrait bien être* de Fontenelle ». sauf toutes réserves relativement à l'empressement de la Médecine à prendre son bien partout où il s'offre à elle, nous n'avons qu'à féliciter M. le docteur Barret de la fidélité de ce portrait. Nous nous acquittons d'autant plus volontiers de ce devoir, que nous nous considérons comme parfaitement absouts du crime d'*hérésie*. Le *que sais-je* de Montaigne et le *ce pourrait bien être* de Fontenelle sont des flambeaux philosophiques à la lueur desquels il nous parait difficile d'écrire un *évangile médical*.

Dès l'instant que la qualification d'*hérétiques* ne peut nous être donnée, il serait puéril de refuter la modification dont a cru devoir l'accompagner M. le docteur Barret : *hérétiques du moment !!* eh, certes nous n'étions

(1) page 19.

point nés lorsque la grande voix d'Hahnemann formula les principes de l'Homœopathie. *Les moments* ont été rapides, il est vrai, pour tous les systèmes médicaux, mais il nous serait impossible, même très-probablement à M. le docteur Barret, de citer un seul système en médecine qui ait invariablement enseigné, pendant *le moment* de plus d'un demi-siècle, les mêmes principes sur la manière d'envisager les maladies, sur la notion des propriétés des médicaments et sur la loi thérapeutique qui en règle l'administration.

Mais revenons à l'appréciation *des médications héroïques dont les effets immédiats sont semblables aux spontanéités curatives les plus ordinaires.*

Quand on a vu briller l'intelligence supérieure de M. le docteur Barret, s'appliquant à la solution des problèmes les plus ardus de la pathologie de l'homme; quand on a pu juger son talent d'observation, traduit par la fidélité de ses descriptions; lorsqu'on le suit dans ses laborieuses recherches, toujours éclairé par le flambeau du vitalisme, on ne s'aurait prévoir que ce pathologiste éminent doive renfermer ses hautes idées dans le cercle étroit d'une thérapeutique purement matérialiste. Nous n'avons pas certainement la prétention de lui donner des conseils; mais nous nous permettrons, par une brève analyse des premières observations qu'il cite, de lui démontrer combien les médications qu'il appelle *héroïques* sont peu dignes de ce nom.

Avec cette loyale franchise qui caractérise les hommes de sa portée, M. le docteur Barret narre ses insuccès avec autant d'abandon que d'autres mettent de soins à les taire.

Nous n'abuserons pas de cette vertu médicale, trop rare de nos jours.

La première observation a pour sujet une jeune fille, atteinte d'ophtalmie scrophuleuse. Plusieurs traitements restèrent sans succès, enfin, le calomel, administré à doses répétées, sauva l'œil menacé : mais un mois après, la malade succombait à une phtysie sur-aigue.

La deuxième a trait à un imprimeur dont les phénomènes pectoraux graves, après bien des traitements, ont été guéris par un gonflement osseux à l'articulation tibio-tarsienne et au tarse-droit ; la peau qui la recouvre s'est ouverte maintes-fois et un trajet fistuleux donne encore du pus.

Le sujet de la troisième observation est un jeune homme de 22 ans, affecté d'une tumeur blanche à l'articulation métatarso-phalangienne du gros orteil droit : les deux dernières générations de sa famille avaient été moissonnées par la phtysie, mais il semblait étranger à ces dispositions fatales. L'affection locale résista à l'application d'un exutoire, à l'iode, aux amers, au muriate de baryte et céda enfin aux bains de mer. Quelques mois après, malgré les traitements les plus sévères, le malade succomba dans le marasme par affection pulmonaire.

La quatrième nous entretient d'une rhumatisante, d'abord légérement atteinte, qui ensuite présente des phénomènes abdominaux très-graves, qui sont attribués à la migration du principe rhumatique sur cette région. Un traitement énergique reste sans succès, et enfin tout cet ensemble de symptômes inquiétants, qui était dù à la rétention

des selles, cède à l'évacuation artificielle des matières fécales.

La cinquième expose qu'une jeune personne de 18 ans toussait, maigrissait, devenait haletante, avait de la fièvre, ses règles s'altéraient dans leur cours, lorsque malgré les médications le mieux indiquées, il devint évident que le pronostic le plus fâcheux était seul admissible. Cependant le père de la jeune fille parle d'une squammeuse humide qu'il porte depuis longtemps. Sur ce, la malade est envoyée aux eaux sulfureuses de Vaqueyras; une éruption se fait aux deux bras et la malade guérit.

La sixième nous dépeint les phénomènes aigus graves cérébro-spiniens qu'éprouva un ouvrier tanneur, lesquels s'aggravèrent sous l'influence d'un traitement anti-phlogistique énergique, aidé de la révulsion; enfin le danger étant extrême, au lieu d'être débilité, le malade est tonifié, son état s'améliore; une éruption au visage, erysipélalente d'abord, crustacée florescente plus tard, juge favorablement sa maladie.

La septième fait l'historique de la folie d'un célibataire, prédisposé héréditairement à cette affection. Saignée, bains, purgatifs et un seton à la nuque améliorent sa position mais ne le guérissent pas. Une diarrhée séreuse s'établit et le malade guérit.

La huitième a pour sujet un cultivateur, affligé d'une insomnie rebelle. Les bains, l'eau de veau, l'extrait thébaïque, les tempérants, les sédatifs, les anti-spasmodiques échouent également. Le malade avait eu presque toute sa vie, une ou deux fois l'année, la diarrhée pendant une quinzaine de jours. Les purgatifs sont impuissants à la

rappeler. Enfin des raisins, pris le matin à la souche, et mangés sur place à la rosée, ramenèrent les selles liquides et le sommeil.

Enfin l'auteur rapporte un fait qui concerne l'illustre Fouquet, le fondateur de l'enseignement clinique. Ce professeur, à un âge très-avancé, eut des attaques soudaines de palpitations, d'oppression et de vertiges; on put craindre à la fois pour lui une rupture du cœur et une apoplexie cérébrale. Le génie du mal échappe à ses disciples, à ses collègues et à Fouquet lui-même. Enfin une décharge hémorrhoïdaire rend le malade à la santé.

Après chacune de ces observations, M. le docteur Barret aurait pu à peu près écrire les lignes qui suivent la sixième. « Qu'avions-nous, dit-il, dans l'espèce, pour » nous orienter et nous conduire? Un mouvement fluxion» naire si redoutable en soi, que nous dûmes en méconnaî» tre le génie et en arrêter l'essor..... ce ne fut qu'à *juvan» tibus et ledentibus* que nous distinguâmes la mauvaise voie » de la bonne. Nous arrivâmes au bout de cette dernière » sans nous douter de l'issue par laquelle nous étions ra» menés à la santé, et nous n'eûmes, ainsi qu'en algèbre, » la valeur de l'inconnue qu'à la fin de l'opération. » (1)

Nous sommes parfaitement convaincu que M. le docteur Barret aurait pu remplacer ces observations par d'autres mettant en évidence que l'art médical Allopathique, quelqu'imparfait qu'il soit à notre avis, peut cependant opérer de brillants rétablissements de la santé, lorsqu'il est pratiqué par des hommes tels que lui. Dans ce cas, nous aurions

(1) page 22.

été sévère dans l'appréciation des moyens, tandis que nous nous contenterons de faire de simples rapprochements, dans cette circonstance. Nous prouverons seulement combien la Médecine, quelque soit son éclat et son élévation dans la spéculation, dans l'observation des phénomènes morbides, devient hésitante, incertaine et dangereuse dans la pratique.

Il pourrait être vrai de dire que les saignées, les vésicatoires et setons, les purgatifs et vomitifs, les diaphorétiques enfin *sont héroïques* ; les uns pour évacuer du sang, les autres pour provoquer de la sueur, des selles copieuses ou des suppurations artificielles ; prise en ce sens, l'expression d'*héroïque* peut-être acceptée, mais en ce sens seulement ; car les observations du docteur Barret ne prouvent nullement que ces moyens soient *héroïques* pour le rétablissement de la santé des malades.

Le quò natura ducit eò ducendum est, peut-être, et est effectivement un flambeau de la clinique : mais les observations que nous avons analysées nous permettent de supposer qu'il n'est pas facile de se conduire à la lueur des lumières qu'il projette. Cet ancien adage peut bien, par exemple, nous porter à croire qu'il est bon de provoquer des selles chez un malade qui est sujet à la diarrhée, mais il ne nous apprend nullement que quelques raisins agiront plus sûrement dans ce but que tous les purgatifs connus.

Comment, M. le docteur Barret, les collègues de Fouquet, cet illustre professeur lui-même ont pu se tromper sur l'existence et la nature des BESOINS MORBIDES ; « pour » arracher le masque qui les couvre, il faut une grande » sagacité, il faut maintes fois recourir à des tâtonnements

» et à des essais (1), et *la formule du naturisme serait une » donnée pratique des plus fécondes* (2) ! Une fonction du » meilleur renom peut pécher par sa violence ou sa fai» blesse, sa briéveté ou sa longueur, par l'inopportunité de » sa venue ; il faut, suivant les cas, l'aider, l'enrayer ou la » laisser faire (3) », d'un autre côté, « des fonctions morbi» des, parasites et même funestes, prennent quelquefois le » masque des fonctions recorporatives et ces dernières sont » plus souvent exposées, par leur gravité apparente, à être » méconnues et refoulées (4) » : M. le docteur Barret reconnait : « que cette erreur n'est que trop commune dans la » pratique des mieux avisés ; heureux, dit il, celui qui la » découvre à temps, plus heureux celui qui la répare et qui » obtient la réapparition des prétendus maux qu'il a fait ces» ser, car leur suppression intempestive est une faute plus fa» cile à commettre qu'à effacer (5) », et l'étude des besoins morbides serait une donnée pratique des plus fécondes !!! « La distinction des maladies qui aboutissent au bien du sys» tème d'avec les maladies qui le tourmentent inutilement » ou qui le ruinent, est incontestable en principe, mais elle » est hérisée de difficultés dans une foule d'applications », (6) Ayant contemplé ce tableau, jugera-t-on qu'il *est bien digne de remarque que la plupart des médications héroïques aient des effets immédiats semblables aux spontanéités curati-*

(1) page 54.
(2) page 6.
(3) page 10.
(4) page 12.
(5) page 12.
(6) page 9.

ves les plus ordinaires ? Ce parallèle peut piquer la curiosité des amateurs de rapprochements, mais il est bien incapable de satisfaire les *desirata* du médecin.

Mais ce n'est pas tout : « maintenant, dit plus loin le doc- » teur Barret, si des besoins diarrhéiques et hemorrhoï- » daires peuvent être si obscurs, de quelles ténèbres ne » doivent pas souvent s'envelopper des besoins plus rares » que le sujet éprouve pour la première fois ! Le besoin » non encore manifesté d'une attaque de goutte régulière, » par exemple, le besoin d'une phlegmorrhagie nasale, » d'une expectoration catharrale ou d'une de ces excré- » tions d'impondérables, qui sont la solution de tant d'états » nerveux. le problème a beau être à une seule inconnue, » le praticien qui le rencontre ignore que le problème » existe et se pose menaçant devant lui : il arrive diffici- » lement à le soupçonner et plus difficilement à le resou- » dre (1). » On peut certainement être fier de pouvoir se dire : j'appartiens à l'école d'Hippocrate, je compte devant moi des Sydecham, des Stahl, des Barthez ; mais assurément, lorsque descendu de ces hautes régions, on ne dispose que de sa lancette, des sangsues, des exutoires, des purgatifs, des vomitifs et des diaphorétiques pour seconder les vues infinies de la nature, même pour provoquer *ces excrétions d'impondérables qui sont la solution de tant d'états nerveux*, on a bien peu de droits à dire que certains *novateurs*, qui préconisent des moyens thérapeutiques précieux et nouveaux, *ont peu de soucis des procédés de la nature et de leur imitation.* Ce droit est d'autant plus

(1) page 29.

contestable que M. le docteur Barret reconnait que *c'est à une époque de critique et d'eclectisme à réhabiliter dans une synthèse harmonieuses* LES VÉRITÉS EXPÉRIMENTALES *de tous les âges de la médecine.* (1)

Mais arrêtons-nous : il est par trop facile de prouver que l'Allopathie, même sous l'égide de ses plus éminents défenseurs, n'a de la valeur que comme science spéculative et que l'art médical ne peut en recevoir que des lumières douteuses et vacillantes.

M. le docteur Barret sera sans doute fort étonné de se trouver en communauté de vues, dans plusieurs points importants, avec les Homœopathes qu'il a traités d'*hérétiques.* Nous allons toutefois lui prouver qu'il en est ainsi : et d'abord, le titre lui-même de son livre et la pensée entière qui l'a dicté, ne sont-ils pas une expression, vague il est vrai, de cette *prétendue* loi des semblables qui est la base de l'Homœopathie ? Vouloir remplacer des besoins morbibes par l'action de moyens auxquels il reconnaît la propriété *héroïque* de produire ces mêmes besoins morbides, n'est ce pas tomber un peu dans l'*hérésie* des Homœopathes ? Dans un champ aussi vaste que celui de la thérapeutique, il est naturel que le foyer de la vérité ne se révèle à ceux qui en sont éloignés que par de faibles lueurs. Au reste, voici des phrases qui sont parfaitement explicites : « Ne suffira-t-il » pas ordinairement de rendre le dynamisme déraillé à son » essor OU DE LE POUSSER DANS LE SENS DE SES TENDANCES pour » faire cesser son aberration ? » Et plus bas : « soit une

(1) page 5.

» cause animatrice qui s'aliénne dans une idée morbide, » vous voulez substituer à cette affection une opération mé- » dicatrice, et vous avez à choisir entre plusieurs qui peu- » vent, suivant le cas, aller à vos fins : prenez-vous au ha- » sard parmi les plus révolutionnaires et les plus puissantes ? » Oui, s'il s'agit de suspendre pour un instant la fonction » pathologique et d'en obtenir un moment de silence. Mais » s'il vous faut une réforme, vous n'y arriverez qu'au » moyen DE LA SUBSTITUTION LA PLUS SYMPATHIQUE AU SYSTÈME, » la seule susceptible de s'y naturaliser et d'y acquérir la » plénitude de ses développements et de sa durée, FUT-ELLE » LA PLUS FAIBLE EN PRINCIPE, ELLE SERA LA PLUS EFFICACE EN » FAIT. (1).

Hahnemann lui-même n'a pas mieux précisé le précepte que nous trouvons sous la plume de M. le docteur Barret : les mots seulement sont changés. Ajoutons en passant que non satisfait de proclamer le principe Homœopathique, M. le docteur Barret, rigoureux logicien, en consacre la conséquence la plus importante, celle des infinitésimalités, FUT-ELLE LA PLUS FAIBLE EN PRINCIPE, ELLE SERA LA PLUS EFFICACE ! Mais il ne s'en tient pas là : nous retrouvons la même pensée dans les lignes suivantes, à propos de la révulsion. *Ce qui gouverne la révulsion, son principe supérieur*, dit-il, *est bien plutôt* L'APPROPRIATION, *la convenance des efforts distractifs, que leur* ÉNERGIE (2). Ce n'est donc pas quantitativement mais qualitativement, qu'agissent les moyens thérapeutiques. C'est évidemment là l'opinion de M. le docteur Barret et c'est aussi celle des Homœopathes.

(1) page 37. (2) page 36.

Là ne se bornent pas les points de contact qu'il y a entre cet écrivain et nous : *la phrase symptômatique doit être intelligible sans doute*, dit le docteur Barret, *mais il faut apprendre à l'interpréter quand elle est obscure, on n'est pas médecin à moins de s'être initié à la langue de l'automatisme, et il est vrai de dire qu'elle a* AUTANT DE DIALECTES QU'IL Y A DE MALADES (1). Peut on exprimer avec autant de concision et de vérité, le principe d'individualisation des cas morbides ? Cette pensée, si infructueuse dans la thérapeutique Allopathique, n'est pas moins précisée dans les phrases suivantes : « la détermination du génie d'une maladie est » donc un problème PLUS INDIVIDUEL qu'on ne le croirait au » premier abord (2) ; la force vitale est comme la puissance » morale, ses idiosyncrasies INDIVIDUELLES SONT INCALCULA» BLES ; elle est susceptible d'une grande variété de modes » morbides.... (3). » Nous serions bien désireux de savoir comment l'Allopathie pourrait s'y prendre pour APPROPRIER ses quelques *médications héroïques* aux IDIOSYNCRASIES MORBIDES, INDIVIDUELLES ET INCALCULABLES qu'admet M. le docteur Barret.

Il serait évidemment oiseux de dire que, comme les Homœopathes le pensent, la maladie est aussi primitivement vitale, pour M. le docteur Barret : mais il est une concordance doctrinale, entre lui et nous, que nous tenons à faire ressortir. Citons ses propres paroles : « on dit » souvent que la nature des maladies est inconnue, et on a » raison si, par nature, on entend essence, si on fait allu» sion à ce qu'il n'est pas donné à l'esprit de l'homme de

(1) page 15. (2) page 10. (3) page 30.

» saisir et de pénétrer : à ce titre nous ignorons la nature » du plomb, du souffre, de l'oxygène et des autres corps » simples dont l'histoire est le mieux connue : mais si la nature des êtres et de leurs modalités se réduit pour nous à » la somme de leurs attributs, à leur signalement phéno- » ménal, à leur caractérisation empirique, nous connais- » sons la nature des maladies comme celle des corps » bruts (1). » Voilà qui est bien évident, M. le docteur Barret se contente, pour connaître la nature d'une maladie, de DAGUERRÉOTYPER *la somme de ses attributs, son signalement phénoménal, sa caractérisation empirique*, toutefois en interprétant la *phrase symptômatique* et en distinguant *autant de dialectes que ce qu'il y a de malades.*

Hahnemann et son école n'ont jamais dit autre chose : lorsque notre MAITRE a formulé le précepte que dans l'appréciation d'un cas morbide, *il faut surtout et presque exclusivement s'attacher aux symptômes frappants, singuliers, extraordinaires et* CARACTÉRISTIQUES, il n'a pas cru, nous le pensons du moins, qu'il fut possible d'appeler cette opération la *daguéréotypie* des symptômes de la maladie : il a voulu au contraire que chaque *phrase symptômatique* fut appréciée et que *le dialecte* non-seulement de chaque malade, mais même de chaque fonction de ce malade, fut parfaitement connu de ses disciples.

En résumé, pour M. le docteur Barret, comme pour l'École Homœopathique, LA MALADIE EST PRIMITIVEMENT VITALE; elle ne peut être connue que par ses symptômes, d'où ressort nécessairement son INDIVIDUALISATION. Les moyens

(1) page 38.

thérapeutiques n'agissent qu'à cause de leur APPROPRIATION ; leur efficacité ne dépend pas de *l'énergie* de leur action, mais de la convenance de leur emploi : de telle sorte que LE PLUS FAIBLE EN PRINCIPE DEVIENT LE PLUS EFFICACE EN FAIT. Quant à la loi thérapeutique, la loi des semblables, M. le docteur Barret l'admet comme nous et pour lui prouver que ce n'est point une *prétendue loi*, nous citerons de nouveau ses propres paroles : *ne suffira-t-il pas* ORDINAIREMENT *de rendre le dynamisme déraillé à son essor, ou de* LE POUSSER DANS LE SENS DE SES TENDANCES *pour faire cesser ses aberrations*? et ailleurs : *mais s'il vous faut une réforme radicale, vous n'y arriverez qu'au moyen* DE LA SUBSTITUTION LA PLUS SYMPATHIQUE au système, *la seule susceptible de s'y naturaliser et d'y acquérir la plénitude de ses développements et de sa durée.*

Nous reconnaissons néanmoins que dans l'esprit de M. le docteur Barret, cette grande loi n'a point l'extension pratique que lui donne l'École Homœopathique Ce Praticien croit encore pouvoir *individualiser l'application des quelques médications héroïques* qu'il possède, et trouver dans leur action, une réponse thérapeutique aux *innombrables dialectes pathologiques* qui s'offriront à lui. Dans cette illusion, M. le docteur Barret ne pense point encore *à l'expérimentation pure* et aux nombreuses propriétés thérapeutiques qu'il est permis de connaître par cette voie. Il y a donc entre lui et notre école une différence que nous nous hâtons de constater, car il pourrait être fort peu agréable à M. le docteur Barret d'être assimilé complétement à ceux qu'il a appelés *hérétiques et novateurs, peu soucieux des procédés de la nature et de leur imitation* Cette différence doctrinale, et pratique surtout, est assez capitale pour qu'elle soit

mise en relief : M. le docteur Barret se borne *à interpréter la phrase symptômatique*, à chercher à comprendre *les innombrables dialectes pathologiques*; c'est ce que font également les Homœopathes, qui ne se contentent point de la simple *daguéréotypie* des symptômes. Mais ils ne s'arrêtent point là ; ils partagent leur attention la plus soutenue entre l'interprétation de la *phrase symptômatique pathologique* et *la phrase symptômatique* PATHOGÉNÉTIQUE ; ils ne sont véritablement médecins Homœopathes qu'à la condition de comprendre non seulement les *innombrales dialectes pathologiques*, mais encore *les innombrales dialectes* PATHOGÉNÉTIQUES, de telle sorte que *la maladie* et *le médicament* soient parfaitement appréciés et individualisés, l'une par ses manifestations symptômatiques et l'autre par les effets pathogénétiques qu'il est capable de produire sur l'homme en santé.

Nous sommes certain que la science de M. le docteur Barret ne lui permettra point de s'arrêter sur la voie de la vérité médicale dans laquelle nous avons été heureux de le rencontrer : sa logique, sa bonne foi surtout nous sont garants de l'ardeur qu'il déploira à poursuivre le perfectionnement de l'art qu'il pratique avec tant de distinction. Nous sommes convaincu qu'il est impatient de n'avoir plus à écrire des phrases comme celles-ci : « Il y a donc des af-
» fections rebelles, et il serait aisé d'en grossir le nombre,
» qui ne sont améliorées par aucun traitement, (1) » et ailleurs, « le peu de curabilité des maladies chroniques
» est un fait trop réel, et, il ne faut pas craindre de l'a-
» vouer, un fait bien humiliant pour la médecine (2). »

Dr BÉCHET.

(1) page 26. (2) page 39.

DÉMONSTRATION PHYSIQUE

DE L'ÉLECTRICITÉ

développée par la trituration des médicaments Homœopathiques.

Dans la pensée d'Hahnemann et de son école, le mode de préparation des médicaments Homœopathiques en développe les propriétés, en dégageant celles-ci de la matière. Ce n'est point ici le lieu d'exposer les considérations théoriques qui s'ajoutent aux résultats cliniques pour prouver de quelle énergie d'action sont doués les médicaments et même bien des substances qui, avant d'être soumises à nos procédés pharmacodynamiques, étaient complètement inactives sur l'organisme vivant.

Nié par le plus grand nombre des médecins, quoique affirmé par des milliers de faits bien observés, ce phénomène est resté, sinon inexpliqué, du moins sans autres démonstrations que celle obtenue par la clinique. Cette dernière preuve étant repoussée par tous ceux qui ne veulent point croire à l'efficacité des globules, il ne sera pas sans intérêt de leur ouvrir une voie dans laquelle ils pourront recueillir des preuves plus puissantes sur leur conviction. C'est ce qui nous porte à entretenir nos lecteurs, trop prématurément peut-être, de quelques observations que nous

avons recueillies pendant la trituration des médicaments Homœopathiques.

Tout le monde sait que le frottement développe de l'électricité ; nous n'avons pas la prétention d'annoncer quelque chose de surprenant en faisant connaître que ce phénomène se produit pendant la préparation des substances par le broiement. Toutes les intelligences qui se sont appliquées à l'étude des grands problèmes posés par l'Homœopathie, ont été portées à croire que la *dynamisation* des médicaments par les procédés Homœopathiques, n'avait d'autre cause que l'intervention de l'électricité. Nous avons nous-même émis cette opinion depuis fort longtemps : mais, personne, que nous sachions du moins, n'a encore prouvé par des expériences physiques, l'existence du fluide électrique pendant les triturations Homœopathiques : c'est ce que nous avons fait, et nous publions sommairement le résultat de nos expériences.

Il y a environ quatre ans, triturant nous même, chez M. Carre, le *mercure soluble* d'Hahnemann, nous fûmes étonnés d'entendre un certain petit bruit, répété souvent, qui nous parût partir du fond du mortier, et qui nous rappelait celui que produit le dégagement spontané d'étincelles, du condensateur d'une machine électrique en mouvement. Ce bruit alla croissant jusqu'à la fin de la première trituration. Pendant la deuxième, il ne s'affaiblit point, ainsi que pendant la troisième. Les triturations du *soufre* nous donnèrent le même résultat, d'une manière aussi évidente.

Attribuant à la nature des substances l'intensité de ce phénomène, recueilli dans notre cabinet, nous pré-

parâmes le *lycopode*, et le *sel de cuisine*, et chacun de ces médicaments donna lieu, pendant ses triturations, à la crépitation électrique que nous avons signalée plus haut, et d'une manière sensible, même à trois ou quatre mètres de distance.

Cette crépitation électrique ressemble assez bien au bruit que produirait l'écrasement de petites granulations dures et qui se trouveraient au fond du mortier. Dans le début de la préparation, et alors il n'y a point de crépitation électrique, ce phénomène pourrait s'expliquer par le broiement du sucre de lait et de la substance médicamenteuse; mais ce n'est qu'après avoir réduit à peu près en poudre impalpable tout le contenu du mortier, que le préparateur entend le bruit dont il a été fait mention.

Nous résolûmes de nous occuper immédiatement de l'étude de ce phénomène : nous ne l'avons fait encore que d'une manière imparfaite et le désir d'appeler sur cette intéressante question l'application d'intelligences plus versées dans la matière et moins distraites par d'autres travaux, est le seul motif qui puisse légitimer cette publication que nous avons déjà appelée prématurée.

Ayant la certitude, par le sens de l'ouie, du dégagement électrique pendant les triturations Homœopathiques, nous avons voulu le constater par le sens de la vue. A cet effet, nous avons prié dernièrement M. Brun de faire une préparation, la nuit : lorsque la crépitation a été manifeste, nous avons porté dans le cabinet voisin la bougie stéarique qui nous éclairait, et M. Brun continuant dans l'obscurité à triturer fortement *silicea*, nous avons vu, par moment, une grande traînée lumineuse et blan-

châtre qui, au fond du mortier, suivait le mouvement du pilon, paraissant sortir de l'extrêmité même de ce pilon.

Cette expérience ne nous a point paru suffisante : nous avons suspendu une boule de moëlle de sureau, par un fil de soie, à une petite potence : à chaque temps de la trituration de *silicea*, nous avons, sans toucher à la potence et à la boule de sureau, placé le mortier d'une manière immobile, de telle sorte que la boule de sureau se trouvât à peu près, au moment où le triturateur s'arrêtait, au milieu du cercle formé par la poudre silicique, et à la distance d'environ deux à trois centimètres du fond du mortier. Avant d'avoir donné à nos moyens d'investigation ce haut degré de précision, nous avions longuement et à diverses reprises, expérimenté sur ce phénomène d'une manière moins rigoureuse. Le fil de soie était tenu par nous, en observant toutes fois avec le plus grand scrupule, que placée sur divers points d'appui, notre main ne put communiquer le moindre mouvement à la boule de sureau. Craignant néanmoins qu'il n'en fut ainsi, nous avons eu la pensée de suspendre celle-ci d'une façon absolument immobile. Nous devons déclarer que dans ces deux conditions, l'expérience a donné les mêmes résultats.

Pendant toutes ces expériences, la boule a été impressionnée d'une manière plus ou moins manifeste : l'attraction et la répulsion de la boule a toujours été évidente, lorsque celle-ci a été approchée de l'un des points de la circonférence formée par la poudre silicique Après chaque temps de la trituration, avant de commencer le raclage de la poudre qui adhère aux parois du mortier, le préparateur inclinait doucement celui-ci au-dessous de la boule de su-

reau, et en relevant le mortier sur sa base, l'électromètre se trouvait placé dans les conditions convenables. Le tout étant ainsi placé, il a toujours suffi pour constater le phénomène, de déplacer doucement le mortier. La boule de sureau se trouvait ainsi rapprochée de la circonférence formée par le médicament préparé. A un point donné, variable selon l'état électrique et hygrométrique de l'atmosphère, l'électromètre a été attiré ou repoussé dans toutes nos expériences. Toutefois il faut avoir le soin de toucher souvent la boule de sureau avec les doigts ou mieux avec une tige métallique, si on veut bien préciser la nature des impressions éprouvées par l'électromètre. Nous reconnaissons qu'il y a là un point de haute difficulté pour déterminer la nature de l'électricité dont la présence est constatée.

Craignant que le mouvement imprimé à l'air par notre respiration, ne put altérer l'exactitude de nos observations, nous avons placé le tout sous une cloche de pendule de chéminée; le même phénomène s'est reproduit dans toutes ces expériences, que nous avons répétées sur divers médicaments. L'analogie nous porte à croire que pendant les succussions imprimées aux médicaments liquides, il se produit également de l'électricité.

Une observation assez singulière doit être mentionnée, c'est que la boule de sureau, qu'il faut à chaque nouvelle expérience débarrasser de l'électricité dont elle s'est chargée, n'est pas impressionnée de la même manière par tous les médicaments, ni même par les diverses triturations d'un même médicament. Il est problable qu'il faudra répéter souvent ces expériences avant de pouvoir établir avec certitude la nature et la succession des phénomènes qui sont

susceptibles de se produire par la présence de l'électricité, à la suite de la préparation de nos médicaments. La nature des substances triturées, les circonstances de l'atmosphère, soit par le froid ou la chaleur de l'air, la sécheresse ou l'humidité, peuvent assurément faire varier à l'infini la manifestation du phénomène que nous mentionnons, et qui, quoique très-évident, n'a pas une telle intensité qu'il puisse résister aux influences que nous signalons.

Il est certain que ce phénomène du dégagement de l'électricité, pendant les triturations Homœopathiques, serait la preuve irrécusable de la puissance d'action des substances que nous employons, si le sucre de lait, trituré seul, ne donnait lieu lui-même, au phénomène que nous venons de décrire. Néanmoins les observations dont nous publions le résultat, et surtout celles que nous appellons sur ce sujet, ne manqueront point d'établir sur une base, susceptible de démonstration physique, le *dynamisme pharmacique* dont l'invention est due encore au génie de notre MAITRE.

Il est un fait que nous ne devons pas non plus passer sous silence : l'électricité ne manifeste plus son action attractive ou répulsive dans les préparations qui ont quelques jours de date.

Ces deux circonstances, que le sucre de lait trituré seul donne lieu à la crépitation électrique, et en second lieu, que l'électromètre ne révèle point la présence de l'électricité dans une préparation qui n'est pas immédiatement récente, paraissent frapper de stérilité les expériences que nous avons faites et celles que nous provoquons sur cette matière : nous ne le pensons pas cependant. N'est-il pas ra-

tionnel en effet de supposer que l'appel, la production ou, comme on voudra du reste, la simple manifestation du fluide électrique pendant les préparations Homœopathiques, permet aux propriétés des médicaments de se communiquer au véhicule qui leur est ajouté? Nous ne pouvons pas démontrer que les propriétés curatives des médicaments existent par un certain mode d'être de leur état électrique, mais l'analogie nous autorise à le croire; sera-t-il donc bien hasardé de penser que la préparation d'un médicament Homœopathique n'est autre chose que *l'électrisation* de son véhicule par l'électricité particulière à chaque substance? Mais nous dira-t-on, cette électricité, manifestée pendant la préparation, cesse d'exister quelques heures après. Cela est vrai, quant à l'électricité à l'état libre et phénoménal par les instruments connus, mais cela ne peut-être vrai quant à l'électricité à l'état latent.

En réfléchissant aux prescriptions faites par Hahnemann lui-même et qui ont été invariablement suivies jusqu'à ce jour, dans la trituration des médicaments, il devient évident que dans la pensée de notre Maitre, la trituration n'a d'autre but que d'obtenir une parfaite division du médicament par son mélange intime avec le sucre de lait. Pour notre compte nous croyons que le *dynamisme* des médicaments repose sur le plus ou moins d'électricité qui est mise en évidence pendant leur préparation.

Les pharmacopées de Hartnemann et de Jarh disent, d'après Hahnemann, qu'il faut, pour une trituration, une heure entière ainsi divisée: trente-six minutes pour le broiement qui se fait en six temps, et vingt-quatre minutes

pour détacher, après chaque temps, la poudre qui a adhéré au mortier et au pilon.

Assurément vingt-quatre minutes sont insuffisantes pour le *raclage*, si le préparateur a employé la force qu'il convient pendant toute la trituration. Les pilons généralement usités sont tellement courts et offrent si peu de prise, qu'il est difficile d'admettre qu'il soit possible de triturer avec eux un médicament avec l'énergie nécessaire. Une heure peut alors suffire pour toute la trituration. Mais si le préparateur s'est muni d'un manche en buis, susceptible d'être coapté avec une vis de pression à tous ses pilons, il aura alors avec une bien moindre fatigue, la faculté de triturer puissamment; et la substance triturée adhérera si fortement aux parois qu'il faudra plus de vingt-quatre minutes pour l'en détacher. Ce n'est pas certainement à cause de la longueur de l'opération, que nous préconisons l'excellente addition que nos pharmaciens font à leur pilon, mais c'est parce qu'avec elle, il se développe des phénomènes électriques plus intenses et que nos médicaments sont plus actifs.

Nous rapporterons à ce propos qu'il y a quelques années, l'un de nos confrères qui tient un haut rang parmi nous, nous exprimait son mécontentement sur le peu d'efficacité du traitement Homœopathique contre les affections vénériennes : notre étonnement fut grand et nous lui dîmes combien les triturations mercurielles guérissaient merveilleusement les suites, récentes surtout, d'un coït impur. Il nous promit d'en essayer. Nous avons appris depuis que les triturations mercurielles lui avaient également fait défaut; mais nous avons appris aussi que son préparateur tri-

turait les substances, en tenant le pilon avec le bout de trois doigts.

Là se trouve le secret de bien des insuccès : *l'électrisation* du sucre de lait pendant la préparation d'un médicament ne peut s'obtenir qu'à la condition que la trituration soit énergique, et les propriétés de la substance ne peuvent être dégagées de sa matière, ne peuvent être exaltées en quelques sorte, que par l'intervention de l'électricité.

Ce fluide si universellement répandu dans toute la nature, morte ou vivante, n'est-il pas en définitive la cause unique et première de toutes les forces ; le calorique qui pourrait sous ce rapport et bien d'autres, rivaliser avec le fluide électrique est-il bien essentiellement distinct de celui-ci ? Nous laissons à autrui le soin de sonder ces hauts mystères de la création, et revenant à notre sujet, nous déclarons qu'il ne répugne pas à notre raison, et à la science ce nous semble, d'admettre que les propriétés des médicaments résident dans un mode particulier de leur état électrique ; que la matière brute qui constitue les corps est étrangère à la force médicamenteuses et ne peut produire d'autres effets sur notre organisme que ceux appelés physico-chimiques. *L'électrisation* avec un médicament d'une matière sans puissance médicamenteuse, aurait pour résultat de communiquer à cette matière la force même du médicament.

Quoiqu'il en soit de toutes ces suppositions, auxquelles nous n'attachons pas d'autre importance que celle que méritent des hypothèses, devraient-elles même n'avoir aucune valeur, nous n'en demeurons pas moins convaincu que le phénomène électrique que nous avons signalé est

digne de l'attention des hommes qui désirent l'avancement de notre science, ne fut-ce même que pour constater que nos préparations sont faites dans des conditions appréciables. Celles-ci ne consistent pas seulement à mélanger un médicament avec du sucre de lait, il faut fortement triturer ces deux substances, de manière à en obtenir un tout parfaitement homogène, susceptible d'impressionner l'électromètre par toutes ses parties.

Nos pharmacopées ne parlent nullement de ce moyen de démontrer la parfaite exécution de nos préparations. La dernière édition qui vient d'être publiée de celle du docteur Jarh, ne fait également point mention du phénomène dont nous venons d'entretenir nos lecteurs; il est donc probable qu'il est resté inaperçu pour ces Praticiens. Leur silence à ce sujet ne nous parait pas devoir appeler d'autre explication. MM. Jarh et Catelan auraient-ils pensé au contraire qu'il n'y avait pas lieu de prêter quelque attention au développement de l'électricité pendant les triturations, parce que ce phénomène est constamment produit dans la nature par le frottement de certains corps? Nous ne pouvons le croire. En effet, ne fut-ce, ainsi que nous l'avons dit, que pour constater à la fin de chaque trituration, que l'opération a été parfaitement faite, qu'il ne nous parait point oiseux de mentionner le phénomène dont il s'agit. Mais nous allons plus loin, notre École ne peut-elle pas à juste titre s'en prévaloir contre sa rivale dont les médicaments ne subissent nullement l'action de l'électricité dans leur préparation? Mais sans rechercher les bénéfices de ce parallèle, ne sommes nous pas en voie d'expliquer par la nature des corps préparés Homœopathique-

ment et leur état électrique connu, les anomalies que nos médicaments présentent relativement à leur conservation ? La notion de ce phénomène électrique ne pourra-t-elle pas nous donner raison de la facilité avec laquelle s'altèrent certains médicaments, qui cependant sont restés dans les mêmes conditions que d'autres dont la bonté est demeurée intacte ?

Ainsi donc nous pensons que nous ne devons point mépriser une manifestation phénomènale dont nous ne pouvons, il est vrai, préciser les avantages, mais dont il est permis cependant de s'en promettre de plus d'un genre. Qu'il nous soit permis, avant de terminer ces lignes, de formuler quelques espérances, sous la forme dubitative : l'électricité dégagée est-elle la même pour tous les médicaments ? La science possède-t-elle des électromètres capables d'apprécier l'électricité de chaque substance médicamenteuse ? L'organisme vivant sera-t-il le seul électromètre capable de démontrer l'existence de l'électricité latente des médicaments ? Ces questions ouvrent un champ immense aux expérimentateurs avides d'arracher des secrets à la nature. Nous aurions cherché nous même la réponse à toutes ces questions et nous aurions gardé le silence au sujet de ces travaux, jusqu'à l'entière élucidation de tous nos doutes, si nous n'avions été convaincu que le temps et les moyens nous manquaient également pour les conduire au but que nous avions devant nous.

D[r] Béchet.

PROLÉGOMÈNES.

Altissimus creavit de terrâ medicamenta, et vir prudens non abhorrebit illa.

Eccl. XXXVIII.

Nous ne devons pas perdre de vue que nous nous adressons plus particulièrement à des personnes étrangères à l'art de guérir, pour les initier à la connaissance de l'Homœopathie. Notre but est de former leur conviction sur sa doctrine et sur sa médication, de leur fournir les notions indispensables à leur compréhension, de leur faciliter les moyens de porter, avec connaissance de cause, un jugement sain, solide et juste, touchant son efficacité et surtout touchant sa supériorité théorique et pratique sur toutes les autres méthodes médicales, de leur prouver enfin, que l'Homœopathie est la vraie médecine et que tous les systèmes médicaux, qui l'ont précédée, sont plus spécieux que réels.

Nous ne nous faisons pas illusion sur la difficulté de remplir, d'une manière complète, la tâche toute philantropique que nous nous imposons; car, dans l'exposition systématique d'une doctrine médicale, quelque précise et claire qu'elle soit, se tenir à la hauteur de la science, et

se mettre à la portée de toutes les intelligences, n'est pas chose si facile.

Cependant persuadé, que nous sommes, que toute vérité bien définie et clairement exposée, peut facilement être saisie et comprise par une intelligence même peu exercée, et peu familiarisée avec les conceptions abstraites, nous nous efforcerons d'atteindre notre but, par un apperçu court et didactique des connaissances nécessaires à l'initiation de la théorie Homœopathique.

On ne peut exiger, en effet, que nous fassions entrer dans le cadre restreint d'un journal, un cours complet d'anatomie, de chimie animale, de physiologie, de séméïotique, de pathologie et de thérapeutique : nous étudierons, et seulement d'une matière succinte, l'homme, la vie, la santé, la maladie, la mort, et la médecine.

Puissent nos forces ne pas trahir notre zèle, et tous nos efforts être couronnés de succès.

Nous sommes obligé d'entrer ici dans des définitions excessivement abstraites et ardues, qui ont exercé plus d'un esprit éminemment philosophique, et qui ont subi des variantes nombreuses.

Nous entrons en matière.

L'HOMME.

L'homme est une créature raisonnable, formée par la toute puissance de Dieu, et composée de matière, d'un fluide, qu'on est convenu d'appeler vital, et d'une âme.

La matière. — La matière est définie par les Physiciens, la substance qui entre dans la composition de tous les corps; elle revet des formes diverses, et se peint sous des couleurs différentes; ses éléments se combinent dans

des proportions multiples et variées, d'après les lois de la sagesse divine. Elle constitue la charpente de l'homme : ses os, qui sont des points d'appui et des leviers ; ses muscles, qui sont des cordes motrices et les agents du mouvement, mis en action par la puissance du fluide vital ; ses organes, les uns qui sont les machines élaboratrices des humeurs destinées à entretenir et à faciliter l'exercice de l'organisme entier ; les autres qui sont le siége des sens ; le sang, qui contient tous les matériaux propres au développement et à l'accroissement de la dimension et des formes, et qui fournit toutes les molécules réparatrices en compensations des pertes, résultat des excrétions : toutes ces parties ne sont que des variétés de forme de la matière qui en un mot constitue le corps entier de l'homme.

Elle n'est par elle même qu'un instrument inerte et passif.

Le Fluide vital. — Ce fluide subtil, invisible, impondérable et éminemment actif, découle d'une source unique, éternelle, intarissable, et forme cet océan immense, sans fond et sans bords, où plongent tous les corps et tous les êtres de l'univers. Il pénètre la matière, la combine, la modifie, la méthamorphose, produit avec elle les phénomènes de la sensibilité, de la contractilité, de l'assimilation, tous les actes vitaux, toutes les fonctions animales. En un mot il vivifie la matière.

Il est inaltérable dans son essence comme il est pur dans son principe.

L'Ame. — L'âme est une émanation de la divinité, une étincelle de la vraie lumière, une parcelle du grand être, une infinitésimalité du grand tout, individualisée dans le

corps humain, sans cesser de faire partie de l'unité, qui n'a ni commencement ni fin : elle est indestructible, impérissable, immortelle enfin comme Dieu.

L'âme est la souveraine de l'intelligence, l'appréciatrice de la vertu et du vice, la directrice du libre arbitre dans les voies opposées du bien et du mal.

Si le fluide vital dirige et accomplit avec le concours de la matière les actes vitaux, si sous son influence le cœur bat et pousse le sang dans toutes les parties du corps, les poumons respirent, l'estomac digère, etc. ; l'âme, dans ses attributions, dirige les mouvements volontaires, préside aux fonctions intellectuelles, coordonne et règle les pensées et demeure ainsi responsable des actions qui en sont la conséquence.

Nous devons observer (et cette réflexion n'est pas étrangère au sujet que nous traitons), que l'âme ne jouit pas toujours de la plénitude de ses prérogatives : il est telle diformité, vice de conformation, congénial ou acquis; il est tel trouble dans les fonctions physiques et morales, où la puissance et les facultés de l'âme semblent comme paralysées : dans ces conditions, l'aberration de la pensée, la culpabilité des actions, qui sont la suite de cette aberration, cessent de peser sur la responsabilité de l'âme, à moins que sa volonté n'ait provoqué le désordre.

En résumé, l'homme est à l'image et ressemblance de Dieu, une trinité matérielle, vitale et spirituelle : mais cette trinité n'est pas identique à la trinité divine, elle n'en est que le symbole.

La Vie. — Si la réunion intime et harmonique de la matière, du fluide vital et de l'âme constitue l'homme,

la vie est l'action incessante de ce fluide vital sur la matière, dans les conditions de la vitalité et l'accomplissement continu ou intermitent des fonctions animales et intellectuelles; nous disons continu ou intermittent; car il est bon de noter, que parmi ces fonctions, les unes sont continues, comme la respiration, la circulation; les autres sont intermittentes comme la digestion et les excrétions.

En d'autres termes, vivre, c'est pour l'homme, sentir, s'assimiler, se mouvoir et penser.

La Santé. — La santé est le fonctionnement normal de l'organisme, avec l'équilibre et l'harmonie des fonctions animales et avec la manifestation libre et régulière des phénomènes vitaux. Si l'on exigeait cet équilibre stable, cette harmonie parfaite, cette liberté facile, cette régularité rigoureuse, dans un sens absolu, pour constater la santé, il serait difficile, pour ne pas dire impossible, d'arriver à cette constatation chez un individu : un pareil état sanitaire est encore un phénix à trouver; de manière que l'on peut dire sans être en désaccord avec la vérité, qu'il n'existe pas de santé parfaite, dans toute l'absolue et rigoureuse acception des mots.

La santé finit là où la maladie commence.

La Maladie — La maladie est la perturbation de l'action du fluide vital produite par le changement de formes de la matière et par la rupture de l'équilibre primitif de ses combinaisons, d'où résulte la lésion permanente d'une ou de plusieurs fonctions du corps.

Une modification passagère en plus ou en moins dans l'activité d'une ou de plusieurs fonctions, un changement momentané dans la modalité de l'économie vivante, com-

me l'accélération de la respiration, la rapidité des battements du cœur, la vitesse de la circulation après une émotion ou après une course précipitee, ou un exercice pénible et forcé, la pâleur de la face au moment d'une frayeur, la rougeur du visage pendant un accès de colère, le refroidissement de la peau par l'impression d'un abaissement de température, une sueur abondante sous l'influence d'une forte insolation, l'augmentation de la chaleur animale par l'effet de la digestion, ne peuvent être qualifiées de lésion de fonctions et constituer une maladie, qu'autant que la durée de ces divers phénomènes se prolongerait au delà d'un certain terme.

Les causes des troubles fonctionnels sont les changements brusques de température, les commotions morales, les matières hétérogènes et morbifiques, qui ont pénétré ou ont été introduites dans l'économie animale.

Les symptômes ne sont que l'expression de la souffrance et la manifestation des effets et non la maladie. La maladie, en peu de mots, est tout ce qui n'est pas la santé.

La Mort. — L'altération des formes et des combinaisons matérielles dans le corps, arrivée à un certain point, empêche l'action du fluide vital de s'exercer suivant les lois de la vitalité. L'empêchement de cet exercice, l'interversion de cette action, entraîne la suspension des actes vitaux. La cessation complète et permanente de la manifestation de ces phénomènes qui représentent la vie, est la mort. Elle est suivie d'un autre ordre de phénomènes appelés cadavériques, qui sont la désagrégation de la matière, et la putréfaction des fluides. La séparation de l'âme et du corps n'est plus la mort, elle n'en est que la conséquence. Il faut que

sa prison soit brisée et détruite pour que l'âme prenne sa liberté, et son essor vers sa nouvelle destinée.

La mort est ainsi la cessation de la vie.

LA MÉDECINE.

La médecine est l'art de guérir, et guérir c'est neutraliser, dans l'économie animale, les causes morbifiques.

La médecine qui guérit ainsi, est la médecine spécifique ; elle est seule curative, par conséquent la seule vraie médecine.

L'unique doctrine qui l'enseigne est la doctrine Homœopathique. La suspension des effets morbides, la cessation des manifestations anormales, le rétablissement de l'équilibre, le retour de l'ordre naturel, sont du ressort de la puissance vitale. La médecine n'est en réalité qu'un manœuvre intelligent qui apporte et fournit les instruments bien choisis, opportuns et bien appropriés, à l'ouvrier qui est chargé lui-même d'opérer et qui n'est autre chose que le principe vital, que d'autres appellent la nature.

Tous les systèmes divers et contradictoires qui se sont succédés en médecine, qui se sont combattus et détruits mutuellement depuis Galien jusqu'à Hahnemann exclusivement, bien que calqués sur des hypothèses plus ou moins ingénieuses, plus ou moins séduisantes, ne sont pas moins prestigieux et erronés. Leur multiplicité et leur contradiction en sont une preuve irréfragable.

Et cependant tous ces systèmes ont eu leur vogue comme nouveauté, ou faute de mieux, et malgré leur fausseté. Tellement il est vrai de dire avec Lafontaine :

L'homme est de glace aux vérités,
Et tout de feu pour le mensonge.

Manquant de dogme et de loi fondamentale, ils n'ont offert ni unité, ni solidité; et leur durée brillante n'a été qu'éphémère comme celle des feux follets qui jettent une faible lueur au milieu des ténèbres.

Ces édifices systématiques péchant par leur base ont dû s'écrouler.

Que reste-t-il aujourd'hui de ces Babels médicales, qui semblaient défier les effets réunis du temps et de la vérité? rien que des vestiges en ruine et des débris réunis ou épars, que les médecins Allopathes empiriques ou éclectiques ramassent au hasard, et qu'ils s'efforcent de rajuster pour s'en faire un abri contre les reproches d'ignorance et contre les remords de la conscience.

Vains efforts, inutile tentative, que de prétendre à une reconstruction dogmatique avec des matériaux si disparates.

C'est ainsi, pourtant, que chaque médecin se crée pour lui seul, une méthode, avec des éléments hétérogènes, et qu'il emploie à la fois dans un même traitement des moyens si contraires entre eux.

De cette infinité de méthodes thérapeutiques particulières ou générales, quelques-unes ont un nom, qui correspond à l'effet qu'on veut produire. Ainsi il y a la méthode palliative, la méthode excitante, évacuative, révulsive, fortifiante, relâchante, pertubatrice, etc., etc., et l'on prétend guérir en les mettant en usage simultanément, ou successivement. Erreur funeste et déplorable!

Pallier, c'est stupéfier les nerfs par l'emploi des narcotiques et émousser ainsi la sensibilité; cela n'est pas guérir.

Exciter, c'est provoquer la réaction de la puissance vitale; cela n'est pas guérir.

Evacuer, c'est forcer les sécrétions et les évacuations ; cela n'est pas guérir.

Révulser, c'est irriter une partie du corps par tous les pertubateurs possibles dans l'intention et dans le but de produire une irritation artificielle qui domine et efface l'inflammation que l'on veut anéantir ; cela n'est pas guérir.

Fortifier, c'est solliciter la contractilité des tissus dans l'espoir d'augmenter la force organique ; cela n'est pas guérir.

Relâcher, c'est diminuer l'activité vitale dans les parties molles ; cela n'est pas guérir.

Perturber, c'est porter le trouble et le désordre dans l'économie animale ; cela n'est pas guérir.

La méthode pertubatrice résume à peu de choses près, toutes celles que nous venons de passer en revue et tant d'autres ; elle est la plus dangereuse et la plus meurtrière. *Ab unâ disce omnes.*

Le jugement que nous portons sur les méthodes en général et sur la méthode pertubatrice en particulier, est sévère, nous l'avouons, mais il est juste.

Il pourrait paraître suspect sous notre plume, mais il ne le sera pas, prononcé par l'auteur de l'article *Pertubation* dans le *Dictionnaire abrégé des Sciences médicales.*

Laissons le parler lui-même. (1)

« Quand le danger est pressant, redoutable, la nature » du mal équivoque, et son siége mal connu, il (le méde- » cin) choisit soudainement, sans but déterminé et sans

(1) Voir le *Dictionnaire abrégé des Sciences médicales*, au mot *Pertubation.*

» trop savoir se rendre compte des motifs de son choix, il » choisit un ou plusieurs moyens, qu'il croit susceptibles » de déterminer une action violente, rapide, un grand » trouble dans l'organisme, dans l'espoir qu'au milieu du » mouvement tumultueux qu'il va provoquer, le mal épui- » sera sa force. C'est, à proprement parler, concentrer le » feu sur une partie du bâtiment, qu'on abandonne à son » activité dévorante, dans l'espoir incertain de sauver le » reste; mais le plus souvent on ne fait qu'augmenter l'é- » tendue du mal, et il n'existe pas un seul fait qui prouve » qu'un malade *sauvé par la méthode pertubatrice*, n'aurait » pas été sauvé sans elle. »

Nous continuons de citer.

« Quels sont en effet les moyens dont on fait usage pour » déterminer une pertubation? Ce sont le froid le plus vif, » la chaleur la plus intense, la douleur, la soustraction » énorme et subite de sang, et notamment de sang artériel, » les vomitifs les plus forts, les purgatifs les plus actifs, » les narcotiques, les stimulants les plus énergiques; on » emploie ces moyens tantôt les uns après les autres, mais » séparés par de courts intervalles, tantôt plusieurs en » même temps et toujours de manière à provoquer une » secousse en sens contraire. Supposez qu'on agisse sur un » sujet bien portant, il est évident qu'on met sa vie en » danger, ou au moins qu'on est certain de le rendre ma- » lade »

Et plus loin :

« Agissez pour obtenir ce résultat (une distribution » plus égale de la vie) *n'importe comment.* » N'importe comment! qui aurait jamais cru qu'une pareille expression

sortirait de la bouche d'un homme, qui se dévoue par état au soulagement de l'humanité! Agissez, n'importe comment, multipliez les applications douces, stupéfiantes dans le même lieu et loin du siége affecté, par les rubéfiants, les irritants, frappez, s'il le faut, l'organisme entier, et cette médecine pertubatrice sauvera votre malade.

Vous croyez, sans doute, que j'emprunte cette déclamation à quelques-uns de ces empiriques, qui font l'admiration de la populace sur les places publiques? non, elle est sortie de la plume d'un médecin, d'ailleurs très-estimable, mais qui ne comprend pas que si la révulsion peut-être et est en effet utile, ce n'est pas en frappant tout l'organisme, ni surtout en agissant *n'importe comment*, que l'on sauve les malades.

La pertubation n'est jamais indiquée; y avoir recours, c'est quitter le rôle honorable de médecin pour descendre à celui d'empirique. Nous, nous ajouterons pour remplir l'office de bourreau.

Or, si la méthode pertubatrice est, comme nous l'avons avancé et comme il est facile de s'en convaincre par la citation que nous venons de faire, le résumé des méthodes médicales régnantes, l'Homœopathie à part, que conclure de pareilles médications, que penser de la médecine officielle? Pénible conclusion et tristes pensées!

Et qu'on ne croie pas que ces réflexions n'obsèdent jamais l'esprit et la conscience du médecin. Il se demande parfois : sais-tu ce que tu fais? fais-tu le bien? fais-tu le mal? A ces questions importunes sa naïveté répond pour pallier son ignorance : la science n'en apprend pas davantage; l'art n'en peut pas plus; un autre ne fait pas mieux;

et puis, pour étouffer le cri de sa conscience, il se répète souvent cet axiome peu logique et par trop élastique : *Meliùs anceps quam nullum*, que l'on traduit ainsi : Il vaut mieux tenter un remède incertain que d'abandonner le malade à une mort certaine.

C'est avec une pareille philosophie qu'on se proclame médecin ; c'est avec de pareilles médications que l'on prétend guérir. Erreur fatale ! illusion funeste ! aveuglement déplorable ! j'en appelle au témoignage de tout homme de cœur, de tout médecin consciencieux, sans crainte d'être démenti.

Non, guérir n'est pas torturer le corps, épuiser ses forces, bouleverser l'organisme. Guérir c'est détruire la cause du mal, éloigner tout ce qui peut être nuisible, c'est seconder les réactions naturelles au lieu de les contrarier. Or la médecine qui opère ainsi, nous le répétons, est la vraie médecine. La seule doctrine qui l'enseigne est l'Homœopathie.

La démonstration et la preuve de ces vérités feront le sujet d'un article prochain.

Nous avons déjà fait ressortir par un parallelle de la médecine officielle et de la médecine Homœopathique les contrastes frappants qui les différencient et les distinguent. Nous avons signalé les tortures et les dangers de celle-là, et les avantages et les bienfaits de celle-ci ; nous n'avons pas à revenir en ce moment sur ce sujet. Nous aurons souvent occasion de le discuter et de démontrer dans le cours de la publication que nous avons entreprise, de quel côté est l'erreur, de quel côté est la vérité.

Dr PAYEN.

DE LA SYPHILIS.

Car depuis que cette affection est connue (l'affection vénérienne), je crois que personne ne peut ignorer que s'il est quelque maladie où l'on ait employé différentes méthodes de traitement, où celle qui avait été adoptée autrefois ait été abandonnée ensuite dans les mêmes endroits, et où celle qui avait été rejetée lui ait été substituée, c'est certainement celle-ci.

(*Morgagni, des causes des maladies*, 58me *lettre*).

S'il est une question pratique qui doive être au premier chef, le sujet constant des méditations du Médecin Homœopathe, c'est assurément celle de l'affection syphilitique. La fréquence de cette redoutable maladie, les désordres graves et multipliés qu'elle cause dans l'organisme humain, sa transmissibilité possible par une foule de voies, l'indécision qui règne dans la science au sujet de ses diverses manifestations symptômatiques, l'état de sa thérapeuthique enfin sont autant de motifs qui commandent à l'homme voué à l'auguste ministère de guérir ses semblables, de ne cesser jamais d'étudier cette cruelle ennemie de l'humanité. De même que le moraliste doit constamment s'efforcer à en combattre la cause première, la débauche; le médecin, jaloux de remplir son devoir, doit consacrer ses

plus éminentes facultés à l'étude des moyens, capables de détruire sûrement la syphilis, cette source de la majeure partie de nos maux. Si les individus que le libertinage lance dans ce gouffre de douleurs, demeuraient les victimes isolées des accidents véroliques, peut-être le sujet que nous allons traiter pourrait paraître digne d'un moindre intérêt; mais chaque jour, nous voyons s'étendre sur ce moderne lit de Procuste des êtres innocents qui vont expier des fautes qui leur sont étrangères; chaque jour nous avons à constater l'existence de crimes que la loi n'atteint pas, et qui certes sont pires par leurs résultats, que bien d'autres que la loi frappe avec rigueur. Qu'est-ce en effet une mort instantanée que cause une main homicide, à côté de cette mort lente qui vient terminer d'indicibles souffrances?

L'importance du sujet que nous allons traiter est si grande que nous nous proposons, pour concentrer notre attention sur des apperçus moins étudiés, de nous abstenir de toucher aux divers points qu'il présente et qui ne se rattachent pas d'une manière indispensable à la curation de la syphilis. Décrire, même rapidement, les nombreuses altérations pathologiques auxquelles donne lieu le *virus* syphilitique, serait absolument inutile pour le but que nous nous proposons. Au reste, la syphiliographie a été portée de nos jours à un tel degré de perfection, que nous ne pourrions rien ajouter à la vivacité des couleurs qu'ont répandues sur ce lamentable tableau des mains plus habiles et plus exercées que la nôtre. Nous aurons soin également de ne choisir que les plus saillants parmi les faits cliniques nombreux que nous pourrions citer à l'appui de notre opinion; leur historique sera même le plus bref possible;

nous osons espérer que la brièveté qui est imposée par l'abondance de la matière, à l'exposé syphilothérapique qui va suivre, ne nuira en rien à la solidité des principes qui y sont développés.

Dans le premier paragraphe, nous examinerons en détail les causes que nous avons énumérées plus haut comme devant spécialement recommander à l'étude constante des Médecins Praticiens la question de la syphilis; dans le deuxième, nous exposerons quelles sont les doctrines que l'observation proclame comme devant dominer la pathologie syphilitique : dans le dernier enfin nous dirons quel est le traitement anti-syphilitique le plus efficace.

§ Ier *Des causes qui commandent d'une manière toute spéciale au Médecin Praticien l'étude de la syphilis.*

I. La cause de la fréquence de l'affection vérolique est loin d'être exclusivement dans les débordements de la débauche : la très-imparfaite exécution des mesures que l'hygiène publique ordonne pour en circonscrire les ravages, l'insuffisance peut-être de quelques unes de ces mesures, peuvent sans doute donner en partie raison du nombre multiplié des infections syphilitiques : mais il est d'autres causes qui contribuent plus efficacement à en répandre le *virus* dévastateur. Ces causes, nous le disons hardiment, sont dans l'imperfection de la science, dans l'immoralité d'une partie du corps médical et enfin dans l'inexécution de la loi.

Personne n'est responsable de l'imperfection de la

science ; c'est à la conscience et au savoir de chaque médecin qu'il incombe le devoir de la faire disparaître.

Il ne nous faut rien moins que la conviction où nous sommes que nous allons remplir un devoir, pour nous permettre de dire comment une partie du corps médical lui-même, et les magistrats honorables qui veillent à l'exécution des lois, sont la cause indirecte de nombreuses contagions syphilitiques.

L'origine honteuse de l'affection vénérienne n'est avouée par le novice dans la débauche, qu'avec le rouge au front ; il ne pourrait le plus souvent confier cet humiliant aveu à son médecin, qui est ordinairement un ami de sa famille. Dans ses perplexités, il use de stratagèmes pour savoir ce qu'il pourra faire : son affection s'aggrave et enfin il va se confier à quelqu'un dont il n'est pas connu. Celui-ci est quelquefois *un véritable médecin* et il renvoie le malade guéri ; mais le plus souvent, ce n'est hélas qu'un *industriel médecin*, et après des frais énormes, le patient sort de son cabinet, que disons-nous, le patient sort de son usine à *robs*, *injections* ou *sirops* plus ou moins anti-syphilitiques, après avoir vu convertir son affection primitive en affection constitutionnelle. Mais ce patient qui se portait bien et qui est souffrant aujourd'hui, est heureux néanmoins ; on lui a dit qu'il est guéri et il le croit d'autant plus volontiers que nuls symptômes extérieurs ne peuvent le convaincre du contraire. La leçon lui a servi, car il ne revient plus à sa santé primitive, la débauche lui fait horreur, et pour rendre complet le divorce qu'il a fait avec elle, il se marie. L'avenir va lui révéler combien a été parfaite sa guérison. S'il est assez heureux pour ne point ternir de son souffle

empoisonné la vierge pure qu'il a reçue dans sa couche nuptiale, il aura bientôt à gémir sur la santé des enfants qui naîtront d'eux? Leur constitution ne sera qu'une humiliante parodie de celle de leurs auteurs. Les souffrances de ces êtres innocents n'auront pas même le mérite de faire naître un remords dans le cœur de leur père, qui renvoie son médecin, parce que celui-ci a osé formuler une opinion accusatrice.

Nous n'avons point encore vieilli dans notre carrière, et cependant nous avons été bien des fois spectateur de faits analogues à celui dont nous venons de nous rendre le narrateur.

L'homme qui, pendant ses plus vigoureuses années, a rendu un culte fidèle à la débauche, est presque toujours la rente vivante et permanente de *l'industrialisme médical*. S'il a pu sauver un reste de santé dans cet orage de ses passions, il le consacre enfin à une famille dont il va devenir le chef. Combien mieux n'eût-il pas valu pour cette famille que ce père eût consommé son existence dans le libertinage passé !

L'industrialisme médical qui tapisse toutes nos rues de ses scandaleuses affiches, qui s'enrichit en palliant les effets désastreux de la syphilis, ou en lui substituant l'action désorganisatrice du mercure, voilà la cause la plus efficace de la fréquence de l'affection vérolique. Combien de fois en effet n'avons-nous pas eu occasion de déplorer les funestes effets de la fausse sécurité qu'il a donnée aux malades, ou à réparer les désordres qu'il a causés !

L'inexécution des lois qui règlent l'exercice de la médecine, n'a pas peu contribué à étendre les ravages de

l'industrialisme médical dont elle a décuplé le personnel. Il est rare que la syphilis récente soit traitée par un médecin, si ce n'est dans la classe intelligente ; les neuf dixièmes des syphilitiques sont d'abord *exploités* par des hommes qui le plus souvent n'ont aucun titre légal d'exercer l'art de guérir. Quelles ne sont pas les funestes conséquences d'un tel état de choses !

Observ. 1re. A l'âge de 18 ans, M. ***, à la suite d'une copulation impure, voit survenir sur le tégument préputial une excoriation ; il entre chez un pharmacien qui lui donne l'assurance que ce qu'il éprouve est de bien minime importance, et deux cautérisations consécutives le débarrassent, *en apparence*, de cette syphilis méconnue. Sa constitution irréprochable et sa santé n'en subissent d'abord aucune atteinte : cependant M. ***, se reconnait bientôt très-prédisposé à ce qu'il appelle des irritations d'entrailles ; trois années toutefois s'écoulent sans maladie grave : enfin il est alité pendant trois mois environ, par une inflammation d'entrailles que vient gravement compliquer une inflammation dydimique. La prétendue inflammation, celle surtout qui s'est fixée sur les organes reproducteurs, résiste aux plus rationnelles prescriptions anti-phlogistiques d'un médecin de premier rang. Cependant le malade étant exténué par les saignées, les sangsues, les bains, la tisanne et la diète, le mal accorde une trève, et à la faveur d'un durillon épidydimique, la convalescence du malade se termine par le retour à la santé, qui toutefois est loin d'être aussi parfaite que par le passé. Des aphtes très-cuisantes se creusent de loin en loin sur la muqueuse de la bouche ; quelques éruptions cutanées se manifestent de temps en temps, surtout à l'extérieur du

prépuce : mais tout cela *n'est qu'un reste d'irritation* et traité par les adoucissants. M. *** se marie enfin, ayant toutes les apparences de la plus belle santé et les attributs de la plus riche constitution. Sa dame n'est point aussi heureusement dotée sous ce rapport, mais assurément rien en elle ne peut faire craindre une incapacité reproductrice pareille à celle que nous avons observée chez elle. Cinq grossesses se succèdent et toutes se terminent avant terme. L'un des derniers enfants, né à huit mois, se couvre de pustules d'un caractère suspect, qui nous portent à penser que le choix de la nourrice a été fâcheux. Cependant celle-ci ne présente des phénomènes identiques que bien des jours après son nourrisson. Cet enfant succombe, dévoré par l'infection vénérienne la plus violente, qu'il communique à sa nourrice.

Il y a six mois, le père que nous n'avions jamais soupçonné de pouvoir être la cause des désastres de sa famille, vint nous consulter à propos de végétations qui étaient survenues depuis peu sur la muqueuse pénisienne il nous donna alors, après bien des questions, les détails qu'on vient de lire, auxquels il ajouta les suivants. Souvent et sans cause connue, une excoriation pareille à peu près à celle qui lui fut cautérisée avec la pierre infernale, il y a environ dix ans, s'est manifestée sur la même partie et a disparu sans autres soins que ceux que commande la propreté, au bout d'une huitaine de jours d'existence. Il n'a jamais infecté personne dans les rapports sexuels; la petite dureté de son épydidime droit n'a jamais été douloureuse : telles sont les causes de la sécurité dans laquelle il a vécu jusqu'à ce jour, mais que vient de troubler le nou-

veau symptôme qui l'amène dans mon cabinet. Un traitement exclusivement interne que nous ferons connaitre plus loin, l'a débarrassé de tous signes apparents vénériens. Nous sommes convaincu que si tout espoir de paternité n'est point évanoui pour lui, l'avenir lui en réserve les douceurs sans mélange d'amertume, par l'action d'un *virus* qui n'existe plus dans sa constitution.

Que de pages ne remplirait-on pas du récit de pareils faits, qui ont leur cause réelle dans le sommeil des lois, réglant l'exercice de la profession médicale !

Le médecin, jaloux de conserver intacte la dignité professionnelle, ne peut se taire en présence du honteux abus qui est journellement fait des titres scientifiques, pour masquer la coupable cupidité dont la syphilis est le champ le plus fertile. Comment imposer silence également à l'indignation qui bouillonne dans son cœur, en présence du laisser-aller de nos magistrats, qui gardent nos lois muettes malgré les désastreux résultats des infractions multipliées qui leur sont faites, dans l'exercice de l'art de guérir ? Si ces paroles accusatrices contribuent seulement à faire bien traiter dix siphilitiques qui seraient devenus la proie des charlatans, n'aurons-nous pas efficacement payé un large tribut de dévouement à l'humanité ?

II. L'importance, la durée et la multiplicité des désordres que la syphilis cause dans l'organisme humain est telle, qu'il ne faudrait pas moins de plusieurs volumes pour en décrire exactement, les formes, les caractères et les transformations, leur génésie, en un mot. Dans sa cinquante-huitième sur la maladie vénérienne, le savant Morgagni ne cite pas moins de trente-cinq de ses mémo-

rables lettres sur les causes des maladies, dans lesquelles il a eu à parler des effets du *virus* syphilitique. Il n'est presque aucune fonction, aucuns tissus, même l'intelligence, ce caractère suprême de l'homme, qui, d'après cet immortel observateur, ne puissent subir des altérations graves par l'action du vice vénérien. La syphiliographie moderne a, du reste, porté bien loin ses progrès, et il n'est pas de médecins qui puissent ignorer, dans l'état actuel de la science, quelle est toute l'extension pathologique de la maladie vénérienne. La durée des ravages que peut causer la présence du *virus* syphilitique dans l'organisme humain nous paraitrait digne de fixer notre attention en ce moment : mais la thérapeutique Allopathique rend cette tâche impossible à remplir. Comment en effet l'observateur peut-il poursuivre les traces du vice vénérien parmi la symptômatologie médicamenteuse que l'abus de drogues énergiques provoque chez tous les malades? Ce ne sera donc que lorque la réforme Homœopathique aura apporté une convenable tempérance dans l'administration des médicaments, qu'il sera possible de combler convenablement cette lacune. Une question non moins intéressante à élucider serait celle de l'innocuité temporaire de l'existence du principe vénérien chez certains malades : nous nous trouvons encore en présence d'un obstacle qui sort des limites de la science.

Comment en effet accepter comme exprimant effectivement la vérité tous les renseignements qui nous sont donnés par les malades ? Quels moyens avons-nous de contrôler leurs aveux? Toutefois, nous possédons plusieurs observations qui nous permettent d'admettre qu'un individu,

après avoir pallié des accidents primitifs, peut passer de longues années sans éprouver des désordres syphilitiques évidents. Nous avons été consulté il y a environ dix années, par un vieillard de 65 ans, qui nous présenta deux chancres indurés, et qui, malgré toutes nos ruses en l'interrogeant, fut constant à nous dire qu'il ne s'était *jamais* mis dans le cas de contracter une affection syphilitique, depuis trente-trois ans, époque à laquelle il fut traité d'une blennorhagie aigue simple. Peu de temps après, nous fûmes appelé à guérir de végétations balaniques, un client qui assurait n'avoir pu contracter cette affection depuis dix-huit ans où il fut traité d'une *coulante*. D'autres faits que nous pourrions ajouter à ceux-ci sont, nous en donnons l'assurance, dans les plus grandes conditions possible de crédibilité. Dans tous ces cas, l'attention la plus scrupuleuse nous a permis de constater toutefois que pendant ce sommeil prétendu du *virus* syphilitique, les malades ont subi dans leur santé de notables altérations dont l'étiologie était plus ou moins obscure. Nous n'hésitons pas à croire que le *virus* syphilitique ne puisse donc rester à l'état latent pendant un laps de temps plus ou moins long. Sera-t-il jamais possible d'en reconnaître l'existence pendant ce sommeil ? malgré toute l'attention que nous avons portée sur ce point capital de pratique, auquel sont liés de si graves intérêts, nous avouons que ce n'est que par des tentatives thérapeutiques qu'il est possible quelquefois de provoquer des signes de la présence du *virus*.

Lorsque la société, plus éclairée sur les véritables besoins de sa conservation, aura deshérité l'échafaud du droit de la venger, pour confier ce droit aux *virus* morbides et

médicamenteux, elle pourra permettre à la science de lui dire son dernier mot sur une foule de questions qu'il est du plus haut intérêt d'élucider. Par cette humanitaire réforme sociale, les grands crimes pourront être rachetés par de fructueuses expériences : la vie ne sera point ravie au criminel, mais elle servira à nous révéler des secrets pathologiques et thérapeutiques qui compenseront largement les dommages que la société avait subis par ses actions coupables.

Alors seulement il nous sera permis de décrire avec vérité et séparément les génésies syphilitique et mercurielle : alors seulement l'hésitation et le doute feront place à la certitude la plus absolue, et de combien de maux la société ne sera-t-elle pas délivrée !

Le but de ce travail étant essentiellement pratique, ce serait le surcharger outre mesure que de présenter ici, même en abrégé, la description des symptômes syphilitiques, sur lesquels nous aurions à revenir à l'occasion de leur traitement. Nous nous bornons donc à signaler la gravité des phénomènes morbides primitifs ou consécutifs vénériens, pour faire ressortir davantage combien est impérieux le devoir des médecins, qui doit incessamment diriger leurs études vers la curation du fléau qui depuis bientôt quatre siècles s'appesantit sur l'humanité.

III Le caractère essentiel de la maladie vénérienne, c'est la contagion et sa transmissibilité par voie héréditaire.

La contagion syphilitique s'exerce par germe, dans un contact immédiat, ou médiatement par des objets qui sont

plus ou moins imprégnés de ce germe ou *virus*. La syphilis ne naît jamais spontanément, et quels que soient les efforts que fassent certains individus pour prouver la spontanéité des symptômes syphilitiques qu'ils présentent, il n'en est pas moins vrai qu'il n'existe aucun exemple authentique qui puisse faire admettre la spontanéité de la maladie vénérienne. Pour des causes, toujours respectables, le médecin paraît quelquefois être persuadé du contraire, mais pour nous, qui plus d'une fois avons accueilli, en apparence bien entendu, l'opinion contraire, nous pensons que l'affection syphilitique est toujours le résultat d'un contact médiat ou immédiat. Jamais aucun fait n'est venu infirmer cette conviction que professent d'ailleurs tous les médecins.

Le contact immédiat d'un individu sain, par l'une de ses membranes muqueuses ou une surface dénudée de son épiderme, avec des parties affectées de syphilis, suffit le plus souvent pour l'infection de cette cruelle maladie. Le simple contact des lèvres, dans un baiser, a bien des fois servi de voie au *virus* syphilitique. Combien sont tristes les réflexions qui naissent après la constatation d'un tel fait ! En effet, il n'est point indispensable que l'individu malade ait déjà ressenti des symptômes évidents pour qu'il devienne lui-même un foyer redoutable. Souvent, souillé par un acte récent de libertinage, le père ou le frère peut avoir, sans s'en douter, de bien dangereux témoignages d'affection pour son innocente jeune fille ou pour sa candide sœur ; et alors le mal est d'autant plus grand que l'origine en est plus honteuse et que la malade est dans des conditions de vertu plus certaines. La trans-

mission médiate est plus redoutable encore pour la société que d'objets ne pourrions-nous pas énumérer qui ont été les sinistres instruments par lesquels la syphilis s'est répandue ! Tous les ustensiles de table, qui ont servi à un individu contagié, peuvent, s'ils n'ont pas été convenablement lavés et séchés, être porteurs du *virus* syphilitique. Les exemples que nous pourrions emprunter seulement à notre observation personnelle, seraient bien nombreux. Nous en citerons un seul.

Il y a deux ans, un individu vint nous consulter pour *du mal* qu'il avait dans la bouche. A l'odeur de son haleine, au caractère de divers ulcères que nous observâmes sur la muqueuse buccale, nous n'hésitâmes pas à reconnaître la nature de l'affection dont il était atteint, depuis une quinzaine de jours. L'inspection des organes génitaux nous prouva que la contagion n'avait pu s'opérer par eux. Le malade au reste persistait, et il n'avait aucune raison de nous le cacher, à nous affirmer qu'il ne s'était nullement exposé à contracter une maladie honteuse, et grand fut son étonnement lorsque nous lui assurâmes qu'il en était atteint cependant. L'ayant mis sur la voie par diverses questions, il finit par nous raconter que quelques jours avant la manifestation *du mal* de sa bouche, il avait fait une assez longue séance dans une guinguette, où il avait choqué le verre avec divers individus, parmi lesquels il nous nomma l'un de nos malades que nous traitions en ce moment pour des ulcères syphilitiques au voile du palais. Il reconnut que les verres s'étaient mélangés, et qu'il avait bien pu boire, et plus d'une fois, dans le verre des autres.

Nous pensâmes qu'il suffisait de ces renseignements pour lui ordonner aussitôt un traitement anti-syphilitique qui le guérit.

Les enfants que l'on place chez des nourrices infectent souvent des familles entières d'honnêtes paysans. Nous avons eu la douleur de calculer toutes les angoisses d'un cultivateur des environs, qui reçut l'affection syphilitique de sa femme, qui elle même avait été infectée par son nourrisson. Leurs cinq enfants furent ensuite atteints, probablement par l'intermédiaire des verres à boire.

Les nourrices elles-même sont quelquefois le moyen par lequel la syphilis parvient à porter la désolation au sein d'une famille entière.

Combien n'est-il pas à désirer qu'une disposition légale, sage et prévoyante, vienne opposer une barrière à cette source de maux, beaucoup plus fréquents qu'on ne le pense en général !

Quelle nomenclature n'aurions-nous pas à faire s'il fallait énumérer tous les objets qui peuvent servir à la transmission de la syphilis ! Un instrument de chirurgie mal essuyé après une opération pratiquée sur un syphilitique, des sangsues qui auraient été appliquées en premier lieu sur un individu contagié, des instruments de toilette, le siége d'un lieu d'aisance, etc., etc., sont quelquefois capables de porter des germes bien funestes. Les exemples ne sont peut-être pas assez nombreux dans la science, pour nous porter à signaler ces diverses causes comme étant très redoutables, mais ils sont suffisants pour que nous croyions devoir éveiller l'attention publique sur cette source, ignorée le plus souvent, de l'affection syphilitique.

Lorsque la syphilis a subi diverses transformations, soit par son ancienneté, soit par les mauvais traitements qui l'ont combattue, soit enfin par l'épuisement en quelque sorte de ses caractères primitifs, en passant par divers individus sans être renouvelée par une nouvelle contagion, elle devient moins susceptible d'être transmise immédiatement ou médiatement : mais elle se transmet alors plus facilement par l'hérédité.

Devenue constitutionnelle, la syphilis présente de graves dangers pour la société : les individus malades ignorent quelquefois qu'ils le sont ; les caractères de leur infection deviennent tellement vagues et incertains que les médecins eux-mêmes autorisent leur sécurité. Que de fois de lamentables conséquences d'un mariage contracté avec la confiance d'une guérison solide, sont venues démontrer que le germe du mal dévastateur n'attendait pour se développer que d'être mis en contact avec un organisme vierge de ses souillures ! la science possède de nombreux exemples d'une pareille calamité et il n'est pas de médecin qui n'en aît recueilli dans sa pratique.

Nous avons souvenir d'avoir lu dans un compte-rendu des travaux de la Société de Médecine de Toulouse, l'histoire d'un jeune homme qui avait été traité et mal guéri d'une affection syphilitique : cependant aucun signe ne pouvant lui faire supposer que sa guérison n'était point certaine, il se marie : sa femme est infectée, et cinq enfants qui naissent d'elle, à terme ou avant terme, portent des traces évidentes de l'infection vénérienne. Que de faits n'ajouterions-nous pas à celui-ci !

Nous avons été consulté, il y a peu de jours, par un

jeune homme, marié depuis cinq ou six mois, qui nous a déclaré avoir contagié sa jeune dame. Il porte lui-même une multitude de végétations verruqueuses sur l'extrémité du membre viril, et sa dame, d'après son rapport, a les organes génitaux couverts des mêmes végétations.

Ce malade nous avait consulté, il y a une dizaine de mois, pour la même affection, qui elle-même était certainement un *reliquat* d'une maladie vénérienne dont il avait été atteint, deux ans auparavant. Les ulcérations syphilitiques s'étaient cicatrisées, mais la blennorhagie était à l'état chronique, lorsqu'enfin des injections astringentes en avaient tari toutes les traces.

Sans nouvelle infection, et après deux ans de belle santé, M. X. se vit atteint de végétations; nous lui donnâmes des soins; *hydrarg. solub*, *nitri-acid.* et *thuya* diminuèrent considérablement le nombre des végétations. Une dernière restait, nous prescrivîmes une dose *nitri-acid.* Et nous ne revîmes plus le malade que deux mois après son mariage, époque où nous apprîmes que, ne voyant plus rien d'anormal chez lui, il avait cru devoir cesser tout traitement et contracter le mariage qu'il avait en vue. Lui aurions-nous donné ce conseil ? nous ne pouvons croire qu'il ne dût être porteur, à cette époque, de quelques signes d'infection vénérienne. Toutefois, lorsqu'il est venu nous satisfaire, peu de temps après son mariage, il était dans la sécurité la plus absolue touchant sa guérison; nous n'avions aucun motif de ne point ajouter foi à ses assertions et nous n'avons fait aucun examen sur sa personne. Si une grossesse était survenue, évidemment l'enfant conçu eut été infecté du vice vénérien.

Le cas qui précède est moins redoutable que d'autres que nous avons observés. Quelquefois la contagion s'opère sans qu'il survienne de nouvelles manifestations morbides sur le sujet primitivement infecté; la jeune femme, timide et inexpérimentée, se garde bien de parler de ce qu'elle éprouve d'anormal; elle devient enceinte, et sa fécondité porte un germe de mort. La syphilis en effet est une cause puissante d'avortement. Est-ce un mal? oui, sans doute, et cependant la non-existence nous paraît bien préférable à l'existence de ces petits êtres, victimes du libertinage, voués à la douleur et à la mort.

Les médecins ne sauraient trop étudier les masques divers sous lesquels se couvre l'affection vénérienne dans ses métamorphoses infinies Ils ne sauraient porter un trop grand scrupule dans les traitements qu'ils prescrivent aux malades; ceux-ci sont en général dans l'âge où la prudence et la prévoyance ne sont pas les vertus dominantes de l'homme: n'incombe-t-il donc pas aux médecins le devoir d'exposer sous des couleurs vraies, le tableau qu'il est possible de faire passer sous leurs yeux. La question de la contagion immédiate peut n'intéresser que les libertins, mais la transmissibilité de l'affection vénérienne par des moyens médiats et par voie d'hérédité intéressent la société toute entière.

Combien tristes ne doivent donc pas être les réflexions que suggère la légèreté mercantile qui préside le plus souvent aux conseils invoqués par les victimes de la maladie qui nous occupe!

IV. Une des causes puissantes qui multiplient les désordres causés par l'affection vénérienne est l'indécision qui

règne dans la science au sujet de ses diverses manifestations.

L'esprit systématique qui domine l'Allopathie, même lorsqu'elle se dit éclectique, nuit toujours, mais surtout dans les études syphiliographiques, à la pureté de l'observation. Les cadres nosologiques qui devraient être faits pour les maladies, si tant est qu'ils soient nécessaires, sont le plus souvent la cause de bien des erreurs graves, et les maladies ne sont pas observées telles qu'elles sont, mais elles sont vues telles qu'elles devraient être pour pouvoir entrer, sans injurier l'analogie, dans telle ou telle classification. Les vues généralisatrices de l'Allopathie ne peuvent se passer de classifications; une affection spéciale, *sui generis*, se présente, il faut nécessairement pour lui assigner une place, la dépouiller de ses caractères spéciaux, pour ne voir que ce quelle peut offrir de commun à plusieurs autres maladies, et alors la classification devient possible. C'est là ce qui a été fait bien souvent à l'égard de la maladie vénérienne, et ce n'est pas là la moindre cause des proportions effrayantes dans lesquelles se sont développés les désordres qu'elle a causés.

La blennorhagie est pour les uns une inflammation du canal de l'urètre, et pour les autres un catarrhe de la muqueuse urétrale. L'ulcération consécutive à un coït impur n'a de caractères spéciaux que si ses bords sont indurés; l'adénite inguinale est une simple inflammation; quelques-uns seulement se rappellent que tous ces phénomènes pathologiques sont les fruits redoutables du libertinage et les traitent en vue de cette étiologie spéciale; mais le plus grand nombre des médecins favorisent les désirs des malades qui tous aspirent à ne pas être rangés parmi les victimes du dérèglement des mœurs.

Il est facile de comprendre combien d'erreurs de cette nature ont dû et doivent chaque jour contribuer à la profusion de l'affection vénérienne : lorsque la science, seule compétente à juger en cette matière, hésite ou se contredit, il est évident que ceux qui lui sont étrangers, doivent accepter les opinions qui leur sont le plus agréables.

Mais si les études syphiliographiques sont ramenées dans la direction qu'elles n'auraient jamais dû quitter, assurément une grande réforme en suivra et un bien immense en sera la conséquence.

Que nous démontre en effet l'observation dégagée de toute préoccupation systématique? Elle nous dit et nous répète mille fois que les maladies lupanairiques, graves ou bénignes indistinctement, ne *surviennent jamais* chez des individus dont les mœurs ont toujours été pures.

Nous laissons à d'autres le soin de rechercher les caractères distinctifs des symptômes qui doivent être appelés vénériens et de ceux auxquels des médecins même haut placés, refusent cette qualification. Notre conviction est entière et suffisamment éclairée par une observation incessante de quinze ans. Les plus légères écorchures balaniques ou préputiales, les plus minimes échauffements, même contractés pendant la menstruation, nous ne les avons *jamais* observés sur des individus d'une conduite toujours irréprochable; et nous avons, au contraire, plus d'une fois constaté que ces prétendus symptômes insignifiants, qui avaient été traités d'une manière insignifiante, ont donné lieu plus tard à des signes évidents de syphilis constitutionnelle. Sur ce point, nous le répétons, notre conviction est absolue, et si nous insistons à la proclamer

c'est que nous avons la certitude d'avoir bien observé et de n'avoir pas précipité notre jugement. Un autre motif nous porte à la faire connaître, c'est le désir de remplir un devoir des plus impérieux. Notre opinion sur le grave sujet qui nous occupe, est en contradiction avec ce que professent des hommes haut placés dans la science : notre opinion est loin d'avoir cours dans la pratique médicale ; pourrions-nous la taire lorsque nous sommes convaincu que l'opinion qui lui est contraire décuple les ravages du fléau vénérien ?

Si nous voulions rapporter ici, même sommairement, les faits nombreux qui nous font repousser certaines propositions doctrinales de syphiliographie de haut lieu, il nous faudrait écrire des volumes : qu'on se rappelle l'observation de l'étudiant en droit que nous avons citée dans les premières pages de ce travail. C'est surtout chez les très-jeunes enfants qu'il nous a été permis de vérifier la vérité de notre observation. Toutes les fois que nous avons été appelé à donner des soins à des nourrissons chétifs, enchifrenés, oppressés, bien qu'ils fussent dans des conditions d'alimentation convenable, nous avons pu remonter *à un écoulement benin*, ou *à une écorchure insignifiante*, et *mercurius* a toujours été d'une efficacité remarquable. Il y a environ six mois, nous fûmes consulté pour un fils unique, âgé de 7 mois, que portait une magnifique nourrice, dont la belle santé contrastait singulièrement avec celle de son nourrisson, issu de parents doués d'ailleurs d'une belle constitution. Cet enfant avait été l'objet de soins médicaux incessants, presque depuis sa naissance. Par des raisons particulières, et nous croyant d'ailleurs

assez renseignés, nous n'adressâmes aucune question sur le passé de la conduite du père, et nous prescrivîmes une dilution de *mercurius* 15. L'enchiffrènement diminua bientôt, la respiration devint plus libre, le sommeil meilleur, l'allaitement plus libre, et la santé de l'enfant devint satisfaisante après deux doses du médicament précité.

Nous avons été moins heureux chez une jeune petite fille qui naquit et vécut quelques mois, avec tous les caractères de la syphilis congéniale, bien que les téguments et les ouvertures des muqueuses n'aient jamais présenté les signes de cette affection. Sa nourrice, femme de 24 ans et de belle santé jusqu'à ce moment, n'a jamais paru participer à l'affection morbide de son nourrisson; mais quelques mois après l'allaitement, elle revêtit tous les caractères de la cachexie scrofuleuse; toutes les glandes du cou se sont engorgées et ont acquis un volume considérable; il y a déjà plusieurs années de cela, et la pauvre nourrice n'est point guérie. Il faut ajouter qu'elle n'a jamais fait un traitement suivi et convenable.

Recherchant avec soin la cause de tous ces désordres, nous n'avons pu raisonnablement accueillir à ce titre qu'un écoulement blennorhagique qu'avait eu le père pendant sa vie de garçon, et qui avait été traité, selon les règles de l'art Allopathique, bien entendu.

La marche tardive ou défectueuse, chez les très-jeunes enfants, la déformation des extrémités osseuses, le rachitisme, en un mot, nous a paru bien souvent devoir n'être que l'expression d'un vice vénérien transmis par voie héréditaire. Dans tous ces cas, *mercurius* est rapidement efficace. Si l'affection, au contraire, est dépendante d'une cachexie scrofuleu-

se, ce médicament n'a pas la même efficacité et d'autres plus spéciaux sont indispensables.

Ainsi donc pour nous résumer, tout phénomène morbide local qui survient peu de temps après une copulation impure est un symptôme de l'infection vénérienne. Le diagnostic de celle-ci repose donc selon nous, sur ses manifestations symptômatiques, mais surtout sur son étiologie. Le médecin doit sans cesse se rappeler qu'aucun des accidents familiers qui sont observés chez les libertins, ne le sont *jamais* chez les individus qui sont toujours restés purs. On a invoqué, nous le savons, tantôt la malpropreté, tantôt les qualités irritantes de certains écoulements leucorrhéiques pour expliquer l'existence de certains *échauffements*, de certaines *écorchures* bénignes : mais nous le répétons, ce ne sont là des causes admissibles que par ceux-là seulement qui cherchent à se faire illusion. Nous avons multiplié nos recherches à se sujet; nous sommes souvent consulté par des villageois chez lesquels la propreté n'est pas une qualité dominante; nous n'avons jamais laissé échapper l'occasion de recueillir les renseignements dont nous avions besoin pour nos études syphilitiques, et nous ne craignons pas de le redire, nous n'avons jamais eu occasion d'observer les phénomènes précités, chez les individus qui n'avaient jamais subi d'atteinte vénérienne.

Un autre cause d'erreurs de l'Allopathie existe dans l'appréciation de certains symptômes vénériens qu'elle confond dans leur essence et traite de la même manière; nous voulons parler de la sycose. Quoi qu'il faille penser, au point de vue théorique, de la distinction apportée par les travaux

d'Hahnemann, dans la nature des symptômes vénériens, il n'en est pas moins vrai, que cette distinction est désormais acquise dans la pratique ; nous aurons bientôt occasion de revenir sur ce sujet.

Une dernière cause plus efficiente des désastres incalculables causés par le virus vénérien et leurs métamorphoses infinies, existe dans la thérapeutique que l'Allopathie leur oppose.

V. Il y a bientôt un siècle que le savant Morgagni a écrit les lignes que nous avons prises pour épigraphe de ce travail, et elles sont aujourd'hui d'un à propos aussi grand qu'à l'époque de la publication de ses mémorables lettres sur le siége et les causes des maladies. Cependant la syphilis est une affection invariablement la même, sauf quelques légères modifications qu'elle subit suivant les constitutions, le traitement qui lui est opposé et les vices préexistant dans les organismes qu'elle infecte. Le mercure a été préconisé depuis longtemps pour en triompher; comment se fait-il donc qu'une aussi grande incertitude règne encore sur l'importante question qui nous occupe ? Comment expliquer les variations infinies des opinions, l'abandon de traitements si vantés et le retour à d'autres dont les graves inconvénients ont été signalés tant de fois?

La réponse à ces diverses questions est complexe : l'affection vénérienne, ainsi que nous l'avons dit déjà, n'a point échappé aux caprices de l'esprit de système, malgré les caractères spéciaux qui auraient dû constamment l'en protéger. On s'est évertué à raisonner beaucoup, lorsqu'il aurait fallu se contenter de bien observer ; et pour le plus grand nombre, les caractères généraux ont dominé les

caractères spécifiques. C'est ce qui explique l'existence de traitements si divers et si opposés. D'un autre côté, le mercure prodigué aux malades, a causé des ravages aussi graves que ceux qu'il était appelé à guérir, et non seulement les médecins l'ont proscrit, mais l'opinion publique l'a eu en horreur. Les préoccupations systématiques ont eu d'autant plus de valeur touchant l'essence du *virus* vénérien, que le traitement qui seul aurait pu guérir ce *virus* spécifique, inspirait des craintes plus fondées. La science médicale est donc restée dans l'indécision que signalait Morgagni, parce que, nous le répétons, elle a mal étudié la maladie ainsi que le remède qui seul peut la détruire par une guérison sûre.

La première faute grave commise par l'observation consiste, à notre avis, dans la distinction de phénomènes morbides, issus de la même cause, le libertinage. La diversité des degrés pathologiques vénériens ne peut aucunement les diviser au point de vue du traitement, qui doit être spécifique puisque la maladie est spécifique. Ce dernier caractère a été nié, depuis Broussais surtout : et puisque quelques-uns sont revenus contre cette erreur, pour quoi ne pas l'effacer complètement, dès qu'il est impossible de distinguer *à priori* la blennorhagie syphilitique de la prétendue blennorhagie inflammatoire ?

La maladie a été mal observée, parce qu'on ne s'est point borné pour la connaître à sa caractérisation phénoménale : le mercure est tombé dans le discrédit, parce que ses effets n'ont pas été exactement étudiés. De cet état de choses, sont nés les inconcevables contradictions pratiques et les engouements thérapeutiques éphémères dont le spec-

tacle a jeté les médecins dans un tel discrédit, que le plu grand nombre des malades s'adressent de préférence aux empiriques et *aux remèdes secrets :* ce n'est que pour réparer les suites funestes de cette conduite, que, plus tard, les victimes de la maladie vénérienne et de ses guérisseurs, s'adressent aux hommes que la loi autorise à les traiter.

Mais ces malheureux syphilitiques plus ou moins mercurialisés, seront-ils plus heureux? La science médicale n'est-elle pas elle-même dans le plus aveugle empirisme au sujet de la syphilothérapie? Quel est sa logique, quel peut être son *criterium* pour arriver à la solution du double et haut problème qui lui est posé? Une espèce de semblant d'observation et LA MODE, voilà quels seront les motifs de ses déterminations. LA MODE !! nous effacerons ce mot, lorsque nous verrons l'accord le plus parfait régner dans les opinions et la pratique des Larrey, des Dupuytren, des Cullerier, des Duvergie, des Ricord et autres sommités. Nous remplacerons ce mot par celui de *science*, lorsque tous les grands maîtres de l'école auront spécifié les caractères qui réclament telle ou telle médication.

Comme toute affection interne, la syphilis est primitivement vitale, dynamique et générale : ce n'est qu'en vertu des modifications pathologiques qu'a subies la force intime de l'organisme, que surviennent plus tard des phénomènes matériels : ceux-ci ne sont pas la maladie vénérienne, ils en sont l'expression matérielle. La plus vulgaire logique suffit pour reconnaître qu'ils ne doivent point être combattus localement; que de leur suppression chirurgicale ne peut résulter la guérison d'une infection générale; que leur présence est on ne peut plus précieuse, afin de juger par

leur disparition, à la suite du traitement interne, dans quelles mesures doit être établie la médication. Est-ce là la conduite de l'Allopathie? Hélas ! c'est sous l'autorité de l'enseignement de tel ou tel professeur que ce praticien supprime violemment l'écoulement blennorhagique; que cet autre répercute par la cautérisation les ulcérations chancreuses, qu'un autre enfin excise avec le fer ou brûle avec le feu les végétations sycosiques. Après une aussi désastreuse conduite, que ne pallie même pas une médication interne rigoureusement médicale, faut-il s'étonner de voir le *virus* vénérien se répandre et se transformer de telle sorte que le médecin véritablement observateur en retrouve les traces presque partout : mais nous dira-t-on, comment supposer que tant d'intelligences aussi éminentes, que des travaux aussi persévérants que ceux auxquels se livrent ces intelligences, ne soient propres en quelque sorte qu'à creuser le gouffre qu'elles ont en vue de combler? Il en est ainsi cependant, une faute ne va jamais seule : l'erreur pathologique a pour conséquence l'erreur thérapeutique, et celle-ci à son tour confirme et perpétue la première.

Nous citerons seulement trois faits, pris entre mille autres, qui démontreront la vérité de notre manière de juger en cette matière.

Observ. 2. Il y a cinq mois, un jeune et beau cultivateur vint nous consulter : son testicule droit avait le volume d'un œuf de dinde; il était très-dur et bosselé, douloureux çà et là à la pression; des élancements vifs et rapides le traversaient de temps en temps; la tumeur s'étendait jusqu'à l'anneau inguinal; la peau qui la recouvrait

était rouge, violacée, mais sans inflammation; elle était percée en bas et en arrière par une ouverture fistuleuse d'où s'échappait quelques gouttes de sérosité liquide et roussâtre : l'état général était excellent et ne présentait d'autres altérations que celles résultant du chagrin qu'éprouvait le malade sur sa position.

Ce jeune homme, âgé de 24 ans, d'une constitution irréprochable, avait eu, six mois auparavant, des rapports avec une femme contagiée : peu de jours après, il lui survint des ulcérations superficielles et peu étendues sur le membre viril; il consulta le médecin de son village, qui lui prescrivit pour tout traitement une poudre, en application sur les chancres, et recouverte de cérat. A la cicatrisation des ulcérations qui ne se fit pas trop attendre, succéda un engorgement inflammatoire du testicule droit. Le malade se hâta d'aller consulter à la ville, un Praticien Allopathe de réputation. Celui-ci prescrivit des applications de sangsues et des émollients d'abord, des résolutifs ensuite. Ce ne fut qu'après l'inefficacité de ces moyens, qu'un traitement interne fut ordonné. Le malade avala force pilules de diverses natures. Quelle en était la composition? Nous l'ignorons : il nous a été imposible de recueillir le moindre renseignement sur ce point. Ces pilules ne purgeaient pas le malade, elles n'ont jamais produit le moindre effet hydrargirique et surtout elles n'ont jamais modifié l'orchite vénérienne.

Craignant que ce malade n'eût été mercurialisé, bien qu'il ne présentât encore aucun signe de l'action de cette substance, qui nous paraissait seule avoir pu fixer le choix des médecins qui nous avaient précédé, nous lui prescri-

vîmes la *pulsatilla*, ensuite la *clematite*, et plus tard *l'or folié*. Aucun résultat important ne suivit l'administration de ces médicaments. Il se forma un nouvel abcès qui n'améliora nullement la nature, en apparence squirrheuse, de la tumeur; son volume essentiel n'en fut que momentanément modifié. Nous pensâmes alors que l'indication spéciale n'avait pas été remplie, et nous prescrivîmes les triturations mercurielles (nous parlerons en détail de cette médication au paragraphe du traitement anti-syphilitique). Une amélioration sensible ne tarda pas à se prononcer. Bien que la résolution de cet engorgement ne soit pas encore absolument terminée, le testicule et le cordon sont complètement dégagés; l'épididyme conserve encore quelques petites nodosités, qui, du reste, se dissipent peu à peu et ne gênent aucunement le malade, depuis plusieurs mois. Il a pu participer activement aux travaux de la moisson et du dépicage.

Pendant le cours de nos études médicales et pendant notre internat de quatre ans dans l'hôpital d'Avignon, nous avons vu plus d'une fois enlever par la castration, des organes qui n'étaient pas plus affectés que celui du jeune homme dont nous venons de parler.

Observ. 3. Il y a quelques mois, nous fûmes consulté par une jeune dame dont la position paraissait devoir nous interdire toutes questions au sujet du principe syphilitique. Elle-même et les nombreux médecins dont elle avait pris les conseils, avaient été portés à attribuer à toute autre cause l'affection grave qu'elle portait.

Depuis huit ans, des bosselures se sont produites sur tout le tibia droit; indolentes pendant deux ans, elles sont devenues depuis le siége de douleurs nocturnes atroces que nul

traitement n'a améliorées. Les narcotiques eux-mêmes n'ont produit que des palliations passagères et incomplètes. La jambe est horriblement déformée; elle porte çà et là les traces des cruautés chirurgicales dont elle a été l'objet. Enfin, peu de temps avant de nous consulter, madame ** avait reçu, d'un chirurgien de haut renom, le conseil de l'amputation, comme seul moyen de salut.

Nous n'hésitâmes pas à penser que la vaste affection osseuse qui s'offrait à nous, avait pour principe le virus vénérien, arrivé on ne sait comment jusques à cette intéressante malade. Les douleurs nocturnes avaient ce caractère particulier qu'elles étaient considérablement aggravées par la chaleur du lit et qu'une très-légère pression les soulageaient, tandis qu'une pression, même peu forte, auraient fait pousser les hauts cris. Ces douleurs se dissipaient invariablement dès l'approche du jour, pour reparaître peu d'instants après le crépuscule. Pendant la journée, la position, de la malade était très-tolérable. La jambe pouvait même servir pour une marche peu prolongée.

Nous fîmes mouler cette jambe afin de nous rendre un compte plus exact de l'amélioration sur laquelle nous comptions. La malade prit cinq centigrammes, matin et soir, de la troisième trituration de *mercure soluble*, pendant quatre jours; et déjà les douleurs nocturnes perdirent de leur violence et de leur durée. Après quatre jours de repos, elle prit de la même manière, quarante centigrammes de la deuxième trituration : les douleurs nocturnes disparurent complètement. Après un nouveau repos de quatre jours, elle prit encore, en quatre jours, quarante centigrammes de la première trituration, et huit jours

après, nous eûmes la satisfaction de constater, à l'aide du moule, que l'amélioration matérielle était parfaitement en rapport de celle obtenue dans les souffrances ostéocopes de la malade.

Un déplacement forcé a éloigné cette malade de nous; la grave affection dont elle était atteinte n'était certainement point guérie, lors de notre dernier examen, mais l'amélioration profonde et radicale survenue pendant un mois et demi de l'usage des triturations mercurielles, soit dans les douleurs ostéocopes qui ont complètement disparu dès les premiers jours du traitement, soit dans les tumeurs osseuses dont le moule a permis d'apprécier exactement la réduction notable dont nous avons parlé; cette amélioration, disons-nous, n'équivaut-elle pas à une guérison au point de vue de ce travail? C'est cette considération qui nous a fait rapporter cette observation, quoique incomplète. Au reste, la malade, à laquelle nous avons fait avant sont départ la même prescription que dessus, avec la modification de distancer de huit jours la prise des trois triturations, ne nous a point encore écrit au moment où nous traçons ces lignes, bien que nous lui ayions recommandé de nous instruire du retour des phénomènes qu'elle éprouvait et même de la cessation de la marche de sa guérison. Elle est pourvue du moule de sa jambe; elle est fort intelligente et elle a, comme on le pense bien, un grand désir de guérir : il est donc évident que cette observation est on ne peut plus probante et que nous avons quelques droits à la présenter comme complète.

Cette malade, dont les organes génitaux et la muqueuse buccale n'ont jamais offert le moindre signe d'infection syphi-

litique, n'a pas été évidemment contagiée pendant sa vie ; l'hérédité seule peut rendre raison de l'existence de cette cruelle affection à laquelle personne n'avait eu la pensée d'attribuer un principe vénérien. Les dépuratifs de toutes natures et les procédés chirurgicaux étaient restés inefficaces, les triturations mercurielles ont merveilleusement commencé de guérir.

Observ. 4. Il y a deux mois, nous avons été appelé auprès d'un malade âgé de 38 ans; sa constitution, ses antécédents de famille sont excellents, et cependant il tousse et dépérit depuis trois ans environ; il a eu plusieurs atteintes d'hémophthisie, et en ce moment il est alité par une violente hémorrhagie pulmonaire. Celle-ci étant arrêtée par *aconit*, *arnica* et *bryone*, nous procédons à un examen attentif de l'état actuel et des antécédents du malade.

Quelques mois avant de tousser, il fut atteint, pendant son veuvage, d'une affection vénérienne chancreuse : cette ulcération, fort creuse et rongeante, fut enfin cicatrisée par des médications topiques. Il lui fut concurremment administré un traitement interne, anti-syphilitique, nous le supposons du moins. La guérison de ce malade parut complète et il lui fut ordonné le laitage et des pectoraux pour calmer l'*irritation* qu'il éprouvait à la poitrine, *irritation* attribuée par le malade et le médecin, à l'action du traitement violent auquel il avait fallu recourir. Sa poitrine, dont le malade n'avait jamais souffert auparavant, sauf par quelques rhumes passagers, devint moins malade, et un gonflement à peine douloureux survint à l'épididyme. Ce symptôme fut combattu par des émollients et des résolutifs. Les souffrances pulmonaires se réveillèrent alors : c'est

dans une alternance continuelle de ces deuxaffections que le malade a passé les années qui ont précédé. Les traitements *les plus rationnels* n'ont point arrêté la marche des désodres pulmonaires que l'auscultation constate, et dont l'hémoptysie exprime la gravité. Le testicule droit est perdu dans une hydro-sarcocèle énorme.

Nous lui avons prescrit depus lors deux doses *nitri-aid*, à quinze jours d'intervalle, de la 30[me] et de la 24[me] dynamisation. L'état général s'est notablement amélioré ainsi que les symptômes pulmonaires; le malade, qui se croyait perdu, sa femme était morte phthisique, est aujourd'hui plein d'espérance. Jamais, depuis le début de sa maladie, il n'a toussé moins et avec moins de douleur, depuis qu'il a pris les médicaments que je lui ai prescrits. Les sueurs nocturnes ont disparu, etc., etc. Ce malade guérira t-il de sa *prétendue* phthisie? Nous le pensons, malgré la gravité de son état, essentiellement due au principe vénérien dont les ravages désorganisateurs frappent aussi le testicule.

Comment n'avait-on pas reconnu la nature génésique de cette affection, si intimement liée à l'action du virus vénérien? Cette erreur grossière s'explique par les circonstances suivantes : d'abord le médecin était convaincu d'avoir guéri la maladie vénérienne; d'un autre côté, le malade était préoccupé de la sinistre pensée qu'il mourrait comme sa femme qu'il avait perdue peu d'années avant, à la suite de phthisie pulmonaire.

Le lecteur trouvera peut-être que le choix de ces observations est fort peu heureux, puisqu'aucune d'elles n'est complète encore. Cette réflexion serait fondée, si nous avions voulu démontrer par elles l'efficacité de tel ou tel

traitement. Mais qu'avions-nous en vue? prouver que la suppression, par des médications externes, des symptômes vénériens primitifs est d'une pratique désastreuse; et en second lieu, que l'absence d'origine vénérienne évidente est loin d'être un motif suffisant d'exclure cette étiologie dans certaines affections, que l'on range trop légèrement dans le cadre des scrofules.

Au reste, dans de pareilles questions, les faits récents nous ont paru préférables : quelqu'exactitude que l'observateur ait mise à rédiger des observations déjà anciennes, il sera toujours porté, tel est du moins la pensée qui nous domine, à craindre d'avoir infidèlement traduit l'expression génésique de symptômes qui n'ont plus d'actualité dans sa mémoire. La nôtre est ainsi faite qu'elle oublie volontiers ce qu'elle a confié au papier et qu'elle se méfie de ses souvenirs éloignés.

Pour nous résumer, nous affirmons, et cette affirmation repose sur une observation longue et consciencieuse, que l'Allopathie n'est jamais aussi insuffisante; nous allions dire malfaisante, que dans la thérapeutique de la syphilis. Sa manière de philosopher, qui la porte à généraliser toujours, est très-mal à l'aise en présence d'une affection essentiellement spéciale, *sui generis*. Ce caractère est tour à tour accordé ou refusé à telle ou telle manifestation vénérienne. L'écoulement blennorrhagique est en général considéré comme purement inflammatoire, les ulcérations superficielles sont de simples accidents auxquels l'organisme entier ne peut participer; il faut, en un mot, pour quelques-uns, que le malade soit rongé ou tombe en suppuration, pour les convaincre qu'il est réellement infecté du

virus vénérien. Et cependant il est si facile de se convaincre que *jamais* ces accidents ne surviennent chez les individus que le souffle du libertinage n'a pu souiller.

La thérapeutique ne peut manquer de répéter cette grave erreur pathologique, à laquelle viennent s'en ajouter d'autres d'un nouveau genre. Le mot *virus* dont la pathologie Allopathique n'accepte le joug qu'à très-grand regret, est à peu près oublié dans sa thérapeutique. En effet, elle prescrit de supprimer par des astringents ou des caustiques les écoulements ; elle cautérise les ulcérations, elle excise les végétations ; elle fait avorter, quand cela lui est possible, les glandes vénériennes : et néanmoins, écoulements, ulcérations, végétations et adénites ne sont que les effets du *virus vénérien* !! Mais, nous dira-t-on, en même temps que l'Allopathie combat topiquement les effets extérieurs du *virus vénérien*, elle détruit celui-ci par un traitement interne approprié. Soit : nous reconnaissons qu'il en est ainsi le plus souvent ; mais quelles seront les conséquances de cette pratique ? Les symptômes extérieurs vénériens sont au *virus* interne ce que les mots écrits sont à la pensée qu'ils expriment. Lorsque ces symptômes sont effacés, que reste-t-il au Praticien pour apprécier la *pensée* pathologique vénérienne? Absolument rien. Faut-il s'étonner alors de voir si souvent la thérapeutique interne anti-syphilitique aller au-delà ou rester en-deçà des besoins des malades ? Rester en deçà, c'est vouer le patient et sa postérité à des désordres inappréciables, et aller au-delà, c'est substituer à l'affection vénérienne l'empoisonnement mercuriel, à un degré plus ou moins élevé : tout le monde connait ces sortes de bienfaits de l'Allopathie. C'est surtout pendant notre

internat de quatre ans, à l'hôpital d'Avignon, pendant lequel nous avons été chargé du service des vénériennes, que nous avons pu apprécier les résultats des traitements Allopathiques; depuis lors nos études incessantes sur cette matière nous ont complètement édifié sur la valeur de notre opinion actuelle.

Au reste, en réfléchissant sur ce sujet, il est bien facile de se rendre compte à *priori* de l'estime que méritent les préceptes de l'Allopathie. En effet, ou elle a confiance au traitement interne qu'elle prescrit ou elle n'y a pas de confiance. Dans l'affirmative, elle doit s'interdire les médications topiques, si elle ne veut être absurde, car le *virus* qui est la cause des symptômes extérieurs étant détruit, ceux-ci doivent disparaître spontanément lorsque leur cause n'existe plus. Dans la négative, l'Allopathie serait plus absurde encore, car elle nierait implicitement l'existence du *virus vénérien*, comme l'a fait le physiologisme, et elle serait coupable de prescrire aux malades des traitements dangereux qui n'ont aucune raison d'être, si la spécificité de la maladie vénérienne n'existait pas.

Nous venons de parler de l'école de Broussais dont l'influence pernicieuse n'a pas encore absolument cessé de peser sur la thérapeutique syphilitique : serait-il nécessaire d'insister sur la démonstration que le rêve du physiologisme est inconcevable, en présence des milliers de faits écrasants que présente l'observation? Eh quoi ! le traitement anti-phlogistique conviendrait même contre l'affection vénérienne, parce que celle-ci présente des phénomènes inflammatoires dans ses premières manifestations ! mais les transformations infinies de la syphilis, pourquoi résis-

teraient-elles à ce même traitement anti-phlogistique, qui en définitive ne peut être que perfidement bienfaisant, en calmant dans certains cas l'acuité des phénomènes pathologiques vénériens. Les excès thérapeutiques des partisans des mercuriaux peuvent seuls expliquer l'illusion qui a inventé et soutient encore la médication anti-phlogistique, qui n'a pu donner que des semblants de guérisons, et a singulièrement contribué à multiplier les désordres vénériens constitutionnels.

Dirons-nous enfin que l'origine toujours honteuse de la syphilis réclame de la thérapeutique des moyens d'un emploi facile et susceptibles d'être administrés aux malades, sans compromettre leur secret ? Les divers traitements Allopathiques sont, sous ce dernier rapport, infiniment imparfaits ; et ils ne constituent pas la moindre cause de propagation du *virus vénérien*, par les guérisons incomplètes et souvent ébauchées dont ils sont l'occasion.

Nous bornerons là l'exposé des considérations qui nous ont toujours porté d'une manière toute particulière à l'étude de l'affection vénérienne et de sa thérapeutique. Avant de faire connaître le traitement que nous lui opposons, depuis environ douze ans, avec un succès qui satisfait pleinement notre ambition médicale et notre dévouement au bien de nos semblables, nous allons dire qu'elle est la seule doctrine syphilitique que sanctionne la logique après l'appréciation rigoureuse des faits.

Dr Béchet.

(*La suite au prochain n°.*)

NÉCROLOGIE.

C'est avec un sentiment de bien vive douleur que nous avons lu la lettre suivante que nous transcrivons en entier : nous qui avons connu l'honorable docteur Larguier, nous pouvons apprécier combien sont légitimes les regrets que sa perte inspire à l'homme de bien et au partisan de l'Homœopathie.

Ners, le 13 septembre 1853.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Le Docteur LARGUIER, de St-Paul-Lacoste, que vous avez salué naguères, dans notre dernière réunion médicale, du titre honorable de doyen des Médecins Homœopathes du Gard, a succombé à sa longue et cruelle maladie, hier 12 du courant, à 10 heures du matin, dans son domicile de la ville d'Alais, à l'âge de 54 ans.

Philosophe chrétien, médecin par vocation et par amour du prochain, le Docteur Larguier, élève de la faculté de Montpellier, avait pratiqué la médecine Hippocratique, pendant plusieurs années, avec le sentiment d'une bien louable répulsion pour les souffrances artificielles que l'art impose quelquefois aux malades. Faire du mal à ses semblables, même dans un but de guérison, fut toujours antipathique à son bon cœur.

Aussi lorsqu'ayant médité l'*organon*, il comprit que le véritable Médecin pouvait faire mieux qu'on ne lui avait appris, que le *Similia* était le principe de la vraie science

médicale, et qu'enfin son honorable profession pouvait être en harmonie parfaite avec ses convictions religieuses, il se dévoua avec autant de zèle que de distinction à l'application pratique de l'Homœopathie.

Mais avant d'en répandre les bienfaits, que de travaux ne dut-il pas s'imposer ! il ne fallut rien moins que son énergie morale, la droiture de sa conscience et les qualités éminentes de son intelligence pour le soutenir dans cette tâche, d'autant plus rude qu'aucune relation ne pouvait lui en aplanir les difficultés.

Dans sa pratique médicale, il expérimenta toute l'échelle des dilutions, sans en excepter les préparations korsakoviennes, qu'il prescrivait avec autant de talent que de succès. Son dispensaire gratuit, ouvert dans la ville d'Alais, les lundi et mardi de chaque semaine, recevait une affluence considérable de malades.

Sa perte est généralement sentie de tout le monde : la science perd un Praticien distingué et les pauvres un ami bien sincère.

Le Docteur Larguier n'a jamais rien publié, mais il possédait de précieux et considérables matériaux pratiques qui, je l'espère, ne seront point perdus pour la science : d'eux de ses fils, étudiants en médecine, hériteront, j'en suis convaincu, des talents et des qualités de leur père.

Pardonnez, Monsieur le Président, ce dernier adieu à mon honorable ami qui a guidé mes premiers pas dans la nouvelle carrière, je devais à sa mémoire ce tribut de reconnaissance, d'amour et de regrets.

Veuillez agréer, etc.

FABRE, Médecin à Ners.

VARIÉTÉS.

Journaux Allopathiques. – Rhumatisme. – Fièvre typhoïde. – Nouvelles.

Dans son premier article, *La Revue Médico-chirurgicale de Paris*, du mois de juillet dernier, fait connaître, par l'organe de M. le docteur Fabre, le résultat des *essais* que fait de la vératrine M. le professeur Trousseau, contre le rhumatisme articulaire aigu.

Deux circonstances nous ont frappé à la lecture de ce travail qui contient cinq observations. D'abord, du 13 au 31 mai, cinq rhumatismes sont traités de la même manière, dans les salles de M. le professeur Trousseau : il parait surprenant que dans un aussi court laps de temps, l'affection rhumatismale se soit produite parfaitement identique chez cinq sujets, d'âge, de tempérament, de profession et de sexe différents, et cela à tel point qu'il a suffi de la même médication pour la guérir. On s'attend ensuite, et on a le droit de s'y attendre, à ce que la description de la maladie va prouver que ces cinq malades ont été affectés de la même manière par le principe rhumatique. Qui pourrait croire en effet qu'un professeur, qui se livre à des *essais* thérapeutiques, ne les circonscrive pas dans un cercle de rigoureuse observation qui puisse les rendre utiles pour l'art éminent dont il est une des plus hautes personnifications ?

Il n'en est rien cependant : la première observation nous entretient d'*un homme venant de Besançon ;* l'âge, le tempérament, la profession, les antécédents du malade sont passés sous silence. Ces détails d'une futilité évidente, aux yeux de l'expérimentateur, ont dû céder la place à l'a-noncé de cette circonstance que le malade *venait de Besançon*. Soit, mais nous aurions préféré le contraire ; nous aurions pu nous contenter de cela toutefois, si on avait daigné faire savoir que cet homme était venu à pied ou en voiture ; qu'il avait subi l'action d'un froid humide ou sec ; qu'il était bien ou mal vêtu ; qu'il avait ou non satisfait convenablement ses besoins alimentaires, etc.

Nous connaissons l'âge du sujet de la 2me observation : elle a 40 ans, elle est d'un tempérament sanguin et d'une santé habituellement bonne. Mais est-elle fille ou mariée, a-t-elle été mère, ses règles sont-elles régulières ? M. le professeur Trousseau n'a pas jugé à propos de nous le faire savoir ; et lorsque des circonstances aussi essentielles ne sont pas notées, n'aurions-nous pas mauvaise grâce de nous plaindre de ce qu'on nous laisse ignorer la profession de cette rhumatisante ?

Le troisième malade a 48 ans et est sujet à des épistaxis qui n'ont cessé que depuis quatre ou cinq jours et il exerce la profession de cantonnier.

Le quatrième a 19 ans, il est imprimeur sur étoffes et jouit habituellement d'une bonne santé.

Le cinquième enfin est âgé de 21 ans et il habite depuis longtemps une chambre ayant l'exposition du nord.

Voilà certes, ou jamais il n'en fut, des observations qui promettent des résultats sérieux.

Mais avançons : la description de la maladie et tout aussi incompléte, dans chacune de ces observations, que les débuts que nous en avons fait connaître. En effet, les phénomènes généraux sont notés et les détails spéciaux se bornent à ceux-ci : *douleurs*, *gonflement* de telle ou telle articulation.

Tous les médecins, et les patriciens surtout, savent que les phénomènes physiques du rhumatisme sont les moins importants : les malades ne nous demandent à faire disparaître la fluxion rhumatismale qu'après nous avoir mille fois répété : *calmez nos douleurs*. Le symptôme *douleur* est à vrai dire, dans la majorité des cas, toute la maladie. Les cliniciens connaissent tous combien ce mot générique *douleur*, destiné à désigner toutes les altérations de notre sensibilité, reçoit des applications différentes dans la bouche des rhumatisants. M. le professeur Trousseau ne peut ignorer que tel rhumatisant ne trouve du calme dans sa douleur que par le repos le plus absolu ; que tel autre au contraire éprouve le besoin incessant de changer de place la partie affectée ; que celui-ci se trouve très-bien de la pression de lourdes couvertures ; que celui-là au contraire ne peut supporter, sans pousser des cris, seulement le poids du drap qui le couvre : que dans tel lit, gît un rhumatisant dont l'acuité des douleurs est constante, et que dans tel autre, le malade est très-bien, pendant le jour, et qu'il devient horriblement souffrant pendant la nuit ; que les sueurs, qui sont libératrices et critiques pour l'un, sont au contraire aggravantes pour l'autre. La clinique nous révèle toutes ces singularités et bien d'autres que nous passons sous silence, dans les manifestations de la *douleur*.

Nous ne pouvons donc comprendre que tout cela ait été négligé par M. le Professeur, dans les *essais* qu'il fait de la vératrine. Quelqu'obscur que soit notre rang, pouvons nous nous dispenser de faire observer à M. le professeur Trousseau que c'est se condamner à de perpétuels *essais* que de les faire dans des conditions aussi peu concluantes et aussi médiocrement scientifiques? Nous déplorons sans doute la perte d'un temps précieux, le peu de progrès que l'art peut faire par de pareils *essais*, mais nous déplorons surtout que de nouveaux *essais* soient nécessaires, car c'est sur nos semblables qu'ils doivent être tentés. L'antique *faciamus experimentum* sied mal à une époque de civilisation qui a la prétention d'effacer les derniers vestiges des siècles de barbarie qui nous ont précédés. Au reste, une science peut-elle procéder aussi légèrement sans mentir à ses destinées M. le docteur Fabre aurait-il été l'interprètre infidèle de l'expérimentation de M. le professeur Trousseau? Nous ne pouvons le croire. Si nous nous trompons, M. le professeur Malgaigne, directeur de la rédaction de *La Revue Médico-chirurgicale de Paris*, n'aurait-il pas dû arrêter la publication dont il s'agit, qui va probablement causer en province une distribution plus ou moins copieuse et plus ou moins scientifique de vératrine à tous les rhumatisants à venir. Tous les rhumatisants à venir! doucement : le règne d'une substance médicinale n'est pas de longue durée, en médecine Allopathique. En aucune matière ne se manifeste plus évidemment l'instabilité des choses humaines que dans la matière médicale de nos adversaires. Que de remèdes héroïques, partout vantés et administrés, dont on a pu dire avec raison; *je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus*!!

Évidemment nos craintes ont été exagérées; M. le professeur Malgaigne s'est hâté d'apporter un correctif à l'article dont nous venons de nous entretenir. La première page du numéro du mois d'août de la même *Revue Médico-Chirurgicale* a pour titre : *De la Méthode expectante suivie à l'Hôpital militaire d'Anvers, dans le traitement du rhumatisme articulaire aigu, par Dewalsche.*

Ce travail contient six observations beaucoup moins incomplètes que celles dont nous avons déjà parlé. Les rhumatisants ont tous guéri, et le traitement purement hygiénique et diététique, sauf l'addition de quelques bains tièdes locaux, a très-souvent procuré la guérison en moins de temps que la vératrine.

L'auteur termine son travail par des conclusions, parmi lesquelles nous distinguons les deux qui suivent: « 2o Traité » par l'expectation aidée de quelques moyens simples, » hygiéniques et diététiques, le rhumatisme poursuit sa » marche sans accidents et sans danger, et s'arrête aussitôt, » sinon plus tôt, que lorsqu'il est traité par les médications » actives. »

« 3° Il n'est nullement prouvé que les traitements actifs » préconisés contre cette maladie, soient utiles et même » toujours innocents. »

Si les lignes que nous venons de reproduire avaient été tracées par la plume d'un disciple d'Hahnemann, nos adversaires ne manqueraient pas d'invoquer, pour en atténuer la force, les préoccupations doctrinales, la mauvaise foi, la passion scientifique et mille autres banalités. N'avons-nous donc pas quelque raison de prétendre que l'Allopathie est souvent inutile, sinon dangereuse, puisque ses adeptes en conviennent?

Le Mémoire de M. Dewalsche n'est point remarquable seulement par sa valeur intrinsèque, il a été l'objet d'une note du rédacteur de la *Revue Médico-Chirurgicale*, M. le professeur Malgaigne sans doute, laquelle en rehausse singulièrement le mérite à nos yeux. Nous transcrivons textuellement cette précieuse note que chacun pourra lire au bas de la page du numéro précité :

« Dans la discussion qui a eu lieu en 1850 à l'Académie » de Médecine, sur le traitement du rhumatisme articulaire, » je m'étais étonné que les médecins essayassent d'apprécier » la valeur des diverses médications préconisées, sans » s'être assurés de la marche naturelle de la maladie. Le » Mémoire de M. Dewalsche vient remplir au moins en par- » tie cette lacune, et apporte sur cette question capitale un » enseignement qui ne devra pas être oublié. »

Eh quoi, l'Académie de Médecine, (ce n'est pas nous qui avons été condamnés par elle qui nous permettrions de l'avancer); l'Académie de Médecine ne s'est point assurée de la marche naturelle du rhumatisme, et elle discute la valeur des médications les plus énergiques dirigées contre cette affection, qui peut-être probablement se guérit mieux par l'expectation seule ! Au lieu de lancer anathème contre ces aventureux qui prodiguent le sang de leurs semblables, ou leur imposent des breuvages aussi désagréables que dangereux, témoins les empoisonnements rapportés par Récamier, par l'usage du sulfate de quinine à haute dose, la docte assemblée néglige la question capitale, celle de la marche de la maladie, et accrédite par sa discussion l'usage intempestif de moyens toxiques ou de déperditions sanguines irréparables !!! Et c'est là la sentinelle avancée

de la science médicale !! C'est l'Académie de médecine, qui, de l'aveu de l'un de ses membres, commet une telle faute, qui proscrit l'Homœopathie !!! La postérité jugera, que disons-nous, elle apprécie déjà ce que valent les proscriptions de l'Académie de médecine.

De tout cela nous concluons que le traitement du rhumatisme, affection le plus souvent grave et très-commune, est, dans le camp Allopathique, livré aux inspirations les plus variées. Le professeur Trousseau pense que la veratrine guérit comme purgatif drastique, tandis que M. Piédagnel croit qu'elle agit comme sédatif. Celui-ci emploie le nitrate de potasse, celui-là le *très-innocent* sulfate de quinine à haute dose. Ailleurs on poursuit l'affection articulaire à *coup de sangsues* et ici par de larges saignées, et tout cela *sans s'être assuré de la marche naturelle de la maladie*. Serait-ce bien hasardé de prétendre qu'il en est à peu près de même dans toutes les maladies, pour tous ceux qui repoussent obstinément l'Homœopathie ? Serait bien dificile celui qui ne serait point satisfait de l'état florissant de la science Allopathique ; et après l'avoir édifiée et contemplée, l'Académie de médecine a grandement raison de proscrire ces audacieux novateurs qui osent aspirer à la perfectionner par de *ridicules réformes*.

Nous avons entretenu déjà nos lecteurs de la munificence de la méthode évacuante de M. le Docteur Beau, contre la fièvre typhoïde; nous avons parlé de ses succès, des potages qui fesaient concurrence, chez les malades, aux purgatifs et aux vomitifs, et de l'embarras de ce Pra-

ticien pour faire commencer leur convalescence : nous allons revenir un instant sur ce même sujet, à propos d'une publication que vient de faire M. le docteur Valleix, sur cette matière, dans *L'union Médicale.*

Son travail est intitulé : *Traitement de la Fièvre typhoïde par les saignées initiales et l'eau froide,* INTUS ET EXTUS. M. le docteur Valleix est médecin du bureau central des hôpitaux et hospices civils de Paris, il est en outre l'auteur de plusieurs livres très-volumineux.

La méthode dont il s'agit n'appartient point à M. le docteur Valleix qui en attribue l'invention à M. le docteur Leroy de Bethune ; M. le docteur Valleix a voulu en apprécier la valeur clinique, et pour arriver à cette fin, il a traité par elle vingt-cinq typhoïques. Vingt-cinq malades, ni plus ni moins, ont été soumis à cette expérimentation, parmi lesquels seize étaient atteints d'une manière grave et neuf légèrement. M. le docteur Beau eut certainement permis des potages à ces derniers, au lieu de leur faire avaler de l'eau froide, et assurément les malades n'auraient eu garde de se plaindre de ce changement.

Ce n'est point ici le lieu d'apprécier l'école numérique à laquelle nous parait appartenir M. le docteur Valleix : des plumes plus éloquentes que la nôtre ont fait ressortir les dangers de l'envahissement des chriffres dans la science : nous ne constestons pas toutefois qu'il ne faille compter les résultats obtenus, mais avant toutes choses, il faut les apprécier : cela nous parait plus scientifique et surtout moins dangereux pour les malheureux patients sur lesquels on croit pouvoir se permettre d'expérimenter. Fallait-il employer vingt-cinq fois la méthode du docteur Leroy de

Bethune pour en connaître la valeur? Nous ne le pensons pas : mais le chiffre vingt-cinq est un chiffre bien rond et très tentant pour un numériste.

Nous ne pensons pas également qu'il soit opportun de nous expliquer sur le droit qu'on s'arroge en médecine d'*expérimenter* et surtout sur les conditions de ces expérimentations. Hâtons-nous de dire que M. le docteur Valleix déclare qu'il a perdu *dix* des vingt-cinq malades qu'il a traités par les saignées initiales et l'eau froide *intùs et extùs*. Un statisticien se trouvera très-satisfait, parce que ce chiffre *dix* détermine énergiquement la valeur de la méthode du docteur Leroy, puisque, par la méthode évacuante, purgatifs et vomitifs, M. le docteur Valleix n'a perdu qu'*un* seul malade sur vingt-six : à la vérité, dans cette deuxième catégorie, M. le docteur Valleix ne compte que sept cas graves.

Tout numériste sera heureux de ce résultat qui frappe de mort une méthode aussi désastreuse que celle de M. le docteur Leroy : nous partagerions volontiers sa joie, si l'expérimentation de M. le docteur Valleix n'avait condamné à l'oubli que le traitement qu'il a employé. Mais hélas, *dix* de nos semblables ont payé de leur vie cette expérimentation : parmi ces dix malades, *sept* au moins seraient guéris, s'ils avaient été traités, même par la méthode évacuante !! Qu'elle énergie ne faut-il pas avoir pour refouler au cœur toute l'indignation qui y bouillonne après la connaissance de tels faits !!!

Pouvons-nous nous arrêter à cette question, bien naturelle ce nous semble : quelles sont les conditions qui ont porté l'expérimentateur à *parquer* ses malades, les uns,

pour être saignés et inondés *intùs et extùs ;* les autres, pour être évacués par toutes les voies? Le hazard seul paraît avoir présidé à cette néfaste division, car nous ne pouvons admettre que l'expérimentateur eut précisément choisi le plus de cas graves pour être soumis à une médication qui, il faut le reconnaître hautement, n'avait presque aucun précédent dans la science, tandis qu'elle était mise en parallèle avec une autre médication qui est presque aussi ancienne que notre art, et dont les résultats cliniques ont toujours été relativement satisfaisants.

Nous ne saurions prévoir où s'arrêteraient les réflexions qui nous ont été suggérées par la lecture du travail du docteur Valleix, dont la personnalité et le savoir sont hors de cause dans notre pensée : l'état profondément désastreux de l'Allopathie, de la médecine officielle qui exerce tyranniquement le droit de vie et de mort, nous aurions dû dire le droit de mort seulement, l'état de cette prétendue science seul nous préoccupe. Si le ciel nous a doté de quelque ardeur pour répandre les choses que nous croyons bonnes, il ne nous en a pas moins donné pour stigmatiser celles que nous croyons mauvaises.

Mais nous nous reconnaissons incapable de pouvoir signaler la valeur, comme science, et les dangers, comme art, de l'Allopathie, aussi explicitement que l'a fait M. le docteur Valleix lui-même, dans ses conclusions. *Mais ce qui nous a frappé*, dit-il, *c'est moins le nombre considérable des morts, qui peut tenir à une simple coïncidence et être indépendant de la médication, que l'action du traitement. En effet, rarement il y a eu amélioration dans les symptômes ; le plus souvent ils se sont aggravés ; et chez les malades qui*

ont guéri, la maladie a éte plus longue que chez ceux que l'on traitait par les évacuants.

Le nombre considérable des morts a moins frappé M. le docteur Valleix que l'action du traitement....!! Ce traitement, dont le résultat à frappé M. le docteur Valleix, a rarement amélioré les symptômes qui le plus souvent se sont aggravés.. .!!! Et il a fallu porter jusqu'à *dix* le nombre des victimes à immoler sur les autels de cette farouche déité scientifique, qui s'appelle Allopathie, et qui change ses grands-prêtres en vampires insatiables de la vie des hommes !!!

Il faut reconnaître que la puissance de certaines positions scientifiques est aussi étrangement exagérée que ridiculement tolérée par l'opinion publique; la science a certainement droit à des égards que nous n'avons nulle envie de lui contester; mais nous croyons fermément, et nous le disons bien haut, que les lois de l'honnêteté sont pour tout le monde. Avant tout, une science doit être honnête, et elle cesse de l'être si, en vertu de ses principes ou en l'absence de bons principes, elle porte une atteinte grave aux intérêts les plus sacrés de l'humanité. La pauvreté thérapeutique de l'Allopathie rend indispensables d'incessantes expériences; en vertu même de sa caduque constitution scientifique, l'Allopathie tâtonne dans tout ce qu'elle commande; nous reconnaissons donc qu'elle a droit à une grande indulgence. Mais ne serait-ce pas consentir à devenir complice de ses méfaits; lorsque tenant une plume, nous la laisserions silencieuse et muette, en présence de faits aussi coupables que ceux que nous venons de signaler?

Par l'organe de l'un de ses représentants haut placés,

l'Allopathie déclare qu'*un traitement* n'améliore aucun symptôme de la fièvre typhoïde, et l'Allopathie ne commande pas à son ministre de s'arrêter. Vingt-cinq malades doivent irrévocablement subir ce traitement, car il faut un *chiffre* important pour que l'expérience soit probante. *Dix* d'entr'eux la payeront de leur vie, qu'importe, répond l'Allopathie, il me faut ce sacrifice pour que je prononce valablement mon arrêt contre le traitement *par les saignées initiales et l'eau froide intùs et extùs.*

M. le docteur Caffe, *ancien Chef de Clinique à l'Hôtel-Dieu de Paris, Président honoraire de la Société Médicale d'émulation de Paris, et Rédacteur en chef du journal des Connaissances Médicales et de Pharmacologie*, s'est empressé d'ouvrir ses colonnes au travail de M. le docteur Valleix, et dans ce même 22me numéro (août), M. le docteur Caffe ose se permettre quelques lignes contre l'Homœopathie qu'il appelle *doctrines mensongères au service de l'ignorante crédulité.* Combien nous aurions été heureux de pouvoir nous servir de l'expression qu'on vient de lire pour qualifier les *doctrines meurtrières* qui ont dirigé M. le docteur Valleix dans son expérimentation !

M. le docteur Caffe continue : « Tout le prestige de » l'Homœopathie se réduit aux succès qu'elle peut obtenir » lorsqu'elle s'adresse à des maladies qui doivent guérir » sans aucune espèce de traitement et seulement par l'hy- » giène et la diététique : heureusement pour l'humanité » un bon tiers des maladies entrent dans cette catégorie, » et, dans ce cas encore, l'Homœopathie n'est point un

» innocent moyen, puisqu'elle trompe en proclamant une » puissance qu'elle ne possède pas. »

L'ombre des hydrothérapiés de M. le docteur Valleix ne nous démentira pas, nous en sommes convaincu, si nous affirmons qu'au lieu d'avoir servi à son *edifiante* expérimentation, les typhoïques, dont nous avons mentionné la lamentable histoire, auraient préféré *être trompés par l'emploi de moyens proclamés puissants quoiqu'ils soient sans action.*

On a réellement de la peine à croire qu'à propos d'expériences cliniques sur *l'épilepsie*, par le traitement Homœopathique, qui vont se faire à Bordeaux, M. le docteur Caffe se soit permis d'écrire les lignes que nous avons citées. Puisque nos moyens sont négatifs, nos expérimentations, contre l'épilepsie surtout, ne devraient aucunement émouvoir ces grands amis de la santé publique dont le zèle produit au grand jour les statistiques de M. le docteur Valleix. Eh quoi, M. le Rédacteur en chef, c'est sous l'impression de la lecture du mémoire de votre confrère, que vous élevez la voix contre des expériences pareilles à celles que l'on va faire à Bordeaux ! il faut que vous soyez bien rassuré sur la bonhomie de votre public, pour vous permettre de lui prêcher la culpabilité de l'Homœopathie, dont vous déclarez les moyens *sans action*, lorsque vous l'avez initié aux résultats cliniques des médications *actives* de l'Allopathie, et expérimentées par M. le docteur Valleix.

D[r] BÉCHET.

Parmi les promotions faites dans l'ordre de la Légion-d'honneur, à l'occasion du 15 août, notre honorable confrère le docteur Chargé, de Marseille, a été promu au grade d'Officier de la Légion-d'honneur, pour *services rendus à la classe ouvrière et pendant les épidemies du choléra.*

M. le docteur Chargé est trop connu pour que nous croyons utile de faire ressortir l'importance qu'a pour notre école la distinction dont il vient d'être honoré par le Gouvernement. La considération dont jouit, en haut lieu, la doctrine Homœopathique n'est-elle pas attestée par la juste récompense que vient de recevoir l'un de ses plus éminents représentants?

M. le docteur Comte des Guidi, l'illustre introducteur de l'Homœopathie en France, vient d'être promu par le Grand Duc de Toscane, à la dignité de Chevalier de l'Ordre de St-Etienne, *pour services rendus depuis trente ans à la science et aux lettres.*

C'est Mgr l'Archevèque Cardinal de Bonald qui a été chargé de remplacer le Grand Duc, dans la cérémonie d'ordination qui a eu lieu dans la métropole de St-Jean, à Lyon. Le Cardinal a été assisté de deux Chevaliers de Malte et de deux Chevaliers de la Légion-d'honneur.

On nous écrit de Bordeaux : CONSEIL GÉNÉRAL DE LA GIRONDE. « Il est donné lecture d'un proposition signée » de plusieurs Membres du conseil et relative à l'établis» sement de Chaires de médecine Homœopathique, dans » les facultés et écoles secondaires de médecine. Cette pro» position est renvoyée à la Commission d'administra» tion. »

DE LA LOI DES SEMBLABLES.

En contemplant l'Univers aussi loin qu'il est permis à notre esprit d'y pénétrer, nous reconnaissons que toutes les choses qu'il renferme s'unissent, se forment, se conservent, s'accroissent et se modifient d'après des lois déterminées, dont les formules qu'en donne la science ne sont que l'énoncé, exprimant, par des mots, la manifestation incessante de la volonté suprême et immuable du Créateur.

Ces lois se retrouvent dans l'ensemble de la création comme dans chacune de ses plus petites parties; dans les corps inorganiques, comme dans ceux qui jouissent des propriétés appelées organiques.

Les corps inorganiques sont mus, formés et modifiés d'après des lois certaines que nous n'avons pas à apprécier en ce moment, bien que peut être elles ne soient que la dégradation, en quelque sorte, des lois d'un ordre supérieur qui président à l'existence des corps organiques. C'est de ces dernières que nous allons nous occuper, mais plus spécialement de la loi qui régit la vie de l'homme, dans les rapports nécessaires que cet être doit entretenir avec le monde extérieur, soit pour y puiser les éléments de son accroissement ou seulement pour réparer les déperditions de son organisme; soit qu'il subisse l'action des causes morbifiques, qu'il leur résiste ou les neutralise par une guérison spontanée.

L'homme présente, dans les diverses phases de son existence, des modifications nombreuses et radicales dont le Médecin doit rechercher la loi, soit que ces modifications ne soient que la manifestation du développement de la force normale de la vie, ou qu'elles soient le résultat d'un trouble accidentel survenu dans l'accomplissement des actes dits physiologiques. En un mot, la connaissance de l'existence normale et anormale de l'homme est indispensable au vrai Médecin qui est appelé essentiellement à *guerir* les altérations de la *santé*. La notion des lois physiologiques doit nécessairement conduire à la notion des lois pathologiques, et la notion de celles-ci à celle des lois thérapeutiques.

Que nous apprend la physiologie de l'homme? sa vie ne peut s'entretenir et durer qu'à la condition de recevoir et d'abandonner sans cesse des substances qui lui ont été ou qui lui sont étrangères. Que nous apprend encore la physiologie? l'assimilation, fonction par laquelle l'organisme humain pourvoit à son accroissement ou répare les déperditions qu'il a éprouvées, l'assimilation ne peut s'exercer que sur des substances qui sont les plus semblables à la substance qu'il s'agit d'accroître ou de réparer : et dans les divers actes organiques préparatoires de cette importante fonction, les organes de l'homme ne peuvent établir des rapports d'action sur la substance alimentaire, qu'à la condition de présenter la plus grande analogie possible d'organisation avec les éléments à élaborer.

L'aliment, dans son état primitif, doit subir diverses préparations, avant que l'organisme puisse avoir la prétention de se l'assimiler; mais disons, d'une manière plus

logique, que la matière alimentaire, substance inorganique et morte, doit être transformée par divers actes, avant d'être élevée à la *dignité* de substance organique et vivante. Que se passe-t-il dans les nombreuses modifications imposées à la substance alimentaire, matière inerte et morte, avant l'assimilation, avant sa vitalisation, au point de vue des rapports nécessaires que l'organisme fonctionnant doit établir avec elle? Le voici : dans le premier acte, la préhension des aliments, ceux-ci sont mis en rapport avec l'épiderme, organe du corps humain qui n'est, pour ainsi dire, pas plus élevé dans la hiérachie organique que les aliments mis en contact avec lui. Dans le deuxième acte, celui de la mastication, les aliments sont en rapport avec les dents, ostéïdes dépourvus de périoste, analogues aux coquilles des molluques, ne jouissant d'aucune propriété vitale, au point de vue qui nous occupe. Ce serait bien à tort qu'on arguerait contre notre manière de voir, de la présence des papilles nerveuses des doigts, et des sens du gout et de l'odorat avec lesquels les aliments sont mis en rapport, dans les premiers actes de l'alimentation de l'homme.

Si nous continuons à étudier quelles sont les transformations diverses que subit le bol alimentaire et quels sont ses rapports avec nos organes, nous verrons que toujours la gradation vers l'animalisation de la subtance nutritive coïncide avec une gradation analogue dans les organes qui doivent l'élaborer. Pour abréger, nous arrivons immédiatement au chyle, cette transformation suprême de l'aliment.

Le chyle, expression dernière de l'absorption alimentaire, se mêle à la lymphe et enfin au sang veineux; l'ali-

ment, transformé en liquide non assimilable encore, est donc confondu avec deux liquides normaux de l'organisme, mais qui, comme le chyle, ne sont pas susceptibles d'être utilisés par lui, s'ils n'ont subi l'action d'une dernière fonction. L'aliment est arrivé dans la cavité droite du cœur, et là, il n'est plus possible de le distinguer des parties liquides, préexistant dans l'organisme, avec lesquelles il est mêlé de la manière la plus intime. Il est donc évident que la substance alimentaire, avant de participer à la vie qu'elle est destinée à accroître ou à entretenir, n'a eu des rapports qu'avec des organes qui ont la plus grande analogie avec elle : en dernier lieu, parvenue à l'état liquide, l'organisme la confond avec d'autres liquides ne venant pas du dehors, mais ayant comme elle besoin de subir l'action de l'air atmosphèrique dans l'acte respiratoire, avant de pouvoir concourir, avec l'aliment, à la nutrition des divers organes du corps humain.

L'air atmosphèrique, ce *pabulum vitæ*, par une action mystérieuse encore, a converti enfin, avec le concours des organes respiratoires, l'aliment confondu avec le sang veineux et la lymphe, en sang artériel, c'est-à-dire, en un liquide essentiellement vitalisé. Si nous n'avons pu isoler le chyle, c'est-à-dire, l'aliment élaboré, d'avec les liquides avec lesquels il a été confondu dans le canal thoracique, nous le pouvons bien moins encore dans le cœur et l'arbre artériel. Le sang artériel ayant, en principe, autant de vie que l'organisme entier, lui est donc devenu aussi semblable que possible, sans toutefois acquérir l'indépendance. Il est destiné à l'accroissement de l'organisme ou à la répa-

ration de ses pertes. L'assimilation va enfin le transformer en organes, ou du moins en parties d'organes vivants. Que se passe-t-il dans cette suprême vitalisation de la matière primitivement inerte et morte? Qu'elle loi présidera à la dispensation des diverses parties constituantes de ce suc nourricier, de cette chair coulante? La loi de similitude, ou d'analogie au moins, dirigera la fibrine du sang artériel sur les muscles, divers sels solidifiables sur les os, l'albumine sur les nerfs, pour constituer des muscles, des os et des nerfs.

Mais disons, en passant, un mot au sujet de la vitalisation du sang par l'air atmosphèrique, ou du moins avec son concours. La vie n'existe, à vrai dire, que par l'oxygène de l'air; n'y a-t-il pas, dans ce phénomène impénétrable, une similitude entre la cause et l'effet, admirablement traduite par cette locution si usitée : *la vie n'est qu'un soufle?* N'est-ce point parce que la vie n'est qu'un soufle que le Créateur l'a soumise à l'action incessante et nécessaire *d'un souffle*?

Si au lieu d'avoir envisagé l'accroissement et la conservation de l'individu, nous avions étudié sa génération, nous aurions également reconnu que la vie ne se forme qu'en suivant sa loi fondamentale d'affinité, d'analogie et de similitude. Qu'il nous soit permis de signaler combien est éclatante cette loi d'affinité, dans la transition de la vie dépendante de l'enfant, à la vie indépendante qui peut se passer du sein maternel.

Nous n'avons pas la pensée d'admettre une identité absolue entre l'action de la force vitale qui se *nourrit* et la force vitale qui se *guérit*. Ce serait résoudre la question de l'action intime des médicaments, phénomène que nous

tenons comme susceptible d'explications hypothétiques, mais nullement susceptible de démonstration aussi manifeste que celui de la nutrition par les aliments et les boissons. Notre but, en analysant les actions successives de cette fonction, a été de mettre en évidence que la force vitale obéit à une LOI constante, qui ne lui permet d'établir des rapports avec l'extérieur qu'à la condition de se rapprocher, le plus possible et graduellement par ses organes, de la nature des matériaux sur lesquels elle veut exercer son action vitalisante, pour se les approprier.

Si nous dirigions nos investigations sur l'homme pensant et sentant, nous arriverions aux mêmes conclusions. L'homme à intelligence cultivée, à facultés supérieures, recherche-t-il, pour sa société, l'homme à intelligence inculte et à facultés bornées? La jeune fille dont un sentiment tendre émotionne le cœur, ne fuit-elle pas la société de ses compagnes dont l'amour n'a point chassé la bruyante gaiété? Si elle ne peut trouver de confidente passionnelle, ne préfère-t-elle pas la solitude des champs, où elle espère vaguement de pouvoir rencontrer quelque chose qui lui parle d'amour, des colombes qui se becquettent, des oiseaux qui gazouillent? Le jeune adolescent pudique ne fuit-il pas la conversation des libertins? En un mot le *qui se ressemble s'assemble*, ou le *similis simili gaudet*, n'est-il pas l'expression proverbiale qui consacre la loi à laquelle obéit l'homme pensant et sentant?

Il en est de même dans ses souffrances : ce n'est que momentanément que l'homme profondément atteint dans sa sensibilité par une maladie douloureuse peut suspendre

ses angoisses par le récit ou la vue de scènes gaies et amusantes : au contraire, le récit ou la vue de douleurs supérieures à la sienne lui procurent un soulagement dont il ne se rend pas compte. Est-ce en se livrant à des discours frivoles, que l'on parvient à adoucir les larmes d'une mère qui pleure sur un berceau? Non, mais c'est en pleurant avec elle, etc., etc.

Mais rentrons dans le cercle dans lequel nous avons voulu circonscrire ce travail : ayant vu à quelle loi obéit la nature vivante qui se constitue ou se répare, voyons si la même loi préside à la production des maladies.

Et d'abord avouons, en débutant, que nous nous trouvons en présence d'une difficulté insoluble : comment agissent les causes morbifiques? Cette question, en tout semblable à celle relative à l'action intime des médicaments, ne peut être abordée qu'à l'aide de vues hypothétiques. Nous n'avons nul goût pour ce mode de faire de la science : l'imagination peut briller en poësie, mais elle doit être sévèrement bannie du champ scientifique. Voyons cependant s'il n'y aura pas possibilité d'aborder la question dont il s'agit, par une voie indirecte.

Raisonnons à propos de la cause morbifique la plus ordinaire, le refroidissement cutané. Que se passe-t-il en cette circonstance? un individu, étant en transpiration, subit l'action du froid, une maladie se déclare. S'il s'agit d'un enfant, les membranes cérébrales seront très-probablement affectées; s'il s'agit d'un jeune homme, ce sera la muqueuse aërienne; s'il s'agit d'un homme mur, ce sera la muqueuse gastro-intestinale; enfin, s'il s'agit d'un vieillard, ce sera la muqueuse genito-urinaire. Des circonstances de

constitution médicale peuvent cependant modifier la tendance élective des âges que nous avons signalée, mais il arrivera très-certainement que la maladie affectera une organe qui a la plus grande analogie de fonctions avec la peau, dont la fonctionnalité a été perturbée par la cause morbifique. N'y a-t-il pas dans ce phénomène de constante observation, une puissante induction qui doit nous porter à penser que la force vitale répond à la cause morbifique par la production de phénomènes analogues, sinon semblables, à ceux que cette dernière a supprimés? L'épanchement arachnoïdien, la sécrétion catarrhale des bronches, l'exhalation séreuse intestinale, la sécrétion vésicale muqueuse, ne sont-ils pas l'évidente transformation de la perspiration cutanée supprimée? Si l'action réfrigérante s'est exercée immédiatement sur la muqueuse respiratoire, ou la muqueuse intestinale, il se produit des phénomènes identiques, le plus souvent, à ceux que nous observons à la suite du refroidissement cutané.

Dans ces cas et bien d'autres qu'il serait trop long de passer en revue, la réponse de la force vitale par des organes qui ont la plus grande analogie de structure et de fonctions avec l'organe affecté, prouve, ce nous semble, d'une manière suffisante, que la nature vivante se comporte en pathologie comme en physiologie, en s'indentifiant, en quelque sorte, avec les milieux dont elle a accidentellement subi l'action morbifique, et en répondant à cette action, par une fonction anormale, mais analogue, si non semblable, à celle qui a été supprimée.

Si nous étudions à présent les guérisons spontanées de la nature, et surtout si nous portons notre attention sur les voies que celle-ci emploie pour parvenir à se délivrer

de la cause morbifique, nous verrons à ne pas en douter, que l'organisme vivant obéit dans la maladie comme dans la santé, à la même loi *d'opposition du semblable au semblable*, ou du moins *du très-analogue au très-analogue*. Ici notre tâche serait facile ; nous n'aurions qu'à choisir parmi les autorités scientifiques ; nous pourrions citer surtout la publication de notre honorable confrère, le docteur Barret, sur *les besoins morbides du système vivant*, dont nos lecteurs ont été entretenus, il y a peu de mois.

De tout ce qui précède, il découle comme d'elle-même la conclusion suivante : La maladie qui se présente à l'observateur n'est autre chose que la réaction, la protestation même de la force vitale contre la cause morbifique. Cette définition de la maladie n'est point neuve et si nous tenions à faire de l'érudition, nous pourrions prouver qu'elle est fort ancienne au contraire.

Si, aidé de la notion que nous avons acquise des procédés de la nature, par l'observation de ses phénomènes; si, aidé de la conclusion logique que nous avons tirée des connaissances dictées par leur interprétation rigoureuse, nous voulons rechercher quelle devra être la loi thérapeutique, évidemment nous ne pourrons ne pas accueillir la loi fondamentale de l'Homœopathie, comme loi générale de l'art de guérir.

Hâtons-nous de le proclamer ; la loi Homœopathique est réellement LA LOI GÉNÉRALE DE LA THÉRAPEUTIQUE, aux yeux de la science : mais il ne peut en être ainsi aux yeux de l'art. La force vitale est toujours disponible, immédiatement après l'action de la cause morbifique : la science, en ce cas, a raison d'admettre que la loi Homœopathique est toujours la meilleure. Mais l'art n'intervient

quelquefois qu'après des mouvements tumultueux de la nature, qui ont gravement compromis sa *disponibilité*. En ce cas seulement, la loi Homœopathique serait meurtrière, elle n'aurait d'autres résultats que celui d'augmenter *l'indisponibilité* de la nature vivante. La science du praticien se signalera toujours dans ces circonstances, rares à la vérité, mais ayant une haute gravité, dans lesquelles il sera appelé à juger si la force vitale est apte ou non à correspondre efficacement à la médication Homœopathique. S'il est versé dans les connaissances physiologiques et pathologiques, sa conduite sera certainement conforme à ce qu'exigent son devoir et le salut de son malade. D'après ce qui précède, il est évident que dans des cas, très-rares sans doute, la médication Homœopathique peut et doit être précédée d'une prescription antipathique.

Mais en approfondissant cette question, une réflexion se présente sans cesse à l'esprit : comment se fait-il que la loi Homœopathique n'ait lui, que dans ces derniers temps, sur l'horizon thérapeutique? Cette loi nous parait si hautement enseignée par l'observation physiologique et pathologique qu'il est difficile de comprendre comment l'art médical, qui a absorbé tant d'éminentes facultés pendant tant de siècles, n'a pu s'enrichir de ce phare lumineux, que dans ces dernières années.

Rien ne nous parait à la vérité plus facile à trouver que ce qui a été trouvé par d'autres; c'est même un cachet qui distingue les grandes découvertes, que de paraitre si naturelles que nous sommes étonnés que tant de siècles aient pu les ignorer.

La loi Homœopathique a-t-elle été réellement ignorée avant sa découverte par l'immortel Hahnemann? Elle a été ignorée comme loi générale de thérapeutique, ayant des conséquences rigoureuses qui pouvaient donner à l'art de guérir le dégré de certitude et d'efficacité, après lequel tant d'aspirations savantes se sont vainement épuisées. Mais la loi Homœopathique, comme toute vérité essentielle et fondamentale, a de tous les temps attiré l'attention des observateurs profonds; ceux-ci malheureusement n'ont vu, dans ses confirmations pratiques, que des exceptions inexplicables.

Pour appuyer notre assertion de quelques preuves, nous sommes forcé de rappeler des textes bien connus de tous ceux qui sont versés dans l'étude de l'Homœopathie. Cette raison ne nous paraît pas suffisante pour nous en abstenir, car ces lignes ne devraient-elles ébranler que quelques rares convictions opposées à notre doctrine, que nous serions affranchi du reproche qui pourrait nous être adressé.

Le *similia similibus curantur* est d'Hippocrate lui-même, ainsi que le *per similia adhibita ex morbo sanatur* (*homo*) et le *vomitus vomitu curatur*. On retrouve tout aussi explicitement exprimé ce même grand principe, dans Paracelse: en des temps plus rapprochés de nous, Stahl n'a-t-il pas écrit: « La règle admise en médecine, de traiter les mala- » dies par des remèdes contraires ou opposés aux effets » qu'elles produisent, est complétement fausse et absurde. » Je suis persuadé, au contraire, que les maladies cèdent » aux agents qui déterminent une affection semblable. » J. B. Van-Helmont, dans le passage suivant: *docebo ut non per contraria, nequè per similia, sed duntaxat per dotata et appropriata instituantur medelæ et sanationes*, préconise

l'appropriation qui, en définitive, ne peut s'obtenir que par l'application de la loi Homœopathique. Nous lisons dans l'ouvrage de M. Rapou : « Les Saints ne guérissent pas par les contraires, comme les médecins, mais bien d'après le principe des semblables. *Sanctis non jam contrariis, ut mortales medici solent, sed similia similium usu curantibus* (1). Cette phrase remarquable des *acta sanctorum* est aussi explicite que possible.

Dans les ouvrages les plus récents de matière médicale, la loi Homœopathique est formulée diversement, mais elle y trouve une place. « Les effets primitifs ou physio- » logiques des médicaments, dit Barbier, sont toujours ce » que leur étude offre de plus important : l'action que les » médicaments exerçent sur les organes, les effets immé- » diats, les phénomènes physiologiques qui en sont le pro- » duit, me paraissent la base sur laquelle doit être appuyée » la doctrine pharmacologique. » Il ne faut pas de grands efforts de logique, pour prouver qu'il n'y a que la loi Homœopathique qui puisse utiliser ce que Barbier dénomme *la partie la plus importante de l'étude des médicaments.*

Tout le monde sait que MM. Trousseau et Pidoux, et tant d'autres après eux, ont voulu étouffer la grande loi Homœpathique dans le cercle mesquin de la *médication substitutive;* soit, mais ce n'en est pas moins un hommage rendu à la vérité proclamée par Hahnemann. S'il était nécessaire de multiplier des aveux partiels, nous n'aurions que l'embarras du choix : ici on reconnait à la *belladona*

(1) Antwerpiæ 1958, Jan, page 1092.

la puissance de préserver de la scarlatine lisse, parce que cette substance détermine cette affection par son action physiologique ; là, la rhubarbe guérit la diarrhée parce qu'elle est purgative, etc., etc.

Si nous portons nos investigations dans un ordre d'idées moins exactes, au point de vue de la pureté de l'action curative des modificateurs de l'organisme, nous retrouvons l'expression, grossière il est vrai, de la loi Homœpathique, dans des livres très-recommandables. Ainsi en continuant la citation que nous avons faite de Sthal, nous lisons : « Les brûlures cèdent à l'action d'un foyer dont on » approche la partie ; les congélations à l'action de la neige » et de l'eau froide; les inflammations et les contusions à » celle des spiritueux. C'est ainsi que j'ai réussi à faire dis- » paraître la disposition aux aigreux, par de très-petites doses » d'acide sulfurique, dans des cas où l'on avait inutilement » administré une multitude de poudres absorbantes. »

Zimmermann nous apprend que les habitants des pays chauds ont pour usage de boire une petite quantité de liqueur spiritueuse, quand ils sont fortement échauffés.

Virey rapporte, dans son *Histoire de la Femme*, un aveu, dont nous tairons le nom de l'auteur, conçu en ces termes : *nam in locis verecundis est tantus ignis, quod consuevi apponere ignem materialem ad extinguendum ignem concupiscentiæ.*

A un point de vue d'une notion moins exacte encore, *la loi des semblables* s'est révélée de tout temps dans les connaissances médicales. A ce sujet, nous ne pourrions que répéter ce qu'en dit M. le docteur Rapou, qui lui-même à extrait quelques lignes d'un mémoire fort important du

regrétable docteur Dessaix. Nous les citerons l'un et l'autre.

« La doctrine des semblables se présente si naturelle-
» ment à l'esprit, que de tout temps nous la trouvons dans
» les croyances populaires. Quoi de plus naturel, en effet,
» que de vouloir traiter un mal par un agent dont les effets
» lui ressemblent, c'est-à-dire qui a des rapports avec lui?
» Dans certaines localités, les gens de la campagne ayant
» observé la propriété hémorrhagifique de *l'herbe à Robert*
» (génarium bec de grue) sur les vaches, l'emploient avec
» avantage dans les pertes utérines. Ailleurs le *lolium temu-*
» *lentum*, qui produit des vertiges, est, à cause de cela
» même, recommandé par les paysans contre l'ivresse.
» C'est un précepte vulgaire d'écraser la bête sur la plaie
» envenimée qu'elle a faite. Un de nos confrères dont nous
» regrettons vivement la perte à écrit à ce propos les lignes
» suivantes : « La loi des semblables, chez le peuple, serait-
» elle sans affinité avec cette opinion vulgaire qui cherche
» dans les attributions physiques, dans la forme, la cou-
» leur, l'odeur d'une substance, l'indice du mal auquel
» elle convient?

» Cette opinion ne se trouve pas uniquement chez l'homme
» inculte; ce n'est pas chez lui seul que la racine jaune, la
» poule aux pieds jaunes, sont préférés pour les bouillons
» du malade qui a la jaunisse; que les bulbes d'orchis sont
» choisis contre les affections des organes reproducteurs,
» etc. Ces idées très-nombreuses, très-répandues, et qui
» se rallient à ce qu'on a nommé *signatures*, ont été pro-
» clamées par des hiérarchies entières de médecins. C'est
» ainsi que le célèbre Rivière recommande l'emploi des

» cantharides contre les piqures d'abeilles, par la raison,
» dit-il, *que la cantharide est une espèce de mouche comme*
» *l'abeille*, et le souci comme emménagogue, *attendu que*
» *les règles chez les jeunes femmes répandent l'odeur de cette*
» *plante*. Des écoles médicales ont préconisé le *curcuma*
» dans l'ictère, à cause de sa couleur jaune ; le *sang-dragon*
» dans les hémorrhagies, à cause de sa couleur rouge, en
» dehors de ses propriétés styptiques ; *l'anacardium orien-*
» *tale*, dans les maladies du cœur, à cause de l'aspect cor-
» diforme de cette graine. De telles opinions qui ont long-
» temps occupé la scène médicale, et ont eu d'habiles
» défenseurs, nous semblent fort mal expliquées par les
» mots, absurdité, ignorance, crédulité de nos pères ;
» commodes imputations, au moyen desquelles le nouveau
» venu se rend vaniteusement compte des erreurs dont il ne
» comprend pas l'étiologie, et souvent aussi se délivre des
» vieilles vérités qui le dépassent et l'importunent.

» Nous serions donc tenté de croire qu'aux temps pri-
» mitifs de l'art, au temps où les médecins étaient encore
» peuple, ils possédaient, comme le peuple, la loi des
» semblables, sans pouvoir l'utiliser plus souvent que lui,
» puisque l'art de l'expérimentation en tous genres, dont
» le peuple est toujours dépourvu, est de création très-
» moderne dans toutes les sciences.

» La médecine primitive dut ainsi, comme le peuple,
» chercher dans les *signatures* de quoi suppléer à ce qui lui
» manquait, pour que la loi des semblables fut applicable
» au plus grand nombre de cas possible, et la transmettre
» aux âges suivants.

» Dans cette allure de la science, la loi des semblables

» dut rapidement, par son peu d'usage direct et réel, s'atro-
» phier et s'oublier bien plus généralement et bien plus vite
» que dans le peuple, chez les médecins entraînés à la re-
» cherche de toute autre chose, séduits successivement par
» les promesses de toutes les sciences, et bercés de tant
» d'espérances étrangères à la loi des semblables.

» Ainsi cette loi a dû s'effacer en médecine, en se bor-
» nant à donner, de loin en loin, chez quelques auteurs
» excentriques, de fugitifs signes de vie, et en laissant rè-
» gner encore longtemps à sa place la doctrine des *signa-*
» *tures*, rejeton abâtardi d'une tige desséchée. »

Il serait superflu de multiplier d'avantage les exemples et les citations : nous n'avons pas eu certainement la prétention de démontrer, par ce qui précède, l'existence *de la loi des semblables* qui en difinitive ne peut se prouver que par son application clinique; mais nous avons voulu établir que cette grande LOI, confirmée chaque jour par les progrès de notre École, n'est point étrangère à la science médicale et privée d'antécédents honorables. L'analogie et l'induction nous ont conduit dans nos rapprochements; l'expérience seule doit être invoquée pour la consécration scientifique et irrévocable de notre conclusion.

Mais avant de terminer cet article, pouvons-nous passer sous silence une citation, dans l'ordre spirituel, qui ne nous paraît point déplacée dans cette dissertation? *Quidquid enim apud nos peccat*, dit Philon, *est inaquælitas : quidquit non decedit ab officio, æqualitatis opus est...... Nam à diverso inæqualitas morburom et vitiorum causa est.*

Nous avons fouillé dans les archives de la science pour démontrer que *la loi des semblables* n'est point *une nouvelle venue;* nous avons sondé les phénomènes organiques pour connaître si la loi qui les régit n'est point le prémisse de la grande loi thérapeutique que nous défendons ; nous avons interrogé la nature vivante se guérissant elle-même, et de tous côtés, nous n'avons reçu que des réponses confirmatives de *la loi des semblables.*

Mais n'avons-nous pas oublié de mentionner le plus sublime exemple de l'application de la loi de similitude? L'Être-suprême a voulu relever l'homme, sa créature bien aimée, de la déchéance où l'avait entraîné le péché : c'est par le bois que l'homme avait été perdu, c'est par le bois qu'il a été sauvé. L'humanité était atteinte de la plus affreuse maladie morale qu'il soit possible d'imaginer; quel sera le remède héroïque dont Dieu pourra disposer pour l'en guérir? Par un prodige de sa toute puissance et de son amour infini, Dieu abaisse sa divinité jusques dans la forme fragile de l'humanité, parce que sa toute puissance n'a point voulu violer la loi émanée d'elle-même. Dieu lui-même a dû se constituer pécheur pour pouvoir racheter le pécheur : UNDÈ JESUS DEBUIT PER OMNIA FRATRIBUS SIMILARI. (*St-Paul. Hebr.* 2. 17.)

D^r. AUGIER.

Carpentras, le 25 septembre 1853.

CLINIQUE.

Observations de Panaris.

Un confrère Allopathe, professeur-agrégé à la Faculté de Montpellier, me disait : — Pourquoi les médecins Homœopathes n'apportent-ils pas au grand jour de la publicité les résultats de leur pratique? Pourquoi ne pas soumettre leurs observations au jugement d'une critique éclairée?

— Ces médecins, lui répondis-je, publient des faits dans des livres, dans des brochures et des recueils périodiques spéciaux. Ils appellent à haute voix l'examen; tant pis pour la critique si elle fait la sourde pour rester muette.

Quant à la presse Allopathique, admettre dans ses colonnes des observations d'Homœopathes serait pour elle introduire l'ennemi dans la place. Aussi lui ferme-t-elle la porte et fait elle bonne garde.

— Je pense, réplique mon honorable confrère, que des faits rapportés par des observateurs véridiques trouveraient accès dans les archives de la science, toute réserve faite de ses droits de critique et d'interprétation.

— Croyez-vous, lui dis-je, que si j'adressais des obser-

vations d'Homœopathie à la *Revue Thérapeutique du Midi*, par exemple, elles y seraient admises?

— Je le crois d'autant plus que je suis un des collaborateurs de ce journal et que je me charge de présenter votre article au Rédacteur.

— Ajoutez que je suis un de ses abonnés (on m'avait adressé le journal et je n'avais pas voulu le renvoyer); ce qui ne l'empêchera pas de mettre mon article de côté.

— C'est ce que nous verrons.

Et voilà comment, par suite d'une sorte de gageure, je fus amené à faire un envoi à ce journal qui se publie à Montpellier.

Je choisis pour cela deux petites observations fort modestes pour ne pas effaroucher au premier abord, sachant qu'il ne faut pas toujours faire pénétrer la vérité par le gros bout et me réservant d'en venir, s'il y avait lieu, à des communications plus importantes. Un autre motif me détermina : c'est qu'un de ces deux cas avait été soumis à des médecins Allopathes. Enfin, il s'agissait d'une maladie dont ce journal venait de parler.

Voici ces observations qui n'ont rien de bien remarquable pour les hommes versés dans l'étude de l'Homœopathie, mais que les débutants pourront lire avec intérêt. Elles étaient accompagnées de la lettre suivante :

« Monsieur le Rédacteur,

» J'ai lu attentivement l'article où vous résumez si bien
» tout ce qui concerne la nature et le traitement générale-
» ment usité du panaris. Ayant eu occasion d'appliquer à

» deux cas de ce genre la méthode Homœopathique, je
» crois devoir vous adresser ces observations en vous priant
» de les mettre sous les yeux de vos lecteurs. J'ai une trop
» haute idée de l'esprit qui dirige votre journal pour ne
» pas compter sur la promesse inscrite à sa première page
» de *prendre l'utile et le vrai partout où ils se trouvent.*

» J'ai l'honneur d'être, Monsieur, etc. »

ROUX.

Voilà un petit trait de malice de la part d'un homme qui s'attendait au rejet de son article.

Première Observation.

« Le sujet, c'est moi-même.

» 16 mars 1847, j'éprouvais depuis quelques jours autour
» de l'ongle du pouce de la main gauche, des symptômes
» inflammatoires déterminés par l'arrachement des pellicu-
» les bordant la racine. Cette phlogose, dont je me suis
» peu occupé dans le principe, en est venue au point de
» me causer de vives souffrances et une surexcitation géné-
» rale allant jusqu'à l'insomnie. L'extrémité du doigt, en
» proie à une douleur pulsative, rouge, chaude, gonflée,
» a acquis un tiers de plus de largeur et s'étale en forme
» de spatule.

» J'entoure mon doigt d'un cataplasme de farine de lin
» et je m'administre *silicea* 30, trois globules dissous dans
» un demi-verre d'eau, deux cuillerées par jour.

» 17 : Même état. Un de nos confrères est frappé de l'in- » tensité de la phlogose et insiste vivement pour m'y pra- » tiquer une profonde incision qu'il juge nécessaire et à » laquelle je me refuse.

» 18 : Un peu de pus se montre sous l'épiderme au côté » externe de la racine de l'ongle. On voit la couleur blanche » et jaunâtre de cette matière, dans une espace de près d'un » centimètre de long sur un centimètre de large, contraster » avec la teinte écarlate de l'inflammation qui occupe toute » la longueur de la dernière phalange. Du reste, mêmes » souffrances.

» 19 : Même état. Je m'administre *hepar sulfuris* 6, trois » globules dans une seule cuillerée d'eau.

» Un quart-d'heure après, je reçois la visite d'un pro- » fesseur de la Faculté de médecine de Montpellier. Je lui » laisse ignorer que je viens de prendre un remède Ho- » mœopathique. Inspection faite de la partie malade, il me » conseille aussi une incision pour débrider les tissus en- » flammés et ouvrir une large issue au pus. D'après l'ex- » trême répugnance que je lui montre pour cette opération, » il me prescrit des bains locaux émolliens souvent répétés, » mais pronostique en même temps la prolongation des » souffrances pendant plusieurs jours et la chute de l'ongle.

» Deux heures après, sans avoir pris de bains, j'éprouve » un soulagement de plus en plus marqué. La douleur pul- » sative fait place à une sensation de fourmillement qui n'a » rien de pénible, à côté des souffrances que j'endurais. » Bientôt les cataplasmes deviennent un embarras inutile » que je rejette. Insensiblement la chaleur tombe, la rou- » geur s'efface et la peau commence à se flétrir. Je dors

» toute la nuit. Le lendemain matin, 20, il ne reste presque plus de vestige du mal et le pus a complétement disparu par résorption. Inutile de dire que l'ongle fut parfaitement conservé. »

Deuxième Observation.

« M. C. avait promené le bout de l'index de la main » droite sur une éruption purulente, siégeant au dos d'un » cheval.

» Le surlendemain, rougeur, chaleur au bout de ce » doigt; douleur pulsative et brûlante, un point noir se » montre près de la racine de l'ongle. Malaise, inappétence, » insomnie complète. Il s'applique des cataplasmes de farine de lin.

» Le jour suivant, 15 mai 1852, il vient me consulter » le soir, même état. Prescription : *Hepar sulfuris* 6, trois » globules dissous dans soixante grammes d'eau, une cuillerée toutes les quatre heures.

» 16 : La nuit a été mauvaise. La tache noire a plus » d'un demi-centimètre de long sur un tiers de centimètre » de large. *Arsenicum*, dilution complexe (1), administré » comme ci-dessus.

» Deux ou trois heures après l'ingestion de ce remède, » la douleur perd graduellement de son intensité. La tache

(1) Pour ce qui concerne ce nouveau mode de dilution que j'ai soumis au Congrès de 1851, voir le *Journal de la Société Galligane*, tome II, page 393. Je reviendrai sur ce sujet.

» noire s'étend et s'éclaircit un peu ; elle prend une teinte » grisâtre et la forme d'une phlyctène. L'amélioration de» vient frappante. Le malade se sent renaître. Continuer » le médicament.

» 17 : La nuit a été très-bonne. La phlyctène se pro» nonce de plus en plus, sa nuance est gris-perle. Vers le » soir, elle s'étend jusqu'à la moitié de la longueur du doigt » et fait une saillie de près d'un centimètre au-dessus du » cercle inflammatoire qui l'entoure. J'en pratique l'ouver» ture avec des ciseaux fins; il en jaillit de la sérosité et » puis un fluide ichoreux.

» 18 : Excellent sommeil. Il s'écoule du pus à chaque » pansement fait simplement avec du linge enduit de cérat. » Plus de médicament.

» Le doigt reprend ses proportions ordinaires, tout en » gardant de la raideur pendant quelques jours, et se dé» pouille entièrement de son épiderme. Peu-à-peu l'ongle » se détache et fait place à un autre. »

Je terminais mon envoi par ces mots :

« Voilà les faits, Monsieur le Rédacteur, dans toute leur » vérité. Je les livre sans discussion à vos commentaires » et aux réflexions de vos lecteurs. »

Inutile d'ajouter que mon officieux entremetteur échoua dans sa commission et vint me transmettre *l'expression polie des regrets avec lesquels on repoussait des faits contraires aux doctrines du journal.*

Plus tard, le même journal contenait un article où l'auteur, après avoir déploré la violence des moyens employés par la médecine ordinaire, ajoutait les paroles suivantes que je veux citer textuellement pour l'amusement des lec-

teurs : « Il n'est, donc pas étrange que l'Homœopathie,
» mystère élevé au cube avec son semblant de thérapeuti-
» tique, puisse se procurer des sujets et en retirer d'excel-
» lentes récoltes. C'est tout simple : elle n'arrache ni
» n'empoisonne les maladies, elles les escamote. Mais nous,
» qui ne procédons pas par exorcisme, qui marchons,
» quoique en tâtonnant, dans les sentiers de l'expérience,
» etc., etc. »

Telles sont les façons d'agir des journaux Allopathiques. Ils ont soin de cacher tout ce qui milite en faveur de la doctrine de Hahnemann, et s'empressent d'accueillir les facéties dirigées contre elle. Avec de pareils contes à dormir debout, d'honnêtes et confiants abonnés, désireux de se tenir au courant des progrès de la science, sont éternellement bercés sur le mol oreiller de la routine. C'est à l'Homœopathie d'élever la voix assez haut pour troubler ce lourd sommeil et de propager la lumière dans l'intérêt de l'humanité.

Dr ROUX.

Cette, le 15 septembre 1853.

Épidémie de Scarlatine maligne.

Le 11 du mois de décembre 1837, je fus appelé à donner des soins au fils Margan, jeune homme de 20 ans, habitant le village de Caumont (Vaucluse).

Le malade doué d'une forte constitution, était alité depuis trois jours. Il avait reçu des soins, depuis le début de sa maladie, qui avaient consisté en sangsues, saignées, etc. A ma première visite, je trouvai le malade sans connaissance, les yeux à demi ouverts, la face fortement congestionnée : cette congestion s'étendait jusqu'au cou et commençait à gagner le sommet de la poitrine; dans toutes ces régions, la peau est d'une rougeur écarlate et parsemée de petits boutons peu saillants ayant le caractère de l'éruption scarlatineuse. Les yeux sont larmoyants et le globe vulsé en haut; la respiration est stertoreuse et précipitée; les lèvres sont fortement tuméfiées et un peu renversées, surtout la supérieure. Sécheresse et chaleur âcre de la peau, pouls dur, à cent vingt, décubitus dorsal : la déglutition est presque impossible depuis environ vingt-quatre heures. La pression du cou détermine des mouvements convulsifs qui persistent encore après la pression. Prescription, *aconitum* (x) g^{tes} VI dans 120 grammes d'eau pure, une cuillerée toutes les demi-heures; *belladona* (x) g^{tes} II sur 120, à prendre de la même manière, trois heures après avoir fini *aconit.*

A ma visite du lendemain, j'apprends qu'après avoir pris environ la moitié du premier verre, la peau est devenue humide, la respiration moins fréquente et l'éruption s'est étendue au tronc et aux membres. Le malade a pris ses cuillerées de la dilution *be ladona*, avant mon arrivée : après chaque cuillerée, au dire des parents du malade, un mieux se manifestait En effet, je constate que la face est moins turgescente, la peau est moite, les yeux moins fixes, et le malade, sans répondre aux questions que je lui adresse,

fait des efforts pour me montrer la langue, sans pouvoir toutefois, la sortir de la bouche. La déglutition, quoique difficile, s'opère par l'acte de la volonté. L'éruption que j'examine avec soin présente tous les caractères de la scarlatine la plus confluente, la peau des parties antérieures et latérales du cou semble déjà entrer en desquammation, elle est rugueuse et gercée. Continuation de *belladona*, toutes les deux heures; d'abord une dose de la 3me et ensuite de la 6me.

A ma troisième visite, au sixième jour de la maladie et au troisième du traitement homœopathique, j'apprends qu'après avoir pris hier deux doses de médicament, le malade est revenu en parfaite connaissance : je constate qu'il rend compte de ses souffrances avec lucidité, que la déglutition a lieu, avec un peu de gène seulement. Le pouls est à 80, la chaleur de la peau est modérée, quoique sèche à cause de la desquammation générale; en quelques endroits l'épiderme s'enlève par larges plaques. Les urines, qui étaient rares et fortement colorées, sont plus abondantes et moins sédimenteuses. L'eau sucrée légérement tiède a été la seule boisson que j'ai permise. (1).

Le quatrième jour, la convalescence est certaine, et la guérison est complète le douzième.

Le 21 décembre 1837, le frère de ce malade, 12 ans, est saisi à son tour de tous les prodromes de la scarla-

(1) Je permis l'eau sucrée tiède parce qu'on avait abreuvé le malade, pendant trois jours, avec des boissons presque bouillantes.

tine, et par l'intensité des premiers symptômes, je jugeai que l'affection serait très-grave.

Céphalalgie frontale violente, assoupissement, soif vive, pression à la gorge qui gène la déglutition, peau chaude et sèche, frisson au moindre mouvement, courbature générale, pouls dur, fréquent à 130. *Aconit* $^{(x)}$ g^{ttes} VI, eau 90 grammes, une cuillerée toutes les heures. *Belladona* $^{(30)}$ g^{ttes} III, eau 90 grammes par cuillerée, toutes les heures, et ne l'administrer que quatre heures après avoir fini *aconit* et de trois en trois heures.

Après *aconit*, la transpiration s'établit; l'éruption commence à se montrer à la face, au cou, pour s'étendre rapidement aux membres et au tronc. Le gonflement des amigdales a fait de rapides progrès, et le malade peut à peine avaler quelques gouttes d'eau sucrée froide que je lui avais prescrite pour seule boisson. *Belladona* est donnée de la manière qu'elle a été prescrite : son action fut rapide et complète. A ma seconde visite, le 22, et quelques heures après la dernière cuillerée de la dilution, la déglution est plus facile, la céphalalgie a disparu; l'éruption, parfaitement caractéristique, est complète et générale, mais elle ne réagit plus sur le cerveau qui est complètement libre. Je prescris *belladona* 6me, prise de trois en trois heures seulement.

Le 23, amélioration générale; le malade a passé la nuit sans la moindre agitation; les amigdales sont réduites à leur volume ordinaire; le pouls, de 120 est tombé à 80. La desquamation commence à la face et aux extrémités; eau sucrée, *bellad.* $^{(125)}$ une cuillerée toutes les six heures.

Le 24, le malade demande des aliments, la desquamation marche avec rapidité. Bouillon toutes les trois heures.

Le 25, légers potages; le sixième jour, guérison complète : je lui conseille seulement d'éviter de s'exposer à l'air froid.

L'affection que je venais de combattre chez ces deux malades et qui semblait être toute sporadique, prit une extension rapide et gagna tout le village. Je fus appelé dans plusieurs maisons, où j'eus à traiter presque en même temps jusqu'à quatre membres de la même famille. Me rappelant les conseils d'Hahnemann, je proposais, dans toutes les maisons où j'étais appelé, de donner un remède préservatif aux personnes qui étaient dans les conditions probables d'être atteintes de la maladie régnante, ce qui fut accepté par un grand nombre. La *belladona* que je donnais comme prophylactique, depuis 30e jusqu'à la 12e, préserva la plupart des individus qui en firent usage à temps. C'est surtout dans les campagnes que j'observais les heureux résultats de ce traitement préservatif qui fût accepté avec empressement. Lorsque j'étais appelé auprès d'un malade atteint de l'épidémie, je donnais de suite plusieurs doses de globules *belladona* de 30 à 12, à prendre chaque jour, trois globules le matin et autant le soir, pendant trois ou quatre jours consécutifs. Dès ce moment, j'observai rarement deux personnes de la même famille atteintes de scarlatine, tandis qu'au début, et dans les familles qui recevaient des soins allopathiques, à peu près tous leurs membres en étaient atteints.

Pendant les quinze premiers jours de l'épidémie, l'état inflammatoire franc, avec délire et perte complète de connaissance, angine tonsillaire aigue, caractérisait l'affection régnante. Dans cette période, *aconit* et *belladona*,

cette dernière surtout, suffisaient pour en obtenir la guérison aussi complète que rapide. Dans ce cas, le traitement durait de quatre à six jours, selon que le malade recevait des soins à une période plus ou moins avancée de la maladie.

La seconde période, sans perdre complètement le caractère de la première, différa surtout dans l'affection spéciale de la muqueuse buccale et pharyngienne, ainsi que des amigdales. L'état de la bouche était caractérisé par un gonflement subinflammatoire de la muqueuse, de la langue, du voile du palais, avec salivation abondante. Des aphthes nombreuses et très-étendues recouvraient toute la muqueuse jusqu'aux amigdales et à la face postérieure du pharynx; les amigdales étaient profondément atteintes par l'ulcération aphtheuse, ainsi que les pilliers du voile du palais. L'aphonie et la respiration stertoreuse, dans certains cas, dénotaient que la lésion s'étendait jusqu'au larynx.

Dans ce cas, *aconit* déterminait encore quelques modifications favorables, surtout lorsqu'il pouvait être administré dès le début. Dans le cas contraire, *belladona* était préférable pour combattre les phénomènes cérébraux qui n'avaient rien perdu de leur intensité de la première période et qui cédaient encore rapidement à ce dernier médicament; mais *mercurius solubilis* était le spécifique de l'affection buccale et pharyngienne : sous son influence, l'état de la bouche s'améliorait rapidement; ce n'était que dans les cas où la lésion s'étendait jusqu'au larynx, que *hepar sulfuris* était nécessaire pour terminer la guérison.

Dans cette période, la forme éruptive participait à

l'état des muqueuses : le derme, surtout au cou et aux plis des articulations, était plus profondément atteint que dans la première période de l'épidémie. Après la desquamation, de larges excorriations saignantes avec gerçures assez profondes, surtout au cou, exigeaient des soins spéciaux et l'emploi de *sulphur* 30e en une seule fois, ou de *carbo-veget* également 30e, dans les cas de diarrhée débilitante pendant la convalescence. Dans cette période, j'observai plusieurs cas d'anasarque, surtout chez les enfants de 6 à 15 ans, qui cédèrent tous à *dulcamara* 12e et à *helleborus* 15e, pris l'un ou l'autre par fraction, de deux en deux heures. Un seul cas s'est terminé par la mort. Un jeune homme de 22 ans, affection type de la seconde période, convalescent depuis cinq à six jours, après s'être exposé pendant long-temps à un courant d'air froid, fut subitement pris d'anasarque général, et n'ayant été appelé que vingt-quatre heures après les premiers accidents, j'administrai en vain *dulcamara*, *helleborus* et même *metallum album*.

Plusieurs malades atteints de l'épidémie, même dans cette période, habitaient dans des campagnes isolées et éloignées du foyer de l'affection régnante. Je vais rapporter ici l'observation d'un des cas les plus graves appartenant à cette phase de cette épidémie.

Vers le milieu de janvier 1838, je donnai des soins à un jeune enfant d'environ sept ans, atteint de la scarlatine et habitant une maison de campagne près du hameau de Thouzon, commune du Thor. Cet enfant avait été gravement malade, et sa guérison rapide détermina M. Bernard, propriétaire, voisin de mon convalescent, à me faire ap-

peler pour donner des soins à sa fille atteinte de l'affection régnante, depuis vingt-quatre heures. La sœur aînée, âgée de 13 ans, venait de succomber, depuis quelques heures seulement, à la suite de la même affection. Le médecin allopathe qui avait donné des soins à cette dernière se trouva présent pendant la première visite que je fis à la jeune Bernard. De son aveu, le cas devait être aussi promptement mortel que celui de la sœur aînée : il devait se rendre à l'évidence et se faire homœopathe, si j'obtenais la guérison de cette jeune malade. J'en relevai l'observation avec exactitude et invitai mon confrère à observer régulièrement les phases de la maladie, ce qu'il fit pendant deux jours seulement : temps suffisant pour qu'il put juger que cette grave affection se terminerait heureusement, ce qui eut lieu.

Le 18 janvier, la jeune Bernard, 11 ans, était alitée depuis vingt-quatre heures : au début, courbature générale, violente céphalalgie frontale, yeux injectés sans être larmoyants, voix rauque, déglutition difficile, peau sèche et chaleur âcre de la peau, insomnie pendant la première nuit, avec hallucinations et visions de fantômes qui lui font peur.

Cet état empire rapidement, à dix heures du matin, vingt-quatre heures après l'invasion de la maladie, perte complète de la connaissance, face rouge et vultueuse, paupières à moitié ouvertes, avec vulsion du globe de l'œil. Impossibilité de lui faire montrer la langue qui semble remplir la bouche ; lèvres gonflées et comme macérées par une salivation écumeuse abondante, pouls dur à 120, pas de trace d'éruption. *Aconit* (x) g^tte^ vi, eau 90 grammes, à

prendre par cuillerée, toutes les demi-heures A quatre heures du soir, deuxième visite. J'observe : peau un peu moite, éruption scarlatineuse confluente sur la face, au cou et sur la poitrine ainsi qu'aux extrémités. Les symptômes cérébraux sont restés stationnaires, ainsi que ceux de la bouche et du gosier : sécrétion d'urine suspendue depuis le matin ; la malade a pris avec peine un verre d'eau sucrée froide pendant toute la journée. *Belladona* (1) g^tte^ III, eau 120 gr. par cuillerée d'heure en heure

Le 19, à dix heures du matin, je revois ma malade qui, depuis deux heures après minuit, connait et répond aux questions qu'on lui adresse. L'éruption est à son apogée, les paupières sont fortement gonflées, ainsi que les lèvres qui sont renversées : la salivation, toujours abondante, est gluante ; tout l'intérieur de la bouche est recouvert de taches blanches épaisses, la déglutition n'a lieu qu'avec de grands efforts; les urines sont toujours rares et fortement colorées. *Mercurius solubilis*, 5 cent. 3me, eau 120 gr. par cuillerée toutes les heures.

A quatre heures du soir, je trouve la jeune malade dans l'état le plus satisfaisant, le gonflement des paupières et des lèvres a presque disparu; la salivation, l'état aphtheux de la muqueuse buccale, ainsi que la déglutition, ont subi une amélioration très-sensible. La desquamation commence à se faire sur plusieurs points de la face, du cou et des bras. La malade se plaint d'une violente démangeaison brûlante, surtout au dos et autour du cou où j'observe des excorriations saignantes, et en certains endroits, de véritables gerçures dans toute l'épaisseur du derme. Je laisse une dose *belladona* 6me à prendre en quatre fois toutes

les deux heures, à partir de minuit, à cause d'un reste d'éréthisme général, avec hallucinations pendant les quelques moments de sommeil, qui sont encore rares et courts.

Le 20, à ma visite du matin, j'apprends que la malade a déliré pendant une partie de la nuit, qu'elle refusait la boisson dont elle avait une espèce d'horreur; cet état s'est amélioré vers les six heures du matin et avec un tel progrès qu'à dix heures, la malade me demande des aliments, parce qu'elle se sent, dit-elle, défaillir. En effet, le pouls qui, jusqu'à ce moment, avait peu varié de 130 à 120, est tombé à 90, la turgescence de la peau a disparu, là desquamation est générale; les aphthes de la bouche se détachent par larges plaques et laissent des surfaces d'un rouge saignant, surtout aux lèvres; la déglutition a lieu avec facilité, quoique l'isthme du gosier soit encore recouvert d'une couche épaisse de matières aphtheuses qui obligent la malade à faire des efforts d'expectoration pour s'en débarrasser. *Mercurius sol*, en quatre fois toutes les deux heures. Il ne survient pas la moindre exacerbation pendant la journée : les urines ont reparu plus abondantes et moins colorées, la muqueuse buccale et du gosier sont complètement dépouillées, les gerçures du cou font seules souffrir la malade par la gène des mouvements de la tête, qui sont encore augmentés par l'apparition d'un commencement de parotidite à droite : cet épiphénomène se dissipe en vingt-quatre heures, sous l'influence de *belladona* 9me et de *mercurius* 6., pris alternativement de quatre en quatre heures.

Le sixième jour de la maladie et le cinquième du traitement homœopathique, la malade est convalescente; elle supporte facilement une petite tasse de lait mêlé par moitié

à de la tisane d'orge, donnée toutes les trois heures. Son alimentation est augmentée graduellement sans le moindre accident. Une dose *sulphur* 30e est donnée à cause des excoriations du cou qui tardent à se cicatriser. Après huit jours de convalescence, la malade put sortir de sa chambre sans accidents consécutifs, ordinairement si redoutables pendant la saison d'hiver.

Le nombre des malades à qui j'ai donné des soins pendant ces deux périodes est de quarante-six, dont un seul est décédé. Celui de la troisième période est de douze et je n'ai pas eu un seul décès à déplorer.

Vers la fin de la seconde période, les symptômes généraux changèrent subitement de caractère, le pouls était petit, dur et un peu plus fréquent ; la chaleur de la peau était âcre et brûlante ; l'éruption ne se faisait que partiellement et par plaques irrégulières ; la peau du cou et de la poitrine était livide ; la turgescence des premières périodes fit place à l'affaissement des traits de la face, avec couleur terne des yeux, regard éteint ; coma sans délire. Le malade n'exprimait aucune sensation, tous les sens étaient comme éteints. A cet état se joignit bientôt les symptômes locaux les plus graves, tels que : écoulement corrosif par le nez et par la bouche, langue éfilée, dure et comme racornie, haleine fétide avec coloration livide de la gorge, les amigdales et les piliers du voile du palais ne tardant pas à être frappés de points gangréneux ; suppression de la secrétion des urines. Dans quelques cas les lèvres, le pourtour des narines étaient recouverts de croûtes noirâtres et épaisses ; deux médicaments furent spécialement employés pendant cette période, *metallum album* 30me et

muriatis acidum de 15me à 30me. *Phosphorus* et *rhus* trouvèrent place dans quelques cas, et surtout dans l'observation suivante, que je relevai avec soin, parce qu'elle m'offrait, réunis, tous les symptômes qui caractérisent cette troisième période. M. le Curé de Caumont qui s'était constamment trouvé au chevet de presque tous mes malades, me dit un jour auprès de celle qui fait le sujet de l'observation suivante : Je commence à croire à la puissance de l'Homœopathie, mais ma foi n'est pas assez grande pour croire à la guérison de cette malade par aucun moyen humain. Je lui dis que, sans répondre de la guérison de la malade, j'avais cependant l'espoir qu'avec un plus grand nombre de médicaments, je pourrais dissiper successivement la masse énorme de symptômes qui caractérisaient ce cas grave.

Le 16 février 1838, je fus appelé pour donner des soins à la jeune Tamisier, âgée de douze ans, habitant une campagne à dix minutes de Caumont. L'invasion de sa maladie datait de vingt-quatre heures; le début avait été caractérisé par une prostration générale avec épistaxis abondante d'un sang noir et visqueux, phénomène qui s'était manifesté dans plusieurs cas, mais avait consisté seulement en quelques gouttes de sang d'aspect ordinaire et n'avait rien ajouté à la gravité de la maladie. Chez la jeune Tamisier, cette épistaxis fut immédiatement suivie d'une coloration livide des paupières, des ailes du nez et des lèvres et de véritables taches pétéchiales au cou et sur la poitrine. Somnolence comateuse sans délire, écoulement par la bouche de salive gluante, pouls petit, déprimé à 120. Il me fut impossible d'observer l'état de la bouche, et la difficulté de la déglutition semblait être plutôt le résultat

de l'inertie que d'une gène matérielle dans le gosier. Voilà ce que j'observai à ma première visite. L'indication présentait quelques difficultés : d'un côté, l'état thiphique bien certain, et de l'autre, l'aggravation de cet état par un abondante épistaxis. Cette dernière considération me détermina à donner *china* (¹) glob. III, eau 90 gr. par cuillerée toutes les demi-heures, et trois heures après ce médicament, *métallum-album* (¹) glob. XXX dans eau 90, une cuillerée toutes les deux heures : quelques cuillerées d'eau sucrée froide dans l'intervalle du médicament.

Le 17, à dix heures du matin, j'apprends que la malade a passé la nuit à peu près dans l'état où je l'avais laissée la veille : le coma est cependant moins profond, il est souvent interrompu par de l'agitation, pendant laquelle les yeux sont entr'ouverts, la conjonctive est fortement injectée, mais l'injection est livide et le regard comme éteint. Chaleur âcre de la peau, excepté aux extrémités qui sont tempérées, avec coloration violacée des ongles et flétrissure de la peau qui les entoure. Les taches pétéchiales ne sont ni plus nombreuses ni plus foncées que la veille, et l'éruption qui commence à paraître ressemble plutôt aux taches purpurines qu'à la scarlatine. Salivation ichoreuse fétide, lèvres excoriées et noirâtres, urines rares colorant fortement le linge.

Il m'est impossible d'examiner l'état de la bouche, à cause du trismus et surtout de la contraction des lèvres. Le pouls est dans le même état que la veille.

L'état général, mais principalement celui des extrémités, réclamait *secale cornutum* que je prescris à la 3me (¹) glob. dans 120 gram. d'eau à prendre par cuillerée, toutes les

heures ; eau sucrée froide pour boisson. Je laissai une dose *muriatis acidum* à donner de la même manière que *secale*, en cas que ce dernier médicament ne produisit aucune amélioration.

Le 18, à 10 heures du matin, j'apprends que la malade est sensiblement mieux, dès la veille au soir. L'état typhique a perdu de son carractère de gravité, la coloration générale de la peau est moins foncée, le trismus moins violent et permet d'introduire un linge dans la bouche pour enlever l'ichor fétide qui macère la langue et les lèvres, les urines sont plus fréquentes et moins colorées; la chaleur de la peau est moins âcre et plus uniforme, les ongles sont moins colorés et la flétrissure de la peau a disparu complétement; la langue et tout l'intérieur de la bouche sont recouverts d'une matière gluante, roussâtre et fétide : cette matière enlevée avec un linge, laisse apercevoir une couche aphtheuse épaisse et de même couleur que le liquide qui la tapisse : le mouvement de déglution ne s'opère qu'avec une excessive difficulté. *Muriatis acidum* 12me est donné de deux en deux heures, jusqu'au soir; la dose conditionnelle de la veille n'en a pas été prise.

Le 19, je constate une légère amélioration du côté de la bouche et du gosier, l'écoulement ichoreux est moins abondant et la déglution est plus facile. La peau est toujours rouge, un peu violacée et recouverte de phlyctènes, aux parties latérales du cou et sur le sommet de la poitrine. L'état du cerveau est le même depuis deux jours, sommeil soporreux entrecoupé de quelques gémissements, surtout pendant l'émission des urines. *Rhus toxi* 15me pendant la journée, toutes lès deux heures.

Le 20, la flétrissure de la peau et l'amaigrissement général

du sujet me frappent étrangement. L'agitation est plus grande, pouls faible et dépressible, croûtes velues et noires aux lèvres, l'état du gosier et de la bouche s'est aggravé, la déglutition est presque impossible. *Metallum album* 30me, une petite cuillerée toutes les heures. Je revois la malade le soir, son état s'est sensiblement amélioré. Quelques plaques gangréneuses de l'arrière gorge se sont détachées, le pilier droit du voile du palais semble être tombé complétement. Je fais continuer *metallum*, toutes les deux heures pendant la nuit.

Le 21, le pouls s'est relevé un peu, la bouche est un peu humide et les escarres se détachent, par plaques arrondies, de l'intérieur des joues et du gosier. Continuation de *metallum*, toutes les trois heures. Eau d'orge miellée pour laver la bouche et les lèvres.

Le 22, la bouche s'est détergée de presque toutes les parties frappées de mort, le voile du palais et les amigdales sont profondément creuses, en divers endroits, par des ulcères. On ne peut pas constater les désordres physiques plus avant, mais il est probable qu'ils s'étendent à une partie de l'œsophage : la déglution est presque impossible depuis la chute des escarres, et quoique les désordres cérébraux soient moindres, l'ouie semble être complétement perdue : *phosphorus* 12me, de quatre en quatre heures.

Le 23, la desquamation générale est très-avancée, le derme est ulcéré au cou et aux plis des articulations. Les conjonctives présentent plusieurs points ecchymosés, le pouls est faible à 90, la déglution est surtout très-lente et semble s'opérer sans mouvements de contractions. Eau de riz pour boisson. *China* 6me, toutes les trois heures.

Le 24, plusieurs selles liquides d'odeur putride ont eu lieu pendant la nuit. Le pouls est à 80, faible du reste, même état. *Carbo veg.* 30me, toutes les six heures. Eau de riz coupée avec partie égale de bouillon.

A partir de ce jour, la convalescence, quoique lente, n'a été interrompue par aucun accident digne d'être signalé. *Sulphur* 30me, une seule fois, à cause de la lenteur de la cicatrisation des parties excoriées. Les ulcérations du voile du palais, ainsi que tous les désordres de cette région, se sont complétetement réparés, et en fin mars, six semaines après l'invavasion de la maladie, ma jeune malade était complétement rétablie.

DENIS, médecin.

Avignon, le 15 septembre 1853.

Nous terminons cet article *Clinique* par le fait suivant qui nous est communiqué par l'honorable général Raindre : nous regrettons que la modestie de son ami ne nous permette pas d'en faire connaître le nom à nos lecteurs. En m'adressant cette observation remarquable ; le général Raindre s'exprime ainsi :

Béziers, le 8 octobre 1853.

Mon cher Docteur,

Je ne résiste pas au besoin que j'éprouve de vous communiquer ce que m'écrit un de mes anciens amis, qui ne veut pas être nommé.

S'il y a, de sa part, illusion sur les effets si merveilleux qu'il a su produire au moyen de globules Homœopathiques, je la partage complétement. Guérir tant de maux physiques, dont quelques-uns sont réputés incurables par l'Allopathie, et développer en même temps les facultés morales d'un pauvre être qui, depuis sa naissance, est parvenu jusqu'à l'âge de 18 ans dans un état d'imbécilité, d'idiotisme, n'est certainement possible, après Dieu, qu'à la médecine Homœopathique.

Cela augmenterait, s'il était possible, et mon admiration et mon anthousiasme pour la doctrine d'Hahnemann, etc.

A vous, mon vieux et respectable ami, qui faites des efforts si constants pour propager la médecine Homœopathique, non seulement dans les classes élevées de la société, mais aussi parmi les pauvres que l'on égare et qu'on éblouit par des mirages, au lieu de les éclairer; à vous si dévoué au soulagement de toutes les souffrances et si heureux quand vous pouvez les soulager, j'adresse l'historique abrégé d'une cure qui prouvera une fois de plus que nos médicaments infinitésimaux bien appliquées ont une puissance admirable, non-seulement contre les maladies chroniques, mais encore contre les affections *morales*. Vous savez de reste, qu'ils sont supérieurs à tout ce qu'on peut imaginer, quand il ne s'agit que de guérir les maladies aigües des deux sexes, de tous les âges, qu'ils font dispaparaître comme par enchantement.

J'avais été assez heureux pour rendre à la santé une famille alliée à une autre famille qui habite à 130 lieues d'ici, et qui, sur ce qu'on lui a écrit des *prodiges* de l'Ho-

mœopathie, consentit à faire cet énorme voyage, parce qu'on prit encore plus de confiance en moi que dans notre doctrine. Ici encore je fus heureux, et alors Madame *** me parla d'un malade des siens, qu'on ne me présentait pas, parce qu'on l'avait laissé entre les mains d'un médecin qui lui faisait *subir* un traitement *hydrothérapeutique*... Le mot et long et ronflant.

Comme j'ai peu de mémoire, je priai cette Dame de vouloir bien me mettre par écrit ce qu'elle venait de me dire sur son fils, et voici ce qu'elle me remit, en novembre 1851 :

« Mon fils a 18 ans; il est né bel enfant, mais lym- » phatique. Bientôt il devint chétif; à deux mois il eut une » éruption miliaire qu'on attribua à sa nourrice. Le choix » de deux autres nourrices fut toujours malheureux : l'une » d'elles aumoins, était scrofuleuse. Survinrent ce qu'on » nomme *croûtes de lait*, qui le conduisirent aux portes du » tombeau. Une médication désatreuse fit disparaître cette » éruption qui, malgré le médecin et ses remèdes, *reparut* » et rappela l'enfant à la vie. Il eût la teigne sur la tête » et des croûtes semblables lui couvrirent le cou et tout le » corps. Sa tête surtout souffrit beaucoup et il perdit ses » cheveux. A trois ans, il ne marchait pas encore. L'hu- » meur se porta sur l'œil droit, qui fût presque perdu. » L'enfant devint rachitique, *noué* de tous les membres; il » eut le carreau; devint sourd; toutes les glandes, celles » du cou surtout, se gonflérent. Il digérait mal et avait une » continuelle diarrhée de matières blanches. On le condui- » sit aux eaux sulfureuse de Gréoulx qui, après deux » années d'usage, débarrassèrent *en partie* l'enfant qui,

» alors, commença à marcher et à se développer, mais...., » ses facultés intellectuelles restèrent engourdies. Il avait, » alors, un appétit soutenu, digèrait bien. Son caractère » était devenu difficile; il était dans un complet état d'im- » bécilité, *d'idiotisme* même, etc., etc. »

Suit une série de maux toujours mal traités et ne guérissant pas. En grandissant l'enfant devint de plus en plus difficile, d'un caractère intolérable et contrastant avec les habitudes de piété de ses parents.

Madame me dit que son médecin ne pensait pas que le malade pût être guéri avant six semaines après le traitement, les Docteurs *hydropathes* prétendant que c'était le temps strictement nécessaire pour recueillir les avantages de ce procédé.

Je fis observer à cette Dame que les immersions dans l'eau froide me paraissaient plus propres à répercuter les humeurs qu'à les guérir, que je ne voulais pas que l'on put supposer que je voulusse profiter des *bienfaits* de l'hydropathie et, qu'en conséquence, au lieu de six semaines que demandait le médecin, je voulais ne voir le jeune homme *que neuf semaines* après son traitement, s'il avait alors besoins de soins.

On me l'amena enfin en février 1852, et voici son état :

Visage souffreteux ; yeux gonflés et cernés ; teint terreux ; lèvres pendantes et laissant échapper une salive glaireuse qui faisait de lui, surtout à table, un objet de dégoût; yeux souvent fixes, air d'hébètude, d'idiotisme. Insoumis à la discipline de famille et *n'ayant presque qu'une vie animale*, à peine a-t-on pu lui apprendre à lire et un

peu à écrire. Incontinence d'urine, nuit et jour; plusieurs parties de la tête ont des plaques dénudées, livides; grande faiblesse de reins, des jambes; ophthalmie; taie sur l'œil droit, etc., etc.

En le voyant, je devinai d'abord qu'il se livrait à l'onanisme. Je priai son père, qui me l'avait amené, de me laisser seul avec lui. Je lui montrai de la bonté, de l'affection qui épanouit son visage et me prouva qu'il n'y était pas habitué. Quand je le vis confiant, je lui dis; vous avez une habitude vicieuse et funeste..... Il fut frappé de me voir deviner si juste, convint de tout avec ingénuité et ce qu'il m'avoua était à faire frémir. (J'ai su depuis que cela l'avait fait renvoyer d'un pensionnat). Je mis sur le compte de ce vice l'incurabilité de tous les maux de ce jeune homme. Je parvins à l'effrayer et j'obtins la promesse solennelle qu'il s'en abstiendrait désormais. Mes manières affectueuses le séduisirent et j'appris que les tendresses qu'on prodiguait à ses sœurs, aigrissaient son caractère, d'autant plus qu'on n'avait que des sévérités pour lui, *qui pourtant transmettrait le nom*..... Enfin, il me jura qu'il ferait tout ce que je voudrais *par amitié pour moi*, parce qu'il voyait que je l'aimais.

Après un entretien sérieux avec le père et une lettre de conseil à la mère, je commençai le traitement de ce malade, le 2 février 1852, par *bellad.*, tant à cause de son insupportable incontinence d'urine que pour l'engorgement des amygdales, des glandes du cou et sa presque cécité. Dès le troisième jour, il cessa d'uriner involontairement, ce qui frappa son imagination et le fit rester *sage*. Afin de seconder sa bonne volonté à cet égard, je lui en-

voyai *sulf* et j'exigeai que ce fut lui qui m'écrivit ses bulletins de santé, afin de lui épargner l'humiliation de passer par l'intermédiaire de son père, ce dont il fut très-reconnaissant.

Ses premières lettres et ses bulletins de santé n'avaient pas le sens commun, mais j'affectais d'être satisfait afin de l'encourager.

Ses reins, ses jambes, sa santé générale s'affermissant, il s'abandonna de nouveau, et d'une manière incroyable, à son vieux péché.... *Pour voir*.... Il vit bientôt l'incontinence revenir, sa faiblesse recommencer, etc. Je le menaçai de l'abandonner, ce qui lui fit si peur que, dès ce moment, il tint parole; *bell.*, *calc.*, *sulf.*, *rhus*, *natr-m.*, *nitri-ac.*, *lyc.*, etc., etc. Selon les effets éprouvés, firent les principaux frais du traitement et je laissai, à peu-près atteindre la durée d'action à chaque médicament.

Les bulletins et les lettres de mon jeune homme devinrent de plus en plus lucides; il prit goût à la correspondance à la qu'elle j'eus soin de donner un intérêt croissant, parce que je voulais que son esprit se développa à mesure que se raffermissait sa santé. *Euphr.*, *sil.* et *nitr-ac.*, sont restés sans effet sur la taie et j'ai cessé, en janvier de cette année, son traitement de onze mois de durée, parce que je n'ai pas voulu qu'il resta plus longtemps soumis au régime *rigoureux* que je fais suivre à mes malades, quoi qu'en disent quelques médecins Homœopathes. Toutefois, je continue la correspondance avec ce bon jeune homme, dont les lettres sont charmantes dé clarté, de reconnaissance et de dévouement. Il s'est vivement attaché à sa famille, qui vient de satisfaire sa longue convoitise, en lui faisant cadeau d'un superbe cheval arabe.

Ainsi, mon ami; teigne scrofuleuse; incontinence d'urine; faiblesse générale; glandes engorgées, etc., etc., tout a fait place à une excellente santé, et un état d'intelligence qui désormais est susceptible de regagner le temps perdu pour l'instruction du jeune homme, a succédé à l'espèce d'idiotisme dans lequel il était plongé depuis son enfance.

Je ne sais si je me fais illusion, mais il me semble que cette cure prouve surabondamment les merveilleux effets de nos globules sur les facultés intellectuelles comme sur les infirmités du corps, et je suis certain que vous vous réjouirez avec moi de ce nouveau succès de notre chère Homoœpathie. Quelques opposants systèmatiques pourront ne voir, dans cet éclatant succès, que les résultats physiologiques, sur l'organisme entier, de la cessation d'une funeste habitude qui en avait arrèté le développement. Je ne nie pas, sans doute, la puissante intervantion de la réforme morale que j'ai obtenue de mon jeune malade, mais aurait-elle suffi pour en obtenir la guérison? Je ne puis le croire.

Dr BÉCHET.

DE L'INTOXICATION QUINIQUE

DANS LE RHUMATISME.

On lit dans le *Journal de Médecine et Chirurgie pratique*, numéro de septembre : « M. le Dr Vigla a lu dernièrement » à la Société médicale des hôpitaux de Paris, un Mémoire » contenant cinq observations, dans lesquelles des accidents » cérébraux, de la plus grande gravité, sont survenus chez » des sujets atteints de rhumatisme articulaire aigu, et qui » faisaient ou avaient fait usage de sulfate de quinine. Voici » une de ces observations : Un homme de quarante-neuf ans » entra à la Maison municipale de Santé pour un rhumatis- » me aigu de moyenne intensité, sans aucune complica- » tion du cœur; il prit un gramme de sulfate de quinine » dans la journée. Au milieu de la nuit il éprouva tout-à- » coup une grande agitation suivie de prostation et de mort, » sans qu'on eut le temps de lui porter secours. »

» Le fait qui suit n'est pas moins remarquable : Le 8 » octobre 1853, une femme entra dans le même établisse- » ment avec un rhumatisme aigu de presque toutes les ar- » ticulations. Le sulfate de quinine fut donné à un gramme » le premier jour, puis à quinze décigrammes et deux » grammes les jours suivants. Sous l'influence de ce traite-

» ment, les douleurs diminuèrent. Le 23, elle était sans » fièvre, sans douleur, mais se plaignant d'une faiblesse » extrême. A onze heures, elle était très-agitée et dans une » angoisse excessive; à minuit, elle perdait connaissance, » et à une heure elle était morte.

» Un homme de trente-deux ans, tombé malade le 2 dé- » cembre, vit bientôt la plupart de ses articulations se » prendre successivement; il fut saigné le 9, en ville, et » prit du sulfate de quinine; le 11, il entra à la Maison de » Santé, la maladie était alors à son *summum* d'intensité. » On donna le sulfate de quinine à la dose de un gramme : » ce sel fut porté successivement à deux grammes. Il y eut » du délire et des rêvasseries toutes les nuits. Le 16, n'ayant » obtenu aucune amélioration, on remplace le sulfate de » quinine par trente centigrammes de calomel. On continue » cette médication, et le 19 le malade semblait dans un » état satisfaisant, lorsque dans la nuit il est pris d'agitation, » de délire, de convulsions, il mourut à quatre heures du » matin.

» Le Mémoire de M. Vigla contenait encore deux ob- » servations dans lesquelles il y eut seulement du délire » pendant l'administration du sulfate de quinine; cet acci- » dent céda dès qu'on eut suspendu l'emploi du médicament.

» Ces observations ne sont pas les seules qui aient été » publiées sur ce genre d'affections, et il faut convenir que » bien qu'on puisse affirmer que, dans les cas qu'on vient » de lire, le sulfate de quinine fût le point de départ de la » méningite, il y a du moins de quoi inspirer des doutes » et engager les praticiens à ne recourir qu'avec prudence » aux médications perturbatrices dans le rhumatisme arti- » culaire aigu. »

La *Revue Médico-Chirurgicale de Paris* qui s'occupe aussi du travail du Dr Vigla, l'accompagne de réflexions très-explicites et moins sages que celles du *Journal de Médecine et Chirurgie pratiques*. La *Revue* semble accepter les conclusions du Dr Vigla, qui sont les suivantes :

1° Délire simple, se développant dans le cours du rhumatisme, et rappelant assez bien le délire sympathique ou nerveux observé dans un grand nombre de maladies aigues fébriles, de cause interne ou traumatique, ou, en peu de mots, *rhumatisme compliqué de délire ;*

2° Délire et réunion de la plupart des symptômes et probablement, des lésions propres à la méningite, *méningite rhumatismale des auteurs ;*

3o État ataxique, brusque et imprévu, bientôt remplacé par un collapsus ou un coma mortel, *apoplexie rhumatismale* de Stoll et de quelques auteurs.

Approuvant la louable réserve de M. le Rédacteur du *Journal de Médecine et Chirurgie pratique*, nous nous permettons toutefois d'aller plus loin et d'affirmer que les accidents signalés par le docteur Vigla et d'autres avant lui, ne peuvent être attribués qu'à UN EMPOISONNEMENT *par le sulfate de quinine.*

Nous n'apporterons pas dans ce débat des preuves puisées dans notre observation personnelle, qui cependant s'est exercée sur un bien grand nombre d'affections rhumatismales aigues, surtout depuis les inondations de 1840. Elles pourraient paraître insuffisantes et nous les considérons comme telles.

1° Le délire observé par le docteur Vigla n'est point comparable au délire sympathique nerveux auquel cet

auteur l'assimile. Tous les organes de l'économie, violemment irrités ou enflammés peuvent, par sympathie sur le cerveau, provoquer le délire. Mais c'est pendant l'acuité de l'affection que cette sympathie s'éveille ou au moment ou la gravité du mal a amené de tels désordres, sur l'organe primitivement atteint, que la vie va s'éteindre. Quant au délire traumatique, son étiologie le distingue essentiellement de celui décrit par M. le docteur Vigla ;

2° La *méningite rhumatismale* est au moins fort rare : tout le monde sait que les anciens auteurs ont considéré le rhumatisme comme une affection dont le pronostic n'est funeste que par exception. De nos jours, on admet un rhumatisme viscéral qui peut avoir une haute gravité. Mais est-ce pendant le cours d'un rhumatisme aigu, non combattu par une médication incendiaire, que l'affection rhumatismale se porte sur les membranes de l'encéphale ? Nullement : et d'ailleurs le cœur et ses enveloppes sont bien plus ordinairement le siège de cette extention de l'affection primitive ou de sa métastate. Nous regrettons que les observations et surtout les conclusions de M. le docteur Vigla soient d'un tel laconisme qu'il ne nous est guère possible de discuter si ses malades ont réellement présenté l'affection méningitique rhumatismale. Nous nous bornons à en douter et nos raisons sont les suivantes : Cullen, Sydenham et tant d'autres qui parlent très-longuement du rhumatisme, s'accordent à dire *qu'il est très-rarement mortel ;* cette assertion serait évidemment fausse, si les observations du docteur Vigla étaient acceptées, à son point de vue ;

3° Les faits rapportés par M. le Dr Vigla sont aussi présentés comme pouvant être une *apoplexie rhumatismale,*

sur l'exemple d'un fait rapporté par Stoll. Voici ce que dit cet auteur : « Un homme attaqué depuis quatorze jours d'une fièvre rhumatismale tomba tout-à-coup dans le délire, de là il passa dans un sommeil apoplectique, et mourut en peu de temps. » Un seul fait rapporté de la sorte peut-il être assimilé à ceux décrits par M. le Dr Vigla ?

Evidemment pour admettre les conclusions que nous avons fait connaître, il faut être singulièrement doué de complaisance ; voyons si notre opinion en exige une aussi forte dose. Morton, Torti, Stahl, Sydenham, Cullen et généralement tous les médecins des deux derniers siècles, s'accordent à reconnaître aux préparations de quinquina une action nuisible sur l'organisme, et n'en prescrivaient que des doses très-modérées, relativement à celles qui en sont données aujourd'hui. Sydenham est le premier qui a recommandé le quinquina contre la goutte (1) : Après lui, Held donna à cette substance le nom de remède divin dans la *Podagra* (2) : depuis lors, divers médecins ont continué l'emploi de cette médication ; lorsqu'après la découverte du sulfate de quinine, cette dernière substance a été substituée au quinquina contre le rhumatisme ; et il y a une dizaine d'années, M. le Dr Briquet, médecin de l'hôpital Cochin, a publié de nombreuses observations pour en démontrer l'efficacité, à la dose de 4 à 6 grammes administrés dans un seul jour. Consultons les annales de cette médication.

En 1843, M. Briquet communique à la Société de

(1) Troct de podogrà, op p. 314.

(2) Ephem. nat. curios. cent. III. IV p. 385.

Médecine de Paris, ses expériences sur l'emploi du sulfate de quinine contre le rhumatisme. Dans la discussion qui suit cette communication, plusieurs faits sont cités, dans lesquels, sous l'influence du sulfate de quinine, les douleurs articulaires ont disparu, mais, ont fait place à une pleurésie, une péricardite ou une *méningite*. Or, comme ces métastases *s'observent fort rarement* lorsque le rhumatisme articulaire est traité par d'autres méthodes, les membres de la Société paraissent disposés à rejeter sur le compte du sulfate de quinine des accidents aussi formidables.

M. Récamier traite un rhumatisme par le sulfate de quinine, dont il prescrit trois grammes en un jour. Le lendemain, le malade en prend trois grammes et demi, bientôt il tombe dans un délire furieux et meurt au bout de quelques heures.

M. Husson constate également des accidents fâcheux, après la même prescription. M. le docteur Monneret recueille vingt-deux observations, dans le service de M. Andral et démontre le danger auquel on s'expose en administrant le sulfate de quinine. Voici les conclusions de son mémoire, lu à l'Académie de Médecine, en 1843 :

« 1° Le sulfate de quinine exerce une action locale sur » l'élement douleur, désignée sous le nom de rhumatisme » articulaire ;

» 2° Cette action n'est ni constante, ni durable;

» 3° L'emploi du sulfate de quinine ne prévient pas les » complications qui peuvent survenir du côté du cœur et » de son enveloppe;

» 4° Le sulfate de quinine n'est pas un anti-phlogistique;

» 5° S'il a cette apparence, c'est par les troubles ner-
» veux qu'il accasionne et qui peuvent masquer, mais
» d'une manière très-fugace ; les phénomènes d'inflam-
» mation ;

» 6° Il détermine un empoisonnement, qui donne lieu
» à des phénomènes de trois ordres : phénomènes nerveux
» proprement dits, troublant la sensibilité générale ou spé-
» ciale; état typhique; inflammation gastro-intestinale. »

Après de telles preuves, que nous pourrions multiplier, est-il possible de douter que les complications méningitiques du rhumatisme, si rares autrefois, et communes aujourd'hui, ne soient que l'effet de la médication par le sulfate de quinine?

Quel enseignement emporte une aussi désastreuse expérience? L'Allopathie, sans principes fixes et toujours conjecturale, est souvent meurtrière dans ses essais, qui n'ont d'autre avantage, dans cette circonstance, que de démontrer le grand principe de l'Homœopathie. *Les accidents méningitiques produits* par l'excès de l'administration du sulfate de quinine ne sont que des *accès pernicieux* que le sulfate de quinine guérit si merveilleusement chez ceux qui en sont atteints.

D^r^. BÉCHET.

Avignon, le 5 octobre 1853.

BIBLIOGRAPHIE.

Essai sur les Phosphènes, par le Dr Serres d'Uzès.

La littérature médicale de province vient de s'enrichir d'un livre de la plus grande valeur : en nommer l'auteur, le docteur Serres d'Uzès, c'est dire que ce livre se distingue autant par les qualités du style que par la science et la sévère logique avec lesquelles sont exposées les recherches originales qui en sont le sujet. L'étude des phosphènes, c'est-à dire, des *phénomènes de vision subjective qui se manifestent par l'apparition d'une image lumineuse dans la région orbitaire de l'œil méthodiquement comprimé à travers les paupières*, cette étude disons-nous, à été le sujet de nombreux travaux auxquels se sont livrés des physiologistes et des physiciens de premier rang, parmi lesquels sont Müller et Newton. Pour oser glaner dans un champ sur lequel ont passé de tels hommes, il ne fallait rien moins que les éminentes facultés de notre honorable confrère d'Alais, qui a été assez heureux, disons-le hautement, pour y faire une abondante moisson scientifique.

Nous n'avons pas la prétention de donner à nos lecteurs

une appréciation rigoureuse de cet important travail : son étendue et sa valeur le dérobent à l'analyse : les nombreuses expériensces sur lesquelles il repose, chacun peut les répéter sur lui-même ; nous nous bornons à signaler les capitales applications pratiques que la notion des lois phosphèniques permet de faire à la physiologie, à la pathologie et à la thérapeutique de l'organe de la vision.

Avant d'arriver toutefois à la partie la plus fructueuse du livre du docteur Serres, n'est-il pas indispensable de faire connaitre à nos lecteurs qu'elle en est la portée scientifique, dans le sens le plus général qui est attaché à ce mot? N'est-il pas nécessaire de dire d'abord quelles sont les doctrines affectionnées d'un écrivain pour faire savoir aussitôt par quelles inspirations il a été guidé? Laissons parler l'auteur lui-même : et nos lecteurs apprendront que M. le docteur Serres appartient à l'école vitaliste.

« Mais entre l'être physique, dit-il, et l'être pensant, » entre la nature purement matérielle et la nature intellec- » tuelle de l'homme, n'y a-t-il pas comme une nature inter- » médiaire et mixte qu'il faut surtout interroger pour péné- » trer plus avant dans les mystères de son organisation?

» La vie, cette puissance à la fois si manifeste et si » latente, par laquelle l'animal existe, se meut et se repro- » duit, dont les manifestations et les défaillances s'expli- » quent si peu par le calcul des forces mécaniques, par la » vertu des actions chimiques, par le contact normal des » agents extérieurs et par toutes les conditions connues de » la matière inorganique : cette puissance que la pensée, » à son tour, conçoit si bien comme indépendante de la » pensée et en dehors de son domaine, *la loi physio-*

» *logique*, en un mot, est un élément dont on semble n'a-
» voir pas voulu tenir compte dans la question qui nous
» occupe. »

Chacun sait qu'il existait une lacune dans les connaissances que la science possédait sur les fonctions de l'œil, et personne peut-être n'a pu se défendre d'une certaine surprise mêlée d'incrédulité, se trouvant en présence des explications données pour nous faire comprendre comment il se fait que nous voyions les objets *droits*, lorsque la constitution physique de l'œil ne peut transmettre à la rétine que des images *renversées*.

En face de l'impossibilité de rendre raison du dernier acte de la vision, par lequel nous voyons parfaitement *droits* tous les objets dont l'image est *renversée* sur notre rétine, des physiologistes ont dit : *rien n'est renversé, rien n'étant droit ; ces deux idées n'existant que par opposition.* D'autres admettant le *retournement* par la perception, puisqu'enfin le monde extérieur se montre à nous en sens inverse de la situation qu'a son image sur la rétine, ont attribué ce phénomène à l'habitude, à l'éducation de l'organe, à la réflexion, dont les effets prolongés réparent l'anomalie et mettent chaque chose en son lieu.

Que ceux qui ont compris la vanité de ces explications et qui veulent en connaître la réfutation victorieuse, lisent les pages que M. le docteur Serres a écrites à ce sujet.

Mais notre savant écrivain ne s'arrête pas à la démonstration de la vanité des raisons dont la science physiologique avait été forcée de se contenter jusqu'à ce jour. A l'aide d'expériences nombreuses, aussi faciles qu'intéressantes, sur le phénomène phosphénique, il prouve « que

» dans la vue normale du monde extérieur, deux retour-» nements successifs ont lieu pour accomplir l'acte de la » vision : l'un dioptriquement, avec l'action immergente » des rayons lumineux; l'autre physiologiquement, avec » la propriété émergente de la rétine. » Il prouve enfin que « *les lois physiques ayant* RENVERSÉ *l'image sur la membrane* » *daguerrienne, une loi physiologique la* REDRESSE. »

Au point de vue philosophique, c'est une grande tâche qu'a accomplie M. le docteur Serres : concilier les notions exactes de la physique expérimentale sur les fonctions du premier de nos sens avec les lois physiologiques, c'est faire ressortir la merveilleuse harmonie que l'être infini a répandue sur la création ; c'est enseigner que l'intelligence de l'homme, soutenue par un travail persévérant, peut arriver à soulever entièrement le voile qui nous dérobe la suprême sagesse ; c'est démontrer enfin que malgré les méditations des plus grands génies de tous les siècles, des études desquels l'homme a été l'objet incessant, il reste encore quelque chose à découvrir dans cet admirable petit monde.

La découverte, car c'est ainsi qu'il faut l'appeler ; la découverte de M. le docteur Serres est trop importante pour qu'elle demeure stérile : la pathologie et la thérapeutique de l'œil en recevront de fréquentes et très-utiles applications. La production de la lumière entopsique, phosphènienne, étant le résultat de la fonctionnalité rétinienne, provoquée à volonté, par la compression extérieure sur l'expansion membraneuse du nerf optique, la santé et la maladie de la partie essentielle de l'œil pourront toujours être désormais rigoureusement appréciées

par le praticien. Le diagnostic de *l'amaurose*, par exemple, devient on ne peut plus facile et rigoureux, à l'aide du phénomène phosphènique.

Les applications thérapeutiques en sont pour le moment très-circoncrites; mais il en une est dont la valeur est cependant inappréciable. Il n'est point rare pour l'opérateur d'être incertain du résultat d'une opération de cataracte, parce que, dans l'état actuel de la science, il n'est pas toujours facile de diagnostiquer si l'opacité du cristallin est ou non compliquée de paralysie de la rétine. En cette occurrence, le chirurgien hardi fait quelquefois subir à son client une opération essentiellement inutile, puisqu'elle ne doit enlever que le moindre obstacle à l'accomplissement de la vision; tandis que l'opérateur timide laisse plongé dans les ténèbres, un aveugle dont la fonctionnalité rétienne est intacte et auquel la soustration du cristallin opaque aurait certainement rendu la faculté de voir. La notion des phosphènes pouvant toujours éclairer le praticien sur les complications de la cataracte, épargnera à celui-ci des opérations ou des abstentions regrettables, et aux malades des douleurs vaines ou une infirmité curable.

Nous avons dit que la thérapeutique ne peut, *pour le moment*, retirer de bien nombreux avantages de la connaissance du phénomène phosphénique. En effet, en déhors de l'opportunité d'un traitement plus ou moins énergique selon que les phosphènes permettent de diagnostiquer une affection plus ou moins grave de l'organe essentiel de la vision, qu'elles inductions pratiques peut en obtenir la thérapeutique Allopathique? Mais lorsque l'école Homœopathique, profitant de la découverte de M. le docteur

Serres, aura appris, par *l'expérimentation pure*, quelles sont les substances qui altèrent plus ou moins les manifestations phosphèniques, combien la thérapeutique ophtalmique n'aura-t-elle pas gagné en précision et en efficacité! Nous ne saurions trop engager nos confrères, ceux surtout qui travaillent d'une manière spéciale au perfectionnement de notre matière médicale, à se livrer à toutes les recherches expérimentales que réclame un aussi important sujet. De même ceux d'entre-nous, qui recueillent des observations de pathologie occulaire, ne doivent point négliger la mention de l'absence totale ou partielle des phosphènes et de noter les médicaments par l'action desquels le phénomène s'est reproduit.

Lors de la publication des premières expériences de M. le docteur Serres, par le *Bulletin de Thérapeutique*, l'Académie des sciences décerna un prix à l'auteur de l'*Essai sur les Phosphènes*. Depuis que ce livre à paru, nous avons parcouru avec avidité les divers journaux de médecine qui sont à notre disposition, afin de connaitre le jugement qui serait porté sur lui. Notre surprise a été grande lorsque nous avons été convaincu que le silence le plus absolu était gardé par eux au sujet d'un livre dont la valeur n'est pas à comparer à celle de tant d'autres dont la *Presse médicale Parisienne* ne manque pas d'entretenir très-élogieusement ses lecteurs. En tout temps, il est vrai, la Capitale a été peu courtoise envers les productions intellectuelles de la Province : leur défaut irrémissible, c'est que leurs auteurs ont osé être sans l'intervention de la Métropole. Ce parti pris de centralisation intellectuelle, que ne dementent que de très-rares exceptions, nous paraît inexplicable, en méde-

cine surtout. Quel est l'objet de notre science ? C'est l'homme, et si les observateurs de Province valent ceux de la Capitale, le champ de leurs méditations est aussi fructueux que partout ailleurs. N'y a-t-il donc pas lieu de s'étonner que l'on veuille assimiler les sciences médicales aux autres arts, dont les sujets d'études ne peuvent être véritablement réunis, quant au nombre et au mérite, que dans les Capitales opulentes ?

Dr BÉCHET.

Avignon, le 1er octobre 1853.

Nouvelle Pharmacopée Homœopathique, par le docteur Jahr et Catellan, pharmacien Homœopathe, à Paris.

Notre confrère M. le docteur Jahr et M. Catellan, pharmacien Homœopathe, à Paris, viennent de publier une deuxième édition de la *Pharmacopée Homœopathique*, dont le premier de ces Auteurs avait doté notre littérature, depuis quelques années. Nous ne pouvons qu'applaudir à la pensée généreuse qui les a inspirés l'un et l'autre. L'importance de la bonne préparation des médicaments est d'une telle évidence, qu'il est inutile de dire combien est louable toute tentative faite dans le but de porter à la connaissance de tous, les procédés les plus parfaits pour obte-

nir les agents sans lesquels l'art de guérir n'existe plus. Cette vérité acquiert un plus haut degré d'évidence, si elle est envisagée au point de vue des besoins de la pharmacie Homœopathique. Notre matière médicale, essentiellement basée sur des expériences pathogénétiques par des substances toujours identiques, il faut nécessairement que nos pharmacies nous donnent invariablement pour la thérapeutique, des médicaments tels que ceux dont la pathogénésie a enregistré les effets sur l'homme bien portant.

Hahnemann et quelques uns de ses premiers disciples ont constitué les bases de la pharmacopée Homœopathique, mais ils ont laissé des vides que doivent remplir leurs successeurs. Désigner avec succès les caractères distintifs de chaque substance, les différencier de celles avec lesquelles il serait possible de les confondre; d'écrire exactement les procédés les plus précis pour l'isolement des principes médicamentaux réservés à notre usage, tel est le but multiple auquel doit tendre une pharmacopée irréprochable. A-t-il été atteint par MM. Jahr et Catellan? Il faudrait procéder à une étude de leur livre, beaucoup plus approfondie que nous ne le pouvons faire, pour pouvoir nous prononcer à ce sujet. Toutefois, sans nous arrêter à la supériorité incontestable de cette dernière édition sur la précédente, au point de vue typographique, nous constatons avec satisfaction que la préparation de la *silice*, par exemple, est bien mieux traitée, sans être irréprochable, qu'elle ne l'avait été dans la première. Dans celle-ci, M. le docteur Jahr avait fait connaitre, ainsi que Hartmann l'avait fait avant lui, le procédé conseillé par Hahnemann, en l'altérant cependant en un point.

« Le verre transparent qui résulte de là est mis dans un vase en verre, avec quatre fois son poids d'eau distillée, » dit Hahnemann, dans ses maladies chroniques. Hartmann modifie ce passage ainsi qu'il suit : « Le verre cristallin qui résulte *de son refroidissement* est mis dans un vase, avec quatre fois son pois d'eau distillée : M. le docteur Jahr avait dit dans sa première édition : « de là il résultera un verre cristallin qui, *après s'être refroidi*, sera mis dans un vase avec quatre fois son poids d'eau distillée. » Le verre cristallin n'existant qu'après le refroidissement du silicate de potasse, il faut en conclure que la phrase que nous venons de transcrire, du docteur Jahr, n'est point scientifique. Dans cette dernière édition, il est dit : « de là il résultera un verre cristallin *qu'on mettra fondre à chaud*, dans quatre fois son poids d'eau distillée ; » n'eut-il pas été plus exact de dire : de là il résultera un verre cristallin que l'on fera dissoudre dans quatre fois son poids d'eau distillée dont on élévera graduellement la température? On ne saurait être trop clair dans des détails de ce genre.

Hahnemann, Hartmann et Jahr avait dit ensuite : « pendant que la dissolution s'opère, la *silice* se précipite d'elle-même, au fond du verre, » et cependant la précipitation était loin de se faire aussi facilement que l'ont pu affirmé ces auteurs. Aussi applaudissons-nous à la modification importante qui a été apportée à cette préparation, dans la pharmacopée de MM. Jahr et Catellan. L'addition d'un excès d'acide chlorhydrique rend l'opération plus immédiate et incontestablement meilleure ; mais puisque l'acide chlorhydrique, ou à défaut les acides azotique ou sulfuri-

que peuvent satisfaire pleinement aux besoins de la combinaison chimique qu'il s'agit d'obtenir, nous ne voyons pas pourquoi il est conseillé de remplacer l'acide chlorhydrique par l'acide uratique (*urique* sans docte), produit organique très-décomposable et d'un prix infiniment plus élevé.

Nous regrettons de ne pouvoir signaler toutes les améliorations que l'expérience du laboratoire ont dû apporter dans le livre de MM. Jahr et Catellan. Nous venons sur ce point de leur donner la part d'éloges qu'ils méritent, relativement à la préparation de la *silice*; notre impartialité nous impose de faire celle de la critique.

Nous aurions désiré vivement que nos auteurs eussent désigné les préparations dont la conservation exige plus de soins que les autres. Ainsi par exemple, les triturations mercurielles s'altèrent rapidement et deviennent infidèles, si le flacon qui les contient est souvent débouché, et à plus forte raison si elles ne sont enfermées le plus immédiatement possible, à l'abri de la lumière, après leur sortie du mortier. Les triturations de *silice* quels que soient les soins portés à leur conservation, s'altèrent assez tôt, prennent une odeur de moisi et deviennent bien moins actives. N'eut-il pas été important de signaler ces circonstances et de donner le conseil de ne jamais faire les dynamisations liquides de ces substances qu'avec leurs triturations récentes?

Relativement à l'alcool, substance première pour les préparations liquides de l'Homœopathie, nos auteurs nous paraissent peu exigeants. « L'alcool, disent-ils, qui paraît être le plus convenable aux préparations Homœopathiques est celui qu'on extrait du *marc de raisins*, ou bien *l'esprit de seigle ou de froment.* » Nous nous permettons de croire

que l'alcool le plus convenable est celui qui provient de la distillation d'un vin de très-bonne qualité. Ils pensent que « de quelque substance qu'il provienne, l'alcool est identique. » Cette phrase contient une grave erreur : l'alcool de garance, par exemple, quelle qu'en soit l'épuration et l'élévation du degré, ne sera jamais identique aux autres, à cause de son odeur spéciale dont rien ne peut le débarrasser. Au point de vue de la conservation de nos médicaments., surtout à l'état liquide, le choix de l'alcool est chose on ne peut plus capitale, et il y a lieu d'être surpris que *l'alcool de marc de raisins*, d'une qualité toujours inférieure, ait pu paraître convenable pour l'usage de la pharmacie homœopathique.

C'est à grand regret que nous signalerons quelques négligences échappées dans la rédaction de ce livre : nous lisons, page 77 : l'anthrakokali est un mélange de charbon de terre porphyrisé et de potasse caustique en solution, auquel on ajoute parfois du soufre. *Dans ce dernier cas, le produit prend le nom d'anthrakokali sulfureux, dans la combinaison avec le soufre, on l'appelle anthrakokali simple.* Évidemment il fallait dire : dans la combinaison avec la potasse seulement, etc. A la page 108, il est dit que le KALI BROMICUM est *une espèce de bromure.* Assurément cette préparation est un véritable *bromure* et non *une espèce de bromure.* A la page 178, à propos du CALTHA PALUSTRIS, il est dit que cette plante fleurit au printemps; il eut été plus exact de dire qu'elle fleurit tout l'été; il en est même encore en plein automne qui sont remarquables par leur floraison. Il est dit ensuite : Dans quelques pays on colore les fleurs, qui sont d'un beau jaune. Nous n'avons pas

compris cette partie de la description : les auteurs ont sans doute voulu dire que l'on cueille les fleurs du caltha, qui sont d'un beau jaune, pour en faire des bouquets. A la page 150, il est dit que le *lamium album* est rangé parmi les plantes dont l'Homœopathie n'utilise que les fleurs, et à la page 230, il est dit que, dans ce but, on exprime le suc des feuilles et des fleurs.

Il nous en a coûté, nous le répétons, pour nous décider à faire connaitre les imperfections du livre de MM. Catellan et Jahr, *mais antécédents obligent*; les titres que ces auteurs ont conquis déjà à la reconnaissance des partisans de l'Homœopathie, leur ont imposé le devoir de ne se produire qu'affranchis des faiblesses d'un mérite ordinaire. En somme toutefois, la deuxième édition de la pharmacopée homœopathique doit être accueillie avec empressement, parce qu'elle est de beaucoup préférable à la première. Des planches, intercallées dans le texte, la rendent précieuse sous le rapport botanique : il eût été à désirer qu'elles fussent en plus grand nombre et d'un choix plus généralement utile.

D[r] BÉCHET.

Avignon, le 6 octobre 1853.

ERRATA.

A la fin de la page 296, lisez : *Quidquid enim apud nos peccat est inæqualitas : quidquid non decedit ab officio, æqualitatis opus est..... Nam à diverso inæqualitas morborum et vitiorum causa est.*

PHILOSOPHIE MÉDICALE.

Si l'on cherche à se rendre compte des diverses opinions ou manières de voir qui existent en médecine, l'on en trouve une raison suffisante dans le champ vaste qu'elle embrasse ou plutôt dans l'universalité des connaissances que son application réclame, et qui toutes fournissent leur contingent de succès à l'artiste qui s'impose la rude et douce tâche de soigner des malades.

C'est le seul de tous les arts auquel les connaissances les plus variées ne présentent jamais du superflu. L'homme résume en lui la nature toute entière, et les notions que l'on peut acquérir par l'étude de chacun de ses règnes, trouvent leur utilé dans l'analyse que l'on veut faire de l'individu de l'espèce humaine.

L'étude de l'homme, en effet, nous porte à reconnaître le règne minéral dans son cadavre, la vie végétative trouve sa pareille dans la croissance du corps par la circulation du sang, vrai suc nourricier semblable à la sève des plantes; la distribution organique et les facultés locomotives le classent parmi les animaux; seule l'âme, noble signe distinctif, par sa volonté, ne trouve nulle part son analogue en ce monde et force bien à le chercher dans un autre.

Ainsi les études minéralogiques, botaniques, zoologiques, psychiques ne sont que des portions de ce grand tout qui nous procure la notion de l'être humain.

Jeté sur cette terre où il a pour avantage d'être la synthèse de ce monde, l'homme a trouvé dans son âme un excitateur qui a éveillé en lui le désir des connaissances; mais dans cette sublime ambition, il n'a pu se soustraire à cette loi universelle qui est d'arriver du simple au composé. La marche de ses connaissances a été fixée par l'évolution de la nature elle-même : les études géologiques nous apprennent que dans les premiers temps, les êtres qui croissent par juxta-position existaient seuls avant que parussent les premières traces des végétaux, et Cuvier par ses écrits sur les fossiles, en déroulant à nos yeux l'ancien monde, nous fait voir comment les animaux du bas de l'échelle zoologique avaient paru avant les mammifères, et ceux-ci avant l'homme, le dernier venu. D'autre part, la révélation qui est encore sur bien des points la *summa ratio* de nos sciences, nous dit que l'homme a été condamné à subir ce monde, avant de jouir des extases spirituelles d'une autre vie.

Quelles que soient les connaissances humaines sur lesquelles notre intelligence porte ses investigations, que nous examinions la marche de l'histoire naturelle, de la chimie, de la physique pure; que nous parcourions la voie suivie par les arts, la peinture, la poësie, la littérature; que prenant la morale, nous déroulions à nos yeux le tableau de la législation civile et politique des nations; où même que nous élevant jusqu'à l'abstraction, nous cherchions à voir ce qu'à fait la conception humaine dans ces régions transcendantales; que nous passions en revue les idées des

philosophes des divers siècles, depuis le cynisme de Diogène et le sensualisme matérialiste des épicuriens purs jusqu'aux abstractions les plus ardues des Kant, des Schelling, des Hégel; soit que contemplant la religion elle-même, nous suivions l'apparition des divers cultes chez les nations, nous trouvons que toutes ces évolutions ont eu lieu d'après une même loi qui va incessamment du simple au composé, du moins au plus, du matériel au spirituel, du néant à la création, du mal au bien, à tel point que, renversant les idées des anciens, l'on serait autorisé à deshériter le passé de l'âge d'or, pour en doter l'avenir. Cette idée de l'âge d'or dans l'avenir, de ce Paradis à conquérir par une perfectibilité incessante, émise dans ce siècle par les philosophes, n'a rien qui sorte de l'orthodoxie. Le christianisme ne déclare-t-il pas qu'ayant perdu le paradis par sa faute, l'homme est condamné à le reconquérir par ses bonnes œuvres, c'est-à-dire, par son travail et sa vertu : la révélation n'est à nos yeux qu'un puissant et précieux secours accordé par la grâce divine à l'homme condamné à chercher le vrai avec ses seules forces. C'est donc toujours et en toutes choses la même loi qui se produit et qui fixe l'évolution des phénomènes.

A l'appui de la proposition que nous venons d'émettre, il est curieux de se rappeller ce qu'étaient la physique et la chimie, avant qu'on en vint à étudier le dynamisme des forces qui régissent la matière ou si l'on veut, dont la matière nous révèle la puissance par les phénomènes quelle déroule à nos yeux. En fait, quelques notions sur les propriétés générales de la matière, en physique proprement dite : une prétendue science alchimique qui empêchait la

chimie de naître, et pour principe, une nature qui avait horreur du vide et qui n'avait cette horreur que jusqu'à 32 pieds ; joignez à cela l'idée de composer une pierre philosophale (l'or) qui est un corps simple ; voilà quelle était la richesse de ces deux sciences.

Combien loin il y a de ces erreurs grossières ou de ces faibles lueurs à ces lois formulées d'après lesquelles l'on est sûr *à priori* d'obtenir les éléments d'une substance ou même de la composer, si l'opportunité s'en fait sentir ; et combien leur sont supérieures ces formules sur l'hydrolique, la puissance élastique des vapeurs, sur l'optique, l'électricité, le magnétisme, vrais prodiges qui frapperaient de stupeur nos pères, si venant à renaître, ils voyaient découvrir des mondes inconnus, annuller les distances, transmettre instantanément notre pensée d'un bout de la terre à l'autre et diriger la foudre dans ses éclats !

L'évolution des arts et de la littérature présentent les mêmes lois de progression dès leur enfance, quoique au premier abord il semble que les anciens aient été nos maîtres. C'est que le genre humain a ses âges comme l'individu et qu'il n'est point lui-même soustrait à cette loi de progrès que nous avons émise, et que son aptitude s'est manifestée en tout temps en raison des diverses époques de sa vie.

De même que les sentiments sympathiques précédent l'activité et la froide raison chez l'homme, les peuples des premiers temps devaient exceller en peinture et en poësie comme nous l'emportons sur eux en argumentation, en logique et en applications pratiques des principes de morale. Il ne faut donc pas s'étonner que l'Iliade soit restée un chef-

d'œuvre et que la Grèce accompagne ses Xénophon, ses Sophocle, ses Eurypide, des Appelle, des Phidias et des Praxitelle.

Toutefois, s'il nous était donné de connaître et de pouvoir commenter les auteurs qui ont précédé les productions de ceux que nous venons de citer, il nous serait facile de faire sentir cette loi de progression à la quelle la littérature et les arts n'ont point échappé. Voyez ce que sont les peintures parfaitement conservées des caisses des momies, en comparaison des toiles des Raphaël et des Michel-Ange. Pourrait-on dire que le sphynx gigantesque et les séculaires pyramides de l'Egypte peuvent, par leur colossale masse, soutenir le parallèlle avec les temples d'Ephèse et les ogives du moyen-âge? (1).

Si des arts, si de la poësie, si de ces domaines des affections, nous passons dans les champs de l'activité, ne

(1) Ces aptitudes productrices des divers âges du genre humain, on les retrouve dans l'histoire, chez chaque peuple en particulier, et il serait facile de les reconnaître de nos jours, chez les nations contemporaines. Ce qu'on pourrait arguer de leur avenir d'après ces observations sur leurs aptitudes, ne serait peut être pas dénué de fondement. La Nation espagnole, par sa foi vive aux dogmes religieux, est restée, sous cette tutelle, dans une enfance d'où elle tend à sortir; ses commotions politiques nous l'indiquent. La poëtique Italie qui domine dans le monde par ses productions artistiques, représente bien le second âge. A l'Angleterre l'honneur de l'activité; tout ce qu'elle produit a un caractère et un but d'application pratique. L'Allemagne, où est allé s'éteindre l'empire d'occident, en livrant au monde les sublimes conceptions de ses profonds penseurs, dit assez que, reléguée dans la raison pure, seul le cerveau vit encore en elle et qu'activité et sympathies se sont éteintes dans son cœur. Ce n'est que dans l'harmonieuse combinaison de ces divers états que l'homme peut accomplir ses hautes destinées.

(N. DE L'AUTEUR).

trouvons-nous pas notre même loi progressive d'évolution dans l'application pratique des diverses industries? Les manufactures sont remplacées par des métiers, et les Jacquard rendent inutiles des milliers de bras. La navigation se soustrait par les paquebots aux caprices des vents qui désarmaient jadis des armées entières, et la rapidité des communications par les voies ferrées, ne tardera pas à rayer sur la carte les frontières des nations et réduire les diverses langues à un idiome commun.

Il suffit de parcourir les pages de l'histoire de la philosophie pour retrouver la loi progressive dans la marche de la raison humaine. Combien loin des conceptions des philosophes grecs eux-mêmes à celles des penseurs de l'Allemagne dont nous avons fait mention.

Ce n'est pas tout. Il n'est pas jusqu'à la loi religieuse, malgré son origine divine et par conséquent malgré sa perfection absolue *ab ovo* qui n'ait pris le caractère progressif, dès l'instant où elle est devenue fait d'application pratique Les excommunications ont cessé, l'inquisition n'est plus et les guerres de religion ont, grâces au ciel, fait leur temps.

Ces considérations sur la marche des choses de ce monde vont nous servir de phare pour suivre les idées médicales dans leur évolution, soit que nous examinions l'homme au point de vue physiologique pur, soit, qu'allant le chercher dans ses souffrances et dans le but d'apporter remède à ses maux, nous désirions connaître les diverses phases qu'ont subies ses idées.

La vie de l'enfant au berceau est toute dans des impressions : la sensation et l'expression se trahissent surtout

dans l'adolescent; le jeune homme abonde d'activité et l'homme mûr n'obéit qu'à son intellect. L'intestin, la peau comme organe de tact, le cœur et le cerveau; impressionnabilité, expansivité, activité, intelligence, tel est l'ordre du développement physiologique de l'homme qui vient de naître. Le développement de ses connaissances est soumis à la même loi ascendante, et chaque ordre d'études trouve ses adeptes et chaque ordre d'idées est défendu par des intelligences selon que celles-ci, par des aptitudes innées ou acquises, sourient d'avantage à tel ou tel ordre d'idées qui forment la base des principes philosophiques sur les quels ils s'étayent.

Les connaissances physiques nous séduisent au point de nous faire soupçonner la réalité des autres. Plus simples dans leurs lois de génération, les phénomènes que nous présentent les substances inorganiques sont plus facilement perçus par notre esprit qui a moins d'efforts à faire que pour s'élever à la notion de phénomènes d'un ordre supérieur; aussi serions-nous fort disposés à nous en contenter, si leur connaissance pouvait satisfaire nos aspirations : mais les désirs qui excitent encore notre intellect, après le langage des lois physiques pures, nous disent assez leur insuffisance et nous obligent à formuler d'autres principes, pour nous rendre raison des phénomènes d'une autre ordre que les premières sont inaptes à expliquer. Il est facile de concevoir que ces études d'un ordre plus élevé ont donné des résultats moins satisfaisants et moins absolus que les études de la physique pure. D'autre part, ces travaux plus ardus ont trouvé moins d'esprits disposés à en faire les frais, ce qui explique parfaitement leur règne moins étendu. Ne dirait-on pas aussi

que les quatorze lieues d'atmosphère qui pèsent sur nos têtes, semblent par un décret de la providence, nous condamner à rester plongés dans la matière et qu'il n'est donné d'en sortir que par les plus sublimes efforts et les travaux les plus soutenus ? Rien n'est plus dans le vrai que l'histoire de Prométhée, qui annonçait pour les temps futurs les persécutions qui n'ont point fait défaut aux hommes de génie, à toutes les époques.

Plus l'homme poursuit ses recherches, plus le travail devient rude, mais plus aussi s'éveille sa curiosité. Né pour le labeur, l'homme qui est sage, c'est-à-dire qui remplit le but pour lequel il a été créé, est soutenu dans son œuvre par un ambition intérieure de connaître, qui croit en raison de la difficulté qui se présente. Cette loi providentielle sans laquelle le découragement l'arrêterait bientôt porte en elle son côté faible comme les meilleures choses du monde. Le laboureur actif succombe au soc de sa charrue, alors que sa position de fortune pourrait le dispenser de poursuivre à outrance une œuvre aussi rude. Herold et Donizetti meurent ou perdent l'esprit au milieu de leurs sublimes harmonies, et les réligieux de la Thébaïde, se passionnant pour la révélation, s'imposent mille fois plus que n'ait demandé le Fils de Dieu pour obtenir le ciel. Faut-il s'étonner si la médecine voit se développer chez elle les mêmes enthousiasmes ?

C'est peu ! comme synthèse des autres sciences, elle doit voir autant d'excès qu'elle embrasse de connaissances diverses. Aussi dans son temple trouve-t-on des fidèles qui après avoir disséqué un cadavre en tous points, gémissent de la faiblesse de leurs sens et se plaignent que les rayons

lumineux soient décomposés par les microscopes à lentilles trop fortes. Alchimistes d'un autre genre, ils cherchent la vie, leur pierre philosophale, dans des tissus qu'ils savent bien qu'elle à abandonnés depuis longtemps. N'importe, enthousiasmés à l'excès par les services que l'anatomie à rendus à la chirurgie, pour eux l'utilité du quinquina dans un accès pernicieux est un doute en comparaison d'une artère tenue par une ligature qui cependant peut se rompre.

Sans vouloir nous arroger le droit et repoussant toute prétention de nous poser en Aristarque, qu'il nous soit permis de donner adhésion entière aux paroles suivantes d'une feuille médicale qui n'est pas sans mérite. « Songez, «dit-elle, s'adressant aux professeurs de l'école de Paris, » que vos élèves n'ont que quatre années pour apprendre » la médecine pratique dans toutes ses applications. Et » vous exigez d'eux qu'ils deviennent des naturalistes comme » Cuvier, des chimistes comme Berzélius, des physiolo- » gistes comme Müller, des physiciens comme Dulong! » Y pensez-vous ? ce sont les afférences et les applications » de ces sciences à la médecine pratique que vous avez » besoin de leur enseigner et voilà tout. Faculté de médecine, » c'est la médecine que vous devez enseigner à vos élèves; » et dans ce mot *médecine* il y a toute une révolution dans » la tendance actuelle de beaucoup d'esprits relativement à » l'enseignement médical; il y a la subordination logique » de la chimie et de la physique à la physiologie, la science » des sciences médicales, au lieu de la suprématie que » s'arrogent injustement la physique et la chimie et qui ne » feront bientôt de vous, si vous n'y prenez garde, qu'une » succursale impuissante de la faculté des sciences.»

L'opportunité de ces paroles dans les temps où nous sommes est le meilleur argument en faveur de notre dire sur ces médecins matérialistes par trop nombreux de nos jours. Nous le répétons, ces quelques mots ont toutes nos sympathies en nous permettant toutefois d'être plus indulgent en qualité de médecin pour Cuvier et Müller que pour Berzélius et Dulong.

Il est des hommes qui recherchent surtout dans la médecine ce qu'elle offre à l'imagination, de même que nous avons reconnu qu'il en était qui n'ajoutaient foi qu'à ce qui frappait leurs sens. Ceux-là ne voyaient que l'anatomie, ceux-ci ont envisagé surtout la physiologie et l'hygiène publique et privée. Ils ont en quelque sorte poëtisé la science et comme, quoiqu'on en dise, la médecine est un art plutôt qu'une science, elle n'a pas réservé la dernière place dans son sanctuaire à ceux des siens que la nature a doués d'un grand tact médical : fait si vrai et si précieux, qu'aucun ne refuserait de placer feu le Docteur Chrestien à côté de ses contemporains de la faculté. Toutefois, les savans qui représenteraient la science au point de vue poëtique, seraient généralement des hommes de cabinet plutôt que de pratique, des écrivains habiles et des penseurs à diction facile; il nous semble lire Richerand et M. Réveillé-Parise et entendre le professeur Ribes de Montpellier.

L'expérience ! L'expérience ne cesse-t-on de crier ! oui l'expérience, mais chacun la fait dans son sens et avec son idée préconçue, et quand cette expérience n'aboutit pas au but désiré, lorsqu'elle ne seconde par les instincts de notre entendement, pour lequel nous avons toujours trop d'in-

dulgence, on soupçonne sa sincérité ou tout au moins sa régularité.

N'importe ; c'est encore le seul bon moyen de procéder, dans l'étude des sciences d'observation surtout. Les principes les plus abstraits eux-mêmes, les plus incompréhensibles, les principes réligieux qui commandent la foi sans l'examen, trouvent dans les bienfaits de l'application pratique, par conséquent de l'experience, leur meilleur soutien, leur meilleur argument.

L'expérience devrait donc précéder tout raisonnement à moins que l'essai proposé ne fut absolument contradictoire avec le sens commun : mais ce dernier ne doit point se borner dans les sciences aux lois formulées jusqu'à ce jour, il rendrait tout progrès impossible.

La médecine est un empirisime raisonné, dit l'école de Montpelier. Hahnemann basant a doctrine sur le vitalisme hippocratique, n'en a pas demandé davantage. L'expérience par les résultats cliniques nous prouve que tels et tels médicaments sont ceux qui guérissent le mieux telles et telles maladies, gardez-en donc bon souvenir et établissez vos notes. C'est ainsi qu'on procéda dans le principe, et les tables, portant le nom des maladies et celui des remèdes aptes à les guérir, eurent dans l'enfance de l'art l'honneur des dépôts sacrés. Les sanctuaires réligieux les reçurent et les sacerdoces spirituel et corporel furent longtemps confondus.

Mais que seraient les faits les plus sincères sans les génies qui les fécondent en les interprétant? Les faits existaient depuis la création; avant Barthez et par eux seuls, ils n'auraient sû nous donner les *élémens de la science de l'homme.*

Les faits par eux-mêmes ne dévoilent pas les lois d'après lesquelles ils se produisent : ils seraient muets pour le plus grand nombre, si tous les jours le professeur Lordat ne les passait au creuset de sa profonde intelligence pour les faire servir à completer la doctrine du vitalisme. Enfin les faits n'excluent point les éclairs du génie et après avoir examiné les services rendus par chaque école médicale, nous aurons à examiner quelle a été la lueur qui a brillé dans le cerveau d'Hahnemann et qui, comme Newton dans un autre ordre d'idées, l'a ramené aux lois les plus simples après les calculs les plus abstraits.

Dr Commandré, d'Alais.

(La suite au prochain n°.)

MA CONVERTION A L'HOMŒOPATHIE.

Major est sapientia tua et opera tua quam rumor quem audivi. (2me rég.)

Pendant bien des années et presque jusqu'à ce jour, je n'ai connu de l'Homœopathie que les trois mots qui constituent son principe et la mystérieuse échelle de ses dynamisations. Ma philosophie médicale consistant, d'après cette belle pensée d'Hippocrate, *est tamen una ei eadem omnium morborum forma et causa*, à ne voir au début des maladies qu'une seule et même affection, l'altération du principe vital, et convaincu qu'il fallait et qu'on pouvait combattre cette altération dans son essence avant de l'attaquer dans sa forme; l'expression symptômatique n'était pour moi que d'une importance secondaire; pourtant, je n'avais pas plus de sympathie pour le *similia similibus curantur* d'Hahnemann que pour le *contraria contrariis curantur* de Galien. Quant à l'infinie division de la molécule médicamenteuse, j'avoue qu'elle me paraîssait imaginaire mais non ridicule. Je n'étais donc ni le partisan ni le détracteur de l'Homœopathie. La loi des semblables ne me paraîssait pas plus irrationnelle que la loi des contraires et je savais assez de l'histoire, peut être faudrait-il dire

du roman de la médecine, pour trouver souverainement injuste que les portes du Temple ne s'ouvrissent pas devant les disciples d'Hahnemann comme devant ceux de Broussais, de Rasori et de tant d'autres dont l'humanité n'a pas eu à s'applaudir. Les oracles d'Épidaure passant par la bouche des médecins Homœopathes ne me paraissaient pas devoir être plus menteurs que ceux que rendaient depuis deux mille ans les pontifes plus ou moins vénérables de tous les systèmes qui y avaient été reçus.

Je connaissais trop bien aussi la mystérieuse obscurité qui plane sur la science étiologique pour regarder comme entièrement fabuleuse l'action médicatrice des doses infinitésimales; il ne répugnait pas à ma raison de regarder comme possible que l'impondérable pût rétablir la santé, puisque l'impondérable peut la détruire : d'ailleurs ce que je savais des sciences exactes m'apprenait assez que dans la nature inerte comme dans la nature organisée, l'immatériel joue le principal rôle, que depuis le grain de sable jusqu'aux étoiles, depuis le brin de mousse jusqu'à l'homme, tout dans ce vaste univers est régi par lui.

En dehors de ces considérations si naturelles, il y avait une raison puissante qui ne me permettait pas d'être le contempteur de l'Homœopathie : son fondateur avait été honni, persécuté; l'histoire n'enseigne-t-elle pas que la persécution et l'outrage forment la première auréole des hommes de génie; Colomb n'a-t-il pas été hué dans les rues de Gênes; Galilée n'a-t-il pas subi la prison; n'a-t-on pas appelé Paracelse un charlatan et Mesmer un jongleur?

Telle était ma situation d'esprit par rapport à l'Homœopathie, indifférent devant ce système comme devant tous

les autres, je pratiquai la médecine non comme on me l'avait enseignée, mais comme la nature me l'avait apprise, car ma pratique selon la parole du maître a été bien courte, et j'avais à peine perdu de vue le fronton de nos facultés que de continuelles déceptions me firent sentir toute la fausseté et parfois tout le danger des théories que j'y avais étudiées (1). Sauvage, Cullen et Pinel ne me furent d'aucun secours pour discerner une fièvre bilieuse d'une fièvre angioténique, la putridité de l'ataxie, et malgré tout mon bagage scolastique, je me trouvai dans la plus cruelle perplexité au lit des malades, ne sachant si je devais rattacher les phénomènes morbides à la débilité ou à l'irritation, à l'humorisme plutôt qu'au solidisme; était-ce de l'asthénie ou de la sthénie, du spasme ou du relâchement; devais-je débiliter ou fortifier, saigner ou purger, resserrer ou détendre, appliquer des sangsues ou faire vomir !.....

Oh ! combien de fois effrayé de ma tâche et de l'incertitude de mes moyens, n'ai-je pas été tenté de renoncer à ma profession ! Combien de fois, triste et découragé n'ai-je pas tourné mes regards vers Dieu pour le supplier de me favoriser d'un rayon qui pût éclairer ma route dans ce dédale d'opinions opposées.

(1) Quand sur la parole du *maître* on a traité la péripneumonie tantôt par la saignée, répétée jusqu'à six fois, en trente six heures, tantôt par le tartre stibié à hautes doses; quand sur la même parole, on a cru guérir de prétendues gastrites ou gastro-entérites en couvrant ses malades de sangsues et en les soumettant à une longue et sévère abstinence, et que dans tous ces cas, la terminaison a été funeste; il doit être permis d'appeler fausses et dangereuses les théories qui ont mis sur cette voie.

Mais enfin, une voix sortie de mon âme mit un terme à cette torture morale et vint rassurer ma conscience. Cette voix me disait : la pratique a précédé la théorie, l'expérience l'art; l'observation est antérieure aux systèmes. Eh bien ! prends la nature et l'expérience pour guides. *Invenit natura sibi ipsi vias non ex cogitatione ;* fais avec ces deux grands maîtres la médecine des premiers âges, celle des premiers pontifes, des premiers philosophes, celle qui fut la première inscrite sur les murs du Temple, la médecine empirique en un mot, et ne vas pas rougir de son nom, car les plus grands médecins ont été les plus grands empiriques. Sois toujours suivant le conseil du viellard de Cos le fidèle ministre de cette prévoyante et puissante nature, écoute attentivement ses besoins, et suis aveuglement ses tendances, *cùm nihil didicerit, facit quæ expediunt :* surtout, respecte son énergie, ménage ses forces, ne l'affame pas, ne l'épuise pas sans mesure, ne la faits pas succomber sous ta lancette ou par l'effet d'une monstrueuse abstinence....

Soumis à cette voix intérieure, je pratiquai dès ce moment sans honte et sans crainte la médecine empirique, c'est-à-dire, que ne sachant pas et ne pouvant jamais savoir en quoi consiste l'altération du principe vital, source et cause première de toutes nos affections, j'employais pour modifier et détruire cette altération les moyens que l'expérience des grands praticiens et la mienne propre m'indiquaient comme les plus efficaces.

Parmi ces remèdes dont le cadre était bien restreint, le quinquina me parut devoir occuper le premier rang; les succès fréquents que cette précieuse substance me faisait obtenir dans le traitement des maladies aigues, quels que

fussent leur type et leur caractère, disposèrent mon esprit à croire à l'unité thérapeutique comme il croyait déjà à l'unité pathologique, *morborum autem omnium cùm isdem modus sit, locus tamen diversus est* — Hippocrate.

C'est ainsi que quittant les sentiers de la médecine physiologique ou rationnelle, pour ne suivre que ces simples errements de la nature, j'étais parvenu à une méthode de traitement qui, je puis le dire la main sur la conscience, me fût cent fois plus fructueuse que toutes celles qui m'avaient été officiellement tracées sur le banc des écoles ou dans la clinique de nos grands hôpitaux.

Dans un écrit que j'ai fait imprimer en 1848, sous le titre d'*Opuscule Médical*, j'ai fait connaître dans tous ses détails cette méthode de traitement qui se compose de trois médications. La première appelée médication dynamique spécifique ou d'unité vitale; la seconde, médication diathésique ou de vitalité organique, et la troisième, médication de matérialité organique.

Cette manière d'envisager et de traiter les maladies ne me permettait pas de compter sur le secours de l'Homœopathie, attendu que pour moi, le point capital consistait à attaquer l'élément pathologique dans son essence avant de le combattre dans sa forme. Néanmoins il ne me paraîssait pas impossible, j'étais même très-enclin à croire que la loi des semblables pouvait avoir une application très-utile dans la médication secondaire, celle qui se rattache à l'expression symptômatique; c'est pourquoi j'écrivis la phrase suivante dans la modeste brochure dont je viens de parler : *je me plais à dire que la philosophie médicale*

d'Hahnemann peut produire un jour de beaux résultats, la voie est ouverte, des savants sont à l'œuvre, attendons..... »

Mon attente ne fut pas longue, grâce à un hasard providentiel qui me fourmit l'occasion de lire un livre d'Homœopathie d'un mérite très-remarquable. En parcourant avec beaucoup d'attention cet ouvrage, qui me donnait la certitude que le vitalisme joint à une longue et minutieuse expérimentation, était le phare dont Hahnemann s'était éclairé pour tracer sa doctrine, je fus confus de mon ignorance en Homœpathie et je compris enfin, que l'homme qui pour changer la science *ab imis fundamentis*, avait pris l'esprit et non la matière pour son point de départ, et qui fort de l'expérience mal comprise des siècles passés et de la sienne très-sévèrement élucidée, proclamait hautement et d'une voix sûre le principe *similia similibus curantur* que Paracelse et quelques autres avaient à peine bégayé, je compris, dis-je, que cet homme devait être un puissant génie et je fùs incontinent travaillé de l'ardeur d'étudier sérieusement sa doctrine.

Ici la reconnaissance me fait un devoir de citer deux noms. MM les docteurs Béchet et Denis furent les premiers confrères que je rencontrai sur le seuil du Temple Homœopathique, et je dois dire, pour rendre hommage à la vérité, dût leur modestie en être troublée, qu'à la séduction du livre dont je viens de parler, vint se joindre la séduction de leur bienveillant accueil et de leur savoir, je n'oublierai jamais avec quelle exquise urbanité ils m'ont aidé de leurs lumières et de leur pratique, pour faciliter ma marche dans la nouvelle carrière que j'allais parcourir.

Quelques mois d'étude me suffirent pour devenir, sinon un disciple, du moins un sincère admirateur d'Hahnemann. J'étais entrainé, séduit, mais non convaincu : pour croire à la vérité Homœopathique, il me fallait voir et toucher, et ma pratique seule pouvait me convertir à l'Homœopathie. Eh bien ! j'ai vu, j'ai touché, j'ai guéri ! qu'on ne soit donc pas surpris que plein d'admiration pour la belle découverte d'Hahmann et à cause du bien immense que l'humanité souffrante doit en obtenir, je me sois permis de lui appliquer ces paroles tirées du livre des rois : *Major est sapientia tua et opera tua quam rumor quem audivi.*

Dans un prochain article, je donnerai l'histoire des guérisons remarquables que j'ai obtenues par les traitements Homœopathiques : elles seront exposées de manière à ôter à la mauvaise foi ou à l'incrédulité la possibilité de les suspecter.

CASTAGNY, D. M.

Cabannes, le 25 octobre 1853.

CLINIQUE HOMŒOPATHIQUE.

La doctrine Homœopathique, à qui ses adversaires osent adresser le reproche au moins singulier de rétrograder vers l'empirisme, alors qu'ils savent pertinemment que, seule, à l'inverse de tous les systèmes qui ont tour à tour pesé sur la médecine, elle possède une loi thérapeutique, un principe pathologique, et une méthode propre à constituer une matière médicale, ce qui, en lui permettant de se rendre un compte rigoureux de ce qu'elle fait, lui imprime un caractère scientifique qui avait manqué jusqu'ici à l'art de guérir; la doctrine Homœopathique professe que la maladie, qui, de même que la santé, nous est parfaitement inconnue dans son essence, ne peut être bien appréciée par le médecin, indépendamment de ses causes occasionnelles, que par l'ensemble des symptômes (lésions de texture, lésions de fonction, lésions de sensation) qui la constituent et la caractérisent.

Voici ce que dit à ce sujet le fondateur de la doctrine Homœopathique :

« De quelque perspicacité qu'il puisse être doué, l'ob-
» servateur exempt de préjugés, celui qui connaît la futilité
» des spéculations métaphysiques auxquelles l'expérience
» ne prête pas d'appui, n'aperçoit dans chaque maladie

» individuelle, que des modifications accessibles aux sens » de l'état du corps et de l'âme, des signes de maladie, » des accidents, des symptômes, c'est-à-dire des déviations » du précédent état de santé, qui sont senties par le malade » lui-même, remarquées par les personnes dont il se trouve » entouré, et observées par le médecin. L'ensemble de ces » signes appréciables représente la maladie dans toute son » étendue, c'est-à-dire qu'il en constitue la forme véritable, » la seule que l'on puisse concevoir.

» Comme dans une maladie à l'égard de laquelle il ne » se présente point à écarter de cause qui manifestement » l'occasionne ou l'entretienne (*causa occasionnalis*), on ne » peut apercevoir autre chose que les symptômes, il faut » aussi, tout en ayant égard à la présence possible d'une » miasme et aux circonstances accessoires, que les symptô- » mes seuls servent de guide dans le choix des moyens pro- » pres à guérir. L'ensemble des symptômes, cette image » réfléchie au-dehors de l'essence intérieure de la maladie, » c'est-à-dire de l'affection de la force vitale, doit être la » principale ou la seule chose par laquelle le mal donne à » connaître le médicament dont il a besoin, la seule qui » détermine le choix du remède le plus approprié. En un » mot, la totalité des symptômes est la principale ou la » seule chose dont le médecin doive s'occuper dans un cas » morbide individuel quelconque, la seule qu'il ait à com- » battre par le pouvoir de son art, afin de guérir la maladie » et de la transformer en santé.

» On ne saurait concevoir, ni prouver par aucune ex- » périence au monde, qu'après l'extinction de tous les » symptômes de la maladie et de tout l'ensemble des acci-

» dents perceptibles, il reste ou puisse rester autre chose
» que la santé, et que le changement morbide qui s'était
» opéré dans l'intérieur du corps n'ait point été anéanti. »
(*Exposition de la doctrine Homœopathique*, p. 113.)

Hahnemann ajoute plus loin (*Id.*, p. 220) : « Quand
» on cherche un remède Homœopathique spécifique, c'est-
» à-dire quand on compare l'ensemble des signes de la ma-
» ladie naturelle avec les séries de symptômes de médica-
» mens bien connus, pour trouver parmi ces derniers une
» puissance morbifique artificielle semblable au mal naturel
» dont la guérison est en problème, il faut surtout et presque
» exclusivement s'attacher aux symptômes *frappants*, *sin-*
» *guliers*, *extraordinaires* et *caractéristiques*, car c'est à ceux-
» là principalement que doivent répondre des symptômes
» semblables dans la série de ceux qui naissent du médica-
» ment qu'on cherche, pour que ce dernier soit le remède
» à l'aide duquel il convient le mieux d'entreprendre la
» guérison. Au contraire, les symptômes généraux et va-
» gues, comme le manque d'appétit, le mal de tête, la
» langueur, le sommeil agité, le malaise, etc., méritent
» peu d'attention, parce que presque toutes les maladies et
» presque tous les médicaments produisent quelque chose
» d'analogue.

» Plus la contre-image formée avec la série des symptô-
» mes du médicament qui paraît mériter la préférence, en
» renfermera de semblables à ces symptômes extraordinai-
» res, marquants et caractéristiques de la maladie naturelle,
» plus la ressemblance sera grande de part et d'autre, et
» plus aussi ce médicament sera convenable, Homœopathi-
» que, spécifique dans la circonstance.

» L'état du moral et de l'esprit, dit encore ailleurs » Hahnemann (*Id. p.* 246), change dans toutes les mala- » dies appelées corporelles, et l'on doit le comprendre » parmi les symptômes principaux qu'il importe de noter, » quand on veut tracer une image fidèle de la maladie, » d'après laquelle on puisse ensuite la combattre Homœopa- » thiquement avec succès.

» Cela va si loin que l'état moral du malade est souvent » ce qui décide surtout dans le choix à faire du remède » Homœopatique, car cet état est un symptôme caractéris- » tique, un de ceux que doit le moins laisser échapper un » médecin habitué à faire des observations exactes.

» Le créateur des puissances médicinales a eu singuliè- » rement égard aussi à cet élément principal de toutes les » maladies, le changement de l'état du moral et de l'esprit : » car il n'existe pas un seul médicament héroïque qui n'opère » un changement notable dans l'humeur et la manière de » penser du sujet sain auquel on l'administre, et chaque » substance médicinale en produit un différent.

» On ne guérira donc jamais d'une manière conforme » à la nature, c'est-à-dire d'une manière Homœopathique, » tant qu'à chaque cas individuel de maladie, même aiguë, » on n'aura pas simultanément égard aux symptômes du » changement survenu dans l'esprit et le moral, et qu'on » ne choisira point pour remède un médicament susceptible » de provoquer par lui-même, non seulement des symptô- » mes pareils à ceux de la maladie, mais encore un état » moral et une disposition d'esprit semblable.»

La lecture attentive de ces passages extraits de l'*Organon*, est bien propre à démontrer aux esprits les plus prévenus

que l'illustre réformateur, dont je viens de réproduire textuellement les paroles, impose à ses disciples la triple obligation de 1o Rechercher ce qui est à guérir dans un état morbide individuel, en tenant un compte exact de la totalité des symptômes, particulièrement des symptômes *singuliers*, *extraordinaires*, *caractéristiques*, et en plaçant en première ligne, parmi ceux-ci, *l'état du moral* (Diagnostic); 2° Rechercher les propriétés positives des médicaments, au moyen de l'expérimentation sur l'homme sain, corroborée et complétée par l'observation clinique (matière médicale); 3° Faire, d'après la loi générale *similia similibus*, une application intelligente de la propriété curative des médicaments aux diverses affections morbides (thérapeutique); toute la médecine est là.

Or, je le demande : procéder à la guérison des maladies d'une manière aussi rigoureusement scientifique, est-ce rétrograder vers l'empirisme, ainsi que le prétendent avec une coupable légèreté, pour ne pas dire autrement, ces hommes à courte-vue, pour qui l'Homœopathie consiste uniquement dans l'administration des doses infinitésimales, et qui ne voient rien au-de-là ? ou plutôt ce stupide reproche d'empirisme ne retombe-t-il pas de tout son poids sur l'Allopathie elle-même qui, dépourvue de toute loi fondamentale et ne possédant d'autre matière médicale, si toutefois on peut lui accorder ce nom, qu'un assemblage informe et dégoûtant, construit de toutes pièces, n'obtient jamais de succès plus certain qu'alors qu'elle emploie le petit nombre de spécifiques à elle connus, tels que la quinquina, le mercure, le soufre, c'est-à-dire alors qu'elle agit impiriquement sans pouvoir se rendre compte ni de ses

succès ni de ses revers, puisque elle ignore absolument le mode d'action de ces médicaments?

Qu'on ne s'y trompe pas, la pratique de la médecine Homœopathique est hérissée de difficultés; elle exige de la part du médecin un travail incessant, le succès est à ce prix; nos adversaires le savent fort bien; aussi le plus grand nombre parmi eux, pour qui la science n'est qu'un commode oreiller de paresse, reculent-ils à l'idée de se livrer à de nouvelles, à de longues études, trouvant plus facile, sinon plus honorable, de se poser en adversaires de l'Homœopathie, que d'avoir à recommencer toute une vie de labeurs; quant à ceux, en petit nombre, qui, édifiés sur la valeur réelle de notre doctrine, s'essayent, sans études préalables, à faire clandestinement de l'Homœopathie à l'aide du manuel de Jahr, sorte de *guide-âne* qu'ils ne comprennent même pas, disons-le leur hautement, ils auront beau s'évertuer à distribuer d'innocens globules à leurs malades, ils ne seront pas pour cela de véritables disciples de Hahnemann.

Pour le médecin Homœopathe, ce n'est pas le tout de guérir, il faut encore qu'il soit en mesure de dire pourquoi il a guéri et comment s'est opérée la guérison. Les préceptes établis par Hahnemann, et que nous venons de transcrire avec une sorte de complaisance, répondent suffisamment à ce premier besoin; nous allons maintenant rapporter quelques cas de guérisons obtenues par l'application de ces préceptes; c'est là ce qu'on appelle la démonstration par le fait; cette marche est logique : car si, d'un côté, les principes doivent donner la justification des faits, ceux-ci, à leur tour, doivent confirmer les principes.

Première Observation. — Au mois de juillet 1839, je fus consulté par Madame F...., âgée de 25 ans, brune, aux cheveux noirs, à tempérament sanguin prononcé.

Demeurée veuve, sans enfants, à 21 ans, et toujours menstruée, Mme F.... n'a eu jusqu'ici d'autre indisposition qu'une constipation quelque peu opiniâtre et des congestions vers la tête, qu'elle avait l'habitude de combattre par l'usage des lavements et de légers purgatifs. Entourée d'une famille qui l'adore et jouissant d'une fortune indépendante, elle a toujours été d'un caractère froid, peu communicatif, se laissant aimer, comme on dit, tout en remplissant cependant avec convenances, mais sans empressement, les devoirs de société auxquels l'astreignait sa position dans le monde.

Depuis environ trois mois, sans cause connue, l'état moral de Mme F.... s'est peu à peu aggravé au point qu'aujourd'hui tout l'inquiète, la tourmente; sombre, taciturne, une visite à faire ou à recevoir est devenue pour elle un véritable supplice auquel elle cherche à se soustraire par tous les moyens. La solitude lui plait, et pourtant elle la redoute parce que, livrée alors à elle-même, elle est sans cesse obsédée par des idées noires où domine une propension au suicide tellement prononcée qu'elle appréhende d'y succomber malgré ses convictions religieuses et son amour pour ses proches; la nuit, le sommeil est agité par des rèves pénibles; la tête est fatiguée, brûlante, le matin principalement : l'appétit est presque nul, quoique les digestions se fassent bien; constipation.

Ici l'indication était précise, aucun médicament ne ressemblant autant par ses effets pathogénétiques que l'*aurum*

à cet état du moral ; j'en prescrivis une prise 2/12, à prendre le soir, en se mettant au lit.

Sous l'influence de ce médicament l'amélioration ne tarda pas à se prononcer ; en quelques jours, le ventre devint plus libre, le sommeil plus calme, plus réparateur, la tête cessa d'être congestionnée, et Mme F.... put renouer, sans beaucoup se contraindre, ses anciennes rélations de société. Cependant les idées de suicide persistant encore, quoique à un moindre degré d'intensité, je répétai deux fois *aur.*, de huit en huit jours, et la guérison était complète à la fin de la quatrième semaine.

2me Observation. — Pendant l'hiver de 1837, j'avais eu occasion de donner *aur.* à doses répétées, pour des douleurs osthéocopes provenant de l'abus du mercure, à un cordonnier, père de famille, qui était tourmenté, à mon insu, par un besoin impérieux de se jeter par la fenêtre de son atelier, situé au quatrième étage, et qui fut tout surpris de se voir délivré de ces idées de suicide auxquelles il n'avait résisté jusqu'alors qu'en s'entourant de sa femme et de ses enfants, dont il était l'unique soutien. Une fausse honte et la crainte d'alarmer sa famille l'avaient porté à me cacher ce singulier état moral, dont il finit par plaisanter assez volontiers, preuve certaine d'une parfaite guérison qui depuis ne s'est pas démentie.

3me Observation. — Dans le courant du mois d'août 1840, je fus appelé dans la banlieue de Marseille pour visiter Madame C...., bonne petite femme de 20 ans, à tempérament nerveux, malade depuis douze jours d'une fièvre

typhoïde que l'on avait traitée jusqu'alors par les moyens Allopathiques.

Je ne décrirai pas en détail les symptômes de la maladie ; elle n'offrait rien de particulier, si ce n'est que Mme C.... tombait fréquemment dans un assoupissement comateux pendant lequel elle croyait voir son mari la délaisser pour des maitresses imaginaires, ce qui la jetait dans un délire furieux avec forte injection de la face ; elle ne cessait alors d'injurier et de maltraiter son infidèle prétendu, qui néanmoins ne pouvait pas s'éloigner d'elle un seul moment, son absence augmentant le délire de la malade, qu'aucune femme, sa mère exceptée, ne pouvait approcher.

L'ensemble de la maladie indiquait; entr'autres médicaments, *belad.* et *hyose.*; mais ce dernier concordait trop bien avec le caractère du délire de Mme C.... et l'idée fixe qui la dominait, pour ne pas lui donner la préférence, je le prescrivis en potion à la dôse de 3/12, à prendre par cuillerées de trois en trois heures, avec recommandation expresse de les éloigner au fur et à mesure que l'amélioration se prononcerait, ce qui ne tarda pas à avoir lieu ; en moins de 48 heures, l'assoupissement comateux ainsi que le délire avaient complètement cessé ; et les symptômes abdominaux eux-mêmes s'étaient tellement amendés, qu'il suffit de régler le régime et d'entourer Mme C.... de soins hygiéniques pour achever de la rendre à la santé.

4me Observation. — Monsieur le comte de V.... âgé d'environ 46 ans, tempérament nervoso-sanguin, de passage

en cette ville se présente à ma consultation, le 10 du mois de mars dernier.

Homme de bon ton et d'une exquise politesse, M. de V.... a éprouvé dans le cours d'une vie agitée bien des contrariétés qui n'avaient jusqu'ici en rien altéré son caractère éminemment affable; mais depuis un mois, à la suite d'un chagrin profond et concentré, occasionné par le retard d'une lettre importante qu'il attendait impatiemment, son humeur s'est aigrie au point que la moindre contradiction provoque de violents accès de colère, souvent suivis de spasmes prolongés, avec forte congestion vers la tête; il ne peut rester en place, ses mouvements sont bruques, heurtés; il tourmente ses domestiques par des ordres contradictoires; habituellement taciturne, il devient tout-à-coup loquace, communicatif, fait avec une extrême volubilité des commentaires à perte de vue sur sa maladie, et désespère de sa guérison; le sommeil est agité par des rêves pénibles, et fréquemment interrompu par des tressaillements douloureux dans les membres; tous les aliments lui semblent être amers; il les prend sans plaisir; la digestion est pourtant assez facile, quoique l'épigastre soit douloureux ainsi que l'abdomen, avec tendance à la diarrhée.

Un confrère consulté avant moi avait donné sans succès *cham.* et *bellad.* : Ces deux médicaments n'étaient pas du tout Homœopathiques, car ils ne correspondaient ni à la cause de la maladie, ni à l'état moral du malade, ce que faisait très-bien, au contraire, *ignat.* dont je donnai 2/12 à prendre en une seule fois le matin à jeûn : l'effet en fut aussi prompt que surprenant. Après une journée excellente; M. de V.... vint tout joyeux m'exprimer sa satisfaction,

en s'émerveillant du calme inespéré dont il jouissait ; quoique rien ne fut changé dans la cause morale de sa maladie, il pouvait maintenant en parler, sinon avec indifférence, au moins avec tranquillité.

Peu de temps après, M. de V.... quittait Marseille en parfaite santé, en emportant avec lui un petit flacon d'*ignat.* dont il avait eu la précaution de se munir dans la crainte d'une récidive qui jusqu'ici n'a pas eu lieu.

5e Observation. — Madame B...., 36 ans, tempérament nerveux, grande, maigre, régulièrement menstruée, est sujette aux flueurs blanches et s'enrhume aisément.

Le 14 novembre 1847, Madame B.... fut prise d'un violent crachement de sang, pour lequel elle fut saignée et sangsuée à outrance pendant cinq jours, sans autre résultat qu'une diminution notable des forces On eut alors recours à l'Homœopathie; *arn.*, *belad.*, *led.*, *ferr.*, *rhus*, *puls.*, *chin.* furent successivement administrés sans plus de succès; l'hémoptysie continuait, et comme la malade s'affaiblissait de plus en plus, je fus appelé en consultation, le douxième jour de la maladie.

Voici le tableau des symptômes :

Toussotement fréquent, provoqué tantôt par un chatouillement à la fossette du cou, tantôt par une sorte de bouillonnement dans la poitrine, amènant facilement une assez grande quantité de sang vif; l'auscultation fait entendre un ronchus semblable à celui du catarrhe bronchique; respiration précipitée, inégale, souvent suspirieuse; violents battements de cœur; face pâle, allongée, avec légère rougeur circonscrite aux pommettes; soif prononcée ; peau

sèche, brûlante; pouls précipité, se laissant aisément déprimer sous la pression des doigts; prostration extrême des forces; sommeil léger, agité par des rêves effrayants; la malade, constamment poursuivie par la crainte d'une mort prochaine, ne cesse de se lamenter en s'occupant de ses dernières dispositions.

L'état physique et moral de Madame B.... indiquait l'emploi d'un moyen énergique, *metall., alb.*; il fut donné en potion à la dose de 3/24, par cueillerées de quatre en quatre heures.

Dès le lendemain déjà, il y avait du mieux; le toux était plus rare, l'expectoration du sang presque nulle, le pouls se relevait en perdant de sa fréquence, et, ce qui est surtout à noter, la malade se reprenait à l'espérance; *metall., alb.* fut continué, en en éloignant de plus en plus les cueillerées.

Le 19, cinquième jour de l'emploi de *metall., alb.*, l'hémoptysie avait tout-à-fait cessé, et Madame B...., qui jusque-là avait été tenue à de légers bouillons, prit avec plaisir un potage qu'elle digéra parfaitement.

Le 23, il ne restait qu'une grande faiblesse résultant de l'énorme quantité de sang que la malade avait rendu ou qu'on lui avait soustrait, ainsi que de la diète prolongée à laquelle elle avait été condamnée, et qui céda à deux doses *chin.* 2/24 prises à quelques jours d'intervalle.

6e Observation. — Le 6 octobre 1850, un confrère, dont la famille a recours au besoin à l'Homœopathie, quoique lui-même ne la pratique pas, parce que, dit-il, il trouve que son étude est trop pénible, vint me prier de

l'accompagner auprès de l'une de ses malades dont l'état l'inquiétait vivement Voici les renseignements qu'il me fournit :

Madame N...., âgée de 24 ans, fille de mœurs faciles, d'un tempérament lymphatico-sanguin, et vigoureusement constituée, a toujours joui d'une brillante santé. Entraînée par la fougue de son naturel ardent et passionné, Madame N.... s'est abandonnée pendant l'époque menstruelle, qui chez elle est d'ordinaire abondante, hâtive et de longue durée, à des excès bientôt suivis d'une métrorrhagie qui dure depuis quarante-six jours. Vainement son médecin, de concert avec l'un des médecins de l'Hôtel-Dieu, a-t-il mis à contribution tout ce que l'Allopathie se permet en pareille occurence, et Dieu sait si elle se refuse quelque chose ! saignées, ventouses, sinapismes, astringens *intùs* et *extrà*, hémostatiques de toutes sortes, tanponnement, voire même la cautérisation du col utérin (*cui bono?*) Tout a été employé sans aucun succès; l'hémorrhagie continue, et la malade est arrivée à un degré de faiblesse qui donne des craintes sérieuses pour ses jours.

Je trouvai Madame N.... d'une pâleur effrayante et très-découragée; le pouls est faible, lent, facile à déprimer; l'hypogastre douloureux; les parties génitales sont sensibles au toucher et constamment humectées par une sérosité rougeâtre, avec pesanteur et pression de haut en bas, dans les aines principalement; le moindre mouvement provoque des douleurs se dirigeant des lombes au pubis, comme celles de l'enfantement; il s'échappe alors abondamment un sang foncé en couleur, tantôt liquide, plus souvent en grumeaux.

Le cas était grave et pressant; il fallait choisir sans délai entre *plat.*, *sabin.*, *croc.*, *ferr.*, *chin.*, etc., qui tous méritaient d'être pris en sérieuse considération; mais aucun ne présentait une aussi grande analogie que *plat.*, non-seulement avec les symptômes morbides, mais encore avec les habitudes de la malade et la cause occasionnelle de l'hémorrhagie. J'optai donc pour ce dernier et prescrivis *plat.* 3/12 en potion, à prendre par cueillerées toutes les trois heures.

J'avais vu la malade le matin, le soir déjà son état s'était amélioré; l'hémorrhagie était moindre, le pouls tendait à se relever, le moral était plus calme. Les cueillerées de la potion furent éloignées de plus en plus pendant la nuit et les jours suivants, au fur et à mesure de l'amélioration qui fut si rapide que, le quatrième jour, la métrorrhagie ayant tout-à-fait cessé, la malade put quitter son lit sans inconvéniant. Quelques doses *chin.*, et un régime approprié suffirent ensuite pour rétablir les forces.

Dr SOLLIER père.

Marseille, le 2 novembre 1853.

DE LA SYLPHILIS.

2me Article (1).

De l'enseignement de l'Observation dans la question de la maladie vénérienne.

Hippocrate regardait l'art d'observer comme la partie la plus essentielle de la médecine : aussi a-t-on remarqué que ce qu'il nous dit du traitement des maladies, ne fait pas la dixième partie de ses immortels ouvrages, et que tout le reste traite de leurs signes. Ce besoin d'observer a toujours été tellement senti que souvent il lui a été accordé une satisfaction abusive : toutefois, depuis le père de la médecine jusqu'à nous, il y a eu de si éminents observateurs que nous ne craignons pas de nous égarer, en suivant les grands modèles qu'il nous est permis de copier.

Il ne suffit pas d'observer, au point de vue de l'histoire naturelle des maladies, toute leur caractérisation phénomènale actuelle ; il en est même qui ne se montrent que partiellement chez certains individus, dans lesquelles la succession des symptômes présente des anomalies fré-

(1) Voyez la page 229, au N° de septembre.

quentes, et dont la corrélation de la cause aux effets paraît souvent insaisissable. La maladie vénérienne offre essentiellement ces caractères. Les climats la modifient, non-seulement par rapport à sa gravité, mais surtout dans ses manifestations, qui sont tellement variées et nombreuses, qu'il n'est pas rare, même pour l'observateur le plus attentionné et le plus répandu, de se trouver en présence de phénomènes qu'il n'a jamais rencontrés. Rappelons-nous que Boërhaave qui avait déjà passé plus de trente six ans à observer la vérole, nous dit qu'il paraissait quelquefois, dans cette maladie, des symptômes que l'observateur le plus vieux n'avait pas encore vus, et qui obligeaient le maître le plus expérimenté de devenir apprenti, et d'avouer son ignorance. Il est vrai que depuis ce grand praticien, l'observation symptômatologique vénérienne a fait d'incontestables progrès et qu'il est probable que ce qui lui est arrivé doit être moins facile de nos jours. Cependant les diverses doctrines professées dans la science, à l'occasion de la maladie vénérienne, prouvent assez que l'observation n'a pas révélé le véritable enseignement de sa pathologie. Parmi les nombreuses opinions qui se disputent la prééminence, n'en est-il pas une qui soit l'expression de la vérité scientifique?

Avant de tenter la solution de cette question, isolons par l'analyse les divers éléments qui constituent l'important problême que nous avons soumis à nos investigations cliniques. L'affection vénérienne est-elle virulente, est-elle due à un principe *sui generis*, spécifique en un mot? Quelles sont les manifestations pathologiques de ce virus? L'existence d'un seul et même virus suffit-elle pour expli-

quer tous les accidents lupanairiques. Enfin les phénomènes vénériens matériels, externes et primitifs précèdent-ils l'infection miasmatique interne ou sont-ils consécutifs à cette infection, dont l'incubation serait plus ou moins longue? Ayant ainsi divisé la question très-complexe de la maladie vénérienne, étudions successivent chacune de ses parties.

I. Le caractère essentiel d'un *virus* est la propriété par laquelle un principe morbifique peut reproduire, sur un sujet sain, l'affection de laquelle provient ce *virus*. Cette puissance génératrice et germinative a la plus grande analogie avec ce qui se passe dans les êtres vivants, dont le principe reproducteur est transmis par des organes spéciaux. De même que la chimie est restée impuissante pour découvrir ce qu'il y a de spécifique dans la graine du froment qui ne peut reproduire que le froment, ainsi cette science n'est jamais parvenue et ne parviendra probablement jamais à nous dire quelle est l'essence du *virus*. L'homme lui a vainement demandé la différence qui existe entre la bave du chien simplement échauffé par une longue marche, et celle qui est imprégnée du principe rabiéïque. Le *virus* vaccin. le *virus* syphilitique sont dans la même indépendance par rapport aux creusets et aux réactifs des chimistes. Quels que soient les désirs des savants à ce sujet, la raison leur commande de renoncer à connaître l'essence des *virus*. Aux méditations seules de l'esprit incombe le devoir de connaître les causes redoutables des maladies virulentes, et l'observation seule peut fournir à l'intelligence les éléments d'une solution heureuse et conforme à la vérité.

Ce n'est pas sans intention que nous avons dit que les *virus* ont la plus grande analogie avec les graines. Ce qui les distingue les uns des autres est purement matériel et accessoire, et n'a aucune portée essentielle quant aux fins pour lesquelles ils existent. La matière purulente vénérienne, la bave du chien, la lymphe vaccinale sont de simples véhicules sensibles des *virus;* telles ou telles formes des graines, leur consistance, leur couleur ne sont que des conditions secondaires des principes reproducteurs qu'elles doivent propager, mais ce qui confond dans la plus grande ressemblance les *virus* et les *graines*, c'est la faculté dont jouissent les uns et les autres de reproduire l'individu pathologique ou l'individu végétal duquel ils procédent. Cette ressemblance nous a toujours paru inattaquable et nous la présentons comme telle; elle nous sera d'un puissant secours pour expliquer des contradictions regrettables dans l'opinion d'hommes éminents, et elle seule pourra nous donner raison de faits insaisissables en apparence. Toutefois, si les *virus* et les germes reproducteurs organiques se ressemblent essentiellement, ils diffèrent par les milieux dans lesquels ils doivent développer leur individualité: ceux-ci sont reçus dans des éléments préparés à les recevoir et dociles le plus souvent à leur impulsion organisatrice; les *virus* au contraire sont contraints de lutter contre une force sans cesse vigilante et ayant intérêt à les repousser, ou du moins à en entraver l'individualisation. Nous espérons qu'on ne se méprendra pas sur le sens de nos expressions; nous n'avons pas la prétention de trancher la question à savoir, si les *virus* existent par eux-mêmes dans l'organisme vivant, et en antagonisme avec la

force vitale ; ou bien si leur action se borne à vicier les tendances harmoniques de celle-ci.

Cela posé, la maladie vénérienne est-elle virulente? La réponse affirmative à cette question ne nous paraît pas susceptible d'hésitation ou de doute; et cependant il s'est trouvé des médecins qui n'ont pas craint de la résoudre négativement.

Le principe d'autorité est admissible, dans les sciences et en certains cas, aussi bien qu'en religion ou en politique, et si nous voulions l'invoquer, il répondrait victorieusement aux adversaires de la virulence de la maladie vénérienne : il ne faudrait pas moins de bien longues et nombreuses pages pour enregistrer seulement le nom des observateurs qui ont reconnu la spécificité du *virus* vénérien. Comment se fait-il donc qu'il ait existé des médecins, même une école qui a fait grand bruit, l'école physiologique, qui aient nié une vérité si hautement révélée par l'observation ? L'école physiologique, et avant elle ses précurseurs, reflèchissant fidèlement les doctrines philosophiques voltairiennes, avait une raison trop orgueilleuse pour admettre que quelque chose put se dérober à l'autocratie de cette raison. Les *virus* exigeaient d'elle une humilité dont elle était radicalement déshéritée, et l'existence des *virus* a été rejetée parmi les prétendues fables pathologiques des temps anciens.

D'autre part, le Broussaisisme étant essentiellement matérialiste, son observation ne s'est jamais portée au-delà des phénomènes matériels qui s'offrent à elle : dans la maladie vénérienne, ceux-ci présentent le plus souvent des caractères communs à tous les mouvements violents de la

réaction vitale, ils sont donc appelés *inflammatoires*; le traitement corrélatif leur est énergiquement opposé, ils disparaissent ou perdent notablement de leur intensité et ils fournissent par là, en apparence, la confirmation de la vérité de l'observation de l'école physiologique. Celle-ci a eu donc raison de ne voir qu'une simple imflammation dans les symptômes vénériens primitifs et une sub-inflammation dans les symptômes secondaires, puisque le traitement anti-phlogistique les a combattus avec une efficacité évidente; *morborum naturam demonstrat curatio.*

Ce raisonnement paraît devoir défier toute réplique. Voyons cependant s'il est aussi puissant que ce qu'il le paraît. C'est parce que l'*observation* atteste que la pathologie vénérienne primitive présente des signes de l'inflammation; c'est parce que cette *observation* proclame les succès du traitement anti-phlogistique pour guérir cette inflammation (nous disons pour pallier cette inflammation), qu'on arguera contre nous de l'absence de tout *virus* ou principe *spécifique*. Mais en vertu de cette *observation* que vous invoquez, nous pouvons attester que la santé de votre malade n'a jamais été aussi excellente qu'avant sa maladie vénérienne et le traitement que vous lui avez opposé; il est devenu sujet aux irritations, le moindre refroidissement l'indispose; il a moins d'aptitude à supporter les fatigues corporelles ou intellectuelles; ses digestions sont souvent laborieuses; il tousse quelquefois, ses forces physiques lui laissent quelque chose à désirer; enfin, il est devenu père, et son fils a une enfance des plus orageuses; une maladie, inconnue dans sa famille, attaque sa nutrition osseuse, et l'enfant est rachitique. Plus tard,

les ganglions du cou, les glandes sous-maxillaires se tuméfient et s'abcèdent. Vous ne voyez dans cette succession de phénomènes morbides qu'une sub-inflammation : mais votre traitement reste sans action, au contraire le mal gagne et gagne toujours. Renoncez un instant à vos préoccupations systèmatiques, interrogez l'*observation* sans idées préconçues, et il vous sera facile de reconnaître et de suivre l'existence du *virus* vénérien dont vous avez autrefois pallié les premières manifestations, et qui sourdement aujourd'hui ruine les organisations qui en sont infectées. Administrez une préparation convenable de *mercure* et vous retournerez contre vous l'argument que vous invoquiez ; *morborum naturam demonstrat curatio.*

Il ne suffit pas, ainsi que nous l'avons dit plus haut après bien des observateurs du premier rang, que l'observation se concentre, dans certaines maladies, sur leur caractérisation phénomènale actuelle ; il faut qu'elle précède leur manifestation, et surveille la santé du sujet, après la disparition du trouble fonctionnel qui en a signalé le développement.

Que nous apprend donc l'observation sur l'étiologie vénérienne? A cette question tous les médecins répondent unanimement que cette affection est constamment consécutive au commerce impur avec un individu souillé par le libertinage et atteint de cette même affection : le contact le plus rapide suffit le plus souvent à la contagion.

Mais, nous répondra-t-on, des exemples nombreux existent dans la science qui prouvent que certains individus jouissent d'une immunité absolue contre cette contagion ; donc, ajoutent les adversaires de la *virulence* de

l'affection vénérienne, il n'y pas de *virus* spécifique vénérien.

Nous avons dit, et ceci est incontestable, que les *virus* sont contraints, pour développer leur individualité pathogénique, de lutter contre la force vitale, toujours vigilante et essentiellement portée à en repousser ou à en atténuer la puissance. N'y a-t-il pas dans ce duel, qui n'est pas une supposition gratuite, une suffisante raison pour expliquer certaines immunités qui étonnent et qui, mieux étudiées, se rangent sans violence parmi mille autres faits analogues que recueille l'observation dans d'autres affections?

Mais une autre considération satisfait plus la raison, pour légitimer ces sortes d'immunités dont jouissent certains individus; le *virus*, et ce fait est indéniable, jouit de la propriété de développer chez l'homme sain, l'individualité morbide dont il procède. Une autre propriété du *virus*, dont nous n'avons rien dit encore, est assurément de pouvoir rester un temps plus ou moins long, à l'état latent dans l'organisme, sans donner signe de son existence par le plus imperceptible phénomène. L'enfant vacciné n'éprouve pas la plus légère perturbation pendant plusieurs jours; le *virus* rabièïque se comporte de la même manière, et pendant un temps plus long; pourquoi le *virus vénérien* n'en agirait-il pas de même? L'observation répond affirmativement. Mais l'observation ajoute, par rapport à ce dernier, que très-souvent, ayant manifesté sa présence par des signes violents, s'il n'est pas exactement combattu, il demeure à l'état latent primitif, et le plus souvent

dégénéré, pendant même de longues années; il peut même, en cet état, traverser les générations.

Ayant connaissance de ces faits, peut-il répugner d'admettre qu'un organisme, vicié par le *virus vénérien* à l'état latent, soit dans l'incapacité absolue de pouvoir être contagié de nouveau? Si cette vérité nous paraissait devoir réclamer d'autres preuves, la *syphilisation* ne s'offrirait-elle pas à nous pour nous en fournir d'irréfragables?

De même que certaines immunités absolues contre la contagion vénérienne ont été signalées pour combattre la *virulence* de cette maladie; certaines immunités partielles ont été invoquées dans le même but.

Un certain nombre d'individus recherchent successivement les caresses perfides d'un même sujet contagié ; parmi eux, la plus grande dissemblance pathologique se manifeste ; celui-ci demeure absolument libre de toute infection ; celui-là au contraire présente, au bout de quelques jours, l'affection chancreuse la plus fortement caractérisée. Un autre n'a qu'une simple balanite ; un autre enfin ne souffre que d'un écoulement urétral. En présence de tels faits, qui ne sont d'ailleurs pas très-rares, comment admettre un principe unique, une cause *sui generis*, un *virus* en un mot ?

Nous n'avons certainement pas la pensée d'introduire un autre inconnue dans les données de ce problème ; cependant, sans rien préjuger de la cause première du *choléra*, nous signalons un fait que l'observation a constamment confirmé, à savoir, que rarement ce terrible fléau développe toute son individualité pathologique chez un même malade. Les déjections alvines, la soif inextinguible, les

vomissements, la cyanose, l'extinction de la voix, la suppression des urines, les crampes sont rarement réunis sur un même sujet, et à un égal degré. Il est des malades même qui n'ont qu'une simple *cholérine*. La cause morbifique, qui est évidemment la même pour tous n'exprime pas sa puissance, sur chacun d'eux, de la même manière et au même degré, à cause de la résistance relative qui lui est opposée par leur force vitale. De ce conflit, naissent les divers degrés d'infection cholérique que nous observons, et n'est-il pas permis d'admettre, par analogie, qu'il rencontre des organismes qui triomphent absolement de la cause *cholérigène*? Il serait cependant illogique de conclure de la diversité des résultats, à la diversité de nature dans la cause.

Un autre exemple, plus approprié au sujet, se présente de lui-même : plusieurs enfants sont vaccinés par le même instrument et avec le *virus* d'une seule pustule vaccinale; l'un sera parfaitement vacciné; les boutons du second n'ont pas des caractères bien tranchés; un troisième enfin, est demeuré refractaire à l'action du *virus* vaccin. N'est-il pas évident encore que la différence des résultats ne doit être attribuée qu'à la différence de l'opposition plus ou moins grande qu'à rencontrée le *virus* dans les dispositions individuelles de la force vitale? Dans une épidémie de petite vérole, de scarlatine ou de rougeole, tous les individus qui en sont frappés, le sont-ils de la même manière et au même degré? Qui oserait cependant admettre un principe spécial morbifique pour chacun d'eux? Il serait aussi absurde qu'étrange d'attribuer la variété de ces diverses manifestations épidémiques à une autre cause qu'à la diversité

des résistances vitales qu'a dû vaincre pour se développer le principe ou miasme épidémique. Quel praticien ne sait que la même médication triomphe cependant dans tous ces cas?

Il nous paraît difficile, en présence de tels faits qui se multiplient chaque jour sous nos yeux, de ne pas admettre que, bien que la cause morbifique vénérienne manifeste diversement son existence, elle n'est *spécifique* dans son essence. Il serait donc superflu d'insister plus longuement sur ce sujet. Tout ce que nous avons dit relativement aux anomalies de la contagion par les voies ordinaires, est nécessairement applicable à la contagion ou à la non-contagion, par l'inoculation artificielle et volontaire de tels ou tels produits vénériens. Nous repéterons toutefois que dans les graves expériences qui ont été faites sur cette matière, on n'a pas toujours tenu un compte suffisant de la puissance conservatrice de la force vitale, dont les efforts plus ou moins fructueux peuvent faire varier à l'infini la manifestation individuelle du *virus* vénérien ou l'annihiler.

Pour corroborer tout ce que nous venons de dire nous citerons les faits suivants :

Observ. 6. Dans le mois de décembre de l'année dernière, nous fûmes appelé auprès du Sieur ***. Ce jeune homme, âgé de 24 ans, souffrait cruellement de la tête depuis la veille; les douleurs étaient pulsatives; la figure n'était point rouge; la peau était légèrement chaude; le pouls, à 90 pulsations, était dur et concentré. Nous prescrivîmes *aconit*, une dose toutes les trois heures; le lendemain, l'état du malade ne s'étant pas amélioré, et de la

douleur s'étant manifestée du côté des amygdales, *belladona* fut alternée avec *aconit.*

Au troisième jour, le malade fut sensiblement mieux : il se leva dans la journée ; mais le soir, nous fûmes rappelé. Un léger gonflement, avec rougeur érysipélateuse, était survenu sur tout le cuir chevelu et la partie supérieure de la face. Cette affection, mal caractérisée, fut combattue et ne céda que très-lentement à la médication ; la céphalalgie surtout persista ; elle était plus vive la nuit, la chaleur l'aggravait ainsi que la plus légère pression sur le cuir chevelu. La rougeur un peu vineuse du front, lors du gonflement érysipélateux nous avait frappé, et rapprochant ce souvenir de ce qui se présentait à nous, nous crûmes devoir adresser quelques questions au malade sur sa conduite. Voici ce qu'il nous raconta :

Il y a environ 7 ans, j'étais atteint d'une violente blennorrhagie : quelques-uns de mes camarades se trouvaient dans le même cas, ou souffraient du moins d'atteintes vénériennes récentes. Nous n'étions pas plus disposés les uns que les autres à avouer notre état à nos parents, et n'étions pas en position de nous faire traiter. L'un de nous assura que par une forte ingestion d'alcooliques, nous pourrions être guéris rapidement ; ce procédé lui avait été vanté par l'un de ses amis. Nous accueillons cette proposition et nous absorbons, dans une soirée, neuf bouteilles de liqueurs, cognac, rhum ou absinthe, (ils étaient sept). Nous fûmes tous plongés dans l'ivresse la plus complète. Quelques jours après, nous étions guéris.

Cependant deux de mes compagnons d'infortune entrèrent à l'hôpital, cinq ou six mois après, pour se faire

guérir de symptômes vénériens qui avaient reparu. Pour mon compte, je n'ai plus rien éprouvé, et qui plus est, *je n'ai jamais plus rien pris, bien que souvent je me sois exposé à des dangers certains.*

Cet aveu nous rendit compte de la difficulté que nous avions eue à débarrasser, il y a environ quatre ans, notre jeune malade d'une affection intestinale, dont les caractères et la marche nous parurent fort inexplicables.

Depuis sa *fameuse* cure par les alcooliques, ce malade n'avait jamais joui de la santé que lui promettait sa constitution et celle de ses parents. Ceux-ci attribuaient à la vie très-peu régulière de leur fils ses indispositions fréquentes, et sa longue convalescence, après la maladie intestinale dont nous venons de parler. Nous partagions leur avis à se sujet. Enfin, sa dernière maladie était rapportée à la même cause, mais nous, mieux renseigné, nous n'hésitâmes pas à reconnaître les ravages du *virus* vénérien qui aidait puissamment la vie déréglée de ce jeune homme pour ruiner sa jeune constitution.

Les triturations mercurielles amendèrent rapidement les souffrances céphaliques : nous explorâmes la gorge dont ensuite le malade se plaignit, et des ulcèrations bien caractérisées occupaient les piliers et la voûte du palais ; les amygdales et la paroi postérieure du pharynx étaient moins maltraitées. L'indocilité et l'inconduite de ce malade ont suivi de près le retour de sa santé, et nous sommes convaincus qu'il aura plus tard bien à souffrir encore de la présence du *virus* dont il n'a pas eu la sagesse de se faire entièrement guérir.

Nous avons rapporté ce fait clinique dans ses détails

essentiels, retranchant une foule de particularités qui n'ajoutaient rien à ce que nous avons voulons prouver. La suppression intempestive d'une blennorrhagie inflammatoire simple devient cause d'une syphilis constitutionnelle. Pendant six ans, le *virus* reste à peu près à l'état latent : pendant ce temps, immunité absolue pour le malade contre une nouvelle contagion ; enfin, l'infection vénérienne se caractérise par des ulcèrations chancreuses sur la muqueuse buccale, bien que primitivement elle se fut manifestée par une inflammation urètrale. Pendant l'occupation latente du *virus*, deux affections inflammatoires surviennent, mais elles ont un cachet particulier et une marche qui les distinguent des maladies analogues.

Observ. 7. — Il y a quinze mois environ, nous avons été consulté par M. ** : pendant ses études de Droit qui furent terminées en 1838, il fut atteint, à diverses reprises d'inflammation urètrale, après des actes de débauche. Cette affection fut traitée chaque fois et guérie, en apparence, par l'administration du baume de copahu. Marié en 1843, M. ** n'avait point encore ressenti le réveil de symptômes vénériens. Cependant sa santé était loin d'être aussi irréprochable que par le passé ; il s'enrhumait facilement ; il était oppressé quelquefois ; enfin, la poitrine s'affecta très-sérieusement, et malgré ce que lui permettaient d'espérer sa constitution et sa conformation de poitrine on ne peut plus parfaites, M. ** souffrit en 1847 de phénomènes pectoraux de la plus grande gravité : il fut atteint d'un catarrhe pulmonaire chronique, avec oppression asthmatique et amaigrissement qui dura pendant deux

ans. Ses effets désastreux allèrent croissant pendant ce temps, malgré tous les traitements employés; enfin, sans cause connue, une vaste éruption syphilitique se fait à la peau et le malade revient à la santé. La reconnaissance lui fit d'abord chérir cette éruption; mais elle n'avait pas toujours la même intensité, et de temps en temps, la poitrine redevenait malade: d'ailleurs, cette éruption lui parut au moins incommode, il chercha donc à s'en débarraser; les anti-dartreux, les dépuratifs, les eaux minérales furent sans efficacité évidente. C'est après ces diverses tentatives que M. ** vint prendre mes conseils.

Toute la partie antérieure de la poitrine est couverte d'une dartre sèche évidemment syphilitique; les membres en présentent également de larges plaques; le cuir chevelu est soulevé, çà et là, par des tubérosités dont l'exfoliation épidermique est très-considérable; la face présente, surtout au front près des cheveux, des surfaces rouges cuivrées dont l'épiderme se soulève en écailles.

L'état de la poitrine est loin d'être parfait: le malade tousse souvent, mais beaucoup moins qu'avant l'éruption, il est oppressé au moindre mouvement rapide, sa respiration est sibilante; son état général est bon, mais infiniment moins satisfaisant qu'autrefois.

Le traitement mercuriel que nous décrirons dans la dernière partie de ce travail, a rapidement amélioré d'une manière très-sensible l'état pathologique grave que nous venons d'esquisser. L'éloignement du malade, un peu d'insouciance expliquée par sa santé actuelle, sont cause que ce malade n'est pas entièrement guéri, c'est-à-dire, que la peau présente encore des traces de l'affection dont elle

a été le siége. Quant à la poitrine, elle ne laisse rien à désirer, et l'état général actuel du malade permet d'apprécier l'atteinte profonde et désastreuse que le *virus* syphilitique avait portée sur son organisme.

II. Quelles sont les manifestations pathologiques du *virus* vénérien? Telle est la deuxième question que nous avons à résoudre.

Ainsi que nous l'avons dejà dit, dans la première partie de ce travail, nous n'avons pas la pensée de faire la description de la pathologie vénérienne, ni même d'énumérer seulement les diverses manifestations de son infection primitive; notre but est d'exposer ce que l'expérience nous a enseigné relativement à l'essence spéciale des phénomènes morbides qui surviennent à la suite de contacts impurs, source exclusive et à peu près nécessaire du *virus* vénérien.

Notre sujet nous porte immédiatement dans la discussion qui existe entre les deux doctrines qui divisent les syphiliographes, relativement à la ligne de démarcation à établir entre les phénomènes qui participent ou non à l'essence virulente vénérienne. Nous ne pouvons nous ranger dans aucun des deux camps, parce que nous pensons que la vérité n'est dans aucun d'eux. L'un et l'autre comptent des chefs éminents et des soldats convaincus; de part et d'autres les preuves se multiplient, l'expérience est invoquée avec une égale conviction; nous connaissons toutes ces circonstances et nous osons en appeler à la logique d'abord, à l'expérience ensuite, contre leurs décisions qui sont acceptées cependant comme souveraines par le plus grand nombre des praticiens.

Ceux qui n'admettent la virulence vénérienne que dans un petit nombre des symptômes consécutifs à un coït impur, étayent leur opinion sur ce que tous les autres symptômes survenant après une copulation malsaine, ne donnent point lieu, par l'inoculation, à un infection syphilitique. Nous ferons observer toutefois que M. le docteur Puch a obtenu la pustule syphilitique caractéristique, non-seulement avec la matière blennorrhagique, mais encore, ce qui est bien autrement concluant, avec celle de la balanite sans exulcération. Enfin, les syphiliographes dont il s'agit arguent en outre, à l'appui de leur doctrine, de la guerison de ces symptômes sans accidents consécutifs, par toute autre médication que le traitement anti-vénérien.

Ceux au contraire qui étendent plus loin les limites de la contagion, observateurs plus attentifs, pensent que la blennorrhagie, par exemple, n'est pas toujours inflammatoire et qu'elle est quelquefois d'essence syphilitique ; que le chancre non induré peut le devenir, ou du moins que sa guérison par des topiques seuls est quelquefois suivie de phénomènes consécutifs vénériens.

Les uns et les autres possèdent à des degrés divers et partiellement la vérité, mais ils ne la possèdent point toute entière. Voyons si par le raisonnement et l'enseignement de l'expérience, nous parviendrons à démontrer ce que nous venons d'avancer.

Tels et tels symptômes morbides, survenus après des rapports sexuels, ne donnent point lieu à de nouvelles infections, ou bien leur produit inoculé ne développe nullement son individualité dans l'organisme qui le reçoit : tel est le premier des arguments invoqués pour limiter plus

ou moins la puissance pathogénique spéciale du *virus* vénérien.

Les *virus* en général, avons nous dit, sont des principes morbides possédant la propriété de développer, sur un sujet sain, le mal auquel ils doivent leur origine. Cette proprieté de reproduction ou mieux, *cette véritable germination*, nous ne l'avons pas inventée pour soutenir nos opinions ; elle est généralement admise dans la science, et par rapport à la question de la syphilis, elle date de la connaissance de cette désastreuse maladie. Nous n'avons donc point établi une comparaison choquante, en comparant le *virus* à une graine. Celle-ci ne reproduit pas toujours le germe reproducteur qui doit la perpétuer, et cependant, ainsi que nous l'avons fait observer, rien, dans le milieu qui la reçoit, n'a intérêt à l'étouffer. Des circonstances défavorables peuvent toutefois l'altérer dans son développement, de telle sorte qu'elle ne produise que des graines relativement inféccondes ou même essentiellement infécondes : elle peut aussi n'en produire aucune. Cepenpendant le végétal dégénéré qui est résulté de cette graine n'a jamais perdu, pendant son existence, sa capacité reproductive spéciale : si des circonstances meilleures avaient neutralisé la fàcheuse influence des premières, ce végétal aurait été de nouveau propre à se reproduire. Ce qui se passe, par rapport à la graine, peut et doit se passer à *fortiori* par rapport au *virus* dont la reproduction individualisante doit toujours s'opérer contre un antagonisme vigilant et actif. La résistance qu'il rencontre peut en altérer tellement les produits, que ceux-ci sont inféconds. Est-ce à

dire pour cela que, s'ils ne sont pas détruits et si la résistance qui leur est opposée vient à s'affaiblir, ils ne puissent reprendre leur force et par suite leur développement? Les graines des plantes annuelles périssent pour toujours, si elles ne germent pas dans le sol qui les reçoit, en est-il de-même des plantes vivaces, et qui oserait assurer que le *virus* vénérien ne doit pas être préférablement comparé aux graines de celles-ci ? D'ailleurs, si l'ivraie qui a été jetée dans une champ, est détruite à la surface du sol, après sa germination, quel sera l'insensé qui osera dire que les racines sont celles du froment ?

Mais prenons un exemple médical, déjà invoqué par nous : tous les jours le *virus* vaccin échoue dans le développement de son individualité, malgré toutes les précautions dont on entoure son inoculation, et cependant le sujet sur lequel il a été pris porte des cicatrices vaccinales irréprochables. En outre, nous rappellerons de nouveau ce fait, dans une épidémie de Scarlatine, de Variole, tous ceux qui sont dans le foyer épidémique ne sont pas nécessairement contagiés, bien qu'ils soient contagiables. Il est donc évident que c'est bien à tort que l'on invoque contre l'essence vénérienne de certains phénomènes morbides, la circonstance que leurs produits ne donnent point naissance à une infection vénérienne, soit par le rapprochement, soit par l'inoculation.

La logique force les *contagionistes partiels* à démontrer que tels et tels phénomènes morbides, auxquels ils refusent le caractère vénérien, se montrent, si non souvent, du moins quelquefois, chez des individus qui ne se sont jamais souillés dans le libertinage La malpropreté, l'ir-

ritation, certaines qualités du sang menstruel qui servent souvent de prétexte à leurs opinions erronées, se rencontrent certainement dans toute leur puissance chez les travailleurs des champs : que l'on fournisse donc la preuve que ces circonstances sont quelquefois la cause de symptômes morbides semblables à ceux qui surviennent si fréquemment dans cette partie d'individus dont la débauche a plus ou moins altéré la santé. Quant à nous, nous déclarons que malgré des recherches très multipliées sur cette matière, nous n'avons *jamais* constaté l'existence de symptômes *suspects* dont il ne nous ait été permis de rattacher l'origine à une étiologie lupanairique; c'est-là une des plus puissantes raisons qui nous a porté à admettre que *tous les phénomènes morbides, consécutifs à un coït impur, sont essentiellement dus à une infection vénérienne.* Nous avons déjà exprimé cette opinion absolue, dans la première partie de ce travail, et nous croyons accomplir un devoir en l'exprimant de nouveau. Mais n'anticipons pas.

Le traitement anti-phlogistique, certains procédés astringents, des balsamiques, des caustiques, etc., triomphent parfaitement de certains phénomènes morbides consécutifs à des rapprochements sexuels, et sans l'intervention des mercuriaux; ces phénomènes sont donc purement locaux ou inflammatoires et ne participent nullement au caractère vénérien. Tel est un autre argument que l'on peut formuler contre l'extention que nous donnons à la puissance de la contagion vénérienne.

Tout ce qui précède infirme singulièrement la valeur de ce mode d'argumentation, mais ne la détruit pas; elle ne peut être jugée sainement que par l'expérience.

On ne devient grand-maître, en médecine, qu'à la condition d'être à la tête d'un vaste hôpital et dans une très-grande ville. Dans ces circonstances que peut apprendre l'expérience, dans la question dont nous nous préoccupons en ce moment? Bien peu de choses. Elle apprend qu'un chancre disparait après quelques cautérisations, qu'une urétrite est supprimée après quelques injections activement astrigentes, etc., etc. Mais que deviennent les sujets ainsi traités et ainsi guéris? Le grand-maître l'ignore, et cependant, il proclame du haut de sa chaire que sa doctrine et sa pratique sont on ne peut plus salutaires. Nous ne contestons pas que lorsque la célebrité à laquelle il est parvenu encombre son cabinet de consultants, il ne se présente souvent à ses méditations des faits susceptibles de le faire douter de ses premiers enseignements. Mais sa doctrine porte son nom; il a inventé un traitement, ses idees et ses investigations ont une direction donnée, et alors .... le grand-maître ne change ni sa doctrine ni sa pratique, qui poursuivent leur triomphe désastreux, au milieu des populations traitées d'après elles. Nous nous hâtons d'ajouter toutefois que parmi les éminents Professeurs de l'école officielle, il en est un grand nombre dont les louables efforts et les laborieuses recherches n'auraient pas manqué d'imprimer de très-sérieux progrès à la thérapeutique anti-syphilitique, si leurs travaux avaient été fécondés par le grand principe Homœopathique.

Moins haut placé, le modeste praticien qui aime l'espèce de sacerdoce auquel il s'est dévoué et qui lui donne la charge de la santé, non de nombreux individus qu'il ne doit plus revoir, mais de familles entières dont il devient

l'ami; ce modeste praticien, qui n'a aucun antécédent scientifique à sauvegarder, ni prééminence doctrinale à défendre, revoit souvent et longtemps les mêmes malades; il a le temps d'étudier toutes les transformations des *virus* qui ont été mal guéris ou de constater que ceux qui ont été bien guéris ne reparaissent jamais. Nous avons pu, dans notre sphère, nous livrer à ce travail que nous imposait l'amour de la science et l'amour de nos semblables; et c'est parce que souvent nous avons constaté que le plus léger symptôme morbide, survenu à la suite d'une copulation impure, avait été plus tard la cause de maux spéciaux et graves, que nous prenons la plume pour le dire bien haut. Les malades au contraire que nous avons eu occasion de traiter, au début de notre carrière, pour de *minimes accidents de débauche*, nous les avons encore sous les yeux chaque jour, et, chez aucun, nous n'avons eu à combattre le réveil de symptômes vénériens, ni même chez leurs enfants.

Nous prendrons parmi bien d'autres et rapporterons sommairement deux faits de la première catégorie de ceux auxquels nous venons de faire allusion.

Observ. 8. M. *** il y a environ quatre ans, eut une affection rhumatismale peu déterminée. Un traitement Allopathique assez long ne l'en débarrassait pas; il eut recours à la médication Homœopathique qui le soulagea rapidement. Deux ans après, il lui survint une tumeur diffuse près d'une grande articulation : il appela de nouveau son médecin Allopathe, son ami. Deux mois de repos et un traitement énergique ne le guérirent que très imparfaitement. Il nous consulta, dans cette circonstance.

tumeur était profonde ; le périoste et l'os fémur lui-même étaient probablement affectés; mais l'épaisseur des chairs rendait le diagnostic fort difficile. Nulle douleur caractéristique ne pouvait indiquer la nature de cette tumeur : la santé, la constitution du malade, âgé d'une trentaine d'années, ne pouvaient faire penser à un accident scrofuleux. Nulle contusion, nul refroidissement ne rendaient compte de son état. Enfin, parmi les réponses que provoquent nos questions multipliées, il nous est rapporté qu'il y a environ dix ans, *un léger accident d'inconduite* s'était manifesté; *mais*, ajoute le malade avec empressement, *je suis très-tranquille de ce côté : c'était peu de chose que cette maladie et j'ai été parfaitement traité.* Tenant fort peu à le faire revenir de cette conviction, nous lui prescrivîmes les triturations mercurielles : peu de temps après leur usage, il survint des pustules dans le voisinage de la tumeur qui avait déjà sensiblement diminué de volume. Ces pustules se convertirent bientôt en *ulcères vénériens* parfaitement caractérisés, à bords indurés et taillés à pic et à fond grisâtre. La continuation du traitement anti-syphilitique a, comme on le pense bien, très-heureusement modifié cette affection, qui aurait eu certainement les suites les plus funeste.

Observ. 9. Une jeune Dame vint nous consulter, nous priant de la guérir *d'une grande irritation* qui, depuis plusieurs années, avait causé de grands ravages chez elle : elle a eu une grossesse, il y a trois ans, qui a été fort mauvaise, à cause d'une perte blanche abondante dont elle a été affectée ; son enfant, né dans un bon état, est devenu

victime de cette même *irritation* : malgré les meilleures nourrices, ce petit être a maigri et il est mort à deux mois environ d'existence. Depuis lors, cette Dame ne cesse de souffrir par le fait de son *irritation*, qui sans doute est aussi la cause de sa *stérilité*. Rien, dans sa famille, dans son enfance et sa jeunesse, ne peut rendre raison de cette *irritation* qui ne s'est manifestée chez elle que quelque temps après son mariage.

Interrogeant cette malade avec toute la prudence commandée par les circonstances, elle finit par nous avouer qu'elle sait que son mari *avait beaucoup vécu*, mais qu'il s'était parfaitement fait guérir avant son mariage; elle ne doute donc nullement que *l'irritation* ne vienne de son côté, et elle tient essentiellement à s'en guérir, parce que quelquefois, *elle la communique à son mari*

Le passé de cette intéressante patiente n'est nullement suspect : qui oserait douter que les accidents déplorables qu'elle nous a fait connaître ne soient le fruit de la débauche passée du mari et des traitements qui lui ont été prescrits ? La médication éclairera cette question à laquelle l'induction de l'expérience donnerait à défaut une solution très-certaine.

Résumant notre opinion sur le sujet que nous venons d'envisager, nous n'hésitons pas à penser que tous les phénomènes morbides consécutifs à un coït impur sont, sans exception aucune, le résultat d'une infection vénérienne, à un degré plus ou moins caractérisé.

III. Un seul et même *virus* suffit-il pour expliquer l'existence, la guérison ou les transformations de tous les accidents vénériens ? Cette question serait évidemment oiseuse,

si la réponse n'intéressait qu'une simple curiosité théorique : elle serait même stérile, car les mystères qui enveloppent la génésie de toutes les maladies sont essentiellement impénétrables. Mais au point de vue clinique, il est très-important d'étudier s'il y a un seul ou plusieurs *virus* ou *principes* des phénomènes morbides dans les manifestations vénériennes, et en conséquence, si le traitement qui convient aux uns peut aussi guérir les autres.

Avant les immortels travaux de notre MAÎTRE sur l'étiologie des maladies chroniques, il n'était question en syphiliographie que de l'existence d'un seul *virus* : Hahnemann a démontré, par les caractères de certains phénomènes vénériens, qu'ils ne pouvaient être de même essence que d'autres à caractères inverses. En outre, il est une classe d'affections d'origine vénérienne qui guérissent parfaitement par l'administration sage du *mercure*; une autre classe au contraire, consistant en végétations charnues d'aspect et de formes variés, ne guérissent *jamais* par l'action du *mercure*. Il suffit certainement de ces deux différences capitales pour établir une distinction parmi les nombreux symptômes de la maladie vénérienne. Hahnemann n'a donc point obéi à une préoccupation théorique en créant la *sycose*, mais il a satisfait surtout les inspirations qui sont nées de sa rigoureuse observation, par laquelle les symptômes *sycosiques* ont été mieux appréciés qu'ils ne l'avaient jamais été avant lui.

En consultant le passé de la science au sujet de la question capitale qui nous occupe, il est facile de se convaincre que les accidents appelés *sycosiques* par Hannemann, n'ont jamais été guéris : on a brûlé, on a excisé de nombreuses

végétations, mais l'affection s'est toujours reproduite, à plus ou moins longue date de leur disparition par des procédés chirurgicaux.

Nous n'avions point encore le bonheur de connaître les travaux d'Hahnemann, lorsque chargé du service des vénériennes, pendant quatre ans, à l'hôpital d'Avignon, nous avions été frappé déjà bien des fois de l'inefficacité radicale de tous les traitements anti-syphilitiques contre certaines affections végétantes. Le fer, le feu, les acides étaient en dernier ressort la seule puissance que connussent ces accidents *sycosiques*. Mais combien de fois n'avons-nous pas eu occasion de constater que cette puissance n'était qu'éphémère !

Cette observation renouvelée souvent et en dehors de toute préoccupation systématique, nous avait singulièrement préparé à l'admiration que nous avons vouée depuis à notre immortel Maître. Nous avons toutefois soumis son enseignement, au sujet de la *sycose*, à une très-rigoureuse appréciation clinique.

Nous déclarons que l'innovation d'Hahnemann nous a toujours paru marquée du sceau de son génie ; mais cette découverte importante appelle encore de bien sérieux travaux. Ceux d'Hahnemann sont loin de dissiper tous les doutes au sujet des caractères distinctifs primitifs des accidents vénériens *sycosiques*. La blennorrhagie sycosique, par exemple, qui n'est accompagnée d'aucunes végétations, ne peut se distinguer de la blennorrhagie syphilitique que par le traitement. Les transformations secondaires de ces deux *virus* ne sont pas également susceptibles de descriptions exactes et parfaitement nuancées, leur traitement

seul, en l'état de la science, peut donner de la certitude au diagnostic. Sera-t-il jamais permis d'acquérir à *priori* des preuves suffisantes pour distinguer, au lit des malades, ce qui est d'essence *syphilitique* ou *sycosique*? Nous nous hâtons d'ajouter que la réponse à cette question ne peut, au reste, intéresser qu'au point de vue de l'histoire naturelle des maladies : la thérapeutique Homœopathique est basée sur des principes tellement certains, qu'avant la démonstration thérapeutique, l'indication de *mercurius* ou de *thuya* suffira toujours, si le besoin en existe, pour décider quel est celui des deux *virus* vénériens, dont il s'agit de combattre les transformations.

Le mode de contagion de la *sycose* est-il identique à celui par lequel le *virus* syphilitique se propage? Nous ne le pensons pas, bien que nous ne regardions point notre observation personnelle comme suffisamment éclairée sur ce point délicat pour qu'elle puisse servir de base à une opinion arrêtée. Nous citerons toutefois deux cas propres à élucider le fait dont il s'agit. Nous fûmes consulté, il y a environ trois ans, par une personne de passage à Avignon, elle portait au pourtour de l'anus, une énorme végétation aplatie; son mari ne présentait aucune trace du *virus sycosique*. Il nous fut impossible de recevoir des renseignements exacts sur ce cas intéressant. Dans nos recherches en cette matière, nous avons découvert une fille publique évidemment *sycosique* depuis environ deux ans. Les végétations succédèrent à un écoulement blennorrhagique abondant, rapidement supprimé par une injection astringente. Bientôt un bubon survint et les végétations disparurent d'elles-mêmes; le bubon cicatrisé, les végétations

reparurent plus vivaces et plus étendues que jamais. Nul traitement ne les guérissant, l'excision et la cautérisation les détruisirent. La malade rentra chez elle où elle reçoit comme à l'ordinaire divers visiteurs. Elle n'a pas cessé depuis lors d'être portée *saine*, dans les visites hygiéniques, et jamais aucune plainte ne s'est élevée contre elle. Cependant, elle a de temps en temps des végétations qu'elle excise elle-même ou qu'elle se fait exciser dès leur apparition. Avec cette précaution, sa santé n'a jamais été mise en doute, et son commerce, nous dit-elle, n'a été dangereux pour personne.

Ce fait est d'un haut intérêt; la blennorrhagie peut être *sycosique*, sans végétations apparentes; l'adénite inguinale peut être aussi de nature *sycosique*; le traitement interne de l'Allopathie par les mercuriaux est essentiellement inefficace contre cet ordre de phénomènes. Quant à la contagion, est-il permis d'admettre, sur la parole de la malade, que nul individu n'a été contagié par elle?

Nous ajouterons que la santé générale de cette malade, qui depuis longtemps laissait à désirer, s'est notablement améliorée, sous l'influence du traitement *anti-sycosique* par le *thuya* et l'*acide nitrique*. Les symptômes locaux ne se sont amendés qu'après le retour régulier des règles et le rétablissement de toutes les fonctions.

Il serait oiseux de chercher à établir par des preuves que la *sycose* est distincte de la *syphilis* ou que ces deux *virus* ont une origine commune ou différente. La thérapeutique qui triomphe de l'un et l'autre étant distincte, il est incontestable que les deux *virus* le sont aussi. Mais la clinique prouve que jamais une affection *sycosique* ne guérit sans

l'intervention intercurrente de quelque prescription mercurielle : de ce fait pratique il faut conclure que jamais la *sycose* n'est parfaitement isolée de la *syphilis*. L'efficacité du *nitri-acidum*, qu'on ne saurait contester, dans le traitement de certaines manifestations syphilitiques, et qui est tout aussi évidente contre quelques formes d'accidents *sycosiques*, démontre que les deux *virus*, quoique distincts, ont quelque chose de commun. Cette opinion ne répugne nullement, puisque ces *virus* ont une origine commune, la débauche.

Il nous paraît superflu de multiplier les preuves sur lesquelles est établie la distinction importante qu'Hahnemann a introduite dans l'étude des manifestations vénériennes. L'école Homœopathique les connaît : Quand à l'Allopathie, elle sait très-bien qu'elle n'a *jamais* guéri par le traitement *anti-syphilitique* l'affection qu'Hahnemann a appelée *sycose*. Nous verrons plus loin que la médication formulée par Hahnemann est, sinon toujours, du moins souvent plus heureuse. Faisant abstraction de l'intérêt purement théorique que peut inspirer cette découverte, nous affirmons que la pratique de l'art de guérir fournit chaque jour de nouvelles preuves du bien que l'humanité doit en recevoir.

IV. Enfin, les phénomènes matériels externes vénériens précèdent-ils l'infection miasmatique interne, ou sont-ils consécutifs à cette infection dont l'incubation serait plus ou moins longue? Telle est la dernière question que nous avons à résoudre.

Si nous n'avions donné une plus grande extension qu'il n'a jamais été fait, à la puissance de la contagion vénérienne, et surtout si nous n'envisagions que les théories

qui dominent la syphiliographie, il serait superflu de nous arrêter sur cette dernière question : il est très-peu de médecins en effet qui ne pensent que les phénomènes vénériens locaux ne sont que le résultat de l'infection miasmatique interne. Mais en passant en revue les diverses méthodes de traitements usités contre les phénomènes vénériens, il devient très-évident qu'un très-grand nombre de praticiens agissent comme si les accidents matériels consécutifs à un coït impur n'étaient que des phénomènes purement locaux, à l'existence desquels l'organisme entier ne prendrait aucune participation. Nous savons que quelques-uns accompagnent leur traitement topique d'un traitement interne : cette pratique essentiellement vicieuse, quoique moins dangereuse que la médication exclusivement locale, est radicalement condamnée par la doctrine de l'infection interne primitive précédant toute manifestation extérieuse et locale. Arrêtons-nous donc sur ce sujet.

De toutes les causes morbifiques, il n'en est aucune dont l'action ne soit ressentie par la force vitale, avant qu'elle puisse donner lieu à des phénomènes matériels internes ou externes : les causes morbifiques à action physico chimique font seules exception au principe que nous venons d'énoncer, et qui est et a été généralement admis dans la science. Voudrait on assimiler l'action du *virus* vénérien à celle des agents physico-chimiques? Mais ce serait renverser tout l'enseignement de l'expérience : En effet, les résultats de ces derniers agents suivent immédiatement leur action sur nos tissus : la lésion matérielle qu'ils causent éveille des sympathies générales qui n'ont jamais une importance pathologique comparable à celles qui sont

provoquées par l'infection vénérienne; la maladie locale et la maladie sympathique consécutive à une action physico-chimique quelconque ne revêtent jamais des caractères spéciaux ; elles subissent les lois ordinaires de la réaction vitale. En est-il de même après l'infection vénérienne ?

De ce que les symptômes primitifs vénériens se manifestent le plus souvent sur les organes qui ont subi le contact du *virus*, certains esprits, peu versés dans la méditation des mystères de la vie, en ont conclu que l'infection miasmatique générale n'avait lieu que par le fait de la résorption virulente opérée sur le sujet lui même. Une telle opinion ne peut résister à la démonstration que concourent à formuler l'induction logique, l'analogie avec d'autres faits de ce genre, et l'enseignement de l'observation qui met chaque jour en évidence que le traitement local, le plus rapproché de la manifestation extérieure vénérienne, ne protège jamais contre l'infection miasmatique interne.

Au reste, la doctrine de *la localisation primitive* repose sur des faits mal interprêtés : combien de sujets n'observe-t-on pas chez lesquels les ganglions de l'aine sont envahis par l'inflammation vénérienne, avant qu'aucune partie des organes génitaux en ait reçu la plus légère atteinte. Le chancre urétral serait-il admissible ailleurs qu'au méat urinaire, si l'infection miasmatique interne ne le précédait? Qui oserait soutenir que dans un coït impur l'action locale du *virus* serait possible sur un autre point du canal, lorsque son ouverture extérieure en serait préservée? La science enregistre chaque jour des exemples de phénomènes vénériens externes qui sont éloignés du point de l'or-

ganisme qui a été mis en contact avec le *virus* infectant. Le plus remarquable que nous connaissions est assurément le suivant, rapporté par le *Journal de Médecine et de Chirurgie pratiques* (1). Il s'agit d'une *urétrite inflammatoire communiquée par l'ingestion de l'écoulement blennorrhagique dans les voies digestives.* Le docteur Tazentre ajoute que le vieux marin, auteur de ce méfait, lui affirma « qu'il » était bien sur d'infecter sa dame, comme il le désirait, » car autrefois, voulant se venger d'un individu, il lui » avait donné une VÉROLE en lui faisant prendre de la même » manière (dans du lait) de l'écoulement urétral; que c'é» tait dans les colonies, où de pareils faits se présentent » quelquefois, qu'il avait appris à empoisonner ainsi ses » semblables. » M. le docteur Tazentre dit encore « qu'à » l'hôpital des vénériens, des chats ont contracté des symptô» mes de syphilis, des ulcérations, des exostoses, pour » avoir mangé de la charpie imbibée du pus de bubons et » de chancres vénériens. »

Enfin, s'il était possible de conserver quelque doute sur l'existence de l'infection miasmatique interne, préexistant à tout phénomène vénérien sensible, il suffirait pour le dissiper, de rappeler les heureuses expressions employées par Hunter pour désigner le *virus* vénérien. Il l'appelle un *poison animal morbide*, et bien d'autres auteurs éminents, parmi lesquels Lagneau, ont accepté cette manière logique d'apprécier ce *virus*. Il en est des poisons comme de toutes les causes morbifiques en général. Le plus grand nombre d'entr'eux ne sont tels que parce qu'ils ont la propriété,

(1) Page 291, 1833.

étant introduits par une voie quelconque dans l'économie animale, de développer leur *individualité nocive*, selon leur spécialité d'action, sur tels ou tels organes; mais cette action speciale n'est possible qu'après qu'ils ont modifié à leur manière les forces vitales, en dehors desquelles rien d'anormal ne peut se produire dans l'intimité de l'organisme vivant. Nous aurions dû dire que tous les poisons agissent de la sorte, car ceux qui n'ont qu'uue action phisico-chimique ne sont point des poisons, et ceux qui exercent d'abord une action physico-chimique, ont une double action bien distincte. Ainsi, que la *cantharide* manifeste sa propriété physique sur le système cutané ou sur une membrane muqueuse, son action spéciale se fera toujours sentir sur l'*appareil génito-urinaire;* que le *mercure* soit introduit dans l'économie par l'absorption cutanée, gastrique ou respiratoire, sa première action toxique s'exercera sur les *organes salivaires*. Il serait superflu de multiplier ces exemples qui sont d'une banalité évidente, tellement ils sont incontestables et incontestés *Le poison vénérien* agit toujoùrs de la même manière, c'est-à-dire, son action primitive s'exerce toujours sur les orces vitales et ses effets extérieurs ne se manifestent qu'après l'infection miasmatique interne. S'il n'en était ainsi, le chancre devrait toujours produire un chancre, la blennorrhagie un écoulement identique, etc., etc. Car il faudrait assimiler le *virus* vénérien à un agent traumatique ordinaire, dont la blessure devrait toutefois donner lieu, en toutes circonstances, à la résorption purulenté qui infectectorait secondairement l'organisme. L'absurdité d'une telle manière d'envisager l'importante question de l'action primitive du *virus* véné-

rien est si grande et si patente, que nous ne croyons pas devoir insister pour démontrer combien elle est en contradiction avec l'enseignement de l'observation

Au reste, en toutes matières, la science est comparable à une voute, où tout se tient et se prête une mutuelle puissance. Les syphiliographes n'ont pu s'accorder encore sur la délimitation à opérer parmi les phénomènes produits par la débauche, quant à leur participation au caractère *spécifique vénérien*. Nous avons déjà fait ressentir combien il était irrationnel de prétendre que parmi ces symptômes, il en puisse exister de diverses essenses morbides, les uns se rattachant aux lois générales et ordinaires de la pathologie et les autres reconnaissant des lois spéciales. LE LIBERTINAGE SEUL est l'occasion nécessaire de leur développement, ils ont donc une origine commune et exclusive. L'observation prouve que leur cause intime est un *virus spécial*, ils sont donc tous produits par cette cause *spéciale*. Mais l'observation prouve en même temps qu'ils diffèrent entr'eux par leur phénoménalité extérieure, qu'ils se comportent diversement, quant à la contagion, soit par contact, soit par inoculation, ainsi qu'en présence de la thérapeutique. Cette dernière circonstance ne constitue qu'une apparente contradition, qui bien interprêtée, jette le plus grand jour sur les ténèbres qui enveloppent encore la syphiliographie et la thérapeutique de la maladie vénérienne. En effet, nul symptôme morbide survenant après un commerce sexuel impur n'est étranger à l'action miasmatique d'un *virus spécial;* sa phénoménalité externe et interne varie à l'infini, parce que pendant l'incubation de l'action virulente, la force vitale modifie à l'infini la puissance

nocive du *virus*. L'infection miasmatique primitive est donc indispensable pour expliquer cette foule de faits étranges qui grimacent encore dans les diverses doctrines syphiliographiques ; elle seule peut donner la raison de ces cas nombreux de syphilis constitutionnelle qu'on n'ose rattacher à tel ou tel symptôme insignifiant qui ne fit qu'apparaître, il y a de longues années ; elle seule peut faire comprendre la diversité des degrés de la syphilis primitive ; elle seule peut faire apprécier la confiance que doivent inspirer ces médications abordives, tôt ou tard suivies de si affreux résultats ; elle seule est en harmonie avec les lois qui régissent l'organisme vivant dont la vigilence réagit toujours contre l'action nocive qu'il reçoit ; elle seule enfin peut coordonner une thérapeutique anti-vénérienne dont la certitude et l'efficacité égale la rationnalité et la douceur (1).

(1) Nous nous sommes abtenus, à cause de l'abondance de la matière, de passer en revue les opinions des sommités médicales contemporaires au sujet de la maladie vénérienne, et de signaler les lacunes et les imperfections de leurs doctrines et de leur pratiques : le compte rendu que publie l'*Abeille Médicale* de la séance *de l'Académie impériale de Médecine*, du 14 octobre dernier, qui nous arrive au moment de mettre notre Mémoire sous presse, les expose les unes et les autres dans leur illogique ensemble et leurs désespérantes conséquences. Nous cédons au désir de les faire connaître à nos lecteurs, et transcrivons les passages les plus saillants du compte rendu de cette séance académique.

M. Ricord s'exprime ainsi :

Dans la dernière séance, mon nom a été invoqué ici ; on a rappelé que j'avais protesté dans le temps, en faisant mes réserves à cet égard, contre une opinion émise par M. Gibert. L'opinion qui m'a

Terminant l'exposé de ces études faites auprès des malades; études dont le récit est trop bref au point de vue de l'abondance du sujet, mais déjà trop long pour les limites

été prêtée, par erreur sans doute, est tellement différente de ce que je pense et de ce que je professe en réalité, que je ne puis me dispenser de venir exposer en quelques mots mon opinion sur le sujet en question. Il s'agit de la syphilis latente. L'honorable M. Moreau me fait dire que je n'admets pas la syphilis latente. Il faut que M. Moreau ait été induit en erreur par quelque compte rendu infidèle; car, non-seulement j'admets la syphilis latente, mais je vais plus loin encore, et j'admets qu'une fois la diathèse syphilitique acquise, elle ne s'éteint jamais complétement et peut de loin en loin produire ses manifestations, sans qu'il soit besoin de recourir pour les expliquer à de nouvelles infections. Ainsi, il est bien entendu que j'admets, une fois l'infection faite, la persistance de la diathèse syphilitique avec les apparences de la santé et se traduisant par des retours d'accidents plus ou moins éloignés. J'ai vu des exemples de ces explosions après plus de quarante ans d'infection; j'ai vu notamment un malade qui m'a présenté, en 1848 ou 1849, des accidents tertiaires, et chez lequel les accidents primitifs remontaient à 1804. C'est donc là un fait bien établi qu'on a la vérole longtemps, si même on ne l'a pas toujours. (M. Roux. Mais c'est là une doctrine désespérante. — M. Ricord. Je répondrai tout à l'heure à cet égard à M. Roux.)

Ce qui a pu donner lieu à une confusion, peut-être, de la part de quelques personnes, c'est cet autre point de doctrine que j'ai soutenu ici et que je soutiens plus que jamais aujourd'hui, savoir : qu'un accident primitif étant survenu, si aucun traitement n'intervient, il ne se passera pas six mois sans que les symptômes d'infection se manifestent, du moins sous notre climat, car je ne parle que d'après les faits que j'ai vus. Je dis six mois, je pourrais dire moins, car c'est constamment dans un délai plus court que se manifestent les symptômes secondaires; mais je veux être généreux, j'accorderai six mois de plus si l'on veut; j'irai jusqu'à un an. Je le répète donc, un acci-

de ce Mémoire, nous résumons de la manière suivante, l'enseignement de notre observation personnelle, corroboré par nos nombreuses recherches sur cette matière :

dent primitif étant bien diagnostiqué, et non traité, s'entend, vous ne passerez jamais six mois sans que les symptômes consécutifs se produisent. Je convie les plus incrédules à venir s'assurer de l'exactitude de ce fait à l'hôpital du Midi Que si un traitement intervient, il rompra les chaînons de la maladie, et alors la manifestation ultérieure pourra être retardée plus ou moins longtemps, car le traitement le mieux dirigé n'empêche pas toujours les manifestations ultérieures, le plus souvent il ne fait que les retarder, les éloigner.

» Voilà ce que l'observation nous apprend : accidents primitifs non traités, manifestation forcée dans une limite rapprochée et qui ne dépasse jamais six mois; accidents traités, manifestation beaucoup plus tardive et à des termes indéfinis. C'est-là, pour répondre à l'interpellation de M. Roux, une doctrine de sécurité et d'assurance, car elle vous avertit que, si vous laissez marcher la syphilis primitive, vous avez la certitude d'une infection dont les premiers symptômes se manifesteront dans une limite donnée. La syphilis, en un mot, comme les autres maladies infectantes, a son terme d'évolution et de manifestation.

» Quant aux faits de manifestation tardive que l'on croit devoir rapporter à des accidents primitifs remontant à une date ancienne, il faut en chercher l'origine beaucoup plus loin C'est dans l hérédité qu'on la trouvera. J'ai vu un jeune homme de dix-sept ans qui n'avait pu contracter la vérole et chez qui se sont produits des symptômes tertiaires ; j'ai devers moi des faits qui prouvent que des manifestations de syphilis héréditaire ont eu lieu à trente et même à quarante ans. Supposez que ces individus-là eussent eu une blennorrhagie ; à coup sûr on n'eût pas manqué d'y voir l'origine des accidents constitutionnels.

» Ainsi, pour me résumer sur ce premier point ; j'admets la syphilis larvée, la diathèse syphilitique persistant des années, toute la

1° La maladie vénérienne est essensiellement *virulente* et *spécifique :* le *virus* morbide qui en est le principe ne peut jamais être annihité par un effort spontaté de l'orga-

vie, et pouvant se manifester à des intervalles plus ou moins éloignés ; mais je n'admets pas que des accidents primitifs puissent produire des accidents consécutifs au-delà du terme que j'ai indiqué.

» Un mot à propos du sublimé corrosif. J'ai entendu de là part de mon ancien maître M. Lagneau une proposition qui m'a surpris. Je suis à cet égard de l'avis de M. Velpeau ; j'ai vu des sujet traités avec le sublimé par d'autres que moi présenter des accidents très-graves : chez l'un c'était une destruction de la moitié de la langue, chez un autre une perforation de la joue. Je me rappelle notamment un jeune homme qui avait une nécrose du frontal. Le sublimé fait donc parfaitement saliver comme les autres préparations mercurielles ; mais je dois me hâter d'ajouter qu'on prévient aisément cet accident par la prudence dans l'administration de cet agent. C'est une question de tolérance de la part des malades et de prudence et de mesure de la part du médecin. Je suis du reste de l'avis de M. Gibert à l'égard de l'espèce d'échelle qu'il a pu établir sous ce rapport entre les différentes préparations mercurielles ; il y en a qui font saliver plus que d'autres. Ainsi, le proto-iodure de mercure fait saliver plus vite que le sublimé ; l'onguent mercuriel plus que toute autre préparation, etc. Mais quand on sait user de toutes ces préparations avec mesure, on prévient également tous ces accidents.

» M. Gibert avait témoigné son étonnement dans la dernière séance de ce qu'on rappellait la protestation de M. Ricord contre le fait de l'existence de la syphilis larvée ; il n'est pas moins étonné aujourd'hui en apprenant de la bouche même de M. Ricord qu'il croit aveç tout le monde à la syphilis larvée.

» M. Ferrus On m'a prêté une opinion qui n'est pas tout à fait la mienne. Je n'ai pas dit que le sublimé ne faisait jamais saliver, mais seulement qu'il faisait plus difficilement saliver que les autres préparations mercurielles.

nisme qui en est infecté : ce *virus* peut rester longtemps à l'état latent, et ne manifester son existence que par des phénomènes plus ou moins éloignés du moment de son imprégnation et se transmettre par voie d'hérédité ;

» M. Moreau. Je suis heureux d'avoir appelé M. Ricord à la tribune. J'ai d'autant plus sujet de m'en féliciter qu'on avait presque tourné en ridicule ce que j'avais dit dans le temps des parents qui, bien que n'ayant actuellement aucune manifestation syphilitique, avaient transmis la syphilis à leurs enfants, et que tout ce que vient de dire M. Ricord ne fait que confirmer mon opinion à cet égard.

» M. Roux. Il est indubitable, il est incontestable que le sublimé corrosif, avec quelque mesure qu'on l'administre, détermine la salivation. Mais je suis préoccupé d'une autre idée ; c'est qu'il m'a toujours semblé que les accidents syphilitiques n'étaient attaquables par les agents spécifiques qu'autant qu'ils sont actuels, patents. Lorsqu'ils sont cachés, larvés, comme on le dit, le traitement échoue et ne saurait en prévenir les manifestations ultérieures. Je les comparerai volontiers à ces larrons qu'on ne peut saisir tant qu'ils se tiennent cachés dans leurs cavernes, et qu'on arrête aussitôt qu'ils en sortent.

» Il me semble que M. Ricord a prononcé des paroles qui seraient désespérantes si elles étaient vraies. Je ne voudrais pas qu'on leur donnât du retentissement au dehors de cette enceinte ; car si l'on venait à apprendre, dans le monde, que personne n'est sûr, une fois atteint de la syphilis, d'en être délivré à tout jamais, ce serait jeter la crainte et le désespoir dans les esprits. Il nous est arrivé souvent de dire, dans nos leçons, qu'il n'y avait pas prescription à l'égard du virus syphilitique, mais nous n'entendions pas dire par-là que cette prescription fût indéfinie.

» M. Velpeau. M. Ricord a soulevé plusieurs questions. Je veux protester contre une assertion très-absolue ; à savoir, que la syphilis primitive infectante sera suivie des phénomènes consécutifs dans une limite de six mois ; et par une sorte de générosité, il pousse cette li-

2° Tous les phénomènes morbides dûs à un commerce sexuel impur sont nécessairement vénériens, c'est-à-dire, constituent des degrès divers de la puissance nosogénique spéciale du *virus* vénérien ;

mite jusqu'à un an. C'est-là, à mes yeux, une erreur grave et dangereuse.

» Un chancre induré, celui que l'on considère comme infectant, peut n'être pas suivi d'accidents consécutifs alors même qu'il n'est point traité. M. Ricord nous défie de lui démontrer le contraire de ses propositions ; mais ce n'est pas avec des défis qu'on fait de la science.

» Un individu a une gonorrhée ; au bout d'un an ou plus il survient des accidents secondaires ; et dans l'intervalle il n'a pas eu autre chose M. Ricord répond à celà, qu'en savez-vous? Et s'il lui est démontré qu'il n'y a eu effectivement aucune infection nouvelle, il se rejette sur l'hérédité. Ainsi, un individu ayant eu une gonorrhée, et qui, vingt, trente, quarante ans après, est pris d'accidents secondaires, ce ne sera point à la gonorrhée qu'il faudra faire remonter ces accidents, mais à l'hérédité Et pourquoi cela?

» Lorsque, déjà avancés dans la carrière, nous voyons des individus que nous avions vus il y a vingt, trente ans atteints de blennorrhagie, revenir avec des accidents consécutifs, je dis que lorsque des faits semblables se renouvellent souvent, on ne peut se refuser à voir là une relation évidente. Quant à la démonstration que M. Ricord prétend nous faire en nous faisant suivre ses malades, mais c'est une démonstration impossible à faire, il faudrait suivre tous les malades pendant toutes les évolutions de la maladie ; évidemment vous ne le pourrez pas. C'est une expérience qui n'est pas faisable. Cette expérience est faite d'ailleurs, et j'en appelle à cet égard à la conviction de tous les praticiens.

» M. Gibert. En répondant tout à l'heure à une question personnelle, je me suis réservé de revenir sur la question de fond. Un mot seulement sur le fait que vient de relever avec tant de raison M Velpeau. M. Ricord doit voir par lui-même maintenant combien la cré-

3° Sans pouvoir affirmer s'il existe primitivement un seul ou deux *virus* vénériens, la thérapeutique autorise et commande l'admission des deux *virus*, le *syphilitique* et le *sycosique* ;

dulité est un mauvais argument. Que de ridicule n'a-t-on pas jeté sur nous dans le temps pour avoir cru à la manifestation de la syphilis latente ! Aujourd'hui voila M Ricord qui va beaucoup plus loin que nous à cet égard et qui ne fait aucune difficulté d'admettre que la syphilis héréditaire puisse ne se manifester qu'au bout de trente ou quarante ans. Assez sur ce point là.

» M. Ricord, au sujet de la blennorrhagie, à laquelle il persiste à refuser la propriété infectante, revient de nouveau sur le chancre urétral. Mais qu'en savez-vous? lui dirai-je à mon tour. J'ai répondu dans le temps à cette assertion de M. Ricord, et cet argument me paraît bon encore aujourd'hui, qu'il n'est pas rare de voir des chancres occuper l'orifice du canal et sans qu'il y eût blennorrhagie. Il serait, ce me semble, bien extraordinaire que le chancre de l'intérieur du canal donnât lieu à la blennorrhagie, tandis que le chancre du méat ne la produirait pas.

» Enfin, M. Ricord ne croit pas, ne veut pas que la blennorrhagie puisse donner lieu à l'infection syphilitique. J'ai rapporté dans le temps l'histoire d'un médecin atteint de syphilide, qui me disait : « Je ne puis pas avoir une syphilide, puisque je n'ai eu qu'une blennorrhagie. » Sa syphilide n'en était pas moins réelle, et il en a heureusement guéri par l'usage du sirop de deuto-iodure de mercure ; mais j'ignore s'il a guéri de son erreur. J'en doute, car c'est plus difficile.

» M. Lagneau persiste dans l'opinion qu'il a émise dans la dernière séance relativement au sublimé corrosif, savoir, qu'en général le sublimé produit excessivement peu de cas de salivation, relativement aux autres préparations mercurielles ; sous ce rapport, elle est la plus inoffensive. J'ai toujours observé, dit M. Lagneau, que, quelle qu'ait été la susceptibilité des sujets à l'action du mercure, le subli-

4° Enfin, l'infection virulente est immédiatement consécutive à l'action primitive du *virus* sur l'organisme : les phénomènes matériels externes qui surviennent sur les or-

mé n'a jamais produit la salivation entre mes mains. Je livre cela à la méditation des praticiens.

» M. Ricord répond à M. Roux, quelque pénible que lui soit cet aveu qu'il a vu des récidives, des répétitions en si grand nombre, quel qu'ait été le traitement employé, et à des termes si variables et si éloignés parfois, qu'il n'a pu s'empêcher d'en conclure que la guérison radicale, la guérison complète était excessivement rare. Je crois à la guérison, dit-il, je veux y croire, mais avec des éléments autres que ceux que m'a fournis jusqu'ici l'observation. Rien n'est donc plus vrai, plus réel malheureusement que l'existence latente de la syphilis et que la durée presque indéfinie de cette disposition Les remèdes peuvent l'éloigner pour plus ou moins longtemps, mais il l'éteignent rarement d'une manière complète. Mais M. Velpeau, qui comme nous tous admet des accidents tardifs, ne nous a point dit si c'était après ou sans traitement ; c'est-là cependant le point essentiel. Enfin M. Velpeau, qui croit à l'infection par la blennorrhagie, traite-t-il la blennorrhagie par le mercure ? Non, il la traite par le copahu, et cependant, s'il était conséquent avec lui-même, il devrait la traiter par les moyens spécifiques. Pour moi, si j'avais la même conviction que M. Velpeau, je ne laisserais pas passer un seul blennorrhagique sans le saturer de mercure. Mais non, il n'y en a pas un sur cent, un sur mille qui soit dans ce cas....

» M. Bégin (interrompant M. Ricord). On semble toujours faire de la syphilis une histoire uniforme, on ne tient pas assez compte, à mon avis, des différences individuelles et des tempéraments Pour moi, j'ai vu souvent dans ma carrière militaire de ces sujets qui avaient une aptitude telle qu'on pouvait les considérer d'avance comme voués à toutes les conséquences fatales de l'évolution de la syphilis, quoi qu'on pût faire pour l'arrêter. Ce sont de ces sujets qui prennent la vérole en regardant une femme pour ainsi dire,

ganes génitaux ne sont que la première expression symptômatique de l'infection générale et interne : la suppression immédiate de ceux-ci par des procédés externes, ou par une médication interne et non spécifique ne peut qu'altérer ou les atermoyer manifestations vénériennes qui surviendront

et qui, une fois infectés, ne peuvent plus s'en débarrasser; il en est d'autres, au contraire, qui semblent jouir à cet égard d'une immunité presque complète. Il faut, à ce qu'il me semble, grandement tenir compte de ces différences.

» M. Ricord reprend. Je répondrai tout à l'heure à M. Bégin. Je continue : M. Gibert n'a pas vu, il n'a pas voulu voir le chancre urétral; et parce qu'il ne l'a pas vu, il le nie. C'est-là une singulière manière de raisonner. Moi qui l'ai beaucoup cherché, je l'ai vu, vu souvent, et je puis affirmer par conséquent que je suis sûr de son existence, et que je me fais fort de diagnostiquer sans crainte de me tromper la blennorrhagie urétrale infectante et la blennorrhagie non infectante.

» M. Cazeaux. Comment les diagnostiquez-vous? par l'inoculation?

» M. Ricord. Oui, par l'inoculation; c'est le moyen le plus infaillible, mais aussi par la symptômatologie. M. Gibert a cru me faire une objection puissante en me disant : Le chancre urétral siége là où siége habituellement la blennorrhagie; comment se fait-il qu'il n'y ait pas toujours un écoulement quand il y a un chancre du canal? Je réponds à M. Gibert : La blennorrhagie n'est pas le symptôme obligé du chancre, la blennorrhagie chancreuse est le plus souvent des plus simples; à peine y a-t-il exsudation de quelques gouttes de pus, et il n'y a ordinairement que peu de douleurs, de sorte qu'au premier abord on serait disposé à la considérer comme une blennorrhagie bénigne. Cullerier, tout en méconnaissant l'origine, avait parfaitement bien décrit cette blennorrhagie. Aussi disait-il : Défiez-vous de ces blennorrhagies peu abondantes et indolentes, ce sont souvent les plus graves et les plus difficiles à guérir. »

nécessairement dans un temps plus ou moins long : la locution *syphilis confirmée* ou constitutionnelle ne diffère de l'infection générale primitive que par l'accroissement de l'intensité d'action du principe vénérien sur les forces vitales.

---

§ III. *Du traitement Anti-vénérien.*

Les conclusions qui terminent le paragraphe qui précède, attribuant tous les phénomènes, primitifs ou éloignés, qui sont dûs au commerce sexuel impur, à l'action plus ou moins intense d'un *virus ou miasme spécifique*, il est évident que la thérapeutique anti-vénérienne doit être essentiellement identique pour détruire tous les désastres causés par la débauche : la cause spécifique ne variant que par le degré de puissance de son action, la médication ne doit varier également que par le degré de son énergie.

En étudiant avec soin toute l'évolution nosogénique du *virus* vénérien, on peut seulement parvenir à la connaissance exacte de la maladie complexe qu'il peut produire. Dans cette voie analytique, il faut insister sur la génésie morbide par fonction et par tissus; il faut surtout tenir un compte de la prédilection que pour certains de ces derniers affecte l'action altérante du *virus :* la sensibilité de chaque organe et la sensibilité générale en éprouvent d'abord des modifications qui restent sans caractères particuliers, mais qui plus tard deviennent tout-à-fait spéciales ; l'état intellectuel et moral des victimes de l'infection vénérienne présente également des altérations qui nous ont paru réclamer

quelque attention. La chronicité du *virus* vénérien, ou plutôt sa faculté de rester à l'état latent, rendent ses manifestations nosogéniques très-multipliées et variées à l'infini, il faut donc que l'étude des désordres qu'il peut causer embrasse de nombreux sujets et de longues années. Ainsi que nous l'avons dit déjà, de nos jours, cette étude laisse peu à désirer.

L'Allopathie a donc, à notre avis, parfaitement satisfait à son devoir sous ce dernier rapport : mais au point de vue thérapeutique, ses études pathologiques vénériennes sont restées complètement stériles, car ce n'est pas scientifiquement, mais bien par emperisme, qu'elle est arrivée à la connaissance de l'efficacité *spécifique* du mercure. La voie absolument aveugle qui l'a conduite à cette découverte a dù nécessairement entacher cette dernière de bien des imperfections, c'est ce qui explique combien la thérapeutique anti-vénérienne laisse encore à désirer et combien les paroles de Morgagni, que nous avons prises pour épigraphe de ce travail, sont encore de nos jours pleines de vérité et d'à-propos.

L'Homœopathie au contraire, en vertu de son principe essentiel, connaissant l'affection vénérienne dans toute sa phénoménalité, est conduite scientifiquement à admettre que le mercure en est le *spécifique* par excellence, parce que cette substance produit réellement par ses propriétés nocives sur l'individu sain, des désordres on ne peut plus analogues à ceux de la maladie vénérienne, soit au point de vue des caractères physiques et de leur succession, soit au point de vue de l'altération de la sensibilité.

L'expérimentation pure sur l'homme sain n'a point borné

là ses bienfaits : soit à cause de certaines dispositions individuelles, soit que le *virus* vénérien ait des tendances diverses ou qu'ils se bifurque en quelque sorte, les phénomènes morbides auxquels il donne lieu ne sont pas tous dans la *nocivité* mercurielle ; il faut chercher leurs analogies dans l'action d'autres substances ; le *thuya occid.* et l'*acide nitrique* se présentent aussitôt pour combler les principales lacunes laissées par la pathogénésie hydrargirique : d'autres substances telles que l'*or*, la *sabine* et le *lycopode* s'offrent encore au praticien pour satisfaire les besoins de certaines exceptions pathologiques vénériennes. Nous parlerons plus loin des médicaments accessoires, nous bornant dans ce moment à citer ceux qui conviennent spécifiquement contre l'affection spécifique vénérienne.

Avant d'entrer en matière, il ne sera pas sans intérêt d'ésquisser rapidement le tableau des hésitations, des doutes et des contradictions par lesquels a passé la thérapeutique anti-vénérienne, depuis la connaissance de la désastreuse affection dont-il s'agit jusques à nos jours. Ce retour vers le passé nous fournira de très-utiles enseignements et des preuves incontestables de la grande vérité Homœopathique : il nous prouvera en outre combien la doctrine syphilitique que nous avons exposée est conforme à l'enseignement de l'observation et combien la thérapeutique que nous devons faire connaître répond aux besoins de la santé publique.

I. Personne n'ignore que la maladie vénérienne fut plus violente lors de son apparition qu'elle ne l'est de nos jours. Les opinions nombreuses et singulières qui furent émises sur son origine et sa cause intime ne nous préoccuperont point ; qu'il nous suffise de constater que sa nature essen-

tiellement violente n'a point échappé aux médecins de cette époque, et que leurs travaux en vue de sa guérison ont été en rapport de l'importance nosogénique qu'ils lui ont attribuée. Paracelse s'exprime ainsi : « le virus de la » syphilis a par lui-même la propriété de modifier toutes » les maladies et de leur communiquer une autre nature, » tant qu'il existe dans le corps. Il est prouvé que cette af» fection renferme en elle-même toutes les autres (1). » C'est à cet illustre empirique que revient l'honneur de l'introduction méthodique du mercure dans le traitement de la syphilis. Sassonia le surpassa dans tout ce qu'il avait dit au sujet de la puissance morbifique du virus vénérien. Sa propriété de rester à l'état latent n'échappa point aussi aux observateurs du seizième siècle : Fernel rapporte l'observation d'une syphilis qui demeura cachée dix années dans le corps, et celle d'un autre qui se développa au bout de trente ans seulement (2) ; Cardon cite un cas absolument semblable (3). L'hérédité de la syphilis est implicitement reconnue par les auteurs que nous venons de citer ; mais il faut arriver bien plus près de notre époque pour en trouver l'affirmation absolue : T. Swédiaur, à la fin du siècle dernier, a donné un tableau circonstancié des différents symptômes de la syphilis et a soutenu que cette maladie est héréditaire et est susceptible de se cacher sous une infinité de masques (4).

Dès l'origine de la maladie vénérienne qui était attribuée

(1) OEuvres, l. XVII. ch. 59. p. 417.
(2) Fernel *de luis vener curat.*
(3) *Comment. in libr. de aliment.* in-8°, 1582, p. 266.
(4) Traité complet sur les sympt. les effets, la nature et le trait des mat. syph. in-8°, Paris, an VI.

à l'altération des humeurs, cette affection fut traitée par diverses méthodes évacuantes : les sudorifiques furent en première ligne; le gaïac, la squine, la salsepareille et la sassafras exercèrent longtemps leur omnipotence dans le traitement anti-syphilitique Cependant vers la fin du quinzième siècle, le mercure était prescrit aux syphilitiques avec grand succès par les chirurgiens et les charlatans. Plus tard, Paracelse introduisit à proprement parler la médication mercurielle interne et s'éleva contre l'usage des sudorifiques: « on doit avaler les bois, dit-il, jusqu'à ce qu'ils conduisent au tombeau », à Paracelse revient encore l'honneur d'avoir administré une préparation d'or contre la syphilis; il inventa un mélange d'or et de sublimé qu'il recommande comme une panacée universelle, sous le nom d'*aurum vitæ*.

Dès cette époque, commença le grand duel thérapeutique entre les sudorifiques et les préparations mercurielles. Cette querelle de plusieurs siècles n'est point encore absolument vidée. Si nous recherchons de quel côté est le droit, nous serons forcé de reconnaître que le mode d'administration de ces divers médicaments a permis aux meilleurs esprits de prendre parti les uns d'un côté, les autres de l'autre. En effet, les sudorifiques, avec une bien moindre efficacité, ont l'avantage de ne pouvoir jamais nuire comme de trop fortes doses de mercure : la sage administration de celui-ci a toujours signalé sa puissante spécificité d'une manière si éclatante qu'elle a facilement fait oublier les dangers de son abus. Il était réservé à l'Homœopathie de préciser exactement la sphère d'action de ces diverses

substances et d'établir leur hiérarchie thérapeutique contre la syphilis, sur un principe sûr et immuable.

Les meilleures raisons invoquées par les partisans des sudorifiques sont celles puisées dans le danger de l'administration du mercure et les guérisons éclatantes obtenues par l'usage de ces bois, après des insuccès du traitement mercuriel. La vertu antidotique de certains sudorifiques, la salsepareille surtout, contre la mercurialisation, circonscrit d'une manière on ne peut plus précise l'opportunité de leur administration. Beaucoup de médicaments ont été proclamés par les plus éminents observateurs comme très-convenables dans le traitement de la maladie vénérienne, parce que ces médicaments détruisent l'excès du mercure dont il a éte préalablement fait abus Le quinquina lui-même a été administré avec grand succès dans des cas de ce genre ; T. Swédiaur signale l'éfficacité de la racine du Pérou dans les affections syphilitiques, lorsqu'elles sont compliquées de maladies mercurielles (1). Les préparations d'or elles-mêmes agissent-elles en vertu d'autres propriétés? Quant aux dangers de l'administration du mercure, à en juger par l'état actuel de la question, ils peuvent paraître fort difficiles à éviter, toutefois nous espérons pouvoir démontrer qu'il n'en est pas ainsi, et que désormais ce précieux spécifique sera prescrit et reçu avec une égale sécurité : l'usage des bois devra être réservé contre les cas malheureux où le traitement mercuriel n'aura pas été conduit avec science et sagesse.

(1) Mémoires de médecine, publiés par le Collége de Médecine de Londres, t. III. p. 201.

De toutes les recherches auxquelles on peut se livrer touchant la thérapeutique anti-vénérienne, soit dans les travaux contemporains, soit dans les écrits des siècles derniers, il résulte évidemment que la *spécificité* du mercure a été reconnue par le plus grand nombre des pratriciens, et que ceux-là même qui redoutant son action recouraient à d'autres moyens, étaient cependant convaincus de son éfficacité. Le mode de l'administrer de telle sorte que son action thérapeutique se développât seule, voilà à proprement parler ce qui a divisé les thérapeuthes. La hardiesse des uns leur permettait, dans de sages limites, de retirer de grands avantages de ce précieux modificateur; la timidité des autres les en privait au contraire.

Il faut conclure de tout ce qui précède que la question des doses à administrer aux malades attend encore sa solution; il en est de même de la forme qu'il convient d'adopter. Les nombreuses préparations mercurielles, tour-à-tour inventées, pronées et délaissées ensuite, disent hautement que la thérapeutique est encore privée des procédés qui doivent rendre le mercure d'un usage doux et salutaire. Les opinions contradictoires qui sont professées dans la science à ce sujet n'ont pas d'autre origine.

Sans nous arrêter aux nombreuses raisons qui ont été données en faveur de la supériorité incontestable du mercure, dans la thérapeutique de la maladie vénérienne, nous rapporterons les paroles du Dr Lagneau. Nous citons en entier le passage suivant que nous livrons aux méditations des adversaires de l'Homœopatie. « Cette propriété » si remarquable, dit M. Lagneau, en vertu de laquelle ce » métal agirait morbifiquement, par la voie de la circula-

» tion générale, et comme par une sorte de prédilection,
» sur les membranes muqueuses, sur la peau, sur les tissus
» fibreux et même sur les os, pour y occasionner des dé-
» sordres analogues à ceux que nous regardons générale-
» ment comme le résultat de l'action du virus syphilitique;
» confirmerait, d'ailleurs, encore mieux que tout ce que
» je pourrais dire, la spécificité dont il est doué contre les
» maux vénériens, spécificité dont aucun agent thérapeu-
» thique connu ne pourrait être raisonnablement soupçonné
» aujourd'hui; car il n'en est aucun, par exemple, qui
» puisse exercer sur les altérations du tissu osseux une in-
» fluence comparable à celle du mercure (1). » Malgré son éclatante signification, cette opinion de l'un des premiers syphiliographes de notre époque ne pourrait être appréciée exactement, si nous ne rapportions les lignes suivantes du même travail : « car s'il est bien avéré, comme il me parait
» être hors de doute, que ces inconvénients (accidents pa-
» thogénésiques du mercure), n'ont lieu que lorsqu'on en
» force imprudemment les doses, ou qu'on en prolonge outre
» mesure l'usage, il me semble qu'en procédant avec plus
» de circonspection, etc. (loco citato) »

Nous signalerons une préparation mercurielle qui a eu l'honneur d'avoir des défenseurs enthousiastes et des adversaires acharnés : c'est dire que l'emploi sage et éclairé des frictions mercurielles jouissait et jouit encore d'une grande efficacité; mais que livré à des esprits inexpérimentés et peu prudents, il peut causer de très-facheux accidents. C'est par les cures éclatantes qu'il opéra par les

(1) Dict. de Méd. tome 29. p. 193.

frictions mercurielles, que Béranger de Carpi se procura une fortune immense.

Il ne sera pas sans intérêt de rechercher quelle cause a pu donner à l'onguent mercuriel une espèce de supériorité d'action sur les autres préparations mercurielles, dans ses effets sur l'organisme humain. Tout le monde sait qu'il ne faut pas moins de vingt-quatre heures de broiement et de mélange de l'axonge avec du mercure métallique pour obtenir une onguent mercuriel de première qualité. Ce travail est ordinairement divisé par trois ou quatre heures de préparation, chaque jour, pendant une huitaine, après laquelle le mercure est éteint dans l'axonge. Qui ne sait qu'une préparation ainsi faite est infiniment plus active que celle dont le mélange est imparfait et mollement opéré? Cette dernière circonstance est capitale : il faut que l'action physique sur les deux corps à mélanger soit excessivement puissante pour que la préparation soit irréprochable ; cette circonstance a tellement paru importante que nous lisons que Dupont recommande, pour cette préparation, de se servir d'un gros pilon et d'un mortier très-évasé (1). Il est évident que l'intervention d'une action physique énergique a été jugée indispensable pour développer la puissance de l'agent médicamenteux. Nous nous bornons dans ce moment à enregistrer ce fait acquis depuis longtemps à l'expérience.

Nous avons vainement recherché si les préparations mercurielles internes avaient jamais été soumises à une sorte de dynamisation pharmaceutique : à la fin du siècle der-

(1) Journal de la Société des Pharmaciens, an v, n° viij.

nier, Tréviranus recommanda de n'administrer le mercure soluble que par 24me de grain, aux malades qui avaient déjà pris du mercure, et par 18me de grain, aux malades qui n'en avaient jamais pris (1). Il est fort probable que cette préparation avait subi des manipulations préalables qui avaient développé sa puissance médicamenteuse.

Il est une substance qui fut introduite dans la thérapeutique anti-syphilitique, à la fin du dernier siècle, qui mérite une attention toute spéciale. Nous voulons parler de l'acide nitrique. Sur l'autorité du nom de Fourcroy qui prétendait, qu'introduits dans le corps, les oxides cédaient leur oxygène à la fibre animale, les médecins, conduits par la chimiatrie, firent usage des acides minéraux. L'acide nitrique rendit des services incontestables contre les accidents syphilitiques ; l'anglais Scott et Jean Rolla lui prodiguèrent de grands éloges, et d'autres observateurs attestèrent par des faits nombreux et concluants tout le parti que la thérapeutique pouvait tirer de ce nouvel agent, dont l'efficacité contrasta singulièrement avec la futilité des théories qui lui avaient servi de passe-port. Pourquoi ce précieux modificateur est-il à peu près oublié de nos jours dans la thérapeutique Allopathique des maladies vénériennes ? Il n'entre pas dans notre sujet de répondre à cette question d'une manière complète, mais disons en passant que, dépourvue de principes vraiment scientifiques, l'Allopathie accepte ou rejette avec aveuglement des médicaments qui méritent un autre sort.

De toutes les subtances chez lesquelles l'expérimenta-

(1) Gazette médicale de Salzbourg, 1798, tome II, page 385.

tion pure a permis de découvrir des propriétés anti-vénériennes, celles dont nous venons de parler sont à peu près les seules que l'empirisme Allopathique ait utilisées. Il en est encore deux cependant qui, dans ces derniers temps, ont été le sujet de publications qui ont eu peu de retentissement, mais dont l'efficacité dans certaines formes d'affections vénériennes est aussi incontestable dans la pratique qu'elle est démontrée par la voie de l'expérimentation pure : le *thuya occidentalis* a été préconisé, il y a environ une quinzaine d'années, contre les végétations sycosiques ; nous avons lu ce travail dans le journal des connaissances médico-chirurgicales de l'époque. Nos souvenirs très-précis sur ce fait, le sont moins relativement à sa date. En 1843, M. le docteur Sauvan, ex-médecin en chef des hôpitaux de Varsovie, adressa à l'Académie de médecine, un mémoire sur les heureux effets qu'il avait obtenus de l'emploi de la *sabine*, dans les mêmes circonstances. Le rapport de Cullérier fut très-peu favorable aux conclusions de l'auteur.

Il est probable que l'influence de l'Homœopathie n'est point étrangère à ces deux essais thérapautiques qui, malgré leur mérite, n'ont pas été répétés.

De toutes nos recherches sur le passé de la thérapeutique anti-vénérienne, il résulte évidemment que la majorité des médecins a toujours été dominée par la pensée qu'il fallait combattre et détruire le principe de cette affection par un traitement spécial; que le *mercure* a toujours été reconnu comme plus particulièrement propre à atteindre ce but ; que les adversaires du *mercure* ont eux-mêmes reconnu que cette substance produisait des effets nuisi-

bles, si les doses données étaient trop fortes, et que ces effets avaient la plus grande analogie avec la maladie vénérienne elle-même; enfin, que de toutes les préparations mercurielles, il en est une qui a toujours été reconnue comme plus puissante ou plus redoutable; c'est l'onguent mercuriel administré par frictions sur la peau.

II. Ce n'est pas sans intention que nous n'avons rien dit, dans les lignes qui précédent, de certains médicaments internes souvent administrés contre une manifestation très-fréquente de l'affection syphilitique, ainsi que des médications externes dirigées contre divers symptômes vénériens. Le beaume de copahu, le poivre cubèbe, et autres agents donnés contre la blennorrhagie; les injections, quelle que soit leur composition, les applications caustiques ou autres, sont autant de moyens inventés par une science aveuglée de préoccupations matérialistes, en contradiction flagrante avec les lois d'une saine physiologie : leurs effets nécessaires, en satisfaisant quelquelquefois l'impatience des malades, est peut-être de seconder les vues de la Providence qui a permis la maladie vénérienne, pour punir les coupables penchants de l'homme au déréglément des mœurs. Nous considérons leur intervention comme la plus épouvantable complication que puisse recevoir une affection déjà trop épouvantable par elle même. Ces agents et ces procédés externes communiquent au *virus* véaérien une propriété qu'il ne pourrait peut-être acquérir sans eux; ils ne détruisent jamais ce redoutable principe de maladie, mais il lui donnent le vice de L'HYPOCRISIE !!!

Nous ne nous arrêterions pas plus longuement sur ce

sujet, si nous n'avions à constater que l'école Homœopathique a commis la faute grave de préconiser des moyens dont l'effet ne peut être différent de celui des traitements locaux de l'Allopathie, c'est-à-dire, de faire disparaître les manifestations primitives vénériennes, ne pouvant nullement détruire le *virus* ou miasme dont elles ne sont que les effets.

Nous n'ignorons pas que cette dernière proposition est l'énoncé de la critique la plus sérieuse qui ait été adressée à la grande réforme médicale d'Hahnemann : cette critique cependant ne soutient pas le plus léger examen, si elle porte sur toute la thérapeutique Homœopathique En effet, prétendre qu'on n'a pas guéri une fluxion de poitrine après avoir enlevé la toux, l'oppression, la douleur de côté, l'expectoration sanguinolente, les râles pulmonaires et la fièvre, c'est tout bonnement une absurdité ; et il en sera de même à propros de toutes les affections non miasmatiques, et même à propos des maladies dues à un miasme non susceptible de chronicité. Mais cette critique est on ne peut plus fondée, si elle n'est dirigée que contre la médication Homœopathique de certaines affections spéciales de la nature de celle qui nous occupe. Le *virus* vénérien est susceptible d'une chronicité inconstestée et incontestable; bien plus, il reste à l'état latent d'une manière si complète quelquefois, qu'il est impossible de saisir le plus léger signe de son existence. Il faut donc opposer à ses manifestations primitives une médication qui ait la puissance curative de les détruire et en même temps d'éteindre le *virus* qui leur a donné naissance.

En méditant la pathogénésie du *cannabis*, du *pétroseli-*

num, du *copaïva basl.*, de *cantharis*, il devient évident que ces substances ont une action spéciale sur les organes génito-urinaires : mais peut-on découvrir dans l'ensemble de leurs effets nosogéniques, l'analogie de la puissance morbifique du *virus* vénérien? Nullement : en vertu du grand principe qui sert de base inébranlable à notre école, il est donc rigoureusement vrai que ces substances ne peuvent pas être des médicaments *spécifiques* contre le *virus* vénérien, quels que soient les symptômes auxquels il donne lieu.

Hahnemann définit le médicament *spécifique* ou parfaitement *Homœopathique*, de la manière suivante : *celui qui possède l'*APTITUDE *et la* TENDANCE *à produire une maladie artificielle aussi semblable que possible à la maladie contre laquelle on l'emploie* (1). Hahnemann dit encore ailleurs : *Comme dans une maladie à l'égard de laquelle il ne se présente point à écarter de cause qui manifestement l'occasionne ou l'entretienne ; on ne peut apercevoir autre chose que les symptômes, il faut aussi, tout en ayant égard à la présence possible d'un* MIASME *et aux circonstances accessoires, que les symptômes seuls servent de guide dans le choix des moyens propres à guérir* (2).

L'application rigoureuse des préceptes importants que nous venons de rapporter, condamne donc de la manière la plus explicite l'emploi de *cannabis*, *petroselinum*, *copaïva bals.* etc, contre la blennorrhagie : l'expérience s'accorde au reste avec l'enseignement de notre MAÎTRE, car de tous

(1) Organon.
(2) *Ibid.*

côtés, parmi nos confrères Homœopathes, nous entendons formuler des plaintes contre la médication Homœopathique dans l'affection vénérienne : il faut reconnaître en effet que notre thérapeutique anti-syphilitique est loin d'avoir acquis sur la pratique Allopathique, dans cet ordre d'affections, la supériorité qu'elle a incontestablement conquise dans le reste de la pathologie. La raison de ce fait est assurément dans l'oubli des paroles d'Hahnemann que nous venons de rapporter et de l'erreur où se trouvent le plus grand nombre des praticiens, sur l'absence d'un *virus* spécial, dans de fréquents accidents de santé, survenant après des actes de débauche. Il ne peut y avoir d'autres substances *spécifiques* contre l'infection vénérienne que *celles qui possèdent l'*APTITUDE *et la* TENDANCE *à produire une maladie artificielle aussi semblable que possible à celle qui naît tôt ou tard par l'*APTITUDE *et la* TENDANCE *nosogénique du* VIRUS *vénérien.*

Pour formuler une pareille opinion, il ne nous fallait rien moins que la conviction que nous avons puisée dans l'observation attentive de faits multipliés qui nous ont démontré l'*essence virulente* de toute manifestation morbide, après un coït impur, et l'efficacité exclusive, pour détruire cette essence morbide, du *mercure*, de l'*acide nitrique* et du *thuya*, les autres substances dont nous avons parlé plus haut, ne détruisant que la forme et non le principe vénérien.

Une circonstance qui a singulièrement porté notre esprit à l'hésitation et au doute dans les recherches auxquelles nous nous sommes livré, est la même qui a probablement engagé la thérapeutique Homœopathique dans la fausse

voie que nous avons signalée tout à l'heure. Connaissant la doctrine fondamentale de l'Homœopathie et ayant profondément médité les préceptes qui sont donnés aux praticiens par Hahnemann, surtout dans les lignes de l'Organon que nous avons rapportées, nous n'avions pas lieu de nous attendre à lire, dans le préambule de la pathogénésie du *cannabis* par Hahnemann lui-même, que cette substance est utile contre la gonorrhée : et bien moins encore, la note suivante : « Le miasme des autres gonorrhées » ordinaires paraît ne point pénétrer l'organisme entier, » et ne faire qu'irriter localement les organes urinaires. Ces » gonorrhées cèdent, soit à une dose d'une goutte de suc » frais de persil, lorsque la fréquence des envies d'uriner » en indique l'emploi, soit à une petite dose de beaume » de copahu. On donne alors une goutte environ de la » teinture, lorsque l'inflammation des organes urinaires » n'est pas considérable, ou qu'un autre traitement violent » administré par d'autres médecins etc, (1). »

Toutefois, l'autorité du *verba magistri* ne nous a point dominé longtemps : il nous a été facile de condamner un laisser-aller inexplicable d'Hahnemann par la doctrine admirable de l'unité vitale développée par lui-même dans son Organon et tous ses autres ouvrages. L'expérience sagement interrogée nous a dit quelle valeur il fallait attacher à ces mots : *le miasme des autres gonorrhées ordinaires paraît.* Cette locution n'affirme rien, elle formule un doute seulement. Cependant c'est ce passage et d'autres analogues des écrits d'Hahnemann qui ont engendré et perpétué

(1) Maladies Chroniques, p. 133.

l'erreur grave qui a conduit à administrer contre des symptômes vénériens des substances qui ne s'adressent qu'à une forme de l'infection et ne peuvent jamais la guérir elle-même, dans toute l'extension de ce mot.

Dans les diverses éditions du *Manuel d'Homœopathie*, par Jarh, dans le traité des maladies de la peau, par le même auteur, dans la thérapie des maladies aigües par Hartmann, dans le travail spécial du Dr Attomyr lui-même (1), *cannabis, copaïva* et *petroselinum* sont prescrits en première ligne contre la blennorrhagie ; cette forme de la vérole étant la plus fréquente, il a dû en résulter de

(1) Il y a d'autant plus lieu d'être surpris de voir le Dr Attomyr reproduire l'erreur pratique dont il s'agit, que cet auteur est loin de partager l'erreur théorique des gonorrhées purement locales : il établit en effet les théorèmes pathologiques suivants, dans la partie théorique de son travail : 1° les chancres, la gonorrhée etc, sont les produits d'un principe morbide intérieur, et disparaissent radicalement dès que ce principe est lui-même extirpé.... etc.

Relativement à la propagation de la syphilis et des médications topiques, il s'exprime avec une très-grande vérité : ce germe, dit-il, placé dans des circonstances favorables à son développement, parvient à sa maturité, il forme un individu analogue à celui dont il émane.... Le chancre est donc nécessairement un produit de la floraison de la syphilis..., l'enlèvement de la fleur ne fait pas mourir la plante ; cette opération lui donne au contraire une nouvelle force, et au printemps suivant le végétal fortifié par l'enlèvement des orgames de la reproduction, n'en donne que des fleurs plus belles et plus vigoureuses. La syphilis a aussi son printemps, après la destruction matérielle du chancre, que l'on peut regarder comme le produit de sa fructification, elle pousse de nouvelles fleurs que les allopathes prennent pour une nouvelle maladie, etc....

bien tristes conséquences pour les malades et une estime très-médiocre de la supériorité de l'Homœopathie, dans le traitement des maladies vénériennes. Là ne se bornent point les suites de cette funeste direction ; une foule de malades mal guéris de la blennorrhagie sont ensuite affectés de phénomènes vénériens secondaires mal caractérisés ; comme les renseignements étiologiques ne portent l'attention que sur un écoulement urétral que l'on a cru bien guéri, ou d'une nature non virulente, le traitement de ces maux graves n'a pas toujours été irréprochable (1).

L'erreur théorique et pratique d'Hahnemann, dans l'importante question de la maladie vénérienne a, sous une autre forme, reproduit l'irrationnelle conduite de l'Allopathie, car pour nous, les médications topiques, qu'elles procèdent par l'intérieur ou par l'extérieur, ne peuvent jamais combattre efficacement le plus insignifiant symptô-

(1) Cet état de choses a exercé une influence funeste sur les destinées de l'Homœopathie dont la valeur scientifique et pratique auraient dû lui assigner depuis longtemps le rang qu'elle mérite. Il n'est aucune affection, dans tout le champ pathologique, qui par ses caractères se prête mieux que la maladie vénérienne à une expérimentation décisive pour juger la supériorité d'une médication : en effet, il n'est pas de conscience médicale susceptible au point de ne vouloir *essayer* un nouveau traitement contre une atteinte vénérienne, recente ou ancienne ; les jours des malades ne peuvent courir aucun danger dans un pareil *essai* : d'un autre côté, les phénomènes physiques de la maladie dont il s'agit sont tellement fixes dans leur évolution, que le doute ne peut trouver place en présence d'une guérison aussi complète et aussi rapide que celle que peut en obtenir un traitement véritablement Homœopathique.

me morbide, reconnaissant pour cause une cohabitation sexuelle impure. La fréquence de la blennoragie rend cette erreur bien plus déplorable encore : nous pouvons en faire apprécier toutes les conséquences par les lignes suivantes : « Si la supériorité du traitement Homœopathique est mis » hors de doute dans toutes les affections gonorrhéiques » secondaires, ainsi que dans les gonorrhées chroniques, il » n'en est pas tout à fait ainsi quant au traitement de la » gonorrhée inflammatoire, dans lequel les *injections* que » font faire les praticiens de l'ancienne école, réussissent » souvent beaucoup plus promptement que toute médica- » tion interne !!! (1). »

III. Si l'expérience ne nous avait démontré la valeur du traitement anti-vénérien que nous mettons en usage depuis environ douze ans, sa simplicité suffirait pour le faire recommander, car la simplicité est un caractère du vrai mérite. De même qu'en pathologie vénérienne, l'unité et la spécificité de la cause nous a porté à n'admettre aucune distinction essentielle dans les diverses manifestations morbides de cette cause, ainsi le traitement que nous allons faire connaître est affranchi d'une foule de difficultés ayant pour but un diagnostic différentiel désormais inutile. Qu'une blennorrhagie soit chancreuse ou catarrhale, ce qu'il n'est pas toujours facile de déterminer, qu'un chancre soit induré ou non, cela nous importe peu : l'affection qui est devant nous est toujours le résultat d'une infection générale qu'il faut traiter toujours de la même manière,

(1) Traité des maladies de la peau, par Jarh, 1850.

sauf les modifications que commandent impérieusement l'âge, la constitution et l'ancienneté de l'infection, etc.

Qu'on se garde bien toutefois de croire que nous proscrivons l'étude descriptive des désordres vénériens ; cette étude nous est indispensable, soit pour nous éclairer sur les effets du traitement, soit pour fixer notre diagnostic, dans le cas d'étiologie obscure ou très-éloignée. Pour nous, l'étude de la pathologie vénérienne a toujours la même valeur, mais elle ne peut nous fournir des données utiles pour le choix des médicaments. Ainsi que nous l'avons dit, dans une affection miasmatique de la nature de celle dont il s'agit, tout est subordonné à la puissance, à la ténacité, au protéisme de sa cause, et cette affection ne peut rencontrer des médicaments vraiment spécifiques que parmi les substances qui ont l'aptitude et la puissance du *virus* vénérien lui-même.

Nous ne sommes pas arrivé d'emblée à notre opinion actuelle sur l'unité pathologique vénérienne et sur son traitement : frappé des difficultés que présente l'observation journalière pour distinguer, par exemple, la prétendue blennorrhagie simple de la blennorrhagie virulente, le chancre superficiel et non contagiable du chancre évidemment vénérien, frappé surtout des mécomptes cliniques de l'Allopathie et de ceux trop nombreux que rencontrèrent nos premières années de pratique Homœopathique, nous en sommes arrivé à nous demander quels inconvénients il pourrait y avoir pour les malades atteints de phénomènes d'origine suspecte, à être traités par les préparations mercurielles. La thérapeutique Allopathique n'a jamais pu se poser cette question, sans que d'avance, elle

ne l'eût résolue négativement, à cause des dommages graves que peut causer l'administration intempestive des mercuriaux Allopathiques : il ne peut en être ainsi de la médication Homœopathique sagement dirigée. Aussi n'hésitâmes-nous point à tenter cette expérience à laquelle nous devons la connaissance d'un traitement efficace, facile et rapide contre tous les désordres vénériens, récents ou anciens. Engagé dans cette voie, il nous a été rigoureusement démontré par de nombreux faits de notre pratique personnelle, et par bien d'autres qui nous avaient été étrangers, que les propositions doctrinales et pratiques que nous avons fait connaître ou qu'il nous reste à formuler, sont seules vraies et essentiellement conformes aux besoins de l'humanité contre la maladie vénérienne.

La question des doses et leur répétition ne nous a pas longtemps préoccupé : loin d'admettre l'absurde dénégation de la puissance des infinitésimalités, nous n'en avons jamais été cependant partisan exclusif et absolu ; c'est-à-dire, ne comprenant pas mieux les interminables discussions des Homœopathes sur ce sujet que l'incrédulité inqualifiable des Allopathes, nous avons été convaincu que le dynamisme hahnemannien comblait une immense lacune des besoins de la thérapeutique, mais que, si la science devait accueillir cette admirable découverte dans le plus grand nombre des cas, quelquefois, à cause de conditions qu'il est forcé de subir, l'art devait l'accepter avec les modifications infinies que reclament et la pathologie de l'homme et la position particulière des malades. Laissant cette question dans toute son extension, nous dirons, en nous servant d'une comparaison qui rendra plus sensible

notre pensée, que le clavier de la thérapeutique Allopathique n'avait que quelques touches, et que l'Homœopathie les a multipliées de la manière la plus heureuse. Le thérapeute qui s'obstine à se priver des unes ou des autres commet une faute grave, et s'il veut enfin s'élever à la hauteur de la dignité de sa profession, il doit se familiariser avec toutes les touches : son habileté le guidera dans le choix à faire dans toutes les éventualités.

Revenant à notre sujet, nous n'hésitons pas à dire que des doses infinitésimales de *mercure* ou autres substances appropriées, peuvent parfaitement guérir l'infection vénérienne, quelle qu'en soit la manifestation symptômatique. Mais les malades qui en sont ordinairement atteints peuvent difficilement, pour des raisons qu'il serait superflu d'énumérer, se soumettre au régime rigoureux qu'exigerait une semblable médication. L'expérience nous a depuis longtemps démontré qu'il était indispensable de mettre la pratique de l'Homœopathie plus à la portée des malades. D'un autre côté, il fallait éviter les prescriptions massives de l'Allopathie, dont les dangers sont connus de tout le monde : les basses *triturations mercurielles* nous ont paru répondre à nos prévisions et aux besoins de la thérapeutique ; nous les avons d'abord expérimentées avec prudence, et aujourd'hui nous ne craignons pas de proclamer qu'elles sont les bases de la plus excellente médication anti-vénérienne connue.

Il convient de nous arrêter un instant sur ces préparations : il faut que l'épuration de la substance première, *mercure soluble*, soit parfaite ; que les triturations soient opérées avec le plus grand soin et avec force ; que pendant le

broiement, il se dégage des étincelles électriques nombreuses et fortes; que la substance ainsi préparée soit conservée à l'abri de l'air et de la lumière. Dans ces conditions, les triturations mercurielles réussiront toujours, sans causer la moindre fatigue, si non à produire, du moins à préparer une guérison rapide (1).

L'*acide nitrique* que son efficacité contre l'infection vénérienne range immédiatement après le *mercure*, exige une préparation non moins parfaite, mais sa conservation demande moins de soins, il agit très-bien à des dynamisations élevées, (30, 24) malgré des infractions notables au régime.

Le *thuya occidental*, que nulle autre substance ne peut remplacer dans certains cas de végétations, est d'une altération très-facile. La partie résineuse de sa teinture nous a paru être la cause de cette détérioration rapide qui lui est commune avec d'autres teintures résineuses. D'un autre côté, il parait que le suc de cet arbre varie selon le terrain où il croit, nous n'avons pu du moins expliquer autre-

(1) Que ceux qui ont accueilli avec dédain les procédés pharmacodynamiques de l'Homœopathie, s'ils aiment la vérité et s'ils ne craignent pas de se prouver l'erreur grande où ils sont tombés en repoussant la réforme d'Hahnemann, consentent à traiter une affection chancreuse vénérienne avec les triturations mercurielles que nous proposons; qu'ensuite pour éclairer leur jugement, ils en traitent une autre, aussi pareille que possible à la première, avec des triturations négligemment faites, sans développement d'électricité; la différence des résultats sera telle qu'ils n'hésiteront pas à reconnaître que les préparations de l'Homœopathie ne sont pas seulement des divisions de la substance médicamenteuse.

ment la différence de propriétés que nous avons observées dans diverses préparations de provenances variées, les unes étant très-efficaces, les autres ne l'étant que très-médiocrement. Il faut donc se hâter de dynamiser avec de l'alcool de première qualité la bonne teinture de *thuya*, lorsqu'on en possède. Nous n'employons que rarement et jamais d'une manière exclusive, ses basses dynamisations.

Quant au suc de *chanvre*, celui de *persil*, le beaume de *copahu*, ils sont quelquefois indispensables pour calmer certains symptômes; nous ne les employons que très-rarement, le *mercure* suffisant presque toujours beaucoup mieux aux indications qui les réclament : leur usage, à notre avis, fait toujours perdre du temps, aussi ne les prescrivons-nous que comme intercurrents, lorsque la ténacité de l'affection nous oblige à revenir plusieurs fois à l'administration du *mercure*.

Les caractères particuliers des symptômes vénériens sont sans nul doute les guides de notre pratique quant à la répétition des doses et aux choix du médicament approprié; mais nous plaçons toujours en première ligne, la nécessité de détruire l'infection miasmatique interne : aussi le *mercure* précède-t-il-toujours l'administration des autres substances, à moins que, dans des cas rares, il ne se présente, dès le début, des phénomènes évidemment sycosiques.

Pour faire connaître avec plus de précision quelle est la pratique que nous suivons et à laquelle nous devons depuis longtemps de rapides et solides succès, nous établirons comme corollaires de notre observation :

1° La maladie vénérienne primitive, sur un sujet primitivement atteint, quelle qu'en soient les manifestations, guérit toujours, dans l'espace de quinze à trente jours, par l'usage de cinq centigrammes, matin et soir, de la troisième trituration de *mercurius sol.* Pendant les quatre premiers jours du traitement; dans les cas très-aigus, les doses sont rapprochées de six en six heures; lorsque l'affection est au contraire peu intense, une seule dose est prise tous les matins;

Quarante centigrammes de cette préparation étant épuisés, pareille quantité de la deuxième trituration est prise comme la précédente, et enfin, quarante centigrammes de la première sont administrés par pareilles doses et dans le même intervalle de temps;

Les premiers jours de cette médication sont ordinairement suivis d'une caractérisation franche de l'affection qui ne tarde pas à décroître, et très-souvent, surtout s'il s'agit d'une atteinte exclusivement chancreuse, le malade est guéri lorsque les doses mercurielles ont été consommées, ou peu de jours après;

Un état fébrile cependant réclame l'usage de l'*aconitum;* une aggravation trop vive, évidemment due à l'action du médicament principal, ce qui est très-rare, exige d'en suspendre l'administration pendant vingt-quatre ou quarante-huit heures. Dans ces cas seulement, *cannabis*, *copaïva* ou *petroselinum*, quelquefois *cantharis*, selon l'indication, sont donnés avant de passer d'une trituration mercurielle à une autre;

S'il s'agit d'une blennorrhagie et qu'elle n'ait pas cédé entièrement à ce premier temps du traitement, trois ou

quatre jours de repos sont suivis d'une prescription de *nitri-acid.* 15me matin et soir, pendant trois jours, à moins que des symptômes sycosiques n'aient plus impérieusement reclamé l'action du *thuga* qui, en ce cas, est donné avant *nitri-acid.* Si un état psorique du malade ne vient compliquer son affection, il est ordinairement guéri par l'usage de ces trois substances; dans le cas contraire, ses antécédents constitutionnels doivent déterminer pour le choix de *sulfur, sepia*, ou *silicea;*

2° La maladie vénérienne primitive, chez un sujet qui en a eu d'autres atteintes personnelles ou par hérédité, guérit quelquefois par le traitement que nous venons d'indiquer; mais le plus souvent, il faut *doubler* ce traitement. Dans certains cas plus rebelles, il faut particulièrement insister sur *nitri-acidum;* et ensuite *thuya*, si cette dernière substance est particulièrement reclamée par l'existence de végétations charnues, doit être alterné avec *nitri-acid.* C'est dans ces circonstances que nous donnons, matin et soir, une dose du même médicament, pendant quatre ou cinq jours, laissant au malade trois ou quatre jours de repos, avant de le soumettre à l'action d'une autre substance ou à la reprise du même médicament qui serait toujours indiqué : dans les cas opiniâtres, il faut avoir le soin de revenir tous les six à huit jours, à une ou deux doses des triturations mercurielles, après lesquelles *nitri-acid.* ou *thuga* exercent une influence évidemment plus curative qu'avant;

Ce n'est que lorsque un état psorique du malade complique l'affection blennorrhagie et que la *goutte militaire* résiste encore, qu'il faut la combattre par l'un des anti-psoriques indiqués plus haut, en y ajoutant toutefois *lycopodium* qui

très-souvent est plus efficace. La source de l'indication de chacune de ces substances ne peut exister que dans les renseignements constitutionnels ou de famille ; chez les sujets ou le vice *arthritique* ou *goutteux* peut exister directement ou par hérédité, *ledum palustre* ou *pusatilla* nous ont été souvent très-utiles. Les doses de ces deux dernières substances peuvent être rapprochées de deux en deux jours, tandis que celles des anti-psoriques précités doivent être éloignées, au moins de huit jours;

3° La maladie vénérienne, dite constitutionnelle, c'est-à-dire, exerçant ses ravages sur d'autres organes ou d'autres tissus que ceux qui ont été primitivement contagiés, reclame le même traitement, avec des modifications peu sensibles ;

L'usage du médicament indiqué doit être continué pendant plus longtemps, et le repos qui en sépare l'administration de celle du médicament qui va suivre, doit être également plus long. Ainsi le plus souvent nous prescrivons cinq centigr., tous les matins, de la troisième trituration pendant huit jours : un repos de quatre jours précède la prescription quotidienne de cinq centigr. de la deuxième trituration et il en est de même pour la première : quinze jours après et même plus longtemps, si l'amélioration continue à s'accroître, *nitri-acid.* ou *thuya*, selon le cas, sont administrés pendant huit jours, par dose quotidienne. Un repos plus ou moins considérable, toujours subordonné à la marche décroissante de l'affection, précède la reprise de *mercurius ;*

Au reste, le cas dont nous parlons en ce moment est fort rare : en effet, il est peu ordinaire qu'une vérole cons-

titutionnelle n'ait pas été *mercurialisée* par l'Allopathie, avant qu'elle nous arrive. Cependant nous en avons rencontré, et trois ou quatre mois nous ont suffi pour les guérir parfaitement: une fois surtout la guérison a été bien plus rapide;

4° Les affections vénériennes qui se rapportent aux trois catégories que nous venons d'établir et qui ont été transformées par des médications Allopathiques, sont traitées avec un succès presque égal par le traitement que nous avons indiqué, si elles n'ont pas été l'objet de médications mercurielles ou autres qui les aient compliquées d'une maladie médicinale. Dans ce dernier cas, il est difficile de pouvoir préciser quelle doit être la conduite du praticien Homœopathe;

Toutefois, l'ensemble des symptômes indique quel est la voie antidotique dans laquelle il faut entrer: *china*, *belladona*, *hepar*, *sulf.*, *opium*, *sassaparilla*, *aurum fol.* et *nitri-acid.* surtout sont les substances le plus souvent utiles en pareil cas; quelquefois *mercurius solub*, aux plus hautes dynamisations, est un excellent antidote des doses massives qui en ont été administrées:

Lorsque la maladie médicinale est détruite, le traitement anti-vénérien ordinaire est très efficace: mais en ce cas, il faut être très avare des basses préparations mercurielles; c'est dans ces circonstances et dans des cas très opiniâtres, que nous avons eu plus d'une fois à nous louer de l'administration quotidienne d'une dose de *nitri-acid.* commençant par la trentième dynamisation et chaque jour nous rapprochant de la première, en les franchissant par trois. Ainsi le malade prend le premier jour, cinq *glob.* de la

30me; le deuxième jour, même dose de la 27me; le troisième jour, même dose de la 24me et ainsi de suite jusqu'à la 6me. Il est bien entendu que tout médicament approprié peut être donné avec succès de la même manière dans les affections rebelles (1) ;

5° Toute médication locale doit être sévèrement interdite pendant le traitement interne; le succès de celui-ci ne pouvant être le plus souvent confirmé que par la disparition spontanée des symptômes matériels de l'infection vénérienne. Nous permettons seulement les applications de cataplasme émollients sur les bubons douloureux qui sont prêts à s'abcéder : nous recommandons toujours la plus exacte propreté.

La seule pratique locale non-seulement permise, mais commandée, est la réduction du paraphimosis, lorsque cette complication existe (2).

Nos prescriptions diététiques se bornent à défendre les excès, à interdire, si c'est possible, l'usage des salaisons, du vin pur et des liqueurs. Lorsque des circonstances particulières permettent un régime plus sévère, nous prescrivons les médicaments à des dynamisations plus élevées.

Le plus ou moins de rigidité possible dans le régime alimentaire nous sert de base pour le choix des prépara-

(1) C'est par cette méthode que nous avons triomphé, par l'administration d'*arsenicum*, d'un squirrhe à la lèvre qui avait été opéré deux fois en six ans.

(2) Nous avons vu plus d'une fois des malades déserter notre cabinet, à cause de notre obstination invincible à leur refuser d'exciser une végétation ou de cautériser un chancre ou de supprimer par une injection astringente une blennorrhagie opiniâtre.

tions, de même que le plus ou moins d'acuité de l'affection détermine la répétition des doses. Ainsi, plus le régime s'éloigne de celui qu'il faudrait exiger, plus nous nous rapprochons de la substance brute que cependant nous ne prescrivons jamais; nous exceptons le *thuya*, lorsqu'il n'est pas de parfaite qualité.

Nous proscrivons toute tisanne médicamenteuse et ne permettons de la boisson, hors le temps des repas, que pour satisfaire les besoins que les malades éprouvent à ce sujet.

La température est d'une telle influence sur les individus affectés de la maladie vénérienne, que nous leur recommandons toujours de se préserver le plus possible contre l'influence du froid. Le succès du traitement est même si sensiblement plus efficace pendant les saisons chaude ou tempérée, que nous préférons renvoyer à l'époque de ces saisons le traitement des malades atteints de symptômes vénériens secondaires ou tertiaires peu graves, et qui ne peuvent s'aggraver par ce retard (1).

D[r] Béchet.

Avignon, le 7 septembre 1853.

(1) A cause du manque d'espace, nous renvoyons à un prochain numéro la publication des observations qui terminent ce travail.

ERRATAS IMPORTANTS DE CE MÉMOIRE.

Page 410, ligne 28, au lieu de infectectorait, *lisez :* infecterait.
Page 418, ligne 1, au lieu de pourvoir, *lisez :* pouvoir.
Page 420, ligne 5, au lieu de les atermoyer, *lisez :* atermoyer les.

CORRESPONDANCE.

Lille, le 31 octobre 1853.

A Monsieur le Président du Comité de rédaction de la *Revue Médicale Homœopathique*.

MONSIEUR ET HONORÉ CONFRÈRE,

J'ai l'honneur de vous adresser sous ce pli une lettre que je voudrais faire insérer dans votre Journal, etc.

Recevez, etc.

BARON DE MONESTROL.

A Monsieur le docteur IMBERT-GAURBEYRE, Professeur-suppléant à l'École secondaire de Clermont-Ferrant.

MONSIEUR LE DOCTEUR,

Tous ceux qui se préoccupent des progrès de l'art médical ont acceuilli avec un vif intérêt votre Mémoire, sur *l'action de l'huile essensielle d'oranges amères, sur les ouvrières occupées à les peler.*

Les faits que vous rapportez sont vraiment remarquables, et l'on comprend qu'un esprit observateur comme le vôtre devait en être frappé et les receuillir.

Vous avez ouvert la pathogénésie d'un médicament puissant; et les services que cet agent employé rationnellement est destiné à rendre à l'humanité, vont laisser bien loin en arrière ceux qu'une application, le plus souvent impirique, pouvait en retirer.

Vous appelez vos confrères à vérifier les faits que vous avez observés; dans ce but, on ne saurait donner à ces faits une trop grande publicité, et d'ailleurs vous les présentez avec une telle lucidité, ils sont si bien circonstanciés, que cette partie de votre Mémoire peut servir de modèle, à ceux que l'amour de l'étude et de la science, à ceux que l'amour de la vérité et de l'humanité entraineront dans la voie où vous les avez précédés.

Voici donc vos paroles :

« En analysant toutes les observations que j'ai receuil- » lies, dites-vous, je puis maintenant présenter un tableau » général des symptômes qui se sont développés chez nos » ouvrières, sous l'influence de l'agent toxique des auran- » tiacées. »

« Les ouvrières éprouvent une céphalalgie générale, » tantôt partielle, oppressive et frontale Quelques fois » c'est une espèce d'énivrement accompagné de vertiges; » d'autres fois c'est une hémicrânie bien prononcée. Elle » s'est rencontrée plus fréquente du côté droit. La cépha- » lalgie est souvent accompagnée de nausées et mêlée de » vomissements.

» Il existe aussi de véritables névralgies de la face, tan-

» tôt générales, tantôt bornée aux tempes, avec douleurs
» lancinantes ou rongeantes. Ces névralgiés ont été égale-
» ment plus fréquentes à droite. Quelques fois ces douleurs
» de la face sont de véritables odontalgies persistantes,
» accompagnées d'usure et de carie des dents. La vue est
» parfois simplement affaiblie. Fréquemment il existe des
» bourdonnements dans les oreilles, des bruits de cloche ou
» de moulin, mais sans accompagnement de dysécée ou de
» surdité. J'ai constaté une fois l'enflure et la rougeur des
» lobes de l'oreille.

» On rencontre quelques fois des tiraillements sur l'un
» des côtés de la face, espèce de convulsions épileptiformes
» passagères, et se répétant fréquemment. Souvent il y a
» suffocation, étouffement douloureux à la partie supérieure
» du sternum, par fois sensation d'étranglement à la gorge
» et pleurodynie. J'ai constaté presque habituellement des
» baîllements fréquents et irrésistibles; et du côté de l'es-
» tomac, malaise fréquent, pyrosis, pesanteurs, délabre-
» ment, par fois rots fréquents et soif.

» Ordinairement le sommeil est très-agité, sommeil avec
» rêves; reveil en sursaut, impossibilité de trouver une
» position et chaleur brûlante. Les ouvrières se plaignent
» de sauter dans leur lit et de ne pouvoir dormir. Les mem-
» bres sont fréquemment le siége de tiraillements, de pan-
» diculations caractérisées par le besoin d'allonger les extrê-
» mités, de se tordre les mains. Tout le système muscu-
» laire est agacé Par fois il y a courbature générale et
» poids sur les épaules; crampes générales, plus souvent
» partielles; douleurs aux poignets sous forme *crampoïde;*
» Excitation générale; mouvements brusques, rapides.

» Les ouvrières brûlent l'ouvrage, et travaillent avec
» une vivacité qu'elles ne peuvent maîtriser. J'ai même ren-
» contré un tremblement général, des convulsions épilepti-
» formes et unilatérales. Les tiraillements et l'agitation
» musculaires existent aussi bien le jour que la nuit.

» Il existe, en outre, des démangeaisons générales, plus
» souvent partielles, localisées aux extrémités supérieures,
» avec enflure et rougeur des mains, ainsi que des érup-
» tions de plaques rouges sur diverses parties du corps, ou
» des éruptions vésiculeuses sur tout le bras, principalement
» aux mains et entre les doigts, et quelquefois une enflure
» érysipélateuse de la face, etc.... etc....

» Les accidents légers d'intoxication ont presque toujours
» cessé, lorsque les ouvrières ont suspendu l'ouvrage;
» plus graves, ils ont quelquefois persisté plusieurs mois
» après, etc.... etc.... »

Et c'est avec raison que vous dites, qu'il n'est plus possible de considérer les symptômes que vous venez de décrire, soit dans leur ensemble, soit dans leurs groupes particuliers, sans y reconnaître le caractère bien marqué des affections dites nerveuses ou spasmodiques. — On en trouvera la preuve avec vous, dans la marche même des affections diverses développées par l'agent toxique, aussi bien que dans la fugacité, dans ce que vous nommez l'irrégularité des symptômes qu'il produit. — Comme vous aussi, on y reconnaîtra le baillement, la pandiculation et l'oppression hystériques, une espèce de migraine nerveuse, de gastralgie flatulente, certaines convulsions épileptiformes, etc.... Enfin bonne partie de ce cortége de misères, en face desquelles, jusques à ce jour, la science a été trop

souvent obligée de reconnaître son impuissance, en s'écriant comme le vulgaire, *c'est nerveux*.

Quelqu'intérêt que présente l'observation des faits en elle-même, elle perdrait beaucoup de sa valeur si quelque conséquence utile à la science ou à l'humanité n'en était déduite; aussi n'y avez-vous pas manqué, Monsieur; je vais donc continuer de vous transcrire; seulement vous me permettrez de relever quelques expressions qui vous sont échappées, et d'appuyer sur quelques autres, car dans votre mémoire tout doit être considéré comme important, et le mérite sous tous les rapports.

« Voilà donc, dites-vous, un agent qui produit sur l'or- » ganisation à *l'état sain* des affections spasmodiques, *et » qui d'un autre côté, guérit des maladies analogues ou sem- » blables*. On est étonné tout d'abord de cette singulière » coïncidence; mais ces rapports plus ou moins éloignés » entre la maladie produite et la maladie semblable, guérie » par le même agent, n'ont pas échappé à l'attention des » médecins de toutes les époques. Ils ont même servi de base » à des systèmes ou des doctrines médicales; ils ont été gé- » néralisés sous le nom de loi. Cette loi qu'on a appelé loi de » similitude, de substitution ou loi Homœopathique, et qui » serait mieux nommée *loi analogique*, paraît exister pour » un assez grand nombre de médicaments. Ce principe du » reste, c'est *Hippocrate* qui l'a formulé; *Hahnemann* en » le généralisant n'a fait que le renouveler des Grecs. Il ap- » partient donc tout entier à la tradition médicale.... »

Vous ajoutez enfin que le hasard vous a mis à même « de vérifier la loi de similitude même des médicaments » les plus employés de la matière médicale.... »

Que de choses, Monsieur, dans ces quelques lignes ! d'abord la certitude une fois de plus démontrée, qu'il existe des médicaments qui produisent sur l'organisme *sain, des affections semblables à celles que ces mêmes médicaments guérisent.*

Mais savez-vous bien, Monsieur, qu'il existe en France bon nombre de vos confrères, qui ont été très-mal traités pour avoir dit depuis trente ans, ce que vous dites aujourd'hui ? — A la vérité ceux qui ne leur ont pas épargné les injures n'étaient peut-être pas encore bien riches d'observations ; et c'est souvent avoir tort que d'avoir trop tôt raison.

Voilà des médicaments soumis à la loi de similitude : c'est acquis ; « on est étonné tout d'abord, dites-vous, de » cette *singulière coïncidence.* » Pensez-vous, Monsieur, que ce soit une *coïncidence* seulement ? Et dans ce cas, ce qui serait singulier, ne serait-ce pas de retrouver cette *coïncidence*, dans *tous* les médicaments *dont l'action a été véritablement étudiée ?* C'est-à-dire, dont l'action a été observée sur l'organisme en état de santé ; comme vous avez observé l'action du principe toxique des aurantiacées : car vous admettez certainement, que ce n'est pas en donnant une substance quelconque à un malade, qu'on peut savoir ce qu'elle produirait sur un organisme sain.

Il va donc résulter de ceci *la nécessité d'une nouvelle étude complète de la matière médicale, dans l'action de chaque substance sur l'homme en état de santé*, ne fut-ce que pour reconnaître parmi ces substances celles qui peuvent offrir la coïncidence que vous signalez, et les séparer de celles, *s'il en est*, ou cette coïncidence n'existe pas.

Enfin, Monsieur, un dernier mot, en parlant de la loi de similitude vous dites ; « ce principe du reste c'est Hip- » pocrate qui l'a formulé ; Hahnemann en le généralisant, » n'a fait que le renouveler des Grecs. Il appartieut donc » tout entier à la tradition médicale.... »

Que penser alors, Monsieur, de ceux qui depuis si longtemps s'acharnent contre l'Homœopathie ?

Le bon Lafontaine proposait à tous ses amis de lire *Baruch* : ne pourrait-on pas engager les détracteurs de Hahnemann à lire Hippocrate !...

Oui la loi de similitude appartient à la tradition médicale, on en trouve les premières traces dans les œuvres qui nous sont parvenues sous le nom du patriarche de Cos.... entr'autres dans l'ouvrage intitulé *des lieux dans l'homme*, ≥ 68 :

« Les maladies viennent quelquefois par les semblables ; » et les mêmes choses qui ont causé le mal le guéris- » sent. .. etc....

» .... On guérit dans certains cas le vomissement en fai- » sant vomir.... *per vomitum vomitus sedatur*, etc etc.... »

Mais il faut bien l'avouer, Hippocrate ne voyait en ceci qu'un fait ; et il était si loin d'y voir une loi, que dans le même ouvrage (≥ 69), il ajoute, en parlant de la cure des maladies....

«.... S'il en était de même pour tout le reste, on aurait » du moins cette règle, qu'il faut toujours traiter ou par les » *contraires*, ou *par les semblables*, quelque soit le mal ; » malheureusement, dit-il, il n'en est pas ainsi.... etc....»

On peut donc volontiers admettre que Hahnemann s'est inspiré des œuvres d'Hippocrate pour jetter les fondements

de sa doctrine ; et pensez-vous, Monsieur, qu'il eût pu puiser à meilleure source ? Seulement si le *fait* reconnu et proclamé comme *fait* seulement par Hippocrate, a pu servir à Hahnemann de point de départ, ce sont ensuite ses études, ses expériences propres, qui ont conduit Hahnemann à découvrir et proclamer la *loi de similitude* comme la loi qui préside à l'action, non-seulement de la plupart des médicaments, comme vous l'avez observé vous même, mais à l'action *de tous les médicaments, à la cure de toutes les maladies.*

Rendons à César ce qui est à César.

Vous êtes assez riche, Monsieur, pour être intéressé à l'application de cette maxime.

Quoique inconnu de vous, laissez-moi vous dire, Monsieur le Docteur, que c'est avec les sentiments d'une bien véritable considération que j'ai

l'honneur d'être,

votre plus humble serviteur,

Baron de Monestrol.

Lille (nord), le 30 octobre 1853.

A Monsieur le Président de la *Revue Médicale Homœopathique*, à Avignon.

Monsieur le Président,

Je trouve formulée, dans le dernier numéro de votre estimable journal, une plainte contre la *Revue thérapeutique du Midi*, dont j'ai été Président. A l'époque où M. le docteur Roux, de Cette, a eu à se plaindre de la *Revue thérapeutique*, je n'étais pas à Montpellier. Je décline par conséquent la responsabilité de tout acte blessant, en ce qui le concerne. Ma part de solidarité, dans la rédaction du susdit journal, n'aurait jamais été hostile au mouvement Homœopathique de notre siècle. Je suis trop ami de la philosophie médicale pour cela.

Volontiers, je laisse patauger dans le terre à terre des faits ceux qui en ont le goût; et je respecte la tendance de ceux dont la pensée est sans cesse emprisonnée dans une sphère étroite comme la coque d'une noix. Je comprends la béatitude de certaines personnes, vouées par nature à des exercices intellectuels faciles et de faible portée.

Mais je comprends aussi la juste susceptibilité d'un confrère estimable, qui se voit repoussé avec dédain et sans raison motivée de la collaboration d'un journal dont il est l'abonné. Je ne vois pas de motif suffisant de proscrire l'Homœopathie, surtout quand on appartient à une école célèbre où l'on compte les Lordat, les d'Amador, les Du-

nal, les Barre, etc.... qui ont montré plus que de la déférence envers la nouvelle doctrine.

A l'avenir, M. le docteur Roux ne m'accusera plus sans doute d'avoir manqué à la promesse inscrite à la tête du journal de Montpellier, *de prendre l'utile et le vrai partout où ils se trouvent*. J'espère bien, Dieu aidant, que l'esprit de cette maxime ne m'abandonnera jamais, ni dans le cours de ma pratique, ni dans aucune de mes producductions ultérieures.

Daignez agréer, Monsieur le Président, les sentiments de profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre dévoué serviteur et confrère,

BARBASTE, Docteur-Lauréat.

Momentanément à Romans (Drôme).

P. S. J'attendrai une occasion favorable pour parler avec impartialité de l'Homœopathie, dans ses rapports avec l'hippocratisme. Je compte sur votre bienveillance, M. le Président, pour l'insertion de ma lettre dans l'un des prochains numéros de votre journal.

NÉCROLOGIE.

La mort qui depuis quelque temps frappe à coups redoublés dans nos rangs, vient d'y marquer une de ses plus nobles victimes.

Le Dr Curie, notre compatriote, qui depuis vingt ans pratiquait, à Londres, la médecine homœopathique, vient d'y mourir à l'âge seulement de 53 ans, des suites d'un typhus contracté dans son service à l'hôpital d'Hahnemann. C'est une perte bien grande pour la pratique et l'enseignement de notre art, auxquels il s'était voué avec une passion de tous les instants et une énergie au-dessus de ses forces.

Né à Grand-Charmont, près Montbelliard (département du Doubs), le 16 novembre 1799, d'un père officier au service de la République, Curie fit ses premières études médicales dans les hôpitaux militaires où il obtint le grade de chirurgien aide-major. Au Val-de-Grâce, il avait été le disciple de Broussais, dont il était resté l'ami, et que plus tard il ébranla par le récit de ses cures homœopathiques.

Reçu docteur en 1824, après quelques années consacrées au service de l'armée, il vint s'établir à Mulhouse, où il eut les premières notions de l'Homœopathie. Dès lors, il travailla sans relâche à en étudier les procédés et à en répéter les merveilleuses applications. Mais quand il en

connut les ressources, il comprit que c'était surtout dans un grand centre de population qu'il pourrait rendre d'utiles services et il se décida à venir à Paris. Il y arriva en 1833, se mit à créer des dispensaires, fonda avec la collaboration de M. Léon Simon, un journal destiné à la propagation des faits homœopathiques et de leurs théories, et fit près de l'autorité toutes les démarches pour introduire la pratique de l'Homœopathie dans les hôpitaux.

Les difficultés que rencontra ce dernier projet et l'espoir que lui donna M. Leaf, un des négociants les plus intelligents et les plus influents de la cité, d'être plus heureux à Londres, le décidèrent à se rendre dans cette ville. Il y arriva en 1835 et fonda aussitôt un enseignement clinique dans lequel il forma un grand nombre d'élèves où plusieurs médecins français et étrangers vinrent eux-mêmes étudier.

Plus tard, le dispensaire qu'avec l'assistance de M. Leaf, Curie avait fondé, se tranforma et devint l'hôpital de Hahnemann : on décida que toutes les parties de l'enseignement homœopathique y seraient professées par les médecins attachés à son service.

A Londres, Curie partageait son temps entre les soins d'une immense clientelle et ses travaux de propagation et d'expérimentations. C'est bien avec raison que M. Rapou, dans son intéressante histoire de l'Homœopathie en Europe, dit de lui :

» Curie est assurément de tous les médecins que j'ai vus
» le plus actif, le plus tenace au travail, faisant le plus
» dans le moins de temps. Les soins d'une pratique immense
» ne peuvent le distraire des études théoriques ; il publie
» de bons Mémoires et suffit à tout. »

Curie possédait à fond la science du diagnostic et celle de l'anatomie pathologique. Tout en individualisant autant que possible les cas morbides qui s'offraient à lui, il cherchait toujours à les rapporter aux divisions établies par les nosographes. Derrière l'Homœopathe se trouvait sans cesse le pathologiste; dans le traitement, non seulement il mettait tous ses soins à bien choisir le médicament en rapport avec les symptômes, mais il attachait aussi une grande importance à le bien doser. Sans jamais descendre au-dessous de la troisième dilution, qu'il réservait pour les cas aigus, il appliquait les dilutions moyennes et élevées aux autres maladies, suivant leur degré de chronicité. Lorsque dans les maladies aiguës il voyait la vitalité s'affaisser, il donnait alors, dans le but de la relever, les dilutions élevées qu'il alternait avec les basses. C'est après avoir long-temps traité toutes les maladies avec les doses prescrites par Hahnemann qu'il était arrivé à cette dérogation qu'il croyait favorable à la plus prompte guérison. Dans les hautes dynamisations, il n'employait jamais que celles préparées selon les divisions Hahnemaniennes, et rejetait les préparations dont le mode ne lui était pas connu, par le sentiment de répulsion et de défiance qu'inspire toujours un remède secret.

Habituellement aux prises avec des maladies qui reconnaissaient pour cause des écarts de régime, il ne transigeait jamais avec les malades sur les règles de la diététique posées par Hahnemann. Dans la conviction de la vérité du principe Homœopatique, Curie en faisait l'application la plus absolue et la plus confiante et ne croyait jamais avoir besoin de s'en écarter pour recourir à des

moyens palliatifs; sa longue expérience et sa parfaite connaissance de la matière médicale lui donnaient, il est vrai, les moyens d'y trouver des ressources qui eussent pu échapper à d'autres.

Les principaux ouvrages publiés en Angleterre par le Dr Curie, sont : *Principles of Homœopathy; Practice of Homœopathy; Domestic Homœopathy;* puis les *Annales d'Homœopathie* qui parurent périodiquement pendant plusieurs années. Il allait livrer à la publicité un ouvrage clinique résultat de sa longue expérience, quand la mort est venue l'arrêter.

Mais si le Dr Curie est mort prématurément, victime de son dévouement, il a eu au moins, à sa dernière heure, la consolation de penser que son œuvre de propagation serait reprise et continuée. Curie laisse un fils formé par lui à la pratique difficile de notre art. M. Eugène Currie, docteur en médecine de la Faculté de Paris, déjà connu dans la science par d'intéressants travaux d'anatomie comparée, est allé recueillir à Londres l'héritage d'estime et de confiance que lui a laissé son père.

Dr HUBERT.

Paris, le 15 octobre 1853.

VARIÉTÉS.

De la courtoisie de l'Allopathie envers l'Homœopathie.

Lorsque nous avons consenti à coopérer, dans la mesure de nos forces, à la publication de la *Revue médicale Homœopathique*, nous n'avons eu qu'un seul but, celui de propager la connaissance de la grande réforme médicale que nous avons adoptée, et que nous regrettons si vivement de voir repousser par le plus grand nombre des médecins. Nous ne nous sommes point abusé sur l'étendue des devoirs qui nous étaient imposés par la rude tâche que nous acceptions : convaincu que toute vérité, qu'elle qu'en soit l'application et le domaine, n'est qu'un émanation de la Divinité, nous savons que ses apôtres ne tentent des efforts fructueux qu'à la condition de parler un langage digne d'elle, c'est-à-dire, d'être oublieux des injures reçues, de prouver sans passion et de combattre sans aigreur.

Notre conduite jusqu'à ce jour a été guidée par cette conviction : mais notre plume a-t-elle fidèlement traduit notre pensée et nos sentiments ? Avons-nous complétement oublié l'espèce d'ostracisme dont le corps médical officiel frappe les représentants de l'Homœopathie ? L'état de vrais parias des sciences médicales, dans lequel le plus grand nombre voudraient nous forcer à vivre longtemps encore, n'imprime-t-il pas quelquefois à notre esprit une direction

qui n'est point celle que nous avons adoptée ? Ce sont là tout autant de questions auxquelles il nous était impossible de répondre nous-même ; l'homme n'est pas plus capable aujourd'hui qu'au temps où l'évangile était annoncé au monde, de voir le soliveau qui se trouve caché sous ses paupières. Nous avons dû user de bien des moyens pour arriver cependant à savoir qu'elle impression avait produite la lecture de la *Revue*, sur ceux que nous avons surtout en vue de convertir à nos idées médicales, ou du moins, de forcer à les soumettre au creuset de l'expérience. Nous sommes enfin parvenu à connaitre que nous avons éveillé certaines susceptibilités, par nos appréciations critiques contre l'Allopathie, qui auraient été faites avec un ton aggressif et par des paroles aigries et quelquefois blessantes.

Si ce reproche est mérité, nous n'avons pour nous le rendre moins amer, qu'à lui opposer nos intentions qui n'ont jamais voulu s'écarter de ce sage précepte d'un poète latin : *parcere personis, dicere de vitiis.* Passant condamnation sur ce point et ne voulant pas même rechercher si c'est à tort ou à raison que certaines de nos paroles ont été trouvées blessantes, nous renouvelons vis-à vis de nous-même ainsi que vis à-vis de nos lecteurs, l'engagement que nous avons pris de nous élever toujours à la hauteur de notre mandat, autant qu'il serait en nous, et de combler par la grande vérité que nous proclamons notre immense insuffisance. Mais la vérité est essentiellement antagoniste de l'erreur : celle-ci ne peut-être dissipée par celle-là qu'à la condition d'être démontrée telle qu'elle est : le cœur et l'esprit humains sont quelquefois ainsi faits que

prétendre qu'il sont dans l'erreur, c'est les indisposer ; le leur prouver, c'est les injurier formellement. Faut-il en cette occurrence se plonger dans le froid égoïsme de Fontenelle et s'écrier : j'ai la main pleine de vérités, mais je me garde bien de l'ouvrir ? Oh non ! notre nature se révolte à cette pensée, et nous ne commetrons jamais le crime de lèze-vérité, en ensevelisant dans un coupable silence celle qu'il a plù à la Providence de nous faire connaître.

Les fautes d'autrui n'autorisent jamais les nôtres : l'inqualifiable attitude de l'Allopathie contre l'Homœopathie nous commande au contraire d'autant plus de dignité et de noblesse qu'il y en a moins dans les attaques ou les dédains dont nous sommes l'objet ! C'est pour donner un exemple de l'application des maximes que nous venons d'exprimer que nous relevons au hasard quelques traits lancés contre notre école par les publications du moment, qui sont dans nos mains.

Dans son numéro de novembre dernier, la *Revue médico-chirurgicale* de Paris, rapporte que M. Debout a récemment appelé l'attention des praticiens, dans son *Bulletin* de thérapeutique, sur la substitution des fleurs de colchique à toutes les autres parties de la plante, et cette préparation est appelée par eux : TEINTURE HAHNEMANNIENNE *de fleurs de colchique.* Nous sommes peu convaincu de la supériorité de la substitution dont il s'agit et que certes Hahnemann n'a jamais conseillée : le colchique ne figure même pas parmi les médicaments expérimentés par notre MAÎTRE. A ce point de vue, il y a lieu d'être étonné de voir donner le nom d'Hahnemann à une préparation à laquelle il est complétement étranger.

Mais le suc des fleurs est *immédiatement* mêlé avec partie égale d'alcool, dit M. Debout : c'est là en vérité le procédé commun recommandé par Hahnemann pour la conservation des sucs végétaux employés en thérapeutique. Si c'est là le motif du nom de la nouvelle teinture de fleurs de colchique, pourquoi M Debout garde-t-il le plus absolu silence sur le mérite du procédé qu'il accepte parce qu'il le trouve bon ? Au lieu de citer M. Suskind, pharmacien distingué de Genève, il eut été plus équitable de rappeler les sages et savantes prescriptions du fondateur de l'Homœopathie, au sujet de la conservation des sucs des plantes fraiches : la justice quelqu'attardée qu'elle soit, est toujours la bien venue. Mais l'Homœopathie aurait partagé avec son fondateur les éloges mérités par celui-ci : il a donc mieux valu se taire.

Toutefois, la ténuité de la fleur du colchique, connue de tous les botanistes, nous porte à croire que cette partie de la plante est loin de posséder à un haut degré la puissante action du suc des bulbes : nous sommes enclin à penser que l'on n'a donné à cette nouvelle préparation le nom d'Hahnemann que parce qu'en l'administrant, les malades reçoivent une dose infiniment minime du principe médicamenteux. Mais en ce cas encore, pourquoi ne point parler de la supériorité, de la nécessité même des doses minimes, lorsqu'on prescrit une substance en vertu du principe Homœopathique ?

Mais ne nous plaignons pas du silence de nos aînés ; nous allions dire de nos adversaires : leur langage habituel nous a appris que quand ils parlent de nous, ils sont loin de nous donner des exemples de convenances. Dans son

numéro du 10 novembre, *le journal des Connaissances médicales pratiques et de pharmacologie*, par l'organe de M. le Dr CAFFE, s'exprime ainsi, au sujet de la perte regrettable que notre école vient de faire par la mort de l'honorable Dr Curie, à Londres: « CURIE, Docteur en » médecine français, vient de mourir à Londres, où il » était fixé depuis plusieurs années, et où il avait fondé un » dispensaire pour le traitement par l'Homœopathie, ce » qui est complétement étranger aux sciences physiques, » chimiques et médicales. *Signé* CAFFE. » *Ce qui est complétement étranger aux sciences physiques, chimiques et médicales !!! Sic.* Nous nous tenons dès ce moment à la disposition de M. le Dr Caffe, pour lui prouver théoriquement et pratiquement que l'Homœopathie, *loin d'être étrangère aux sciences physiques, chimiques et médicales* constitue à proprement parler la SCIENCE MÉDICALE, et qu'elle s'approprie les lumières de la physique et de la chimie afférentes à l'art de guérir, d'une manière bien plus heureuse que ne l'a jamais fait l'Allopathie, qui elle-même n'a jamais été une SCIENCE, mais seulement un EMPIRISME plus ou moins savamment raisonné. Nous prions humblement M. le Dr CAFFE de prendre bonne note de notre défi, et attendons avec impatience qu'il lui plaise de désigner la classe professionnelle à laquelle nous appartenons en notre qualité d'Homœopathe.

Par respect pour la mémoire de celui dont nous déplorons la perte prématurée, nous nous abstiendrons de qualifier l'injustice passionnée qui le poursuit jusque dans la tombe. La passion, même scientifique, en présence de cendres chaudes encore n'a point de nom sous notre plume.

Nous nous permettons cependant de faire observer à M. le Dr Caffe, que puisqu'il a éprouvé le besoin impérieux de s'entretenir de l'Homœopathie, à sa manière, il eût incontestablement mieux fait de saisir un autre prétexte. Nous ne lui ferons pas l'injure de croire que son imagination n'eût point été capable de nous gratifier d'un pendant à l'histoire dont nous allons dire quelques mots.

Dans son numéro du 15 octobre, *la Gazette des Hôpitaux* contient les lignes suivantes : « M. Hayward raconte » qu'une femme mariée, agée de trente-six ans, enceinte de » six mois, s'adressa à un Homœopathe qui, sur sa de- » mande, se mit en devoir de la faire avorter : elle suc- » comba environ douze heures après l'opération. Le praticien fut mis en jugement.

L'autopsie, exécutée en présence de quatre docteurs, constata d'abord l'apparence exsangue du cadavre. L'abdomen, à peine ouvert, laissa échapper deux pintes d'une sérosité sanguinolente, dont le caillot couvrait la masse intestinale d'une couche de deux pouces d'épaisseur. La paroi postérieure de l'utérus offrait une ouverture du diamètre d'un catéther ordinaire, qui s'étendait jusqu'à l'artère oliaque interne droite.... etc.

« Ce qui ajoute encore à l'intérêt de ce cas ; c'est qu'au- » cune des ponctions n'avait atteint l'œuf, les membranes » étaient intactes ainsi que le fœtus.... »

La *Gazette des Hôpitaux*, en éditant les détails du crime dont il s'agit, a soin de faire savoir qu'elle les extrait de l'*Americ Journal* et de la *Gaz. Hebdomadaire*, et en même temps, elle s'est empressée de répandre extraordinairement le numéro qui les contient. Nous n'avons point l'hon-

neur d'être l'abonné de la *Gaz. des Hôpitaux ;* plusieurs de nos confrères en Homœopathie qui se privent également de cet honneur, ont reçu, comme nous, le fameux numéro qui raconte l'*histoire épouvantable d'un Homœopathe* qui.... vous savez le reste.

Nous ne pousserons pas la naïveté jusques à nous plaindre du silence du rédacteur des lignes précitées, au sujet du nom du coupable, de la date et du lieu de son crime, au sujet du tribunal qui l'a jugé et de la peine que la justice lui a infligée : silence qui donne à cette narration toute la physionomie d'un prodigieux *canard*, s'il peut nous être permis d'employer ce terme, fort usité du reste de nos jours.

Nous nous bornerons à accepter ce fait déplorable, comme parfaitement authentique, en demandant toutefois à Mme la noble *Gazette des Hôpitaux*, qui est responsable de tout ce qu'elle édite, si elle pourrait nous informer du titre du délinquant. Ceci est capital : ou ce misérable avait un titre scientifique ou il n'en avait pas. S'il n'en avait pas, l'honneur professionnel est sauf, si tant est que les actes d'un individu retombent sur ses confrères, ce que nous sommes loin d'admettre, ne serait-ce que par esprit de charité envers nos confrères de l'Allopathie. S'il avait un titre, il n'avait pu le recevoir que d'une faculté Allopathique qui seule est responsable, si non de la dépravation, au moins de l'ignorance de ses récipiendaires.

La *presse* est une vierge aussi belle et pure, quand elle reste dans les limites de ses devoirs, qu'elle devient flétrie et repoussante lorsqu'elle se prostitue aux mauvaises passions. Quelle est le but de la presse médicale ? C'est

évidemment d'instruire. Or, quel profit la science peut-elle retirer de la notion d'un fait pareil à celui dont il s'agit? L'esprit le plus perspicace ne peut trouver d'autre enseignement dans les lignes que nous avons rapportées, que celui que peut y chercher l'esprit pervers qui dirigera plus tard une main coupable pour accomplir, moins maladroitement, un acte infâme et homicide. Nous ne ferons pas l'injure *à la vertueuse Gazette des Hôpitaux* de lui prêter d'aussi infernales intentions. Nous voilà donc forcé à admettre qu'en désignant l'auteur du crime par ce simple mot, UN HOMOEOPATHE, la *charitable Gazette* a voulu faire retomber tout le hideux de ce drame lugubre sur les représentants de l'Homœopathie : ce qui nous confirme dans cette conviction, que nous n'acceptons qu'à regret, c'est la courtoisie avec laquelle la plupart des praticiens Homœopathes de notre connaissance ont été gratifiés, ce jour là, de l'insigne faveur de recevoir *la Gazette des Hôpitaux*.

Nous avons vraiment de la peine à comprendre comment la passion a pu égarer la presse médicale au point de lui faire éditer et répandre aussi maladroitement une narration évidemment calomniatrice contre une partie du corps médical, qui certes est fort au-dessus de pareilles manœuvres. Sont plus à plaindre ceux qui les emploient que ceux contre qui elles sont dirigées. Bien que nous sachions de par M. *Figaro* qu'il reste toujours quelque chose de la calomnie, nous sommes fort rassuré sur le cas que le bon sens public aura fait du stratagème de la *Gazette des Hôpitaux*.

Dr. BÉCHET.

DU TRAUMATISME

ET DE SON TRAITEMENT.

Continuellement en rapport avec les agents extérieurs, l'homme en subit l'action incessante avec une immunité entière, si cette action n'est pas assez puissante pour opprimer ses forces ou altérer matériellement ses organes. Cette succession d'actions reçues et de réactions est même indispensable à l'entretien de la vie. Mais souvent, dans les actes multipliés auxquels il se livre, soit par une fausse appréciation de ses rapports, soit par le fait d'une action qui lui est absolument étrangère, l'homme doit recevoir des impressions qui dépassent son aptitude physiologique à les recevoir, et sa santé s'altère. Le mode d'agir de ces agents perturbateurs est variable : tantôt les forces seules sont altérées dans leur harmonie normale ; tantôt les tissus sont atteints dans leur contexture : ces dernières lésions, dues aux violences extérieures, produisent une grande classe de maladies que je n'ai pas la prétention d'étudier en entier dans ce travail ; cette vaste question médico-chirurgicale serait au-dessus de mes forces. Mon but est de traiter du traumatisme, de ses effets immédiats et médiats, ne devant les envisager qu'au point de vue médical, c'est-à-dire,

dans ce qu'ils offrent d'accessible à l'action des médicaments ou modificateurs dynamiques, laissant à la chirurgie proprement dite, le soin de réparer les grands désordres matériels que causent certains accidents traumatiques.

Je ne crois pas devoir m'arrêter sur l'étude des causes du traumatisme, que tout le monde connait. Les contusions, les déchirures, les piqûres, les solutions de continuité de toutes sortes indiquent suffisamment la nature des agents qui les produisent.

Les accidents du traumatisme doivent être distingués en primitifs et consécutifs: les accidents primitifs sont toujours dans des rapports défininis avec l'intensité et la nature de la cause dont ils sont l'effet; ils sont par conséquent inséparables de cette cause.

Il n'en est pas de même des accidents consécutifs, plus ou moins éloignés: ils peuvent dépendre de la lésion spéciale de tel ou tel tissu, de tel ou tel organe: ainsi la piqûre ou la déchirure d'un nerf est suivie du tétanos, tandis que la section complète de ce nerf n'aurait produit qu'une paralysie locale; la contusion d'une glande sera suivie d'un squirrhe qui deviendra plus tard un cancer; une action physique violente sur le tissu osseux peut être la cause d'une nécrose, etc, etc.

Mais ces résultats pathologiques du traumatisme sont loin d'être la conséquence nécessaire des circonstances auxquelles ils succèdent. Il n'est pas douteux que la solution de continuité d'un os long est l'effet nécessaire et primitif de la force qui a vaincu la résistance de cohésion de ses molécules constitutifs; mais la gangrène qui frappe les parties molles ambiantes, peu de jours après la fracture,

est un effet consécutif qui pouvait très-bien ne pas arriver. Il faut conclure de ce qui précède que la chirurgie proprement dite est appelée à réparer les désordres primitifs du traumatisme et que la médecine ou l'intervention de modificateurs spéciaux et dynamiques doit en combattre les effets consécutifs, dont le début est très-souvent peu éloigné des phénomènes primitifs et se confond quelquefois avec eux. Puisque les effets consécutifs des accidents traumatiques ne sont point nécessairement la conséquence de leur cause, il s'ensuit que l'étude des moyens qui peuvent les prévenir et les combattre présente un haut intérêt.

Dans ses vues généralisatrices, l'Allopathie, considérant les phénomènes pathologiques qui succèdent au traumatisme comme étant dûs à une inflammation ordinaire, leur oppose le traitement anti-phlogistique qui a sans doute son degré de valeur, mais qui est loin d'être la limite de ce que peut faire l'art de guérir, en pareille circonstance. La raison même permet de croire qu'il se commet souvent des abus dangereux, par des applications trop multipliées de sangsues et des saignées trop copieuses ou trop répétées.

Au reste, quelque ressemblance qu'il puisse y avoir entre l'inflammation qui suit le traumatisme et l'inflammation ordinaire, il est évident que la circonstance étiologique doit lui imprimer un caractère spécial. Il ne serait donc pas téméraire d'avancer que le plus ou moins de gravité qu'acquièrent les accidents consécutifs du traumatisme est subordonné à la nature du traitement qui leur est opposé. Le traitement Allopathique que je n'ai pas à apprécier ici, ne repond nullement à la spécialité étiologique, faut-il donc s'étonner de ses résultats, bien inférieurs à ceux

obtenus par la médication Homœopathique? Les effets consécutifs d'une contusion peuvent ressembler par bien des caractères à une inflammation ordinaire; les suites d'une commotion cérébrale peuvent simuler une cérébrite par cause interne, mais évidemment ces affections pathologiques ont un grand trait dissemblable, leur étiologie. Une circonstance aussi capitale doit nécessairement imprimer aux désordres pathologiques un caractère spécial dont la thérapeutique doit tenir un compte sérieux. L'apoplexie sanguine elle-même n'est-elle pas un traumatisme par cause interne, et lorsque le médecin est appelé à en combattre les désastreux résultats, peut-il n'être préoccupé que de sa cause première, le stimulant congestif vers l'encéphale, et laisser dans l'oubli cette circonstance pathognomonique, qu'une blessure s'est opérée dans l'un des vaisseaux encéphaliques et qu'un épanchement sanguin plus ou moins considérable comprime actuellement le cerveau?

La pensée de combattre les suites des blessures par des applications vulnéraires remonte à la plus haute antiquité: l'empirisme expérimental a, dans la suite des siècles, accueilli diverses substances dont les propriétés ont été vantées contre le traumatisme, mais aucune plante, n'a reçu de la plume des médecins de plus grands éloges que l'*arnica montana*, comme anti-traumatique. L'un des plus célèbres botanistes du seizième siècle, Jacques Tabernœmontanus, médecin de l'électeur palatin, est le premier qui a rappelé à la thérapeutique l'*arnica des montagnes*, connue dès l'antiquité la plus reculée comme puissant agent curateur des accidents traumatiques. Les travaux des médecins des derniers siècles ont mis en saillie les principales propriétés de

cette énergique plante, mais il appartenait à Hahnemann d'en épurer la connaissance dans le creuset de l'expérimentation pure et de préciser les indications thérapeutiques qui sont dans leur domaine. Avant les immortels travaux du fondateur de l'Homœopathie sur cette précieuse substance, l'*arnica* avait été dénommée *la panacée des tombés;* mais sans doute ce médicament n'eût jamais été enseveli dans l'oubli dont l'a tiré Hahnemann, si l'art médical avait été convenablement éclairé sur toutes les circonstances qui en reclament l'emploi et sur le mode de l'administrer avec certitude de succès. Ce que n'avaient pu faire ses dévanciers, Hahnemann l'a accompli avec une telle rigueur, qu'il est permis de croire que grâces à lui, l'*arnica* sera toujours *la véritable panacée des tombés*. Les Joël, les Fehr, les Daniel Gohl, les J. Collin, les M. Stoll et tant d'autres ont pu chacun découvrir quelque nouvelle et importante propriété dans l'*arnica*, mais le grand principe *similia similibus* leur manquait, *l'expérimentation pure* leur était inconnue, et leur nom et leurs travaux n'ont pu que préparer des matériaux, si merveilleusement coordonnés aujourd'hui par le génie d'Hanemann.

L'absence de précicion dans les indications, mais surtout l'ignorance du principe en vertu duquel agit une substance médicinale, sont la cause du délaissement dont elle est frappée le plus souvent, après avoir inspiré l'enthousiasme le plus ardent : c'est ce qui est arrivé relativement à l'*arnica*.

Circonscrivant mon attention sur les propriétés antitraumatiques de ce vulnéraire par excellence, je dirai donc que l'*expérimentation pure* démontre que le suc de cette

plante est efficace contre *tous* les symptômes vitaux, par conséquent, contre *tous* les phénomènes organiques anormaux qui suivent une lésion traumatique, quelles qu'en soient l'étendue et la gravité. Mais l'action anti-traumatique de l'*arnica* s'exerçant de la manière la plus évidente en vertu du principe *similia similibus*, il en résulte impérieusement cette conséquence qu'on ne saurait l'administrer à trop petite dose. Que de fois n'ai-je pas été témoin de l'insuccès de l'*arnica*, même de ses effets nuisibles, à cause des doses trop fortes qu'il en avait été administré, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur !

L'évidence des succès de l'*arnica* et leur nombre surtout ont singulièrement propagé aujourd'hui l'usage de ce spécifique : toutes les pharmacies préparent de la teinture d'*arnica*; mais la préparation et surtout les prescriptions qui en sont faites journellement ne sont basées sur aucun principe fixe ; il y a donc lieu de craindre que ces *larcins* qui sont faits chaque jour à l'Homœopathie, ne procurent pas tout le bien qu'ils pourraient donner s'ils étaient plus francs et plus complets. Je pense donc qu'il sera utile de faire connaître quelles sont les meilleures conditions dans lesquelles doit être prescrit l'*arnica*.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, tous les accidents traumatiques qui ne réclament pas immédiatement l'intervention obligée de la chirurgie, trouveront un puissant agent curatif dans l'action de l'*arnica*. J'indiquerai plus loin les rares exceptions qu'admet le principe pratique que je viens d'établir.

L'usage de l'*arnica* doit être interne et externe, toutes les fois que la lésion traumatique peut avoir des effets ca-

pables d'éveiller la synergie organique. Au contraire, une violence extérieure locale, non susceptible de devenir la cause d'une réaction générale, peut être traitée seulement par l'usage externe de l'*arnica*. Toutefois, comme il n'est jamais possible d'apprécier rigoureusement dans quelles limites l'organisme peut rester étranger aux désordres causés par une lésion locale, même légère, il vaut mieux administrer *toujours l'arnica* intérieurement et extérieurement.

A l'extérieur, l'*arnica* est le plus souvent employé en teinture alcoolique, étendue d'eau : n'ayant quelquefois à ma disposition que des globules d'*arnica* de la 12ᵉ ou de la 6e, je me suis très bien trouvé d'en administrer deux ou trois globules, à l'intérieur, et d'en faire dissoudre une dizaine dans un verre d'eau qui servait pour les applications extérieures. Ordinairement, cinq gouttes de teinture suffisent pour une verrée d'eau, dans laquelle sont trempées les compresses qui doivent recouvrir la partie blessée: mais avant d'imbiber les compresses, je prends une cuillerée à café de l'eau arniquée, je mêle ensuite cette cuillerée à un demi verre d'eau sucrée, et ce dernier mélange est administré à l'intérieur par doses fractionnées.

Les applications extérieures doivent être renouvelées environ toutes les trois heures ; plus souvent, si les compresses sont peu épaisses, et plus rarement si au contraire le linge appliqué est plusieurs fois replié sur lui-même. Ces applications doivent être d'autant plus modérées que le sujet et plus jeune, d'une constitution plus nerveuse et irritable, et la partie blessée plus sensible. Ce précepte doit être plus rigoureusement observé, si le malade est affaibli par l'âge, si la constitution est lymphatique et à réaction

faible. Au contraire, si la région blessée est recouverte d'un épiderme épais, souvent en contact avec les corps extérieurs, il convient que la dose d'*arnica* soit augmentée, et que les applications soient plus souvent réitérées, sans jamais cependant abuser de cette médication qui ne manquerait de nuire, si elle excédait le besoin.

L'administration interne de l'*arnica* doit être réglée d'après les mêmes principes: j'ajouterai cependant à ce sujet, que dans toutes les maladies dont l'étiologie se rattache à un traumatisme ancien, dans le cas où l'*arnica* parait indiqué contre elles, il vaut mieux l'administrer dynamisé qu'en teinture, l'expérience m'a prouvé que son action thérapeutique était plus complète et plus immédiate. Au reste, je reviendrai sur cette matière à propos des observations qui termineront ce travail.

J'ai dit qu'il y avait des exceptions qui devaient restreindre le principe général de l'administration immédiate de l'*arnica* : en effet, que se passe-t-il en général dans l'organisme au moment d'un accident? L'intelligence a compris le danger avant que le corps ait subi la lésion matérielle ; une intense frayeur est le résultat nécessaire de la perception de ce danger inévitable. Tout esprit observateur connait quelles peuvent être les suites d'une frayeur, et souvent cette circonstance vient compliquer d'une manière grave les désordres vitaux du traumatisme : mais en poursuivant l'étude de ce qui se passe dans ces moments terribles où l'être humain prévoit, en l'exagérant, ce qui va lui arriver, il est facile de constater que l'effet de la frayeur est quelquefois tellement considérable qu'une syncope en est la suite. Ce dernier phénomène est lui-même suivi d'un

mouvement réactionnel qui constitue un véritable désordre circulatoire, de la fièvre en un mot. Il est évident que les phénomènes dont je viens de parler sortent de la sphère d'action de l'*arnica*, et si cette substance est administrée immédiatement, le succès sera loin de satisfaire l'attente du praticien et celle du malade. Il convient donc que le mouvement fébrile qui suit la syncope soit combattu par une ou deux doses d'*aconit.* dynamisé à la 12e ou 15e, de même qu'il faut combattre les effets de la frayeur par une ou deux doses d'*opium* 6e ou 3e. Qu'il me soit permis d'ajouter que ces sortes de lésions purement vitales dans leurs causes comme dans leurs effets immédiats, peuvent se rencontrer isolées de toutes autres affections et qu'elles réclament alors le traitement que je viens d'indiquer.

Les opérations chirurgicales ont une grande analogie avec le traumatisme : dans celui-ci, survenant quelquefois tout-à-fait à l'improviste, la frayeur et ses suites peuvent ne point se produire; mais en présence des opérations sanglantes de la chirurgie, il est impossible d'admettre, quel que soit le stoïcisme des malades, qu'ils ne soient préalablement impressionnés et préoccupés par la pensée des mutilations qu'ils vont subir. Est-il admissible ensuite que la perception de la douleur causée par l'opération elle-même, ne revèle à l'imagination du patient, tout un monde de chimères plus ou moins effrayantes ? Quoique rapides, toutes ces impressions ne peuvent manquer de révolutionner le système nerveux et une réaction vitale est inévitable. Le plus communément, les opérateurs opposent des évacuations sanguines à ces sortes de phénomènes qui doivent avoir un retentissement fâcheux sur la partie opérée : mais il

faut le reconnaître, cette pratique funeste n'est point adoptée par tout le monde. J'ai entendu feu le professeur Serres nous dire : administrez l'*opium* toutes les fois que la douleur est mère de l'inflammation et saignez toutes les fois que l'inflammation est mère de la douleur. Ce précepte est essentiellement fondé sur une vérité d'observation incontestable : l'Homœopathie satisfait à ce précepte par l'*aconit*. dans un cas, et l'*opium* dans l'autre.

Je rappellerai à ce sujet, que les brillants succès de la belle carrière chirurgicale de M. le Dr Clément, père, dont j'ai pu apprécier la sage pratique, pendant mon internat à l'hôpital d'Avignon, m'ont paru devoir être attribués à l'action bienfaisante de l'*opium* que ce praticien distingué administrait toujours à ses opérés, immédiatement après l'opération. Une potion calmante, dont une préparation opiacée faisait la base, était toujours ordonnée par lui, même avant le commencement du manuel opératoire, afin que le malade n'eût pas à l'attendre, aussitôt l'opération terminée.

En dehors des circonstances que je viens d'apprécier, l'usage de l'*arnica* est toujours indispensable et utile après un traumatisme quelconque. Ainsi que je l'ai dit déjà, la prescription de cet agent héroïque n'exclut nullement l'intervention de la chirurgie proprement dite, lorsque les accidents la reclament. Ainsi l'extraction possible d'un corps étranger, la réunion des bords d'une plaie régulière, ou leur simple rapprochement s'ils sont irréguliers, frangés et trop contusionnés ; la réduction d'une luxation ou la coaptation d'une fracture, sont autant d'actes chirurgicaux que nul modificateur organique interne ne peut remplacer.

Avant de parler avec plus de détails de l'emploi de l'*arnica*, je crois devoir signaler les effets nuisibles que cause l'abus de cette précieuse substance.

Sans avoir la prétention d'expliquer le mode d'action curative de l'*arnica*, je crois pouvoir donner, par l'examen des phénomènes qui se produisent sous son influence, la raison de sa nocivité. Après toute lésion de tissu, la nature vigilante à réparer les désordres qu'elle a subis, provoque autour de la blessure une réaction vitale dont les effets visibles sont une exaltation des actes normaux organiques. Rarement, dans ce travail réparateur, la nature ne sort point des limites rigoureusement nécessaires à l'œuvre de la cicatrisation : aussi celle-ci n'est-elle presque jamais obtenue sans frais qu'il eût été possible d'éviter. La suppuration précède presque toujours la formation cicatricielle : au contraire, si l'*arnica* est sagement administré, ce mouvement réactionnel de l'organisme n'excède jamais les exigences de la cicatrice, et celle-ci survient sans suppuration. Du rapprochement de ces faits qui sont indéniables, n'est-il pas permis de conclure que l'action de l'*arnica* modère la réaction organique qui est la suite de toute blessure, et la circonscrit dans les mesures seulement indispensables à l'acte réparateur? Après les accidents traumatiques, même les plus graves, l'administration apportune de l'*arnica* ne permet jamais à la force vitale de provoquer des phénomènes de réaction générale intense : aussi obtient-on quelquefois des guérisons qui paraissent tenir du prodige.

Si l'administration de l'*arnica* est portée au-delà des besoins, son action pourra annihiler complètement le mouvement curateur de la nature, rigoureusement nécessaire

à la formation de la cicatrice : mais là ne se bornent point les accidents que peut provoquer l'abus de l'*arnica*. Son action déprimante peut même frapper de mort les tissus altérés déjà par le traumatisme, et étouffer complètement le mouvement réactionnel et salutaire du principe vital. Cette vérité clinique est démontrée par deux faits qui m'ont été rapportés par mon ami le Dr Béchet. Dans le début de sa pratique Homœopathique, ayant opéré l'énucluation d'une tumeur au sein, il réunit la plaie *par première intention* et la pensa avec de la charpie et des linges arrosés avec de l'eau trop chargée d'*arnica*. Au quatrième jour après l'opération, M. Béchet visita l'appareil : celui-ci était sec et nullement taché par la plaie. Trois jours après, il découvrit la plaie qu'il espérait trouver cicatrisée sans suppuration aucune. Quel ne fut pas son étonnement, en voyant cette plaie, les bandelettes enlevées, offrant l'aspect d'une blessure tout-à-fait récente, d'un rouge légèrement décoloré, n'ayant subi évidemment aucun mouvement réactionnel de la part de l'organisme ! La malade n'avait point eu de la fièvre et n'avait nullement souffert : il fallut stimuler physiquement cette plaie pour solliciter l'intervention organique, et la malade fut guérie, environ dix jours plus tard qu'elle ne l'eût été sans aucune application. Un fait plus récent et plus malheureux a dû évidemment son issue funeste aux doses exagérées d'*arnica*. Après avoir enlevé une vaste tumeur à un malade, M. Béchet lui prescrit l'usage interne et externe de l'*arnica* : par un malentendu de la part des personnes qui soignaient ce malade, l'*arnica* fut évidemment administré avec excès. La plaie fut au quatrième jour frappée par la gangrène et le malade succomba. Nulle circons-

tance ne parut raisonnablement expliquer ce funeste accident, si ce n'est l'action trop énergique de l'*arnica.*

La puissance thérapeutique de l'*arnica* est trop évident pour que cet agent ne soit bientôt d'un usage universel, même domestique : j'ai pensé qu'il fallait prémunir contre les abus qui sont inévitables, lorsque qu'un moyen tombe dans le domaine commun. Les propriétés de celui dont je m'occupe sont si salutaires et si fréquemment réclamées par des accidents plus ou moins graves de traumatisme, qu'il y aurait danger à en laisser répandre l'emploi, sans faire connaître ce que l'expérience enseigne à son sujet. D'un autre côté, l'efficacité de l'*arnica* est souvent invoquée pour attester la supériorité de l'Homœopathie ; des médecins peuvent l'employer pour former leur conviction ; il y a donc obligation de prévenir des fautes qui en définitive nuiraient à mes semblables et à la propagation de l'Homœopathie.

Le fait capital dans l'administration de cette précieuse substance, c'est d'observer avec soin les phénomènes physiques qui s'accomplissent dans la partie lèsée, mais surtout les altérations de la sensibilité : en cette occurence, l'observateur ne doit point cependant concentrer toute son attention sur les symptômes locaux, l'état général du malade devant surtout éclairer son jugement.

Après une action plus ou moins altérante sur nos tissus, que se passe-t-il dans l'organisme ? Bientôt, ou quelques heures après, la partie blessée devient le siége d'une exaltation de sensibilité, d'un gonflement et d'une rougeur qui augmentent plus ou moins rapidement : l'état général participe à l'état local ; la fièvre s'allume et tout le cortége d'une fièvre traumatique se manifeste à des degrés propor-

tionnels á l'intensité de la blessure et de la susceptibilité du sujet. L'intervention de l'action curative de l'*arnica* ne doit jamais complètement anéantir les phénomènes réactifs de l'organisme ; elle doit seulement les contenir dans les limites indispensables à la réparation anti-traumatique. Le médecin doit donc soigneusement observer si la sensibilité locale, si l'érétisme général ne sont pas obsolument dominés par l'action de l'*arnica*, car s'il en était ainsi, il faudrait immédiatement en conclure que le modificateur curatif est devenu toxique.

A un moment plus ou moins éloigné de celui de la blessure, selon l'intensité de celle-ci, après l'administration de l'*arnica*, le malade éprouve une modification particulière, qu'il définit avec peine, dans les phénomènes locaux, surtout dans ses perceptions douloureuses locales ou générales : il souffre encore, mais il ne souffre pas de la même manière qu'avant l'action de l'*arnica* ; sa douleur est moins vive et elle est surtout accompagnée d'un vague sentiment de mieux être très-prochain. Un dernier signe très-caractéristique que ne manque jamais de signaler le malade, c'est la sensation d'un brisement général peu incommode qui a remplacé celle que provoque toujours la fièvre traumatique. Lorsque l'ensemble ou un seul de ces signes se présente à l'observateur, l'usage de l'*arnica* doit être aussitôt suspendu : sa continuation aurait pour effet certain de produire une action curative trop intense qui retarderait certainement la guérison. L'expérience enseigne que dans ces cas, il ne faut revenir à l'administration interne ou externe de l'*arnica* qu'après avoir bien constaté que son action s'est épuisée et que le traumatisme, qui avait mo-

mentanément suspendu sa marche régulière, la reprend, que se réveillent la sensibilité, la rougeur et le gonflement, dans la partie lèsée et que la fièvre générale se rallume.

Il est donc évident qu'il n'y a rien d'absolu dans la nécessité de continuer l'usage, soit interne soit externe de l'*arnica* : la susceptibilité du sujet, l'intensité de la cause traumatique et la nature des lésions peuvent exiger qu'il soit administré pendant plus ou moins longtemps.

La propriété anti-hémorragique de l'*arnica* rend cette substance bien précieuse pour arrêter l'écoulement sanguin abondant qui se fait quelquefois par la blessure d'artérioles qui se dérobent à la ligature. Mais lorsqu'il s'est produit des épanchements sanguins, l'action de l'*arnica* en favorise tellement la résorption, que cette substance n'est pas moins efficace contre les suites d'hémorragies dont le produit est resté dans l'épaisseur des tissus. En ce cas, l'application locale de l'*arnica* doit être faite aussi longtemps que l'épanchement persiste.

Lorsque le traumatisme est compliqué de fracture, l'usage local de l'*arnica* doit être continué jusqu'au moment de la mise en appareil : mais si la fracture est le résultat d'une chute par laquelle une commotion générale a été inévitablement produite dans tout l'organisme, il faut surtout insister sur son administration intérieure, en observant toutefois de ne jamais abuser de ce puissant agent. On évite de la sorte les suites de lésions intérieures que rien ne peut révéler peu de temps après l'accident et qui deviendraient quelquefois, sans la précaution que je signale, sinon l'affection principale, du moins des complications graves.

Lorsque la fracture existe dans le voisinage d'un articulation qui a elle-même souffert, qui a subi une entorse, à un degré plus ou moins prononcé, il faut n'administrer localement l'*arnica* qu'avec une excessive parcimonie. Les tissus fibro-cartilagineux et ligamenteux, à cause de l'abaissement de leur vitalité ne supportent pas le plus léger excès de l'action de l'*arnica*. Plus d'une fois, j'ai vu des entorses devenir graves et même incurables à cause de l'abus qui avait été fait de cette substance énergique, tandis que des distensions articulaires intenses guérissent avec une rapidité qui étonne, par la prise de quelques globules d'*arnica* et l'application de compreses imbibées d'eau très-légèrement arniquée.

Je ne puis terminer ces considérations sur le traumatisme sans spécifier certaines lésions contre lesquelles l'*arnica* m'a toujours paru moins efficace que d'autres substances. Ainsi les distensions forcées des muscles, qui portent sur leur portion tendineuse, sont mieux et plus rapidement guéries par *rhus toxi.* que par l'*arnica*. Si la portion charnue des muscles a souffert, évidemment cette dernière substance sera indispensable; s'il n'en est ainsi, *rhus*, de la 30ᵉ à la 12ᵉ, sera le seul remède efficace.

La glande mammaire, soit à cause de sa position, soit à cause de la susceptibilité de son tissu, est souvent atteinte par des violences extérieures qui, quoique légères, portent toujours les malades à reclamer des soins, à cause des craintes qu'inspirent les souffrances de cet organe. L'action de l'*arnica* dans cette circonstance est toujours très-bienfaisante; mais il faut n'administrer cette substance qu'avec grande réserve, soit intérieurement, soit extérieurement. Les ap-

plications extérieures ne doivent jamais être faites à froid, à cause de l'action malfaisante qui pourrait en résulter pour les organes pulmonaires ; il ne faut pas non plus faire chauffer l'eau arniquée; il faut en élever légèrement la température en y ajoutant un filet d'eau chaude : si après deux ou trois jours de l'usage de l'*arnica*, les souffrances du sein persistent, il convient d'apprécier exactement quels sont les phénomènes locaux. Si la glande est engorgée et douloureuse, il faut remplacer l'*arnica* par *conium* ; si la glande est restée intacte, et que les souffrances soient causées par l'engorgement des tissus ambiants, l'*arnica* convient encore ; s'il n'y a enfin aucun engorgement appréciable, soit dans la glande, soit dans les tissus environnants, et que les douleurs aient leur siége dans le système nerveux de cette région, *rhus toxi* sera le seul médicament à administrer à l'intérieur, les soins extérieurs ne reclamant que des applications propres à entretenir une température égale autour de l'orgame affecté.

Il est d'autres substances telles que *sulf. accid.*, *ruta grav.*, *helianthus annuus* qui, ont été recommandées contre le traumatisme, et dont la pathogénésie révèle effectivement de précieuses propriétés anti-traumatiques : mais l'action de l'*arnica* est généralement si précise et si favorable, que j'ai eu rarement occasion de recourir à d'autres moyens.

DENIS, Médecin.

(*La suite au prochain n°.*)

ÉTUDES

Pathologiques et thérapeutiques sur le Rhumatisme.

—

Nous avons eu souvent occasion de nous occuper de l'affection rhumatismale, dans nos aperçus critiques des médications que l'Allopathie préconise contre elle : nous savons trop combien sont sacrés les devoirs de la *critique* pour les oublier un instant : il ne suffit pas de combattre ce qui est mal, il faut le remplacer par ce qui est bien. De même que les procédés Allopathiques contre le rhumatisme sont une mine inépuisable de calamités sociales, et qu'ils sont en même temps pour la plus vulgaire logique une source intarrissable d'appréciations critiques sévères, de même l'Homœopathie, par ses sages préceptes et sa médication bienfaisante, détruit ou atténue les souffrances arthritiques d'une manière vraiment admirable, et sa conduite comme science et comme art, contre cette cruelle affection, défie les argumentations savantes de la dialectique la plus rigoureuse. C'est donc avec une entière confiance que nous abordons ce sujet, et nous le fesons d'autant plus volonniers que, l'affectiou rhumatismale compromettant très

rarement par elle-même les jours des malades, les médecins de bonne foi qui voudront juger par l'expérience la valeur de la thérapeutique Homœopathique, en saisiront avec empressement l'occasion, qui d'ailleurs ne se fera pas attendre, car nulle maladie n'est peut-être plus commune que l'affection rhumatismale.

Afin de rendre notre travail plus facile, nous le diviserons en deux parties déjà énoncées par son titre; dans la première, nous ne nous occuperons que de recherches pathologiques, et dans la seconde, que de recherches thérapeutiques; enfin des observations prouveront tous les avantages que l'art de guérir peut retirer de ce mode d'envisager la pathologie rhumatismale, mode complètement neuf et exclusivement dû aux enseignements de l'Homœopathie.

Recherches pathologiques sur le rhumatisme.

Connu sous le nom de goutte aiguë ou épidémique avant Thémison, le rhumatisme fut classé par ce célèbre méthodiste dans le cadre nosologique dans lequel il figure encore aujourd'hui; il y a donc plus de vingt siècles que la maladie dont nous allons nous occuper, est devenue l'arène de toutes les idées hypotètiques qui ont servi de base aux innombrables systèmes médicaux qui se sont succédé jusqu'à à nous. Sa nature intime a été l'objet de travaux et de recherches infatigables; sa cause essentielle a préoccupé les esprits les plus éminents; l'humorisme et le solidisme ont tour à tour dominé la pothologie rhumatismale. Le vice arthritique, admis par le plus grand nombre, a été repoussé par d'autres, à la tête desquels il faut citer

Cullen, parce qu'il assure ne l'avoir jamais rencontré dans les humeurs. Tantôt confondus, tantôt distingués l'un de l'autre, le rhumatisme et la goutte sont arrivés jusqu'à nous, à peu près avec les mêmes caractères que ceux qui ont été observés autrefois, et il faut le reconnaitre, la thérapeutique de ces deux affections est aujourd'hui aussi hasardée, aussi aventureuse et aussi mobile que si elle datait d'hier.

La cause d'un fait aussi déplorable ne peut-être que dans la fausse direction qui a été suivie par les observateurs, dans l'étude et l'explication de la phénoménologie rhumatismale : leur esprit, absorbée par des préoccupations systématiques sans cesse renaissantes, égaré par le mirage trompeur des hypothèses, a négligé la signification des symptômes les plus caractéristiques du rhumatisme; la thérapeutique a dû nécessairement recevoir cette impulsion. Les désobstruants furent la conséquence de la théorie de l'obstruction; les incisifs, de celle de l'épaississement des humeurs; les invisquants et les incrassans, de celle des âcres; le *strictum* et le *laxum* enfantèrent les astringeants et les relâchants; la sthénie et l'asthénie, les rafraichissants et les échauffants. La nuit profonde de ces erreurs grossières a été traversée, ça et là, par des éclairs d'une brillante thérapeutique, dûs à l'empirisme ou au hasard, et dont l'art médical n'a pu s'enrichir beaucoup, parce qu'il ignorait les conditions essentielles de leur causalité.

Instruit par toutes les leçons du passé, mais surtout éclairé par le grand et immuable principe, *similia similibus*, Hahnemann nous démontre que l'esprit de l'observation a été absolument stérile toutes les fois qu'il a voulu sonder

les secrets de la nature, et qu'il ne peut y avoir de véritable et fructueuse manière d'étudier les maladies que dans leur caractérisation phénomènale, ou dans l'appréciation de tous leurs symptômes. Notre MAÎTRE va même jusqu'à dire qu'il y a de l'impiété à supposer que l'Etre infiniment bon qui nous a créé, ait placé la notion des remèdes à tous nos maux, ailleurs que dans leur expression symptomatique: Sa sagesse nous a dérobé la connaissance de la cause intime de la santé, elle devait donc nous dérober celle de la cause intime des maladies. C'est donc une pensée blasphématoire que de douter de l'importance exclusive de l'étude des phénomènes appréciables et caractérisant les affections physiques et morales de l'humanité.

L'application de ce précepte à la notion du rhumatisme a ouvert un champ très-vaste et absolument neuf aux investigations de l'Homœopathie : en effet, quel est le phénomène le plus constant, le plus capital que nous observons dans les atteintes rhumatismales? C'est assurément la douleur. La douleur ou lésion de la sensibilité a-t-elle jamais été la source d'une indication spéciale dans la thérapeutique du rhumatisme? Généralisant même ce point de vue, nous ne trouvons dans l'arsénal thérapeutique de l'ancienne École qu'une seule série d'agents, celle des narcotiques, contre les troubles infiniments multipliés de la sensibilité. Or, malgré les services incontestables que l'usage des narcotiques a pu rendre, est-il un seul praticien qui ne sache que leur action est dans l'immense majorité des cas, seulement palliative et temporaire, et qu'en paralysant le cerveau, elle empêche seulement cet organe de percevoir la sensation *douleur*, dont la cause subsiste toujours ?

Vivre c'est sentir, ont dit tous les naturalistes, et la sensibilité est d'autant plus développée qu'on l'observe sur un point plus élevé de l'échelle animale : si la sensibilité est l'attribut par excellence de la vie normale de l'homme, combien cette faculté ne doit-elle pas acquérir de l'importance dans les innombrables modifications morbides dont elle est susceptible, pendant toutes les altérations de la santé !

Dans l'admirable harmonie de l'organisme humain, le Créateur dont la puissance infinie semble exubérante dans tout ce qu'elle fait, à tel point qu'avec une grande simplicité de moyens, elle atteint toujours une multiplicité de buts, le Créateur, disons-nous, a disposé le système nerveux pour accomplir tous les actes physiologiques qui sont du domaine de la sensibilité. La lumière, le son, les saveurs, les odeurs, excitants physiques absolument immatériels par rapport au sens général du toucher, cessent eux-mêmes d'être perçus par le nerf sensitif qui n'a pas mission spéciale d'être impressioné par chacun d'eux. Qui oserait assigner des limites au sens du toucher lui-même, soit qu'il agisse isolément, soit qu'il soit aidé dans ses fonctions par quelques-uns des autres sens, lorsqu'on le voit apprécier avec une admirable précision les qualités les plus variées des corps qui nous entourent ? Si en dehors des manifestations de la sensibilité par les sens, nous recherchions tous les modes d'être de cette fonction dans chaque appareil d'organes, dans chaque organe même, quelle ne sera pas la nomenclature des sensations spéciales dont l'organisme humain sera jugé capable, dans son état physiologique ! Si on réfléchit ensuite à l'infinie variété des causes

morbifiques, matérielles ou immatérielles, internes ou externes, et à leur degré d'action plus multiplié encore, de combien d'altérations ne trouvera-t-on pas la sensibilité susceptible, dans la pathologie de l'homme !

Ces vérités ont échappé jusques à ce jour, du moins aux procédés, sinon aux investigations de la thérapeutique officielle, qui sait à peine, ainsi que nous l'avons dit, opposer des narcotiques ou des excitants diffusibles au plus ou moins d'excitation de la sensibilite. Elles ont frappé toutefois les observateurs profonds de l'admirable organisation de l'homme. Regardé comme un des fondateurs de l'école éclectique, Archigène d'Apamée, celèbre médecin qui exerçait à Rome, sous Trajan, distinguait la douleur en sentiment de tension et de tiraillement : il l'appelait austère, douce, grêle, aiguë, recourbée, gluante, indomptable, constrictive, etc. Il prétendait qu'elle est toujours tiraillante et comparable, en quelque sorte, à l'agacement des dents, lorsqu'elle a son siége dans les membranes ; accompagnée d'un sentiment de stupeur et d'engourdissement, quand elle réside dans les parties nerveuses, et provient de la compression ou de la distention des nerfs ; qu'elle est plus étendue ou moins violente, si elle a les muscles pour siége ; qu'elle est compressive et semblable à celle qui résulterait d'une obstruction, quand ce sont les veines qui souffrent ; qu'elle est pulsative au contraire, si les artères sont affectées. Il cherchait enfin à déterminer qu'elle doit être l'espèce de douleur suivant le viscère malade : la douleur de la matrice est pulsative, rongeante, pongitive ; celle de la rate, sourde et compressive ; celle de la vessie, pongitive et semblable à celle que produirait une li-

gature fortement serrée ; celle des reins, aiguë et pongitive, etc. (1).

Toutes ces distinctions des diverses nuances de la douleur nous sont parvenues, mais les inductions thérapeutiques qui en découlent ayant été de nulle valeur, elles sont restées dans l'oubli.

Sans rechercher d'avantage dans les fastes de l'antiquité, nous retrouvons plus près de nous l'esprit d'observation aux prises avec les difficiles appréciations de l'altération de la sensibilité. L'immortel Bichat nous dit qu'il fut un jour fort embarrassé pour répondre à un opéré qui lui demandait pourquoi il avait senti plusieurs espèces de douleurs, lors de la division des différentes parties du membre qu'on lui avait amputé ; pourquoi la douleur n'avait pas été la même lors de la section de la peau, des nerfs qui traversent le tissu cellulaire sous-cutané, des muscles, de l'os et de la moëlle. Il ajoute que cette question fut insoluble pour lui, tant qu'il n'eût pas découvert que chaque tissu vit à sa manière, et est doué d'un mode de sensibilité particulier. Et ailleurs cet illustre anatomiste s'exprime ainsi :

« De la sensibilité animale dérivent, dans l'état de » santé, toutes les sensations extérieures, la vue, l'ouïe, » l'odorat, le goût, le toucher : toutes les sensations inté» rieures, la soif, la faim, etc. Dans les maladies, quel » rôle ne joue pas cette propriété ! La douleur et ses innom» brables modifications, la démangeaison, la cuisson, le » prurit, le chatouillement, le sentiment de pesanteur, de » fourmillement, de lassitude, de pulsation, de picotement,

(1) Kurt. spreng. t. II. p. 77.

» de tiraillement, etc. etc., ne sont-ils pas autant d'altéra-
» tions diverses de la sensibilité animale? Cent mots ne suf-
» firaient pas pour rendre la diversité des sensations pénibles
» qu'entraînent après elles les affections maladives (1). »

La pathologie moderne a également enregistré ce fait capital des modifications infinies de la sensibilité.

Sauvages a formé la septième classe de sa nosologie des *maladies douloureuses.* Nous pourrions multiplier les citations qui prouveraient irrécusablement combien le besoin d'étudier les nuances des altérations de la sensibilité a été exprimé souvent dans les études pathologiques.

« La douleur locale, dit Broussais lui-même, n'est pas
» inséparable de l'inflammation, même intense. La douleur
» locale de l'inflammation offre beaucoup de variétés qui
» sont subordonnées au mode de sensibilité de la partie et
» au degré de celle de l'individu (2). »

Mais ce dont nous n'avons trouvé nulle mention, c'est de la *spécialisation* des altérations pathologiques de la sensibilité dans ses rapports avec la thérapeutique. Dans l'état physiologique, par des modifications que nos moyens matériels ne peuvent apprécier, l'appareil nerveux est ou non apte à percevoir telle ou telle impression. Le nerf optique qui sent le plus rapide rayon de lumière, restera insensible à la plus violente détonnation, à l'exhalaison la plus fétide, et à la saveur la plus âcre. Pour citer une exemple moins connu, les ligaments, ces tissus réputés insensibles jusques aux travaux de Bichat, n'ont-ils pas révélé leur

(1) Anat. génér. t. I. p. XLIV.
(2) Broussais, prop. de Patholog. C et CI. Exam. des Doct. Méd.

exquise sensibilité, par la traction exercée sur eux, tandis que tous les autres modes de les impressionner les avaient fait juger dépourvus de toute sensibilité? Si les recherches les plus multipliées, si les expériences les plus savantes, si les procédés les plus perfectionnés n'ont pu enseigner aux médecins quel est le *pourquoi organique* de l'aptitude du nerf optique à percevoir le fluide lumineux et ses innombrables modifications, tandis qu'il reste absolument insensible aux plus violentes excitations d'agents tout aussi subtils que la lumière, n'est-il pas évident que c'est toucher au *nec plus ultra* de l'absurdite que de n'admettre en pathologie et en thérapeutique que des maux palpables et visibles et des moyens curateurs que les balances seules puissent doser? Quand on aura pesé et mesuré l'onde sonore, l'atome odorant, le rayon lumineux ou le véhicule des saveurs, alors seulement on aura le droit de repousser l'Homœopathie qui en definitive n'est que l'application d'une loi émanée du Créateur lui-même, loi sublime qui nous enseigne celle de la *spécificité* et comme conséquence nécessaire, celle de l'*impondérabilité* de nos modificateurs. L'oubli ou plutôt l'ignorance de la *spécialité* de toutes les variétés de la douleur dans leurs relations avec la thérapeutique, est devenue, dans l'art de guérir, la cause d'une foule de maux. D'abord, cette ignorance a fait négliger la recherche des moyens propres à remédier à chaque altération de la sensibilité; elle a ensuite contribué à accorder une confiance imméritée à des procédés, utiles d'ailleurs, mais qui sont loin d'avoir rendu tous les services qu'on en attendait. Ainsi, justement confiants dans l'observation du grand Hippocrate, les médecins ont exagéré singulièrement

les conséquences pratiques de cet aphorisme : *Ambo partes non possunt dolere simul ; duobus doloribus simul obortis, vehementior obscurat alterum*, en rapprochant le suivant, *ubi dolor, ibi affluit humor*, pour créer la doctrine de la révulsion et de la dérivation. Cette médication serait assurément infaillible, si le médecin connaissait les caractères spéciaux de chaque douleur, dont les conséquences sont sans doute spéciales et dont les modificateurs efficaces doivent être également spéciaux. La thérapeutique est bien loin ; hélas ! Dans la pratique Allopathique, d'approcher de ce degré de précision. Écoutons l'un de ses plus éminents représentants : « On croit, dit Georget, avoir satis- »fait à toute explication, et précisé des indications bien »rationnelles, lorsqu'on a parlé *de soutenir ou relever les* »*forces, ranimer la vie, réveiller la sensibilité, opérer une* »*révulsion*, etc. Il serait d'autant plus à désirer qu'une sé- »vère observation des phénomènes, éclairée des lumières »d'une physiologie toute positive, vint au secours du pra- »ticien, que cette médication est puissante et fréquemment »employée (1). »

La *spécialisation* de la douleur, par l'expression de la sensation particulière qu'elle cause, est assurément impossible, par l'insuffisance du langage d'une part, et par la difficulté insurmontable qu'éprouve le malade à caractériser exactement ses perceptions douloureuses, et c'est là néanmoins, le seul élément de cette importante question, qu'aient effleuré les pathologistes. Dans l'admirable et mystérieuse disposition du système nerveux de nos sens

(1) Doct. de méd. t. x. p. 511.

il y a cependant, ainsi que nous l'avons fait pressentir, de bien précieux enseignements par rapport à notre sujet : en effet, la lumière, le son, les saveurs, les odeurs, modificateurs de notre sensibilité, ne l'impressionnent que dans des conditions données. De ce fait physiologique l'induction ne doit-elle pas nous porter à admettre que par les modifications pathologiques, notre système nerveux doit être placé dans des conditions telles que des agents extérieurs ou des circonstances particulières ne le modifient aussi que dans des conditions spéciales, et s'il en est ainsi, n'aurions-nous pas trouvé le trait lumineux qui nous signale la spécialité de la douleur ? Une odontalgie, par exemple, est soulagée par le froid ; dans ces conditions, cette affection ne sera-t-elle pas distincte d'une autre ondontalgie aggravée par le froid, mais soulagée par la chaleur ? Une douleur sciatique ou rhumatismale est aggravée par le mouvement du membre malade : peut-on la confondre avec une autre affection en apparence pareille, mais qui est soulagée par le mouvement ? Une forte pression endort et assoupit une douleur ; y a-t-il identité avec celle qu'exaspère le poids de la plus légère couverture ?

Cette nouvelle voie, l'étude des circonstances, ouverte par l'Homœopathie, est destinée à donner à la thérapeuthique un degré de précision que nos adversaires ne peuvent soupçonner. Ils en seront convaincus cependant, lorsque ayant refléchi sur la prééminence de la sensibilité dans notre organisme, à l'état physiologique ; l'orsque ayant médité la génésie des maladies, soit au point de vue vitaliste, soit au point de vue de l'organicisme, ils se seront constitués les observateurs attentifs des phénomènes qui se

produisent à leurs yeux. Mais avons-nous besoin d'appeler de leur obstination devant de nouveaux faits ? Bornons-nous à rappeler une phrase fameuse : « *Écoutez le cri des organes*, disait Broussais. » L'Homœopathie formule ce précepte ; mais elle veut que *le cri des organes* soit entendu, tel qu'il est poussé, et elle condamne une prescription uniforme contre tous les cris des organes.

On s'extasie depuis des siècles sur la vérité de l'aphorisme que nous avons cité ; *ubi dolor, ibi affluit humor ;* et tous les travaux des médecins se sont à peu près épuisés sur l'étude exclusive des désordres causés par la fluxion consécutive à la douleur !! Le plus grand nombre n'ont cru dignes de leur attention que cette fluxion, qui n'est qu'un effet : ô aveuglement, ô déraison !!! Physiologistes, vous reconnaissez la préexistence d'une force qui domine l'organisme matériel tombant sous vos sens ; c'est le système nerveux que vous chargez de la distributien normale de cette force : Pathologistes, vous proclamez qu'une affection matérielle est la conséquence d'une altération de cette force, manifestée par la douleur, et vous ne cherchez la maladie que dans les altérations des liquides ou des solides ; vous éditez de très-savantes pages sur le diagnostic qui est la partie de la médecine qui a pour objet de distinguer les maladies, et vous vous bornez à décrire les altérations des fonctions et surtout les altérations des tissus. Thérapeutes, vous êtes à peu près dénués de moyens, agissant directement sur cette force, première cause de la maladie. Vous écrivez d'énormes volumes sur les altérations des tissus, vous faites de l'anatomie pathologique une science ; eh bien, nous vous le disons hautement, tous vos

travaux ont leur prix, mais ils n'acquerront le complément de leur valeur que lorsque vous aurez créé une science que vous ignorez absolument; cette science c'est *l'anatomie pathologique de la sensibilité*. Hahnemann en a posé les bases et fourni les premiers matériaux : ses disciples les ont grossis, et cette science précieuse aurait déjà acquis d'immenses limites, si votre opposition systématique n'avait paralysé leurs généreux efforts.

Puisque l'anatomie et la physiologie s'accordent à reconnaître le système nerveux et ses fonctions comme dominant tous les autres; puisque la pathologie proclame ce fait comme conforme à l'observation de tous les temps, dans la plus immense majorité des cas, il y a une contradiction évidente dans la direction des études symptomatologiques et thérapeutiques. Le sang et les autres produits normaux de l'organisme constituent assurément les matériaux mis en œuvre par le fluide nerveux, le principe vital, la force, en un mot, qui nous maintient dans un état de santé. Si une cause vient altérer cette force, soit dans son essence, soit dans ses mouvements, ce qu'il est inutile d'examiner ici, il y aura évidemment vicieuse utilisation des matériaux qui naguère servaient à l'entretien de la vie normale. La force, ou le principe vital, par l'atteinte qu'elle aura subie, manifestera de la douleur et ensuite elle constituera, plus ou moins tôt et plus ou moins matériellement, la maladie qui est la conséquence nécessaire de la perturbation qu'elle a éprouvée. En présence de ce tableau génisique de toutes nos affections, par cause interne, on ne comprend pas que l'esprit médical ait concentré toute son activité à connaître et combattre l'effet, négligeant d'étudier sa

cause. On a désempli les vaisseaux sanguins, les vaisseaux lympathiques, on a rejeté au dehors le produit des fonctions désharmonisées, et on n'a jamais pensé à agir sur la force primordiale, sur la puissance dont le trouble est très-certainement la cause de tout l'ensemble pathologique.

En présence de tout accident morbide, et surtout dans la préoccupation où se trouve plongé l'esprit du médecin pour en rechercher les remèdes, peut-il oublier ces admirables paroles de l'illustre et savant professeur de Montpellier : « Qu'est-ce qui forme un homme ? Est-ce une cris-» tallisation ? Est-ce une fermentation ? Est-ce une fabrica-» tion mécanique ? Non : l'homme est le résultat d'une puis-» sance ou d'un dynamisme incompréhensible, survenu par » la rencontre de deux individus de sexes différents, dyna-» misme renfermé dans les véhicules corporels amorphes. » Ce dynanisme primitif, invisible, inconcevable, a-t-il » été *fabriqué*, c'est-à-dire, est-il le résultat d'une affinité » ou chimique ou physique, ou d'une opération mécanique ? » Non ; il faut inventer un nom pour énoncer la succession » causale de ce dynamisme sortant de ses auteurs : il a été » *engendré* et non *fabriqué* et il est de la même substance » que celle dont il procède.

» Quand ce dynamisme *amorphe* a été dans les circons-» tances favorables, il a fait venir à lui les matériaux capa-» bles de former des instruments. Les molécules élémen-» taires s'appellent-elles par leurs affinités chimiques ? Non » pas, elles sont incompatibles entre elles, et la mort vous » l'apprendra bien

» Il est donc évident que la formation des instruments » (organes) est du fait du dynanisme : et le dynamisme est

» la cause, et les instruments l'effet. C'est lui qui après » avoir fait venir les matières premières, les arrange, les » construit, les malaxe, les combine de manière à former » des organes. C'est lui qui les dispose de telle sorte que » l'ensemble soit conforme au type de l'espèce, et que dans » les diverses parties du corps se trouve l'empreinte du ca- » chet de ses parents. Celui qui a fait cet agrégat corporel, » l'habitera, le conservera, le considérera comme le sien, » le défendra contre les attaques du monde extérieur autant » qu'il en aura le pouvoir (1). »

La haute et sévère logique qui a dicté les paroles que nous venons de rappeler ne doit-elle pas dissiper tous les doutes et toutes les erreurs qui pèsent comme de sombres vapeurs sur le champ de la pathologie et de la thérapeutique ?

L'anatomie pathologique matérielle, la lancette, les sangsues, les exutoires, les évacuants de toute sorte constituent certainement de précieuses ressources pour le thérapeute, mais cette science et cet arsenal ont usurpé le rang qu'ils occupent. La logique la plus stricte leur enjoint de céder le pas à l'*anatomie pathologique sensorielle*, (qu'on nous permette cette locution), et aux modificateurs dynamiques de l'organisme humain. Tout ce que la raison a commandé de faire pour agir sur l'arbre artériel et veineux, sur le système lymphatique, etc., la raison commande plus rigoureusement encore de l'inventer par rapport au système nerveux qui est véritablement l'appareil d'organes par lequel le fluide mystérieux qui nous fait vivre se dis-

(1) Le professeur Lordat, leçons de physiologie, 1849.

pense dans tout notre organisme. Par toutes les médications rationnelles de l'Allopathie, on se borne à *ronger la pierre lancée*, il est temps qu'une médication non abusivement rationnelle s'occupe *du bras qui lance la pierre*.

Ce but essentiellement et philosophiquement logique, l'Homœopathie l'a atteint en partie : il suffit au corps médical d'accepter et suivre les conseils d'Hahnemann pour l'atteindre d'une manière complète. C'est ce que nous allons démontrer en fesant l'application des considérations qui précèdent à l'affection rhumatismale.

Le rhumatisme, disent à peu près tous les pathologistes, est une affection qui se traduit sous des formes très-variées, simule fréquemment les phlegmasies et les névroses, sévit, comme ces maladies, sur presque tous les organes de l'économie et se développe plus particulièrement sur un petit nombre de tissus qui semblent seuls pouvoir en être le siége. Les symptômes locaux qui semblent le mieux caractériser cette maladie présentent eux-mêmes une diversité qui n'est pas la considération la moins importante de son histoire. Accompagnée de gonflement, de chaleur, de douleur, et parfois même de rougeur, cette affection ne présente quelquefois qu'un gonflement à peine sensible, d'autrefois une simple douleur. La mobilité du rhumatisme, c'est-à-dire, le transport de cette affection d'une articulation sur une autre, d'un organe sur un autre, de l'extérieur à l'intérieur et *vice-versâ*, constitue encore un de ses phénomènes les plus remarquables.

Nous passerons sous silence tout ce qui est relatif aux divisions scolastiques, pour distinguer le rhumatisme. Quant à son siége et son intensité, notre but ne nous permet pas

non plus de nous arrêter sur l'étiologie rhumatismale, sur l'existence du vice arthritique transmis par l'hérédité Nous passerons immédiatement à l'étude des caractères principaux du rhumatisme.

La *douleur*, disent encore tous les pathologistes, est en général le premier phénomène qui se manifeste. Avant même que le mal soit annoncé par un malaise général, le malade éprouve souvent une sorte de gêne et d'engourdissement dans la partie qui doit en devenir le siége ; puis cette gêne fait place à une véritable douleur bientôt suivie par le gonflement et la chaleur. Cette douleur est variable quant à son degré d'intensité ; cependant le plus généralement elle est très-vive et fait cruellement souffrir le malade ; tantôt elle est pulsative, tantôt lancinante, déchirante, etc. Elle est quelquefois rémittente, et se montre par accès ; elle devient très-vive lorsque le malade cherche à imprimer le plus léger mouvement à l'articulation atteinte. L'impression de l'air, le poids des couvertures, exaspèrent la douleur : elles sont souvent plus vives la nuit que le jour. Enfin la douleur est de tous les phénomènes locaux du rhumatisme celui qui disparait et change de place avec le plus de facilité.

Tel est le résumé exact de l'observation de l'école Allopathique sur le principal phénomène du rhumatisme. Nous ne nous occuperons de la *chaleur*, de la *rougeur* et du *gonflement*, phénomènes rhumatismaux sur lesquels nous avons moins à nous arrêter, qu'après avoir complété nos *études* sur la *douleur*.

Dr BÉCHET.

(La suite au prochain n°.)

CLINIQUE.

La défiance extrême avec laquelle les adversaires de l'Homœopathie accueillent les faits qui en démontrent la valeur clinique d'une manière irrécusable, impose aux praticiens Homœopathes le devoir de ne publier que des observations qui puissent désarmer la critique la plus sévère. Il y a plus encore, l'esprit qui nous est opposé est tellement porté à jeter des soupçons sur l'authenticité de nos relations pathologiques, que nous devons publier de préférence l'histoire des malades qui ont plus ou moins longtemps gémi dans les voies traditionnelles de l'Allopathie. Nous avons tellement à cœur de dissiper les erreurs médicales contre lesquelles nous combattons, que nous tenons à honneur de faire connaître quelques observations qui prouveront, même pour les plus obstinés, que les médecins Homœopathes ne sont point des rêveurs qui imaginent des maladies plus ou moins graves pour se donner la gloire facile de les guérir comme par enchantement. Ce n'est pas que nous nous arrêtions à ce singulier reproche que certains hommes que nous ne voulons point qualifier formulent si souvent contre notre École : mais, nous voulons absolument triompher de l'aveugle obstination que rencontre la

grande réforme médicale, à la défense de laquelle nous avons voué tout notre avenir.

Comment en effet réduire à néant des observations de la portée de celles qui vont suivre ?

L'Allopathie a constaté elle-même, par le ministère de ses représentants le plus justement accrédités, les affections dont il s'agit : Les unes d'ailleurs ne laissent point place au doute ; de vastes lésions de tissus les constituaient : les autres résultant de lésions de fonctions ou de sensibilité, qui avaient résisté aux traitements Allopathiques les plus rationnels, ne permettent pas davantage l'hesitation sur leur importance.

Dans ces conditions, le succès obtenu par la médication Homœpathique devient tellement probant que la mauvaise foi seule peut le renier La mauvaise foi, cette maladie morale qui paralyse tant d'éminentes facultés, pourra-t-elle elle-même rester longtemps encore impassible en présence des documents que l'Ecole Homœopathique peut entasser pour attester sa supériorité : ? Si les *faits* ne parviennent à ébranler les esprits aveuglés par elle, l'opinion publique qui les accueille et les enregistre, les opposera bientôt dans toute *leur brutalité* à la condamnable obstination des hommes qui en appellent sans cesse *aux faits* pour apprécier l'Homœopathie, et qui ne veulent pas analyser ceux qui leur sont présentés.

Nous n'avons certainement pas la prétention d'attribuer une grande puissance à nos actions, car tous les médecins peuvent répeter les expériences que nous avons faites nous-même de bonne foi ; ils peuvent comme nous, par les moyens Homœopathiques, obtenir des guérisons inespérées

par les médications Allopathiques; et alors ils comprendront que notre voix puise une force nouvelle dans la conviction où nous sommes que nous défendons une grande vérité scientifique.

Ire Obs. — Madame Gerin, marchand drapier, rue de la Porte d'Orange à Carpentras, était alitée depuis environ quinze jours: nous avons été appelé auprès d'elle dans le courant du mois d'octobre dernier, à onze heures du soir. Voici quels sont les détails que nous avons recueillis immédiatement.

La malade est agée de 48 ans, elle est d'un tempérament bilioso-nerveux et d'une constitution très robuste: elle ne se rappelle pas d'avoir jamais été malade : l'époque ménopausique elle même n'a pas déterminé chez elle la plus légère indisposition. Dans le courant du mois d'août, à la suite d'une violente colère, survint un trouble dans l'accomplissement des fonctions digestives; bien que l'appétit restât intact, l'épigastre devint le siége d'une douleur sourde et permanente; les digestions furent laborieuses, suivies de renvois et d'aigreurs avec pyrosis : le gros intestin devint parresseux et les selles de plus en plus difficiles. Elle combattit ces diverses incommodités par des infusions de thé ou de tilleul, prises après le repas. Malgré l'insommie qui accompagna ces divers symthômes, l'état général de la malade resta assez satisfaisant. Environ trois semaines après, des sueurs matutinales, regardées d'abord comme avantageuses, n'apportèrent aucun amendement à cette indisposition. C'est dans cette occurrence qu'un praticien Allo pathe, d'un mérite personnel incontesté, fut consulté par

Mme Gerin, pour combattre surtout la constipation opiniâtre dont souffrait la malade.

De l'eau de poulet et des lavements émollients lui furent ordonnés dans ce but ainsi qu'un régime diététique approprié à son état. Malgré l'emploi de ces moyens, qninze jours environ s'écoulèrent sans qu'une amélioration notable survint : un bain entier fut prescrit, et à la suite de ce bain, la malade ayant eu froid, sa posltion s'aggrava Le lendemain en effet, des vommissements bilieux se manifestèrent, la fièvre s'alluma et la malade dùt garder le lit. Une application à l'épigastre de 18 sangsues, des cataplasmes émollients et des potions calmantes n'amendèrent nullement la gravité de cette situation : une deuxième application de sangsues fut faite à l'anus, six jours après, et des lavements savonneux furent opposés à la constipation qui devenait de plus en plus rebelle. Nulle amélioration ne survenant, il fut proposé à la malade d'ouvrir, avec la poudre de Vienne, un cautère volant sur la région pylorique : ce moyen fut obstinément refusé et à cause de ce refus, un honorable praticien dont l'expérience égale la science, fût adjoint au médecin ordinaire qui en avait exprimé le désir. Le lait de vache fut prescrit alors et bien supporté le premier jour ; mais le lendemain, les vomissements reparurent avec la même intensité : une potion calmante probablement opiacée, fut d'abord refusée par la malade qui l'accepta quelques jours après, et qui n'en obtint qu'un amendement momentané. La situation de Mme Gerin devenant inquiétante, à cause de la nature des symptômes qu'elle éprouvait et surtout à cause de leur opiniatreté, un prêtre fût mandé auprès d'elle.

Peu d'instants après, nous étions nous même appelé pour lui donner des soins. Désireux de ne jamais manquer aux égards dûs à la confraternité, surtout lorsqu'elle est relevée par la science, le talent et l'expérience, nous déclarâmes que nous ne voulions point consentir à accepter cette malade avant que les honorables praticiens qui nous avaient précédé auprès d'elle, fussent avertis de la nouvelle décision prise par sa famille. En même temps, nous les fîmes inviter à se rendre auprès de la malade : comme on doit s'y attendre, l'Homœopathie fut jugée indigne de cet honneur, et le lendemain matin nous fûmes libre de nos actions.

Nous constatâmes alors l'état suivant : peau chaude et sèche; pouls petit, dépressible, accéléré et battant environ 120 pulsations par minute; *facies* légèrement crispé, teint jaune, un peu ictérique ; la langue, sans être sèche, est recouverte d'une salive épaisse et gluante ainsi que d'un enduit blanc jaunâtre ; la soif est peu vive. La région épigastrique est le siége d'une douleur sourde que n'aggrave nullement la pression ; le ventre est souple et l'examen que je puis faire des organes abdominaux exclut toute présomption d'affection organique. Les urines sont, me dit-on, rares et sédimenteuses, et la constipation des plus inteuses. Depuis bien des jours, les lavements ne déterminent plus aucune évacuation. Mais le symptôme qui domine toute la scène pathologique est sans doute le vomissement qui se repète à de très-courts intervalles et qui plonge la malade dans l'accablement le plus funeste. Il se produit spontanément, presque sans cesse, ainsi que nous venons de le dire, sans même que l'injection de quelques cueillerées de boisson

le provoque. L'accablement du moral n'est pas moindre que l'accablement physique. Mme Gerin paraît profondément pénétrée de la gravité de sa maladie dont elle redoute l'issue.

L'ensemble des symptômes et surtout la cause première de la maladie (la colère) ne nous permettait pas d'hésiter un instant sur le choix du médicament approprié à l'état de Mme Gerin : quatre globules *nux vomica* 30e dilution, furent donc dissous dans 90 grammes d'eau distillée, et la malade dût en prendre une cueillerée à bouche de trois en trois heures, à partir de 8 heures du matin ; eau fraiche en très-petite quantité pour boisson.

A notre visite du soir, nous apprenons avec satisfaction que dès la première cueillerée de la dilution, les vomissements ont cessé de se produire et que successivement dans le courant de la journée, les nausées qui ont persisté malgré la cessation des vomissements, et la douleur épigastrique ont graduellement disparu. La malade éprouve un sentiment de bien être général, son moral s'est relevé et cependant la fréquence du pouls, l'état de la peau et la constipation sont les mêmes. Nous ne changeons rien à la médication du matin et nous ordonnons d'épuiser notre première prescription.

Le lendemain, nous sommes mandé de bonne heure auprès de la malade qui a peu ou mal dormi et chez laquelle les vomissements se sont reproduits presque avec la même intensité, dès cinq heures du matin. Nouvelles angoisses, nouvelles inquiétudes. Étions-nous en présence d'une aggravation causée par *nux vomica* ou d'un retour spontané à l'état morbide primitif? *Chamomilla*, répondant très-bien

aussi à l'indication étiologique et étant d'ailleurs un des antidotes de *nux vomica*, nous en prescrivons quatre globules de la 15e, à prendre comme précédemment.

Nous constatons à notre visite du soir que ce nouveau médicament a passé inapperçu ; la journée a été mauvaise, les phénomènes morbides habituels se sont produits sans interruption. A cause de l'appropriation présumée par nous de *chamomilla*, nous ne modifions pas notre prescription du matin.

Le lendemain, la situation ne s'étant pas améliorée, nous en concluons que le retour des vomissements n'est point dû à l'action aggravative de *nux vomica*, et nous en prescrivons une 2e dose de la 24e dilution, à prendre comme ci-dessus. Elle est suivie d'un effet aussi satisfaisant que la première, et le soir, nous constatons nous même une amélioration sensible, sous tous les rapports Nous apprenons que les vomissements ont également disparu après la 1re cueillerée de *nux*, dès la même nuit ; des évacuations alvines ont rejeté au déhors des matières très-abondantes et très-dures, et ont été suivies de quelques heures de bon sommeil. A notre visite du matin, nous reconnaissons pour la première fois que le pouls s'est ralenti notablement et que tout l'ensemble des symptômes présente une amélioration analogue. Pendant deux jours, nous demeurons spectateurs de la crise favorable qui s'opère par les voies inférieures, et pendant laquelle l'état de Mme Gerin s'améliore très-rapidement. Au troisième jour cependant de cette crise bienfaisante, les selles nous paraissant s'éloigner, nous prescrivons de nouveau, à prendre en une seule fois, trois globules *nux*, 18e dilution.

Nous passerons sous silence les détails de la convalescence qui a été immédiate, et nous nous bornerons à dire que douze jours après notre entrée dans la maison de Mme Gerin, elle prenait part aux repas de sa famille, et que peu de jours après, elle partageait ses travaux.

2e Obs. — Dans le courant du mois de juillet dernier, nous fûmes consulté par le nommé Charbelet, cultivateur à Malaucène. Il est agé de 29 ans, son tempérament est lymphatique, bien que jamais avant l'affection qu'il porte en ce moment, il n'ait été atteint d'aucune manifestation morbide propre à cette constitution. Il y a environ deux ans, un bouton lui survint à la partie interne et moyenne de la jambe : une plaie succèda à cette éruption : peu à peu elle s'agrandit et la jambe devint le siége d'un engorgement très-considérable qui aujourd'hui donne au membre malade l'aspect de l'éléphantiasis. La plaie irrégulièrement arrondie et circonscrite par des bords taillés à pic et frangés, occupe une étendue dont le plus grand diamètre est d'environ dix centimètres : sa profondeur est d'environ cinq ou six centimètres. Le fond parfaitement uni, baigné par le pus sanieux qu'il sécréte en très-grande abondance, présente une surface concave d'un rouge lie de vin. Ce membre n'est le siége d'aucune douleur vive, le reste de l'organisme ne présente aucune altération. Le malade n'a jamais eu ni la gale, ni la syphilis.

Dès l'origine de cette affection, il a eu recours à divers médicaments empiriques qui ont complètement échoué, ainsi que ceux d'un confrère Allopathe aussi instruit que consciencieux, qui pendant fort longtemps lui a donné ses soins.

Nous lui prescrivons cinq globules *lycopodium*, 300e dilution, dissous dans 120 grammes d'eau distillée, à prendre en quatre fois, dans une seule journée. Nous recommandons une très-grande propreté et un pansement avec le cérat. Trois semaines après, le malade revient dans notre cabinet et nous sommes surpris de l'amélioration survenue dans l'état du membre affecté. L'engorgement a diminué d'un tiers environ, la plaie, si profonde naguère, est couverte de bourgeons charnus qui s'élèvent au-dessus du niveau des téguments, la suppuration est moins considérable et de meilleure nature. Quelques *doses saccharines* lui sont seulement données, pendant un mois, au bout duquel le malade revient à nous, guéri aux trois quarts : le membre est presque réduit à son volume normal, la plaie, à peine large comme une pièce d'un franc, est d'un bon aspect et la suppuration presque nulle. *China*, *silicea* et *arsenicum* que nous prescrivîmes successivement, ont achevé cette guérison.

3e Obs. — En fin octobre dernier, nous fûmes appelé à Saint-Pierre de Vassol, pour donner nos soins au nommé Hilarion Constant, cultivateur, agé de 38 ans. Cet homme d'une constitution robuste d'ailleurs avait, il y a huit jours, vu poindre sur le dos de la main gauche un bouton pruriteux de mauvais aspect. Bientôt la main s'engorgea et une suppuration ichoreuse et fétide s'établit autour de ce bouton, un malaise général se déclara, le malade perdit l'appetit, une fièvre intense vint compliquer cet état. Une chaleur brûlante caractéristique de l'affection charbonneuse parcourut tout le membre et plongea le malade dans une vive souffrance.

Un médecin Allopathe appelé en temps opportun prodigua à ce malade des soins que nous n'avons pas à apprécier, et qui ne modérèrent nullement la puissance désorganisatrice de cette cruelle affection.

Nous trouvâmes le malade dans l'état suivant : la peau est d'une chaleur âcre, le pouls très-accéléré, mou et dépressible; le facies presque hippocratique, la soif vive, la langue rouge et sèche ; les urines rares, les cavités sont saines. Le membre affecté est engorgé jusqu'à l'aisselle, il est d'un rouge violacé, surtout en descendant sur la main dont le dos est couvert d'une plaie du plus mauvais aspect. Le pus liquide et mal lié qui s'écoule de cette plaie est tellement abondant qu'un vase est placé au-dessous de la main pour le recevoir. Le membre entier est le siége d'une douleur si vive que le malade ne nous permet pas de l'explorer pour apprécier l'étendue des clapiers purulents que nous supposons exister dans l'épaisseur des tissus.

Nous prescrivons immédiatement cinq globules *arsenicum*, 300ᵉ dilution, dans 120 grammes d'eau distillée à prendre par cueillerée à bouche de trois en trois heures. Lotions d'eau vineuse sur le membre, et eau pannée pour boisson.

Vingt-quatre heures après, la scène a complètement changé, le pouls s'est relevé, la peau est d'une chaleur naturelle, le facies est bon, la bouche est humectée et la soif modérée. Le membre a considérablement diminué de volume, la rougeur est plus circonscrite et n'est nullement violacée : la plaie est parfaitement détergée et la suppuration est normale, soit quant à sa qualité, soit quant à son abondance; mais ce qui est le plus important à noter c'est que la sensation de brûlement si prononcée la veille a

complètement disparu, et ce, dès les premières cueillerées du médicament. L'état général du malade est au reste aussi satisfaisant que possible.

Sans aucun autre moyen, la guérison de cette grave maladie a été complète vers le dixième jour.

4e Obs. — Le 10 octobre dernier, notre ami et confrère le Dr Reynard se trouvant avec nous à Méthamis, nous fit l'honneur de nous demander notre avis pour un malade qui l'intéressait vivement, autant par la nature de son affection qu'à cause de l'insuccès des divers moyens employés par lui jusqu'alors : voici ce dont il s'agit :

Le nommé Chauvet, agé de 35 ans, cultivateur très robuste, se fit extraire une dent, en fin août, à propos d'un odontalgie dont il souffrait cruellement depuis trois semaines environ. Dès lors ce malade fut libre de toute douleur : mais peu après, une névralgie semi-latérale de la face se déclare avec une intensité croissante, et avec ce caractère particulier, qu'elle était de temps en temps et subitement suspendue pendant des intervalles de trois à quatre minutes. Cette douleur très-vive d'ailleurs n'était ni soulagée ni aggravée, soit par le froid, soit par le mouvement, soit la nuit, soit le jour. La sensation qu'éprouve le malade est trop vive pour qu'il puisse en caractériser la nature par un mot, cependant, il finit par nous dire qu'il lui semble que des dents lui déchirent continuellement les chairs. Il était évident que cette affection du nerf facial n'offrait aucun caractère précis, si ce n'est l'intermittence de la douleur, aussi est-ce dans ce caractère que nous avons crû devoir puiser l'indication de la substance appropriée à ce cas névropathique.

Notre confrère nous ayant dit que c'était vainement qu'il avait saigné et purgé ce malade, mais qu'il espérait le soulager par les antispasmodiques et les sédatifs, nous l'engageàmes à épuiser les ressources Allopathiques, lui promettant de nous charger du malade, s'il ne parvenait à le guérir. Nous étions d'autant plus porté à en agir ainsi, que notre ami M. Reynard est depuis long-temps désireux de constater par lui-même l'efficacité du traitement Homœopathique : il était donc important de le laisser user tous les moyens dont il croyait pouvoir disposer contre cette rebelle affection.

Un mois après environ, le nommé Chauvet vint à nous, toujours également tourmenté par sa cruelle maladie, malgré les derniers agents dirigés contre elle. Nous lui prescrivîmes cinq globules *arsenicum*, 300e, dans 120 grammes d'eau distillée, à prendre par cueillerée toutes les trois heures : il était alors 10 heures du soir. Le lendemain à midi, nous apprimes à notre visite que dès la première cueillerée, le malade avait été soulagé et qu'il s'était endormi après la seconde. Le sommeil non interrompu qu'il avait goûté suspendit nécessairement l'usage du médicament. Pendant quatre jours que dura son séjour à Carpentras, la douleur ne reparut pas : mais environ trois semaines après, Chauvet revint dans notre cabinet pour nous annoncer qu'il craignait une récidive, à cause de quelques vagues douleurs qu'il avait ressenties dans la région primitivement affectée. Une nouvelle dose *arsenicum* 300e l'a de nouveau debarrassé ; nous l'avons revu depuis lors plusieurs fois, et sa guérison ne s'est point démentie.

Qu'il nous soit permis de signaler la courtoise confraternité dont le corps médical Allopathique nous donne de trop rares exemples et que, dans cette circonstance, M. le Dr Reynard a su pratiquer envers nous avec autant de sincérité que de distinction (1).

Carpentras, le 10 décembre 1853.

Dr AUGIER.

---

(1) Que ceux qui élèvent quelque doute sur l'importance de la grande loi thérapeutique, *similia similibus curantur*, et sur celle de l'action des doses infinitésimales, méditent les faits qui précèdent : nous ne pouvons les laisser passer sans les faire suivre de quelques considérations.

D'abord, les cas pathologiques dont il s'agit sont indéniables ; l'autorité de l'écrivain qui les rapporte est corroborée de celle de confrères Allopathes dont le nom n'a pu être publié dans chaque observation, mais qu'il sera facile de connaître par quiconque le voudra. Chacune de ces maladies a été longuement traitée sans succès, et a en quelque sorte épuisé les ressources de l'Allopathie : la médication Hannemanienne en a triomphé au contraire avec une simplicité de moyens qui étonne. En présence de tels contrastes, il est impossible qu'un esprit sérieux n'en recherche la cause. La vérité fondamentale de l'Homœopatie, et *l'expérimentation pure* peuvent seules élever l'art médical à ce degré de précision dans les indications, et à cette certitude de résultats, que nous admirons dans les observations de notre ami le Dr Augier.

Elles offrent également un très-haut intérêt pour les Homœopathes eux-mêmes : notre confrère n'a prescrit dans trois cas que de très-hautes dynamisations ; l'effet en a été évident : cette publi-

OBSERVATIONS D'ENCÉPHALITE (1)

—

Vous m'avez si souvent engagé à étudier l'Homœopathie et à expérimenter sa médication, les résultats que j'ai obtenus sont tellement conformes à vos prévisions, qu'il est de mon devoir de vous en faire connaître quelque uns. Je ne puis vous donner l'historique de toutes les affections aiguës dont j'ai triomphé avec des globules Homœopathiques, le temps me manquerait pour remplir cette tâche et d'ailleurs, je n'ose aspirer à occuper une trop grand place

cation servira donc à fixer bien des incertitudes sur les limites à donner au dynamisme médicamenteux. Notre conviction personnelle sur ces préparations, dans certains cas et pour certains médicaments, est depuis longtemps établie ; *l'Arsenic* et le *Lycopodium* sont quelquefois spécialement préférés par nous et aux très-hautes dynamisations, et plus d'une fois, ces préparations nous ont permis d'obtenir des guérisons que nous ambitionnions vainement par les préparations ordinaires de ces mêmes substances. nous n'avons pas la pensée de traiter ici cette question que nous nous proposons d'aborder plus tard.

Dr BÉCHET.

(2) Ce Mémoire nous a été adressé sous la forme épistolaire que nous lui laissons, nous bornant à en retrancher ce qui nous est personnel, et qu'avait inspiré à l'auteur la bonne et vieille amitié qui nous unit.

dans la publication que vous dirigez, si toutefois ce Mémoire est jugé digne d'elle.

Avant de vous parler de mes premiers pas dans la pratique de l'Homœopathie, j'ai à vous faire un aveu ; malgré la confiance que j'ai en vos paroles, malgré de nombreuses et brillantes guérisons que je connaissais et qui avaient été obtenues par la médication Homœopathique, je continuais à m'abstenir d'étudier ce que vous appelez à si juste titre LA GRANDE RÉFORME MÉDICALE, trouvant infiniment plus commode de puiser dans l'arsenal de l'Allopathie où je pouvais, sans nouvelles études, choisir les armes dont j'avais appris à me servir. Plus d'une fois j'ai été frappé de leur impuissance, mais nulle voix ne m'avait appris qu'il en existait d'autres d'une meilleure trempe. Il n'en a pas été de même lorsque dernièrement, ayant tout épuisé auprès du premier malade dont je vais vous transmettre l'observation, je me suis souvenu de votre *Mémoire sur la Méningite épidémique*, et de l'efficacité du traitement Homœopathique contre cette désastreuse affection. La gravité de l'état de ce malade a triomphé de ma coupable apathie : j'ai essayé du traitement Homœopathique en désespoir de cause, et la plus magnifique guérison est venue me convaincre de la puissance admirable des globules, tant ridiculisés par les aveugles qui ne veulent point voir.

1re. OBS. — Le 1er août 1853, je fus appelé vers les neuf heures du matin, auprès du sieur Roumanille, tailleur d'habits, à Noves. Ce malade, âgé de 35 ans, d'un tempérament nervoso-sanguin, est alité depuis deux jours. Sans cause appréciable, Roumanille a été brusquement forcé de suspendre ses occupations : les symptômes qui

l'ont atteint dès le principe n'ont cessé de prendre de l'intensité jusques au moment où j'arrive auprès de lui. Je constate l'état suivant : la face est rouge, les yeux sont injectés, la peau est chaude; le pouls, plein et dur, bat cent pulsations par minute ; les battements du cœur et des carotides sont très-énergiques. Toute la surface cranienne est le siége d'une douleur obtuse : de temps en temps le malade délire, et j'observe quelques rares soubresauts de tendons; urine très-rares. Diète, tisanne émolliente et large saignée.

Le soir, l'état du malade s'est aggravé ; le délire est continuel ; la chaleur de la peau est âcre, le pouls bat cent cinq pulsations à la minute. Je pratique une autre forte saignée et j'applique des sinapismes aux extrémités.

On vient m'appeler, le 2, à cinq heures du matin : le malade est beaucoup plus mal : malgré les évacuations sanguines de la veille, l'affection a fait des progrès effrayants. Le pouls, à peine sensible, bat cent quinze pulsations à la minute, tandis que les battements de cœur sont on ne peut plus énergiques ; le délire est des plus violents, on ne peut retenir le malade dans son lit; il est dans une agitation continuelle. Je prescris immédiatement une application de vingt sangsues aux apophyses mastoïdes ; un lavement purgatif et quelques grains de calomel.

A deux heures de l'après-midi, je suis rappelé auprès du malade dont l'état est on ne peut plus alarmant ; quelques vomissements bilieux ont eu lieu dans la matinée ; le pouls bat cent seize à la minute ; les traits du malade sont crispés et ont une expression menaçante ; les yeux sont brillants et le regard fixe ; mouvements carpologiques ; urines nulles.

C'est dans ce moment extrême que maudissant l'inefficacité désespérante du traitement *dit* le plus rationnel, une inspiration soudaine me rappella vos succès contre la *méningite épidémique*. Je rentrai chez moi, et quelques instants après, j'apporte au malade une dilution *aconit.* 12ᵉ et une dilution *belladona.* 15ᵉ, dont je prescris une cuillerée à bouche de deux en deux heures, en les alternant.

Le 3, à 7 heures du matin, j'apprends que l'agitation extrême de la veille a peu à peu cédé; le délire a été de moins en moins violent. Je constate qu'une douce moiteur de la peau a remplacé la chaleur âcre d'hier; le malade est affaissé, parfois il répond aux questions que je lui adresse; le pouls bat cent onze à la minute. Même prescription.

A ma visite du soir, je constate que l'amélioration s'est confirmée : tout le corps du malade est couvert d'une douce sueur; le délire a presque complètement cessé, le malade répond mieux que ce matin; le pouls bat cent deux, les urines ont reparu. Même prescription.

L'état de mon malade n'a cessé de s'améliorer d'une manière rapide jusqu'au 7, où son pouls ne bat plus que 65 pulsations par minute. Tous les autres symptômes morbides étant dissipés, je permets une tasse de bouillon, toutes les trois heures. J'ai guidé sa convalescence jusqu'au 12, où j'ai pris congé de lui, parce qu'il était, sauf la faiblesse, parfaitement rétabli.

Il serait oiseux de vous dépeindre l'impression qu'un tel fait produisit sur moi : tout ce dont je puis vous donner l'assurance, c'est que dès ce moment, tous mes efforts se sont concentrés sur ce but, de faire jouir au plutôt des bienfaits de l'Homœopathie tous ceux qui me confient leur

santé. La tâche est difficile; vous me l'avez considérablement amoindrie, par vous-même, et surtout par la présence de notre vénérable curé, M. Gidde, dont vous avez fait depuis longtemps un si fervent apôtre : son zèle et son instruction Homœopathiques ne sont égalés que par sa charité qui donne à la science bienfaisante d'Hahnemann tout le temps dont lui permet de disposer son saint ministère.

A cause de leur grande analogie, je rapporte à la suite du fait précédent, le suivant qui est le plus récent de mes succès, par l'Homœopathie.

2me. Obs. Le 12 de ce mois, j'ai été appelé auprès de la femme Gaillet, dit Laquet, à St-Andiol Cette malade, d'un tempérament lymphatique, est âgée de 22 ans : elle est accouchée depuis vingt-et-un jours ; sa parturition a été normale ; mais elle souffre de crevasses au sein droit. Je lui prescrits des lotions avec de l'eau arniquée et trois globules de *sulfur*, 30e, de trois en trois jours.

Le lendemain matin, je suis appelé en toute hâte pour cette malade qui a vomi toute la nuit, souffrant d'une céphalalgie des plus intenses, et constamment préoccupée comme par un effroi. Le pouls n'offre aucune modification notable. Je lui prescris, *ipec.* 3e, une dose de trois en trois heures.

Dans l'après-midi, je suis mandé de nouveau ; depuis midi, le délire s'est manifesté chez cette malade et son intensité s'est accrue d'une manière effrayante. Six hommes peuvent à peine la retenir dans son lit : elle cherche à mordre, sa figure est d'un rouge violacé, regard strabique, pupilles très-dilatées; les carotides battent violemment ; le pouls est très-accéléré, concentré et obscur ; état

convulsif de tous les muscles du corps. Cinq globules de *belladona*, 9e, sont dissouts dans un demi verre d'eau et je lui en fait boire une cuillerée à café de cinq en cinq minutes, ce à quoi je ne puis parvenir qu'à grand peine et non sans danger ; car, malgré les précautions que je prends, la malade est parvenue à me mordre au doigt.

A quatre heures, l'excitation fut calmée d'une manière sensible et peu à peu la malade tomba comme dans la prostration ; cependant le pouls se releva. A ce moment, j'ai cru devoir alterner l'*aconit.* et la *belladona* de deux en deux heures. L'amélioration se confirmant, je quittai la malade, qui à dix heures demanda son nourrisson.

Le lendemain, je trouve cette jeune mère presque convalescente ; les urines qui étaient supprimées, sont rendues régulièrement depuis minuit ; la peau est chaude, le pouls est légèrement fèbrile ; il y a de la soif, mais l'état cérébral est irréprochable ; il ne reste du côté de la tête qu'un endolorissement vague ; la figure est bonne, le regard naturel. Je prescris la continuation d'*aconit.* et *belladona*, alternés de trois en trois heures.

Le lendemain, j'ai pu permettre un bouillon, et la malade est aujourd'hui parfaitement remise de cette courte mais violente affection encéphalique.

Noves, 20 janvier 1854.

LACROIX, Médecin.

DE LA SAIGNÉE.

En proscrivant les antiphlogistiques, l'Homœopathie a touché à la pierre angulaire de la thérapeutique ; en portant la main sur ce palladium de la veille médecine, ne devait-elle pas être repoussée avec autant de mépris que de colère ?

Vainement Hahnemann, faisant appel au simple bon sens, avait demandé comment on pouvait prétendre qu'un sujet actuellement plein de santé, et qui par conséquent n'avait qu'une *quantité de sang normale*, se trouverait dans quelques heures en avoir *plusieurs livres de trop*, s'il venait, sous l'influence d'un refroidissement, à contracter une pneumonie ou un rhumatisme. Cette objection fut trouvée peu scientifique, quoique le célèbre Bordeu n'eût pas dédaigné de se servir du même argument dans son histoire de la médecine. Hahnemann avait encore avancé que les maladies étant toutes d'origine *dynamique*, et reconnaissant pour cause un trouble dans la force vitale, s'attaquer à la masse du sang, dans le cas même où l'on démontrerait qu'elle était devenue absolument ou relativement en excès, c'était s'adresser à *l'effet* et non à *la cause*, et que, en dépit des émissions sanguines, celle-ci continuerait d'agir jusqu'à ce qu'elle se fût épuisée d'elle-même, ou qu'elle eût entraîné une terminaison fatale.

Ce n'était donc pas par les prétendus antiphlogistiques, qui n'atteignaient point la cause de la maladie, mais par des agents *directs et spécifiques* qu'il fallait la combattre. Or, ces agents directs ne pouvant guérir qu'à la condition de provoquer une réaction salutaire de la force vitale, tout ce qui tendait à épuiser cette force se trouvait diamètralement opposé à la guérison. Il ajoutait que, dans les cas les plus heureux, lorsqu'on avait triomphé, à l'aide des émissions sanguines, d'une maladie aiguë, on laissait ensuite l'organisme dans un état d'épuisement qui l'exposait à des récidives plus graves que la première atteinte, et qui favorisait surtout le développement de maladies chroniques dont le principe était démeuré latent jusque-là, soit même d'inflammations aiguës subordonnées à ce même principe.

Que pouvaient ces arguments contre les convictions de l'École de Paris? Et que venait faire cette doctrine *des spécifiques à doses presque infinitésimales?* Cette doctrine qui répudiait les antiphlogistiques, que venait-elle faire en face de la doctrine physiologique qui produisait, comme sa dernière expression, la méthode des *saignées coup sur coup?* Elle ne recueillit et ne devait recueillir que le dédain, et ne put obtenir d'être mise à l'épreuve ni même discutée par des adversaires qui ne reconnaissaient d'autre médecine que la médecine *rationnelle*, ni d'autre thérapeutique que celle *des antiphlogistiques*. Et, en effet, s'il est une loi consacrée dans l'École de Paris, n'est-ce pas celle-ci : que dans le plus grand nombre des maladies, la *surabondance absolue ou relative du sang jouant le principal rôle, il est toujours nécessaire d'en extraire une quantité plus ou moins considérable?*

Une réaction se prépare, nous en convenons, et le controstimulisme des Italiens a commencé de ramener dans la thérapeutique l'emploi des médicaments ; mais cet exemple sans règle et sans mesure laisse encore le premier rang aux émissions sanguines. Et qui oserait répéter, après Hahnemann, que les émissions sanguines *n'empêchent pas les congestions et les inflammations de se développer ni de s'étendre ?* Car ce n'est pas la surabondance du sang qui produit ni qui entretient les inflammations ; c'est une *autre cause*, et c'est à cette autre cause qu'il faut s'adresser par des moyens directs, et non par les émissions sanguines, qui, au lieu de l'affaiblir, ne font que lui donner plus de prise sur l'organisme épuisé. Que l'École le sache cependant : c'est elle-même, *ce sont ses professeurs et ses coryphées qui se sont faits les échos de Hahnemann*, qui ont répété chacune de ses affirmations, et qui lui ont donné toute la force de leurs propres témoignages et toute l'évidence de démonstrations scientifiques. Ce ne sera plus Hahnemann qui parlera, ce sera l'*École d- Paris.*

Nous allons faire l'examen des émissions sanguines, et Dieu veuille que tous les esprits en soient assez vivement frappés pour que cette pratique funeste disparaisse de l'art médical, et ne soit plus qu'une rare et très-rare exception.

Le rudiment primordial de l'embryon apparaissant sous la forme d'un globule sanguin, il est évident que c'est le sang que le principe de vie organise d'abord, dont il fait sa résidence, et dans lequel il puise, à mesure qu'il le développe, les matériaux propres à former l'organisation. Il est donc le réceptacle de la vie, *anima omnis carnis in sanguine est*, dit le Lévitique. Bordeu l'appelait de la *chair coulante.*

Faire couler le sang, c'est donc affaiblir la vitalité. Or, la vie chez un individu peut-elle être en excès? Non, mille fois non.

En vain objecterait-on que, dans les inflammations, les vaisseaux sont engorgés, et que le sang fait effort pour les rompre et s'échapper. Eh bien! soit, il est en état d'effervescence, il bouillonne, ce qui ne prouve pas sa *surabondance*, mais *le trouble dynamique du principe de vie* dont il est imprégné et qui l'anime. Versez, par exemple, dans un vase, la moitié du lait qu'il peut contenir, et placez-le sur un foyer ardent; bientôt la chaleur, dilatant le liquide, le fera déborder de toutes parts; retranchez une partie du liquide; et le reste continuera de bouillir, de se répandre, ou de s'évaporer. La *soustraction du lait* que vous avez opérée n'a donc rien changé *aux effets de l'ébullition*, tandis que si vous aviez cessé de l'exposer à l'action de la chaleur, tous les phénomènes ci-dessus exposés auraient disparu.

Il en est ainsi du sang dans les inflammations. *Ce qui l'agite*, c'est *la cause morbigène qui porte le trouble dans sa vitalité;* ce n'est pas LE VERSER qu'il faut, mais AGIR SUR SON DYNAMISME, SUR LA FORCE QUI L'ANIME, en attaquant la cause qui l'a désaccordé; de même que pour rendre le repos au lait en ébullition, on l'ôte de dessus le feu.

Oh! si les inflammations avaient pour cause un excès dans la masse du sang, les saignées, par la soustraction qu'elles opèrent, seraient un remède souverain Mais il n'en est pas ainsi: « *Les congestions*, dit Dubois, dans sa Pathologie générale, *sont dues à des phénomènes essentiellement vitaux. Elles sont indépendantes de la quantité plus ou*

moins grande de sang. La preuve en est en ce qu'elles surviennent, LE PLUS FRÉQUEMMENT, CHEZ LES SUJETS LES PLUS DÉBILES, CHEZ CEUX OU, EN MÊME TEMPS, LA QUANTITÉ DE SANG EST LA MOINS CONSIDÉRABLE. » Or, les inflammations étant le résultat d'une perturbation vitale, ne peuvent être guéries par la saignée, qui est une pratique toute matérielle dans son action et dans ses effets directs, attendu qu'un fait physique ne peut modifier un fait dynamique. Mais confirmons par les documents de l'expérience ces enseignements de la science théorique.

MM. les professeurs Andral et Gavarret ont fait, il y a quelques années, des expériences sur l'etat du sang dans un grand nombre de maladies, et ils ont été amenés aux résultats suivants : 1° *il y a une classe entière de maladies dans laquelle le sang présente, comme altération constante*, UNE AUGMENTATION DE FIBRINE. Cette classe de maladie est LA CLASSE DES INFLAMMATIONS. (*Mém. couronné à l'Académie des sciences*). Ainsi donc, il est constaté par ces expériences, que, dans toutes les inflammations, sans exception aucune, la pleurésie, la pleuropneumonie, la gastrite, l'entérite, LA FIBRINE DU SANG EST AUGMENTÉE : voilà le phénomène constant. Mais quel est l'effet de la saignée sur cette augmentation de fibrine dans tout état inflammatoire? « Il ne faut pas croire, dit M. Andral (p. 282 *loc. cit.*), que la fibrine du sang diminue, ou par la répétition des saignées, ou par la prolongation de la diète ; dans quelque maladie que ce soit, FAITES INTERVENIR LES INFLUENCES DE DIÈTE ET DE PERTE DE SANG, ET VOUS NE VERREZ PAS DIMINUER LA FIBRINE. »

Dans son *Traité d'Hématologie*, p. 122, M. Andral dit

encore : « Parmi les moyens employés contre l'état inflammatoire, la saignée occupe le premier rang, et j'ai dû naturellement *rechercher* jusqu'à quel point *des émissions sanguines*, plus ou moins répétées, avaient le pouvoir d'enlever promptement ou tardivement à ce liquide *l'excès de fibrine* dont il est chargé. *Quelque abondantes et quelque rapprochées que doivent être les saignées, la fibrine du sang n'en va pas moins toujours en augmentant.* »

Dans son cours de *Pathologie générale :* « Étant donné le chiffre de la première saignée dans les diverses inflammations aiguës, la quantité de fibrine s'élève toujours, ou du moins le plus souvent, dans les saignées suivantes. Mais est-ce la saignée qui a fait augmenter la fibrine ? Non ; c'est l'inflammation qui a continué à faire des progrès d'après sa marche ordinaire. Et ceci confirme nos opinions sur la *marche et la durée* des inflammations ; nous croyons que c'est une grande erreur de penser que c'est A COUPS DE SAIGNÉE QU'ON PEUT ARRÊTER LA MARCHE D'UNE INFLAMMATION. »

Le même auteur rapporte, p. 81, « qu'un fait qui l'avait toujours frappé, C'EST UNE AUGMENTATION DE FIBRINE DANS LE SANG DES ANIMAUX PRIVÉS D'ALIMENTS ; mais, dit-il, je cessai de m'étonner lorsque, à l'autopsie de ces animaux, *je constatai dans leur estomac* DES ALTÉRATIONS INFLAMMATOIRES DE LA NATURE LA PLUS ÉVIDENTE. »

Quelles sont les conséquences à tirer de ces expériences, à savoir : 1° que, dans tout état inflammatoire, il y a toujours *augmentation* de la fibrine du sang ; 2° que la saignée, la diète, *accroissent* encore le développement de cette fibrine déjà en excès ? Évidemment, que les émis-

sions sanguines et la diète, dont on fait un si déplorable abus dans le traitement de ces maladies, loin de *combattre* les inflammations, les *augmentent* ou les font naître

Présentons quelques faits pratriques qui appuient cette conclusion.

M. le professeur Cruveilhier dit (*Dic. de Med.*, p. 259) : « J'ai vu bien des attaques d'apoplexie, sur la marche funeste desquelles la saignée n'a eu aucune espèce d'influence, et qui se sont renouvelées à de courts intervalles, comme si aucune déplétion sanguine n'avait eu lieu. *Il semblait même, dans quelques cas, que le mal croissait en proportion de la saignée.* »

Le même auteur (p. 326) : « Que, dans certaines pneu monies, les symptômes semblaient être exaspérés par les saignées, et qu'il en avait constaté les *funestes effets.* » Et il ajoute : « La pleurésie est certainement une des maladies » sur laquelle le traitement par les saignées a le plus de » prise ; et cependant, je ne l'ai jamais vu *juguler* la fièvre » qui dure de cinq à neuf jours. Combien de fois, au con- » traire, ne voit-on pas la fièvre *reparaître plus intense que » jamais, à la suite d'une syncope de longue durée produite » par une saignée abondante !* »

M. le professeur Chomel (*Traité des Fièvres*, p 67) dit : « Souvent, après cinq ou *six saignées*, les symptômes de la fièvre inflammatoire persistent encore pendant sept ou huit jours, et même davantage, avant de céder. »

Le même médecin, à propos d'un sujet atteint de pneumonie, qui, après quatre saignées du bras, une application de ventouses scarifiées et de sangsues (faites dans l'espace de trois jours), offrait une récrudescence de symptô-

mes généraux, avec extension de l'inflammation à des parties du poumon jusque-là restées saines, a professé « que » les faits de ce genre sont fréquents, et que l'on voit » *beaucoup de pneumonies et d'autres inflammations se développer et s'étendre de proche en proche, malgré les saignées.* »

M. le professeur Louis (*Recherches sur la Saignée*) conclut en ces termes ses recherches sur les effets de la saignée (p 31) : « Il résulte des faits exposés dans ce chapitre, que la saignée n'a eu que *peu d'influence* sur la marche de la pneumonie, de l'érysipèle de la face et de » l'angine gutturale, chez les malades soumis à mon ob» servation ; que son influence n'a pas été plus marquée » dans le cas où elle a été copieuse et répétée, que dans » ceux où elle a été unique et peu abondante ; que par la » saignée on ne jugule pas les inflammations, comme on » se plaît à le dire ; que dans les cas où elle réussit, c'est » qu'il y *a eu erreur de diagnostic*, ou parce que *l'émission sanguine a eu lieu à une époque avancée de la maladie,* » quand celle-ci était *voisine de son déclin ;* que ce qui a pu » en imposer aux praticiens, et leur faire croire qu'il était » facile de juguler l'inflammation pulmonaire à son début, » au moyen de larges saignées, c'est que, dans quelques » cas, peu communs à la vérité, la saignée, pratiquée à » cette époque, est suivie d'une amélioration considérable » dans les symptômes généraux et dans quelques symptômes » locaux, la dyspnée et la douleur. *Mais les autres accidents persistent, et même augmentent d'intensité et d'étendue, après la première saignée, si elle a été pratiquée à une époque rapprochée du début.* »

M. le professeur Magendie (t. VI, p. 332), sur l'inflammation et sur ses causes, dit, en s'adressant à ses élèves : « D'après toutes nos expériences, qui ont un caractère de » vérité qui ne peut être contesté, aurez-vous le courage » de saigner pour combattre l'épouvantail ridicule des pa- » thologistes (l'inflammation), lorsque la couenne se montre » dans tout état de choses aussi bien en santé qu'en maladie? » Mais, direz-vous, il faut donc proscrire la saignée dans » la pleurésie, la pneumonie? *Et si nous la proscrivons*, » *quelle méthode employer dans ces circonstances?* Ici, Mes- » sieurs, *quoique triste*, je vous avouerai toute la vérité : » si on saigne parce que le sang est couenneux, *on agit* » *contre le fait et le raisonnement*, et à ce titre je *proscris* » *la saignée.* Si on saigne parce que cette opération sou- » lage, diminue l'oppression et calme la douleur, parce » que les malades guérissent habituellement par, ou *plutôt* » *après l'emploi* de ce moyen, alors empirique, j'admets la » saignée ; mais, *en conscience*, je ne pourrais pas affirmer » que la maladie n'eût pas parcouru ses périodes et ne fût » arrivée à la guérison *sans saignée.* » Il établit que l'inflammation est le résultat *d'une difficulté de circulation*, et que ce qui rend le sang moins apte à circuler, ce sont les émissions sanguines, l'introduction dans les veines, d'eau ou de carbonate de fer. Il ajoute : « *Si, au lieu* d'affaiblir » le malade *sous le prétexte de détruire l'inflammation*, on » soutient ses forces, *on verra des guérisons plus rapides* » QU'APRÈS LES SAIGNÉES *abondantes et répétées* »

Laennec (p. 613) : « Par la saignée dans la pneumonie, on » obtient presque toujours une diminution de la fièvre, de » l'oppression, de l'expectoration sanglante, qui *fait croire*

» *aux malades et aux assistants que la convalescence va com-*
» *mencer;* mais au bout de quatre-vingt-quinze heures, *les*
» *accidents reprennent une nouvelle intensité*, et la même
» chose a souvent lieu *cinq ou six fois de suite, après au-*
» *tant de saignées coup sur coup.*»

M. Andral, dans sa *Clinique Médicale* (t. v, p. 293) : « Souvent les saignées réussissent dans les congestions cérébrales, et font disparaitre plus ou moins promptement les accidents; mais plus d'une fois aussi, *vainement multiplie-t-on les pertes de sang*, les signes de congestion ne s'évanouissent pas; ou bien, s'ils diminuent ou disparaissent immédiatement après que la veine a été ouverte, *ils ne tardent pas à se reproduire avec autant d'intensité qu'auparavant*. Dans quelques cas même, *on les rend plus forts à mesure que, par des saignées répétées, on affaiblit l'individu.*»

« Sous l'influence de la saignée, dit-il encore, les simples *signes d'une congestion cérébrale se transforment quelquefois en ceux d'une attaque d'apoplexie.*»

Dans le même ouvrage (t. III, p. 3), M. Andral dit : « Nous trouvons de bien fréquents exemples de phlegma-
» sies qui, attaquées dès le début, ou pendant leur cours,
» par *d'abondantes saignées, n'en continuent pas moins leur*
» *marche*, soit qu'elles doivent se terminer par la santé ou
» la mort. *Il y a*, je crois, *très-peu de cas dans lesquels une*
» *maladie puisse être enlevée tout-à-coup par les émissions*
» *sanguines.*»

Ainsi donc, *l'aveu des chefs* de la Faculté, les *analyses chimiques* aussi bien que les *faits cliniques*, PROUVENT que les *pertes de sang*, même les plus abondantes, *n'empêchent ni les congestions ni les inflammations de persévérer*, quoique

ces maladies soient reconnues théoriquement les seules favorables à l'emploi de la saignée ; mais qu'au contraire *elles les favorisent*. Il y a mieux encore : car ils ont constaté que les congestions et les inflammations, bien loin de reconnaître pour cause la surabondance de sang, la pléthore, se développent avec plus de facilité, de fréquence et d'intensité, chez les sujets affaiblis par les émissions sanguines, les hémorrhagies, ou les maladies de longue durée, et que cet état de faiblesse, de prostration des forces, est la condition la plus favorable à l'invasion des maladies chroniques de toute espèce. C'est encore là ce qu'exprime M. Andral (t. v, p. 240) : « N'est-ce pas une chose digne d'attention que les *congestions cérebrales* atteignent des individus maigres, faibles, affectés de maladies chroniques, qui semblent être dans des conditions tout opposées à celles que l'on donne ordinairement comme favorisant les congestions cérébrales ? Nouvel exemple à ajouter à ceux qui prouvent que la facilité avec laquelle les congestions locales se produisent, n'est pas toujours *en raison directe de leur état pléthorique*. »

Nous l'avons vu, M Dubois (d'Amiens) a dit : « Ce qui » concourt à prouver que les *congestions sont dues à* DES » PHÉNOMÈNES ESSENTIELLEMENT VITAUX, et qu'elles sont in- » dépendantes de la masse plus ou moins considérable du » sang, c'est qu'elles arrivent avec plus de fréquence encore » chez *les sujets les plus faibles*, *les plus irritables*, et chez » lesquels, *en même temps*, CETTE MASSE DU SANG EST TRÈS- » PEU CONSIDÉRABLE. »

M. Chomel a professé que la pléthore n'est pas l'unique, ni même la principale cause des inflammations ; que celles-

ci se développent *au contraire plus facilement chez les sujets faibles et épuisés*, et que la seule différence est que, chez les premiers, elles ont des caractères tranchés, évidents, tandis que chez les seconds elles ont souvent une marche latente.

M. le professeur Velpeau a dit que les émissions sanguines sont loin d'être un remède efficace contre l'érysipèle, et que les érysipèles les plus graves, au contraire, se développent le plus souvent chez les individus soumis récemment à des opérations douloureuses, dans lesquelles ils avaient perdu beaucoup de sang, ou qui avaient amené d'abondantes suppurations ; qu'on les voyait survenir encore chez les sujets qui, pour d'autres inflammations, telles qu'ophtalmies, etc. etc., venaient d'être soumis à d'abondantes évacuations de sang.

M. Andral a professé (*Cours de Pathologie*) : « Que les » individus doués d'un tempérament sanguin, *pléthorique*, » ne sont *pas plus disposés que les autres aux inflammations ;* » que, seulement, chez eux la réaction générale est plus » vive ; qu'à mesure que les individus s'affaiblissent et *per-* » *dent du sang*, on *voit croître* chez eux *la disposition aux* » *inflammations ;* qu'aussi on voit presque toujours les *indi-* » *vidus débilités* par une maladie chronique, succomber, » non à cette maladie, mais à une *inflammation aiguë* in- » tercurrente. »

M. Louis termine ses recherches sur les effets de la saignée (p. 32), par cette conclusion : « Les maladies inflammatoires ne pouvant être jugulées, on ne doit pas multiplier les saignées pour atteindre ce but IMAGINAIRE. IL NE FAUT PAS OUBLIER, D'AILLEURS, QU'UN CERTAIN DEGRÉ DE FOR-

CES EST NÉCESSAIRE A LA RÉSOLUTION DE L'INFLAMMATION, PUISQU'ELLE EST D'AUTANT PLUS GRAVE ET ENVIRONNÉE DE DANGERS, QUE LES SUJETS SONT PLUS FAIBLES, ET QUE CETTE FAIBLESSE FAVORISE AUSSI LES MALADIES SECONDAIRES.

Ainsi, on reconnait qu'à *l'organisme vital est confiée la mission de résoudre la maladie*, c'est-à-dire de la vaincre, et que, pour y parvenir, il a besoin de ses forces. Mais alors, pourquoi l'énerver par des saignées, quand surtout ces saignées n'attaquent pas le moins du monde LA CAUSE de l'inflammation, comme nous allons le voir? Ne vous apercevez-vous donc pas que les *maladies secondaires* dont vous vous plaignez, ne sont que le résultat de cette faiblesse dans laquelle *votre traitement a plongé le malade;* faiblesse qui a tué sa réaction vitale contre l'agent morbifère qui, par conséquent, continue de sévir.

M. Andral, dans son *Essai d'Hématologie*, a donné l'explication du fait généralement reconnu de la prédisposition des sujets débilités à contracter des inflammations; « En » raison du fait constant de la diminution des globules du » sang dans les cas d'affaiblissement de l'économie, la fi- » brine se trouve être en excès; d'où il suit que dans l'ané- » mie spontanée ou dans celle qui survient vers la fin de » beaucoup de maladies chroniques, les rapports des prin- » cipes constituants entre eux sont devenus tels, que ce » liquide est alors plus près que dans toute autre circons- » tance du changement de composition qu'il reçoit de la » phlegmasie; il existe donc dans le sang une sorte de PRÉ- » DISPOSITION à ce dernier état. » Et ce que M. Andral vient de dire de cette prédisposition aux inflammations, par suite de la prédominance relative de la fibrine que l'anémie

entraîne dans le sang, doit s'appliquer aussi aux émissions sanguines, qui ont également pour effet, comme il l'a établi dans le même ouvrage, *d'abaisser le chiffre des globules, et d'élever relativement celui de la fibrine.*

Mais il convient de donner quelques explications nécessaires à la parfaite intelligence du passage que nous venons de rapporter. Les voici : le sang est composé de deux parties principales, *les globules* et *la fibrine*. S'il résulte des expériences de M. Andral, que, dans toutes les inflammations, *sans exception aucune, la fibrine se trouve en excès,* il est également démontré que, dans des maladies d'un autre ordre, généralement parlant, caractérisées par la débilité, telles que les fièvres intermittentes, la chlorose, le typhus, etc., etc., les globules du sang sont diminués sans que la fibrine le soit, ce qui établit entre ces parties un défaut d'équilibre nécessaire au maintien de la santé. Or, quel est l'effet constant de la saignée ? De diminuer les globules et d'augmenter la fibrine. *Donc, si l'on saigne dans les maladies inflammatoires, on les aggrave en rendant la fibrine plus abondante encore* ; donc, aussi, les émissions sanguines ajoutent à la faiblesse naturelle et caractéristique de la fièvre typhoïde, intermittente, etc., etc. Alors, ne sommes-nous pas autorisés à conclure pour le rejet de la saignée, comme étant, non-seulement une pratique complètement inutile, mais essentiellement irrationnelle et mauvaise dans ses effets ?

Mais poursuivons nos citations, car nous ne voulons pas que la plus petite parcelle d'ombre voile la vérité que nous avons à cœur de montrer dans tout son jour : « Si maintenant on suppose, dit M. Andral, l'existence d'une

inflammation chez un individu qui est à l'état d'anémie, que doit-il arriver ? Chez lui, tous les organes se trouvent placés dans des conditions spéciales de nutrition et de vitalité ; tous les organes vivent réellement moins, puisqu'ils ne reçoivent plus en quantité suffisante le liquide sans lequel il ne pourrait y avoir de vie pour eux ; mais ce n'est pas impunément qu'existera une pareille disposition : alors, on verra l'inflammation la plus légère avoir les plus graves conséquences, et produire rapidement les plus fâcheux symptômes ; elle trouvera, si je puis ainsi dire, *l'économie sans défense.* » (*Traité d'Anatomie pathologique*, t. 1, p. 88).

Ainsi, la gravité de l'inflammation est en raison directe de l'affaiblissement de l'économie, qui, dans cet état d'anémie, est privée de ses moyens de défense. Alors, pourquoi *la diète et la saignée,* qui énervent et jettent dans la prostration vitale ?

Or, si ce n'est point la surabondance du sang qui détermine les inflammations et les entretient, et s'il est, au contraire, démontré qu'elles sont d'autant plus graves que la masse de ce liquide est plus AMOINDRIE, il y a donc en dehors du sang une autre CAUSE d'entretien de toutes les maladies inflammatoires.

« En tirant du sang, dit M. Andral, on dégorge *mécaniquement* la partie congestionnée ; mais par les saignées, soit locales, soit générales, on ne détruit en aucune façon CETTE AUTRE CAUSE INCONNUE, sous l'influence de laquelle un organe s'est congestionné. VAINEMENT ALORS MULTIPLIERAIT-ON LES ÉMISSIONS SANGUINES ; IL NE RESTERAIT QU'UNE SEULE GOUTTE DE SANG DANS L'ÉCONOMIE, QU'EN DÉPIT DES SAIGNÉES

ELLE FLUERAIT LA OU L'APPELERAIT LA CAUSE STIMULANTE ; C'EST DONC CELLE-CI, BIEN PLUS QUE LA CONGESTION, QUI N'EST QU'UN SIMPLE EFFET, QU'IL S'AGIRAIT DE CONNAÎTRE ET DE COMBATTRE. »

M. Andral a parfaitement raison : C'EST CETTE CAUSE INCONNUE QU'IL S'AGIRAIT DE CONNAÎTRE ET DE COMBATTRE ; mais les saignées ne la combattent pas. A quoi donc servent-elles? A débiliter le patient.

Lorsque, en effet, une cause de perturbation vitale agit plus particulièrement sur un appareil organique et le rend le siége d'un action inflammatoire, en vain multiplie-t-on les saignées, le sang continue à affluer vers la partie sur laquelle la nature opère le mouvement fluxionnaire, afin d'y concentrer le principe morbifère. Mais, pour donner une idée de ce travail conservateur, supposons une épine enfoncée dans un doigt, et nous verrons presque aussitôt le sang y affluer, attiré par la douleur locale. Plus tard, la partie rougit, s'enflamme, s'ulcère, et le corps étranger sort avec le pus, au milieu duquel il était. Tant que l'épine restera dans les chairs, elle sera une cause de douleur, et cette douleur une cause d'afflux d'humeurs : *ubi dolor, ibi fluxus.* Or, que fera la saignée en pareil cas? Arrachera-t-elle l'épine? On n'oserait le prétendre. Arrêtera-t-elle la fluxion, l'engorgement, la douleur? Non.

Mais alors, pourquoi saigne-t-on dans ces cas? Parce que c'est l'usage consacré, et que l'ancienne École ne connaît aucun moyen *d'agir* DIRECTEMENT SUR LE TROUBLE DYNAMIQUE.

M. Andral revient encore sur le même sujet (p. 132) : « Enfin, au milieu de cet état anémique, une congestion

» de sang s'opéra néanmoins là où des piqûres pratiquées » pour faire couler la sérosité avaient appelé une légère » irritation ; preuve, entre mille autre, que la production » des inflammations ne dépend pas *d'un état* PLÉTHORIQUE. » Quand même il ne resterait qu'une seule goutte de sang » dans l'économie, elle fluerait vers le point irrité. C'est » là, pour le dire en passant, une des grandes objections » qu'on peut faire à la méthode généralement adoptée en » France, qui consiste à ne combattre tout travail inflam- » matoire que par des émissions sanguines plus ou moins » abondantes. Il est bien certain que si, par ce moyen, on » opère un dégorgement momentané dans la partie enflam- » mée, ON NE DÉTRUIT EN AUCUNE MANIÈRE LA CAUSE INCONNUE » SOUS L'INFLUENCE DE LAQUELLE LE SANG, SOUSTRAIT AUX LOIS » ORDINAIRES DE LA CIRCULATION, TEND A S'ACCUMULER SANS » CESSE DANS LE POINT OU EXISTE LE TRAVAIL INFLAMMATOIRE. »

Terminons par l'opinion de l'École de Montpellier, exprimée par son vénérable et savant doyen. (On a pu remarquer que nous n'avons invoqué que le témoignage des *professeurs de l'École de Paris*).

« La saignée jusqu'au blanc est le *knout* de la thérapeu- » tique, elle met *ceux qu'elle n'a pas tués* dans l'impossibi- » lité de présenter des symptômes pendant quelque temps ; » mais tout comme les Russes ainsi fustigés retombent sou- » vent dans la faute qui leur avait mérité cette punition, de » même *l'affection qui avait donné lieu à la saignée, repro- » duit les mêmes symptômes dès que le système a assez de » force pour les former*. Ne vous semble-t-il pas que ces » correcteurs et ces thérapeutistes sont de même force ? »

On ne saurait contester, nous l'espérons, que l'École de

Paris a *reconnu*, *écrit* et *professé* que les émissions sanguines ne s'adressant point *à la cause* des inflammations, ne les empêchent ni de se développer, ni de parcourir leurs périodes, et que, au contraire, en épuisant les malades, elles les exposent à d'autres graves phlegmasies, soit aiguës, soit chroniques. *Et n'est-ce pas précisément l'opinion que Hahnemann a soutenue ?* Seulement il a conclu qu'il fallait proscrire les émissions sanguines, tandis que la médecine de Paris n'en a pas moins persisté à les regarder comme indispensables, et à en faire la base de sa thérapeutique *rationnelle*. En présence de telles conclusions, l'étonnement fait place au doute, et l'on se demande si une pareille logique n'a pas sa raison dans quelque point de la question que nous aurions laissé dans l'ombre. Cette raison existe, en effet, nous devons le dire ; les faits, interprétés à un certain point de vue, ont bien pu entretenir l'erreur dans laquelle nous voyons l'ancienne École ; les émissions sanguines sont loin de paraître toujours impuissantes, et soit qu'elles modifient *indirectement* l'état morbide, soit que la maladie guérisse *malgré* leur emploi, à ne considérer *que leurs effets immédiats*, elles ont pu bien souvent en imposer sur la mesure de leur efficacité. Ceux-là même parmi les médecins qui se sont fait le moins d'illusions sur leurs résultats, ont été entraînés à les employer presque exclusivement par la force des doctrines médicales qu'ils avaient acceptées, et par l'ignorance où ils étaient DE PROCÉDÉS DIRECTS CAPABLES DE COMBATTRE LES MALADIES DANS LEUR CAUSE. Sans cela, verrions-nous les esprits les plus éclairés de l'ancienne École, tomber dans ces *contradictions* dont nous venons de relever les traits les plus

saillants, mais qui éclatent d'une manière bien plus frappante encore dans les innombrables faits de leur pratique? Comme dernière preuve de cette inconséquence, nous ne pouvons nous empêcher de signaler le raisonnement que reproduit chaque jour M. le professeur Bouillaud, dans ses leçons cliniques : a-t-il à traiter un sujet faible, anémique, dont l'épuisement lui commande d'employer avec mesure les émissions sanguines, il exprime alors son regret de ne pouvoir recourir à sa méthode héroïque *des saignées coup sur coup*, *qui juguleraient*, selon lui, infailliblement l'inflammation. D'où il suit que M. Bouillaud, dans ces cas, regrette que le sujet n'ait pas plus de sang, *pour lui en ôter, et le mettre précisément dans l'état de faiblesse où il déplore de le trouver.*

Nous terminerons en disant que toutes les écoles s'écrieront :

« Les émissions sanguines n'ont point d'effets directs sur » les inflammations ; loin de les empêcher de suivre leur » cours, elles favorisent leur développement et les rendent » plus graves; cependant, il faut toujours employer les » émissions sanguines ; il faut les employer énergiquement, » et les malades ne succomberont que lorsqu'ils n'auront » plus assez de sang pour être saignés. »

Les doctrines allopathiques ne devraient-elles pas gémir de leur impuissance, la confesser humblement, et, par des études nouvelles, chercher ailleurs la vérité? Mais il n'en est pas ainsi ; elles portent si loin, au contraire, l'aveuglement et l'infatuation, qu'elles se montrent passionnément et ridiculement hostiles à toute pensée, à toutes découvertes utiles qui viennent les infirmer. De là, cet

ostracisme dont elles ont voulu frapper l'Homœopathie ; ostracisme dont il ne leur restera que le regret et la honte, lorsque bientôt, ayant percé le nuage dont l'obscurantisme médical cherche à l'envelopper, la doctrine d'Hahnemann apparaitra aux yeux de tous dans l'éclat de sa virtualité bienfaisante.

Si l'on doute encore de l'inutilité ou des mauvais effets du traitement des émissions sanguines, de la diète dans les maladies inflammatoires, il suffira de jeter les yeux sur la statistique que nous avons précédemment donnée, et où l'on a vu par le relevé général de la pneumonie traitée dans les hôpitaux, que dans les services où les saignées étaient pratiquées, la mortalité a été de TRENTE POUR CENT, et que là où les saignées ne l'étaient pas, la mortalité n'a été que de QUINZE POUR CENT. L'Homœopathie, elle, n'a perdu que CINQ POUR CENT.

Or, le fait pratique vient confirmer les enseignements de la théorie : n'est-ce pas imprimer à la vérité le signe caractéristique qui doit la faire reconnaître ?

Dr Comte H. de BONNEVAL.

BIBLIOGRAPHIE.

CODEX DES MÉDICAMENTS HOMOEOPATHIQUES,

par M. Georges Weber, pharmacien, à Paris.

Il y a quelques mois, nous avons entrenu nos lecteurs du traité spécial de pharmacologie Homœopathique qu'ont publié MM. Jarh et Catellan. Peu de temps après, nous avons dû annoncer la publication prochaine d'un nouveau traité sur cette importante matière. Le livre dont M. G. Weber vient de doter notre École, n'articule pas assurément le dernier mot de la science et de la pratique, sur toutes les questions qui se rattachent à son sujet ; mais hâtons-nous de le dire, le talent qui a coordonné cet ouvrage et les soins que l'auteur a donnés à sa rédaction, lui donnent une valeur incontestable.

Le mérite d'un travail de la nature de celui auquel s'est livré avec zèle et succès M. Weber, doit être envisagé à plusieurs points de vue : le mérite, que nous appellerons technique, de son livre, est certainement supérieur à celui de tous les ouvrages de ce genre publiés dans notre langue.

Quel est le but en effet que doit atteindre avant tout autre une œuvre de ce genre ? C'est évidemment celui de mettre tous les pharmaciens, désireux d'ouvrir une officine Homœopathique, dans le cas de le faire dans les rigoureuses conditions qu'exige notre doctrine. Ce but, si facile en apparence, n'était pas néanmoins assez clairement déterminé dans les pharmacopées Homœopathiques qui ont précédé celle de M. Weber. Ce dernier auteur au contraire a pensé avec juste raison que son livre n'acquerrait de la valeur qu'à la condition qu'il enseignât parfaitement quiconque le prendrait pour guide, dans la création d'une pharmacie Homœopathique telle que nous devons en désirer.

Dans son premier chapitre, *officine et appareils*, l'auteur ne laisse rien à désirer quant à l'énumération des exigences infinies et des soins minutieux que reclament impérieusement les objets qui servent à la préparation, à la dispensation et à la conservation des médicaments.

Nous regrettons vivement que l'auteur, suivant en ce point l'exemple de ses prédécesseurs, n'ait point cru devoir indiquer les précautions indispensables à prendre dans la préparation de certaines substances. Il ne faut pas seulement que le pharmacien nous fournisse des médicaments d'excellente qualité, il faut qu'il puisse le faire sans nuire à sa propre santé. Il appartenait à un praticien tel que M. Weber de signaler les moyens qu'il convient d'employer pour obtenir sans danger certaines teintures ; ainsi la *clématite*, la *pulsatilla*, les *renoncules* par exemple, sont des végétaux dont le suc âcre et malfaisant doit être traité avec une grande prudence. Une pharmacopée Homœopathique

irréprochable ne doit point garder le silence sur un sujet qui, quoique secondaire, ne manque pas d'un certain intérêt. Nous signalons cette lacune de l'ouvrage de M. Weber, par cela même que nous pensons que sa partie technique serait complète, si à côté des soins à donner aux médicaments Homœopathiques, il y avait été fait mention de ceux dont le préparateur ne peut se dispenser sans se nuire à lui-même.

La question scientifique proprement dite est envisagée par M. Weber en homme parfaitement versé dans la connaissance des préceptes d'Hahnemann et des sciences afférentes à la pharmacologie : les matières premières de nos préparations et les substances elles-mêmes, sont de sa part le sujet de descriptions exactes et minutieuses : il a mis dans l'étude des procédés de purification des unes et des autres un ordre fort méthodique et une grande précision. Disons cependant qu'il nous paraît avoir quelquefois trop cédé à la rigueur de ses vastes connaissances chimiques, et qu'il a un peu perdu de vue que ce qu'il faut avant tout à la pharmacie Homœopathique, ce sont des subtances parfaitement identiques à celles dont nous possédons la pathogénésie, et non des substances chimiquement pures.

M. Weber soulève deux grandes questions : nous nous prononcerons hardiment sur la première, il conseille de substituer dans le plus grand nombre de cas possible, la *trituration* à la *dilution* des médicaments : nous reconnaissons que la *trituration* est un procédé excellent pour *dynamiser* les médicaments, mais n'y aurait-il pas de l'inconvénient à lui donner une extension indue ? ainsi, par exemple, M. Weber conseille de triturer les fleurs sèches de *chamo-*

milla; pour nous, nous n'hésitons pas à croire que le suc de la plante fraiche, confié à l'alcool, doit nous donner une préparation plus active; nous pensons donc que cette innovation ne peut-être accueillie, à moins que l'expérience clinique ne se prononce en sa faveur, ce qui n'est pas probable. Sans doute la *trituration* doit être préférée pour les végétaux exotiques que nous ne pouvons nous procurer à l'état frais, mais les plantes indigènes doivent être traitées par l'alcool. Au reste, c'est par cette préparation que leur *pathogénésie* a été obtenue.

Nous ne pouvons émettre une opinion aussi décisive sur la question des machines à triturer; nous n'avons jamais employé d'autres substances que celles obtenues par la trituration manuelle, notre opinion favorable ou contraire ne serait donc étayée d'aucuns faits cliniques, derniers juges en pareille matière. Nous disons toutefois que la trituration mécanique, ne traitant qu'une seule substance à la fois, nous paraît préférable à la trituration manuelle; mais nous ne pouvons croire que des cloches puissent isoler convenablement plusieurs subtances qui seraient en même temps soumises à l'action d'une force mécanique L'électricité dégagée pendant la trituration, devra toujours, par la tige qui fait mouvoir le pilon, se dérober à l'action isolante de la cloche de verre. Il est facile dès-lors de comprendre quels inconvénients il peut y avoir dans une préparation mécanique multiple : au reste, la clinique seule peut juger en dernier ressort une semblable question.

Nous regrettons que l'étendue que doit avoir ce bulletin bibliographique ne nous permette pas d'emprunter quelques passages à l'excellent livre de M. Weber qui, comme ceux

qui ont traité la même matière, est sorti du cercle spécial dans lequel il devait se renfermer. Les plus difficiles questions de pratique et de théorie médicales sont abordées par lui : assurément nous n'avons qu'à l'en féliciter, car les développements qu'il leur a donnés sont plus que suffisants pour démontrer que M. Weber est non-seulement un pharmacien Homœopathe de merite, mais qu'il a compris toute la grande réforme Hahnemannienne.

L'HOMOEOPATHIE

dans les faits.

Notre honorable confrère, le Dr comte H. de Bonneval, a eu l'excellente pensée de réunir dans une brochure d'environ deux cents pages, ce qu'il est possible d'écrire de plus substantiel en faveur de l'Homœopathie. Tout ce que la connaissance complète des sciences médicales peut résumer sur l'art de guérir, tout ce que la logique la plus sévère peut déduire des faits acquis, le Dr de Bonneval l'a condensé dans sa publication et l'oppose aux détracteurs ignorants de l'Homœopathie.

Le livre de notre confrère se dérobe à l'analyse : ce que nous pourrions en dire ne pourrait nullement le faire apprécier selon son mérite ; nous avons donc préféré, sans renoncer à lui faire d'autres emprunts, en extraire l'article sur la SAIGNÉE que nous avons inséré dans ce numéro.

Les Pharmaciens devant l'Homoeopathie,

Par le Frère Alexis Espanet.

Sous ce titre, notre honorable confrère et ami, le Frère Alexis Espanet, vient de produire une publication qui nous a causé une impression telle que nous ne pouvons ne pas l'exprimer. Connaissant les hautes qualités qui distinguent l'auteur, on est forcé, en lisant les lignes qu'il a tracées, de déplorer qu'il se soit égaré au point d'atteindre un but que nous ne lui ferons pas l'injure d'avoir eu la pensée de poursuivre.

Signaler l'importance capitale de la parfaite préparation des médicaments Homœopathiques, qui ne doit être confiée qu'à des hommes d'une probité entière et d'une science aussi éclairée que vigilante : prévenir tout le monde contre les étranges et coupables avances de certains ennemis de la grande réforme médicale, qui n'aspirent à rien moins qu'à miner notre École par sa base, en ne nous livrant que des préparations faites avec ignorance ou fourberie, telle est la belle tâche que s'était imposée notre respectable confrère.

Assurément rien ne lui manquait pour qu'il la remplît avec cette élévation de vues et cette distinction de science qui font rechercher tous ses autres écrits. Mais il faut le

reconnaître, notre auteur est sorti de la voie qu'il s'était tracée ; il a été entraîné par un sentiment louable et même trop rare de nos jours, par la reconnaissance sans doute, dont les inspirations ont guidé la plume de l'ami et ont égaré celle de l'écrivain. Le Frère Alexis Espanet a voulu parler de la nécessité absolue de n'employer en Homœopathie que des médicaments fidèlement préparés d'après nos rigoureuses formules, et en réalité, il a écrit un magnifique plaidoyer en faveur de son ami M. Catallan, pharmacien Homœopathe spécial, à Paris. Si le caractère du Frère Alexis Espanet nous était moins connu, nous trouverions que le mot *plaidoyer* est impropre pour exprimer notre opinion sur la portée de sa brochure.

En présence des grands principes sur lesquels pivote l'Homœopathie, la question de personnes doit assurément être reléguée sur l'arrière plan, et quel que soit le mérite d'un pharmacien, nous ne pouvons admettre que sa personnalité soit identifiée avec la haute question que s'est proposé de traiter notre confrère Alexis Espanet.

La science n'est qu'une sublime abstraction, si elle ne passe dans les actes des hommes : elle doit donc avoir ses prêtres : mais ceux-ci peuvent entacher de leurs imperfections plus ou moins grandes les hautes idées qu'ils ont mission de corporaliser aux yeux des masses. Appliquant cette donnée au point spécial sur lequel s'est arrêté l'esprit droit et sévère de notre confrère, il n'est contestable pour personne qu'il eût rendu un grand service à notre École, en précisant les rigoureuses conditions de probité morale et scientifique que reclament la préparation et la dispensation des médicaments Homœopathiques. L'austérité et l'indé-

pendance de sa parole auraient subjugué tous ses lecteurs et n'auraient blessé personne, si cette parole que notre École avait l'habitude d'accueillir avec avidité, ne s'était dépréciée de toute l'élévation qui sépare une question de principes d'une question d'individualité.

Nous n'avons certainement pas la pensée de faire descendre M. Catellan du piédestal que lui a élevé le Frère Alexis Espanet; mais nous ne pouvons abandonner à celui-ci les matériaux qu'il a utilisés dans ce but. *Les pharmaciens mixtes* sont par lui impitoyablement offerts en holocauste ; quant aux autres pharmacies spéciales qui existent en France et ne portent point *nom Catellan*, notre auteur ne juge pas à propos d'en parler. Nous aimons à croire qu'il ignorait leur existence, car sa bonne foi n'aurait pu le laisser silencieux au sujet des PHARMACIES SPÉCIALES de Marseille.

Nous lui apprendrons donc que l'antique cité phocéenne possède, dans la rue St-Ferréol, deux pharmacies spéciales, celles de MM. Borrelly et Trichon. La première, fondée depuis quatre ans environ, rivalise certainement à tous points de vue avec le *temple* de la rue du Helder, et elle se fait distinguer aussi par l'excellence de ses préparations : la seconde, que nous connaissons moins, nous paraît mériter les mêmes éloges que ceux que nous donnons fort sciemment à sa sœur : elle date, comme *pharmacie mixte*, de longtemps déjà, et elle est devenue spéciale, à peu près en même temps que s'est fondée celle de M. Borrelly : au reste, tout le monde connaît l'état florissant de l'Homœopathie à Marseille ; les noms de nos confrères Chargé, Sollier, Rampal, Gillet sont assez répandus pour

que la confiance que ceux-ci accordent à leurs pharmaciens leur eut valu l'honneur d'être au moins cités par la plume du Frère Alexis Espanet.

La Capitale possède également d'autres pharmacies spéciales que celles de M. Catellan, qui certainement ne méritent pas l'oubli dont elles ont été l'objet. Nous laissons à nos confrères de Paris qui les connaissent mieux que nous, le soin de leur décerner les éloges qu'elles méritent. La distinction que vient de recevoir M. G. Weber parle du reste assez haut pour que nous ne nous arrêtions pas plus longtemps sur la singulière pensée du Frère Alexis Espanet qui a voulu individualiser la pharmacie Homœopathique française dans la personne de M. Catellan.

Mais notre auteur cite des faits concernant M. *** qui seraient accablants contre sa bonne foi et sa conviction sur les soins à donner aux préparations Homœopathiques. Nous admettons volontiers qu'il ait pu se commettre des fautes qui sont parvenues à la connaissance du Frère Alexis Espanet : eh ! qui peut se flatter de n'en avoir jamais commis ?

Arrivons aux *pharmacies mixtes* qui, selon le Frère Alexis Espanet, *menacent l'Homœopathie de discrédit, d'impuissance et de ruine*. Nous allons prendre leur défense, bien que le Frère Alexis Espanet nous taxe d'être dans *une bien triste indifférence* à l'endroit des destinées de l'Homœopathie, car il a écrit : *et les médecins Homœopathes qui hésiteraient à partager, avec M. Béchet, l'opinion que j'établis, feraient preuve d'une bien triste indifférence* (1).

(1) Page 18.

Notre vie médicale entière répond assez victorieusement à cette accusation pour que nous passions outre.

Si M. Alexis Espanet appelle *pharmacien mixte*, seulement celui dont il décrit si pittoresquement la conduite dans les lignes que nous allons citer, nous le lui abandonnons volontiers, et il n'est pas un médecin Homœopathe qui ne se hâte, non pas de suivre, mais de prévenir notre exemple. « Allez donc exiger que, ne se rendant pas » compte de nos prescriptions, dit M. Espanet, ils les suivent exactement, et ne délivrent que des fioles parfaitement neuves et propres, de l'eau convenablement distillée, des médicaments bien purs ! Plût à Dieu que leurs » doigts ne fussent point parfumés de café et de tabac, de » créosote et de copahu ! (1) » Et plus loin, il ajoute: « Les bouteilles vieilles (le pharmacien mixte) les emploiera » de nouveau, après les avoir lavées, en compagnie de » celles qui ont contenu de l'éther, de l'huile de ricin, etc; » les substances altérées par le temps, il les gardera, ne » pouvant faire les frais du renouvellement : et comme une » négligence en appelle une autre, il prendra le SUCRE DE » LAIT chez le droguiste, à côté du girofle et de la canelle : » il demandera DES GLOBULES INERTES au confiseur qui les » prépare toujours avec des solutions de gomme impure, » avec des débris de sucre aromatisé de mille façons, et » avec l'amidon du commerce ; il rectifiera l'ALCOOL, s'il le » rectifie, dans l'alambic qui servait la veille au sirop anti-» scorbutique ou à l'eau de fleurs d'orangers (2). »

(1) Page 15.
(2) Page 23.

Ce grotesque portrait, fait à plaisir, n'a jamais été, nous en sommes convaincu, celui du *pharmacien mixte* recherché et accepté par un disciple sérieux d'Hahnemann. Nous plaignons sincèrement son auteur d'avoir perdu son temps à nous peindre un type qui ne se trouve que parmi nos ennemis les plus avoués et sur le compte desquels il n'y a pas possibilité de se méprendre (1)

Pour nous, le *pharmacien mixte* est celui dont la probité et la science nous sont garants de sa fidélité à accepter les minutieuses rigueurs de la préparation et de la dispensation de nos médicaments ; c'est celui que l'*auri sacra fames* trouve impassible observateur de ses devoirs ; c'est celui que nous savons être profondément pénétré de sa haute mission qui l'institue le complément des sciences médicales.

En déhors de ces conditious, nous ne reconnaissons à personne les qualités dignes d'un pharmacien Homœopathe, soit mixte, soit spécial : dans ces conditions au contraire, la circonstance d'une double pharmacie ne peut avoir le plus léger inconvénient. La pharmacie Allopathique n'exer-

(1) Le fait que nous emprunte le Frère Alexis Espanet, page 9, et que nous avons cité dans notre mémoire sur *la méningite épidémique*, est relatif à une prescription prise chez un pharmacien auquel convient parfaitement le portrait qu'on vient de lire. La prescription qui guérit mon malade fut exécutée par un *pharmacien mixte* de bonne foi et de conscience. Ces circonstances, que nous avons fait connaître, auraient du être rapportées par M. Espanet : et ce fait qui nous est personnel, peut, à juste titre, être invoqué pour démontrer qu'il ne nous faut que des médicaments *conscientieusement préparés*, mais il ne peut être invoqué par les pharmacies spéciales contre les pharmacies mixtes.

cera sur la pharmacie Homœopathique nulle influence fâcheuse : en effet, la pharmacie *spéciale* comme celle qui est appelée *mixte*, doit avoir son laboratoire où le *musc*, le *camphre*, le *castoreum*, l'*assa fœtida*, etc. devront être traités en substance brute, ainsi que dans une officine de l'ancienne École. L'existence simultanée d'une pharmacie Allopathique et d'une pharmacie Homœopathique n'oppose donc à la bonté de celle-ci nul obstacle, puisque celle-là n'est autre chose que la répétition du laboratoire impérieusement nécessaire à la pharmacie Homœopathique ; des soins plus multipliés ou un personnel relativement plus grand suffisant très-bien pour annihiler tout ce qui peut inspirer des craintes relativement à la préparation ou à la dispensation des médicaments Homœopathiques. L'insuffisance des aptitudes engendre plus de négligences que la multiplicité des devoirs.

Dans l'état actuel du personnel de l'Homœopathie, les *pharmacies mixtes* sont d'une absolue nécessité et rendent de véritables services. Un excellent pharmacien, honorablement connu déjà dans une ville, et qui accueillera de bonne foi l'Homœopathie, lui donne plus de relief que ne pourrait le faire un pharmacien inconnu qui viendrait y fonder une pharmacie spéciale. Au reste, ce dernier parti n'est possible que dans les localités où un pareil établissement peut prospérer : deux *pharmacies mixtes* telles que nous les comprenons et que nous en possédons, sont même préférables à une seule qui serait même *spéciale*. Après la bonne foi et la science, la concurrence ou plutôt un honorable amour-propre est le stimulant le plus puissant pour solliciter cette vigilante activité qui doit embrasser tout, dans une pharmacie Homœopathique.

Les *pharmacies mixtes* rendent des services, parce qu'elles fournissent au praticien tous les médicaments et toutes leurs préparations, et qu'elles placent celui-ci dans la légalité qu'il serait forcé de transgresser en dispensant lui-même les agents curateurs. D'autre part, ces établissements mixtes ont un effet nécessaire, celui de rapprocher de l'Homœopathie des médecins qui en seraient toujours restés les adversaires, et de faire disparaître, par rapport au public, cette espèce d'antagonisme qui existe à tort entre nous et nos confrères de l'ancienne École.

Tous les avantages d'une *pharmacie spéciale* sont obtenus par une *pharmacie mixte ;* les inconvénients sont de même nature de part et d'autre; de ce qu'ils peuvent être plus nombreux dans une *pharmacie mixte,* il ne s'ensuit pas qu'ils soient insurmontables: le point capital pour nous, c'est que le pharmacien soit tel que nous l'avons dépeint plus haut.

Mais nous objecte-t-on, nul ne peut servir deux maitres, si on n'est avec nous, on est contre nous. Cette maxime évangélique est parfaitement applicable, s'il s'agit de Dieu et du diable, êtres essentiellement opposés; mais il serait oiseux de faire ressortir combien l'Homœopathie et l'Allopathie sont loin de différer à ce point : l'antagonisme qui les sépare est plus apparent que réel; il existe dans le corps médical, ce qui est très-regrettabe, mais il est bien imparfait dans la science.

Le pharmacien qu'il faut à l'Homœopathie, continue M. Espanet, *doit être convaincu de la vérité de notre doctrine et disposé à lui faire des sacrifices de temps et, s'il le faut, d'argent.* Nous sommes complétement de son avis,

mais nous ne voyons pas comment la coexistence d'une officine Allopathique serait antipathique à ces conditions. Toujours en contact avec nos malades, notre pharmacien, mixte ou spécial, ne peut ignorer quels sont les succès obtenus par ses médicaments, et sa conviction sur la vérité de notre doctrine ne peut hésiter longtemps à se formuler. Exiger cette conviction avant qu'il connaise l'Homœopathie par ses œuvres, serait une folie, car l'Homœopathie, même pour celui qui l'a profondément méditée, n'est démontrée vérité que par l'expérience clinique : la probité et la science forment seules la première mise de fonds indispensable au pharmacien Homœopathe.

Il est évident, en effet, ajoute M. Espanet, *que nous ne pouvons trouver une sécurité complète, absolue, que dans la* SPÉCIALITÉ. Sans contester les avantages que présente cette condition, nous trouvons toutefois, dans l'état actuel de notre École, que pour bien des localités, la *spécialité* serait désastreuse pour nous. Un seul pharmacien spécial dans une ville, y devient le maître absolu du sort de l'Homœopathie ; médecin et malades sont à sa discrétion : nous n'avons nulle sympathie pour un tel renversement de rôles. En toutes choses, le progrès surgit par gradation ; nous sommes à une époque de transition, et nous croyons qu'il est sage d'opposer notre conviction à celle de M. Espanet, auquel nous répondons qu'il est évident pour nous *qu'il y a sécurité complète, absolue, dans la probité, la bonne foi et la science*, soit qu'elles brillent dans une pharmacie, *dite spéciale* ou dans une pharmacie, *dite mixte*. Nous pourrions citer des noms qui ont rendu de grands services à l'Homœopathie, quoique portés par des pharmaciens mix-

tes, mais cela ressemblerait trop à une *réclame* et nous ne voulons pas les souiller de ce mode de les répandre.

Nous terminerions là cette réponse au Frère Alexis Espanet, si son zèle à SPÉCIALISER la spécialité de la pharmacie Homœopathique ne l'avait porté à attaquer le Comité de rédaction de la *Revue médicale Homœopathique*, au sujet de l'avis relatif à l'annonce des pharmacies Homœopathiques, qui est imprimé sur le *verso* de sa couverture. D'après lui, cet avis est inutile et dangereux : inutile, *eu égard aux garanties réelles qu'un pharmacien ne peut donner qu'en identifiant son sort, comme le médecin, à celui de l'Homœopathie ;* nous ne comprenons guère ce chef d'accusation : cet avis est dangereux, *parce que les plus hardis, c'est-à-dire, généralement les moins dignes, obtiennent en pareil cas plus facilement les honneurs de la publicité*, et cela, *parcequ'ils n'ont pas grand peine à trouver deux médecins pour attester leur spécialité.* Nous engageons vivement M. Espanet à relire l'avis dont il s'agit et il verra que la condition, *sine quâ non, est le témoignage* DE DEUX PRATICIENS HOMOEOPATHES CONNUS *qui se portent garants de la bonté de leurs préparations.* Nous ne pouvons comprendre que M. Alexis Espanet, à moins qu'il n'ait en très-médiocre estime tous ses confrères en Homœopathie, ait pu avoir les moindres craintes au sujet de l'*avis* incriminé par lui.

Au reste M. Espanet *ne conçoit un pareil avis qu'en ce qu'il pourrait s'adresser seulement aux pharmaciens exclusivement Homœopathes :* or, comme il n'admet dans cette catégorie que M. Catellan, notre *avis* aurait dû être exclusivement adressé à celui-ci. M. Espanet a amplement réparé notre méprise, nous le reconnaissons de grand cœur.

Nous n'aurions jamais prévu qu'un esprit comme celui de M. Espanet pût *ne pas comprendre* le but de l'*avis* incriminé par lui. Prouver l'existence de l'Homœopathie par son personnel et mettre quiconque désire posséder des médicaments Homœopathiques dans le cas de se les procurer facilement et sûrement, telle a été l'intention du Comité de rédaction de la *Revue*.

M. Espanet, comme tous les hommes de sa portée, n'a pu commettre une erreur, car c'est ainsi que nous qualifions une partie de son œuvre, sans la racheter aussitôt : sa brochure est remarquable autant par l'érudition que par la logique avec laquelle il défend notre École : nous aurions à la citer presque en entier, si nous voulions initier nos lecteurs à toutes les ressources de l'esprit fécond et enrichi de son auteur. Nous ne pouvons résister toutefois au désir que nous avons de leur faire connaître comment M. Espanet relève M. Soubeiran. Nous citons textuellement :

« Notre travail était terminé et déjà entre les mains de l'imprimeur, lorsque nous avons reçu la 4e édition du *Traité de pharmacie théorique et pratique*, par E. Soubeiran. Suivent les titres. »

« A la page 7 de sa préface, nous lisons le passage suivant : »

« J'ai jugé utile d'introduire dans cette édition une » notice sur les médicaments Homœopathiques. La doctrine » sur laquelle leur emploi est fondé, témoigne jusqu'à quel » point l'absurde peu prendre de crédit sur les cerveaux » humains. On comprend qu'un médecin attende tout des

» efforts de la nature, et fasse de la médecine expectante ;
» on comprend que, pour tromper l'impatience du malade,
» pour parler à son imagination et lui donner le courage de
» s'astreindre à un régime sévère, il l'amuse par un semblant
» de médication ; mais que l'on ose établir en principe scienti-
» fique qu'un effet peut être produit sans cause, ou, ce qui
» revient au même, par un médicament à la vingtième ou
» trentième dilution, par un grain d'arnica noyé dans l'Océan,
» c'est le comble de la folie ou de l'impudence. Cependant,
» dans l'état actuel de notre société, où l'Homœopathie ne
» manque pas de prosélytes, il est bon que les pharmaciens
» soient mis à même de préparer les médicaments suivant
» les indications de ce sytème, ne fût-ce que pour se défen-
» dre contre les empiétements des Homœopathes, et leur
» ôter le prétexte de se livrer à l'exercice de la pharmacie.
» La notice que j'introduis à la fin du deuxième volume de
» cet ouvrage, a été rédigée par M. le professeur Grassi,
» que sa position particulière a obligé de fouiller les livres
» des Homœopathes, et qui en avait fait cet extrait pour
» sa propre utilité.»

« Nous devrions être habitués dès longtemps à l'outrecuidance et aux insultes de nos adversaires. Et pourtant, nous l'avouons sans détour, en transcrivant cette page, indigne, sans doute, de l'homme qui l'a écrite, nous nous sommes ému... C'est qu'aussi nous pensions aux souffrances de tant de malades, aux dépenses de tant d'ouvriers que la maladie frappe et ruine, puis à la manière dont on les induit en erreur.... Nous étions tenté d'user de représailles et de dire :

» Vous donnez sottement vos qualités aux autres !

Mais il ne nous convient pas de nous engager dans cette voie, d'employer ces armes déloyales, à l'usage de ceux-là seuls qui se sentent vaincus. Respectons-nous, respectons notre belle cause et la cause de la science et de l'humanité. Il est plus digne, suivant la noble devise du grave historien de l'antique Rome, de répondre sans haine et sans emportement : *Sine odio et irâ.*

» Pourquoi, au reste nous laisserions-nous aller aux inspirations de la colère? On disait l'Homœopathie morte, et voilà qu'on lui donne une place dans des traités officiels; on refusait de la reconnaître, et voilà qu'on compte avec elle Il faut bien l'admettre, en effet, à moins de jouer le rôle de ce pyrrhonnien obstiné qui niait le bâton sous les coups duquel il expirait.

» DANS L'ÉTAT ACTUEL DE NOTRE SOCIÉTÉ, OÙ L'HOMOEOPATHIE NE MANQUE PAS DE PROSÉLYTES. Enfin, vous y venez. Vous avez laissé tomber cette phrase, M. Soubeiran ; et vous n'êtes pas le premier à constater un fait dont l'évidence grandit tous les jours.

» Cet aveu vous coûte immensément; il a dû vous paraître plus amer que la plus amère de vos préparations officinales. Aussi bien, nous ne vous en remercions pas, il est fait de trop mauvaise grâce ; il vous est arraché par la force irrésistible de la vérité, et vous l'accompagnez d'insultes, absolument comme le démon qui entremêlait ses aveux de blasphêmes. Vous nous rappelez involontairement ces vers qui terminent le portrait grotesque d'un poète célèbre :

Il me semble, en lui, voir le diable
Que Dieu force à louer ses saints.

» Reprenons cette phrase malencontreuse, pleine d'inconséquences, et pour laquelle l'académie vous boudera :

» *Dans l'état actuel de notre société, où l'Homœopathie ne manque pas de prosélytes, il est bon que les pharmaciens soient mis à même de préparer les médicaments suivant les indications de ce système, ne fût-ce que pour se défendre contre les empiétements des Homœopathes, et leur ôter le prétexte de se livrer à l'exercice de la pharmacie.*

» En vérité, c'est à n'y pas croire, et la plume tombe des mains. Quoi ! notre doctrine est venue prouver *jusqu'à quel point l'absurde peut prendre de crédit sur les cerveaux humains, elle est le comble de la folie ou de l'impudence*, et vous vous faites ses complices ! Sans l'excuse de la bonne foi, de propos délibéré, vous trompez la confiance des malheureux malades qui s'adressent à vous ! Vous foulez aux pieds votre orgueilleuse science ! Vous méconnaissez, vous outragez tout ce qu'il y a de grand, de noble dans notre nature, la conscience, pour un gain sordide, pour quelques misérables pièces d'or !

» De quel côté, je vous prie, se trouvent l'absurde, la déraison, l'impudence ? Nous autres, fussions-nous dans l'erreur, notre foi nous absout, mais pour vous !... Est-ce donc que les notions de noblesses et de bassesse, de vertu et de vice, de dignité, de loyauté et de.... sont tellement confondues aujourd'hui, que vous n'ayez pas su discerner ? Serait-il donc permis, dans certaines positions, de sacrifier l'intérêt des malades à des instincts grossiers, déshonorants, de transformer en un vil métier une profession sainte, et que la société aurait besoin de vénérer ?

» Ah ! vous voulez préparer nos médicaments ? J'avais

donc mille fois raison en disant aux médecins Homœopathes de se défier de vous. Mes appréhensions étaient justes, mon cri d'alarme n'était pas produit par une vaine terreur. Vous voulez préparer nos médicaments ! Mais vous n'avez nulle confiance en nous, et vous les croyez sans action ; comment pourrions-nous nous fier à vos préparations? Non, mille fois non, il ne peut y avoir rien de commun entre vous et nous ; vous l'écrivez sans détour ; et s'il m'était resté un léger doute sur l'opportunité de mon travail, vous levez mes scrupules. Mon livre est justifié de tout point, et nul ne pourra en censurer ni le fond ni la forme.

» Admirez, je vous prie, la force des raisonnements. Pourquoi les pharmaciens doivent-ils s'appliquer à la préparation de nos médicaments? Ecoutez : ils le doivent, *ne fût-ce que pour se défendre contre les empiétements des Homœopathes, et leur ôter le pretexte de se livrer à l'exercice de la pharmacie.* En d'autres termes : L'Homœopathie enlève les malades aux médecins qui alimentent nos pharmacies ; elle leur fait une concurrence désastreuse ; chaque jour ses empiétements s'accroissent ; ne la laissons pas pénétrer dans nos officines, faisons bonne garde autour des mortiers, des fourneaux, des matras, des cornues ; emparons-nous de la préparation de ses médicaments, prenons ses armes ou nous sommes perdus. C'est ce qui s'appelle combattre *pro aris et focis*. C'est par trop montrer le bout de l'oreille, et l'âme se sent prise de tristesse et de dégoût en présence de cet égoïsme.... O Monsieur Soubeiran ! passons.

» L'auteur que nous combattons avec regret avoue ingénuement qu'il n'a pas étudié notre doctrine, car il a confié

la notice sur les préparations Homœopathiques à M. Grassi, *que sa position particulière a obligé de fouiller les livres des Homœopathes*. Il aurait dû en faire autant, et ne pas juger ce qu'il ignore. Où est la sagesse dans un pareil procédé ? Quelle confiance mérite un tel jugement ? M. Soubeiran est une des illustrations de l'académie de médecine. C'est un chimiste distingué, un habile préparateur ; nous le croyons. Mais cette physique et cette chimie, qui ne laissent voir aux étudiants que des phénomènes de combinaisons, des agrégats et des corps constitués par la force de cohésion, n'auraient-elles pas dû faire entrevoir, soupçonner du moins, à un esprit philosophique, dans quelle ignorance est la science de l'état atomique de ces mêmes corps, de l'impondérabilité des molécules dégagées de leurs combinaisons, des phénomènes de l'électricité et du bio-électrisme insoumis à nos lois ?... Et dès lors, un savant doute et s'abstient. Il n'affirme pas l'impuissance d'une trentième dilution, quand surtout il connait la loi de notre thérapeutique, la loi de l'univers : *similia similibus*; il trouve plus sage d'en référer aux faits qui en attestent la puissance depuis soixante ans, et qui remplissent nos traités, nos cliniques, toute notre littérature. »

Dr BÉCEHT.

NOUVELLE.

—

Le 18 décembre dernier, M. G. Weber a adressé à S. M. l'Empereur, la lettre suivante avec un exemplaire du *Codex* qu'il venait de publier et une petite boîte de médicaments Homœopathiques :

« Sire,

» La bienveillance avec laquelle Votre Majesté daigne accueillir tout ce qui se rattache aux progrès des sciences, m'autorise à vous demander d'accepter l'hommage d'un livre exclusivement consacré à l'étude de la pharmacie Homœopathique et une collection de médicaments préparés selon la méthode d'Hahnemann. Puisse Votre Majesté trouver dans cet hommage un motif d'accorder ses hautes protections à l'Homœopathie.

» Daignez, Sire, etc.

G. Weber.

Le 21 du même mois, M. Weber a reçu la réponse suivante :

» Monsieur,

» L'Empereur accepte avec plaisir l'hommage de votre

petite pharmacie Homœopathique, et comme faible témoignage de sa satisfaction particulière, Sa Majesté me charge de vous envoyer la médaille d'or à son effigie, renfermée dans ce pli.

» Veuillez, Monsieur, etc.

» *Le Secrétaire de l'Empereur, chef du cabinet,*

» *Signé* MOIQUAD. »

DES DOSES INFINITÉSIMALES.

Par sa raison l'homme aspire à la possession de la vérité, noble aliment de son intelligence, et tend avec une force invincible vers l'ordre conservateur des êtres.

(LAMENNAIS, *Essai sur l'indifférence :* Introduction.)

Dans les sciences comme dans la religion, l'esprit humain poursuit sa marche vers la conquête de la vérité, par des voies lentes et tortueuses qui progressivement le rapprochent du but élévé auquel il aspire. D'abord, il formule des OPINIONS ; plus tard, il acquiert la CERTITUDE, et enfin, la vérité se dévoile avec ÉVIDENCE à ses persévérantes investigations

Passant sous silence les embûches multipliées dont l'erreur ne manque d'embarrasser ses pas, voyons comment l'homme procède dans cette laborieuse tâche : à peine a-t-il connu quelques-uns des rapports qui lient les idées ou les objets sur lesquels il veut porter un jugement, que par la réflexion, il parvient à exprimer son sentiment, ou mieux une OPINION ; mais agrandissant le cercle de ses connaissances, embrassant dans une seule opération toutes les idées intermédiaires à celles dont il étudie les rapports, il formule son jugement avec CERTITUDE : enfin, ayant mûri

toutes les notions qu'il possède sur un sujet, son esprit saisit tout-à-coup et sans réflexion les rapports complexes qu'il recherchait naguère, et le jugement qu'il porte est basé sur l'ÉVIDENCE : ainsi, avant l'illustre Papin, on avait eu des opinions sur la puissance de la vapeur, mais ce savant est le premier qui ait apprécié avec certitude le parti qu'il était possible d'en tirer en mécanique ; qui ne pense aujourd'hui qu'il n'y a rien de plus évident que la puissance expansive de la vapeur?

L'ÉVIDENCE ne frappe pas toujours notre esprit par l'activité propre de celui-ci. Le laboureur qui voit passer un convoi sur la voie ferrée, croit à la puissance de la vapeur, aussi bien que le savant qui en a construit la locomotive : mais le laboureur reçoit passivement le fait expérimental dont il a absolument besoin pour former son jugement, ses facultés, ou seulement son instruction, ne pouvant comprendre la puissance de l'eau vaporisée par le calorique; le savant au contraire connait avec évidence et par l'activité de son esprit le fait expérimental, avant même qu'il ne s'accomplisse.

La science a acquis, ou elle acquerra l'évidence que nous appellerons *active*, sur tous les phénomènes qui concernent le monde inorganique ; mais elle a trouvé et elle trouvera toujours un élément indémontrable dans ceux qui se rattachent essentiellement au monde organisé, et que l'esprit, même le plus éminent, admet passivement comme évidents. Nous passons sous silence l'évidence en matière métaphysique.

Une source bien féconde d'erreurs pour l'esprit humain est dans l'assimilation qu'il est souvent porté à faire de

faits essentiellement distincts. Combien d'hommes qui raisonnent des phénomènes du monde organique comme s'il s'agissait d'une pierre lancée et qui tombe après l'épuisement de la force qui lui avait été communiquée, ou d'une planche de bois qui reste sur la surface de l'eau, ou de la désagrégation des molécules d'un corps inerte! Ces faits sont sans doute de la dernière évidence, puisque notre esprit saisit, tout-à-coup et sans réflexion, tous les rapports qui lient les termes sur lesquels s'exerce notre jugement: mais les suivants le sont-ils moins, quoiqu'ils renferment un élément indémontrable? La germination des grains, l'accroissement des plantes, la génération des animaux, leur vie toute entière cessent-ils d'être évidents parce que notre esprit en ignore la condition essentielle?

L'évidence passive nait ou de la nature de la matière à laquelle notre esprit s'applique, ou du degré de notre intelligence et de notre instruction. L'existence d'un pays est activement évidente pour le voyageur qui l'a visité, et la télégraphie électrique pour le savant qui s'en explique la prodigieuse précision: mais ces vérités arrivent passivement à celui qui n'a pas visité le pays dont il s'agit, ou qui ne peut s'expliquer la télégraphie electrique. L'efficacité préservatrice de la vaccine, la spécificité du mercure et du quinquina sont des vérités que l'observateur qui les a constatées, admet passivement, parce qu'il ne peut absolument les expliquer; mais elles sont d'une évidence doublement passive pour celui qui ne les a jamais observées.

Concluons de tout ce qui précède que la somme des vérités qu'il serait donné à l'homme de connaître, s'il n'admettait que celles qu'il peut posséder activement, se-

rait infiniment restreinte, et que l'évidence passive est tout aussi précieuse que l'évidence active, soit qu'elle ait sa cause dans notre imperfection intellectuelle, soit qu'elle dépende de la nature des faits sur lesquels nous raisonnons.

Appliquant les données qui précèdent à la question que nous allons traiter, nous espérons démontrer que l'action des doses infinitésimales est aussi évidente qu'aucune autre vérité du domaine commun.

L'opposition que rencontre l'Homœopathie a sans doute divers motifs ; mais elle a son prétexte dans l'invraisemblance de l'action des doses hahnemanniennes. Ce prétexte, quelque futile qu'il soit, ne laisse pas que de séduire des esprits qui s'arrêtent volontiers aux opinions. Il ne sera donc pas sans intérêt de présenter à nos lecteurs l'exposé des raisons qui commandent d'admettre comme un fait évident l'action des agents impondérables sur l'organisme humain.

Ce sujet est on ne peut plus complexe : il convient de l'envisager par voie d'analyse, afin de présenter avec méthode les nombreux éclaircissements qu'il comporte. Nous allons successivement nous occuper, au point de vue où nous sommes placé, des termes extrêmes du problème : l'homme et le médicament. Nous nous arrêterons ensuite sur l'idée intermédiaire, la loi thérapeutique ; et enfin nous formulerons les conséquences nécessaires qui découlent de ce que nous allons avancer.

I. Sous le rapport purement physiologique et abstraction faite de son âme, l'homme a été unanimement reconnu comme un être composé d'organes divers et animé par une force insaisissable et immatérielle ; cette force ou principe vital a été diversement dénommée, mais quelle que

soit l'expression qui l'ait désignée, son existence n'a jamais été véritablement révoquée en doute. Les organes de l'homme ne sont donc que de véritables instruments, la force qui les anime présidant à leur formation, veillant à leur conservation et commandant pendant toute la vie à leur fonctionnalité. Ce fait de haute physiologie humaine est de la dernière évidence pour celui qui est versé dans l'étude de l'admirable organisation de l'homme, il sera seulement certain pour celui qui aura moins médité sur lui-même, et enfin il sera formulé comme une opinion plus ou moins probable, par celui qui ne possèdera qu'une notion superficielle de sa phénoménalité biologique.

La maladie modifie certainement l'homme d'une manière plus ou moins profonde, mais elle ne peut en changer la nature et intervertir le rôle de ses éléments constitutifs. La science de la pathologie humaine, sauf quelques variétés d'expressions, est unanime à reconnaître que le principe vital conserve, pendant les maladies, sa prééminence sur la partie matérielle de l'être humain, et elle ajoute dans l'étude génésique de celles-ci, que toujours elles reconnaissent pour point de départ une perturbation dans la distribution harmonique des forces vitales, et que ce n'est que secondairement qu'elles se constituent dans les organes ou les liquides organiques. Les affections traumatiques sont seules exceptées, et encore le plus grand nombre de celles-ci sont bientôt dominées par les troubles vitaux ou dynamiques. Ces profondes vérités sont évidentes pour l'école hyppocratique; elles sont certaines pour les divers systèmes médicaux qui en dérivent, et elles ne sont que de simples opinions pour ceux que n'a jamais éclairés la haute philosophie de l'oracle de Cos.

Mais entre l'homme jouissant de la plénitude de sa santé et l'homme malade, il y a un milieu qu'il ne faut point passer sous silence, c'est l'homme cessant d'être bien portant et devenant malade. La partie de la pathologie qui s'occupe des causes des maladies, l'étiologie, est expressément arrêtée sur ce point que la plus grande partie des maladies sont dues à des causes immatérielles, agissant immatériellement : tels sont le chagrin, l'amour, la joie, la frayeur, la colère, la jalousie, la nostalgie, les miasmes et les virus. Comment agissent ces causes? Pour résoudre cette question, rapportons les éloquentes paroles du savant professeur d'Amador qui, bien mieux que nous ne le pourrions faire, a parlé de cette importante matière.

« Un excitant quelconque supposé, comment agit-il sur » l'organisme ?

» Répondons sans hésiter : avec la rapidité de l'éclair, » un instant suffit à l'organisme pour devenir vénérien, » varioleux, pestiféré, cholérique, une fois que l'excitant » de la syphilis, de la petite vérole, de la peste ou du » choléra, a touché une partie de nous-mêmes : comme un » instant suffit à l'organisme de la femme pour concevoir, » et qu'un instant suffit aussi au choc du silex avec le fer » pour donner de la lumière. L'unité merveilleuse du prin- » cipe de vie explique ce mystère, et l'absorption est tout- » à-fait impuissante à le faire comprendre : non que le virus » ait matériellement infecté, dans un instant indivisible, » tous les organes de l'économie, non ; la chose serait phy- » siquement impossible ; mais la force de vie a conçu la » maladie : l'*idea morbi*, pour parler comme Van-Helmont, » lui a été transmise, et désormais elle va donner des pro-

» duits vénériens, varioleux, pestiférés ou cholériques, et
» remplacer les produits physiologiques par des produits
» morbides. Un homme se trouve dans un état paisible et
» tranquille ; il est content, serein, joyeux même ; ses
» actions respirent le bonheur et annoncent un état prospère.
» Cet homme reçoit une triste nouvelle : tout-à-coup avec
» la rapidité de l'éclair, son âme a subi une révolution sou-
» daine ; de gai il est devenu triste, et désormais toutes ses
» actions vont en porter l'irréfragable empreinte. Les pleurs,
» les plaintes, les gémissements, les signes de l'affliction la
» plus vive, marqueront l'acuité de sa douleur : la morosité,
» le découragement, la tristesse et tout le cortége des pas-
» sions déprimantes, indiqueront les autres phases de l'affec-
» tion pathétique. De même, pour les principes morbides,
» dès qu'ils ont touché l'organisme, ils lui ont fait subir
» une modification aussi instantanée qu'incompréhensible.
» De sain, l'organisme est devenu, dans un instant et tout-à-
» coup malade : toutefois, le principe morbifique ne se
» manifestant à l'extérieur qu'au bout de deux, quatre,
» huit jours, et même d'avantage, ceci annonce que la
» maladie intérieure a mûri et fructifié ; de même que la
» fleur, organe de la fructification chez les plantes, annonce
» que les végétaux ont atteint leur maturité ; de même que
» le développement du fœtus annonce que la conception a
» eu lieu, et que les signes de la douleur, chez l'homme
» affligé, démóntrent la prompte et forte modification qu'a
» subie son être. »

Ces notions étiologiques qu'il est inutile de multiplier et qu'il serait superflu de corroborer par des exemples, sont de la dernière évidence pour le pathologiste qui relève son

observation par la parfaite connaissance de la physiologie ; elles sont seulement certaines pour celui dont les lumières sont exclusivement absorbées par ses recherches cliniques, et elles deviennent des opinions vagues pour ceux dont l'esprit est à peine capable de faire le relevé des phénomènes morbides matériels.

Dans ces trois ordres d'idées, envisageant successivement l'organisme dans un parfait état de santé, en maladie, et dans sa transition de la santé à la maladie, l'esprit humain peut donc porter trois sortes de jugements. Mais de ce que tous les observateurs n'ont pas apporté à l'étude de ces divers problèmes la même somme d'aptitude, s'en suit-il que la vérité ne puisse être également évidente pour tous ? La réponse négative à cette question serait le comble de l'absurde. Il faut donc conclure que c'est l'imperfection de l'intelligence ou l'inégalité de ses efforts qui sont la cause de la variété de jugements portés sur une même matière. Mais en poursuivant sa marche vers la vérité, qu'elle sera l'autorité que l'esprit humain doit accepter ? Évidemment c'est celle des hommes spéciaux qui ont longuement et savamment poursuivi le même but, qui doit être préférée à celle des hommes à peu près ou tout à fait étrangers à la matière dont il s'agit. Quel est celui qui, ignorant les sciences mathématiques et voulant savoir si réellement *moins multiplié par moins* donne *plus*, ira consulter un poète, un musicien ou même un instituteur connaissant à peine son arithmétique ? S'il veut franchement connaître la vérité axiomatiqne qu'il recherche, il acceptera l'autorité d'un homme spécial, pour lequel il est évident que *moins multiplié par moins* donne *plus*

Une circonstance capitale qu'il importe de signaler dans l'intérêt de la proposition principale que nous avons en vue de démontrer, c'est que la santé de l'homme, sa maladie, le mode d'influence des causes morbifiques sont trois faits que nul esprit n'eût jamais la pensée de contester, et cependant ces trois faits ont toujours été et sont encore essentiellement inexplicables. Ce sont là trois grands mystères scientifiques qui défient toute science, toute raison ; pour les prouver, il suffit d'énoncer qu'ils sont : leur *pourquoi* et leur *comment* touchant à l'absurde.

II. Parmi les substances que l'homme peut ingérer, les unes subissent son individualité, les autres la bravent ; les premières sont ses aliments, les autres sont des poisons.

Les aliments de l'homme, destinés à fournir à son organisme les matériaux qui servent à l'accroissement ou à la conservation de ses diverses parties, ont une propriété caractéristique, quoique négative ; ils sont incapables, pris en convenable quantité, de provoquer par leur présence le plus léger phénomène anti-physiologique : dociles à l'action assimilatrice de l'organisme vivant, ils sont modifiés dans leur composition ; leurs divers éléments se laissent choisir par les organes ; ils reçoivent si complaisamment l'influence de la vie, que bientôt ils en sont pénétrés, et ils deviennent une partie de l'être vivant. Comment des matières inertes s'ennoblissent ainsi au point de participer à la vie ?... Nouveau mystère tout aussi impénétrable que ceux que nous avons déjà signalés.

Mais l'aliment, même le plus bienfaisant, s'il est pris en trop grande quantité, perd son caractère essentiel ; sa présence dans l'intérieur de l'organisme, devient plus ou moins

immédiatement la cause de phénomènes non physiologiques, et l'aliment est par ce fait un poison plus ou moins malfaisant. L'organisme vivant ne peut lui imposer son individualité ; il le repousse alors comme un corps étranger, nuisible et dangereux, et dans ce conflit, la santé est au moins momentanément altérée.

Toute substance qui, introduite dans l'organisme, résiste à son action assimilatrice et y provoque par son action propre des phénomènes anormaux, est un poison, dans le sens le plus absolu de ce mot. Les matières inassimilables sont infiniment répandues autour de nous ; depuis l'aliment pris en trop grande quantité jusqu'a l'acide prussique, depuis les métaux donnés à l'état brut jusqu'à leurs divisions et combinaisons les plus funestes, l'énumération des corps nuisibles à l'homme serait très-longue à faire.

Mais avant de poursuivre, constatons un fait expérimental qui est de la dernière évidence : les aliments, ainsi que les poisons, ont un double effet, sur l'organisme humain : effet vital ou dynamique et effet physico-chimique. Qu'un homme extenué par le besoin, reçoive les aliments et les boissons destinés à réparer ses pertes; la faim et la soif dont il souffrait cruellement, seront satisfaites bien avant que l'assimilation des substances ingérées ait pu s'accomplir. Un sentiment de mieux être, de réfection absolue, sera ressentie, dès l'instant que la cavité stomarale aura reçu les aliments et les boissons, lors même que l'absorption n'aura pu encore s'exercer sur eux. L'effet vital de l'aliment est d'autant plus sensible que celui-ci est plus désiré par l'organisme, désir exprimé par la faim, et que l'aliment est d'une plus grande convenance.

Dans la classe infiniment multipliée des poisons, les plus dangereux pour l'homme sont ceux qui ont un effet physico-chimique local intense et un effet vital ou dynamique immédiat et grave ; ces poisons sont toujours très-peu matériels. Tels sont les venins de toutes sortes, par exemple : il est si vrai que la subtilité de l'action toxique est en rapport inverse de la matière, qu'une même substance acquiert des degrés infiniment plus grands de nocivité, à mesure que son volume diminue en faveur de la division de ses molécules.

Il résulte des expériences faites sur les animaux, que l'acide arsénieux produit des effets d'autant plus prononcés qu'il entre dans des combinaisons plus solubles. Ainsi la solution de Fowler tue les animaux à une dose infiniment plus faible que l'acide arsénieux (1). Nous pourrions multiplier à l'infini les citations qui viennent à l'appui de la vérité que nous venons de formuler. Nous avons vu nous-même, dans le temps, un malade auquel il fut administré deux kilos de mercure métallique, dans le but de dissoudre cinq ou six balles de plomb, gros calibre, que ce malade avait avalées et qui étaient restées dans une bosselure du colon transverse. Disons d'abord que ce patient n'avait éprouvé d'autres effets de la présence de ces balles dans son tube digistif, que celui que tout corps étranger inerte lui aurait causé ; ainsi, par exemple, cinq ou six petits silex arrondis se seraient absolument comportées comme ces balles, dont une partie infiniment petite, sous une autre forme, aurait certainement suffi pour déterminer chez ce

(1) Devergie, traitement des affections squammeuses.

malade un empoisonnement saturnique. Quant aux deux kilos de mercure métallique que le malade ingéra, ils passèrent dans tout son tube digestif, comme ils l'auraient fait dans un tuyau, et ne causèrent dans cet organisme, comme effet local, qu'une sensation désagréable d'un corps lourd; et comme effet dynamique immédiat ou secondaire, ils ne provoquèrent pas le plus léger phénomène : et cependant, cette quantité de mercure, convenablement préparée, aurait suffi à l'empoisonnement d'un régiment tout entier !!

La science qui décompose les corps, la chimie dont les progrès sont si merveilleux, est sans doute toute puissante pour découvrir les parties élémentaires des aliments et des poisons, en tant qu'il s'agit seulement de les considérer comme corps pouvant agir physico-chimiquement sur l'organisme humain, ou pouvant se laisser assimiler à lui. Mais leurs propriétés en vertu desquelles ils modifient chacun à leur manière, l'harmonie vitale, se dérobent et se déroberont probablement toujours à la puissance et à la sagacité des cornues et des creusets.

La chimie peut bien nous apprendre, dit Hahnemann, une chose fort peut importante à savoir, que les feuilles de la belladona ont à peu près les mêmes principes constituants que celles du chou rouge et d'une foule d'autres plantes; qu'on extrait de l'albumine, du gluten, de l'extractif, de la résine verte, un acide, de la potasse, de la chaux, de la silice, etc.... Que trouve la chimie dans l'aimant naturel et dans l'aimant artificiel ? Elle ne rencontre dans le premier qu'un riche minerai de fer, intimément combiné avec la silice, souvent aussi avec du manganèse; et dans le second que du fer pur. L'analyse même la plus délicate

ne lui fait point découvrir la moindre trace de la vertu magnétique, qui est pourtant si puissante (1).

La connaissance des propriétés dynamiques des corps sur notre organisme est donc exclusivement du domaine expérimental.

L'expérience de tous les siècles a appris à l'homme que les poisons les plus malfaisants, administrés convenablement et par des mains habiles, pouvaient devenir des remèdes héroïques, capables de le guérir des maux les plus graves : personne en effet ne doute aujourd'hui que plus une substance peut nuire à l'homme, plus elle sera riche de propriétés utiles, si la science et l'art se sont rendus maîtres d'elle.

Avant l'Homœopathie, les sciences médicales se sont certainement occupées des propriétés des médicaments ; la matière médicale qui s'est spécialement chargée de ce soin, existe de temps immémorial : mais rappellerons-nous les jugements sévères qui ont été portés, par les hommes les plus éminents de toutes les époques, contre cette partie importante de la science ? Non, nous ne répéterions que ce que tout le monde sait, que la matière médicale de l'école officielle est à refaire. Les effets physico-chimiques des médicaments, plus faciles à découvrir et à constater, constituent à peu près toute sa richesse : ça et là, quelques effets dynamiques de quelques rares substances sont signalés, comme certains par quelques uns, révoqués en doute par d'autres, et proclamés comme évidents par le plus petit nombre. Telle est la matière médicale officielle, cette partie de la

(1) Hahnemann, mat. méd. pure. Prolég.

science, sans laquelle ne peut véritablement se constituer l'art de guérir. Toutefois comme cette assertion est capitale, sans surcharger ce travail de citations, nous ne pouvous résister au besoin de corroborer notre opinion par celle de l'immortel Bichat : « il n'y a point eu, dit-il, en matière » médicale de systèmes généraux; mais cette science a été » tour-à-tour influencée par ceux qui ont dominé en méde- » cine ; chacun a reflué sur elle, si je puis m'exprimer » ainsi : de là le vague, l'incertitude qu'elle nous présente » aujourd'hui. Incohérent assemblage d'opinions elles-mêmes » incohérentes, elle est peut-être de toutes les sciences phy- » siologiques, celle où se peignent le mieux les travers de » l'esprit humain : que dis-je ? Ce n'est point une science » pour un esprit méthodique, c'est un ensemble informe » d'idées inexactes, d'observations souvent puériles, de » moyens illusoires, de formules aussi bizarrement conçues, » que fastidieusement assemblées. On dit que la pratique » de la médecine est rebutante ; je dis plus, elle n'est pas, » sous certains rapports, celle d'un homme raisonnable, » quand on en puise les principes dans la plupart de nos » matières médicales. Otez les médicaments dont l'effet est » de stricte observation, comme les évacuants, les diuréti- » ques, les sialagogues, les antispasmodiques, ceux par con- » séquent qui agissent sur une fonction déterminée ; que » sont nos connaissances sur les autres ? (1) »

Rien n'ayant été fait depuis les travaux de Bichat qui puisse adoucir la rigueur de son jugement, il demeure évident que la connaissance des médicaments par l'école offi-

(1) Bichat, mat. génér. p. 47.

cielle est à peine à l'état de simple ébauche, et que l'art de guérir qui, de même que la peinture ne peut exister sans les couleurs, ne peut progresser sans la notion des propriétés des médicaments, est encore de nos jours, selon l'expression de l'Hippocrate anglais, l'art de faire la conversation et de babiller auprès d'un malade. Quel est celui en effet qui oserait contester que les paroles de Sydeuham ne sont encore d'une parfaite actualité : *quæ medica appellantur, reverà confabulandi garriendique potiùs. est ars quàm medendi.*

L'école Homœopathique au contraire, emportée par le génie d'Hahnemann au-delà de tous les sentiers battus jusques à lui, s'est livrée à de longues expérimentations sur les effets dynamiques d'un grand nombre de médicaments. Les savantes et laborieuses investigations de notre maitre ont établi sur des bases solides la Matière médicale : l'expérimentation pure, c'est-à-dire, la connaissance des effets des médicaments par l'observation de leur action sur l'homme bien portant, est en effet reconnue aujourd'hui, même parmi nos adversaires, comme le principe essentiel de la Matière médicale.

L'esprit de puissante analyse et de sage observation qui a constamment dirigé et soutenu le fondateur de l'Homœopathie, lui a permis de répandre un grand jour sur le point le plus obscur et le plus difficile de l'action dynamique des médicaments. Avant Hahnemann, il avait été reconnu par des observateurs d'un haut mérite, que des effets essentiellement opposés étaient quelquefois dûs à l'action de la même substance. Ainsi, pour citer un seul exemple, l'opium a été généralement reconnu comme un sédatif

puissant ; mais au milieu de cet accord unanime, une grande voix s'est élevée et a dit : *opium herclè non sedat !!* Il parait difficile de pouvoir concilier des opinions aussi opposées, et cependant ces divers observateurs avaient tous bien observés. Cette grande difficulté disparait en présence des enseignements hahnemanniens.

En effet, toute action sur l'organisme vivant, dynamique ou physico-chimique, est suivie d'une action contraire ou d'une réaction. De ce fait de bien simple observation, il résulte qu'à la suite de l'administration d'un médicament, il se manifeste d'abord ses effets primitifs, et qu'ensuite un deuxième ordre d'effets, contraires au premier, succède à ceux-ci plus ou moins immédiatement. Il résulte nécessairement de ce qui précède que l'*opium* a pu tour-à-tour être considéré comme un sédatif ou comme un excitant, selon que l'observateur s'arrête à enregistrer ses effets primitifs, ou qu'il constate ses effets secondaires. Il en est de même de tous les médicaments

Jamais avant Hahnemann, n'avait été signalé d'une manière aussi précise ce fait expérimental, sans lequel il est impossible d'étudier fructueusement les propriétés des médicaments sur l'organisme humain. La distinction des effets médicamenteux, en primitifs et secondaires, peut seule donner raison d'une foule de faits, en apparence contradictoires, dont fourmille la science ; et cette distinction est due à Hahnemann.

Une conséquence bien logique de ce qui précède est que tout médicament ayant un mode spécial d'impressionner la force vitale, la réaction qu'il provoque est nécessairement spéciale, et que le plus ou moins d'action que

l'on veut obtenir de son usage, ne peut être que le résultat de la dose plus ou moins grande que l'on en administre : le mélange de plusieurs médicaments, pour augmenter ou atténuer l'énergie de l'un d'eux, est donc essentiellement absurde, et ne peut s'expliquer que par l'ignorance où est l'école officielle de la connaissance exacte des propriétés des médicaments, et de leurs effets primitifs et secondaires.

Ces données sommaires sur les progrès immenses qu'Hahnemann a introduits dans l'étude de la Matière médicale démontrent évidemment que l'Homœopathie a fait beaucoup plus pour constituer cette précieuse science, qu'il n'avait jamais été fait avant elle. Cette affirmation est tellement fondée qu'elle défie ses contradicteurs les plus obstinés.

III. Si nous recherchons dans les archives des sciences médicales quel usage il a été fait jusques à nous des modificateurs dynamiques ou médicaments, pour remédier aux désordres de la santé de l'homme, nous constatons que les plus timides, ou plutôt les plus sages, ont confié la curation de leurs malades à une expectation plus ou moins inspirée des vues d'une saine observation ; d'autres moins pénétrés de la puissance conservatrice de la force vitale, n'en ont tenu nul compte, et ils ont tourmenté l'organisme par des médications purement chirurgicales. Enfin, entre ces deux points extrêmes, nous distinguons les médecins qui ont voulu imiter la nature, et provoquer artificiellement les crisespar lesquelles cette vigilante amie de l'homme malade sait quelquefois résoudre ses affections les plus graves. Ceux-ci se sont adressés, pour atteindre leur but, tantôt à des pratiques chirurgicales, tantôt aux effets physico-chimiques des médicaments. Tel est le bilan de la théra-

peutique allopathique auquel, cependant, nous devons ajouter l'emploi empirique qu'elle fait quelquefois de quelques rares substances dont les effets dynamiques sont utilement employés par elles.

Si nous voulons pénétrer dans les secrets intimes de tous les systèmes médicaux que nous venons de résumer, il nous est impossible de découvrir une loi en vertu de laquelle ils ont dirigé leur conduite thérapeutique, en vue de l'action dynamique des médicaments. Le *contraria contrariis*, principe qui domine à peu près exclusivement dans l'école officielle, n'est logiquement acceptable qu'en vue de l'action physico-chimique des substances médicamenteuses et des procédés thérapeuthiques. La saignée contre la pléthore, l'exutoire contre la suppression d'un écoulement catarrhal, les purgatifs contre la constipation, les diurétiques contre la rareté des urines, les sudorifiques contre la rétrocession de la sueur, etc. etc., sont évidemment des applications logiques du *contraria*. Mais peut-on en dire autant des anti-spasmodiques, des toniques, des anti-syphilitiques, des anti-périodiques, etc. etc., dont l'efficacité est loin de se manifester par leur action physico-chimique?

Il est incontestable qu'ayant en vue d'agir matériellement sur l'organisme, l'art de guérir a dû se préoccuper surtout des modificateurs matériels: les doses palpables, pondérables et massives lui ont été rigoureusement indispensables, à ce point de vue. Mais cette voie dans laquelle il marche depuis Hippocrate, a évidemment circoncrit ses progrès dans un cercle au dehors duquel il n'est pas impossible qu'un plus grand progrès puisse se trouver. La connaissance de quelques spécifiques et leurs fréquentes et heureuses appli-

cations sont là pour témoigner de la légitimité de nos espérances. Le quinquina, le mercure, et tant d'autres substances très-usitées en médecine, opèrent évidemment en vertu d'un principe opposé au *contraria contrariis*. Celui-ci commande logiquement l'emploi des doses matérielles, le *similia similibus* doit nécessairement exiger au contraire l'emploi de doses moins considérables. L'expérience a depuis longtemps proclamé en effet, que le quinquina, le mercure et autres médicaments agissant par voie de spécificité, ou en vertu du principe *similia similibus*, opéraient moins par la quantité qu'il en était administré que par le fait de leur appropriation au cas qu'ils avaient à détruire. Ces faits qui ne sont que de belles et inexplicables exceptions pour la médecine officielle, ont pu très-bien devenir d'importantes sources d'inductions propres à ouvrir une ère nouvelle à l'art de guérir.

Les rares mais éclatantes manifestations de la vérité de la loi des semblables, dans les travaux des médecins de tous les siècles, sont là pour témoigner de la valeur de cette grande loi : depuis qu'Hahnemann l'a proclamée comme la loi générale de la thérapeutique, les faits qui la confirment se multiplient, même dans l'observation de ceux qui ne l'admettent que comme exception inexplicable. Faut-il s'étonner alors que personne, avant le fondateur de l'Homœopathie, n'ait eu la pensée d'étudier les médicaments en vue de l'application de cette grande loi thérapeutique ?

Mais la vérité ne se divise pas : l'ignorance de la portée générale de la loi des semblables a dû nécessairement s'étendre sur le mode sous lequel les médicaments doivent

être utilisés en vertu de cette loi ; et cette circonstance explique surabondamment les immenses lacunes qu'il était réservé à Habnemann de combler, en Matière médicale : l'étude des propriétés des médicaments et leur préparation surtout ont dû nécessairement être harmonisées avec la loi qui doit en regler l'administration.

Les ingénieurs avant la découverte de la vapeur, ont utilisé l'eau comme un puissant moteur : mais leurs machines, admirables d'ailleurs au point de vue qui les a conçues, ont dù présenter des surfaces et des bras de leviers capables de s'harmoniser avec la propriété essentiellement recherchée dans le cours d'eau, sa pesanteur, toujours proportionnelle au volume et à la rapidité de la chute. Sont-ce les mêmes principes qui président aujourd'hui à la création de ces puissantes machines animées par quelques gouttes d'eau vaporisée par le calorique ? Évidemment non, n'est-ce point là ce qui a dù arriver dans l'art de guérir, avec la découverte de l'application universelle de la loi des semblables ?

IV. Résumant tout ce qui précède, nous arrivons nécessairement aux conclusions suivantes :

1o La santé, la maladie de l'homme, la transition de la santé à la maladie sont des faits de la dernière évidence et cependant ils sont essentiellement indémontrables ; l'esprit humain est donc passif lorsqu'il les admet comme ÉVIDENTS.

2o L'action des médicaments sur l'organisme humain est encore un fait évident pour tout esprit qui l'a étudié quoiqu'inexplicables, leurs propriétés sont à peine connues par l'école officielle, l'Homœopathie au contraire présente des travaux importants sur cette matière, soit au point de

vue de l'action spéciale d'un grand nombres de substances, soit au point de vue de la distinction des divers effets que les médicaments peuvent produire sur l'organisme, soit enfin sous le rapport de leur préparation la plus convenable.

Les travaux de l'école Homœopathique attendent encore sur tous ces points l'épreuve contradictoire, loyalement et scientifiquement demandée tant de fois. Le silence le plus absolu règne autour d'elle : les sarcasmes des baladins n'ont jamais fait de la science, nous ne pouvons donc considérer les rires stupides qu'ils provoquent comme une réponse aux sommations de notre école.

3° La loi des contraires peut très-bien servir à éclairer le jugement sur l'action physico-chimique des médicaments, mais cette loi qui est loin d'être sanctionnée par l'expérience comme propre à assurer le développement progressif de l'art médical, peut sans doute ne pas être le dernier mot de l'intelligence humaine sur la loi des rapports entre le médicament et la maladie, et laisser inapperçu un trés-vaste horizon.

Ce vaste horizon existe en effet, une vive lumière l'éclaire : l'Homœopathie affirme qu'elle l'a découvert et que la vérité médicale y brille inaltérable : des médecins nombreux et de plus nombreux malades élèvent leur voix pour proclamer que l'art médical est régénéré par elle. Quel esprit pourra hésiter entre l'affirmation de ceux qui disent j'ai pratiqué l'Homœopathie, j'ai été guéri par la médication Homœopathique, et la négation de ceux qui s'écrient : c'est absurde ; des globules ! Ils sont sans action ; je ne les ai pas expérimentés, j'ignore dans quelles condi-

tions ils doivent être donnés, n'importe, c'est absurde parce que cela me paraît absurde.

Rappelant donc les considérations de saine logique par lesquelles nous avons commencé ce travail, il devient DE LA DERNIÈRE ÉVIDENCE que l'action des doses infinitésimales est tout aussi admissible que la plus vulgaire des vérités du domaine commun. L'étincelle de la pierre à feu sous le choc de l'acier, le vin rouge qui devient blanc en passant sur une couche de charbon, la boussole constante à se diriger vers le nord, la dorure galvanique, la daguerréotypie, la télégraphie électrique, etc. etc., dans l'ordre physique, sont des faits qui ne sont pas plus ÉVIDENTS. Il serait véritablement oiseux de citer de nouveau des exemples analogues dans l'ordre physiologique.

Le corps médical officiel qui se pose en juge souverain de l'Homœopathie est donc irrévocablement incapable de la juger sainement, jusqu'à ce qu'il ait lui-même étudié l'Homœopathie et expérimenté les doses infinitésimales, dans toutes les conditions d'une expérience véritablement scientifique. Sa dénégation obstinée peut-elle, pour tout esprit logique, contrebalancer le témoignage unamine des médecins et des malades qui seuls peuvent porter un jugement solide sur cette grande question de l'action des doses infinitésimales ?

Avignon, 25 février 1854.

Dr BÉCHET.

CLINIQUE.

Il ne faut jamais dire aux gens :
Écoutez un bon mot, oyez une merveille.
Savez-vous si les écoutans
En feront une à la vôtre pareille ?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté ;
Je le maintiens prodige et tel que d'une fable
Il a l'air et les traits, encor que véritable.

LAFONTAINE.

Mes premiers essais Homœopathiques ont été pratiqués sur des sujets atteints de maladies aiguës : j'ai traité par la loi des semblables et les médicaments dynamisés des péripneumonies, des fièvres cérébrales et éruptives, des rhumatismes, des lésions graves des fonctions digestives, et presque toujours avec succès. C'était beaucoup pour être séduit, entraîné ; ce n'était pas assez pour être convaincu. Bien des médecins distingués ont prôné la médecine expectante et beaucoup de praticiens de bonne foi ont attribué les succès des Homœopathes à cette méthode habilement travestie, disent-ils, en de bien innocents globules. Je ne pouvais donc rester sur ce terrain, et pour embrasser avec foi le drapeau d'Hahnemann et me proclamer

son disciple, il me fallait demander et obtenir la vérité Homœopathique de ces affections profondes, invétérées qui sont l'écueil et qui font le désespoir de la médecine ordinaire, de ces lésions chroniques dont la guérison, quand on a le bonheur de l'obtenir, ne peut être logiquement attribuée ni au hasard ni à une heureuse coïncidence, ni à la puissante influence du médecin sur son malade, ni au régime, ni enfin aux seuls efforts de la nature, mais uniquement, et avec une certitude pour ainsi dire mathématique, au traitement employé.

Aussi, j'ai saisi avec avidité tous les cas de maladies chroniques que ma pratique m'a fait rencontrer, j'ai expérimenté sur eux l'Homœopathie et quand j'ai vu le succès couronner si fréquemment mon œuvre, mon admiration pour son illustre fondateur a été sans bornes, et j'ai mille fois remercié la Providence de m'avoir conduit sous la bannière de cet homme de génie.

Parmi les cas de guérisons que j'ai obtenues, voici les plus saillants :

1re Obs. *Janvier* 1851. — Le nommé Déroux, maçon, âgé de cinquante ans, demeurant à Eygalière, canton d'Orgon, se présente à notre consultation dans l'état suivant : visage boursouflé, érisipélateux, petits boutons vésiculeux au front et sur les joues, yeux larmoyants, paupières rouges, ulcérées, croûtes purulentes dans les fosses nasales, suintement ichoreux par l'oreille gauche.

Ce malade nous fait la narration que voici : depuis plus de quinze ans et sans interruption, je suis saisi tous les mois d'une fièvre, qui après deux ou trois jours de durée se termine par la maladie que vous voyez; ma tête se

prend, ma figure enfle, devient rouge, se couvre de boutons qui me démangent; cet état dure huit à dix jours puis disparaît pour revenir le mois après, avec le même appareil de symptômes : j'ai consulté bien des médecins, fait bien des traitements pour me délivrer de cette maladie qui est une source de misère pour moi et ma famille, et toujours inutilement. Si vous pouviez me guérir, vous feriez une belle œuvre de charité.

Après avoir questionné minutieusement ce malade, j'acquis la conviction que cette longue et désespérante affection était produite et entretenue par le vice psorique. Je prescrivis *sulfur.* 30e, à la dose de six gouttes à prendre, dans 120 grammes d'eau, une cuillerée matin et soir ; en outre, six gouttes de *belladona* à prendre de la même manière, huit jours avant le retour présumé de la maladie. Je ne prescrivis point de régime, me bornant à défendre l'usage du café et les excès de table.

Sans promettre une guérison certaine, je donnai quelque espoir à ce pauvre malade, en lui recommandant de ne revenir qu'au bout de trois mois.

En avril, je vis entrer dans mon cabinet un homme remarquable de fraîcheur et d'embonpoint, qui, le sourire sur les lèvres, me tendit la main en disant : monsieur le docteur, vous ne me reconnaissez donc pas ? Je suis Déroux, le maçon d'Eygalière, me voici guéri. Cet homme était tellement changé par son retour à la santé, qu'il m'aurait été impossible de le reconnaître, s'il ne se fût nommé : depuis cette époque, ce brave ouvrier n'a pas éprouvé la plus petite rechûte, et il dit à qui veut l'entendre, que j'ai fait sur sa personne une miraculeuse guérison.

Gloire à Hahnemann !

2e Obs. *Mai* 1852. — Le nommé Baptiste Favérial, scieur-de-long ambulant, connu de tout le monde dans les cantons d'Orgon et de Châteaurenard où il exerce sa profession depuis plus de dix ans, vient nous consulter pour un mal à la jambe dont il est atteint depuis six années environ. Il a été traité à Nîmes, à Montpellier et dans plusieurs autres villes, mais toujours sans succès.

Ce malade nous présente les symptômes suivants : Jambe gauche, édémateuse et couverte dans toute son étendue de croûtes grisâtres, épaisses, à travers lesquelles suinte un ichor fétide: ulcère sanieux et profond occupant toute la partie moyenne du membre.

Favérial a eu une mauvaise gale au temps de sa jeunesse, ce renseignement nous suffit. Nous prescrivons trente gouttes *sulfur.* 30e dans un litre d'eau avec addition de 60 grammes de sirop de sucre, à prendre une cuillerée, soir et matin ; défense de prendre du café et du vin pur.

Avant un mois, ce malade nous revient parfaitement guéri, plus d'ulcère, plus de croûtes, plus de gonflement, sauf une légère rougeur : plus tard la peau a repris son aspect normal.

Nous avons revu cet ouvrier, il y a à peine trois mois. Sommes-nous toujours bien, Baptiste? Parfaitement, M. le Docteur, depuis que vous l'avez guérie, ma jambe est restée saine et solide. *Vous êtes un bon homme....*

Honneur au veillard de Cœthen !

3e Obs *Juillet* 1853. — La veuve Galleron, demeurant à St-Michel, canton d'Orgon, réclame nos conseils pour un mal au bras qu'elle porte, dit-elle, depuis quinze mois et qui a résisté à un long traitement interne et externe.

Nous constatons l'état que voici : gonflement et rougeur de toute la partie inférieure du bras gauche, deux points fistuleux sur la région moyenne. La pression en fait sortir une sérosité roussâtre. L'introduction d'un stylet nous donne la certitude que le *cubitus est carié*; les questions que nous adressons à la malade et les réponses que nous en obtenons, nous font penser que le mal est sous la dépendance d'une infection psorique. Nous lui faisons prendre une cueillerée matin et soir de la solution suivante : eau distillée 200 grammes, *nitri acidum*, vingt gouttes, 20e dilution, sirop de sucre 30 grammes. Vingt-cinq jours suffisent pour la guérir. Tout le monde en est surpris, parents voisins et amis, et il faut bien le dire, le médecin plus que les autres.

Gloire au fondateur de l'Homœopathie !

4e Obs. *Juillet* 1853. — La nommée Génin, d'Eygalière, nous présente sa fille âgée de douze ans, qui porte au-dessous de l'angle interne de l'œil gauche une petite tumeur fistuleuse : elle nous fait l'histoire de cette maladie en ces termes : le mal que vous voyez existe depuis deux ans, il est la suite d'une opération que ma fille a subie pour être guérie de la fistule lacrymale ; nous avons vu bien des médecins, elle a pris beaucoup de remèdes et nonobstant le mal continue.

Nous examinons avec attention la petite tumeur : elle est dure, rouge et luisante; une petite ouverture par où la pression fait sortir une goutte de pus très-consistant existe à son sommet ; à sa base se trouvent quelques croûtes d'un aspect dartreux, les larmes coulent sur la joue. Ce jeune sujet n'a jamais eu la gale ni aucune autre maladie infectante. Nous prescrivons *mercurius solubilis* 20e, dix gout-

tes dans 200 grammes d'eau, une cueillerée matin et soir. Trois semaines s'écoulent sans que nous puissions constater une amélioration tant soit peu sensible ; nous faisons prendre *nitri acidum* 20e, quinze gouttes dans 150 grammes d'eau. Au bout d'un mois la tumeur s'affaisse, la malade expulse en se mouchant la canule d'argent que l'opérateur avait placée dans le canal nasal, elle se plaint de démangeaisons sur toute la peau ; nous lui donnons quelques globules d'*hépar sulf.* Bientôt après la guérison est comptète, l'œil n'est plus larmoyant et les régions qui l'avoisinent ont repris leur état normal.

Honneur, gloire et reconnaissance à Samuel Hahnemann.

Cabannes, 5 février 1854.

CASTAGNY, D.-M.

CORRESPONDANCE.

Nîmes, 15 février 1854.

A Monsieur le Docteur Béchet, Président du Comité de rédaction de la *Revue Homœopathique* d'Avignon.

Mon cher ami,

Ce n'est pas sans un bien vif plaisir que j'ai revu ce beau ciel de Provence où nous avons ensemble, il y a quelques quinze années, répandu les premières notions de la thérapeutique rationnelle ou Homœopathie.

En vous retrouvant, ainsi que mes autres honorables confrères, persévérants dans le noble et épineux apostolat qui nous fut confié par Hahnemann lui-même, toujours fermes dans vos convictions, toujours constants dans vos principes, je n'ai pas assez d'éloges pour vous exprimer combien de reconnaissance vous est due pour avoir si religieusement conservé ce dépôt précieux, et pour l'avoir élevé dans l'esprit des populations par votre savoir, votre moralité et votre heureuse pratique.

Du courage donc, généreux apôtres d'une vérité bienfaisante ! Vous avez triomphé, ce me semble des difficultés les plus graves, soit auprès du public, soit à l'égard

des confrères dissidents. Du courage ! Ce ne fût jamais sans peine et sans sacrifices que l'on fit accepter les vérités pratiques.

Quel fut en effet l'accueil que reçurent dans le monde savant la circulation du sang et la vaccine ?

D'ailleurs, de nouvelles recrues, sorties des rangs de l'ancienne école nous arrivent chaque jour ; la nouvelle doctrine a partout ses organes officiels ; à Paris comme à Madrid, à Londres comme à Vienne, à St-Pétersbourg comme à New-York ; les guérisons remarquables, chaque jour plus nombreuses et mieux constatées, éclairent et édifient de plus en plus la partie impartiale du public ; nous pouvons donc raisonnablement espérer et même prévoir que le temps n'est pas éloigné, où l'on préférera nos procédés aussi doux que prompts et certains, aux méthodes surannées qui n'offrent qu'une guérison pénible, lente, ruineuse, et qu'elles sont, bien souvent encore, impuissantes à procurer.

Ainsi l'on préfère aujourd'hui correspondre par les télégraphes électriques et les chemins de fer, à employer les moyens anciens et moins parfaits de correspondance et de locomotion.

J'ai aussi à vous féliciter, mon cher Docteur, de la bonne action que vous avez faite en publiant votre *Revue*. C'est un moyen de propagande honnête et scientifique qui permet de s'adresser en même temps aux confrères de l'ancienne école et au public éclairé.

Le public lira sans prévention, avec impartialité, sans aucun doute ; mais les confrères, hélas ! N'auront-ils pas maint prétexte pour s'abstenir ?

Il est cependant bien évident que nul progrès ne pourra jamais s'accomplir dans les sciences médicales, si l'on s'abstient d'examiner et d'expérimenter les découvertes nouvelles. La médecine serait-elle donc condamnée à demeurer immobile entre la rhubarbe et le séné?

Nous ne le pensons pas, nous qui avons eu l'inestimable avantage de voir l'étoile qui lui annonçait une ère nouvelle, et qui goûtons aujourd'hui l'ineffable jouissance de reposer notre esprit sur des lois thérapeutiques, comparables à celles qui ont assis le système du monde sur une base inébranlable.

C'est en me plaçant à ce point de vue, mon cher Docteur, que je me propose d'aprécier les services que l'Homœopathie a rendus à l'art de guérir.

S'il m'était permis d'entrer en matière par une comparaison tirée d'un ordre d'idées plus élevé, j'aurais fait en deux mots, il me semble, la part de l'Homœopathie dans la médecine en général, qui est l'héritage précieux que nous ont transmis les siècles.

De même que la révélation, il y a quelque deux mille ans, a fait briller dans l'entendement humain une lumière surnaturelle qui a précipité les faux dieux et les idoles, et qu'elle respecte les livres de Moïse et les prophètes, en même temps qu'elle a confirmé plusieurs conquêtes de l'esprit humain, telles que la spiritualité, l'immortalité de l'âme et quelques aperçus touchant la morale et les devoirs de l'homme ; ainsi la réforme apportée par l'illustre médecin de Cœthen dans l'art de guérir, n'exclut aucune des connaissances dont la médecine a enrichi son domaine dans la suite des siècles : travaux anatomiques immenses

d'où découle une saine physiologie, et sans lesquels il n'y aurait point de science de l'homme; pathologie que tant de travaux importants ont illustrée, particulièrement dans la première moitié de ce siècle de merveilles; chirurgie qui, enfin sortie de ses langes impurs, est devenue entre les mains des modernes un art presque divin par les miracles qu'il enfante; science du diagnostic qui semble n'avoir plus rien à acquérir comme méthode; monographies savantes, histoires des épidémies, toxicologie, médecine légale, tout autant de branches de la médecine en général, imposantes et solides conquêtes que l'esprit le mieux organisé sera bientôt impuissant à embrasser dans toute leur étendue.

Tout cela, il est vrai, la chirurgie exceptée, n'est pas encore de la thérapeutique. C'est à l'art de guérir les maladies que manquait une méthode rationnelle, simple, certaine, et cette méthode a vu le jour en 1810, sous le nom d'Homœopathie.

Que l'on cesse donc de répéter que l'Homœopathie a la déraisonnable prétention de renverser la médecine ancienne; elle est venue la compléter et non la renverser.

Elle a fondé la thérapeutique sur des bases éternelles, en démontrant l'existence du dynamisme vital, en instituant l'expérimentation pure des médicaments sur l'organisme sain, et en proclamant la loi des semblables,

Tels sont ses titres impérissables à la reconnaissance des hommes !

Nous n'ignorons pas qu'un zèle exagéré est allé jusqu'à avancer qu'il n'y a pas de guérison possible sans l'Homœopathie; que toutes celles qui ont été obtenues de tous temps,

l'avaient été en vertu de la loi de similitude, à l'insçu même des médecins ; nous ne pouvons partager cette opinion.

Autant vaudrait dire qu'on ne voyageait pas avant l'invention de la vapeur ; qu'on ne saisissait pas les ressemblances quand la photographie était encore à trouver ; qu'on ne dorait point sur métaux avant l'admirable découverte du galvanisme ; ou encore, que les procédés nouveaux étaient implicitement renfermés dans les anciens, et employés à notre insçu.

Cela ne soutient pas la discussion ; passons donc à la prétention opposée : ce n'est pas assez, à notre avis, de s'être pénétré des grandes vérités d'observation renfermées dans Hippocrate ; ce n'est pas assez d'avoir lu et médité Boërhaave, Dehaën, Stoll et tous les grands noms attachés à une époque remarquable du retour de l'art à la plus saine observation, si l'on se trouve désarmé au lit du malade par l'impuissance bien constatée de toutes les méthodes connues ; ou encore si l'on s'est séparé de tous les médecins en renom, par sa manière particulière de voir et d'agir.

Dans cet état d'isolement et de faiblesse, sera-t-on bien rassuré en présence des cas qui paraissent s'insurger contre tous les moyens dont on dispose ? On a, il est vrai, vis-à-vis du public, la ressource d'un pronostic grave, d'un cas au-dessus de la puissance de l'art ; mais près de sa conscience !

Tout médecin d'ailleurs, ne peut avoir l'exhorbitante prétention de se poser en chef d'école, en réformateur ; il en résulterait, et il en résulte, bien malheureusement en effet, autant d'écoles que d'individualités médicales.

Disons-le sans récrimination, mais pour la constatation

seule d'une vérité utile : la plus grande anarchie règne aujourd'hui en thérapeutique ; la méthode du médecin de la Charité n'est pas celle du médecin de l'hôpital Necker ; celle-ci n'est pas celle de la Pitié ou de l'hôpital St-Louis ; dans cette babel thérapeutique, quelle sera donc la boussole de l'humble praticien ?

Il faut cependant en médecine, comme en tout autre science, des principes sûrs, des méthodes pratiques incontestées, qui fassent d'un médecin ordinaire le véritable gardien de la vie et de la santé, et qui le relèvent à ses propres yeux par le sentiment de sa puissance et de son utilité réelle.

Que le praticien est loin de là, lorsqu'il n'a pas eu le bonheur d'être éclairé par l'Homœopathie ?

Mais, diront mes contradicteurs, vous accordez que l'on guérissait avant l'Homœopathie et par suite que l'on peut encore guérir sans elle ; qui ne préférera donc les moyens sanctionnés par une longue expérience aux moyens nouveaux que vous proposez ?

Autant vaudrait dire : n'était-t-on pas fort bien autrefois en diligence ou en chaise de poste ? Le burin ne nous a-t-il pas transmis avec une vérité suffisante les hommes et les choses d'un autre temps ? A-t-on attendu le galvanisme pour correspondre à distance, ou pour revêtir des surfaces grossières du métal le plus précieux ?

La vie, le mouvement immense de notre siècle répondent surabondamment à ces faibles objections.

L'Homœopathie s'est donc placée de prime abord à la hauteur des plus grandes et des plus utiles découvertes du XIXe siècle ; tout en acceptant ce que les grands maîtres

dans la science nous ont transmis de recherches utiles, d'observations consciencieuses, d'aperçus ingénieux, soit pour la connaissance du corps humain, soit pour celle des altérations morbides dont il est le théâtre, soit enfin pour les propriétés toxiques ou pathogénétiques des médicaments, elle a enseigné l'art, jusque-là inconnu, de se servir judicieusement de toutes ces connaissances, afin d'en faire une application simple, douce et certaine pour le rétablissement de la santé altérée.

L'Homœopathie est donc une réforme, non de la médecine, science très-complexe, mais d'une branche de la médecine qui est la thérapeutique ou l'art de guérir.

Toutefois, on ne peut guérir que ce que l'on connait bien; le médecin, avant de passer à l'administration des remèdes, doit avoir établi son diagnostic d'une manière sûre et solide; il doit connaître à cet effet tout ce qui a rapport aux lieux, aux climats, aux âges, aux tempéraments; il doit avoir la mémoire meublée des descriptions bien faites des maladies vulgaires, ainsi que des maladies épidémiques; et bien que les dénominations renfermées dans les cadres nosologiques ne puissent lui indiquer le traitement à suivre dans un cas particulier, elles lui sont cependant utiles comme moyen de classement et il ne pourrait les ignorer sous peine de n'être compris de personne. Jusque-là les deux écoles peuvent marcher de front.

Mais l'avantage ne reste-t-il pas incontestablement à la nouvelle école sur l'ancienne, lorsque la première, au lieu d'abandonner le praticien sans carte et sans boussole, à la grave responsabilité de ses vues particulières, ne lui laisse au contraire, aucune hésitation sur la marche qu'il a à sui-

vre, et lui inspire ainsi la plus juste confiance dans les moyens qu'il va mettre en œuvre?

Terminons en faisant ressortir par un exemple frappant, tiré de la pratique journalière, cet avantage inappréciable de la nouvelle école sur l'ancienne.

Il s'agit d'une des maladies les plus communes aujourd'hui, et en même temps des plus meurtrières, la fièvre dite thyphoïde qui est loin d'être une entité morbide pour le médecin de quelque expérience. Ce malade se présente avec les symptômes suivants : décubitus dorsal, avec dépression considérable des forces : la face est rouge, vultueuse et les yeux sont brillants ; les lèvres sont brûlées, croûteuses, les dents fuligineuses, la langue rouge brune, pointue, rapeuse, se tirant difficilement et la soif inextinguible ; la respiration est légèrement accélérée, suspirieuse, avec plaintes continuelles dont le malade n'a pas la conscience ; le délire peu intense, revient par intervalles ; le malade en est facilement retiré par les questions qu'on lui adresse ; dureté de l'ouïe particulièrement pour la parole ; le malade d'ailleurs n'accuse aucune souffrance, son pouls est à 30, vif et facilement dépressible ; sa peau est souvent humide, son ventre est légèrement météorisé et presque indolent ; ses urines sont bourbeuses et assez rares ; il a de quatre à cinq selles en 24 heures d'une diarrhée infecte ; enfin la peau présente ça et là comme une légère éruption vésiculaire, remplie d'une eau limpide. (*Sudamina*).

En remontant par des questions au début de cette grave affection, on apprend qu'e le a commencé par la céphalalgie frontate, l'abolition de l'appetit, des lassitudes spontanées extrêmes, le frisson, la fièvre et le saignement de nez.

Après le relevé de tous les graves symptômes, dans l'ensemble desquels je ne puis méconnaître ce que l'on est convenu d'appeler la fièvre typhoïde, je me dis à part moi : il y a beaucoup à craindre que mon malade ne succombe à cette grave affection.

O mes maitres en l'art de guérir, venez donc en aide à votre disciple !

Mais les plus grands maîtres depuis Hippocrate demeurent sourds à ma voix ; ils ignorent parfaitement ce qu'est la fièvre typhoïde. A soixante ans d'ici, pas plus tard, ils disputaient encore sur l'essentialité des fièvres ; ils les distinguaient en inflammatoires, nerveuses, ataxiques, adynamiques, etc., lorsqu'un réformateur aussi hardi qu'éloquent fit main basse sur cet édifice, ramena toute la pathologie à l'inflammation pure et simple et la thérapeutique à une médication unique : les émissions sanguines et l'eau gommée ! Si je ne craignais de me laisser entraîner beaucoup trop loin, ce serait le cas de citer les pages de la plus amère critique où le célèbre réformateur, imité d'ailleurs par plusieurs illustrations contemporaines, foule aux pieds la matière médicale comme la plus vaine des sciences et lance les traits les plus acérés de la satyre contre la polypharmacie. La lancette, les sangsues, l'eau gommée ! O merveilleuse abstraction de l'art de guérir ! O thérapeutique dite rationnelle devant laquelle tout genoux a fléchi pendant quinze ans !

Combien en connaissons-nous qui, arrivés avec ce léger bagage, ont acquis une position élevée en

Dupant par de grands mots, gens de robe et d'armée
Et sur l'erreur des sots fondant leur renommée.

Cependant le public d'abord, et les médecins ensuite ont fini par reconnaître que la doctrine physiologique et la médication anti-phlogistique étaient tout bonnement deux colossales mystifications.

Les plus avisés alors ont repris le problème *ab ovo:* dans les hôpitaux de la capitale, *faciamus expérimentum*, qui, avec les saignées coup sur coup en enchérissant sur son illustre maître ; qui, avec le sulfate de quinine à haute dose, quatre grammes en 24 heures ! Qui, avec la belladone, le stramonium, la strychine ou l'azotate d'argent jusqu'à déterminer un empoisonnement dont il n'était pas toujours donné de se rendre maître !

Or, c'est au milieu de cette effroyable anarchie médicale que serait née la fièvre dite typhoïde. A peine cette nouvelle dénomination a-t-elle figuré au cadre nosologique, que celui-ci la jugule, (textuel) avec les saignées suivies des toniques; toutes les trompettes de la presse retentissent d'une aussi éclatant succès ! Celui-là, moins osé, l'enchaîne par le sulfate de quinine à doses massives et les toniques; un troisième, affirme qu'il ne s'agit au fond que d'une sorte de ptyalisme du foie, dont les. vomitifs et les purgatifs doivent faire prompte et bonne justice ; un quatrième, enfin, ame probe et sincère, essaye de ces différentes méthodes sur un grand nombre de malades nosocomiaux, il soumet ses résultats au creuset de la statistique et il apprend au public étonné que toutes ces méthodes sont à peu près indifférentes et qu'il faut se résigner, quoi qu'on fasse, à perdre plus du quart de ses malades. O profondeur de l'esprit humain ! O altitude !

Mais quelle perplexité est la mienne ! Comment avoir le

courage d'être médecin au lit de ce pauvre malade qui est un fils unique ? Que répondre à tout une famille éplorée qui attend de mon art le retour à la santé, la vie ! Lorsqu'elle vous interroge avec des regards inquiets et lamentables ? J'aurai beau dire alors, pour raffermir mon courage : un autre ne ferait pas mieux que moi. Il faut avouer que cette incertitude sur le traitement a quelque chose d'accablant, d'immoral même, et dont on ne se sauve point avec une méthode à soi à laquelle les faits donnent nécessairement les plus cruels démentis.

Que l'Homœopathe au contraire, graces en soient rendues à Dieu, et à l'illustre Hahnemann après lui, est dans une situation d'esprit bien différente ! Sa doctrine n'impose aucun nom particulier à la maladie qu'il a sous les yeux ; il comprend que les symptômes par lesquels elle se traduit sont tout ce qu'il lui est donné d'en apprendre ; et qu'en enlevant tous les symptômes, jusqu'au dernier, il ne peut rester autre chose que la santé.

Elle lui enseigne en outre, que le médicament qui, dans sa pathogénésie ou ses effets sur l'homme sain présente les symptômes qu'il a sous les yeux, est aussi le médicament et le seul qui ait la propriété de les faire disparaître de la manière la plus douce, la plus prompte et la plus sûre, et de remplacer par la santé, l'affection qui menace la vie.

Il interroge donc sa Matière médicale, qui n'est plus un vain fatras, mais le véritable code de l'expérience pure des médicaments ; il examine, il compare et ne se détermine dans son choix que par des raisons de préférence qu'il puise dans les symptômes eux-mêmes ; alors si le choix est

bien fait, comme il y a toujours lieu de l'attendre d'un médecin instruit et consciencieux, l'amélioration et souvent la convalescence suivent de près l'administration du médicament approprié.

Avant toute thérapeutique, il importe donc d'établir avec soin le diagnostic et le pronostic de l'affection qu'on a en vue, ce qui a été de la médecine de tous les temps et où l'Homœopathie n'intervient pas d'une manière spéciale, mais après le premier travail intellectuel, il faut pouvoir guérir, s'il y a lieu, par l'application de principes certains, invariables, fondés en raison comme en expérience; il faut guérir avec la plus grande économie de souffrances, de temps et de médicaments, et c'est là le bienfait dont les hommes sont redevables à l'Homœopathie.

Je termine, mon cher Docteur, cette longue épitre par les réponses à trois objections vulgaires :

1° Cesse-t-on de faire de l'Homœopathie en employant les émissions sanguines ? L'Homœopathe doit-il se les interdire formellement ?

2° La thérapeutique Homœopathique réside-t-elle essentiellement dans les doses infinitésimales des médicaments ?

3° L'Homœopathie ne serait-elle point sous un nom nouveau la médecine expectante qui laisse à la nature le soin de la guérison, s'en réservant seule l'honneur et le profit ?

L'Homœopathie est bien éloignée assurément d'approuver l'incroyable abus que l'on fait des émissions sanguines de toute sorte; elle défend même d'avoir recours à ce moyen déprimant toutes les fois qu'elle espère déterminer la réaction curative par un médicament approprié; chez

elle, ce n'est point esprit de système, mais l'effet d'une préférence raisonnée.

Toutefois, si elle reconnaît une stase du sang dans quelque partie, opprimant la force vitale et mettant obstacle à sa réaction, elle dit alors au praticien de commencer par soustraire une quantité suffisante de sang pour donner à la vie la faculté de réagir, et d'employer ensuite les modificateurs internes.

Est-ce là de l'exclusivisme ? N'est-ce pas plutôt une sage et équitable appréciation des moyens à mettre en œuvre ?

On comprend sans effort que la nécessité d'appliquer les médicaments aux maladies par voie de similitude, entraîne nécessairement la condition d'en atténuer la dose dans la proportion de la sensibilité de l'organisme. Or, l'expérience seule a pu donner cette mesure et nous pouvons dire que l'impressionnabilité de l'organisme par les médicaments, dépasse de beaucoup les idées que l'on s'était faites à ce sujet.

On peut donc faire de l'Homœopathie avec quelques-unes des doses vulgaires, pourvu qu'elles soient administrées par voie de similitude ; mais on ne pourrait le faire sans danger dans la plupart des cas.

D'ailleurs quel avantage pourrait contrebalancer celui des petites doses de médicaments ?

Si celui-ci est bien choisi, la réaction salutaire ne se fait pas attendre et il y a tout à la fois économie de souffrances, de temps et de remèdes ; s'il est mal choisi, il passe le plus souvent inaperçu et l'état n'en est nullement modifié, ce qui indique qu'il faut le remplacer par un autre mieux approprié.

Qu'ajouter en faveur de ceux qui regardent les petites doses comme complètement inertes et qui rejettent sur l'imagination ou sur les forces médicatrices de la nature les nombreuses et remarquables guérisons que revendique partout l'Homœopathie ?

Vous voulez en faire honneur à l'imagination ? Mais la médecine vétérinaire s'en est emparée et les animaux guérissent avec beaucoup moins de frais et de peine que par les procédés anciens. C'est à la nature qu'en revient tout le mérite et la gloire ? Nous savons que dans la guérison sa part est grande ; sans sa réaction salutaire on ne guérirait point assurément. Mais la nature est aveugle dans ses procédés ; elle ferait tomber en gangrène un membre étreint par une simple ligature ; elle a besoin d'être guidée, dirigée par le médecin intelligent qui écartera, s'il se peut, la cause de la maladie ou déterminera par des agents la réaction salutaire qui ramenera la santé.

Qu'ajouter enfin en faveur de ceux qui, à la vue de ces inappréciables avantages repousseraient encore avec méfiance les bienfaits de l'Homœopathie ?

Aujourd'hui que l'Australie nous verse ses richesses ne voit-on pas maintes gens n'accepter qu'avec une naïve méfiance les belles pièces d'or qu'on met dans la main ?

Mais patience, mon cher ami, la génération qui s'élève, bercée au milieu des merveilles, s'élance à grands pas vers le progrès ; elle le presse, elle l'appelle de tous ses vœux, elle lui fait tous les sacrifices, aussi répond-il à ce noble appel dans toutes les branches des connaissances humaines.

Agréez, monsieur le Président, l'assurance de ma considération très-distinguée.

Dr F. Dupont du Chambon.

VARIÉTÉS.

BANQUET *de la Société de Médecine du premier Arrondissement de Paris.*

Le *Journal des Connaissances médicales pratiques et de pharmacologie* dont M. le Dr Caffe est le rédacteur le plus fécond, nous apprend, dans son numéro du 28 février dernier, que la société médicale du premier arrondissement de Paris, qui compte cent membres résidants, des membres honoraires et des membres correspondants, s'est réunie dans un banquet confraternel, chez Vefour-Tavernier, au palais royal.

Divers toasts ont été portés : le mérite de l'un des deux que nous fait connaître le *Moniteur* de cette illustre société dont M. le Dr Caffe est président, nous fait vivement regretter que le vote unanime auquel nous devons l'ineffable bonheur d'avoir lu l'inimitable production poètique de M. le Dr Bessières, n'ait pas accueilli avec la même faveur toutes les paroles qui ont été prononcées dans cet académique banquet.

Nous n'avons rien à dire du toast qui a été porté à M.

le président de la société, par son secrétaire-général : notre attention est absorbée par les magnifiques vers de M. le Dr Bessières. Nous n'essayerons pas de faire l'analyse de ce discours intitulé : UN MOT SUR LE CHARLATANISME. — *Le rat des champs et le rat de ville.* — Comme on le voit, il s'agit d'une imitation de Lafontaine, il ne fallait rien moins que le talent de M. le Dr Bessières pour oser copier un tel maître, et une fécondité poètique pareille à la sienne, pour avoir pu gratifier ses auditeurs de cent cinquante alexandrins environ, en tout dix-huit cents syllabes, et ce, pour dire UN MOT sur le charlatanisme ! Mais hâtons-nous de faire entendre à nos lecteurs quelques-uns des accords de la lyre enchantée de M. le Dr Bessières. Voici son début :

J'oserai vous parler de ce charlatanisme,
Redoutable fléau, sorte de cataclysme
Qui, ne respectant rien, va dans son cours fatal,
Maculer de ses flots le temple médical.
Et, sans peindre au complet cet avide protée,
A la face changeante et toujours éhontée.
Je vais médire un peu de certains charlatans,
Dont on exalte trop, selon moi, les talents.
L'un est un rat des champs, l'autre est un rat de ville
S'engraissant aux dépens d'un public imbécile,
Différant par les mœurs, les formes, les couleurs,
Mais pouvant se caser dans l'ordre des rongeurs :
L'un est très-vieux déjà, l'autre de fraîche date ;
L'un est le rebouteur, l'autre l'Homœopathe.

Réjouissons-nous : les flots d'harmonie sous lesquels M. le Dr Bessières vient de submerger le temple médical, effaceront certainement les souillures que peuvent y laisser les flots irrévérentieux du charlatanisme.

Nous aurions été fort disposé à nous plaindre auprès de M. le Dr Bessières, de la société qu'il nous a donnée; mais le langage et les termes dans lesquels il l'a fait sont tels que toutes nos facultés sont absorbées dans notre admiration des charmes de sa muse charlatanophobe.

Nous passerons sous silence les hémistiches cadencés que M. le Dr Bessières a écrits sur le rebouteur, dont il paraît que la science n'est pas inconnue en poésie; car, grâces, à certains procédés que nous, gens de vile prose ignorons, tous les vers de M. le Dr Bessières marchent noblement sur douze pieds égaux, malgré tous les accidents qu'ils rencontrent.

Arrivons au portrait de l'Homœopathe, d'après M. le Dr Bessières :

Passons au citadin, il fera disparate.
Ce monsieur prend le nom charmant d'Homœopathe ;
Il a lu l'*Orgamon*, se tient pour érudit,
Il a de la faconde, et presque de l'esprit.
Le regard équivoque, assez propre tournure,
Beau salon, bonne table, et quelquefois voiture,
Paraît fier, dédaigneux, mais il est bon enfant,
Se croit un personnage à l'État important.
Lorsque le mal résiste à l'Homœopathie,
Sans l'oser dire, il fait un peu l'Allopathie ;
Mais le fourbe, en mettant deux cordes à son arc,
Flanque à mons Samuel un vrai coup de jarnac, etc, etc.

L'intérêt que nous portons à nos lecteurs ne nous autorise point à leur permettre une plus grande dose de poésie-Bessières : ses vers dynamisés, comme on a pu en juger, par le bon goût et les *licences poëtiques*, ont acquis une puissance dont nous redouterions l'énergique action sur des

organismes habitués à de moyennes dilutions. Pour nous qui avons expérimenté la poésie-Bessières jusques à ses dernières succussions globulophobiques, nous avons ressenti des effets surprenants : nous nous proposons de publier cette intéressante pathogénésie ; elle pourra rendre de grands services contre les fièvres soporeuses et contre une affection du corps médical, non nouvelle, mais nouvellement découverte.

Le *Moniteur des hôpitaux*, dans son n° de mars, en signale un cas très-grave ; voici en quels termes : « Le » plus puissant soutien du charlatanisme est l'ignorance » crasse dans laquelle se plaisent à vivre un trop grand » nombre de médecins, qui, sous le commode prétexte de » ne se livrer qu'à la pratique, restent complètement étran- » gers au mouvement scientifique, et oublient même les » éléments d'instruction que possède le maître d'école du » premier village venu. N'avons-nous pas eu tout récem- » ment, la honteuse occasion de voir un médecin d'*eaux* » *minérales*, docteur en médecine de la faculté de Paris, » écrire à l'académie de médecine, pour se plaindre à cette » compagnie de n'avoir encore pu toucher UNE CENTIME de » son traitement, depuis qu'il était nommé ? Et tout, dans » le reste de la lettre, indiquait que le mot UNE n'était pas » un *lapsus calami* ! »

Nous reconnaissons avec le *Moniteur des hôpitaux* que l'atteinte morbide de ce médecin d'*eaux minérales* a un caractère très-inquiétant, mais nous affirmons qu'elle ne résisterait pas à quelques globules de poésie-Bessières ; si non, le *similia similibus* n'est qu'un mensonge.

Qu'il nous soit permis de féliciter M. le Dr Bessières de

ses talents poétiques ; les loisirs que lui laisse la science ne peuvent être plus utilement employés qu'à exercer sa verve : les Homœopathes imitant en cela MM. les membres de la société de medecine du Ier arrondissement de Paris, s'empresseront de voter à l'unanimité ses majestueux alexandrins, à la condition toutefois, que le journal de M. Caffe ait seul l'insigne privilége de les servir à ses lecteurs.

Le temple médical allopathique est décidément imprenable puisqu'il est si soigneusement gardé par la société médicale du Ier arrondissement de Paris, qui compte cent membres résidants, des membres honoraires et des membres correspondants, *et qui vote à l'unanimité l'impression de la poésie-Bessières* (1).

Avignon, 10 mars 1854.

Dr BÉCHET.

(1) Nous sommes heureux que la correction de nos épreuves nous ait permis de lire le n° du 10 mars du *Moniteur* de la Société du premier arrondissement : dans cette livraison, M. le Dr E. Bessières, toujours aussi horripilé à la pensée d'un nominatif de verbe qu'à celle d'un globule Homœopathique, nous fait connaître les corrections dont son rigorisme a jugé son œuvre susceptible. Ainsi, pour ne citer que celle qui se rapporte aux passages que nous avons transcrits, au lieu de lire :

Paraît fier, dédaigneux, mais il est bon enfant,
Se croit un personnage à l'État important.

Lisez :

Se croit un personnage à l'État important,
Paraît fier, dédaigneux, mais il est bon enfant.

Nous recevons la Circulaire suivante que nous nous empressons de faire connaître à nos lecteurs, les priant de nous transmettre leur adhésion AU CONGRÈS.

Bordeaux, mars 1854.

Monsieur et très-honoré Confrère,

Interprète et organe des sentiments des médecins et pharmaciens du midi et de l'ouest de la France, j'ai l'honneur de vous annoncer que la tenue du CONGRÈS HOMOEOPATHIQUE FRANÇAIS aura lieu à Bordeaux, les 28, 29 et 30 août prochain. Je vous en adresse le programme, qui ne sera définitif que lorsque le bureau provisoire connaîtra le nom des confrères qui désireront adhérer au Congrès, pour participer à ses travaux, et concourir ainsi à une manifestation scientifique qui a pour but unique la propagation de la vérité en médecine.

Vous êtes prié, en conséquence, de donner au programme du prochain Congrès toute la publicité dont vous disposez, et d'employer votre influence auprès des confrères qui sont en rapport avec vous et qui ne me sont pas connus, pour les déterminer de se joindre à vous dans leur adhésion, et répondre ainsi à l'appel qui est adressé aux amis de l'Homœopathie, au nom du progrès de notre doctrine.

Le bureau provisoire désirerait avoir, pour la fin de juin, une réponse qui le mît à même d'établir approximativement le nombre des membres du Congrès. Permettez-moi, Monsieur et très-honoré confrère, de compter sur votre bonté pour me fixer à cet égard, et recevez, avec mon dévoûment, l'assurance de mes sentiments distingués.

Le Dr L. MARCHANT.

DES REMÈDES

Que l'Allopathie emploie suivant leur Homœopathicité.

Nous lisons dans le nouveau formulaire magistral de Bouchardat, page 344 :

« *Contraria contrariis curantur.* Voilà le principe qui depuis Galien règne en-souverain et pour ainsi dire sans partage, dans nos écoles ; ce n'est pas à dire pour cela que Hahnemann et ses sectateurs soient les premiers qui se soient élevés contre ce dogme trop exclusif. Il y a près de 400 ans qu'un homme d'un puissant génie, celui, peut être, qui a laissé les traces les plus nombreuses de son passage dans la thérapeutique, Théophraste Paracelse, s'insurgeait avec cette inépuisable verve qui le caractérisait contre le principe dominant des écoles, il proclamait que ce dogme était faux dans un grand nombre de circonstances, que le principe opposé *similia similibus curantur* conduisait aux applications les plus fécondes. Théophraste Paracelse, est, je le sais, une autorité de mince importance pour nos modernes Docteurs ; mais on ne doit point cependant traiter avec trop de légèreté un homme qui, dans un siècle de barbarie, réformait hardi-

ment toute la thérapeutique monstrueuse des anciens galénistes, etc.... Or, la plupart des belles découvertes thérapeutiques de Th. Paracelse, reconnaissent pour point de départ le principe *similia similibus curantur*. Ceci nous montre qu'Hahnemann et ses Homœopathes n'ont point inventé le principe: le seul mérite que je leur reconnaisse, c'est de l'avoir travesti, de l'avoir rendu ridicule par leur posologie de millionième de grain » (1).

Sauf ces dernières lignes relatives aux petites doses, M. Bouchardat parle de la loi des contraires et de celle des semblables, comme nous en parlerions nous même et c'est à dessein que nous avons commencé par cette citation.

Beaucoup de médecins, MM. Trousseau et Pidoux en tête, reconnaissent l'importance de l'Homœopathie sous le nom de médication *substitutive* et par un empirisme plus ou moins raisonné, ils appliquent au traitement des maladies le principe *similia similibus*; comme nous, ils admettent la spécificité des causes morbifiques et celle des agents thérapeutiques; mais ils repoussent *à priori* les

(1) Il n'y a pas bien longtemps, qu'avec une apparence de raison, on eut pu appeler *ridicule*, *absurde* si vous voulez, le télégraphe électrique dont les effets merveilleux sont tout aussi étonnants que l'action des doses infinitésimales. — L'action de ces doses comme l'électricité est un fait. — La question ne pouvant se résoudre que par l'observation, rien ne peut, en cela, remplacer l'expérience personnelle.— « Il me semble étrange dit Hahnemann qu'on puisse douter de la force de ces doses quand chaque jour on les voit agir et remplir l'objet qu'on se propose en y ayant recours, c'est-à-dire, effectuer la guérison. Car ce qui arrive réellement doit au moins être possible. »

doses qu'ils appellent ironiquement *océaniques*. Ils croient ou feignent de croire que l'essence de la méthode curative Homœopathique consiste à administrer de toutes petites doses et que quand on en administre de fortes on n'est plus médecin Homœopathe. Mais la cure est Homœopathique si le remède donné répond dans ses effets à l'axiome *similia similibus*, que la dose du reste soit grande ou petite (1).

Au commencement de sa pratique, à l'époque où il n'avait pas encore découvert la dynamisation, Hahnemann lui-même employait des gouttes de teinture mère et un grand nombre d'Homœopathes Allemands, surtout depuis l'apparition du choléra, ne prescrivent que des doses pondérables.

L'Homœopathie, dit l'auteur (2) de la Clinique de Staouëli, consiste principalement dans l'application des médicaments d'après la loi des semblables; c'est là sa base, son principe; les doses infinitésimales ne sont pas essen-

(1) Un médecin reste Homœopathe et Homœopathe pur lors même qu'il expérimente avec des doses graduelles, tant qu'il n'emploie que des médicaments qu'il sait être en Homœopathicité avec le cas qu'il a à traiter. (Le Dr Peschier, bibliothèque Homœopatique de Genève, tom. IV, 1840).

« Il y aurait de la mauvaise foi si, malgré toutes les négations des Homœopathes on persistait à voir dans les globules le symbole de leur doctrine; rien dans les écrits d'Hahnemann et ses disciples ne prouve qu'il soit ailleurs que dans le *similia similibus curantur.* » (Dr Vespier essai justificatif de l'Homœopathie, Nîmes 1845).

(2) Le R. F. Espanet, de la Trappe de Staouéli en Algérie, journal de la société gallicane Homœopathique 1852.

tielles (1), l'échelle des dilutions n'est même pas arrêtée. Le problème qui consiste à trouver dans chaque maladie la dose convenable du médicament n'est pas encore résolu. La posologie Homœopathique demande pour se fixer l'emploi des doses dynamisées de toute espèce et surtout pondérables.

Nous convenons avec l'honorable professeur académicien, M. Bouchardat, que Hahnemann n'a pas inventé le *principe similia similibus.* Il y a vingt-deux siècles que Démocrite écrivait à Hippocrate que l'hellébore qui rend la raison aux insensés trouble les raisons saines. Le *vomitus vomitu curatur* est d'Hippocrate lui-même qui a dit aussi *per similia adhibita ex morbo sanatur* (*homo*). Le fondateur de l'Homœopathie prétend si peu avoir le premier signalé cette loi dont les manifestations fortuites frappèrent de loin en loin quelques uns de ses dévanciers qu'il cite (2) nominativement plusieurs écrivains ayant soupçonné les médicaments de guérir les maladies par la vertu dont ils sont doués de faire naître des symptômes morbides analogues.

(1) Nous sommes de l'avis du R. F. Espanet lorsqu'il dit que les doses infinitésimales ne sont pas essentielles, mais nous ne voulons pas dire que la posologie Hahnemannienne est nulle. Il y a près de vingt ans que nous employons ces doses, elles sont pour nous une vérité comme le magnétisme, l'électricité, la vaccine, etc.

(2) Mon intention, en citant les passages d'écrivains qui ont soupçonné l'Homœopathie, n'est pas non plus de prouver l'excellence de cette méthode qui s'établit d'elle-même et toute seule, mais d'échapper au reproche d'avoir passé ces espèces de pressentiments sous silence, pour m'arroger la priorité de l'idée. (Note d'Hahnemann, *Organon*, p. 108).

Parmi ces médecins, dit-il, celui dont la conviction à cet égard se trouve exprimée de la manière la plus claire est le Danois Stahl (1) qui en parle en ces termes : « La règle admise, en médecine, de traiter les maladies par des remèdes contraires ou opposés aux effets qu'elles produisent (*contraria contrariis*) est complètement fausse et absurde. Je suis persuadé au contraire que les maladies cèdent aux agents qui déterminent une affection semblable (*similia similibus.*) Les brûlures par l'ardeur d'un foyer dont on approche la partie, les congélations par l'application de la neige et de l'eau froide ; les inflammations et les contusions par celle des spiritueux, etc., etc. »

Ainsi plus d'une fois on s'est approché de la grande vérité ; mais on n'est jamais allé au-delà de quelque idée passagère. Avant Hahnemann personne ne nous avait indiqué le moyen d'appliquer les médicaments aux maladies. Nous pouvons donc dire à M. Bouchardat que s'il avait lu l'*organon* il aurait accordé au fondateur de la médication spécifique (2) un autre *mérite* que celui de la *ridiculité* posologique. La gloire, la grande gloire qui revient à Hahnemann, c'est d'avoir prouvé que la loi des semblables n'est pas un phénomène exceptionnel, comme on le croyait avant lui, mais un fait de physiologie général et constant. Un second mérite qui lui appartient, c'est d'avoir cherché à

(1) Dans J. Hummel, *Comment. de arthride tam tartarea quam scorbutila, seu podagra et scorbuto*, 1738, in-8°, p. 40-42.

(2) L'Homœopathie c'est la médecine par les spécifiques et depuis le temps que l'on guérit par ces moyens on fait de l'Homœopathie. (Rapou fils : *Ce que c'est que l'Homœopathie*, 1844, p. 9).

établir les rapports entre les symptômes des maladies et les remèdes ; d'avoir, pour faciliter l'application des substances médicales à la thérapeutique, étudié les vertus des médicaments par quarante années d'expérimentation, sur lui-même et sur ses disciples. Son traité, *Matière médicale pure* (1), où sont consignés les effets d'un grand nombre de médicaments essayés sur l'homme sain ou de toxications accidentelles est la clef des spécifiques (2), où plutôt la base de la thérapeutique qui, sans ce fil conducteur n'offre selon nous aucune certitude dans son application. Possédant cette base on peut rechercher les images des maladies contre lesquelles une substance agira spécifiquement (3); puisque à chaque agrégat de symptômes constituant un cas de maladie, le médecin Homœopathe doit, pour guérir, opposer un groupe de symptômes semblables, en d'autres termes, administrer un médicament qui a l'aptitude de provoquer chez un homme en santé et comme résultat de son action primaire, un groupe de symptômes aussi analogues que possible à ceux de la maladie.

Grâce aux travaux du fondateur de l'Homœopathie et de ses disciples, nous pouvons aujourd'hui résoudre ce pro-

(1) *Traité de matière médicale* ou de l'action pure des médicaments Homœopathiques par F. Hahnemann, traduit de l'Allemand, par J. H. Jourdan, membre de l'Académie royale de médecine, 1834.

(2) Absolument parlant chaque médicament Homœopathique est le spécifique de la maladie qu'il guérit.

(3) Les effets des spécifiques sur l'homme sain, sont tout-à-fait semblables aux symptômes des maladies contre lesquelles ils sont connus comme spécifiques.

blème (1) : *Une maladie étant donnée, trouver le remède*; nous pouvons dire que l'Homœopathie est l'art de guérir par des spécifiques déterminés *à priori* pour un cas quelconque de maladie.

Les faits de cures Homœopathiques, c'est-à-dire de guérisons opérées à l'aide de médicaments capables de produire une maladie aussi semblable que possible à celle qu'ils ont guérie sont aussi vieux que le monde. «La vaste érudition de Hahnemann (2) s'est chargée de nous démontrer que toutes les guérisons remarquables rapportées dans les auteurs anciens, et que la nature seule n'aurait pu produire, avaient toujours été l'œuvre fortuite des remèdes Homœopathiques administrés par l'empirisme »

Depuis l'introduction de l'Homœopathie en France (1831), les médecins allopathes emploient tous les jours et recommandent dans leurs livres et journaux des remèdes contre des maladies avec lesquelles ceux-ci sont au plus haut degré d'Homœopathicité. En traçant l'histoire médicale de quelques uns des médicaments les plus employés, nous aurons l'occasion de signaler de nombreux emprunts tacites faits à la méthode d'Hahnemann. L'*expérimentation pure* (3) nous ayant appris que l'Homœopathie a droit de dire siennes et

(1) *Désideratum* si attendu de la médecine.

(2) Exemples de guérisons Homœopathiques dues au hasard, opérées involontairement par des médecins de l'ancienne école. (*Organon* de l'art de guérir trad. de A. J. H. Jourdan, p. 52).

(3) L'expérimentation pure ou l'étude de l'action dynamique, autrement dit vitale, des agents thérapeutiques sur l'organisme, à l'état physiologique.

de s'approprier la plupart des cures que la médecine scolastique opère avec des médicaments jugés *ab usu in morbis*.

Prenant ces remèdes comme ils nous tomberont sous la main, nous allons commencer par le camphre que le savant Raspail a rendu si populaire.

CAMPHRE.

Le camphre est un des médicaments les plus employés: il était autrefois d'un usage presque journalier, puis il avait été abandonné par ce qu'on ne savait ou on ne pouvait préciser les cas morbides particuliers auxquels il convenait; manquant du fil conducteur que Hahnemann a mis entre nos mains, M. F. V. Raspail l'a de nouveau popularisé. Ce savant, prétendant que les neuf dixièmes des maladies émanent de l'invasion des parasites externes ou internes et de l'infection par les produits de leur action désorganisatrice, emploie le camphre dans le traitement de presque toutes les maladies et donne la préférence à cette substance comme étant la meilleure dans le double but, d'après lui, d'étouffer la cause immédiate du mal et d'en neutraliser les effets. Nous réconnaissons que dans certains cas le camphre guérit par son action insecticide, qu'employé à l'extérieur il possède des propriétés anti-putrides; mais nous soutenons et nous le prouverons, que la plus grande partie des nombreuses affections que l'on est parvenu à dissiper ou

à soulager par cet agent thérapeuthique, ne sont modifiées par lui que parce qu'il produit sur l'homme en santé des symptômes analogues à ceux de ces maladies.

Relativement aux caractères de la puissance médicinale du camphre, nul accord ne règne, parmi les médecins, qui presque tous disent, qu'il est très-difficile de déterminer au juste ce qu'elle est. On lui accorde les vertus les plus opposées; on l'a tour à tour appelé *tempérant*, *stimulant*, *résolutif*, *narcotique*, *sudorifique*, *anti-spasmodique*, *anti-aphrodisiaque*, *antiseptique*, *fébrifuge*, etc. Cette incertitude et cette dissidence d'opinions sont une conséquence nécessaire de la méthode empirique d'observer la marche des maladies et l'action des médicaments.

Le camphre, dit M. Guersent, est un médicament *suî generis* qui comme plusieurs autres, semble se refuser à la symétrie de nos classifications et qui n'est comparable qu'à lui-même (1) etc. M. Barbier d'Amiens le relégue parmi les médicaments *incertæ sedis.*

D'après Hahnemann «l'action du camphre est très-enigmatique et fort difficile à étudier, même sur l'homme bien portant, parce que l'effet de cette substance altèrne souvent d'une manière si rapide avec les réactions de la vie que dans beaucoup de cas, on a de la peine à déterminer ce qui doit être considéré comme effet primitif ou comme effet consécutif.... Il éteint les effets violents d'un très-grand nombre de remèdes végétaux fort différents, même des cantharides et de beaucoup de substances minérales et mé-

(1) On pourrait en dire autant de tous les médicaments.

talliques (1) administrées soit dans les cas où ils ne convenaient pas, soit à des doses trop fortes. Il doit donc exercer une sorte d'action pathologique générale, à laquelle nous n'essayerons cependant point d'appliquer un nom, afin de ne pas aller nous perdre dans l'empire des ombres, où l'observation n'est plus de mise, où l'imagination donne des rêves pour des réalités, où enfin n'ayant plus l'expérience pour guide, nous errons au hasard dans les ténèbres et ne recueillons qu'illusions et erreurs nuisibles, au lieu de ces notions sur la nature intime des choses, que tant de petits esprits se flattent d'y rencontrer. »

Comme vermifuge et anti-putride, comme antidote (2)

(1) Sur 63 médicaments dont Hahnemann nous donne la pathogénésie dans son *Traité de Matière médicale*, le camphre, d'après l'expérience, est antidote de 25 substances dont les noms suivent : acide phosphorique, ambre gris, asaret, chanvre, charbon de bois, charbon animal, coloquinte, coque du Levant, douce-amère, drosera, éponge brûlée, féve St-Ignace, Jusquiame, ledum, mercure, musc, noix vomique, opium, rhubarbe, rue, scille, spigélie, staphysaigre, sureau, thuya. Bœnninghausen, dans son *Manuel de Thérapeuthiques Homœopathiques*, l'indique comme antidote de 80 médicaments à 100.

(2) De même que la substance médicamenteuse qui enlève le mieux les symptômes d'une maladie est celle qui, administrée à l'homme en santé, produit des phénomènes morbides les plus analogues, le meilleur antidote d'un médicament est celui qui dans sa pathogénésie présente les effets les plus semblables aux siens. Ainsi l'opium est l'antidote du camphre qui, à son tour, est d'un puissant secours dans les empoisonnements par l'opium : si vous comparez ces deux substances dans leurs effets purs, vous trouverez plusieurs points de ressemblance ; cette action antidotique

de beaucoup de médicaments et en vertu de ses symptômes Homœopathiques dont un grand nombre sont encore ignorés : le camphre possède nécessairement une sphère d'action très-étendue et doit enlever une foule de symptômes morbides. Aussi, M. F. V. Raspail a-t-il eu une heureuse idée lorsqu'il a basé sa médication sur cette substance avec laquelle il n'est pas étonnant, selon nous, qu'on guérisse et soulage plus de malades qu'avec la médecine des médecins.

Le camphre employé à l'extérieur, dit M. Bouchardat, par son action locale irritante agit comme un excellent substitutif ; il se montre généralement avantageux contre les éruptions cutanées chroniques et tend à calmer les démangeaisons (1) qui les accompagnent si souvent. M. Malgaigne l'a prescrit avec succès en application sur les érysipèles. Comment est venue cette idée au chirurgien de l'hôpital de Lourcine ? A qui doit-il cette découverte? Est-ce au hasard ou à la lecture d'un ouvrage d'Hahnemann (2), d'où nous extrayons les lignes suivantes ? « Comme l'inflammation de la peau, appelée erysipèle, qui se ré-

très-étendue du camphre, puisqu'il combat les effets trop violents des quatre cinquièmes des remèdes, explique pourquoi cet agent thérapeutique a été appliqué avec succès dans le traitement de presque toutes les maladies, soit anciennement, soit aujourd'hui, et pourquoi il est en faveur dans l'instinct populaire.

(1) *Traité de Matière médicale* (Hahnemann), article camphre, symptôme 75 inflammation ; 151 prurit au dos et dans les intervalles des doigts ; 152 prurit au creu des mains ; 176 violentes démangeaisons (Sponitzer) ; 177 erysipèle (par l'application du camphre à l'extérieur.

(2) Hahnemann *locit. cit.* t. II, p. 32.

pand sous la forme de rayons, offre une teinte de rouge clair, et disparait momantanément sous la pression du doigt, n'est jamais quand elle provient de causes internes, qu'un seul symptôme de la maladie, et que le camphre, appliqué sur la peau y fait naitre quelque chose de semblable, il peut être utile de recourir aux applications locales de cette substance, dans les maladies qui sont survenues rapidement, accompagnées d'erysipèle, pourvu qu'il y ait analogie entre ses symptômes et les autres symptômes des maladies. »

Le camphre, dit M. Lombard de Genève (1), administré à l'intérieur à des doses variables, depuis trois jusqu'à douze grains, dans les vingt-quatre heures, m'a paru agir d'une manière toute spéciale sur l'organe central de la circulation. — Chez les personnes atteintes d'hypertrophie du cœur avec dilatation de ses cavités, j'ai vu sous l'influence d'un traitement de quelques jours, souvent même de quelques heures, les contractions ventriculaires les plus tumultueuses devenir régulières, complètes et parfaitement isochrones, et par conséquent la gène de la respiration et de la circulation cesse complètement, après l'administration de quelques grains de cette substance. Les symptômes 59, 60, 124, 125, 128 du camphre prouvent évidemment que si ce médicament a avantageusement modifié la gène de la respiration et de la circulation, c'est que, sans s'en douter, on l'a employé suivant son Homœopathicité.

Dr Dugat-Estublier.

Orange, janvier 1854.

(La suite au prochain n°.)

(1) *Bulletin général de Thérapeutique*, t. XI, p. 309.

CLINIQUE.

Suite : DU TRAUMATISME (1).

Avant de rapporter quelques-unes des observations que j'ai recueillies sur l'admirable efficacité de l'*arnica* contre le traumatisme, je dois compléter ce travail par l'exposé des propriétés dont jouissent quelques substances que j'ai citées dans mon précédent article, contre quelques particularités pathologiques qui reconnaissent le traumatisme pour cause, et que l'*arnica* est impuissant à détruire.

Rhus tox. est le plus souvent indispensable, après l'amélioration due à l'action de l'*arnica*, contre les suites des distensions musculaires, tendineuses ou ligamenteuses : dans ces cas, lorsque l'usage de l'*arnica* a calmé les premiers accidents, il serait dangereux de le continuer; sous son influence en effet, le retour à la santé est long et douteux ; *rhus tox.* au contraire, dissipe rapidement les douleurs qui sont ordinairement l'effet des accidents dont il s'agit.

Ce que je viens de dire de *rhus* est parfaitement applicable à *sulfuri-acid.*, si le traumatisme consiste en *déchirures* de tissus.

Ruta graveol. convient également après *arnica* contre la contusion des annexes du tissu osseux.

(1) Voyez la page 473, du N° 8 et 9 de Janvier et Février.

Cicuta virosa est aussi une bien précieuse substance pour combattre les désordres convulsifs qui se manifestent secondairement après le traumatisme de l'arbre cèphalo-rachidien et des troncs nerveux.

Conium m. est recommandé contre les engorgements glandulaires du sein, consécutifs aux violences extérieures : j'avoue n'avoir jamais pu constater son efficacité en pareil cas ; mais je citerai en peu de mots une observation fort intéressante sur les effets avantageux de cet agent contre une lésion traumatique fort rare. La femme Grangier du Thor, reçoit un vigoureux coup de baguette sur l'un des globes occulaires : cécité immédiate; les humeurs de l'œil sont complétement confondues ; cet organe est sain à l'extérieur, mais il m'est absolument impossible de distinguer à l'intérieur la plus légère trace de sa constitution physiologiqué. *Arnica, intùs et extùs*, est absolument sans effet pour ramener cet organe à son état primitif ; sous son influence, l'inflammation traumatique ne se produit pas, mais son action reste complétement impuissante pour produire la résorption des liquides épanchés. *Conium* 3me, à l'intérieur, et un collyre avec quatre gouttes de la teinture de cette plante, produisirent une rapide amélioration, et au bout d'un mois, la vue était parfaitement rétablie.

Je ne puis rien dire de l'*helianthus annuus* que je n'ai jamais prescrit.

Ire Obs. — Le 14 septembre 1841, je fus appelé pour donner des soins au nommé Jullian Antoine, âgé de 37 ans, du Thor : il venait de faire une chute sur la tête, d'un lieu élevé, quatre à cinq mètres. Je le trouvai ne donnant aucun signe de vie ; cependant un léger écoulement de sang

par l'oreille droite me permit de croire que la mort n'était qu'apparente. Il était alors huit heures du matin. Je versai environ cent gouttes de teinture d'*arnica* dans un demi-litre d'eau pure, et avec des brosses trempées dans ce mélange, je fis faire des frictions générales, durant plusieurs heures; pendant ce temps, j'introduisais de l'eau arniquée dans les oreilles et dans la bouche. Peu à peu, la circulation et la respiration se rétablirent au point de me permettre d'espérer de sauver ce malade; enfin à quatre heures de l'après-midi, je parvins à lui faire avaler une cuillerée de liquide, *arnica* 3me, dont je répétai l'administration toutes les demi-heures. A huit heures du soir, douze heures après l'accident, le malade commença à recouvrer ses sens d'une manière fort incomplète d'abord, mais l'amélioration ne cessa point de progresser, sous tous les rapports, d'une manière très-satisfaisante, au point qu'au bout de huit jours, il put supporter la voiture, pour être conduit chez lui, à demi-lieue du Thor.

L'usage de l'*arnica* fut continué en frictions, sur la tête surtout, et à l'intérieur à doses décroissantes, et à intervalles de plus en plus éloignés, pendant huit jours. Dans le début, ainsi que je l'ai déjà dit, *arnica* 3me fut donné de demi en demi-heure, et je terminai par administrer *arnica* 6me, de six en six heures.

Dans cette espace de temps, les phénomènes réactionnels furent très-modérés : le pouls qui resta très-lent pendant toute la première journée, s'éleva à peine à 80 pulsations, pendant le *summum* de la réaction. La sécrétion urinaire très-rare pendant les quatre premiers jours, se rétablit peu à peu et sans souffrances ainsi que toutes les

autres fonctions : au sixième jour, le malade put supporter le bouillon et, sans accident, l'alimentation put être graduellement augmentée. Quinze jours après la chute, le malade n'éprouvait qu'une légère douleur céphalique, en se baissant et en s'approchant du foyer de la cheminée; ce symptôme disparut au reste insensiblement par deux doses *ignatia*, que j'administrai pour antidoter l'action exagérée d'*arnica*.

IIe Obs. — Le 8 octobre 1841, un ouvrier papetier, âgé de 32 ans, de la fabrique de M. Redon, au Thor, fait une chute d'environ dix mètres de hauteur; il tombe à califourchon sur une pièce de bois, fixée verticalement dans le sol; le périnée et le scrotum sont gravement contusionnés. J'arrive auprès de ce malade, quatre heures après l'accident : le pouls est encore concentré et la température de la peau peu élevée, et de grands désordres se sont produits dans la région blessée. Le scrotum a acquis le volume de la tête d'un enfant de naissance, cette organe n'est plus reconnaissable; il forme une vaste tumeur ecchymosée, noirâtre et crépitant au toucher; l'ecchymose et le gonflement s'étendent autour d'elle au moins à quinze centimètres; les souffrances sont intolérables; il n'y a point eu d'émission urinaire depuis l'accident.

Je verse cent gouttes de teinture d'*arnica* dans un litre d'eau et je prescris que des compresses imbibées de ce liquide soient appliquées sur la partie blessée; ces compresses seront renouvelées de quatre en quatre heures : je prescris en outre une cuillerée à bouche, de deux en deux heures, d'une dilution d'*arnica* 3me, six globules dans cent

vingt grammes d'eau distillée, repos au lit, bouillon dégraissé, eau sucrée pour boisson.

Le siége et la gravité de la lésion me fesaient craindre des accidents consécutifs intenses, tels que rétention urinaire ou au moins sphacèle du scrotum; mais les urines reprirent bientôt leur excrétion physiologique et je pus être rassuré sur l'état de la vessie et de son canal excréteur; quarante huit heures après l'accident, mes craintes se dissipèrent également au sujet de la lésion extérieure; la tumeur avait déjà notablement perdu de son volume primitif, et sa coloration noirâtre était moins foncée. Dès ce moment, il me fut possible de constater l'état des testicules dont la sensibilité était très-grande, mais dont le volume, était à peine anormal.

Le traitement dura huit jours, pendant lesquels l'*arnica* fut constamment appliqué à l'extérieur et administré à l'intérieur, à doses décroissantes et à intervalles de plus en plus éloignés. La réaction fébrile fut à peine sensible pendant trois jours, l'usage du bouillon ne fut pas même suspendu; et bientôt l'alimentation fut graduellement proportionnée à l'état et aux besoins du malade qui put reprendre ses travaux ordinaires, quinze jours après ce terrible accident, n'en conservant pas la plus légère incommodité.

IIIe Obs. — Le 15 juin 1850, le nommé Plat, âgé de 42 ans, Carrier aux Angles, (Gard), était occupé à l'extraction de pierres de taille, à une profondeur d'environ quinze mètres, tout-à-coup un éboulement le renverse et lui recouvre la moitié inférieure du corps. De nombreuses contusions, plus ou moins graves, existent soit au dos, aux fesses et aux cuisses: mais les jambes étaient plus gra-

vement blessées. Il n'existait aucune solution de continuité importante à la peau, mais ces parties avaient été broyées en quelque sorte par le poids énorme qu'elles avaient supporté; les articulations des pieds, fortement tuméfiées, étaient surtout le siége de violentes douleurs. Du reste, il n'existait ni fractures, ni luxations. Dans toute l'étendue des jambes jusqu'au cou-de-pied, la pression déterminait une sorte de crépitation emphysèmateuse.

Un mélange de cent gouttes de teinture d'*arnica* par litre d'eau servit à faire des lotions presque continuelles sur les jambes et les pieds, les deux premiers jours; ensuite je prescrivis des applications de plus en plus rares sur toutes ces parties. A l'intérieur *arnica*, de la 3me, fut administré, d'abord d'heure en heure et ensuite à intervalles de plus en plus éloignés. Le malade fut à l'eau sucrée pendant les trois premiers jours du traitement: au quatrième, il put prendre du bouillon sans inconvénient, et la résorption des liquides épanchés s'opéra complétement en quinze jours.

La réaction générale fut très-peu importante et de courte durée: l'alimentation fut augmentée graduellement de telle sorte qu'au moment de sa guérison, le malade recevait à peu près ses aliments ordinaires.

De ce grave accident, le malade n'en conserva qu'une raideur douloureuse dans les articulations tibio-tarsiennes; *ruta grav.*, 6me, *rhus*, 30me, alternés de trois en trois jours, dissipèrent au reste dans l'espace d'un mois, ces accidents secondaires de la contusion articulaire.

Afin de faire mieux ressortir les avantages du traitement du traumatisme par l'*arnica*, je vais rapporter sommaire-

ment deux observations d'accidents traumatiques traités d'abord par les moyens allopathiques, et terminés par la mort.

IVe Obs. — Jacques Rouzot des Angles, âgé de 55 ans, fait une chute de sa charrette, le 12 mai 1845. La roue passe sur la jambe gauche, au milieu environ, et produit une contusion simple sur le mollet, la charrette n'étant point chargée. Un médecin allopathe est appelé, il prescrit une application de sangsues, et après leur chute, un cataplasme chaud est apposé pour favoriser l'écoulement de sang par leurs piqures. L'inflammation, malgré ou plutôt à cause de ces moyens, fit de rapides progrès, et cinq jours après l'accident, je fus appelé auprès de ce malade.

A ma première visite, je trouvai la jambe gangrenée dans ses deux tiers supérieurs : la peau était fortement tendue, l'épiderme complétement enlevé, laissait le derme à nu, duquel suintait un liquide de couleur et d'odeur caractéristiques. Je pratiquai aussitôt de larges et profondes incisions pour débrider, et donner issue aux liquides épanchés, et proposai l'amputation immédiate du membre parce que le cercle inflammatoire commençait à se manifester au niveau du genou. Cette proposition est rejetée par le malade qui espérait encore guérir, sans ce moyen extrême : ce ne fut que quinze jours plus tard, et lorsqu'il ne restait plus un lambeau de chair sur les os de la jambe, qu'il en réclama lui-même l'amputation. Elle fut pratiquée au-dessus du genou par un habile chirurgien d'Avignon, mais le malade succomba, vingt et un jours après, des suites de la résorption purulente.

Ve Obs. — Le 3 mai 1853, le fils Icard des Angles,

âgé de 21 ans, eut la jambe droite prise sous un éboulement d'un mur. La région poplitée, les tiers supérieurs de la jambe et inférieur de la cuisse sont, dans leur face postérieure, le siége de plusieurs plaies contuses, intéressant toute l'épaisseur du derme et le tissu cellulaire sous-cutané.

Un médecin allopathe est appelé, et réunit par des points de suture tous les bords de ces vastes déchirures : des cataplasmes chauds sont appliqués et renouvelés plusieurs fois par jour.

Trois jours après l'accident, les parents du malade, frappés de l'odeur que répandent les blessures et craignant quelqu'accident grave par la continuation du traitement qui est prescrit à leur malade, me font appeler.

En entrant dans la chambre de ce jeune homme, je pus annoncer avec certitude que ses plaies étaient déjà envahies par la gangrène. En effet, après avoir enlevé l'appareil, je trouvai tous les lambeaux, encore réunis par les points de suture, frappés de mortification complète : la grangrène s'étendait même bien au-delà du décollement de la peau et fesait à peu près tout le tour de la jambe, au-dessous du genou. Après avoir enlevé, avec le bistouri, tous les lambeaux gangrénés, je pensai les plaies avec du cérat simple et les fis recouvrir avec des compresses trempées dans une légère décoction de quinquina. Le lendemain, un cercle inflammatoire limite l'envahissement gangréneux qui a contourné toute la jambe au niveau du genou. Les muscles et les tendons sont mis à nu, et présentent des contractions convulsives qui me présagent des accidents tétaniques. Cette redoutable affection ne tarde pas en effet à se manifester, d'abord par un trismus des plus violents.

La vaste étendue de la plaie, laquelle devait augmenter de surface par la chute des eschares qui existaient encore, les phénomènes graves dont le système nerveux était le siége, me portent à penser qu'il ne reste qu'un seul moyen pour sauver ce malade ; je propose donc l'amputation de la cuisse. Le jeune homme la repousse obstinément. Trois jours après, ce malade succomba, malgré tous les moyens que j'employai pour combattre l'affection tétanique intense qui s'était rapidement développée chez lui (1).

(1) Plus heureux que notre ami, nous avons arraché à une mort certaine, par l'administration interne de l'*arnica*, une malade que l'allopathie soignait vainement depuis cinq jours. Voici le fait en peu de mots: La femme Odoyer, de Rochefort (Gard), partie d'Avignon pour rentrer chez elle, était montée, les jambes pendantes, sur l'arrière d'une charrette qui n'était point chargée. Tout à-coup, le mulet ayant peur fait un écart et s'élance à la course. Ce changement brusque et inattendu de la marche de son véhicule, ne permet pas à la femme Odoyer d'éviter une chute dangereuse et instantanée. Elle tombe sur le sol très-dur de la route, frappant sur la nuque. On la relève, privée de connaissance et sans mouvement. Hémorragie nasale et auriculaire. Le médecin du lieu est aussitôt appelé; vu la gravité de l'accident, ayant donné les premiers soins, il réclame les conseils d'un médecin en grand renom, de notre ville. Pendant cinq jours, les saignées générales, locales, révulsives, les applications de toutes natures ne parviennent pas à rappeler cette malade à la vie, dont l'état n'a cessé de s'aggraver de plus en plus. Tous les moyens allopathiques connus, sauf la médication interne, à cause de l'impossibilité de faire avaler quelques gouttes à la malade, ne lui sont pas épargnés. Au milieu du désespoir de toute sa famille, et sur l'assurance des médecins qu'il y avait impossibilité de la guérir, le

Les deux observations qui précèdent ne démontrent-elles pas jusqu'à la dernière évidence l'inutilité et même les dangers du traitement allopathique contre les lésions traumatiques ayant quelque gravité ? Et cependant, y a-t-il une pratique plus commune que celle de saigner ou d'appliquer des sangsues, après un accident traumatique? Tout le monde se croit assez médecin, en pareil cas, pour proclamer qu'il faut reposer le sang par une saignée, et retirer par les sangsues celui qui est extravasé : les médecins ont pris au sérieux cette manière grossière d'envisager la pathologie traumatique et chaque jour de nouvelles victimes en attestent le mérite : dans le premier des cas que nous venons de citer, une simple contusion est suivie de

nommé Faye, boulanger à Avignon, beau-frère de la malade, vint me prier d'aller la visiter. Sur le rapport qui m'est fait de l'état de cette blessée, je refuse de me rendre auprès d'elle, ne supposant pas qu'il fût possible d'espérer de la guérir, et voulant éviter qu'on ne m'impute cette mort, comme un insuccès de l'Homœopathie, ce qui ne manquerait de nuire à mes débuts et à la doctrine que je représentais : c'était en 1838. Sur l'instance de M. Faye, je prescris une dilution *arnica*, 6e, dont il est chargé d'introduire, toutes les heures, une cuillerée à café dans la bouche de la malade, si elle n'est point morte lorsqu'il arrivera auprès d'elle, et s'il peut lui desserrer les dents.

Le lendemain, M. Faye, tout rayonnant de joie et d'espérance, vient m'apprendre que trois à quatre heures après l'usage de *mon eau*, la malade l'a visiblement avalée et qu'il l'a quittée donnant des signes de connaissance. Je vais la voir alors ; je continue la même médication ; les signes de compression cérébrale se dissipent peu à peu, et la malade se porte encore aujourd'hui très-bien.

Dr B.

gangrène et l'amputation présente seule des chances de guérison : pratiquée trop tard, elle ne sauve point le malade. Dans le deuxième, d'immenses plaies contuses sont, contre toutes les règles de l'art, réunies par des points de suture et recouvertes par des applications chaudes ; la gangrène était inévitable et le tétanos amène la mort. On m'objectera peut-être que cette dernière et grave complication pouvait être curable par un traitement Homœopathique habilement dirigé. Quant à moi, je suis convaincu du contraire : le foyer tétanique, représenté par une plaie profonde qui s'étendait du milieu de la jambe jusqu'à la réunion du tiers supérieur avec le tiers moyen de la cuisse, et dans presque toute la circonférence du membre, ce foyer, dis-je, était une cause matérielle trop puissante pour que la guérison fut possible, sans en faire disparaître l'obstacle essentiel.

VIe Obs. — Le 12 août dernier, M. Revel, chapelier, rue Saunerie, âgé d'environ 50 ans, est frappé, étant tête nue, sur le sommet du crâne, par une brique pesant plus d'un kilo et tombant d'un quatrième étage. M. Carre, pharmacien, est appelé aussitôt : après avoir aidé à le relever, il lui prodigue les premiers soins et lui fait appliquer des compresses imbibées d'eau arniquée. Demi-heure après l'accident, j'étais auprès de ce malade qui, revenu de l'état de stupeur où l'avait plongé la commotion, put me raconter lui-même les circonstances de l'accident. La plaie est située à la réunion des angles supérieurs des deux pariétaux avec l'os frontal, elle a environ trois centimètres de diamètre ; l'os correspondant est fracturé et déprimé en forme de godet, au centre de la plaie. Cette complication grave s'explique d'elle-même : si la brique était tombée à

plat, elle n'aurait causé qu'une contusion; elle a donc frappé le malade par l'un de ses bords, et en ce cas, il serait difficile d'admettre qu'un corps aussi lourd, ayant acquis par l'espace parcourue dans sa chute une puissance traumatique très-grande, n'eût pas vaincu la résistance du tissu osseux de la région supérieure de la tête. Du reste, cette fracture ne donne lieu à aucun signe de compression cérébrale, ni de lésion du sinus sous-jacent. L'absence de ces phénomènes est due probablement à ce que la fracture et l'enfoncement qui en est le résultat correspond immédiatement avec la grande scissure qui sépare les deux hémisphères cérébraux.

M. le Dr Yvaren, médecin du malade, est appelé pour m'aider de ses conseils: redoutant la réaction inflammatoire et congestive qui est l'effet ordinaire des accidents de la nature de celui dont il s'agit, cet honorable confrère propose de pratiquer une saignée générale. Toutefois, sur l'assurance que je lui donne qu'avec le traitement par l'*arnica*, les suites ordinaires et graves qu'il est rationel de combattre d'avance, ne surviennent jamais, il renonce à sa première prescription, me laissant le soin de continuer le traitement du malade. L'*arnica* fut employé, *intùs et extùs*, comme dans les précédentes observations, et la guérison fut obtenue, sans réaction fébrile, en quinze jours. Il ne reste au malade que la dépression osseuse dont nous avons parlé, mais qui n'a été pour lui la cause d'aucun phénomène anormal.

Je laisse au lecteur le soin de comparer et de juger les résultats obtenus par l'action de l'*arnica* et ceux que procurent les saignées et autres moyens allopathiques, dans le

traitement des lésions traumatiques à tous les degrés. Il me reste à citer deux observations relatives à une affection qui reconnait souvent le traumatisme pour cause et dans le traitement de laquelle l'action d'*arnica* est souvent indispensable. Je n'ai certainement pas la prétention de passer en revue toutes les affections dans lesquelles, un coup, une chute ou une blessure quelconque, intervient comme circonstance étiologique, le cadre de ce travail ne peut me le permettre.

VIIe Obs. — Le 6 septembre 1838, la jeune fille d'Agricol Tallet du Thor, âgée de 12 ans, a le pied traversé de part en part dans l'espace inter-osseux, vers l'extrémité tarsienne des quatrième et cinquième os du métatarse, par une dent d'une fourche en fer lancée d'un premier étage.

Un médecin allopathe est appelé, il prescrit l'application de cataplasmes chauds : mais après deux jours de cette médication, des symptômes tétaniques se manifestent subitement par tous les phénomènes caractéristiques de cette redoutable affection. La jeune malade est alors plongée dans un grand bain chaud qui aggrave son état à tel point que les secousses tétaniques deviennent permanentes et que l'opisthotonos est porté au plus haut degré. C'est dans ce moment que je fus appelé : j'aidai même à la sortie du bain de cette jeune enfant dont le corps entier était dans une raideur difficile à décrire, le membre malade était surtout violemment porté en arrière dans l'extension, et présentait de la résistance à toute modification à cette position, comme une véritable barre de fer. Le trismus est excessivement intense, mais la déglutition est encore possible.

Je prescrits dix gouttes de teinture d'*arnica* dans un demi-

litre d'eau pour être employées en lotions sur le pied blessé, et dix globules de la 3me, dans 120 grammes d'eau pure, à prendre par cuillerée toutes les heures. Le dix, les secousses tétaniques ont cessé, la raideur seule persiste. La même prescription est continuée les 11, 12 et 13. Le 14, l'opisthotonos est moins prononcé, mais la malade éprouve depuis la veille au soir, des mouvements convulsifs dans tous les membres, ainsi que dans les muscles du cou et de la face. Le trismus persiste et il y a impossibilité d'ouvrir la bouche, à cause des crampes convulsives et douloureuses des masseters. Je prescrits dix globules de *cicuta virosa* 6me, dans 120 grammes d'eau, à prendre par cuillerée à bouche d'heure en heure. Le 15, mieux général: les secousses convulsives sont moins intenses, le trismus moins puissant; les traits de la face expriment moins d'angoisse et pour la première fois, la malade a goûté le sommeil pendant la nuit; son pouls est plus souple et moins fréquent, et elle désire des aliments. Continuation de *cicuta;* lait coupé avec l'eau d'orge.

Le 16, la jeune malade est mieux que la veille, le resserrement des machoires seul est resté stationnaire. *Mercurius solub.*, 3me trituration, cinq centigrammes de six en six heures. Sous l'influence de cette substance, le trismus se dissipe peu à peu, et le 20, la malade n'éprouve qu'une légère raideur douloureuse dans le tronc pendant les mouvements auxquels elle se livre. Les urines dont la sécrétion et l'excrétion ont présenté, comme il est facile de le comprendre, de grands désordres, s'écoulent aujourd'hui très-régulièrement; mais la malade n'a point encore poussé de selles depuis qu'elle est au lit. Je lui prescrits une dose

bryonia 12me, le matin, et *nux vom.* 30me, le soir, pendant deux jours. Ces médicaments ont eu le meilleur résultat, j'ai pu satisfaire l'appétit de la malade, et le 27, elle entre franchement en convalescence. Sa guérison était complète peu de jours après.

VIIIe Obs. — Le 18 août 1851, le fils du sieur Paraud, conducteur de diligences, demeurant rue Ferrucé, n° 122, a la plante du pied droit blessée par un clou qui a pénétré à une grande profondeur.

Pendant les deux premiers jours qui suivent l'accident, les parents du jeune malade appliquent des cataplasmes chauds sur la partie blessée. Le troisième jour, le malade se plaint de tiraillements douloureux, partant de la plaie et s'étendant dans tout le membre jusqu'à la hanche : en même temps, difficulté d'écarter les mâchoires. Le 21, l'affection tétanique s'est caractérisée de plus en plus : tous les muscles du tronc sont le siége d'une raideur très-grande ; le moindre attouchement et le moindre mouvement du pied malade déterminent des contractions tétaniques générales : le trismus est intense ; il n'y a pas opisthotonos parce que les muscles antérieurs et postérieurs paraissent également affectés. Le malade est aussitôt mis à l'usage interne et externe de l'*arnica*, comme dans la précédente observation. Cette médication est continuée pendant quatre jours ; sous son influence, l'état du malade s'améliore visiblement ; le pouls est moins concentré et moins accéléré, le trismus seul persiste au même degré. Des applications froides à l'eau simple remplacent l'eau arniquée, et je prescris *mercurius solub.* 5me, de six en six heures.

Le 26, le malade commence à ouvrir la bouche ; le

~~20, son état est des plus satisfaisants ; la suppuration de~~ la plaie est presque tarie et le pouls est à peu près normal. Lait coupé.

Le 15 septembre, le jeune Paraud peut reprendre ses occupations.

DENIS, Médecin.

Avignon, janvier 1854.

Avant de mettre sous les yeux de nos lecteurs les pages qui nous sont adressées au sujet de notre appréciation de la BROCHURE : *les Pharmacien devant l'Homœopathie*, nous devons leur faire connaître quelques circonstances importantes; mais disons-leur avant tout que nous renonçons à exprimer le regret que nous éprouvons de nous voir obligé à revenir à une polémique dont l'objet apparent a trait sans doute à l'Homœopathie, mais qui, selon nous, est dominée par une question de personnes. Nos regrets sont causés par la pensée qu'un temps et une espace précieux qui pourraient être plus fructueusement occupés, vont être absorbés, dans cette REVUE, par des discussions d'un intérêt secondaire. Malgré les provocations que contient la RÉPONSE que nous insérons, nous espérons cependant, sous l'égide du droit et de la logique, pouvoir nous passer d'imiter notre contradicteur.

Nous nous trouvons dans un véritable embarras au sujet de l'auteur de cette RÉPONSE : elle nous est adressée par le F. A. Espanet, mais elle contraste si singulièrement avec celle que celui-ci nous a annoncée, le 24 février dernier, qu'il nous est permis de croire que la RÉPONSE que nous avons reçue, le 18 mars, n'est pas exclusivement de lui : nous l'en félicitons au reste. Mais, exposons les motifs de ce que nous voulons bien n'appeler que des *présomptions*.

Le 24 février dernier, le F. A. Espanet nous écrit : « *J'ai reçu, ce matin, le journal, et j'ai lu avec plaisir votre article, il mérite une réponse aussi douce, mais une réponse, car je tiens extrêmement à ce que l'on sache bien que je ne suis point partial ; et puis, j'ai à nommer des pharmaciens maintenant, même les vôtres, c'est-à-dire, ceux d'Avignon.* »

Nos lecteurs jugeront si l'auteur de la RÉPONSE a suivi ce programme du F. A. Espanet.

Le 15 mars, nous recevons une deuxième lettre dans laquelle le F. A. Espanet nous dit : « *J'ai été indécis sur la manière dont j'avais à répondre, j'ai été indécis et quant au fond et quant à la forme*, etc., etc.

» *Enfin, il faut répondre, vous n'aurez que 7 à 8 pages. Ma réponse, que je fais transcrire en ce moment, vous arrivera demain ou après-demain.* »

Sous un pli timbré le 18 à Montélimart, lieu du domicile du F. A. Espanet, nous parvient la RÉPONSE qu'on va lire, *autographiée* d'après une écriture qui n'est pas évidemment celle du F. A. Espanet.

Mais par une lettre, datée du 16 mars, MM. Jahr et Catellan nous adressent les lignes suivantes : « *Dans l'un des derniers numéros de votre* REVUE HOMŒOPATHIQUE ; *vous adressez à notre pharmacopée des reproches qui ne nous paraissent pas fondés et contre lesquels nous tenons à la défendre :*

» *Votre loyauté bien connue nous permet d'espérer que vous ferez bon accueil à notre* RÉPONSE *et que vous voudrez bien lui réserver une place dans votre plus prochain numéro*, et en post-scriptum, *notre travail aura 9 à 10 pages tout au plus*. »

Il y a plus d'un mois que nous attendons ce travail, et nous n'avons rien reçu encore ; si ce n'est, deux jours après cette lettre de Paris, la RÉPONSE du F. A. Espanet, dont le secrétaire, par une coïncidence bien singulière, a exactement la même plume que celui qui a écrit la lettre de MM. Jahr et Catellan. Nous tenons ces deux pièces à la disposition de quiconque voudrait contrôler notre appréciation que nous exprimons simplement, et sans affirmer que la même main les a écrites toutes deux.

En résumé, cette dernière circonstance de similitude d'écriture, l'absence de tout envoi direct de MM. Catellan et Jahr,

le rapprochement des dates des diverses lettres citées, la nature de la RÉPONSE qui suit, et son étendue qui se rapproche beaucoup plus de celle promise par MM. Jarb et Catellan (9 ou 10 pages) que de celle promise par le F. A. Espanet (4 à 6 pages); tous ces motifs se réunissent pour nous convaincre que son auteur définitif n'est point à Montélimart où seulement elle a été gratifiée de l'adoption littéraire.

Nous avons pensé qu'il était indispensable de faire connaître toutes ces circonstances, afin qu'on puisse plus aisément s'orienter dans le dédale de cette discussion : nous nous réservons toutefois d'accompagner de notes la RÉPONSE qui suit.

Dr BÉCHET.

RÉPONSE

A l'article de M. le Dr Béchet sur LES PHARMACIENS DEVANT L'HOMOEOPATHIE, *par le Frère Alexis Espanet.*

L'homme est naturellement porté à voir tout d'abord le mauvais côté de l'objet qui lui est soumis. Un second examen met l'autre en relief. C'est ce second examen qui sauve la plupart des auteurs « Je me félicite, nous écrivait dernièrement l'un de nos maîtres, de ne vous avoir pas écrit après ma première lecture de votre brochure des *pharmaciens*. Je viens de la relire, et je ne suis plus tenté d'y voir de la partialité. J'y vois la grande question de la pharmacie Homœopathique personnifiée, il est vrai, dans deux hommes; mais dominant cependant toute question de per-

sonnes et se rattachant aux plus graves intérêts de notre doctrine. En quoi votre parole me plaît maintenant et me paraît recommandable à tout médecin de bonne volonté (1).

Quant à ceux qui *déplorent* notre erreur, nous ne voulons pas que nos réflexions leur soient pénibles : *eloquium meum non sit tibi grave*, leur dirons-nous avec Job. Nous les avertirons tout d'abord, que si nous avons à cœur de maintenir notre dire, nous ne trouvons pas du tout mauvais que d'autres nous critiquent. Aussi, ne voulons-nous pas affirmer que le rédacteur de la *Revue* ait complètement fait fausse route dans ses appréciations sur notre brochure. L'avenir donnera raison à l'un de nous ; à celui, sans doute, qui aura le mieux jugé de l'avenir par le présent (2).

M. Béchet pense que *la reconnaissance nous a fait sortir de la voie que nous nous étions tracée*. Il nous accuse d'avoir *écrit un magnifique plaidoyer en faveur de MM. Catellan*. — Nous acceptons l'accusation. Mais, ne dénaturons pas le sens de notre *plaidoyer ;* assignons sa vraie cause à notre *reconnaissance*.

Notre honorable ami devrait savoir mieux que personne quelle est la simplicité de notre conduite, la simplicité de

(1) Nous nous sommes vainement efforcé à en arriver à un tel changement d'opinion. Dr B.

(2) Nous répondons à ces paroles par celles de notre première critique : *il y a sécurité complète, absolue, dans la probité, la bonne foi et la science, soit qu'elles brillent dans une pharmacie, dite spéciale, ou dans une pharmacie, dite mixte*. Dans ces conditions, le présent nous satisfait et l'avenir ne nous inquiète nullement. Dr B.

nos discours. Quand nous affirmons écrire avec une indépendance invincible et un zèle pur, nous voulons être cru sur parole, parce que nos actes en sont les sincères expressions ; si l'on refuse de nous croire, on doit donner les preuves de notre partialité ; c'est justice. Or, ce n'est pas donner ces preuves que de se borner à nous dénoncer purement et simplement, avec esprit et même avec habileté.

Peut-être aurait-on pu nous adresser ce reproche :

Sunt delicta tamen quibus ignovisse velimus.

C'eût été en appeler à la prudence, et il eût fallu examiner s'il y avait lieu de dissimuler encore. Pour nous, nous avions fait cet examen ; et, tout bien considéré, nous avions jugé cette prudence hors de saison. Il fallait agiter profondément les eaux stagnantes des abus ; il fallait dire des choses pénibles à plusieurs, dures même pour quelques-uns, mais salutaires pour tous, parce que tous, nous nous endormions un peu aux sons harmonieux de la louange ou de la satisfaction propre.

En proclamant la spécialité, seule véritable, seule sérieuse, des établissements de MM. Catellan, notre but bien avoué était de leur susciter des concurrents qui se montrassent dignes, comme eux, de la confiance des praticiens et du public. Nous faisions abstraction de leurs intérêts, et nous étions loin de penser que nous exciterions certaines jalousies, en les proposant comme des modèles, en reconnaissant qu'ils avaient puissamment contribué à la glorification et à la propagation de notre doctrine. Les docteurs Jahr et Teste l'avaient écrit avant nous, et personne n'avait songé à les contredire. Quant à nous, nous l'avons

dit, nous le disons, et nous sommes prêt, s'il le faut, à le prouver publiquement (1).

Comment se fait-il donc qu'on n'ait pas compris le genre de reconnaissance dont les inspirations ont guidé notre plume ? au point de vue où nous nous étions élevé, nous ne voyons qu'une chose, l'Homœopathie ; nous n'apercevions qu'une sorte d'intérêts, les intérêts des malades et des praticiens (2). Comment nous a-t-on supposé d'autres vues? Nous sommes heureux toutefois qu'on reconnaisse notre *indépendance ;* mais on eût pu nous épargner un peu le spectacle de cette pauvre société où l'on ne sait plus croire au désintéressement (3).

On nous cite d'autres pharmacies *dites spéciales* dont nous aurions ignoré ou feint d'ignorer l'existence. Helas ! Nous les connaissons trop bien, nous, pour les citer. Nous

(1) Nous n'avons jamais eu la pensée de contester les titres de MM. Catellan à la reconnaissance des amis de l'Homœopathie: aucune de nos paroles ne peut être opposée à l'affirmation que nous en donnons. Mais notre *reconnaissance* n'est point telle qu'elle devienne *injustice* envers d'autres noms, qui dans leur sphère, *ont aussi puissamment contribué à la glorification et à la propagation de l'Homœopathie.* Le sentiment de *justice* nous est parfaitement connu, celui de *jalousie* nous est entièrement étranger. D^r B.

(2) A quoi bon alors émailler la discussion d'intérêts aussi elevés, du nom sans cesse et exclusivement repété de MM. Catellan ?

D^r B.

(3) Nous n'avons fait aucune supposition : le texte de l'écrit que nous avons critiqué ne nous le permettait pas : quant *au spectacle de cette pauvre société où l'on ne sait plus croire au désintéressement,* nous aussi, nous aurions beaucoup désiré que l'on nous l'eût épargné.

D^r B.

ne voulions déverser le blâme sur aucune d'elles en particulier, nous ne voulions surtout prononcer aucun nom propre. Mais puisqu'on nous force par des allégations erronées, par des affirmations que démentent les faits, à sortir de notre réserve, nous allons nous expliquer catégoriquement (1).

Et d'abord, qu'on le sache bien, nous ne parlons jamais légèrement. Lorsqu'on a été élevé à la sublime école du silence et de la retraite, lorsqu'on a pendant vingt ans rompu son pain à la table commune, on doit avoir appris à mesurer la portée de ses actes et de ses paroles; c'est dire que nous n'articulons aucun fait dont nous ne puissions fournir les preuves.

Avant de publier notre brochure sur les *pharmaciens*, nous avons fait une enquête aussi sévère que minutieuse. Elle nous a montré : 1° Dans une ville de l'ouest de la France, que nous ne voulons pas nommer par des motifs qui seront compris de tous, une pharmacie, peut-être spéciale, mais qui étale aux yeux du public des tiroirs à peu près vides et des flacons bleus dont aucun ne contient une substance médicamenteuse. 2° Dans une ville du midi que nous ne nommerons pas davantage, une pharmacie, peut-être spéciale comme la précédente, mais dont tout l'arsenal se réduit à une petite collection qui égale à peine celle que possède tout médecin de province éloigné d'une officine Homœopathique. Ce sont là deux spécialités à l'état d'embryon que nous ne pouvions pas, en conscience, proposer pour modèles. *Passons aux autres :* M. Béchet nous *apprend*, avec une assurance qui nous étonne, que la

(1) Le mot *réserve* est aussi heureux que les *allégations erronnées*.

ville de Marseille possède deux pharmacies *spéciales*, celle de M. Trichon et celle de M. Borelly. C'est là une erreur, une erreur matérielle ; notre enquête nous a appris que les deux pharmacies *de l'antique cité Phocéenne* sont essentiellement *mixtes*, puisqu'on exécute dans l'une comme dans l'autre des ordonnances allopathiques. Nous avons sous les yeux des prescriptions avec *sirop anti-scorbutique, sirop d'écorces d'oranges amères, baume de copahu, sirop de tolu, eau de menthe, eau de fleurs d'oranger*, etc., exécutées dans ces deux maisons dont notre critique nous accuse d'avoir méconnu la *spécialité*. Nous montrerons à qui voudra les voir, les ordonnances timbrées et les bouteilles avec étiquettes Trichon et Borelly.

M. Béchet nous assure encore que la capitale possède d'autres pharmacies *spéciales* que celles de MM. Catellan. Nouvelle erreur de la part de notre critique. En dehors des établissements de MM. Catellan frères, Paris ne possède que deux ou trois pharmacies *mixtes* parmi lesquelles il faut ranger celle de M. Wéber. — Quoiqu'en dise notre honorable ami, M. Wéber est un pharmacien *mixte*, ayant un pied dans les deux camps. Nous offrons de faire voir, à l'appui de notre assertion, des ordonnances allopathiques timbrées de son cachet et des flacons munis de son étiquette ; et, au besoin, nous invoquons le témoignage des trois ou quatre médecins de Paris qui s'efforcent en vain depuis longtemps de faire renoncer leur protégé à la pharmacie ordinaire (1).

(1) Nous lisons dans l'*Organon* d'Hahnemann : *l'emploi des médicaments à titre de palliatifs n'est utile et nécessaire que dans un*

Si M. Wéber était spécialiste, ce serait depuis quelques jours seulement, et notre brochure n'aurait-elle produit que ce résultat qu'on devrait nous savoir gré de l'avoir publiée ?

Est-ce sérieusement que le directeur de la *Revue* signale l'envoi fait à M. Wéber d'une médaille à l'effigie de l'Empereur, comme une preuve de sa *spécialité*, comme un témoignage de la valeur de ses médicaments ?

M. Béchet ne sait donc pas que l'on fait chaque jour à l'Empereur des dons qu'il ne veut pas accepter gratuitement, et en échange desquels il envoie une tabatière, une épingle, une médaille, ayant à peu près la valeur de l'objet qu'on lui a offert ? Nous l'engageons à relire la lettre du chef du cabinet ; il y verra qu'il n'est pas même fait mention du *Codex* de M. Wéber, mais uniquement de la *petite boîte* dont on envoie le prix approximatif (1).

petit nombre de cas ; et plus loin, dans la même page : *de même, il peut y avoir des cas de maladies chroniques où l'influence temporaire d'un palliatif soit indiquée d'une manière pressante ;* (p. 275) et dans la page suivante : *cependant, les inconvénients des palliatifs se réduisent à peu de chose dans les maladies aiguës légères.* Au risque d'effaroucher le rigorisme de notre contradicteur, nous avons dû citer ces divers passages du MAÎTRE, pour lui prouver qu'une pharmacie qui ne pourrait au besoin dispenser les agents d'une médication palliative, serait-elle des plus spéciales, serait cependant une pharmacie incomplète. Nous nous garderons donc bien de disculper MM. Wéber, à Paris, A. Borrelly et Trichon à Marseille, du prétendu crime de lèze-spécialité dont ils sont accusés. La palliation admise, et elle l'est par Hahnemann, nos pharmacies doivent nous fournir les moyens de l'obtenir. Dr B.

(1) Comme citoyen, nous ne pouvons penser que l'effigie du chef de l'État, sur une médaille, n'enlève à celle-ci la qualité de

On nous assure que, dans bien des pharmacies mixtes, d'importantes améliorations se préparent ou se sont déjà réalisées ; tant mieux ! Et Dieu veuille que nous puissions bientôt citer plusieurs établissements *spéciaux*, non-seulement à Paris, mais encore dans nos principales villes de province, même à Avignon ! Notre doctrine y gagnera, et nous n'aurons pas tout-à-fait *perdu notre temps*.

Dans son zèle à défendre les pharmacies *mixtes*, M. Béchet va jusqu'à prétendre *que la circonstance d'une double pharmacie ne peut avoir le plus léger inconvénient, que la pharmacie allopathique n'exerce sur la pharmacie Homœopathique aucune influence fâcheuse*, etc., etc. (1) ; encore un pas, et notre critique finira par nous démontrer que le

numéraire qu'on s'efforce à lui donner, et comme ami de l'Homœopathie, nous déplorons qu'il y ait quelqu'un dans nos rangs qui cherche à atténuer la valeur de la distinction dont la pharmacie Homœopathique a été l'objet dans la personne de M. Wéber. Nos honorables confrères d'Espagne, qui se sont empressés de rapporter le fait dont il s'agit, dans les *Annales Homœopathiques* et la *Décade Homœopathique* qui se publient à Madrid, ne partagent pas au reste la manière de voir de l'auteur de la RÉPONSE.

D^r B.

(1) Nous sommes forcé de remplacer les etc. etc. de notre contradicteur par le texte même de notre première critique : *des soins plus multipliés*, ajoutions-nous, *ou un personnel relativement plus grand suffisant très-bien pour annihiler tout ce qui peut inspirer des craintes relativement à la préparation ou à la dispensation des médicaments Homœopathiques. L'insuffisance des aptitudes engendre plus de négligences que la multiplicité des devoirs.* Si on eût reproduit ce passage en entier, on aurait pu s'abstenir de nous incriminer d'une manière qu'on nous permettra de ne point imiter.

pharmacien *spécial* offre moins de garanties que le pharmacien *mixte*. Triste exemple des aberrations qu'enfantent l'esprit de parti, les idées préconçues, le désir de défendre quand même une opinion dont on s'est fait le partisan !

Et savez-vous pourquoi le directeur de la *Revue* ne fait aucune différence, au point de vue des garanties qu'elles présentent, entre la pharmacie *mixte* et la pharmacie *spéciale* ? C'est parce que, dans l'une comme dans l'autre, le *musc*, le *castoreum*, le *camphre*, l'*asa fœtida*, etc. devront être traités, au laboratoire, en substance brute. Cela est vrai ; mais dans l'une, on touchera à ces médicaments une fois tous les trois ans, en choisissant son jour et son heure, en s'entourant d'une foule de précautions ; dans l'autre, au contraire, dans celle qui a les sympathies du directeur de la *Revue*, c'est à chaque instant du jour qu'on sera forcé de toucher à ces substances odorantes, pour préparer des pilules, des opiats, des onguents, etc. Évidemment la situation n'est pas la même des deux côtés, et pour soutenir une opinion qui vient heurter toutes les idées reçues, il faut ne pas craindre de rester seul de son avis. M. Béchet en est sans doute là (1).

Vous parlez de partialité ! Eh ! mon Dieu, vous êtes-vous toujours mis à l'abri de ce reproche ? Par exemple, en faisant l'analyse de la pharmacopée de MM. Jahr et Catellan, et celle du *Codex* de M. Wéber, n'avez-vous pas laissé voir clairement que l'un de ces noms ne vous

(1) M. Béchet ne peut pas en être là, puisqu'il n'a nullement l'opinion que vous lui prêtez gratuitement, en tronquant le texte de sa critique. Dr B.

était pas sympathique, on ne sait trop pourquoi ? Pour le premier de ces livres, vous n'avez pas épargné les critiques et les observations ; vous avez relevé jusqu'à des erreurs typographiques ; pour le second, au contraire, vous n'avez eu que des éloges. Et cependant, que d'erreurs graves et déplorables vous auriez pu constater dans le *Codex* de M. Wéber. Je n'en citerai qu'une seule qui les domine toutes. L'auteur du *Codex Homœopathique* conseille de laver les flacons à dilutions et les flacons à potions, le croira-t-on, avec l'ACIDE SULFURIQUE !!!... Et M. Béchet ne trouve pas un mot de blâme pour ce singulier procédé qui entache toute une pratique pharmaceutique (1).

Vous parlez de partialité ! Mais vous ne savez donc pas que bien des médecins ont été surpris, comme nous, de ne pas voir figurer le nom de MM. Catellan dans une liste où vous avez inscrit plusieurs noms nés d'hier à l'Homœopathie. — Ils ne se sont pas abonnés, direz-vous. — Nous vous demanderons alors, s'il est conforme aux intérêts de la doctrine, s'il est digne d'un journal purement scientifique, de faire acheter au prix de 15 francs une place sur le *verso* de sa couverture.

Si le comité de rédaction eût donné d'office au nom de

(1) Comme on le voit, la pharmacopée de MM. Jarh et Catellan surgit tout-à-coup ; c'est sans doute cette occasion qu'ils ont eue de la défendre, qui a porté ces messieurs à se dispenser de m'adresser leur travail de 9 à 10 pages, annoncé dans leur lettre précitée. Notre réponse à ce passage étant trop longue, nous en avons fait l'objet d'un court article que nous avons intitulé : NOUVEAU COUP-D'OEIL *sur la pharmacopée*, etc., p. 663 de ce numéro. Dr B.

MM. Catellan la place que leur assignaient la nature et l'ancienneté de leurs services, leur concours n'aurait certainement pas manqué à cette publication; ils ont donné à notre cause d'autres gages que celui-là. Mais, dès qu'il a fallu paraître avoir payé cette faveur par un abonnement *obligé*, ils ont préféré s'abstenir. Tout le monde comprendra la délicatesse de ce sentiment.

Et que dire de cette attestation de deux médecins, de ce *satisfecit præceptori!!* N'est-elle pas illusoire pour les uns, inutile pour les autres, humiliante pour tous (1)?

On dit que nous *offrons impitoyablement en holocauste les pharmacies mixtes*.

Nous n'aimons pas à nous répéter; nous renvoyons donc à ce que nous avons déjà dit pour excuser les pharmacies *mixtes* nécessaires, c'est-à-dire, celles qui sont placées dans des villes où ne se trouvent qu'un ou deux médecins Homœopathes, et pour condamner celles qui pourraient, et par conséquent devraient devenir *spéciales*. Nous ajouterons cependant que le portrait que nous avons fait de ces sortes de pharmacies n'est, ni grotesque, ni fait à plaisir,

(1) Nous le répétons, *la Revue* a cru ne devoir imposer à personne l'obligation d'un concours pécuniaire ou moral non spontané; elle a accepté tous ceux qui se sont offerts à elle, dans certaines conditions. La *délicatesse* de la conduite de notre humble publication n'a pas été comprise par tout le monde. Nous nous bornons à plaindre ceux qui s'obstinent à la taxer de partialité. Née dans la Province et dans une ville de troisième ordre, pouvait-elle d'avance désigner les sympathies dont elle espérait se rendre digne, sans paraître avoir cédé à un sentiment de téméraire présomption?

Dr B.

mais qu'il est peint d'après nature (1). Nous en appelons à tous ceux de nos confrères dont les lettres remplissent nos dossiers et qui nous expriment avec amertume leurs plaintes et leurs inquiétudes.

Ne voit-on donc pas que c'est une faute chez un pharmacien, qui le peut, de ne pas s'élever à la *spécialité pure*, et de conserver une main pour l'allopathie ? Ce pharmacien nous PRIVE DE SON CONCOURS MORAL, qu'il ait, ou non, honte de l'Homœopathie. N'avons-nous pas le droit, nous hommes dévoués à un grand progrès, de demander des pharmaciens qui ne rougissent pas de nous ? Suffirait-il donc absolument qu'on nous donnât de bons médicaments ? Il nous faut plus que cela, il nous faut une position. C'est pourquoi nous devons exciter, encourager la création d'établissements *spéciaux*. Une pharmacie spéciale dignement et largement installée fait plus pour la doctrine que vingt médecins Homœopathes réunis. C'est une affiche permanente, mais honnête et convenable, qui dit à tout le monde que l'Homœopathie existe ; bien plus, qu'elle a une existence légale (2).

(1) Nous n'avons pas été élevé à la sublime école du silence ; nous n'avons pas rompu notre pain, pendant vingt ans, à la table commune, mais nous avons droit à être cru sur parole, et nous affirmons que le portrait qui a été fait des pharmaciens mixtes, et que nous, nous appelons de ce nom, est un portrait grotesque, fait à plaisir, et ne pouvant jamais convenir aux pharmaciens mixtes que nous défendons. D• B.

(2) *Suffirait-il donc absolument qu'on nous donnât de bons médicaments ?* Notre foi vive dans l'excellence des principes de l'Homœopathie nous a toujours laissé dans la naïve conviction qu'il

Qu'on ne s'étonne donc pas de nous voir répudier tous ces pharmaciens qui croient nous faire beaucoup d'honneur en mettant à notre disposition une boîte de globules et quelques flacons de teintures.

Et maintenant, nous le demandons aux gens de conscience et de bonne foi, lorsque vingt ans après l'introduction de l'Homœopathie en France, nous n'avions devant nous que des spécialités à l'état d'embryon, ou des pharmacies mixtes, n'était-il pas naturel, n'était-il pas juste, de faire une place à part à deux hommes qui, les premiers, ont arboré le drapeau de la spécialité franche, de l'Homœopathie pure ; à deux hommes qui ont fondé à Paris deux pharmacies-modèles, et qui, dans quelques jours, en auront fondé une troisième ? N'était-il pas de notre devoir de reconnaître et de dire bien haut que ces deux pharmaciens

lui suffisait d'avoir de bons médicaments pour triompher de sa rivale. Il n'en est pas ainsi de notre contradicteur pour lequel il faut une sorte de mise en scène, *une position, une affiche permanente, mais honnête et convenable.* Dans son enthousiasme, il va jusqu'à dire qu'*une pharmacie spéciale dignement et largement installée fait plus pour notre doctrine que vingt médecins Homœopathes réunis.* Cette monstrueuse assertion, monumental exemple *des aberrations qu'enfantent l'esprit de parti, les idées préconçues, le désir de défendre quand même une opinion dont on s'est fait le partisan*, cette assertion n'a pu être formulée que par *un pharmacien spécial*, trop convaincu de son importance prétendue. Au reste, est-ce que les établissements de MM. Weber, Borrelly et Trichon ne sont pas dans les conditions sus-désignées, et que ne peuvent atténuer quelques potions clandestinement faites au baume de tolu et autres, si tant est qu'ils en aient fait depuis qu'ils sont pharmaciens spéciaux ? Dr. B.

avaient beaucoup fait pour le progrès et le triomphe de notre cause, qu'ils avaient bien mérité de l'Homœopathie (1)! MM. Catellan frères ont su faire valoir, dans leur sphère, ce zèle et cette intelligence que personne ne leur conteste, et ils ont réussi; voilà leur tort! Ils occupent, de l'aveu de tous, la première place; et voilà le secret de ces petites hostilités dont M. Béchet a subi, malgré lui, l'influence, et dont il s'est fait l'interprète ou l'écho (2).

Chose digne de remarque, et qui étonnera notre critique lui-même! Nous avons reçu, au sujet de notre brochure, un certain nombre de lettres dont plusieurs sont hautement sympathiques, dont quelques-unes reproduisent les assertions erronées du directeur de la *Revue*: eh! bien, pas une n'est signée par un pharmacien! Aucun de ces *spécialistes* dont notre honorable ami s'est constitué le défenseur officieux, n'a fait entendre la moindre plainte, la moindre protestation! Ce fait peut se passer de commentaires.... la vérité est là (3)!

(1) En faisant ce panégyrique de MM. Catellan, nous regrettons vivement de ne pouvoir nous convaincre de l'évidence de la proposition émise par notre contradicteur qui accorde à *une pharmacie spéciale modèle* plus de puissance, pour la propagation de notre doctrine, *qu'à vingt médecins Homœopathes réunis*. Ces messieurs deviendraient pour nous l'objet d'un véritable culte; car ils auront bientôt atteint, en propagande, la puissance de plus de soixante *médecins réunis*. Dr B.

(2) Nous ne sommes l'intepréte ou l'écho de personne : les mots *jalousie* et *hostilité* sont vides de sens pour nous qui n'avons jamais éprouvé les sentiments qu'ils expriment, et dont par conséquent nous n'avons jamais subi l'*influence*. Dr B.

(3) Hélas! oui, *ce fait peut se passer de commentaires.... la*

Il nous reste à faire des excuses à M. Béchet : il n'a pas compris le sens que nous attachions à ces paroles : *les médecins Homœopathes qui hésiteraient à partager, avec M. Béchet, l'opinion que j'établis feraient preuve d'une bien triste indifférence.* Notre honorable ami a cru que nous l'accusions de manquer d'ardeur ou de dévouement. Dieu nous en préserve ! Nous avons voulu dire que M. Béchet partageant notre opinion sur tel et tel point, ceux qui ne l'imiteraient pas, ceux qui hésiteraient à la partager aussi, feraient preuve d'indifférence. — L'interprétation que le rédacteur de la *Revue* a donnée à ce passage dépend, sans doute, de ce que nous ne nous sommes pas exprimé assez clairement.

Terminerons-nous sans nous excuser aussi auprès des lecteurs de la *Revue* ? Car, enfin toutes ces discussions nous dévorent un temps précieux que nous pourrions employer plus utilement. Et cependant, la question pharmaceutique a, pour nous, une importance telle que nous avons dû lui consacrer quelques instants, et que nous sommes disposé à lui en consacrer d'autres, s'il le faut. Triste condition d'un auteur qui voit une polémique dissipatrice faire languir des travaux importants ! Hélas ! C'est ainsi toujours ; on soutient d'une main la vérité, et de l'autre, on combat l'illusion.

On comprend après cela que nous avons tenu à faire cette réponse aussi brève que possible. Nous savons d'ailleurs que la vérité est là.... qu'on nous permette, toutefois, de ne point soulever le voile dont elle est enveloppée ; nous ne voulons blesser personne.

Dr B.

leurs qu'en semblable matière les longueurs sont inutiles et fatigantes ;

Indoctum doctumque fugat recitator acerbus.

Il nous suffit de dire encore une fois à nos confrères que nous n'avons jamais eu l'intention de blesser qui que ce soit. Nous voulons les convaincre que nous mettons l'Homœopathie avant tout, que la question des personnes est nulle pous nous devant la majestueuse Doctrine qui absorbe nos soins et nos travaux ; et si quelqu'un en doutait qu'il relise les PHARMACIENS (1).

(1) Nous devons, nous aussi, affirmer que nous n'avons voulu blesser personne, et que nous avons été exclusivement dominé, dans ce débat, par notre dévouement aux progrès de l'Homœopathie. La pharmacie Homœopathique constitue un des éléments essentiels de ses succès ; sans nous relâcher des rigueurs de nos principes pharmaceutiques, et en rendant d'ailleurs pleine justice aux droits acquis, nous nous sommes élevé avec toute l'énergie dont nous sommes capable, contre certaines tendances qui nous ont paru aussi favorablement exagérées pour les uns que peu exactes et justes envers les autres. Si quelqu'un en doutait, qu'il relise notre première critique des PHARMACIENS. Dr B.

NOUVEAU COUP-D'ŒIL

sur la Pharmacopée Homœopathique de MM. Jahr et Catellan.

Nous avons terminé, en octobre dernier, page 344 de la *Revue*, notre article sur le livre de MM. Jahr et Catellan, par les lignes suivantes : « il nous en a coûté, nous le » répétons, pour nous décider à faire connaître les imper- » fections du livre de MM. Catellan et Jahr, *mais antécé-* » *dents obligent ;* les titres que ces auteurs ont conquis déjà » à la reconnaissance des partisans de l'Homœopathie, leur » ont imposé le devoir de ne se produire qu'affranchis des » faiblesses d'un mérite ordinaire. »

Après ces paroles, quelle n'a pas dû être notre surprise en nous voyant accusé de *partialité*, et d'*antipathie* pour l'un des auteurs de la PHARMACOPÉE ! Etait-il possible de rendre un hommage plus éclatant aux services rendus ? Nous ne le pensons pas, il paraît cependant que nous nous sommes trompé ; nous sommes accusé de *partialité* : rentrons en nous-même et voyons franchement si nous ne sommes pas effectivement coupable sous ce rapport.... Tout bien examiné, nous sommes coupable, mais hâtons-nous de devenir *impartial* et de nous laver de notre faute ; nous avons été provoqué, tant pis pour celui qu'atteindra notre franchise.

Les sciences pharmacologiques sont utiles au médecin, mais elles sont indispensables au pharmacien, Homœopathe surtout. Parmi ces sciences, la botanique occupe le premier rang, voyons quelles sont en cette matière les connaissances de l'auteur pharmacien de la PHARMACOPÉE Homœopathique.

Le *chenopodium glaucum*, page 185, est dans la famille des *arroches* : les *arroches* forment aujourd'hui un genre de la famille des *chénopodées*, mais ne sont plus une famille. Au reste, le *chenopodium* a donné son nom à la famille, il est singulier de le voir classé dans les *arroches*.

Le *ratanhia* est classé dans les *pédiculaires*, page 70, et dans les *polygalées*, page 257.

L'*euphrasia*, page 208, est classée dans les *pédiculaires*, cela est vrai d'après la classification de M. de Jussieu, mais Robert Brown et Richard ont classé l'*euphrasia* dans les *antirrhinées* qui réunit aujourd'hui les deux familles que M. de Jussieu appelle les *pédiculaires* et les *scrofulaires*.

M. Catellan peut nous objecter qu'il a suivi de Jussieu. Soit : mais en ce cas, pourquoi la *sabadilla*, page 263, et le *veratrum album*, page 296, sont-ils dans les *cholchicacées*, famille postérieure à M. de Jussieu ? Et ce classement est d'autant plus choquant que le *colchicum aut.* qui donne son nom à cette nouvelle famille naturelle, est laissé par M. Catellan, dans la famille des *joncées*, page 194, dans laquelle cette plante était rangée par de Jussieu. Voilà donc, de par M. Catellan, le *colchique* et le *chénopode* qui n'ont pas droit d'entrer dans les familles auxquelles ils donnent leur nom respectif. Nous avons la même observation à présenter à propos de *thea cæsarea*, classée par

M. Catellan, page 289, dans les *orangers*. Les genres qui composent la petite famille des *théacées* avaient été placés, il est vrai, par de Jussieu, dans les *hespéridées* : mais ils présentent des caractères assez différents pour devoir former un ordre naturel distinct.

Enfin, car il faut mettre un terme à ces citations, *vinca minor* est classée par M. Catellan, le croirait-on, dans les *ombellifères*, page 71 ! Mais hâtons-nous de dire que cette plante *éplorée* rentre dans sa famille, les *apocynées*, p. 299.

Si la connaissance du règne végétal est indispensable à un bon pharmacien, celle des règnes animal et minéral ne l'est pas moins. Voyons sous ce rapport si la PHARMACOPÉE est irréprochable.

Ce livre divise les médicaments par le règne auquel ils appartiennent. Ce n'est pas sans une certaine surprise que nous trouvons l'*acetate de morphine* figurer parmi les minéraux : il nous paraît que l'*acide acétique* et l'*opium* desquels il est formé, lui donnent parfaitement droit d'être classé parmi le végétaux. On pourra nous objecter : nous avons confondu, dans le même chapitre, *les minéraux et les produits chimiques*; soit : mais cette observation ne nous empêchera point d'être choqué, en lisant au haut de la page, *Préparations des substances minérales*, et quelques lignes au-dessous, *l'acide tartarique n'a été trouvé jusqu'ici que dans le règne végétal ;* il en est de même de l'*acide oxalique*. Sera-ce au titre de *minéral* ou de *produit chimique* que le *carbo vegetabilis* figure dans ce chapitre ? et *le carbo animalis* qu'on obtient en carbonisant une partie de la poitrine d'un veau, ne jure-t-il pas entre le *calcarea sulfurica* et le *causticum* ?

Mais arrivons à des observations plus capitales : la connaissance des substances premières est indispensable, et leur préparation ne l'est pas moins ; un traité didactique sur la matière n'est donc admissible que lorsqu'il est irréprochable, surtout à ce dernier point de vue. Voyons si tel est la PHARMACOPÉE : *cannabis sativa*, page 150, est classé parmi les végétaux dont il ne faut employer que les *feuilles*, et à la page 181, nous lisons : *pour faire la préparation Homœopathique du chanvre, on prend les sommités fleuries des plantes mâles et femelles.*

Dictamnus albus, page 151, est rangé parmi les plantes dont les *racines seules* sont mises en usage; et à la page 203, nous lisons que pour sa préparation, *on exprime le suc de la plante fraîche.*

Agnus castus, page 151, est classé parmi les plantes dont on emploie *les fruits et les semences ;* et à la page 156, nous copions les lignes suivantes : *on mêle avec parties égales d'alcool le suc exprimé des feuilles et des baies* (de l'agnus c. bien entendu) *qu'on devra choisir d'un aspect aussi frais et d'un goût et d'une saveur aussi forte que possible, si l'on ne peut se les procurer fraîches sur le lieu même de leur naissance.*

Tanacetum vulg., page 150, est parmi les plantes dont les *feuilles (ou les tiges)* sont seulement employées ; et à la page 285, nous apprenons que *pour l'usage Homœopathique, on recolte l'herbe de la plante et les sommités fleuries des branches.*

Enfin, nous pourrions ne pas nous arrêter aussitôt, *rhododendron* est aussi classé, page 150, parmi les plantes dont *les feuilles (ou les tiges)* sont seulement employées ;

et à la page 259, nous lisons : *Nous recevons en Europe les feuilles, les bourgeons des fleurs et les pédoncules de la plante (rhododendron) à l'état sec : la meilleure manière de les préparer consiste*, etc.

Nous aimons à croire que LES PHARMACIES SPÉCIALES de M. Catellan sont fournies de médicaments préparés d'une manière parfaitement uniforme, et que sa pratique pharmaceutique ne se ressent nullement du laisser aller des préceptes de sa PHARMACOPÉE : mais ne sommes-nous pas en droit de nous étonner que lui, PHARMACIEN SPÉCIAL, proposé pour modèle à tous les pharmaciens présents et futurs, ne daigne pas initier d'une manière précise ceux qui aspireront à l'égaler, et qu'il les plonge dans une vague incertitude en leur présentant deux modes de faire, sans dire quel est le sien ? C'est ce manque de clarté qui seulement nous est *très-antipathique* dans M. Catellan.

On nous dit qu'un PHARMACIEN SPÉCIAL *ne nous doit pas seulement de bons médicaments ; qu'il nous doit aussi une position*, etc , etc. Ces dernières conditions, nous l'avouons, ne gâtent rien ; mais quel est le caractère saillant d'une position d'un homme scientifique ? C'est assurément qu'il prouve à tout le monde qu'il connaît parfaitement la science dont il est le représentant. Eh bien ! nous le demandons humblement à M. Catellan, lorsque les Bussy, les Soubeiran, les Guibourt liront que le PHARMACIEN HOMOEOPATHE SPÉCIAL MODÈLE, classe le *colchique* dans la famille des *joncées*, tandis que *veratrum al.* et *sabadilla* sont dans les *colchicacées ;* ces messieurs pourront-ils trouver que M. Catellan présente une position telle que *chacune de ses pharmacies spéciales fasse plus pour la propagation de l'Homœopathie que vingt mé-*

decins Homœopathes réunis? Nous n'osons compter sur leur charité et leur bienveillance envers notre École, au point de penser qu'ils consentiront, comme nous, à mettre sur le compte du typographe, les divers *lapsus* de ce genre que nous avons signalés.

Nous pensons avoir suffisamment prouvé que si notre premier jugement sur la PHARMACOPÉE HOMOEOPATHIQUE était partial, ce n'était pas à ses auteurs qu'il appartenait de s'en plaindre. Mais nous avons été accusé encore de *partialité* en faveur du CODEX de M. Wéber : voyons si cette accusation est aussi fondée que la première. Comme preuve de notre partialité, on nous dit : M. Wéber *conseille de laver les flacons avec l'*ACIDE SULFURIQUE *!!! et le rédacteur de la* REVUE *ne dit pas un mot contre ce procédé qui entache toute une pratique Homœopathique....* Ce reproche parait dominer tous ceux qu'*on* a à faire au CODEX.

Nous aimons peu les citations tronquées qui donnent à quelques mots une toute autre valeur que celle que leur a voulu donner leur auteur ; aussi nous permettrons-nous de rapporter en entier le passage incriminé du CODEX : ON jugera plus sainement, nous l'espérons du moins. « Autant » que possible, page 9, ces flacons doivent être neufs et » n'avoir contenu auparavant aucun autre médicament ; » tout au moins faut-il en consacrer un à chaque substance, » surtout pour les teintures-mères dont l'odeur est souvent » fort difficile à faire disparaître. Cependant, s'il était im- » possible de s'en procurer un assez grand nombre ; on » pourrait encore consacrer le même flacon à la prépara- » tion de médicaments divers, pourvu qu'on ait le soin de » le nettoyer d'après le procédé suivant : on verse dans ce

» flacon une assez grande quantité d'acide sulfurique con-
» centré pour qu'en tournant ce vase en sens divers, toute
» la surface de ses parois en soit couverte ; on le laisse dans
» cet état pendant quelque temps, afin de détruire le mu-
» cus et toutes les substances qui pourraient y être adhé-
» rentes : puis on le plonge dans l'eau où on le laisse
» pendant vingt-quatre heures. Après ce temps, on le
» soumet à plusieurs autres lavages successifs exécutés avec
» de l'eau filtrée froide ; celle-ci enlève l'acide et toutes
» les impuretés qui l'accompagnaient ; enfin on laisse égout-
» ter et sécher le flacon. Il faut avoir soin de ne boucher
» celui-ci qu'après une dessication complète, autrement les
» quelques gouttes d'eau qui resteraient, prendraient une
» odeur de moisi et la communiqueraient au médicament.
» Le lavage des flacons doit être surveillé par le pharma-
» cien lui-même ; il ne faut jamais l'abandonner à des mains
» mercenaires qui ne seraient peut-être pas assez scrupu-
» leuses. »

Il nous a paru que ce passage méritait d'être connu *in extenso*, afin qu'on put apprécier si ON-n'en a point altéré le sens, en avançant d'une manière absolue que M. Wéber *conseillait de laver les flacons avec l'*ACIDE SULFURIQUE !!! Comme ce reproche domine tous ceux qu'il est possible d'adresser, d'après l'auteur de la RÉPONSE, au CODEX de M. Wéber, nous nous plaisons à reconnaître que *nous avons été partial* contre le CODEX, en ne le louant pas plus que nous ne l'avons fait, et nous remercions sincèrement CEUX qui nous ont mis dans le cas de rendre justice entière à un livre aussi invulnérable contre les traits de la critique, que l'est le CODEX de M. Wéber.

Nous sommes parfaitement disposé à attribuer à une trop rapide rédaction les quelques imperfections que nous avons signalées, parmi bien d'autres, dans la PHARMACOPÉE à laquelle M. Catellan a donné sa collaboration. Mais nous éprouvons un véritable embarras, nous l'avouons franchement, pour juger avec la même indulgence l'auteur de la RÉPONSE au sujet du livre de M. Wéber.

Nous venons de transcrire fidèlement tout ce que cet auteur a écrit au sujet de l'épuration des flacons ; chacun pourra juger à présent celui qui a tracé les lignes suivantes qu'on a lues dans la RÉPONSE. « Et cependant que d'erreurs graves et déplorales vous auriez pu constater dans le CODEX de M. Wéber, je n'en citerai qu'une seule qui les domine toutes. L'auteur du CODEX *Homœopathique* conseille de laver les flacons à dilutions et les flacons à potions, le croira-t-on, avec l'ACIDE SULFURIQUE !!! »

Ab uno disce omnes.

Dr BÉCUET.

Avignon, 25 avril 1854.

FÊTE

DE SAMUEL HAHNEMANN.

1854.

La lettre circulaire relative à cette fête a été répandue, il y a quelques jours : nous désirons ardemment que l'appel qui est fait aux partisans de l'Homœopathie soit entendu du plus grand nombre. Les médecins Homœopathes d'Avignon, en prenant l'année dernière, l'initiative au sujet d'une réunion annuelle, commémorative de la naissance du grand Hahnemann, n'ont pas eu seulement la pensée de réunir leurs corréligionnaires scientifiques autour d'une table richement pourvue. Ce but est assurément le moins important de tous ceux qu'ils avaient l'ambition d'atteindre. Former, par des réunions annuelles, une sorte de confédération intime de tous les partisans de la grande réforme médicale, soumettre à ces assemblées les plans de propagande les plus efficaces, laisser à ces assemblées le droit de décision souveraine sur tous les points qui intéressent les progrès de notre doctrine, tel a été leur véritable projet.

La réunion de l'année dernière a dépassé leur attente : les résultats en ont été des plus heureux ; tout nous fait espé-

rer qu'il en sera de même cette année, et que nos confrères viendront en grand nombre unir leurs efforts aux nôtres et surtout fortifier par leurs lumières les décisions importantes qu'ils seront appelés à formuler. Nul de nous n'a eu la pensée d'immobiliser dans un lieu déterminé la célébration de la fête du MAÎTRE, et nul de nous n'a prétendu personnifier en lui la publication scientifique dont la création fut votée l'année dernière : le droit de statuer sur ces deux points principaux appartient à l'assemblée du 16 mai prochain.

Nous désirons ardemment aussi que les partisans éclairés de l'Homœopathie, non médecins, se pressent autour de nous : la confiance qu'inspirent les principes de l'Homœopathie à quiconque les connait, ne nous fait point craindre que les débats qui peuvent s'engager à leur sujet, soient ouverts en présence de personnes étrangères à notre art. Que nous est-il permis d'espérer de compter parmi nous des membres du corps médical lui-même, qui s'obstinent à méconnaître la vérité de l'Homœopathie ! Combien notre unité scientifique serait propre à dessiller leurs yeux !

Dr BÉCHET.

25 avril 1854.

Le manque d'espace nous force à renvoyer à notre prochain numéro notre article bibliographique sur l'ouvrage important que vient de publier notre confrère et compatriote M. Prosper Yvaren, *intitulé* DES MÉTAMORPHOSES DE LA SYPHILIS.

DÉFINITION

DE LA LOI DE SIMILITUDE ET D'AFFINITÉ OU D'HOMEOPATHICITÉ.

La médecine avant de se constituer en science d'enseignement et de pratique, avait à trouver sa loi fondamentale, à fonder son dogme, à formuler sa doctrine.

Pour arriver à ce résultat, elle devait résoudre deux grands problèmes, celui de la propriété des causes morbifiques, et des substances médicamenteuses, ensuite celui de l'appropriation de celles-ci à la neutralisation de celles-là.

Le besoin rigoureux et la nécessité absolue de cette solution si désirable et si désirée, ont été de tout temps, si bien sentis et si bien compris, que cette solution n'a jamais cessé d'être l'objet constant des recherches, et le but unique des travaux des grands médecins.

Mais c'est envain que la chimie s'est efforcée de saisir les virus et les miasmes ; qu'elle a décomposé les médicaments à l'aide de ses creusets, de ses alembics et de ses réactifs : son analyse a été stérile ; elle n'a pu constater l'existence des premiers, et n'a trouvé dans les seconds que des matières diverses récélant particulièrement une vertu ou propriété *suî generis*. C'est en vain que les hommes de l'art, tant de l'antiquité que des temps modernes,

se sont livrés à des travaux d'observations et de spéculations phylosophiques, dans le but et dans l'espoir de trouver à la médecine, une loi fondamentale, de fonder son dogme, et de formuler sa doctrine.

Leurs contentions d'esprit, leurs recherches, leurs essais, leurs tentatives n'ont abouti qu'à des hypothèses plus ou moins spécieuses, bases mouvantes sur lesquelles ils ont bâti des systèmes éphémères, dont il ne reste plus que l'orgueilleux et frèle échafaudage et le séduisant et décevant prestige.

Leurs travaux et leurs efforts ne sont pas moins dignes d'éloge, leurs erreurs ne sont pas tout-à-fait sans enseignement. Ils ne laissent pas que d'avoir aperçu à travers le prisme brillant des hypothèses, quelques éclairs de la vraie lumière. Ils ont bien soulevé un coin du voile qui cache, en médecine, la vérité à leurs yeux. Mais ils n'ont pu l'enlever entièrement ; ils n'ont pu dévoiler la vérité et la mettre en évidence. Il était réservé à Hahnemann de déchirer le voile et de la montrer dans tout son éclat.

Il est à déplorer que sa clarté ait offusqué tant de débiles paupières et qu'elle ait provoqué tant de cécités fictives ou réelles. Ne désesperons pas toutefois de la curabilité de ces aveuglements opiniâtres ; peu à peu la susceptibilité de ces vues offusquées s'habituera à l'impression trop vive des rayons brillants de la vérité, et les yeux les plus délicats et les plus susceptibles pourront enfin la fixer, sans sourciller, dans toute sa splendeur.

Abordons sans plus de préambules la solution des deux grands problêmes que nous avons signalés en commençant.

Rappelons, toutefois, ce que nous avons admis en prin-

cipe dans un article précédent, que la matière est inerte, que par conséquent elle ne peut agir, et qu'elle n'a que la propriété de provoquer, dans l'organisme vivant une action de la part du fluide vital, autrement dit électricité animale. Ainsi toute matière introduite dans l'économie vivante, sous quelque forme que ce soit, à l'état solide ou à l'état gazeux, a la propriété de forcer l'agent vital a une action. Cette action produit un effet *suî generis*, suivant la substance qui l'a provoquée. Cet effet se manifeste par des phénomènes que nous appelons vitaux, lorsqu'ils sont en harmonie avec la santé, et morbides lorsqu'ils sont en désaccord avec les fonctions vitales. Ces phénomènes sont généraux ou particulier, c'est-à-dire, communs à plusieurs causes morbifiques ou propres à une seule. Cette dernière particularité constitue la spécificité. La communauté consiste dans la ressemblance des phénomènes résultants de causes diverses et la spécificité dans le caractère particulier d'un ou de plusieurs phénomènes dûs à une seule cause.

La scarlatine et la variole, par exemple, ont toutes deux, pour manifestation commune, l'accélération de la circulation et le développement de la chaleur; mais l'une est caractérisée par des plaques rouges à la peau, et l'autre par des pustules, encore ces plaques et ces pustules ont elles un caractère respectif, particulier et *suî generis*

L'esprit humain aidé de tous les moyens que la science a inventés et mis en pratique, n'a jamais pu pénétrer l'essence des causes, pas plus que les lois de l'agent qui régit et modifie la matière. Et nous croyons qu'il n'est pas donné à l'intelligence humaine de decouvrir ces lois, dont la puissance divine s'est reservé le domaine.

Le médecin n'a donc pu qu'enregistrer la manifestation des causes morbifiques et étudier les phénomènes qui en sont la suite, que sous l'aspect par lequel les symptômes frappent les sens.

C'est tout ce qu'il pouvait faire et c'est ce qu'il a fait; il aurait du s'en tenir là, et ne pas prétendre franchir les bornes que l'Être suprême a mises à ses connaissances; mais par orgueil ou par amour de l'humanité, ne pouvant découvrir les lois surnaturelles, il a inventé des lois auxquelles il a prétendu subordonner les phénomènes qu'il ne pouvait ni comprendre ni expliquer. Delà il a élevé hypothèses sur hypothèses. Il a bâti systèmes sur systèmes. Il a bien aperçu par ci par là quelques vérités médicales, qu'il a prises pour point de départ, mais les fausses interprétations qu'il en a faites, les conséquences erronées qu'il en a tirées, n'ont abouti qu'à l'erreur, et c'était impossible qu'il en arriva autrement.

Après l'étude des phénomènes morbides et sans vouloir deviner le pourquoi et le comment de leur caractère et de leur manifestation, il fallait, avant de tenter l'édification d'une doctrine thérapeutique, étudier les propriétés des substances médicamenteuses; mais autrement qu'on ne l'a fait. Car jusqu'à Hahnemann, les médicaments n'ont été expérimentés que sur le malade, sans loi, sans méthode, sans données précises, et au hasard.

Il fallait d'abord faire l'experimentation des substances médicamenteuses sur l'homme sain, noter les phénomènes pathologiques résultant de leur administration et formuler ensuite la loi de leur spécificité.

C'est ainsi qu'à procédé Hahnemann, et c'est à la suite

de ses expérimentations des médicaments sur l'homme en santé et de leurs applications à l'homme malade, qu'il a reconnu la loi des semblables, qu'il a fondé le dogme *similia similibus curantur*, qu'il a constitué la doctrine Homœopathique et qu'il a proclamé sa médecine, la seule vraie, la seule curative, cette médecine destinée à régénérer l'espèce humaine au physique, comme la religion chrétienne a été fondée pour la régénérer au moral, celle-là en la délivrant des vices héréditaires, qui détruisent le corps, et celle-ci en effaçant les taches du péché, qui souillent l'âme.

On croit assez généralement que la médecine Homœopathique ne consiste que dans l'administration de doses infiniment petites: cette croyance répandue par la malveillance, accréditée auprès de l'ignorance, et partagée par le plus grand nombre des médecins, est une erreur grave, funeste à l'Homœopathie et par suite à l'humanité. Il est donc de la plus haute importance de la signaler, de la démontrer et de la détruire. C'est le but que nous nous proposons d'atteindre par l'exposition de la loi de similitude et d'affinité ou d'Homœopaticité.

Disons donc tout de suite ce que nous entendons par la loi d'affinité et de similitude. Par ces mots nous désignons cette loi naturelle, par laquelle deux substances diverses, ayant chacune la propriété de provoquer le fluide vital dans l'organisme vivant et sain, à la production et à la manifestation de phénomènes non identiques, mais le plus semblables possibles, ont, par ce seul fait, une grande tendance à s'unir et à se combiner.

De cette réunion, de cette combinaison de deux corps

différents dans leurs substances, mais semblables dans leurs effets, résulte nécessairement un composé binaire, un troisième corps, qui n'a plus les propriétés des deux substances primitives, qui le composent.

Il s'opère ainsi, d'après les lois de la chimie animale, qui nous sont encore inconnues (et que probablement nous ne connaîtront jamais), dans la forme et dans les qualités des deux corps combinés, une neutralisation de leurs propriétés morbifiques. C'est comme deux puissances semblables et égales, qui se rencontrent, s'équilibrent et se neutralisent. D'après cette modification et dans cet état neutre de la cause de la maladie et du médicament Homœopathique, résultat de leur combinaison, le fluide vital triomphe facilement par sa seule puissance, et les fonctions animales plus ou moins longtemps troublées, s'accomplissent de nouveau dans l'ordre et avec l'harmonie qui caractérisent la santé.

En d'autres termes, si l'on veut détruire, neutraliser un virus ou un miasme dans les profondeurs de l'organisme, il faut administrer un médicament, qui puisse se combiner avec le virus ou avec le miasme cause d'une maladie. Quel sera ce médicament? Celui qui aura le plus d'affinité avec le principe du mal, le plus de tendance à se combiner avec lui. Quel est celui qui aura le plus d'affinité? Celui dont les effets sur le corps vivant et sain auront le plus de similitude avec les phénomènes pathologiques produits ou provoqués par un principe morbifique.

Tel est cette loi qu'Hahnemann a découverte et qu'il a promulguée sous l'axiome *similia similibus curantur*, cette loi, qu'on ne peut contredire par des arguments sérieux;

cette loi, qui n'a pas échappé au génie observateur d'Hippocrate, puisqu'il a dit lui-même : *vomitus vomitu curatur.*

Depuis le médecin de Cos jusqu'au médecin de Cœthen, ces deux fondateurs de la vraie médecine, dont le second a élevé jusqu'au faite l'édifice médical, dont le premier n'avait jetté que les fondements. Dans ce long cours de trente siècles qui les sépare, on a vu apparaître par intervalle des médecins célèbres, qui, eux aussi ont aperçu la loi des semblables, et qui n'en ont fait qu'une exception au lieu d'en faire une loi générale.

Parmi ces illustrations médicales de l'antiquité figurent en première ligne, les Gallien, les Paracelse, les Haller, les Boérhaave, les Sydenham, les Sthal, etc. Faut-il reproduire ici les écrits de ces grands médecins à l'appui de notre assertion ? Ces citations ne seraient que des répétitions plus ou moins oiseuses ; car qu'importe à une vérité, en tant que vérité, la date de sa découverte ?

Ces célébrités n'ont été, dans les sphères de la science médicale, que des météores fugitifs ; leur lucidité n'a été qu'un crépuscule sans soleil, et leur clarté qu'une aurore boréale pour le monde médical. La vérité n'a luit à leur esprit dans l'obscurité de la thérapeutique, que comme un éclair au milieu des ténèbres de l'espace.

Les dévanciers d'Hahnemann, en aperçu Homœopathique, se dressent, de distance en distance, comme des phares ou des jalons sur la voie, au bout de laquelle devait surgir une si belle découverte, si bienfaisante, si utile à l'espèce humaine, que son application devait soulager les souffrances, et guérir les maux de l'humanité. Ils n'ont été que les pré-

curseurs du réformateur. *Non erant illi lux, sed ut testimonium perhiberent de lumine* (1).

Et cependant les adversaires de l'Homœopathie et les détracteurs d'Hahnemann, impuissants à combattre la doctrine Homœopathique, s'acharnent à dénigrer son fondateur. Ils ne manquent pas de dire que l'Homœopathie a été aperçue et signalée avant lui ; qu'il n'en est pas l'inventeur et qu'il n'est qu'un plagiaire; et cela en vue d'amoindrir son mérite et de ternir sa gloire.

Mais avant l'éclairage au gaz, les lampes de Davy étaient connues. Avant la découverte du daguéréotype, on savait que la lumière altère et noircit les sels d'argent; l'invention de Daguère en a-t-elle moins de mérite? La gloire de Fulthon est-elle moins brillante, parce que la force de la vapeur était du domaine de la science, avant qu'il en fit l'application à mouvoir des navires sur l'eau?

Ce reproche de plagiat est d'autant moins fondé, que le grand médecin, à qui la rivalité ou la jalousie l'adresse, a eu soin de dire dans une note de son *Organon* de l'art de guérir, ce qui suit (1): « mon intention, en citant les passa-
» ges suivants d'écrivains qui ont soupçonné l'Homœopathie,
» n'est pas non plus de prouver l'excellence de cette mé-
» thode, qui s'établit toute seule et d'elle-même, mais d'échap-
» per au reproche d'avoir passé sous silence ces espèces de
» pressentiments, pour m'arroger la priorité de l'idée. »

L'observation nous apprend que les maladies se jugent par des crises ou efforts réactionnaires du principe vital,

(1) Évangile selon St-Jean.
(2) *Organon*, page 17.

par lesquels il tend à débarraser le corps de substances hétérogènes et morbifiques, qui troublent les fonctions animales.

Ainsi, par exemple, une affection du foie peut se terminer par une hémorrhagie nasale, par un flux hémorrhoïdal, par des vomissements bilieux, par une diarrhée bilieuse, une diurèse copieuse, par une diaphorèse abondante, par une éruption cutanée. Delà on a saigné, on applique des sangsues au fondement, on a fait vomir, on a purgé, on a sollicité la sécrétion urinaire, on a provoqué la sueur, on a rubéfié la peau.

Or, le médecin qui saigne là ou il y a turgescence sanguine, qui applique des sangsues à l'anus dans le cas d'hémorrhagie par les veines hémorrhoïdales, qui administre des vomitifs contre les vomissements, qui purge dans la diarrhée, qui donne des diaphoritiques dans la sueur, des diurétiques dans les flux urinaires, qui applique des rubefiants ou vésicants sur une erysipèle plegmoneux, que fait-il? Si ce n'est du *similia similibus*. N'est-il pas alors le copiste de la nature? N'imite-t-il pas ses procédés pour éliminer par les les couloirs naturels, les matières surabondantes, viciées, hétérogènes et morbifiques?

Qu'y a-t-il, en effet, de plus semblable à une hémorrhagie qu'une émission de sang par la lancette, ou au moyen des sangsues? que le vomissement au vomissement? Que la purgation à la diarrhée? Que la sueur à une transpiration abondante? etc., etc. N'est-ce pas là de l'Homœopathie? Mais quelle Homœopathie, grand Dieu, sans loi, sans méthode, par empirisme et par routine !!!

Aussi voit-on, l'un purger là ou il y a tendance à la

sueur; l'autre saigner là ou il y a vomissement; celui-là donner des diurétiques là ou il y a éruption cutanée; celui-ci appliquer des visicatoires là ou il y a diarrhée; et ainsi les voit-on les uns et les autres troubler la marche de la nature, contrarier les efforts réactionnaires, et tout bouleverser dans l'organisme

Quelle puissance, quelle force ne faut-il pas au principe vital, pour résister, dans ces cas de perturbation, à la cause du mal, et à la médication.

Voilà bien la médecine du contraire. Serait-ce en agissant ainsi, que l'école officielle pense suivre exactement l'aphorisme *contraria contrariis* ?

Mais a propos de *contraria contrariis*, c'est ici le cas de démontrer que cet aphorisme a mal été compris, mal défini, mal interprété, mal appliqué par ses partisans eux-mêmes.

Nous ne nous arrêterons pas là; nous pousserons la démonstration jusqu'à prouver, qu'il est moins contraire à l'axiome *similia similibus* qu'on ne pense, et que ces deux aphorismes *contraria contrariis* et *similia similibus* ont plus d'analogie, plus de similitude entre eux qu'on ne saurait le croire ou même le soupçonner.

Les discussions, les controverses en matière de science ne naissent souvent que des mots: c'est faute de s'entendre qu'on se dispute.

Une étymologie diverse, une interprétation fausse, une acception particulière, une définition forcée, font les avis différents et les opinions opposées sur un même sujet.

Les mots pris dans un sens figuré et dans une acception impropre sont ainsi la source et la continuation d'une foule d'erreurs.

Qu'est-ce faire le contraire ? Est-ce faire pâlir par une diète rigoureuse, ou par des émissions sanguines abondantes, un malade à figure vultueuse ? Mais en quoi la pâleur est-elle le contraire de la rougeur? Est-ce refroidir à l'aide des réfrigérants un corps, qui a une haute température ? Mais en quoi et comment le froid est-il le contraire de la chaleur ; quand il n'en est qu'un diminutif ? Est-ce en purgeant dans la constipation ? Mais la diarrhée n'est pas le contraire de la constipation puisqu'elles ne sont l'une et l'autre que des degrés différents d'irritation.

J'ai souvent demandé aux sectateurs de la vielle école, en quoi et comment ils faisaient du contraire dans un cas donné de maladie ; je n'ai jamais obtenu que le silence pour réponse à ma demande ; tellement la question était embarrassante pour eux, et leur impuissance à la résoudre radicale.

Voici pourtant, ce que me répondit un praticien beau diseur, qui se piquait d'avoir de l'expérience, qui ne voulut pas rester court et à qui j'avais posé la question : « je fais du *contraria contrariis*, me dit-il, lorsque j'applique des sangsues contre une inflammation. — Bien ! » dis-je ironiquement, l'exemple n'est pas mal choisi, mais » d'abord définissons l'inflammation, afin que nous puissions » nous comprendre. — L'inflammation, reprit-il, se caractérise par la douleur, par le gonflement, par la chaleur » et par la rougeur. — J'accepte votre définition, qui est » celle de l'école ; bien que la réunion des quatre phénomènes de l'inflammation ne soit pas rigoureusement nécessaire à son existence, puisque on reconnait des inflammations sans douleur, d'autres sans chaleur et même sans rougeur. — Mais enfin comment les sangsues ou leurs effets

» sont-ils le contraire d'un état inflammatoire? Ici mon in-
» terlocuteur, fort embarrassé et fort empêché de fournir
» une explication satisfaisante, balbutia est resta court. Je me
» hâtai de prendre la parole en ces termes, afin d'abréger
» son silence : j'ignore comme vous ce que les sangsues peu-
» vent avoir de contraire à une inflammation ; mais je sais
» que leur piqure et leur succion exercées sur une partie
» saine de la surface cutanée, produit de la douleur, du
» gonflement, de la chaleur et de la rougeur. Si vous ap-
» pelelez cela à tout hasard, faire du contraire; moi, je
» l'appelle, avec juste raison, faire du semblable. Il n'avait
» rien à répliquer, et il resta, si non convaincu et converti,
» au moins confondu. »

En définitive, les contraires ne se trouvent pas en médecine. La douleur n'est pas plus le contraire du plaisir, que le noir n'est le contraire du blanc. Le sommeil n'est pas plus le contraire de la veille, que les ténèbres ne sont le contraire de la lumière dont elles ne sont que l'absence.

On observe seulement des contrastes, des disparates. Que si on appelle les oppositions des contraires, cela change. Alors il faut s'entendre et l'on pourra être d'accord; que si l'on entend par contraire un médicament dirigé ou administré contre un état pathologique, on est dans le vrai. C'est tellement ainsi qu'on doit interprèter l'axiome *contraria contrariis*, qu'on a nommé la plupart des médicaments des anti, anti-spasmodiques, anti-phlogistiques, anti dotes, etc., etc.

Mais les antidotes sont des substances qu'on administre contre les poissons en vue de les neutraliser. Or, pour que la neutralisation s'opère, il est rigoureusement nécessaire

que l'antidote et le poisson se combinent ensemble. Cette combinaison n'a lieu qu'autant qu'il y a affinité entre les deux corps, et cette affinité repose sur la similitude de leurs effets. Tout le monde sait que l'acide d'un fruit vert, qui agace les dents, est neutralisé par l'acide de l'oseille, non pas, parce que l'oseille est verte, mais par ce qu'elle est acide et qu'elle agace les dents comme le fruit qui n'est pas mûr. Aussi l'on dit vulgairement vous avez les dents agacées, machez de l'oseille.

L'idée de diriger le remède contre le mal est bonne et admissible ; elle est au moins logique.

Mais s'en suit-il que l'appropriation d'un remède soit en raison directe de l'intention ? Non, sans doute.

Admettons que l'antidote est l'adversaire opposé du poison et le poison l'antagoniste de l'antidote : ce sont deux puissances, deux forces en opposition et en lutte qui se neutralisent. Ce sont comme deux athlètes dans l'arène, qui se saisissent, se pressent, poitrine contre poitrine, et s'étouffent mutuellement par leurs efforts respectifs et simultanés. Ce sont comme deux chevaliers armés de l'écu et de la lance qui dans une passe-d'armes en champ clos, s'élancent l'un contre l'autre, se heurtent de front, et se renversent tous deux sur la poussière. C'est un coup fourré dans un duel.

Il est à remarquer que les deux athlètes bien que contraires, sont des semblables, et que les armes des chevaliers se ressemblent. Je voulais arriver par cette comparaison, qui sous le rapport de l'extrême exactitude, laisse, sans doute beaucoup à désirer, que deux forces en oppo-

sition doivent être semblables et égales pour se neutraliser réciproquement, et que les contraires en médecine doivent être des semblables.

En effet il ne suffit pas d'administrer le premier anti-spasmodique qui tombera sous la main, dans le but de calmer les nerfs irrités, ou pour parler plus exactement, en vue de détruire l'agent qui les irrite, il convient de choisir l'anti-spasmodique le mieux approprié. Car on ne l'ignore pas, un médicament échoue, là ou un autre de la même catégorie triomphe.

Quelle est la méthode qui dirigera le médecin dans la recherche de l'appropriation ? Qu'elle est la règle qui fixera son choix? Sera-ce la routine ou l'empirisme ? Autant vaudrait dire le hasard. Sera-ce l'expérience ? Mais, *judicium difficile, experientia fallax,* le jugement est difficile et l'expérience est trompeuse.

L'expérience, sans loi, est dans le vague de l'incertitude, comme aurait été Thésée dans le labyrinthe de Crète sans fil conducteur. Et puis, tous les médecins ne la possèdent pas. Les jeunes tâchent de l'acquérir et les vieux sont à la veille de la perdre. Il n'y aurait que les vieux praticiens qui fussent capables de faire de la bonne médecine et après eux leur science serait perdue ou stérile, faute d'une loi médicale pour la propager et la perpétuer. Il manquait donc à la médecine une loi, une doctrine à l'enseignement, un dogme à la pratique, et cette loi est la loi d'affinité et de similitude, cette doctrine est l'Homœopathie, ce dogme est : *similia similibus curantur.*

Nous aurions pu accumuler les comparaisons, les exemples, les preuves à l'appui de notre démonstration. Nous

avons voulu éviter d'être prolixe et ne pas outre-passer les bornes d'un simple article de journal. Nous aurons occasion de donner plus d'extention à notre argumentation lorsque nous entreprendrons les commentaires de la loi d'affinité et de similitude ou d'Homœopathicité.

Nous avons hâte d'arriver à cette conclusion que le *contraria contrariis* et le *similia similibus* ne sont ni contradictoires, ni antipathiques dans le fond, comme ils paraissent l'être dans la forme; que celui-ci est le complément de celui-là; que, dès-lors, toute antipathie doit cesser entre-eux; qu'ils doivent s'unir, s'allier et se confondre dans une doctrine commune d'enseignement et de pratique.

Maintenant Hyppocratistes, Gallénistes, Brounnistes, Rasoriens, et *tuti quanti*, respectez et favorisez les crises avec Hyppocrate; purgez les humeurs peccantes avec Gallien, ou mieux neutralisez le principe qui les vicie; tonifiez avec Brown; hyperstenisez ou hypostenisez avec Rasori. Enfin combattez le mal par des contraires, pourvu que ces contraires soient des semblables.

Médecins de toutes les écoles, de tous les systèmes, de toutes les méthodes, de toutes les doctrines, empiriques, eclectistes, allopathes, Homœopathes, mettez un terme à vos controverses stériles, à vos disputes peu édifiantes; cessez de vous déchirer à belle dent: le même désir, le progrès de la science et le bien de l'humanité, vous anime; vous tendez au même but, la guérison. Faites abnégation de vos idées personnelles; ne prêtez plus l'oreille à la prévention; abjurez toute rivalité; et n'ayez plus que la noble émulation de soulager vos semblables. Qu'un même esprit vous dirige dans la même route; ne formez plus

qu'une même famille de thérapeuthistes ; marchez d'un commun accord à la conquête de la science, combattez sous la même bannière pour le triomphe de l'art ; et guérissez *per contraria similia.*

PAYEN, D.-M.

CLINIQUE (1).

Épidémie de méningite cérébro-spinale.

De la mi-janvier jusqu'à la mi-avril environ, j'ai eu occasion d'observer dernièrement une épidémie qui a présenté la plus grande analogie avec celle qui sévit en 1846-47,

(1) Convaincu de la puissance des faits, nous avons soigneusement veillé à ce que chaque numéro de la *Revue* contînt une article CLINIQUE, autant pour prouver la valeur pratique de l'Homœopathie, que pour enseigner à ceux qui voudraient enfin la soumettre au creuset de l'expérience, comment ils devraient se conduire dans des cas analogues à ceux dont nous avons rapporté l'historique. A ce point de vue, notre tâche a été facile : les observations ne nous ont jamais manqué. Nous en extrayons quelques-unes *de notre correspondance*, pour clore cette année : nous choisissons celles-ci de préférence, parce que les nouveaux auteurs qu'elles feront connaître se chargent de répondre, par leurs écrits, à l'inqualifiable obstination de nos adversaires qui prétendent que l'Homœopathie ne fait aucun progrès, ou plutôt qu'elle se meurt. Que les champions de l'allopathie fassent donc l'énumération des désertions que subit notre École ; quant à nous, nous comptons les leurs : nous verrons ensuite de quel côté est l'absence de tout progrès, ou plutôt qu'elle est l'École qui se meurt.

D[r] BÉCHET.

à Avignon et ses environs ; j'oserai même affirmer que, sauf l'intensité et par conséquent la gravité, j'ai eu véritablement à combattre la même affection, qui fut dénommée *Méningite cérébro-spinale épidémique.* Ayant traité une vingtaine de cas de la première épidémie, parmi les ouvriers du viaduc de la Durance, ou les alentours du point où s'établissait ce magnifique monument pour le passage de la voie ferrée, j'ai été à même, par mes souvenirs et mon observation actuelle, de reconnaître que le génie épidémique qui a pesé sur la population de Barbentane est le même, à l'intensité d'action près, que celui qui fit tant de victimes, dans votre population, il y a quelques années.

Je n'ai pas la prétention de vous adresser un historique complet des malades que j'ai traités ; d'ailleurs le temps me manquerait pour un pareil travail. Je me bornerai à vous faire connaître sommairement les caractères généraux de l'affection, le traitement qui en a triomphé, les résultats que j'ai obtenus et ceux de la médication allopathique, employée par mes confrères de la localité.

Avant d'entrer en matière, j'ai un aveu à vous faire. A cause de la gravité des symptômes, mais à cause surtout de mon inhabilité à faire profiter mes malades des précieuses ressources de la médication Homœopathique, dans les cas intenses, mes quatre premiers malades ont subi, au début de leur atteinte, le traitement allopathique. Je compte sur votre indulgence et celle de vos lecteurs, au sujet de cette faute, bien pardonnable à un praticien dont les études en Homœopathie n'ont pas encore reçu la consécration d'une longue pratique.

Voici quels sont les caractères principaux de l'épidémie dont j'ai eu à traiter trente-deux cas, en trois mois.

L'invasion de l'affection a été quelquefois très-brusque, mais le plus souvent elle a été précédée de un ou deux jours de malaises vagues et variables. Tout-à-coup un frisson, dont la durée variait de une heure à quatre heures, se manifestait; son intensité et sa durée déterminaient le degré de réaction qui lui succédait. Dans cette période de l'affection, les malades étaient en proie à une fièvre assez vive; le pouls, petit et concentré, battait environ cent pulsations à la minute, la peau était brûlante, mais ne présentait pas cette chaleur mordicante qu'on observe au début des inflammations franches: la face était colorée, en même temps se déclarait une céphalalgie frontale vive, s'irradiant autour de la tête jusqu'à la nuque; rarement cette souffrance s'est fait sentir d'une manière sensible dans le prolongement rachidien; la pupille a toujours été très-dilatée: le délire ne s'est jamais déclaré dans les premières heures de l'atteinte. L'estomac a toujours témoigné, dès le début, de sa participation à l'influence de l'action morbide: une sensibilité douloureuse, vive quelquefois, s'est toujours localisée dans la région épigastrique; en même temps, des vomissements survenaient, entraînant d'abord les derniers aliments ingérés, et ensuite des matières bilieuses; la langue humide, rouge sur les bords, était recouverte, dans le milieu, d'un enduit blanchâtre; la soif n'a jamais été vive au point de devoir la signaler. Les urines ont été rares et foncées, mais non sédimenteuses: rien d'important à signaler du côté des évacuations alvines; des malades ont été constipés, les autres ont éprouvé une sorte de diarrhée de matières peu colorées, mais sans caractères essentiels.

Deux circonstances importantes à noter sont les suivan-

tes : c'est que, dans tous les cas, les malades ont éprouvé dès le début, un abattement général, une sorte de collapsus qui les forçait à garder le décubitus dorsal : et les membres étaient le siége de douleurs vagues que le plus léger attouchement rendait plus vives.

Telle est la description exacte et sommaire de la période d'invasion, dont tous les symptômes s'aggravaient pendant un temps indéterminé, mais ne se prolongeant jamais au-delà de cinq ou six jours, pendant la seconde période. Dans celle-ci, le délire survenait le plus souvent, accompagné d'une agitation désordonnée qui remplaçait la prostration mentionnée plus haut. Dans cet état, le désordre intellectuel était peu apparent, c'est-à-dire, les malades conservaient toutes leurs facultés ; leurs pensées n'étaient pas incohérentes ; mais la parole était vive, brève, anormale en un mot ; et sortis de cet état, les malades ne conservaient aucun souvenir de tout ce qu'ils avaient dit ou fait, ou de ce qui s'était passé autour d'eux. Tous les sujets n'ont point éprouvé ce désordre avec l'intensité que je viens de mentionner, mais un tiers au moins de ceux que j'ai traités m'ont permis de l'observer ainsi que je viens de le décrire : les autres l'ont présenté à des degrés moindres ; au reste, la médication, admirablement efficace que j'ai employée, n'a très-certainement pas permis à l'affection de développer toutes ses manifestations pathologiques encéphaliques.

Enfin, si la convalescence ne succédait pas immédiatement à cette période d'excitatiou, les malades tombaient dans un véritable état typhoïque présentant tous les caractères et les dangers de cette redoutable affection.

L'influence épidémique a exercé son action sans prédilection marquée, sur les deux sexes et sur tous les âges.

Ainsi que je l'ai déjà dit, et par les raisons déjà exposées, les quatre premier sujets atteints, soumis à mes soins, ont été saignés dans la période de réaction fébrile vive, avec délire ; et en même temps je leur ai administré l'*ipecacuanha,* à dose vomitive ; c'est le traitement allopathique qui eût le plus de succès à Avignon, en 1846-47, et que j'ai souvent prescrit à cette époque aux divers malades que j'eus à soigner. Mais bientôt j'ai reconnu que cette médication déplétive et perturbatrice était loin de pouvoir me promettre des résultats pareils à ceux obtenus par vous par la médication Homœopathique, et ayant revu avec soin le *Mémoire* que vous avez publié sur cette matière, j'ai hardiment alors attaqué les nouvelles atteintes par le traitement que vous préconisez.

Deux de mes premiers malades traités d'abord par les procédés allopathiques ont guéri ; mais une longue convalescence les a éloignés de leurs travaux ; les deux autres ont passé par la période typhoïque, leurs jours ont été en grave danger, et ils ne sont entrés en convalescence qu'après cinq ou six septénaires

Les vingt huit autres atteintes ont été combattues par la teinture Homœopathique d'*ipecacuanha,* dans la première période ; par *aconit, belladona , hyosciamus, bryonia,* dans le cours de l'affection, selon la nature et la prédominance des symptômes. Mais je dois signaler un fait de la plus haute importance, c'est le suivant : l'*ipecacuanha*, administré dès le début de la maladie, s'est montré d'une puissance telle que je n'hésite pas à dire que cette substance

est véritablement le *spécifique* de ce genre d'affection. En effet, toutes les fois qu'il a été reçu dans la condition précitée, quelle que fut l'intensité des phénomènes d'invasion, il suffisait de quelques heures pour qu'il n'en restât plus de traces : si ce fait ne s'était reproduit plusieurs fois, je n'aurais osé en croire ma propre observation, tellement la marche de la maladie contrastait avec sa manifestation initiative. Après avoir sévèrement constaté des symptômes alarmants et présageant d'une manière évidente une infection épidémique grave, l'*ipecacuanha* administré, il ne restait qu'une indisposition, dont peu de jours suffisaient à effacer les suites. Au reste, je puis affirmer hautement que telle a été l'action de la racine du Brésil, parce que souvent il m'a été permis de faire la contre épreuve. Des atteintes comparativement moins graves, mais qui n'ont pas été combattues par l'emploi opportun de cette précieuse préparation, ont été suivies des symptômes ordinaires de l'affection et ont du être traitées par d'autres médicaments appropriés.

Je n'ai rien à vous dire de particulier relativement aux doses et à leur répétition ; j'ai suivi à ce sujet, l'enseignement de votre pratique, ainsi que vous le donnez dans votre *Mémoire*.

Au reste, tous mes malades, traités par la médication Homœopathique, ont obtenu leur guérison dans une espace de temps qui n'a jamais dépassé dix jours.

Si tout ce qui précède confirme l'assimilation que j'ai faite de l'épidémie que j'ai eu à combattre, avec celle de 1846-47, ce qu'il me reste à dire relativement à mes résultats cliniques, le prouvera d'avantage, en établissant

toutefois que l'action miasmatique avait heureusement beaucoup perdu de sa malignité.

Les trente-deux malades que j'ai traités ont tous guéri : les premiers atteints seulement, ceux qui ont reçu des soins allopathiques, m'ont laissé craindre pour leurs jours. Un tel résultat est de nature à soulever des doutes, surtout parmi les adversaires de l'Homœopathie, sur la gravité de l'affection que j'ai eu à traiter. Mais voici quelques détails qui sont bien propres à les dissiper.

La petite localité de Barbentane et sa population permettent de connaître tout ce qui s'y passe, surtout relativement aux maladies régnantes. Mes confrères ont eu à soigner huit malades atteints de l'affection qui fait le sujet de cette communication. J'ai pris les renseignements les plus exacts à leur sujet, et je puis affirmer que ces huit malades n'ont eu d'autre maladie que celle que j'ai eu à traiter chez trente-deux individus. De ces huits malades, trois sont morts, et les autres n'ont obtenu leur guérison qu'après un séjour de un à deux mois dans leur lit (1).

(1) Nous avons été appelé à donner des soins à deux des malades qui n'étaient pas confiés à M. Mourret ; l'un d'eux, âgé de 5 ans, alité depuis cinquante quatre jours, arrivé au plus haut degré du marasme parfaitement semblable à celui que causait la méningite épidémique chronique, est mort peu de jours après notre visite. La deuxième, jeune fille de 12 ans, sœur du précédent, alitée depuis quarante-cinq jours, était dans le délire méningitique, mais ne nous a offert aucun des caractères distinctifs de la fièvre typhoïde proprement dite. Nos prescriptions Homœopathiques ont eu le plus parfait résultat ; la malade a guéri. Mais, chose remarquable à noter, depuis quelques temps, l'occasion ne

Mes confrères ont apppelé cette affection, *fièvre typhoïde :* soit, je tiens peu au nom: mais alors, il faudrait reconnaître que la teinture Homœopathique d'*ipecacuanha* est le spécifique par excellence pour empêcher le développement de cette redoutable affection, ce que je suis loin d'admettre. Il est vrai que tous les cas qui n'ont pas été modifiés par cette substance se sont travestis en une espèce de *fièvre typhoïde ;* cette terminaison prouve seulement que toutes les atteintes graves des centres nerveux peuvent revêtir, si elles ne sont guéries avant toute transformation, les caractères des maladies funestes, désignées aujourd'hui par l'élastique dénomination de *fièvre typhoïde.*

Au reste, il importe peu de discuter sur un pareil sujet : ce qu'il importe de proclamer, c'est que les résultats de la médication Homœopathique ont été admirables et infiniment supérieurs à ceux obtenus par la médication de l'école officielle.

MOURRET, M.

Barbentane, (Bouches-du-Rhône), 25 avril 1854.

nous avait point favorisé d'une entrevue avec notre ami, M. Mourret. Ce fut seulement des parents de ces jeunes malades que nous apprîmes qu'il régnait une épidémie à Barbentane, une espèce de *peste* comme ils l'appelaient, et notre prescription a été parfaitement conforme à celles de M. Mourret qui vivait dans le foyer épidémique et avait pu en étudier l'action. La vérité médicale Homœopathique peut seule donner lieu à de semblables faits. Disons en outre, que cette dernière malade ne doit point figurer parmi les succès de la médication allopathique. Dr BÉCHET.

L'Homœopathie, riche de temps et de faits, aurait peu à gagner de la publicité de l'observation que j'ai l'honneur de vous adresser, si cette observation eut été recueillie en d'autres circonstances, et par moi seul : mais les faits se sont accomplis en présence d'un docteur allopathe, d'un praticien habile jouissant, avec raison, d'une brillante clientelle. Historien fidèle, je serai court et je tâcherai d'être clair, malgré mon manque d'habitude de me faire lire.

Avant d'entrer en matière, je ne puis m'empêcher de payer à mon confrère un juste tribut de reconnaissance pour les sentiments de confraternité qu'il m'a dignement manifestés pendant la durée du traitement de la grave affection qui a cédé aux moyens de la méthode des semblables.

Pleurésie avec fièvre éréthistique. — Miliaire, Délire.

M Bieth, employé au chemin de fer, habitant actuellement à Viviers (Ardèche), âgé de 38 ans, d'un tempérament nervoso-sanguin, éprouve, le 3 mars, un refroidissement après un travail forcé, exécuté sous l'impression d'un fort dépit concentré. Le 4 mars, au soir, M. ***, se plaint d'un malaise général, d'un léger mal à la tête, de chaleur insolite, etc. Il me fait appeler le 5, à huit heures du matin. Etat du malade à mon arrivée : face vultueuse, céphalalgie, toux fréquente sans expectoration, douleur vague dans toute la moitié droite du thorax, lan-

gue chargée, dépouillée sur les bords, pouls plein 104 pulsations par minute, prescription : julep. avec soixante grammes véhicule approprié, trois globules aconit. 12°, à prendre par cuillerée de deux en deux heures, hydrosucrée pour boisson. Le soir, à sept heures, le pouls est à 96 pulsations : cependant les autres symptômes ne se sont pas amendés ; julep. avec belladona trois globules 12e, pour la nuit, une cuillerée toutes les trois heures. Le 6, au matin, les maux de tête ont cessé, le pouls est le même, la toux est plus fréquente, brève, sèche ; les douleurs thoraciques se sont aggravées, elles ont envahi tout le côté droit ; l'expectoration est glaireuse, elle se fait difficilement, la respiration est accélérée et incomplète : juleps. d'aconit. et de bryone, trois globules 12°, faits séparément et alternativement administrés par cuillerée de trois en trois heures ; le soir, amendement dans tous les symptômes, continuation des deux juleps. Le 7, à six heures du matin, le malade se trouve mieux ; le pouls est descendu à 85 pulsations par minute, les mouvements respiratoires sont naturels, la peau est moite, la chaleur beaucoup moins intense, la toux presque nulle, les douleurs pleurétiques ne se font plus sentir : point de prescription, eau sucrée pour boisson ; le soir, même état, le malade est toujours bien. Le 8 matin, M. *** accuse un mal à la tête qui cesse par intervalle, il y a eu, dans la nuit, un peu de délire ; les urines sont d'un rouge foncé, il y a eu une selle demi liquide sans coliques, il apparaît sur tout le tronc et aux bras une éruption de forme miliaire. Ce nouveau symptôme et ceux du côté de la tête nous conduisent à administrer trois globules 12° de belladona, à prendre *sicut suprà*. Le 9 matin,

aggravation dans tous les symptômes ; l'éruption est mieux dessinée, elle couvre tout le tronc et les bras; la toux est revenue, le pouls bat 100 fois par minute : aconit. et belladona séparément administrés de deux en deux heures et par cuillerée. — A sept heures du soir, le docteur Pougoski, médecin des employés du chemin de fer, arrive : il trouve le malade sérieusement atteint, témoigne le vif regret que M. *** n'ait pas été saigné et propose une application de sangsues tout près des apophyses mastoïdes ; naguères j'eusse abondé dans le sens de mon confrère allopathe, son avis eut été le mien.... Mais alors j'ignorais la puissance des *infiniment petits !* Je ne crus pas, néanmoins, devoir rejeter la proposition de mon confrère ; dans ma pensée une saignée locale ne devait pas trop contrarier l'effet de la nouvelle méthode et je me croyais amené à quelques concessions ; le cas était grave.... D'ailleurs, l'Homœopathie et l'Homœopathe étaient en jeu. Les commères et les compères aussi me renvoyaient d'amers et fréquents reproches sur mon imprudence supposée à n'avoir pas voulu saigner. Que ce commérage était maladroit et injuste, en critiquant le refus de recourir à la saignée d'un praticien qui a été le plus grand partisan des évacuations sanguines ! Les sangsues sont appliquées et peu d'heures après le délire s'aggrave, le malade devient furieux : M. ***, n'écoute pas même la voix de l'affection ! Les pupilles sont dilatées, la face est rouge, les urines deviennent rares, elles sont supprimées pendant plusieurs heures : le malade tousse sans cracher, il se découvre pour sortir de son lit et se livre continuellement à des mouvements carphologiques. Le 10, mon confrère me propose de renoncer aux doses infinitésimales et d'avoir

recours au musc allopathiquement employé : après une discussion on ne peut plus réservée de part et d'autre, mais qu'il serait inutile de rappeler, je manifeste alors mon intention d'employer Homœopatiquement la jusquiame, cette opinion prévaut ; julep. avec 60 grammes véhicule, trois globules 12e, à prendre par cuillerée, à trois heures de distance. Pour amener mon confrère à se ranger à cet avis je lui déclare que je déserterai, *dans cette circonstance*, la bannière d'Hahnemann pour recourir à l'allopathie si, douze ou quinze heures après l'emploi de hyosciamus, le cortége effrayant des symptômes que nous observons chez M. *** ne s'est pas amendé. Dans la nuit du 10 au 11, le julep. de jusquiame est donné comme il vient d'être dit : les premières doses amènent une légère amélioration et le lendemain, dès 8 heures du matin, le pouls est descendu à 80 pulsations, la face n'est plus vultueuse, les yeux sont naturels, le délire a disparu ainsi que la carphologie, la mémoire est revenue, les urines coulent facilement, et dans la journée, une selle a lieu tout naturellement : la convalescence commence. Le docteur consultant arrive auprès du malade, vers les 9 heures du matin, le lendemain ; il le trouve dans les meilleures conditions ; il avoue franchement devoir s'incliner devant un fait incontestable et ne dédaigne point de venir, dans le courant de la journée, féliciter son ancien ami sur le succès étonnant qu'il doit à l'Homœopathie.

Cette observation est intéressante à plusieurs points de vue, M. ***, a eu d'abord une pleurésie fort intense ; son pouls était plein, il présentait 104 pulsations par minute et pourtant il n'a pas été saigné !... Aconit, belladona et

bryon. ont fait seuls justice de cette grave affection. Une éruption miliaire s'est manifestée ; il y a eu du délire pendant quatre longs jours ; une évacution sanguine a aggravé cet état et un agent Homœopathique dont les symptômes sur l'homme sain offraient le plus d'analogie avec ceux présentés par l'état maladif de M. ***, a fait disparaître, en douze heure de temps, tout ce qu'il y avait d'effrayant et de dangereux chez M Bieth, et à dater de ce moment, la convalescence a marché sans entraves !!!

Dr Masclary.

Viviers, 9 avril 1854.

Monsieur le Président,

Sachant que vous rédigez un journal de médecine Homœopathique, je vous adresse l'observation suivante ; et si elle vous parait digne de quelque intérêt, je vous prie de l'insérer dans un de vos prochains numéros comme un témoignage de plus en faveur de la puissance de l'Homœopathie.

Le 6 de ce mois, je fus réveillé, vers les onze heures du soir, par des douleurs insupportables siégeant sur toutes la partie antérieure des deux jambes et dans l'épaule

gauche. Ces douleurs étaient accompagnées de chaleur brûlante et de fièvre. Dans les régions malades, la sensibilité de la peau était si exaltée que le moindre contact des couvertures me fesait gémir ; j'y éprouvais une sensation de brûlure, des élancements aigus du dehors au dedans qui pénétraient jusques dans les os, s'irradiaient dans les cuisses et m'arrachaient des cris. Autrefois, j'ai été atteint à diverses reprises de la même maladie ; les calmants à l'intérieur et à l'extérieur, le sulfate de quinine même comme anti-périodique, ne m'avaient pas empêché de souffrir, la nuit surtout où les douleurs avaient leur plus grande intensité pendant trois ou quatre heures, et la maladie s'étaignait naturellement en quelques jours. Convaincu que l'allopathie était sans puissance contre mes maux, je m'étais résigné et ne tentais plus rien pour les soulager. Cependant, ma femme, navrée de mes souffrances, et sachant que j'avais quelques succès par l'Homœopathie, me conseilla d'y avoir recours ; pour moi, je ne crains pas de l'avouer, c'est avec un sentiment d'incrédulité et de répulsion que j'accueillis sa proposition. J'avais tort pourtant ; puisque j'avais obtenu des guérisons par la méthode d'Hahnemann, pourquoi ne pas espérer pour moi le même bienfait ? Ce n'était pas logique. Mais cela prouve combien est puissante l'influence de l'exemple et des préjugés L'Homœopathie étant repoussée par des médecins du plus grand mérite, je croyais que c'était après l'avoir expérimentée et avoir constaté sa nullité thérapeutique qu'ils en étaient arrivés au point de la mépriser, et par conséquent j'étais disposé à penser que je m'étais fait peut-être illusion au sujet des cures que je croyais devoir à cette nouvelle doctrine.

Néanmoins ma répulsion ne dura qu'un moment. Je fus désireux de savoir, en l'essayant sur moi-même, si la loi des semblables était une vérité Je me fis donc donner aconit. et colocynth., 1re dynamisation, la seule que je possède pour tous les médicaments Homœopathiques, que j'ai préparés moi-même, avec le plus grand soin, d'après le procédé qu'indique Hahnemann dans son traité des maladies chroniques. Je commençai par une dose d'aconit. Après quelques minutes, quel ne fut pas mon étonnement et ma satisfaction ! Mes douleurs étaient diminuées de moitié ; je pris une nouvelle dose d'aconit. qui n'augmenta pas le mieux que m'avait procuré la première dose. J'eus recours alors à coloquinte Oh ! cette fois ce fut merveilleux ! Mes souffrances disparurent comme par enchantement. En moins d'un quart d'heure, ces deux remèdes m'avaient guéri. J'avais peine à le croire ; il me semblait que j'étais sous l'influence d'un rêve. Non-seulement je ne souffris plus de toute cette nuit, mais la nuit suivante, où je craignais voir reparaitre mes douleurs comme autrefois, a été remplie par un sommeil tranquille.

Mes confrères allopathes ont donc tort de rejeter la doctrine d'Hahnemann comme une absurdité, comme un charlatanisme. Il est possible qu'elle renferme des erreurs que mon peu d'instruction en cette matière ne me permet pas d'apprécier. Mais il y a du vrai, beaucoup de vrai, c'est pour moi incontestable, et c'est à la recherche de ce vrai que doivent tendre tous les efforts des hommes consciencieux.

Agréez, etc.

Votre tout devoué confrère,

Robion, 7 avril 1854. RIEUX, M.

Parallèle d'un traitement allopathique et d'un traitement Homœopathique.

M. Bertrand Gilly, propriétaire agriculteur, à Fournèse, (Gard), âgé de 57 ans, d'une stature élevée et d'une complexion grêle mais robuste, revient, le 10 septembre 1853, de ses occupations de la campagne, éprouvant une grande prostration et bientôt il est saisi d'un violent frisson.

Jugeant cet état comme n'étant qu'une indisposition éphémère, sa famille l'entoure jusqu'au lendemain, de soins empressés : mais le malade souffrant toujours (d'après le récit des parents) de l'épigastre et des reins, d'une vive céphalalgie et d'une soif ardente, d'une douleur pleurétique au côté droit avec toux et exspuition teinte de sang, et M. Gilly exprimant souvent le désir qu'on ouvrit la croisée parce qu'il étouffait, on vient réclamer mes soins.

J'étais absent; alors on fit choix du médecin allopathe le plus en réputation à Uzès, qui arriva le 11, à 9 heures du soir; il prescrivit une application de sangsues au côté douloureux, un vésicatoire à chaque bras et une potion qui déterminait facilement des vomissements.

Il désigna ensuite le docteur allopathe de Remoulins, lequel dut visiter le malade dans l'intervalle des visites de son confrère.

Le 16, l'état de M. B. G. inspirant des craintes, sa famille en référa à une des sommités médicales allopathi-

ques d'Avignon, qui, ayant mûrement apprécié le cas, exprima le désir d'être immédiatement mis en rapport avec le médecin qui devait continuer ses soins au malade. Je fus aussitôt appelé. Cet honorable confrère me communiqua le diagnostic qu'il portait sur l'affection de M. B. G., et je n'eus pas grande peine à reconnaître moi-même chez ce malade *une pneumonie intense*, *compliquée de fièvre intermittente*. Malgré la tension du ventre et une légère rougeur du pourtour de la langue que je signalai à l'attention de l'honorable consultant, un gramme de sulfate de quinine fut prescrit en trois doses, à administrer de deux en deux heures.

Nous dosâmes nous-même l'antipyrétique dont la dernière dose fut prise à 9 heures du soir et toléré. Une heure après, la langue était déjà rouge et le pouls plus accéléré.

Le 17, la rougeur de la langue était plus vive et la soif extrême; le facies était animé, la toux fréquente et les crachats aérés et sanguinolents; l'auscultation révélait, à la partie postérieure du poumon droit, différents râles, et dans la même région du poumon gauche, une bronchophonie très-étendue, avec douleur pongitive profonde au côté, s'étendant de l'épaule à la hanche.

Ne pouvant substituer, à mon gré, une médication plus que diamètralement opposée à celle qui avait été prescrite la veille, et reconnaissant la nécessité d'agir, je prescrivis, malgré l'irritabilité du malade et son tempérament sec et éminemment nerveux, un vésicatoire camphré à appliquer entre les épaules; un looch pectoral simple fut aussi ordonné par moi, en attendant la réponse du médecin consultant d'Avignon à la lettre que je lui écrivis aussitôt,

selon le désir de la famille, lui donnant une relation exacte de l'état du malade, et le priant de préciser les indications qu'il pensait utile de remplir et de m'en indiquer les moyens.

La nuit du 17 au 18, fut excessivement mauvaise.

Le 18, vers le soir, quand la réponse à ma lettre nous fut arrivée, le malade était au plus mal. Après avoir approuvé les moyens que j'avais employés, mon honorable confrère exprimait nettement son opinion, et, pour empêcher le retour de l'accès fébrile, comme pour combattre l'inflammation du poumon, il prescrivait d'administrer encore une ou deux fois le sulfate de quinine et à la même dose : en même temps, un looch pectoral contenant 10 centigrammes de kermès minéral et autant de musc, devait être administré : le kermès minéral pouvait-être remplacé par l'oxide blanc d'antimoine.

Madame B. G. qui est d'une remarquable perspicacité, s'opposa à l'accomplissement de cette prescription et m'objecta : que son mari avait éprouvé, au début de son affection, les violents effets de l'antimoine dont on avait dû suspendre l'usage ; que quant au sulfate de quinine, elle le repoussait aussi parce qu'indépendamment de l'inflammation locale qu'il avait produite, elle pensait que celle du poumon gauche en était également la suite ; enfin, elle me pria, si je connaissais des remèdes plus appropriés, de les employer immédiatement.

Je m'adressai aussitôt à la médication Homœopathique, médication pour laquelle j'avais eu de la répulsion, beaucoup trop avant d'en avoir apprécié par moi-même les heureux résultats cliniques ; toutefois, je ne me dissimulai pas que la gravité de l'affection et les circonstances dans lesquelles

j'allais la combattre avec des globules hahnemanniens, compromettaient singulièrement le succès qu'il eût été si facile d'obtenir quelques jours avant. Je prescrivis donc *aconi.* 24e, cinq globules dissous dans la moitié d'un verre d'eau sucrée, et dans pareil véhicule : *bryon.* 18e, cinq globules, à alterner par cuillerée à bouche, toutes les deux heures.

Dans la nuit du 18 au 19, on me fit lever deux fois : le malade était assoupi ou se découvrait ; il y avait incohérence dans les idées et par moment du délire ; cependant, quand on fixait l'attention du malade, sa raison était lucide, et il exprimait le désir de boire de l'eau froide, avec une insistance très-grande. Continuation des mêmes médicaments.

Le 19, la douleur au côté gauche n'avait rien perdu de son intensité, ainsi que la généralité des symptômes, à l'exception, du moins, de la rougeur de la langue. Prescription : *acon.* 24e, cinq globules ; *bell.* 24e, cinq globules, alternés de deux en deux heures.

La nuit du 19 au 20, je fus appelé de nouveau, et quoique la position de M. B. G. fut toujours d'une excessive gravité, je constatai un léger amendement dans les symptômes les plus graves. Continuation.

Le 20, l'amélioration se traduisait particulièrement par la diminution des battements du cœur et la lucidité de l'intelligence. Mêmes prescriptions.

Le 21, le mieux progresse rapidement et le malade pousse deux selles.

Le 22, il ne reste qu'un faible mouvement fébrile, de la toux et un peu de tension du ventre. Une seule dose d'*acon*.

Le 25, M. B. G. commence à pouvoir digérer des

crêmes analeptiques et des bouillons troublés avec de la semoule.

Le 30, il se lève : le malade n'a conservé aucun souvenir de ce qui s'était passé pendant la période la plus grave de sa maladie ; ainsi, par exemple, il fut fort étonné d'apprendre qu'il s'était confessé.

La convalescence n'a rien présenté d'anormal ; sa durée a contrasté avec l'intensité de l'affection.

BALMOUSSIÈRE.

Fournès, (Gard) 1864.

BIBLIOGRAPHIE.

—

Des Métamorphoses de la Syphilis, *par le* Dr P. YVAREN.

Nous avons à entretenir nos lecteurs d'un volume important dont la presse de province vient encore d'enrichir les sciences médicales : c'est aux savantes et laborieuses recherches de notre compatriote, M. le Dr Yvaren, c'est à sa plume aussi élégante que facile que nous sommes redevables d'un livre dont la place est marquée parmi les meilleurs ouvrages, que sont toujours désireux de posséder les hommes dévoués à l'étude des maux de l'humanité et impatients d'en découvrir les moyens curateurs. Il appartenait à une intelligence aussi puissante et aussi tenace au travail que l'est celle de l'auteur *des* MÉTAMORPHOSES, de porter ses investigations sur un sujet aussi inexploré et aussi riche de résultats pratiques que l'est celui des désordres causés par l'action méconnue de l'infection syphilitique.

Le livre dont nous parlons est non-seulement un excellent livre au point de vue de la pratique de l'art de guérir, mais surtout au point de vue de la doctrine médicale qui l'a inspiré. En effet, enseigner par voie d'analyse que

telle ou telle affection, rebelle aux moyens curateurs ordinaires, étant causée par un miasme chronique d'essence syphilitique, ne peut-être guérie que par un ordre de moyens spécifiques consacrés par l'expérience, c'est certes formuler un enseignement éminemment élevé, surtout, lorsque ainsi que l'a fait M. le D[r] Yvaren, l'auteur procède à l'accomplissement de cette belle tâche par de nombreuses observations, que des considérations aussi neuves que logiques viennent fertiliser. Mais il est sans doute plus important de signaler la pensée philosophique qui domine l'œuvre de notre honorable confrère : depuis de trop longues années, les sciences médicales, reflèchissant fidèlement les systèmes philosophiques du dernier siècle, avaient matérialisé tout leur objet ; il n'y avait d'admissible pour les observateurs que ce que les sens et la raison démontraient possible : et dans ce *tolle* poussé par un orgueil aussi audacieux que stupide, tous les miasmes infectant l'organisme humain, mais se dérobant à l'action de nos sens et épuisant les ressources de notre raison, ont été rejetés parmi les fables, indignes d'hommes sérieux. Malgré les ravages incalculables et multiformes du miasme syphilitique, l'auteur *des* MÉTAMORPHOSES aurait été bien mal protégé par son admirable travail, contre le dédain de nos sévères logiciens, mais mesquins observateurs d'il y a vingt-cinq ans, si déjà des tendances philosophiques plus saines n'avaient préparé les esprits à recevoir les enseignements d'une sévère observation. La réhabilitation doctrinale du miasme syphilitique, soit dans ses manifestations larvées, soit à l'état latent, n'avait pas encore été tentée, que nous sachions, dans les publications de l'école officielle, d'une manière aussi absolue et aussi probante que l'a fait M. le

Dr Yvaren. L'accueil qu'a reçu son livre en haut lieu est d'un très-bon présage, que nous nous plaisons à constater. En effet, le miasme syphilitique n'est pas seul à miner l'existence des hommes ; il en est d'autres dont l'observation permet de décrire les ravages et les transformations ; espérons qu'à la faveur de la modification heureuse qui s'introduit peu à peu dans l'observation médicale, aujourd'hui délivrée du joug de l'abrutissante mais commode *irritation*, comme cause génésique presque universelle, espérons que l'étude de la pathologie fera de véritables progrès, engagée dans la voie que vient de parcourir d'une manière si brillante l'honorable Dr Yvaren.

Nous n'avons pas la prétention de donner à nos lecteurs une appréciation détaillée du livre dont nous les entretenons ; l'espace nous manquerait : mais, pour leur donner une idée de sa valeur, nous copierons les lignes suivantes, extraites du rapport fait à l'Académie impériale de médecine, par M. Gibert, rapporteur de la commission nommée pour l'examen du manuscrit de M. Yvaren : « le travail » conscientieux, et aussi complet qu'il peut l'être en ce mo» ment, de M. Prosper Yvaren, sur un sujet à peine ébau» ché jusqu'ici dans les traités les plus récents sur la matière, » est un écrit tout à fait hors ligne, tant par son étendue » que par sa nature. Je voudrais qu'il fut au pouvoir de » l'Académie d'en provoquer, ou du moins d'en encourager » la publication dans un but d'utilité publique. »

Ainsi donc, l'œuvre de notre compatriote serait mal à l'aise, resserrée dans le cadre d'une analyse ; l'intérêt immense qui s'attache au sujet du livre *des* MÉTAMORPHOSES, le talent qui a si richement exploité ce sujet, inspireront à

chacun le désir de lire cet ouvrage, véritablement neuf dans la littérature médicale, sinon par la matière dont il traite, mais par la masse de faits qu'il fait connaître et par les tendances doctrinales dont il contient les germes.

En effet, parmi les 130 observations de syphilis larvée rapportées par M. Yvaren, l'auteur a rencontré 14 fois la blennorrhagie seule comme antécédent étiologique. Cet accident d'infection primitive a donc plus de gravité qu'il ne lui en est communément accordé, et réclame surtout un traitement spécifique. Quel précieux enseignement découle de cette observation ! Combien la thérapeutique ordinaire qui se borne à opposer à la blennorrhagie des anti-phlogistiques ou des balsamiques, doit être suivie de résultats funestes, puisque l'infection syphilitique constitutionnelle peut-être la conséquence d'une simple uréthrite !

On peut, nous le savons, à l'aide d'une observation prévenue, nous objecter qu'il y a deux sortes de blennorrhagies ; que l'une est syphilitique et l'autre simplement inflammatoire. Nous accepterons cette doctrine lorsque les caractères spéciaux de ces deux sortes de blennorrhagies auront été décrits d'une manière nette et précise, à ce point qu'il ne soit plus possible de les confondre et d'exposer les malades à des accidents les plus déplorables. En attendant cette élucidation, peu probable d'ailleurs, nous continuerons à ne voir dans la blennorrhagie qu'une forme des manifestations de l'infection syphilitique primitive, et remercîrons M. Yvaren, au nom de l'humanité, d'avoir apporté de nouvelles preuves contre la plus dangereuse erreur pathologique des temps modernes. Notre auteur a signalé des cas de syphilis larvée consécutifs à la blennor-

rhagie seulement, mais combien n'aurait-il pas rencontré de cas de syphilis constitutionnelle, suite du même accident, si ses recherches l'avaient dirigé vers ce point de la question !

Le chancre seul a été observé 21 fois comme cause d'infection syphilitique. Combien nos magistrats, gardiens préposés par la loi à veiller sur la santé publique, ne devraient-ils pas rigoureusement sévir contre ces guérisseurs aussi éhontés qu'ignorants dont pullulent nos villes et nos bourgs, et qui à l'aide de topiques et sans traitement interne, trompent l'inexpérience et la crédulité des malades, parce que, en effet, ils font disparaître l'ulcération vénérienne ! La science, l'allopathie bien entendu, a elle-même bien des reproches à se faire à ce sujet, et son traitement abortif de la blennorrhagie et des chancres est tout aussi funeste et aussi peu scientifique que l'est la pratique des empiriques. L'ouvrage de M. Yvaren, s'il est convenablement médité, pourra inspirer d'utiles reflexions à son école : car, ainsi que le dit très-judicieusement cet écrivain, « le » signe apparent de la vérole n'existe plus, cela suffit au » malade : il se croit irrévocablement guéri, et agit en con» séquence ; mais l'affection persiste ; un travail morbide » s'opère à l'intérieur : les fluides de nos vaisseaux s'im» prègnent du principe virulent ; les molécules des parties » solides se combinent avec lui, l'organisme tout entier en » est profondément modifié : *fit morbus totius substantiæ.*

» La vérole est devenue constitutionnelle ; les accidents » secondaires éclatent. Alors surviennent ces ulcères qui » détruisent les membranes, les chairs, les cartilages et les » os ; ces chancres qui dévorent la gorge, le nez, les yeux » et peuvent n'épargner aucun organe ; ces nombreuses

» syphilides, dont quelques-unes creusent dans le derme de » larges et hideux sillons ; toute la série enfin des désordres » consécutifs dont nous n'aurons que trop l'occasion de re- » produire le lugubre tableau, ou pour me servir de l'éner- » gique expression de Storck, d'exposer le drame plein de » péripéties. »

Telle est l'esquisse vigoureuse des désordres causés par la syphilis constitutionnelle ; mais elle peut se dépouiller de ses caractères originels, elle peut revêtir des formes symptomatiques morbides qui trompent l'observateur ; elle peut devenir *larvée.* Ce n'est point encore assez ; elle peut exister d'une manière abstraite, en quelques sorte, à l'état de *principe morbide,* pouvant se développer plus ou moins tôt ou tard. En effet, « il est démontré, dit M. Yvaren, que » le principe de la vérole peut rester dans le corps un cer- » tain nombre d'années, sans y déceler sa présence par des » signes apparents, il y sommeille, mais il y vit ; il y existe » en un mot à l'état latent » Et qui ne sera saisi de ter- reur en rapprochant des lignes qui précèdent celles qui suivent : « un résultat funeste peut aussi avoir lieu : l'in- » fection peut se transmettre d'un père à son enfant ; car la » syphilis est dans quelques gouttes de sperme comme dans » tout l'organisme, l'*aura seminalis* en porte le germe !!! »

Puisque *cette mort chronique* de l'espèce humaine, pour nous servir de l'heureuse expression de notre compatriote, peut rester de longues années dans l'organisme humain, sans signes apparents, pourquoi, lorsque ceux-ci existent encore, faut-il les faire disparaître au plutôt ? L'art de guérir peut-il aggraver la position des malades atteints de syphilis, en se hâtant de les priver des caractères extérieurs

de leur affection, sans faillir à son mandat? Car, ainsi que le dit Hufeland : « c'est un des malheurs attachés à la vérole qu'il n'y a pas même de signes annonçant qu'on a été débarrassé d'elle. » Ces paroles rapportées par M. Yvaren permettent de juger l'école allopathique, qui avec ses injections astringentes, ses applications caustiques, ne peut obtenir d'autres résultats que celui de transformer l'infection visible en infection latente. Quel esprit peut être assez déshérité de rectitude et de logique au point de penser que la manifestation vénérienne externe étant détruite par des moyens externes, l'infection miasmatique n'en devienne que plus vivace et plus redoutable ? Les temps sont passés où les inspirations matérialistes dominaient notre belle science, et les temps approchent, nous l'espérons du moins, ou des vues absolument opposées la guideront dans sa bienfaisante mission. Nous croyons fermement que l'ouvrage de M. Yvaren ne sera pas étranger à cette désirable transformation. Car, ainsi que nous l'avons déjà dit, établir par des faits l'existence d'un principe morbifique qui « *agit sur le possible, tue ce qui n'existe pas encore ;* » *et ne cesse de veiller sur les sources de la vie pour les ap-* » *pauvrir et les souiller*, » c'est ouvrir une voie dans laquelle la pathologie humaine ne peut manquer de faire d'incalculables progrès, progrès dont le retentissement immédiat se fera dans la thérapeutique.

Déjà de longues années se sont écoulées depuis que le fondateur de l'Homœopathie a formulé, sur les causes miasmatiques des maladies chroniques, un enseignement aussi magnifique par les résultats qu'il procure que rigoureusement démontré par les données de l'observation cli-

nique. L'immortel ouvrage de notre MAÎTRE a subi le sort de toutes les autres révélations scientifiques de son génie, et la *psore*, la *syphilis* et la *sycose*, sont restées, dans l'esprit du plus grand nombre des médecins, ce qu'elles étaient avant la publication du traité *des maladies chroniques d'*HAHNEMANN. Bien que l'auteur *des* MÉTAMORPHOSES soit éloigné de la posologie Homœopathique, nous avons accueilli son livre avec une grande satisfaction, parce qu'au point de vue de l'observation et même de la thérapeutique, il consacre, dans la sphère de son sujet, deux points fondamentaux de la réforme hahnemanienne, *spécificité* des cas morbides, *spécificité* des moyens curateurs, en somme, confirmation relative de la grande loi thérapeutique *similia similibus*.

Qu'on ne nous prête pas la mesquine intention de vouloir présenter l'œuvre de M. Yvaren, comme une reproduction déguisée des idées hahnemanniennes; nous n'avons pas à le juger à ce point de vue. Nous trouvons dans son livre les caractères d'un grand progrès dans l'étude d'un ordre de maladies; ce progrès le place en dehors des sentiers battus par les pathologistes de son école, dont quelques-uns cependant avaient depuis longtemps entrevu la vérité que notre compatriote vient de dépouiller des ténèbres dont leurs travaux l'avaient laissée enveloppée. Nous constatons ce progrès avec empressement, parce qu'il confirme par de nouvelles preuves l'enseignement de notre MAÎTRE.

Nous ne pouvons terminer ce que nous avons à dire sur les MÉTAMORPHOSES, sans mentionner la partie la plus importante de cet ouvrage, celle qui énumère les moyens de

diagnostic de la syphilis larvée. L'auteur s'est élevé dans les pages consacrées à ce point difficile de sa tâche, au rang d'observateur éminent. Nous avons nous-même depuis de longues années, voué bien des veilles à la solution des questions pathologiques que nous pose sans cesse le miasme syphilitique : nos lecteurs connaissent le sommaire doctrinal que nous avons publié dans cette *Revue*, sur cet important sujet ; nous affirmons que rarement l'observation de notre compatriote nous a paru imparfaite, que souvent elle a confirmé et quelquefois complété la nôtre.

Les pages que M. Yvaren a écrites sur la syphilis à l'état latent, qui en présentent une description aussi remarquable par la vérité des couleurs que par la vivacité de la touche, ces pages, disons-nous, nous ont rappelé celles qu'Hahnemann a consacrées à dépeindre les désordres produits par la *psore :* s'il est vrai que notre MAÎTRE ait été accusé avec quelque raison d'avoir exagéré l'importance du rôle pathogénique de ce miasme chronique, bien des lecteurs pourront avec plus de motifs adresser ce reproche au D[r] Yvaren, qui a aussi, nous le croyons du moins, attribué au miasme syphilitique une extension de puissance pathogénique usurpant plus d'une fois sur celle du miasme psorique. Au reste, frappé des difficultés sans nombre que présente, dans la pratique, la distinction des désordres causés par l'un des deux miasmes chroniques, le miasme psorique et le miasme syphilitique, ou par leur action combinée, nous avons depuis longtemps dirigé nos recherches sur ce point de pathogénésie différentielle, et s'il nous a été permis de constater que le génie d'Hahnemann s'est quelquefois laissé égarer au point de circonscrire le cercle

d'action morbifère du virus syphilitique pour étendre celui du miasme psorique, pouvons-nous être étonné que la plume du Dr Yvaren se soit quelquefois méprise dans la multitude des désordres psorico-syphilitiques dont l'humanité est sans cesse affligée?

Nous regrettons de ne pouvoir constater que les études profondes auxquelles s'est livré M. le Dr Yvaren sur le mode d'être et les manifestations de l'une des plus puissantes causes des maladies de l'homme, le virus syphilitique, n'aient point encore porté son intelligence, si propre à résoudre les questions ardues de l'art de guérir, à méditer au point de vue de la thérapeutique spécifique, basée sur l'expérimentation pure, les principes pathogéniques qu'il a développés avec tant de talent. Nous sommes fermement convaincu que s'il applique jamais son esprit de sagace observation à la solution capitale du problème qui constitue véritablement l'art de guérir, s'il consacre les mêmes veilles à la recherche de l'action des médicaments, que celles qu'il a si fructueusement utilisées à dévoiler les effets d'un miasme immatériel, exerçant une *action morbide* dans l'organisme humain, ou y créant seulement une *disposition morbide;* nous sommes convaincu qu'il couronnera son œuvre par des prescriptions thérapeutique ou prophylactiques, qui seront en harmonie parfaite avec ses travaux pathologiques.

Une telle espérance n'est-elle pas fondée, en lisant une multitude de passages *des* MÉTAMORPHOSES que nous pourrions citer et parmi lesquels nous prenons le suivant? « Dans le rapide travail de décomposition et de récompo» sition auquel notre substance organique est incessamment

» livrée, la molécule qui se détache et meurt, transmet le
» germe de la vérole à la molécule qui se forme et s'anime,
» sans qu'aucun signe apparent laisse apercevoir cette in-
» time transmission. Le corps humain pourrait s'être renou-
» velé en entier sans que la faculté de reproduire les
» symptômes de la vérole se fut effacé en lui: le principe
» de cette maladie reste inhérent à notre machine, comme
» le fait le principe de vie qui préside à la formation et à
» l'entretien de nos organes. On dirait qu'ici l'aptitude vé-
» rolique affecte le principe de vie lui-même, tellement
» cette aptitude et la force vitale semblent se confondre et
» se perpétuer sans nulle interruption. »

Le plus grand nombre des causes morbides ne se comportent pas autrement : les miasmes chroniques, les miasmes aigus, les impressions morales, etc., confondent aussi avec la force vitale les aptitudes morbides spéciales qui résultent de leur action respective : et sera-ce par la quantité d'une substance médicamenteuse et sous une forme matérielle, tangible et pondérable que le thérapeute rigoureusement logicien pensera pouvoir éteindre ces aptitudes morbides et leurs effets, ou bien par l'appropriation spécifique des médicaments, donnés sous une forme se rapprochant le plus possible de l'immatérialité des causes morbides ?

Nos lecteurs ne nous pardonneront peut-être point de les avoir entretenus aussi longuement d'un livre dont nous ne leur avons donné qu'une vague connaissance : nous leur répétons, que l'espace qui nous restait, ne nous permettait que de chercher à leur faire naître le désir de connaître un ouvrage que nous croyons se dérober à l'analyse. L'œuvre de M. le D[r] Yvaren, en dehors de son mérite intrinsèque,

est à notre avis une bonne action : la syphilis exerce des ravages incalculables sur notre pauvre espèce humaine ; sans doute bien des auteurs avant lui ont noblement voué à la destruction de ce monstre et leurs talents et leur génie ; mais nous ne pensons pas qu'il existe un écrit, sur cette matière, plus propre que les MÉTAMORPHOSES à préparer le triomphe de l'art de guérir sur le hideux enfant du libertinage ; c'est cette conviction qui nous fait répéter que l'œuvre du Dr Yvaren est aussi une bonne action. Car, dit-il, avec vérité : « s'il est une plaie qui s'étende plus » vive, plus opiniâtre sur toute la race humaine ; s'il est un » mal qui la frappe d'une dégradation de plus en plus ap» parente, c'est sans contredit la maladie vénérienne. Depuis » qu'elle est venue mêler au sang des peuples modernes son » virus délétère, une tendance au *rabougrissement*, qu'on » ne saurait nier, s'est manifesté chez eux.

» Parcourez nos arsenaux, voyez les armures des temps » chevaleresques : nos épaules ne sont plus taillées pour » elles. Ces épées, ce bouclier, ces haches, ces massues, » quelle main oserait y toucher aujourd'hui ? Nos bras en » seraient écrasés.

» L'abandon des exercices corporels, l'introduction des » armes à feu ; la mollesse des habitudes nouvelles, ne peu» vent à eux seuls expliquer le contraste de la force d'alors » avec la faiblesse d'aujourd'hui. La taille de nos conscrits » s'abaisse de plus en plus, les cas de réforme se multiplient » d'année en année. D'où vient cette décadence ? »

Dr BÉCHET.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

Nº 1. — Juin 1853.

Nº 2. — Juillet 1853.

Nº 3. — Août 1853.

N° 4. — Septembre 1853.

N° 5. — Octobre 1853.

Nos 6 et 7. — Novembre et Décembre 1853.

Nos 8 et 9. — Janvier et Février 1854.

No 10. — Mars 1854.

No 11. — Avril 1854.

No 12. — Mai 1854.

Typ. et Lith. de BONNET, fils.